

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

LIVRE SIXIÈME



SOMMAIRE

LIVRE SIXIÈME	1
SOMMAIRE	1
CHAPITRE I.	3
<i>Instruction que me donna la puissante Reine du ciel.</i>	<i>7</i>
CHAPITRE II.	8
<i>Instruction que j'ai reçue de l'auguste Marie, Reine du ciel.</i>	<i>12</i>
CHAPITRE III.	13
<i>Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.</i>	<i>18</i>
CHAPITRE IV.	20
<i>Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.</i>	<i>25</i>
CHAPITRE V.	26
<i>Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.</i>	<i>34</i>
CHAPITRE VI.	35



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

<i>Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.</i>	42
CHAPITRE VII.	44
<i>Instruction que j'ai reçue de notre grande Reine.</i>	49
CHAPITRE VIII.	50
<i>Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.</i>	54
CHAPITRE IX.	56
<i>Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.</i>	61
CHAPITRE X.	63
<i>Instruction que m'a donnée la puissante Reine du monde, la bienheureuse Marie.</i>	70
CHAPITRE XI.	72
<i>Instruction que j'ai reçue de notre auguste Maîtresse.</i>	81
CHAPITRE XII.	83
<i>Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.</i>	91
CHAPITRE XIII.	92
<i>Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.</i>	98
CHAPITRE XIV.	99
<i>Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.</i>	106
CHAPITRE XV.	108
<i>Instruction que la grande Reine de l'univers m'a donnée.</i>	112
CHAPITRE XVI.	113
<i>Instruction que notre grande Reine m'a donnée.</i>	119
CHAPITRE XVII.	120
<i>Instruction que j'ai reçue de la très sainte Vierge.</i>	125
CHAPITRE XVIII.	126
<i>Instruction que j'ai reçue de notre grande Reine.</i>	133
CHAPITRE XIX.	134
<i>Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.</i>	141
CHAPITRE XX.	143
<i>Instruction que j'ai reçue de la Reine de l'univers.</i>	150
CHAPITRE XXI.	152
<i>Teneur de la sentence de mort que Pilate prononça contre Jésus de Nazareth notre Sauveur.</i>	153
<i>Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.</i>	160
CHAPITRE XXII.	161



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

<i>Testament que fit sur la croix Jésus-Christ, notre Sauveur priant son Père éternel.</i>	172
<i>Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.</i>	176
<i>CHAPITRE XXIII.</i>	177
<i>Conciliabule que Lucifer tint avec ses démons dans l'enfer après la mort de notre Seigneur Jésus-Christ.</i>	182
<i>Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.</i>	186
<i>CHAPITRE XXIV.</i>	188
<i>Instruction que j'ai reçue de notre auguste Maîtresse.</i>	193
<i>CHAPITRE XXV.</i>	195
<i>Instruction que j'ai reçue de la Reine du ciel.</i>	199
<i>CHAPITRE XXVI.</i>	201
<i>Instruction que la bienheureuse Vierge Marie m'a donnée.</i>	204
<i>CHAPITRE XXVII.</i>	206
<i>Instruction que j'ai reçue de notre auguste Reine.</i>	213
<i>CHAPITRE XXVIII.</i>	215
<i>Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.</i>	220
<i>CHAPITRE XXIX.</i>	221
<i>Instruction que j'ai reçue de notre grande Reine.</i>	230
<i>INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE</i>	231

CHAPITRE I.

Notre Sauveur Jésus-Christ commence à se faire connaître par le premier miracle qu'il fit aux noces de Cana à la prière de sa très sainte Mère.

1832. L'évangéliste saint Jean, qui raconte à la fin du chapitre premier la vocation de Nathanaël (ce fut le cinquième disciple de Jésus-Christ), commence le second chapitre de l'histoire évangélique en ces termes : *Le troisième jour, on célébrait des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus y était. Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples* (1). D'où l'on peut inférer que cette grande Dame était à Cana avant que son très saint Fils fût invité aux noces qu'on y faisait. Pour concilier ceci avec ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, et pour savoir quel jour fut celui-ci, je fis par ordre de mes supérieurs quelques questions, auxquelles il me fut répondu que, nonobstant les différentes opinions des interprètes, l'histoire de notre Reine s'accorde avec celle de l'Évangile, et que la chose arriva en cette manière : Notre Seigneur Jésus-Christ, entré en Galilée avec ses cinq apôtres ou disciples, alla droit à Nazareth, prêchant et instruisant le peuple. Mais il fit le voyage en plusieurs jours, sinon en une semaine, au moins

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

en plus de trois jours. Étant arrivé à Nazareth, il baptisa sa bienheureuse Mère, comme je l'ai rapporté; ensuite il alla prêcher accompagné de ses disciples dans quelques villages voisins. Sur ces entrefaites, notre auguste Princesse se rendit à Cana, comme conviée aux noces dont l'évangéliste fait mention, car ceux qui les faisaient étaient ses parents au quatrième degré du côté de sainte Anne. De sorte, que cette grande Dame se trouvant à Cana, les nouveaux mariés apprirent la venue du Sauveur du monde, et qu'il commençait à avoir des disciples; et par le conseil de sa très sainte Mère et l'inspiration du Seigneur lui-même, qui disposait secrètement les choses pour ses hautes fins, il fut invité aux noces avec ses disciples.

(1) Jean., II

1833. Ce troisième jour, auquel l'évangéliste dit que ces noces eurent lieu, fut le troisième de la semaine des Hébreux; et quoiqu'il ne s'exprime pas clairement, il ne dit pas que ce fut le troisième jour après la vocation des disciples ou après l'entrée du Seigneur en Galilée s'il l'eût entendu de la sorte, il l'aurait dit. Mais il était naturellement impossible que ces noces arrivassent le troisième jour après la vocation des disciples ou après qu'ils furent entrés avec leur divin Maître dans la Galilée, car Cana est situé aux frontières de la tribu de Zabulon, du côté de la Phénicie, au nord par rapport à la Judée, dans la partie où se trouvait la tribu d'Aser, et ce pays est assez éloigné des confins de la Judée et de la Galilée, par où le Sauveur du genre humain entra. Que si les noces eussent été célébrées le troisième jour, il n'aurait eu que deux journées pour aller de la Judée à Cana, et cependant il en faut trois; en outre, le Seigneur devait se trouver dans les environs de Cana avant qu'on pût l'inviter, et tout cela demandait plus de temps. D'ailleurs, il fallait passer par Nazareth pour se rendre de la Judée à Cana en Galilée, car Cana est plus éloigné vers la mer Méditerranée et proche de la tribu d'Aser, comme je viens de le dire; et il est sûr que le Sauveur du monde avait dessein de visiter auparavant sa très sainte Mère, qui, n'ignorant pas sa venue, l'attendait dans sa maison sans en sortir, parce qu'elle savait qu'il devait bientôt y arriver. Que si l'Évangéliste n'a pas fait mention de cette venue ni du baptême de la sainte Vierge, on ne doit pas en conclure que cela ne soit arrivé; mais c'est parce que lui et les autres évangélistes n'ont rapporté que ce qui regardait leur sujet. C'est aussi pour cette raison que le même saint Jean déclare qu'on a passé sous silence plusieurs miracles que notre divin Maître a opérés (1), parce qu'il n'était pas nécessaire de les écrire tous. Ces explications font comprendre l'Évangile, en même temps que l'Évangile confirme cette histoire par le texte que j'ai cité.

1834. La Reine de l'univers étant à Cana, son très saint Fils fut invité aux noces avec les disciples qu'il avait, et sa divine bonté, qui disposait toutes choses, accepta l'invitation. Il se rendit donc aussitôt chez ses parents pour sanctifier et autoriser le mariage, et pour commencer à confirmer sa doctrine par le miracle qu'il y fit et dont il se déclara l'auteur; car, voulant se faire reconnaître pour Maître, qui avait déjà des disciples, il fallait qu'il les confirmât dans leur vocation, et qu'il autorisât sa doctrine afin qu'ils la reçussent. C'est pour cette raison que sa divine Majesté ayant fait secrètement d'autres merveilles, ne s'en déclara pas l'auteur en public comme dans cette rencontre, et c'est pour cela aussi que l'Évangéliste dit que *Jésus fit à Cana en Galilée le premier de ses miracles* (2). Ce même Seigneur dit aussi pour ce sujet à sa très sainte Mère, que son heure n'était pas encore venue (3). Cette merveille arriva le même jour que fut accomplie l'année qui suivit le baptême de notre Sauveur Jésus-Christ; et ce jour correspondait à celui de l'adoration des rois, comme le tient la sainte Église romaine, qui célèbre ces trois mystères en un même jour, qui est le 6 janvier. Notre Seigneur Jésus-Christ avait alors trente ans révolus, et avait passé de sa trente et unième année les treize jours qui se comptent depuis sa très sainte Nativité jusqu'à l'Épiphanie.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Jean., XX, 30. — (2) Jean., II, 11 . — (3) Ibid.. 4.

1835. Le Maître de la vie entra dans la maison où l'on célébrait les noces, et saluant ceux qui y étaient réunis, leur dit : « La paix et la lumière du Seigneur soient avec vous, » comme véritablement elles y étaient, puisque sa divine Majesté s'y trouvait. Il fit ensuite une exhortation de vie éternelle au nouveau marié, lui enseignant ce qu'il devait faire dans son état pour se sanctifier. La Reine du ciel exerça le même acte de charité envers la nouvelle épouse, qu'elle instruisit de ses obligations par de très doux et efficaces avis. De sorte qu'ils vécurent tous deux avec beaucoup de sainteté dans l'état qu'ils avaient heureusement embrassé en présence du Roi et de la Reine de l'univers. Je ne dois point m'arrêter à prouver que ce nouveau marié n'était pas saint Jean l'évangéliste. Il suffit qu'on sache qu'il suivait déjà le Sauveur au nombre de ses disciples, comme je l'ai dit au chapitre précédent. Car dans cette circonstance le Seigneur ne prétendit point dissoudre le mariage, il vint à Cana pour l'autoriser et pour en faire un sacrement; ainsi on ne doit pas croire qu'il eût voulu le rompre aussitôt; d'ailleurs l'évangéliste n'eut jamais l'intention de se marier. Mais bien loin de dissoudre cette union, notre Sauveur ayant instruit les nouveaux mariés, pria instamment le Père éternel de bénir d'une manière spéciale, sous la loi de grâce, la propagation de la race humaine, de donner dès lors au mariage la vertu de sanctifier ceux qui le recevraient dans la sainte Église, et de l'élever au rang de ses sacrements.

1836. La bienheureuse Vierge connaissait les desseins et la prière de son très saint Fils, et elle s'y associait par le même concours qu'elle donnait aux autres œuvres qu'il opérait en faveur du genre humain; et comme elle se chargeait du retour que les hommes ne rendaient point pour ces bienfaits, elle fit un cantique de louanges au Seigneur, assistée des saints anges qu'elle avait invités à lui témoigner cette reconnaissance avec elle. Toutefois cet exercice fut secret et découvert seulement de notre Sauveur, qui prenait ses complaisances dans les œuvres de sa très pure Mère, comme elle prenait les siennes dans celles de son adorable Fils. Au surplus, ils conversaient avec ceux qui se trouvaient aux noces; mais c'était avec une sagesse admirable et avec des paroles dignes de telles personnes, qui ne parlaient que pour éclairer les cœurs de tous ceux qui les entouraient. La très prudente Dame parlait fort peu, et ce n'était que lorsqu'on l'interrogeait, ou quand elle y était obligée par honnêteté; car elle appliquait toute son attention aux discours et aux actions du Seigneur, pour les conserver et les repasser dans son très chaste cœur. De sorte que les actions, les paroles et toutes les manières de cette grande Reine furent pendant toute sa vie un rare exemple de prudence et de modestie, non seulement pour les religieuses, mais aussi pour les femmes du siècle, surtout dans cette circonstance. Si elles se le représentaient lorsqu'elles se trouvent en de semblables rencontres, elles apprendraient à se taire, à régler leur intérieur et leur extérieur, et à éviter toute sorte de légèreté et de dissolution, car plus le péril est grand, plus la circonspection est nécessaire; et il est sûr que le silence, la retenue et la pudeur sont toujours les plus beaux et les plus riches ornements des femmes ; ce sont les seules qui ferment la porte à une foule de vices, et qui forment le couronnement des vertus de la femme chaste et honnête.

1837. Étant à table, le Seigneur et sa très sainte Mère mangèrent de ce qu'on y servit, mais avec une très grande sobriété, que ne remarquèrent pourtant point les convives. Et quoiqu'ils n'usassent point de tant de mets lorsqu'ils étaient seuls, ainsi que je l'ai marqué, les Maîtres de la perfection, qui ne voulaient point condamner la vie commune des hommes, mais la perfectionner par leurs exemples, s'accommodaient à tous avec modération et sans aucune singularité extérieure, en tout ce qui n'était point incompatible avec la perfection. Et ce que le Seigneur avait pratiqué dans sa conduite, il l'enseigna par sa doctrine à ses apôtres et à ses

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

disciples, leur ordonnant de manger, quand ils iraient prêcher, de ce qu'on leur présenterait (1), et de ne point se rendre singuliers comme imparfaits et peu savants dans le chemin de la vertu, attendu que ceux qui sont véritablement pauvres et humbles ne doivent point choisir leur nourriture. Or, le vin étant venu à manquer au repas par une disposition de la Providence, pour donner occasion au miracle que le Sauveur y fit ; la charitable Reine lui dit : *Seigneur, ils n'ont point de vin*. Sa Majesté lui répondit : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue* (2). Cette réponse de Jésus-Christ ne fut pas une réprimande, mais un mystère, car la très prudente Mère ne demanda pas fortuitement le miracle, puisqu'elle savait par la lumière d'en haut qu'il était temps que la puissance divine de son très saint Fils se manifestât; elle ne pouvait pas l'ignorer, car elle avait une connaissance claire des œuvres de la rédemption, de l'ordre que notre Sauveur y devait garder, des moments et des circonstances où il les devait faire. Il faut aussi remarquer que le Verbe divin prononça ces paroles, non d'un ton de reproche, mais avec beaucoup de calme, de douceur et de dignité. Que s'il n'appela point la sainte vierge mère, mais femme, c'est parce que depuis quelque temps il ne la traitait plus avec la même tendresse extérieure, comme je l'ai dit ailleurs (n° 960).

(1) Luc., X, 8. — (2) Jean., II, 3 et 4.

1838. Le but mystérieux de la réponse de notre Seigneur Jésus-Christ fut de confirmer les disciples en la foi à sa divinité, et de commencer à la manifester à tous en se montrant Dieu véritable et indépendant de sa Mère quant à l'être divin et à la puissance de faire des miracles. C'est pour cette raison que, ne l'appelant point mère, il lui dit : *Femme, qu'y a-t-il ici de commun entre vous et moi?* Ce fut comme s'il lui eût dit : *Je n'ai pas reçu de vous le pouvoir de faire des miracles, bien que vous m'ayez donné la nature humaine en laquelle je dois les opérer; car il ne dépend que de ma divinité de les faire, et comme Dieu mon heure n'est pas encore venue. Il fit aussi connaître par cette réponse que la détermination de toutes ses merveilles n'appartenait point à sa sainte Mère, et dépendait uniquement de la volonté de Dieu, bien que pourtant elle fût trop prudente pour en demander la réalisation en temps inopportun. Enfin, le Seigneur voulut faire comprendre qu'il y avait en lui une autre volonté que la volonté humaine, et que celle-là était divine, supérieure à celle de sa Mère, qu'elle ne lui était point subordonnée, mais que la volonté de cette même Mère dépendait de celle qu'il avait comme Dieu. Pour l'éclaircissement de cette vérité, notre adorable Sauveur répandit en même temps dans l'intérieur de ses disciples une nouvelle lumière, par laquelle ils connurent l'union hypostatique en sa personne des deux natures qu'il avait reçues, la nature humaine, de sa Mère, et la nature divine, de son Père, par la génération éternelle.*

1839. Notre auguste Princesse pénétra tout ce mystère, et dit avec une douce dignité aux serviteurs : *Faites ce que mon Fils vous dira* (1). En ces paroles (outre la connaissance de la volonté de Jésus-Christ, qu'elles supposent chez la très prudente mère), elle s'exprima comme Maîtresse de tout le genre humain, enseignant aux mortels que pour remédier à toutes leurs nécessités, à toutes leurs misères, il est à la fois nécessaire et suffisant qu'ils fassent de leur côté tout ce que le Seigneur commande, et ce que prescrivent ceux qui tiennent sa place. Une telle doctrine ne pouvait sortir que de la bouche d'une pareille Mère et avocate, qui, désireuse de notre bien et connaissant la cause qui empêche la puissance divine de faire beaucoup de grandes merveilles, voulut nous proposer et nous enseigner le remède propre à nous guérir de tous nos maux, en nous disposant à l'accomplissement de la volonté du Très Haut, d'où dépend tout notre bonheur. Le Rédempteur du monde ordonna à ceux qui servaient à table de remplir d'eau les urnes (2) en usage chez les Hébreux en de semblables occasions. Et, après qu'ils les eurent toutes remplies, le même Seigneur leur dit de puiser de ce qui était dedans et d'en porter à

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

l'intendant (3), qui occupait la place la plus honorable, et qui était un des prêtres de la loi. Et lorsque l'intendant eut goûté de ce vin miraculeux, il ne put s'empêcher d'appeler l'époux et de lui témoigner son étonnement. « Il n'y a point d'homme, lui dit-il, qui ne serve d'abord aux conviés le meilleur vin qu'il ait, et le moindre après qu'on a beaucoup bu; mais au contraire, vous avez gardé votre meilleur vin pour la fin du repas (4)

(1) Jean., II, 5. — (2) *Ibid.*, 7. — (3) *Ibid.*, 8. — (4) Jean., II, 10.

1840. Quand l'intendant goûta le vin, il ne savait point le miracle, parce qu'il était au plus haut de la table, et notre divin Maître Jésus-Christ occupait les dernières places avec sa très sainte Mère et les disciples, enseignant par son exemple ce qu'il devait enseigner après par sa doctrine, savoir, de choisir la dernière place quand on serait invité à quelque festin (1). Bientôt la merveille que notre Sauveur avait faite de changer l'eau en vin fut publiée; sa gloire se répandit, et ses disciples crurent en lui, comme dit l'évangéliste (2), parce qu'ils furent confirmés davantage en la foi. Parmi les témoins du prodige, il y en eut encore beaucoup d'autres qui crurent qu'il était le véritable Messie, et qui le suivirent jusqu'à la ville de Capharnaüm, où l'évangéliste rapporte qu'il se rendit avec sa Mère et ses disciples en quittant Cana (3); ce fut là, dit saint Matthieu, qu'il commença à prêcher et à se faire connaître pour le Maître des hommes. En disant que le Seigneur a manifesté sa gloire par ce miracle, saint Jean, loin de nier qu'il en eût fait auparavant d'autres d'une manière secrète, le suppose au contraire, et fait entendre que Jésus-Christ en cette circonstance manifesta sa gloire, qu'il n'avait point encore fait éclater par d'autres prodiges, parce qu'il ne voulut pas en être reconnu comme l'auteur avant le moment opportun, déterminé par la sagesse divine. Il est certain qu'il en opéra un grand nombre d'admirables en Égypte, tels que la chute des temples et des idoles, dont j'ai fait mention ailleurs. L'auguste Vierge, au milieu de toutes ces merveilles, pratiquait, pour louer le Très Haut, des actes de vertu sublime, et lui rendait des actions de grâces de ce que la gloire de son saint nom se répandait. Elle se préoccupait des besoins des nouveaux fidèles, et s'employait au service de son très saint Fils, prévoyant toutes choses avec une sagesse incomparable et une vigilante charité. C'est cette charité qui excitait la ferveur avec laquelle elle priaït le Père éternel de disposer les hommes à recevoir les paroles et la lumière du Verbe incarné, et de dissiper les ténèbres de leur ignorance.

(1) Luc., XIV, 8 et 10. — (2) Jean., II, 11. — (3) Matth., IV, 18.

Instruction que me donna la puissante Reine du ciel.

1841. Ma fille, les enfants de l'Église ne sauraient se disculper du peu de soin que la plupart prennent de publier la gloire de Dieu, et de faire connaître son saint nom à toutes les nations. Cette négligence est plus criminelle depuis que le Verbe s'est incarné dans mon sein, et depuis qu'il a instruit et racheté le monde précisément dans ce but. C'est aussi dans ce but qu'il a établi la sainte Église et qu'il l'a enrichie de trésors spirituels, de ministres et d'autres biens temporels. Or, tout cela ne doit pas seulement servir à conserver cette même Église et les enfants qu'elle a, mais encore à l'agrandir, à gagner d'autres nouveaux enfants à la régénération de la foi catholique. Tous sont appelés à concourir à ce grand œuvre, afin que le fruit de la mort de leur Restaurateur s'étende de plus en plus. Les uns peuvent le faire par des prières et par de fervents désirs de propager la gloire du saint nom de Dieu; les autres par des aumônes; ceux-ci par les diligences de leur zèle et leurs exhortations; ceux-là par leur travail et leurs peines. Mais si les pauvres et les ignorants ne laissent pas que d'être coupables de cette négligence, les riches et les puissants sont bien plus répréhensibles, surtout les ministres et les prélats de l'Église, que cette

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

obligation regarde de plus près, et dont un si grand nombre, sans songer au compte terrible qu'ils auront à rendre, changent en une vaine gloire personnelle la gloire qui revient à Jésus-Christ. Ils emploient le patrimoine du sang du Rédempteur en des choses qui sont indignes d'être nommées; ils répondront de la perte d'une infinité d'âmes qu'ils pourraient, au prix de quelques efforts, faire entrer dans la sainte Église; ou du moins ils auraient, eux, le mérite d'avoir accompli leur devoir, et le Seigneur la gloire de posséder dans son Église des ministres fidèles. Le même compte sera exigé des princes et des puissants du monde, qui ont reçu de la main libérale de Dieu les honneurs et les biens temporels pour les employer à la gloire de sa divine Majesté, et cependant ne pensent à rien moins qu'à cette obligation.

1842. Je veux que vous déploriez tous ces malheurs, que vous travailliez autant qu'il vous sera possible à propager la connaissance et la gloire du Très Haut parmi toutes les nations, et que des pierres vous le priiez de susciter des enfants d'Abraham (1); car rien n'est au-dessus de sa puissance. Et afin que les âmes se soumettent au joug léger de l'Évangile (2), priez-le aussi d'envoyer à son Église des ministres capables; car la moisson est grande, elle est abondante, et il y a peu d'ouvriers fidèles et zélés pour la récolter (3). Que la sollicitude et l'affection maternelles avec lesquelles je travaillais avec mon Fils et mon Seigneur pour lui gagner les âmes et les maintenir dans sa doctrine, vous servent de modèle. Entretenez toujours au fond de votre cœur le feu de cette ardente charité. Je veux aussi que le silence et la modestie que, comme vous l'avez vu, je gardai aux noces, soient pour vous et pour vos religieuses une règle inviolable qui vous apprenne à mesurer vos actions et vos paroles, et à conserver partout une grande retenue, surtout quand vous vous trouverez en présence des hommes; car ces vertus sont les ornements qui embellissent les épouses de Jésus-Christ et qui les lui rendent agréables.

(1) Matth., III, s. — (2) Matth., XI, 30. — (3) Luc., X, 2.

CHAPITRE II.

La très pure Marie accompagne notre Sauveur dans ses prédications.

— Elle y déploie un grand zèle et s'occupe avec un soin particulier des femmes qui suivent le seigneur. — Elle agit en tout avec une sublime perfection.

1843. Je ne m'écarterais pas du sujet de cette histoire, si j'entreprenais d'y rapporter les miracles et les actions héroïques de notre Rédempteur Jésus-Christ, attendu que sa très sainte Mère a concouru et participé à presque tout ce qu'il a fait. Mais je ne puis assumer une tâche si ardue, si au-dessus des forces et de la capacité humaines; car l'évangéliste saint Jean, après avoir écrit un si grand nombre de merveilles de son divin Maître; dit à la fin de son Évangile (1) que Jésus en a opéré tant d'autres, que si elles étaient rapportées en détail, le monde ne pourrait pas contenir les livres où elles seraient écrites. Ce qui a paru si impossible à l'évangéliste, comment une fille ignorante et plus inutile que la poussière oserait-elle le tenter? Les quatre évangélistes ont écrit même au-delà de ce qui était convenable, nécessaire et suffisant pour établir et conserver l'Église; ainsi il serait superflu de le redire dans cette histoire. Toutefois, pour en enchaîner les différentes parties, et pour ne point passer sous silence tant d'œuvres admirables de notre grande Reine que les évangélistes n'ont pas racontées, il faudra bien en toucher quelques-unes; car je sens qu'il me sera à la fois bien doux et bien utile pour mon avancement d'en fixer le souvenir par écrit. Quant au reste de ce qu'ils n'ont pas marqué dans leurs évangiles, et que je n'ai pas ordre de rapporter, ce sont des choses réservées pour le séjour de la gloire, où les bienheureux les connaîtront en Dieu avec une joie singulière, et où ils

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

loueront éternellement le Seigneur pour de si hautes merveilles.

(1) Jean., XXI, 25.

1844. Notre Rédempteur Jésus-Christ étant parti de Cana de Galilée, prit le chemin de Capharnaüm, ville près de la mer de Tibériade assez grande et assez peuplée, où il demeura peu de jours, comme le dit l'évangéliste saint Jean (1); parce que, la Pâque étant proche, il résolut d'aller à Jérusalem pour y célébrer cette fête, le quatorzième jour de la lune de mars. Sa très sainte Mère, ayant quitté sa maison de Nazareth, le suivit dès lors partout où il allait prêcher, et même jusqu'à la croix; excepté en certaines occasions dans lesquelles elle s'en séparait, comme quand le Seigneur se rendit sur le mont Thabor (2), ou allait opérer des conversions particulières, telles que celle de la Samaritaine, ou bien quand notre divine Dame elle-même s'arrêtait pour achever d'instruire quelques personnes. Mais elle ne tardait pas à rejoindre son Fils et son Maître, et elle suivit le Soleil de justice jusqu'au couchant de sa mort. La Reine du ciel faisait tous ces voyages à pied, à l'exemple de son très saint Fils. Que si cet adorable Seigneur lui-même succombait parfois à la lassitude, comme l'Évangile le marque (3), que n'aura point dû souffrir sa très pure Mère ! Combien de fatigues n'aura-t-elle pas endurées dans tant de courses faites à travers tous les temps ! La Mère de miséricorde traitait son corps délicat avec tant de rigueur, les peines auxquelles en pareils cas seulement elle se soumit pour nous furent si grandes, que tous les mortels ensemble ne pourront jamais satisfaire pour cette obligation. Le Seigneur permettait quelquefois qu'elle ressentit des douleurs, des brisements tels, qu'il était nécessaire qu'elle fût soutenue par les secours miraculeux qu'il lui accordait; tantôt il lui ordonnait de se reposer quelques jours dans une localité; tantôt il lui rendait le corps si léger, qu'elle pouvait se mouvoir, sans peine comme avec des ailes.

(1) Jean., II, 12. — (2) Matth., XVII, 1. — (3) Jean., IV, 6.

1845. Toute la loi évangélique était écrite dans le cœur de notre incomparable Maîtresse, comme je l'ai marqué en son lieu; néanmoins elle ne laissait pas d'être aussi assidue aux prédications de son très saint Fils que si elle eût été une nouvelle disciple; et à cet effet elle avait prié ses saints anges de l'assister d'une manière spéciale et même de l'avertir s'il était besoin, afin qu'elle n'en manquât jamais aucune, lorsqu'elle ne se trouverait pas trop éloignée du divin Maître. Quand il prêchait ou enseignait, elle l'écoutait toujours à genoux, et seule lui offrait les hommages et le culte dus à sa personne et à sa doctrine, du moins autant qu'elle le pouvait. Et comme elle connaissait toujours, (ainsi que je l'ai dit en d'autres endroits) les opérations de l'âme très sainte de son Fils, découvrant qu'au même moment où il prêchait il priait intérieurement le Père éternel de disposer les cœurs à recevoir la semence de sa sainte doctrine, afin qu'elle y produisit des fruits de vie éternelle, la très miséricordieuse Mère faisait la même prière pour les auditeurs de notre divin Maître, et appelait sur eux les mêmes bénédictions avec une très ardente charité que trahissaient ses larmes. Elle leur enseignait en même temps l'estime qu'ils devaient faire des paroles du Sauveur du monde par le respect religieux et l'attention profonde avec lesquels ils la voyaient les recueillir. Elle pénétra aussi l'intérieur de tous ceux qui assistaient aux prédications de son adorable Fils, c'est-à-dire l'état de grâce ou de péché; de voies ou de vertus dans lequel ils se trouvaient. Et la diversité de ces objets, naturellement cachés à l'entendement humain, produisait en la divine Mère des effets différents et admirables, tous caractérisés par une sublime charité et par d'autres vertus; car elle s'enflammait du zèle de l'honneur du Seigneur, et du désir ardent qu'elle avait que les filles ne perdissent point le fruit de leur rédemption; et le péril qu'elles couraient lorsqu'elles vivaient dans le péché l'excitait à demander leur remède avec une ferveur incomparable. Elle sentait une intime et amère douleur de ce que Dieu ne fût point connu, adoré et servi de toutes ses créatures,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et cette douleur égalait la connaissance qu'elle avait des raisons qui la portaient à en gémir, et qu'elle pénétrait au-delà de tout ce que les hommes peuvent concevoir. Et lorsque les âmes repoussaient la grâce et les inspirations divines, elle en était si profondément désolée, qu'elle en versait quelquefois des larmes de sang. De sorte que nous pouvons dire que ce que cette grande Reine souffrit dans ces occasions surpassa infiniment les peines de tous les martyrs ensemble.

1846. Elle montrait une discrétion et une sagesse extraordinaires dans ses rapports avec les disciples qui suivaient le Sauveur, et que sa Majesté recevait pour ce ministère, témoignant un respect et des égards particuliers à ceux qui étaient destinés à l'apostolat; mais elle les soignait tous comme une mère, elle pourvoyait à tout comme une puissante Dame, et leur fournissait en cette double qualité la nourriture et les autres choses nécessaires. Quand elle ne pouvait pas se les procurer par les voies ordinaires, elle priait les anges de les leur porter, aussi bien qu'à quelques femmes qui s'étaient mises sous sa conduite. Mais elle ne leur donnait connaissance de ces merveilles qu'autant qu'il leur en fallait donner pour les confirmer en la piété et en la foi du Seigneur. Elle prit des peines inconcevables pour leur avancement spirituel, non seulement par les prières continuelles et ferventes qu'elle faisait pour eux, mais aussi par son exemple, par ses conseils et par ses instructions, de sorte qu'elle leur tenait lieu en toutes manières de maîtresse très prudente et de mère très charitable. Quand les apôtres et les disciples se trouvaient dans quelque doute, car ils en eurent plusieurs au commencement, ou lorsqu'ils sentaient quelque tentation, ils recouraient incontinent à notre grande Dame pour être éclaircis et aidés par cette lumière, par cette charité incomparables qui éclataient en elle; et ils étaient pleinement consolés par la douceur de ses paroles. Elle les instruisait par sa sagesse, les assouplissait par son humilité, et leur inspirait une grande retenue par sa modestie; de sorte qu'ils trouvèrent tous les biens imaginables dans ce divin laboratoire du Saint-Esprit. Elle rendait à Dieu des actions de grâces pour toutes les faveurs qu'ils recevaient, pour la vocation des disciples, pour la conversion des âmes, pour la persévérance des justes, pour tous les actes du vertu qui étaient pratiqués; la connaissance qu'elle en avait la remplissait d'une joie singulière, et la portait à faire de nouveaux cantiques de louange au Seigneur.

1847. Il y avait aussi plusieurs femmes qui suivaient notre Rédempteur Jésus-Christ depuis la Galilée et le commencement de ses prédications, comme le marquent les évangélistes, Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc disent (1) que quelques-unes qu'il avait délivrées des démons et guéries des maladies dont elles étaient affligées, l'accompagnaient et le servaient; car le Maître de la vie n'a exclu aucun sexe de sa suite, de son imitation et de sa doctrine; c'est pourquoi plusieurs femmes le suivirent et l'assistèrent de leurs biens dès qu'il se mit à prêcher. Sa divine sagesse le disposait de la sorte, entre autres fins pour qu'elles accompagnassent sa très sainte Mère pour une plus grande bienséance. Notre auguste Reine prenait un soin particulier de ces saintes femmes; elle les réunissait, les instruisait et les menait aux sermons de son très saint Fils. Et, quoiqu'elle fût si savante en la doctrine de l'Évangile pour leur enseigner le chemin de la vie éternelle, elle cachait pourtant toujours en partie ses trésors de science, et se prévalait de ce qu'on avait ouï dire à son adorable Fils; c'était le texte sur lequel elle établissait les exhortations qu'elle adressait à ces femmes et à plusieurs autres qui l'allaient trouver en divers endroits, avant ou après avoir entendu le Sauveur du monde. Quant à celles qui ne le suivaient pas, la divine Mère les initiait, autant qu'il était nécessaire, aux mystères de la foi. Elle amena un très grand nombre de femmes à la connaissance de Jésus-Christ, et leur ouvrit le chemin du salut éternel et de la perfection évangélique; que si les évangélistes n'en ont fait mention, se bornant à dire que quelques femmes suivaient le Sauveur, ç'a été parce qu'il n'était pas de leur sujet d'écrire ces particularités. Notre puissante Dame fit des choses

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

admirables parmi ces femmes; elle ne les formait pas seulement à la foi et aux vertus par ses discours, mais elle leur enseignait encore par son exemple à les pratiquer et à exercer les œuvres de charité, visitant elle-même les malades, les pauvres et les affligés; pansant de ses propres mains leurs plaies, les consolant dans leurs afflictions et les assistant dans leurs nécessités. Au reste, s'il fallait rapporter toutes ses œuvres en ces circonstances, le récit en exigerait une partie notable de cette histoire.

(1) Matth., XXVII, 55; Marc, XV, 40 ; Luc., VIII, 2.

1848. Les miracles éclatants et innombrables que la Reine du ciel opéra dans le temps que notre Seigneur Jésus-Christ prêchait ne sont pas écrits non plus dans l'histoire de l'Évangile ni dans les autres histoires ecclésiastiques, qui n'ont mentionné que ceux que fit le Seigneur lui-même, et cela autant qu'il était convenable à la foi de l'Église; car il était nécessaire qu'elle fût établie et confirmée en cette même foi avant que de manifester les grandeurs particulières de l'auguste Vierge Mère. Il est certain, selon ce qui m'a été découvert, que non seulement elle opéra beaucoup de conversions miraculeuses, mais encore qu'elle ressuscita des morts, donna la vue à des aveugles et guérit plusieurs personnes de leurs maladies. Cela convenait pour plusieurs raisons : premièrement, parce qu'elle était comme coadjutrice de la plus grande œuvre que le Verbe du Père éternel vint exécuter dans le monde en y prenant chair humaine, c'est à dire de la prédication de son Évangile et de la rédemption des hommes; le même Père éternel ouvrit dans ce dessein les trésors de sa toute-puissance et de sa bonté infinie, qu'il manifestait par le Verbe incarné et par sa digne Mère; en second lieu, parce qu'il était de la gloire de l'un et de l'autre que la Mère fût semblable au Fils, et qu'elle arrivât au plus haut degré de toutes les grâces et de tous les mérites qui répondaient à sa dignité et à la récompense qu'elle en devait recevoir, afin qu'elle accréditât par ces merveilles et son très saint Fils et la doctrine qu'il enseignait, et que par ce moyen elle l'assistât dans son ministère avec plus d'efficace et d'excellence. Si ces miracles de la très pure Marie ont été cachés, ç'a été par une disposition spéciale du Seigneur lui-même et à la demande de la Mère de la prudence. Ainsi elle les enveloppait sagement des ombres du mystère, afin que toute la gloire en revînt au Rédempteur, au nom et en la vertu duquel elle les opérait. Elle gardait aussi la même conduite lorsqu'elle instruisait les âmes, car elle ne parlait point en public ni dans les lieux destinés à ceux qui étaient chargés de la prédication comme ministres de la divine parole, sachant très bien que telle n'était point la mission des femmes (1); mais elle remplissait la sienne dans des conférences et des conversations particulières, avec une sagesse, une discrétion et une efficacité toutes célestes. En se bornant à ce rôle et à force de prières, elle fit de plus grandes conversions que tous les prédicateurs du monde n'en ont fait.

(1) I Cor., XIV, 34.

1849. On comprendra mieux cela si l'on considère qu'outre la vertu divine qui animait ses paroles, elle connaissait le naturel, les qualités, les inclinations, les habitudes de toutes sortes de personnes, les moments, les dispositions et les occasions les plus propres pour les ramener au chemin de la lumière; et elle joignait à cela ses prières, la douceur et la force de ses prudentes paroles. Usant de tous ses dons sous les inspirations de l'ardente charité avec laquelle elle désirait faire entrer toutes les âmes dans le chemin du salut et les porter à Dieu, il fallait bien que les œuvres qu'elle faisait par de tels moyens fussent admirables et qu'elle affranchit du péché, qu'elle éclairât et qu'elle poussât au bien une infinité d'âmes; car elle ne demandait rien au Seigneur qui ne lui fût accordé; elle donnait à toutes ses œuvres la plénitude de la sainteté

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

qui leur était applicable; et, regardant l'œuvre de la rédemption comme la principale de celles du Seigneur, il est sûr qu'elle y coopéra au-delà de ce que l'on peut concevoir en cette vie mortelle. Cette incomparable Dame s'employait à toutes ces choses avec une rare mansuétude, comme une très innocente colombe, et avec une patience extrême, supportant les imperfections et la grossièreté des nouveaux fidèles, et les éclairant dans leur ignorance; car un très grand nombre de personnes l'allaient consulter après avoir embrassé la foi du Rédempteur. Elle conservait toujours cette majesté de Reine de l'univers; mais elle était avec cela si douce et si humble, qu'elle seule a pu, à l'imitation du Seigneur lui-même, unir ces perfections au suprême degré. Le Fils et la Mère traitaient avec tant de bienveillance et de charité toutes sortes de personnes, qu'il n'en est aucune qui ait pu s'excuser de n'avoir pas profité de leurs instructions. Ils conversaient et mangeaient avec les disciples et avec les femmes qui les suivaient, mais avec une retenue et une sobriété remarquables; le Sauveur agit ainsi pour faire voir à tous qu'il était véritablement homme et fils naturel de la très pure Marie; et ce fut pour ce sujet que sa divine Majesté daigna assister à divers autres festins, comme le racontent les saints évangélistes (1).

(1) Matth., IX, 10 ; Jean., XII, 2; Luc., V, 29 ; VII, 36.

Instruction que j'ai reçue de l'auguste Marie, Reine du ciel.

1850. Ma fille, il est constant que les peines que j'ai prises en accompagnant mon très saint Fils jusqu'à la croix ont été plus grandes que les mortels ne sauraient se l'imaginer; et je ne travaillerai pas moins après sa mort, comme vous le comprendrez quand vous écrierez la troisième partie de cette histoire. J'éprouvais pourtant une joie incomparable au milieu des fatigues et des soins que je prenais de voir que le Verbe incarné avançait le grand ouvrage du salut des hommes, et allait ouvrir le livre des mystères cachés de sa divinité et de son humanité très sainte, scellé de sept sceaux (1); et les hommes ne m'ont pas moins d'obligation de ce que je me réjouissais de leur bien que de la sollicitude avec laquelle je le leur procurais, puisque cette joie et cette sollicitude naissent d'un même amour. Je veux que vous m'imitiez en cela, comme je vous l'ai dit très souvent. Et, quoique vous n'entendiez point la voix et la doctrine de mon très saint Fils par le sens extérieur, vous pouvez néanmoins m'imiter en la vénération avec laquelle je l'écoutais, puisque c'est lui-même qui vous parle au cœur et qui vous enseigne la même vérité; ainsi je vous ordonne, quand vous reconnaîtrez cette lumière et cette voix de votre époux et de votre pasteur, de vous jeter à genoux pour lui donner toutes vos attentions avec tout le respect possible, de l'adorer avec de très humbles actions de grâces, et de graver ses paroles dans votre cœur. Que si vous vous trouvez en quelque endroit public où vous ne puissiez pratiquer cette humilité extérieure, vous vous contenterez d'en faire des actes intérieurs; mais ne manquez pas de lui obéir en tout avec autant de ponctualité que si vous assistiez réellement à sa prédication car, de même que vous n'auriez pas pu vous estimer heureuse d'occuper alors une place parmi ses auditeurs si vous aviez négligé de mettre en pratique sa doctrine, ainsi vous pouvez l'être maintenant, si vous exécutez ce qu'il vous inspire, quoique vous n'entendiez pas sa voix par l'organe corporel. Votre obligation est grande, ma fille, parce que les miséricordes du Très Haut et mes bontés sont grandes à votre égard. Ne laissez donc point s'appesantir votre cœur, et ne tombez point dans la pauvreté au milieu de tant de richesses de la divine lumière.

(1) Apoc., VI, 8.

1851. Vous devez écouter avec respect non seulement la voix intérieure du Seigneur, mais aussi ses ministres, ses prêtres et ses prédicateurs, dont les voix sont les échos de celle du Très

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Haut, et les canaux par où se répand la saine doctrine de vie, qui sort de la source éternelle de la vérité divine. C'est en eux que Dieu parle et qu'il fait retentir la voix de sa divine loi; écoutez-les avec tant de respect, que vous ne trouviez jamais rien à blâmer dans leurs discours. Pour vous, tous doivent être savants et éloquents, et vous devez en chacun d'eux ouïr mon Fils et mon Seigneur Jésus-Christ. En vous comportant de la sorte, vous éviterez de tomber dans la folle présomption des gens du monde, qui, pleins d'une vanité répréhensible et d'un orgueil odieux aux yeux de Dieu, méprisent ses ministres et ses prédicateurs, parce qu'ils ne leur parlent pas selon leur goût dépravé. Et comme ils ne cherchent point la vérité divine, ils ne s'attachent qu'aux termes et au style, comme si la parole de Dieu n'était point d'elle-même pure et efficace (1), et qu'elle eût besoin d'ornements pour se rendre accessible à l'infirme intelligence de ses auditeurs. Souvenez-vous de cet avis salulaire, faites-en un cas particulier, et soyez attentive à tous ceux que je vous donnerai dans cette histoire; car je veux, comme Maîtresse, vous informer des choses petites aussi bien que des grandes; et il est toujours important d'agir en tout avec perfection. Je vous avertis aussi d'être égale envers tous ceux qui vous parleront, soit qu'ils soient pauvres, soit qu'ils soient riches sans avoir aucune partialité pour personne; car c'est là une autre faute qui est commune entre les enfants d'Adam, et que mon très saint Fils et moi avons condamnée en nous montrant également affables à tous, et particulièrement à l'égard de ceux qui étaient les plus pauvres, les plus affligés et les plus méprisés. La sagesse humaine regarde l'extérieur des personnes, et non pas les âmes ni les vertus (2); mais la prudence du ciel considère en tous l'image de Dieu. Vous ne devez pas non plus vous troubler si l'on découvre en vous quelques infirmités naturelles, qui sont des peines du premier péché, comme les maladies, la lassitude, la faim et les autres incommodités. On cache bien souvent ces choses-là par hypocrisie ou par orgueil; mais les amis de Dieu ne doivent craindre que le péché, souhaitant plutôt de mourir que de le commettre; tous les autres défauts ne souillent point la conscience, il n'est donc pas nécessaire de les dissimuler.

(1) Hebr., IV, 12. — (2) Jacob., II, 2.

CHAPITRE III.

De l'humilité de la très pure Marie dans les miracles que notre Sauveur Jésus-Christ faisait; et de celle qu'elle enseigna aux apôtres à pratiquer dans ceux qu'ils devaient opérer par la vertu divine, et de plusieurs autres choses remarquables.

1852. La principale matière de toute l'histoire de la sainte Vierge est (si l'on y fait quelque réflexion) une démonstration très claire de l'humilité de cette grande Reine et Maîtresse des humbles; cette vertu est si ineffable en elle, qu'on ne saurait dignement la louer ni en exprimer toute la perfection, parce que ni les hommes ni les anges n'en ont jamais pu bien sonder l'impénétrable profondeur. Mais comme le sucre entre dans toutes les confections et dans toutes les potions salutaires, pour les assaisonner à point et leur communiquer sa douceur, quoiqu'elles soient fort différentes, de même l'humilité entre dans toutes les vertus et dans toutes les actions de la très pure Marie, et les accommode au goût du Très Haut et à celui des hommes; de sorte que sa divine Majesté l'a regardée et choisie à cause de son humilité, et c'est

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

par elle que toutes les nations l'appellent bienheureuse (1). Dans tout le cours de sa vie, la très prudente Dame ne laissa passer aucun moment ni aucune occasion sans pratiquer les vertus qu'elle pouvait; mais le plus merveilleux, c'est qu'elle n'en pratiquait aucune sans le concours de sa rare humilité. Cette vertu l'éleva au-dessus de tout ce qui n'était pas Dieu; et, comme elle vainquit toutes les créatures, en humilité, elle vainquit aussi par elle, pour ainsi dire, Dieu lui-même, en trouvant tellement grâce à ses yeux, qu'elle ne lui demanda aucune faveur pour elle ni pour les autres, qu'elle ne l'obtint. La victoire que cette très humble Reine remporta par son humilité fut générale, car elle vainquit dans sa maison (comme je l'ai raconté dans la première partie) sa mère sainte Anne et ses domestiques, afin qu'on lui laissât remplir les plus bas offices; dans le Temple, elle vainquit toutes ses compagnes; dans le mariage, saint Joseph; dans les occupations les plus viles, les anges; dans les louanges, les apôtres et les évangélistes, afin qu'ils ne publiassent pas celles qu'elle méritait; elle vainquit le père et le Saint-Esprit, afin qu'ils ne fissent point éclater les grâces qu'elle en avait reçues; et son très saint Fils aussi, afin qu'il agit à son égard d'une manière qui ne donnât aucun motif aux hommes de la louer pour les miracles qu'il faisait et pour la doctrine qu'il enseignait.

(1) Luc., I, 48.

1853. Cette sorte d'humilité si généreuse, dont je traite maintenant, fut le partage exclusif de la plus humble entre les humbles; car les autres enfants d'Adam et même les anges n'y sauraient arriver, à raison de l'état des personnes, quand même pour d'autres causes nous ne serions pas aussi loin de cette vertu que nous le sommes. Nous découvrirons cette vérité, si nous considérons que les autres mortels ont été, par la morsure de l'ancien serpent, si profondément infectés du venin de l'orgueil, que, pour l'éliminer, la Sagesse divine a ordonné que l'effet même du péché servirait de remède; car à la vue de tant de fautes personnelles auxquelles chacun de nous se laisse aller, comment ne reconnâtrions-nous pas notre bassesse, que nous n'avons pas connue au moment où nous avons reçu l'être? Il est évident que, quoique nous ayons une âme spirituelle, elle n'occupe que le dernier degré en cet ordre des êtres spirituels, Dieu ayant le plus haut, et la nature angélique se trouvant au milieu; pour ce qui regarde le corps, nous n'avons pas seulement été tirés de l'élément le plus vil, qui est la terre, mais de ce qu'elle a de plus abject, qui est la boue (1). Dieu ne fit point tout cela par hasard, mais il l'a fait avec une grande sagesse, afin que la boue prit sa place, qu'elle se crût digne du lieu le plus bas, et qu'elle y demeurât toujours, se vit-elle ornée et enrichie de plusieurs grâces, parce qu'elles se trouvent dans un vase fragile (2). Nous avons tous perdu le jugement; nous nous sommes écartés de cette vérité et de cette humilité si propre à l'être de l'homme, et, pour nous y remettre par un autre sujet d'humilité, il faut que la concupiscence rebelle, les passions que le péché produit en nous et le dérèglement de nos actions nous fassent expérimenter que nous sommes vils et méprisables. Et, bien que nous en ayons une expérience continuelle, elle ne suffit pas pour nous ouvrir les yeux et nous faire avouer que c'est une chose intolérable et inique de souhaiter les honneurs et les applaudissements des hommes, n'étant, comme nous sommes, que cendre et que poussière, et même indignes par nos péchés d'un être si bas et si terrestre.

(1) Gen., II, 7. — (2) II Cor., IV, 7.

1854. La seule Marie, sans avoir été atteinte du péché d'Adam ni de ses effets déplorables, pratiqua l'humilité dans sa plus haute perfection; et la simple connaissance de l'être de la créature lui suffit pour qu'elle s'humiliât plus que tous les enfants d'Adam, qui, outre la connaissance qu'ils ont de leur être terrestre, connaissent leurs propres péchés. Si d'autres ont été humbles, ils ont été auparavant humiliés, et se sont trouvés, par cette humiliation, comme forcés d'entrer dans l'humilité, et de dire avec David : *Avant que j'eusse été humilié, j'ai péché*

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1). Et dans un autre verset : *Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié; afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice* (2). Mais la Mère de l'humilité n'entra point dans cette vertu par l'humiliation; elle fut humble avant que d'être humiliée, et elle ne fut jamais humiliée par le péché ni par les passions, mais toujours humble d'une manière généreuse. Que si les anges ne doivent point être confondus avec les hommes, parce qu'ils sont d'une nature supérieure et qu'ils n'ont ni passions ni péchés, il n'en a pas été moins impossible à ces esprits célestes de parvenir à l'humilité de la très pure Marie, quoiqu'ils se soient humiliés devant leur Créateur en se reconnaissant les ouvrages de ses mains. Mais ce que l'auguste Vierge eut de l'être terrestre et humain lui servit précisément à surpasser les mêmes anges en cette vertu, car leur être spirituel ne pouvait pas les porter à s'humilier autant que cette auguste Dame. On peut ajouter à cela la dignité de Mère de Dieu et de Reine de l'univers, puisqu'aucun des anges n'a pu s'attribuer une excellence qui ait élevé la vertu de l'humilité autant que cette dignité l'élevait en notre incomparable Maîtresse.

(1) Ps. CXVIII, 67. — (2) *Ibid.*, 71.

1855. L'excellence de cette vertu fut chez elle exceptionnelle et unique, puisque, étant Mère de Dieu et Reine de tout ce qui est créé, n'ignorant pas cette vérité ni les grâces qu'elle avait reçues pour être digne de cette maternité, ni les merveilles qu'elle opérait par leur moyen, et sachant que le Seigneur mettait entre ses mains et à sa disposition tous les trésors du ciel, elle n'éleva néanmoins jamais son cœur au-dessus du rang infime qu'elle avait choisi entre toutes les créatures; elle n'en voulut point sortir, elle, Mère du Seigneur ! elle si innocente et si puissante ! elle si favorisée de sa divine Majesté ! elle qui aurait pu se prévaloir des prodiges qu'elle opérait comme de ceux de son très saint Fils ! O rare humilité ! O fidélité inconnue des mortels ! O sagesse qui surpasse celle des anges mêmes ! Quel est celui qui, étant connu de tous pour le plus grand, se méconnaît lui seul et se regarde comme le plus petit ? Quel est celui qui a su se cacher à lui-même ce que tous publient sur son compte ? Quel est celui qui s'est cru digne de mépris, étant pour tous un sujet d'admiration ? Quel est celui enfin qui, étant dans le plus haut degré d'honneur, a toujours regardé les abaissements avec complaisance, et qui, pouvant avec justice occuper le lieu le plus honorable, a choisi le plus bas (1), et cela non par nécessité ni avec tristesse et impatience, mais spontanément et avec une joie sincère ? O enfants d'Adam, combien sommes-nous ignorants en cette science divine ! Comme il est nécessaire que le Seigneur nous cache bien souvent nos propres avantages, ou les balance par quelque contrepoids, par un lest qui nous empêche d'aller en dérive avec tous ses bienfaits, et de former secrètement le dessein de lui ravir la gloire qui lui est due comme à l'auteur de toute chose ! Comprendons donc combien notre humilité est peu solide, si tant est que nous ayons parfois cette vertu, puisque le Seigneur a besoin, pour ainsi dire, quand il veut nous favoriser de quelques-uns de ses dons, de prendre tant de précautions, à cause de la faiblesse de notre humilité, et parce que nous n'en recevons presque jamais aucun sans le rogner nous-mêmes par nos ingratitude, ou du moins par quelque vaine complaisance.

(1) Luc., XIV, 6.

1856. Les anges étaient ravis de l'humilité que la sainte Vierge pratiquait dans les miracles de notre Seigneur Jésus-Christ, parce qu'ils n'étaient pas accoutumés de voir chez les enfants d'Adam, ni même chez eux, cette manière de s'humilier parmi tant d'excellences et tant de merveilles. Ces esprits célestes admiraient moins les miracles du Sauveur (parce qu'ils y avaient déjà découvert sa toute-puissance) que la fidélité incomparable avec laquelle l'auguste Marie rapportait toutes ces choses à la gloire de Dieu; et elle se croyait si indigne, qu'elle regardait comme une faveur singulière que son très saint Fils ne cessât point de les faire tandis qu'elle se

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

trouvait au monde. Elle pratiquait cette sorte d'humilité sans prendre garde qu'elle était celle qui portait actuellement par ses prières le Sauveur à opérer presque toutes ses merveilles; outre que si les hommes n'eussent point eu, comme je l'ai dit ailleurs, cette grande Reine pour médiatrice auprès de Jésus-Christ, l'univers aurait été privé de la doctrine évangélique, et n'aurait pas mérité de la recevoir.

1857. Les miracles et les œuvres de notre Seigneur Jésus-Christ étaient si surprenants, si inouïs, qu'il n'était pas possible qu'il n'en rejaillit une grande gloire sur sa très pure Mère; en effet, non seulement elle était connue des disciples et des apôtres, mais les nouveaux fidèles allaient presque tous vers elle pour la consulter, la reconnaissaient pour Mère du véritable Messie, et la félicitaient des prodiges que son très saint Fils faisait. Tout cela servait de nouvelle épreuve à son humilité, car elle s'abîmait dans le néant, et se méprisait elle-même au-delà de toutes nos imaginations. Elle ne laissait pourtant pas s'abattre son cœur dans ce mépris d'elle-même; elle y témoignait toute la reconnaissance possible, parce que, dans le temps qu'elle s'humiliait pour toutes les merveilles de Jésus-Christ, elle rendait pour chacune, des actions de grâces au Père éternel, et suppléait ainsi à l'ingratitude des mortels. Par le commerce secret que son âme virginale entretenait avec celle du Sauveur, elle l'engageait à détourner la gloire que les auditeurs de sa divine parole lui attribuaient à elle, comme il arriva en quelques occasions que l'on remarque dans les Évangiles. L'une quand il chassa du corps d'un homme un démon qui était muet; et comme les Juifs attribuaient ce miracle à Béezébul, prince des démons, le Seigneur suscita cette femme fidèle qui, élevant la voix, lui dit : *Bienheureux est le ventre qui vous a porté, et bienheureuses sont les mamelles qui vous ont allaité* (1). La très humble et très prudente Mère, entendant ces paroles, pria intérieurement notre Rédempteur d'empêcher que cette louange ne s'applique à elle; et il exauça sa prière, mais en enchérissant sur tous les éloges en des termes encore mystérieux. Car le Seigneur dit, pour répondre à cette femme : *Plutôt bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent* (2). Par cette réponse il détourna l'honneur qu'on donnait à l'auguste Marie en qualité de Mère, et le lui décerna lui-même en qualité de sainte, tout en enseignant à ceux qui l'écoutaient l'essentiel de la vertu commune à tous, en laquelle sa Mère se distinguait d'une manière si admirable, quoiqu'ils ne comprissent pas alors son langage.

(1) Luc., XI, 27. — (2) *Ibid.*, 28.

1858. L'autre occasion nous est signalée par saint Luc, lorsqu'il raconte que l'on dit à notre Sauveur, occupé à prêcher, que sa mère et ses frères désiraient le voir, sans pouvoir l'aborder à cause de la multitude des gens qui l'environnaient. Et la très prudente Vierge, craignant de recevoir quelques louanges de ceux qui la connaissaient pour Mère du Sauveur; pria cet adorable Seigneur de ne point le permettre, comme il le fit en répondant : *Ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'accomplissent, qui sont ma mère et mes frères* (1). Dans cette réponse, le Seigneur n'avait pas intention d'exclure sa Mère de l'honneur qu'elle méritait par sa sainteté; au contraire, il entendait la distinguer plus que personne. Mais il s'exprima de façon à ce qu'elle ne fût point louée de ceux qui se trouvaient présents à sa prédication, et que par là même fût satisfait le désir qu'elle avait que le Seigneur seul fût connu et loué pour ses œuvres. On doit remarquer ici que je rapporte ces deux cas comme différents, parce que j'ai appris qu'ils n'arrivèrent pas en un même lieu ni en une même circonstance, ainsi qu'on le peut voir par ce que saint Luc en dit dans les chapitres huitième et onzième. Et, comme saint Matthieu rapporte au chapitre douzième (2) le même miracle de la guérison du possédé muet, et qu'il ajoute aussitôt que l'on avertit le Seigneur que sa mère et ses frères étaient dehors qui le demandaient, et les autres détails qui suivent, quelques interprètes sacrés en ont conclu que tout ce qui

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

précède était arrivé dans une seule et même occasion. Mais lorsque, par ordre de mes supérieurs, je demandai de nouvelles explications, il me fut déclaré que les deux faits rapportés par saint Luc ne sont point identiques et arrivèrent en deux circonstances différentes; c'est, du reste, ce que l'on peut inférer du surplus que contiennent les deux chapitres du même évangéliste avant les paroles que j'ai citées ; car après le miracle dont fut l'objet celui qui était possédé du démon, saint Luc fait mention de cette femme qui dit *Beatus venter*, etc. Et il raconte l'autre fait au chapitre huitième, après que le Seigneur eut prêché la parabole du semeur, et il est certain que l'un et l'autre eurent lieu immédiatement à la suite de ce qui précède dans son récit.

(1) Luc., VIII, 21. — (2) Matth., XII, 45et 46.

1859. Pour mieux comprendre que les évangélistes ne se contredisent point, et la raison pour laquelle notre grande Reine alla chercher son très saint Fils dans les occasions qu'ils indiquent, il faut savoir que la divine Mère se rendait ordinairement aux endroits où prêchait notre Sauveur et Maître Jésus-Christ pour deux fins : l'une, pour entendre sa doctrine céleste, comme je l'ai dit ailleurs; l'autre, parce qu'elle voulait lui demander diverses faveurs pour son prochain, comme la conversion de quelques âmes, la guérison des malades, quelques secours pour les nécessiteux; car cette très miséricordieuse Dame se chargeait de veiller et de pourvoir à ces choses-là, ainsi qu'elle le prouva aux noces de Cana. Elle allait pour ces fins, et pour plusieurs autres également saintes et charitables, chercher le Sauveur, soit quand les saints anges l'avertissaient, soit lorsqu'elle y était portée par la lumière intérieure; ce fut la raison pour laquelle elle l'alla trouver dans les occasions que les évangélistes marquent. Et comme cela arriva non pas une seule, mais maintes fois, et que le nombre des personnes qui assistaient à la prédication du Sauveur était considérable, on eut soin, dans les deux occasions dont les évangélistes font mention et en bien d'autres qu'ils n'ont pas signalées, de l'avertir que sa mère et ses frères le demandaient, et alors il répondit ce que disent saint Matthieu et saint Luc. On ne doit pas être surpris que le Seigneur ait répété les mêmes choses en des lieux différents, comme cette sentence : *Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé*; qu'il dit une fois dans la parabole du publicain et du pharisien, et une autre fois dans celle de ceux qui sont invités à des noces, ainsi que le racontent saint Luc (1) aux chapitres quatorzième et dix-huitième, et saint Matthieu dans une autre circonstance (2).

(1) Luc., XIV, 11; XVIII, 14. — (2) Matth., XXIII, 12.

1860. L'auguste Marie ne se contenta pas seulement d'être humble, mais elle voulut aussi enseigner la vertu de l'humilité aux apôtres et aux disciples, parce qu'il fallait qu'ils y fussent établis pour les dons qu'ils devaient recevoir, et pour les merveilles qu'ils devaient opérer par ces mêmes dons, non seulement plus tard, lorsque l'Église serait fondée, mais aussi dès ce temps-là auquel ils allaient commencer à prêcher. Les saints évangélistes disent (1) que notre divin Maître envoya premièrement les apôtres, et ensuite les soixante-douze disciples, et qu'il leur donna le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. La grande Maîtresse des humbles leur apprit, par son exemple et par ses paroles de vie, comment ils devaient se comporter en opérant ces merveilles. De sorte qu'ils puisèrent dans ses instructions, et obtinrent par ses prières un nouvel esprit d'humilité profonde et de très haute sagesse pour reconnaître plus clairement qu'ils faisaient ces miracles par la vertu du Seigneur, et qu'ils devaient rapporter toute la gloire de ces œuvres à son seul pouvoir et à sa seule bonté, n'en étant eux-mêmes que les simples instruments; et comme on n'attribue point le mérite d'une belle peinture au pinceau, ni celui de la victoire à l'épée, mais uniquement au peintre et au capitaine ou au soldat qui s'en servent, de même ils devaient rapporter à leur adorable Maître tout

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

l'honneur et toute la gloire des merveilles qu'ils feraient, puisqu'il est le principe de toutes sortes de biens. Il faut remarquer qu'on ne trouve point dans les Évangiles que le Seigneur ait donné aux apôtres aucune instruction sur l'humilité; avant qu'ils allassent prêcher, parce que notre Maîtresse le fit. Néanmoins, quand les disciples revinrent avec joie, disant au divin Sauveur qu'ils avaient en son nom assujetti les démons (2), alors il leur rappela qu'il leur avait donné ce pouvoir, et qu'ils ne devaient point se réjouir de ces merveilles, mais de ce que leurs noms étaient écrits dans le ciel. (3). On peut voir par-là combien notre humilité est faible, puisque les disciples du Seigneur eux-mêmes ont eu besoin de tant d'avis et de tant de préservatifs pour la conserver.

(1) Marc., III, 14, Luc., IX, 2; X, 2, etc. — (2) Luc., X, 17. — (3) *Ibid.*, 20.

1861. Cette science de l'humilité, que notre Seigneur Jésus-Christ et sa très sainte Mère enseignèrent aux apôtres, fut surtout importante pour fonder ensuite l'Église, à raison même des merveilles qu'ils opérèrent par la vertu de leur Maître, en confirmation de la foi et de la prédication de l'Évangile; car les païens, accoutumés à attribuer aveuglément la divinité à tout ce qui leur paraissait grand et nouveau, voulurent, à la vue des miracles que les apôtres faisaient, les adorer et les reconnaître pour des dieux, comme il arriva en Lycaonie à saint Paul et à saint Barnabé, qui, pour avoir guéri un paralytique, étaient appelés, saint Paul : Mercure, et saint Barnabé : Jupiter (1). Et depuis, dans l'île de Malte, parce que saint Paul ne mourut point de la morsure d'une vipère (comme tous ceux qui en étaient mordus), ils dirent que c'était un Dieu. La très pure Marie prévoyait tous ces mystères et toutes ces raisons par la plénitude de sa science; et, comme coadjutrice de son très saint Fils, elle coopérait au grand œuvre de sa majesté et à la fondation de la loi de grâce. Pendant le temps que le Sauveur prêcha, c'est-à-dire dans les trois dernières années de sa vie, il se rendit trois fois à Jérusalem pour y célébrer la Pâque, et sa bienheureuse Mère l'accompagna toujours et se trouva présente quand il chassa la première fois du Temple avec un fouet ceux qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes dans cette maison de Dieu (2). Elle suivit notre Sauveur dans toutes ces occasions; et, lorsqu'il s'offrait au Père éternel en passant par les lieux où il devait souffrir, elle se joignait à lui par les sentiments d'un séraphique amour et par des actes de vertu divine, sans négliger aucun de ceux qui pouvaient la concerner, et en donnant à tous la plénitude de la perfection qui leur était propre. Elle exerçait d'une manière spéciale la très ardente charité quelle avait reçue de l'être de Dieu; car, demeurant en Dieu et Dieu en elle (3), il est sûr que la charité qui enflammait le cœur de cette auguste Dame était celle de Dieu même, et elle l'employait à solliciter, avec toute la ferveur dont elle était capable, le bien de son prochain.

(1) Act., XIV, 9, etc.; XXVIII, 6. — (2) Jean., II, 15. — (3) I Jean., IV, 16.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

1862. Ma fille, l'ancien serpent a usé de toute sa malice et de toutes ses ruses pour extirper du cœur humain la science de l'humilité, que la bonté du Créateur y a semée comme une semence sainte, et en sa place cet ennemi y a répandu la mortelle ivraie de l'orgueil (1). Or, si l'âme veut arracher ce mauvais grain et recouvrer le trésor de l'humilité qu'elle a perdu, il faut qu'elle veuille être humiliée par les autres créatures, et qu'elle demande au Seigneur avec un cœur sincère cette vertu et les moyens de l'acquérir. Ceux qui s'appliquent à cette science et qui acquièrent une parfaite humilité sont fort rares; car cela demande une entière victoire sur soi-même, à laquelle très peu de personnes arrivent, même parmi celles qui font profession de vertu, parce que ce virus de l'orgueil a si fort pénétré les puissances humaines, qu'il s'insinue

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

dans presque toutes leurs opérations; de sorte qu'on trouverait à peine une seule action humaine exempte d'une dose de vanité, comme la rose vient avec les épines et le grain avec la paille. C'est pour cela que le Très Haut fait une si grande estime de ceux qui sont véritablement humbles et qui triomphent entièrement de l'orgueil; qu'il les élève; qu'il les place entre les princes de son peuple (2); qu'il les caresse comme ses enfants, et qu'il les affranchit jusqu'à un certain point de la juridiction des démons. C'est aussi pour cette même raison que ces ennemis ne les attaquent qu'avec difficulté, parce qu'ils craignent les humbles, et que les victoires que ceux-ci remportent sur eux les tourmentent beaucoup plus que les peines qu'ils souffrent dans l'enfer.

(1) Matth., XIII, 25. — (2) Ps., CXII, 8.

1863. Je souhaite, ma très chère fille, que vous possédiez avec plénitude le trésor inestimable de cette vertu, et que vous abandonniez entièrement au Très Haut votre cœur docile et soumis, afin qu'il y imprime sans aucune résistance, comme sur une cire molle, l'image de mes humbles actions. Vous découvrirez en ce que je vous ai manifesté des secrets si cachés de ce mystère, combien est grande l'obligation que vous avez de correspondre à ma volonté, et de ne laisser passer aucune circonstance en laquelle vous puissiez vous humilier et vous avancer en cette vertu sans en profiter, comme vous savez que je l'ai fait, quoique je fusse Mère de Dieu, et absolument pleine de pureté et de grâce; car plus je recevais de faveurs plus je m'humiliais, parce que je croyais qu'elles surpassaient toujours plus mes mérites et qu'elles m'imposaient de nouvelles obligations. Tous les autres enfants d'Adam sont conçus dans le péché (1), et il ne s'en trouve aucun qui ne pèche par lui-même. Que si personne ne peut nier cette vérité, quelle raison pourra-t-on avoir de ne pas s'humilier devant Dieu et devant les hommes? Ce n'est pas une grande humilité, pour des gens qui ont péché, que de s'abaisser au-dessous de la poussière, puisqu'ils reçoivent toujours plus d'honneur qu'ils ne méritent dans leurs propres abaissements. Celui qui est véritablement humble doit choisir une place qui soit au-dessous de celle qui lui est due. Si toutes les créatures le méprisent et l'insultent, s'il se croit digne de l'enfer, tout cela est plutôt justice qu'humilité, car c'est ce qu'il mérite. Mais une profonde humilité va jusqu'à désirer une plus grande humiliation que celle qui est due en justice celui qui est humble. Ainsi il est certain qu'aucun des mortels ne saurait arriver à cette sorte d'humilité que j'eus, comme vous l'avez entendu et écrit; mais le Très Haut est satisfait lorsque l'on s'humilie en ce que l'on peut et en ce que l'on doit avec justice.

(1) Ps. L, 7.

1864. Que les pécheurs superbes considèrent maintenant leur difformité; qu'ils sachent qu'ils deviennent des monstres de l'enfer en imitant Lucifer dans son orgueil. Ce vice le trouva avec une grande beauté et avec des dons singuliers de la grâce aussi bien que de la nature; et quoiqu'il ait abusé des biens qu'il avait reçus, il les possédait réellement et pouvait en disposer comme de choses propres; mais l'homme, qui n'est que boue, qui a en outre péché, qui s'est souillé par mille abominations, n'est plus qu'un monstre s'il cherche à s'enfler, à se bouffer, et en cette présomption il est pire qu'un démon, parce qu'il n'a pas une nature aussi noble qu'avait Lucifer; il n'en a ni les charmes ni la beauté. Cet ennemi et ses ministres se moquent des hommes qui s'enorgueillissent dans des conditions si basses, parce qu'ils apprécient leur folle et méprisable vanité. Prenez donc bien garde, ma fille, à ces écueils, humiliez-vous plus bas que la terre, sans vous montrer plus sensible qu'elle quand le Seigneur vous humiliera, ou par lui-même ou par les créatures. Il ne faut pas seulement que vous pensiez que personne vous offense; et si vous avez de l'aversion pour tout ce qui est fictif et mensonger, sachez que rien ne l'est autant que de souhaiter les applaudissements et les honneurs. Vous ne devez pas non plus

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

attribuer aux créatures ce que Dieu fait pour vous humilier et pour retirer aussi les autres de leur orgueil par des tribulations, car ce serait se plaindre des instruments dont il se sert; et c'est une conduite de la divine miséricorde d'affliger les hommes par des châtiments pour les amener à l'humiliation. Tel est le secret des fléaux dont sa divine Majesté frappe aujourd'hui divers royaumes sans que les peuples veuillent y réfléchir. Humiliez- vous devant le Seigneur pour vous et pour tous vos frères, afin d'apaiser sa colère, comme si vous étiez la seule coupable et incertaine de l'avoir satisfait; car en cette vie personne ne peut savoir s'il s'est acquitté de ce devoir. Tâchez donc de l'apaiser comme si vous seule l'eussiez offensé; témoignez-lui vos reconnaissances des faveurs que vous en avez reçues et de celles que vous en recevrez, comme si vous en étiez la plus indigne et en même temps la plus chargée d'obligations. Humiliez-vous plus que personne dans cette considération, et travaillez continuellement à satisfaire en partie la divine miséricorde, qui a été si libérale envers vous.

CHAPITRE IV.

Lucifer se trouble des miracles de notre Seigneur Jésus-Christ, de ses œuvres, et de celles de saint Jean-Baptiste. — Hérode fait mettre le Précurseur en prison. Il lui fait trancher la tête. —Particularités qui accompagnent la mort du saint.

1865. Le Rédempteur du monde, continuant toujours à instruire le peuple et à faire des miracles, sortit de Jérusalem pour aller en Judée, où il demeura quelque temps, baptisant, comme le dit saint Jean dans son Évangile, au chapitre troisième, en ajoutant au quatrième qu'il baptisait par la main de ses disciples (1). En ce même temps le Précurseur baptisait aussi à Ennon, sur les bords du Jourdain, près de la ville de Salim. Son baptême n'était pas, néanmoins, le même que celui de Jésus-Christ, parce que le saint Précurseur ne baptisait que du baptême d'eau et de celui de pénitence; mais notre Sauveur donnait son propre baptême, qui opérait la justification et le pardon efficace des péchés qu'opère aujourd'hui le même baptême, en infusant dans les âmes la grâce et les vertus. Outre cette efficace secrète et les effets de ce sacrement, le Seigneur y ajoutait l'efficace de ses paroles et de sa doctrine, et la grandeur de ses miracles, qui confirmaient son baptême. C'est pour cela que sa Majesté faisait plus de disciples que Jean, s'accomplissant alors ce que le saint lui-même avait annoncé, qu'il fallait qu'il se rapetissât et que le Seigneur grandît. L'auguste Marie était ordinairement témoin du baptême qu'administrait Jésus-Christ; elle pénétrait les divins effets que produisait dans les âmes cette nouvelle régénération, et elle en témoignait sa reconnaissance à Celui qui en était l'auteur par des cantiques de louange et par de grands actes de vertu, comme si elle-même eût reçu toutes les faveurs que les hommes obtenaient par le moyen de ce sacrement; de sorte que dans toutes ces merveilles elle acquérait de nouveaux et incomparables mérites.

(1) Jean., III, 22, IV, 3.

1866. Quand Dieu eut permis, selon ses adorables dispositions, à Lucifer et à ses ministres de se relever de l'abatement dans lequel ils étaient tombés à la suite de la victoire que notre Rédempteur Jésus-Christ avait remportée sur eux dans le désert, ce Dragon revint pour épier les œuvres de l'humanité très sainte, et la divine Providence permit que cet ennemi, à qui le principal mystère était toujours caché, remarquât une partie de ce qu'il devait savoir pour être

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

entièrement confondu dans sa propre malice. Il reconnut le grand fruit de la doctrine, des miracles et du baptême de Jésus-Christ, et que par ce moyen une infinité d'âmes sortiraient de sa juridiction et du péché, et réformeraient leur vie. Il reconnut aussi en sa manière la même chose de la doctrine et du baptême de saint Jean, quoiqu'il ignorât toujours la différence secrète qui se trouvait entre ces divers maîtres et leurs baptêmes; mais il prévint la perte de son empire si les nouveaux prédicateurs, notre Seigneur Jésus-Christ et saint Jean, continuaient leurs œuvres. Cette ruine imminente jeta Lucifer dans une extrême confusion; car il s'avouait trop faible pour résister à la puissance du ciel, qu'il rencontrait dans ces hommes nouveaux et dans leur doctrine. Ainsi troublé par la crainte, en dépit de tout son orgueil, il rassembla un nouveau conciliabule auquel les autres princes des ténèbres assistèrent, et leur dit : « Nous avons découvert ces dernières années de grands changements dans le monde; chaque jour ils augmentent, et par là même mes craintes redoublent dans le doute où je suis si le Verbe divin y est venu, comme il l'a promis; et, bien que j'aie parcouru toute la terre, je ne suis point parvenu à m'assurer du fait. Mais ces deux hommes étranges, qui prêchent et qui m'enlèvent chaque jour un si grand nombre d'âmes, me sont fort suspects et me mettent dans des embarras incroyables; il en est un que je n'ai jamais pu vaincre dans le désert, et l'autre nous y a si complètement vaincus et tellement affaiblis, que nous avons presque perdu courage; si ces hommes continuent comme ils ont commencé, tous nos triomphes passés tourneront à notre propre confusion. Ils ne peuvent pas être tous deux Messies; et je ne sais pas si l'un d'eux le serait; mais la conversion des âmes est une entreprise très difficile, et je n'ai trouvé personne jusqu'à présent qui en ait tant converti; cela suppose une vertu nouvelle dont il nous importe beaucoup de rechercher et de reconnaître le principe, car il faut que nous en finissions avec ces deux hommes. Suivez-moi donc à l'instant, et employez avec moi toutes vos forces, tout votre pouvoir et toutes vos ruses; sinon tous nos desseins seront renversés. »

1867. Après avoir raisonné de la sorte, ces ministres d'iniquité résolurent de persécuter de nouveau notre Seigneur Jésus-Christ et son saint Précurseur; mais, comme ils ne pénétraient point les mystères cachés dans la Sagesse incréée, il n'y avait que contradiction et incertitude dans les divers renseignements qu'ils se transmettaient et dans les grandes conséquences qu'ils en tiraient; car ils ne savaient à quoi s'arrêter en voyant d'un côté tant de merveilles, et de l'autre tant de choses contraires aux marques par lesquelles ils s'imaginaient que le Verbe incarné annoncerait sa venue. Or, Lucifer voulant communiquer sa malice à ses satellites et les faire entrer dans son dessein, qui était de découvrir la cause inconnue de l'abatement qu'il sentait, rassemblait les démons afin qu'ils l'informassent de ce qu'ils avaient vu et entendu, et il leur promettait de grandes récompenses et des charges considérables dans sa république maudite. Et, afin que la malice de ces ministres infernaux s'embrouillât de plus en plus dans leur confuse rage, le Maître de la vie permit qu'ils eussent une plus grande connaissance de la sainteté de Baptiste. Quoiqu'il ne fît point des miracles comme le Sauveur, les marques de sa sainteté étaient pourtant insignes, et il était admirable en ses vertus extérieures. Sa Majesté cacha aussi au Dragon quelques-unes de ses merveilles les plus extraordinaires, et, dans ce qu'il parvenait à savoir, il trouvait une grande ressemblance entre Jésus-Christ et saint Jean; de sorte qu'il hésitait continuellement auquel des deux il attribuerait la dignité et l'office de Messie. Ce sont tous deux, disait-il, de grands saints et de grands prophètes; la vie de l'un, sans être éclatante, est fort extraordinaire, et l'autre opère beaucoup de miracles; leur doctrine est presque la même; ils ne peuvent être tous deux Messies, mais, quels qu'ils soient, je reconnais en eux de mortels ennemis et des saints d'une vertu éminente; il faut par conséquent que je les persécute jusqu'à ce que j'en sois venu à bout.

1868. Le démon commença à concevoir ces craintes dès qu'il eut vu saint Jean mener dans

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

le désert une vie si nouvelle et si prodigieuse depuis son enfance, et il crut que ce genre de vie surpassait les forces d'un simple mortel. D'autre part, il connut aussi quelques-unes des œuvres et des vertus de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ qui ne lui paraissaient pas moins admirables, et il les comparait avec celles du saint Précurseur. Mais, comme le Seigneur vivait parmi les hommes d'une manière plus commune, Lucifer s'attachait autant que possible à découvrir ce qu'était saint Jean. Et dans ce désir, il porta les Juifs et les pharisiens de Jérusalem à envoyer au saint des prêtres et des lévites pour savoir de lui qui il était (1), s'il était le Christ, comme ils le croyaient par l'inspiration de l'ennemi. Et il fallait que cette impulsion fût, bien forte, puisqu'ils pouvaient observer que saint Jean Baptiste appartenant, comme il était notoire, à la tribu de Lévi, ne pouvait pas être le Messie, car il devait être, selon les Écritures (2), de celle de Juda; et ces pharisiens étaient savants en la loi et n'ignoraient point ces vérités. Mais le démon les troubla, et les porta à faire cette demande, avec une double malice du côté du même démon; car son intention était que le saint répondit s'il était le Christ; et que s'il ne l'était pas, il s'enorgueillit de l'estime qu'il s'était acquise parmi le peuple, qui le croyait tel, et qu'il en tirât quelque vanité ou s'attribuât en tout ou en partie l'honneur qu'on lui faisait. Dans cette malicieuse intention, Lucifer fut très attentif à la réponse de saint Jean.

(1) Jean., I, 19. — (2) Ps. CXXXI, 14.

1869. Mais le saint Précurseur répondit avec une sagesse admirable, confessant la vérité d'une telle manière, que l'ennemi en fut plus abattu et plus confus qu'auparavant. Il répondit qu'il n'était pas le Christ. On lui demanda ensuite s'il était Élie, car les Juifs étaient si grossiers, qu'ils ne savaient pas discerner le premier avènement du Messie d'avec le second; et comme ils trouvaient dans les Écritures qu'Élie devait venir auparavant, ils lui demandèrent s'il était Élie. Il répondit qu'il ne l'était point, mais qu'il était la voix qui, comme Isaïe l'avait prédit, criait dans le désert "Aplanissez le chemin du Seigneur "(1). Les personnes qu'on lui envoya firent toutes ces demandes à la suggestion de l'ennemi, parce qu'il croyait que si saint Jean était juste il dirait la vérité, et que s'il n'était pas le Messie, il découvrirait clairement qui il était. Mais quand il entendit qu'il était la voix, il en fut fort troublé, ne sachant pas si le saint voulait dire par là qu'il était le Verbe éternel. Le doute de Lucifer s'accrut, lorsqu'il eut réfléchi que saint Jean n'avait pas voulu découvrir aux Juifs d'une manière claire qui il était. Il s'imagina qu'il avait voulu éluder cette déclaration en disant qu'il était la voix ; car s'il eût dit qu'il était la parole de Dieu, il eût par là même déclaré qu'il était le Verbe. Ainsi cet esprit de confusion crut que, pour le cacher, le saint Précurseur n'avait pas dit qu'il était la parole, mais la voix. Toutes ces méprises font voir le grand aveuglement de Lucifer dans le mystère de l'incarnation. Et au moment où il regardait les Juifs comme abusés et séduits, il l'était lui-même beaucoup plus, nonobstant toute sa perverse théologie.

(1) Jean., I, 20 et 21 ; Isa., XL, 3.

1870. Cette déception redoubla sa fureur contre Baptiste. Mais, considérant combien il lui avait mal réussi d'attaquer le Seigneur, et qu'il ne lui avait pas été moins impossible de faire tomber saint Jean dans aucun péché considérable, il résolut de chercher quelque autre moyen pour le persécuter. Il en trouva un fort à propos, et voici comment : Le saint Précurseur reprochait à Hérode l'adultère public et scandaleux qu'il commettait avec Hérodiade, femme de Philippe son frère, à qui il l'avait enlevée, comme le disent les évangélistes (1). Hérode savait que Jean était un homme juste et saint; il le craignait et le respectait, et il était même bien aise de l'entendre parler. Mais les impressions salutaires que la raison et la vérité pouvaient produire sur l'esprit de ce méchant prince étaient bientôt détruites par la haine implacable et satanique de cette Hérodiade et par les intrigues de sa fille, digne émule de son abominable mère.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Emportée par sa passion criminelle, cette femme était parfaitement disposée à servir d'instrument au démon pour toutes les iniquités. Elle porta le roi à faire trancher la tête à Baptiste, après avoir été, elle-même poussée par l'ennemi, à assurer par divers moyens le succès de ses desseins. Or, lorsque déjà Hérode avait fait enchaîner et mettre en prison (2) celui qui était la voix de Dieu lui-même et le plus grand entre les enfants des femmes, le jour arriva auquel il célébrait l'anniversaire de sa fatale naissance par un festin et un bal qu'il donna aux grands de sa cour et aux principaux de la Galilée, dont il était roi (3). Et l'impudique Hérodiade ayant introduit sa fille dans cette assemblée afin qu'elle y dansât, celle-ci sut tellement charmer le roi adultère, qu'il lui dit de demander tout ce qu'elle voudrait, et jura de le lui accorder, quand ce serait même la moitié de son royaume. Alors, à l'instigation de sa mère, remplie comme sa fille de la malice du serpent, elle demanda une chose bien plus précieuse que ce royaume et que plusieurs autres; ce fut la tête de Jean-Baptiste qu'elle exigeait qu'on lui apportât à l'instant même dans un bassin, et le roi ordonna qu'on lui obéît à cause de son serment, et pour s'être assujetti à une femme impudique qui s'était rendue maîtresse de toutes ses actions. Un homme rougirait d'être appelé femme, et regarderait ce nom comme un sanglant affront, parce qu'il le priverait du pouvoir et de la noblesse que renferme la qualité d'homme; mais c'est bien un plus grand déshonneur d'être moins qu'une femme, et de se conduire selon ses caprices; car celui qui obéit est inférieur à celui qui lui commande. Cependant il y en a beaucoup qui se dégradent à ce point, sans comprendre que leur avilissement est d'autant plus honteux qu'une femme corrompue est un être plus abject et plus odieux; en effet, quand la femme a perdu cette vertu de la pudeur, il ne lui reste rien qui ne soit fort méprisable devant Dieu et devant les hommes.

(1) Matth., XIV, 3 ; Marc., ... 17 ; Luc., III, 19. — (2) Marc., VI, 17. — (3) *Ibid.*, 21.

1871. Lorsque Baptiste fut pris sur les instances d'Hérodiade, il reçut dans sa prison des faveurs singulières de notre Sauveur, et de sa très sainte Mère par l'intermédiaire des anges, qui le visitaient très souvent, par ordre de cette grande Dame, et lui portaient quelquefois à manger des mets qu'ils préparaient eux-mêmes. De son côté, le Seigneur, le consolait intérieurement par des grâces extraordinaires. Mais le démon, qui voulait venir à bout du saint Précurseur, ne laissa point Hérodiade en repos qu'elle ne lui eût procuré la mort, et se servit à cet effet de l'occasion du bal. Il inspira au roi Hérode la promesse inconsidérée qu'il fit à la fille d'Hérodiade, et il acheva de l'aveugler en faisant croire à cet impie que son nom serait déshonoré s'il manquait d'accomplir l'inique serment par lequel il avait garanti sa promesse ; c'est ainsi qu'il ordonna qu'on tranchât la tête à saint Jean, comme il est rapporté dans l'Évangile (1). Au même moment la Reine de l'univers connut dans l'intérieur de son très saint Fils, suivant le mode qui lui était ordinaire, que l'heure de la mort de Baptiste approchait. Elle se prosterna aux pieds de Jésus-Christ, et le pria avec beaucoup de larmes d'assister son serviteur dans cette dernière heure, de le protéger et de le consoler, afin que la mort qu'il allait souffrir pour sa gloire et pour la défense de la vérité fut plus précieuse à ses yeux.

(1) Marc., VI, 27.

1872. Le Sauveur témoigna à sa très sainte Mère que sa prière lui était agréable, il lui dit qu'il voulait l'exaucer en tout point, et lui dit de le suivre. Aussitôt notre Rédempteur et l'auguste Marie, transportés par la vertu divine d'une manière invisible, entrèrent dans la prison, où l'illustre Précurseur était chargé de chaînes et tout couvert de plaies; car Hérodiade, qui voulait s'en débarrasser, avait prescrit à six de ses domestiques de le flageller sans miséricorde; et pour plaire à leur impudique maîtresse, ils exécutèrent ponctuellement ses ordres impies à trois différentes reprises. Cette femme cruelle espérait par ces mauvais traitements ôter la vie à Baptiste avant qu'arrivât la fête en laquelle Hérode commanda cette injuste exécution. Le démon excita ces

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

barbares satellites à le maltraiter sans pitié, à vomir contre sa personne et contre la doctrine qu'il prêchait toute sorte d'outrages et de blasphèmes ; c'étaient d'ailleurs des gens pervers, dignes serviteurs d'une misérable adultère. La prison du Précurseur fut remplie de lumière, et sanctifiée par la présence de Jésus- Christ, de sa très sainte Mère et d'une grande multitude d'anges, pendant que les palais d'Hérode servaient de retraite à d'impurs démons, et de demeure à des ministres beaucoup plus criminels que tous ceux qu'ils avaient fait jeter dans les prisons.

1873. Le saint Précurseur vit le Rédempteur du monde et sa très sainte Mère environnés d'une grande splendeur, et accompagnés d'anges innombrables; les chaînes dont il était chargé se brisèrent à l'instant, et ses plaies se trouvèrent entièrement guéries; et ressentant une joie ineffable, il se prosterna avec une profonde humilité et une merveilleuse dévotion aux pieds du Verbe incarné et de l'auguste Marie, et leur demanda leur bénédiction; ils eurent ensuite avec lui plusieurs divins entretiens; je ne m'arrête point à les écrire, mais je dirai seulement ce qui m'a le plus touchée dans ma tiédeur. Le Seigneur dit à Baptiste avec une douceur incomparable : « Jean, mon serviteur bien- aimé, comment donc devancez-vous votre Maître? comment êtes-vous le premier lié, flagellé et affligé, offrez-vous votre vie et souffrez-vous la mort pour la gloire de mon Père, avant que moi- même j'aie souffert? Vos désirs vont bien vite, puisque vous jouissez sitôt du prix des souffrances et des afflictions que j'ai destinées pour mon humanité; mais c'est que mon Père éternel récompense le zèle avec lequel vous avez rempli l'office de mon Précurseur. Que vos ardents souhaits soient accomplis, tendez le cou au glaive, car je l'ordonne de la sorte, afin que vous ayez avec ma bénédiction le bonheur de souffrir et de mourir pour mon nom. J'offre à mon Père votre précieuse mort en attendant que bientôt l'heure de la mienne arrive. »

1874. Baptiste eut le cœur pénétré de la vertu et de la douceur de ces paroles, inondé des délices de l'amour divin, et il resta quelque temps sans pouvoir parler. Mais, fortifié par la grâce céleste, il se trouva en état de répondre à son Seigneur, et de le remercier de ce bienfait ineffable, un des plus grands qu'il eût reçus de sa main libérale, et il dit avec beaucoup de larmes et de soupirs qui portaient du plus intime de son âme : « Je n'étais pas digne, mon divin Seigneur, de souffrir des peines et des tribulations qui méritassent d'être consolées par une faveur telle que celle de jouir de votre adorable présence, et de la présence de votre sainte Mère, mon auguste Reine, et je suis toujours indigne de ce nouveau bienfait. Permettez néanmoins, Seigneur, que je meure avant vous, afin que je puisse par-là glorifier davantage votre infinie miséricorde, et faire mieux connaître votre saint nom; agréez en même temps le désir que je vous offre de subir pour ce saint nom une mort plus pénible à la suite de plus longs tourments. Qu'Hérode, que les méchants, que l'enfer même triomphent de ma vie; car je la leur abandonne avec beaucoup de joie pour vous, mon divin Maître. Acceptez-la, mon Dieu, comme un sacrifice agréable. Et vous, Mère de mon Sauveur, jetez les yeux de votre très douce miséricorde sur votre serviteur, et conservez-moi en votre grâce comme Mère de notre Bien éternel. J'ai pendant toute ma vie méprisé la vanité, aimé la croix que mon Rédempteur doit sanctifier, et souhaité de semer dans les larmes (1); mais je n'ai jamais pu mériter cette joie, qui me rend mes souffrances si douces, ma prison si agréable, et la mort même plus désirable et plus chère que la vie. »

(1) Ps. CXXV, 5.

1875. Pendant que Baptiste s'exprimait en ces termes, trois serviteurs d'Hérode entrèrent dans la prison suivis d'un bourreau, car la haine implacable de cette femme aussi cruelle qu'impudique avait pris avec célérité toutes ses mesures. Se soumettant aux ordres impies d'Hérode, le très saint Précurseur tendit le cou; et le bourreau lui trancha aussitôt la tête. Au

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

moment même où le coup fut porté, le souverain Prêtre Jésus-Christ, qui assistait au sacrifice, reçut entre ses bras le corps du plus grand d'entre les enfants des hommes, et la très pure Mère en reçut la tête entre ses mains, offrant tous deux au Père éternel la nouvelle hostie sur l'autel sacré de leurs mains divines. Cela put avoir lieu, non seulement parce que Jésus et Marie se trouvaient dans la prison d'une manière invisible pour les témoins du crime, mais aussi à cause d'une dispute qui s'élevait entre les serviteurs d'Hérode, pour savoir qui d'entre eux porterait à l'infâme danseuse et à sa mère impie la tête du saint Précurseur. Ils perdirent tellement leur présence d'esprit dans cette contestation, que l'un des trois prit la tête des mains de la Reine du ciel sans remarquer où il la trouvait, et les autres le suivirent pour la présenter dans un bassin à la fille d'Hérodiane. Notre Rédempteur fit accompagner dans les limbes l'âme de Baptiste par une grande multitude d'anges, et son arrivée causa aux saints patriarches une joie extraordinaire. Quant au Roi et à la Reine de l'univers, ils retournèrent à l'endroit où ils étaient avant de visiter saint Jean. La sainte Église compte beaucoup d'auteurs qui ont écrit sur la sainteté et sur les excellences de ce grand Précurseur, mais il y a encore beaucoup de choses à en dire, et j'en ai appris quelques-unes. Toutefois je ne les rapporterai pas, pour ne pas m'écarter de mon sujet, et pour ne pas trop allonger cette divine histoire. Je me borne à dire que le bienheureux Précurseur reçut dans tout le cours de sa vie de très grandes faveurs de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère; soit en sa naissance, soit dans le désert, soit durant sa prédication, soit à l'heure de sa mort; de sorte que la divine Droite n'en a accordé de semblables à aucune nation.

Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.

1876. Ma fille, vous avez passé fort rapidement sur les mystères de ce chapitre, mais le peu que vous en avez dit renferme de grands enseignements pour vous et pour tous les enfants de la lumière, ainsi que vous l'avez compris. Gravez ces enseignements dans votre cœur, et considérez sérieusement le contraste que présentent la sainteté et la pureté de Baptiste pauvre, affligé, persécuté, enchaîné, et le caractère odieux du roi Hérode, puissant, riche, adulé, entouré de serviteurs plongés dans les délices de la volupté. Ils étaient tous deux d'une même nature, mais leurs qualités étaient bien différentes; car l'un faisait un bon usage de son libre arbitre et des choses visibles, et l'autre en usait très mal. Les austérités, la pauvreté, l'humilité, le mépris, les afflictions et le zèle de la gloire du Seigneur firent obtenir à notre serviteur Jean la consolation de mourir entre les bras de mon très saint Fils et entre les miens; bienfait singulier, au-dessus de toute appréciation humaine. Le faste, la vanité, l'orgueil, la tyrannie et la luxure conduisirent au contraire Hérode à une mort malheureuse que lui fit subir un agent du Très Haut, et le précipitèrent dans les peines éternelles. Vous devez être persuadée que c'est ce qui arrive maintenant; et ce qui arrivera toujours dans le monde, quoique les hommes n'aient l'air ni de le penser ni de le craindre. Ainsi les uns aiment, et les autres redoutent la vanité et la puissance de la gloire du monde, sans en considérer le terme, et sans songer qu'elles sont plus fugitives que l'ombre et plus corruptibles que l'herbe.

1877. Les hommes ne considèrent pas non plus la fin principale, et ne sondent point la profondeur de l'abîme dans lequel les entraînent les vices, même pendant leur vie présente; car quoique le démon ne puisse leur ôter leur liberté ni avoir aucune juridiction immédiate sur leur volonté; néanmoins, comme ils la lui livrent si souvent par des péchés énormes, il acquiert un si grand pouvoir sur elle, qu'il s'en sert comme d'un instrument dont il a la disposition pour leur faire commettre toutes les iniquités qu'il leur suggère. Les hommes ont sous les yeux mille exemples aussi lamentables les uns que les autres, et pourtant ils ne parviennent point à

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

connaître le danger formidable qu'ils courent, et ne se demandent point où leurs péchés peuvent les faire aboutir, par un juste jugement du Seigneur, comme le criminel Hérode, et comme la complice de son adultère. Pour amener les âmes sur le bord du précipice, Lucifer conduit les mortels par les sentiers de la vanité, de l'orgueil, de la gloire du monde, de la volupté; et il leur représente qu'il n'y a rien de plus grand et de plus désirable. De sorte que les enfants de perdition renoncent dans leur ignorance à la raison pour suivre leurs inclinations dépravées, et s'abandonner aux plaisirs charnels, esclaves volontaires de leur mortel ennemi. Ma fille, le chemin de l'humilité, de l'humiliation, des afflictions, voilà celui que nous avons montré, mon très saint Fils et moi. C'est là le grand chemin de la vie, nous y avons marché les premiers, et nous nous sommes en même temps constitués les maîtres et les protecteurs des affligés. Et lorsqu'ils nous appellent dans leurs besoins, nous les assistons d'une manière merveilleuse, et par les faveurs les plus insignes. Les partisans du monde qui recherchent des vaines jouissances et qui fuient le chemin de la croix, se privent de cette protection et de ces bienfaits. Vous avez été appelée dans ce chemin, et vous y êtes attirée par la douceur de mon amour et de ma doctrine. Suivez-moi donc, et faites tous vos efforts pour m'imiter; sachez que vous avez trouvé le trésor caché et la perle précieuse (1) pour lesquels vous devez renoncer à tout ce qui est terrestre et à votre propre volonté, en tant qu'elle pourrait être contraire à celle du Très Haut.

(1) Matth., XIII, 44.

CHAPITRE V.

Les faveurs que les apôtres reçurent de notre Rédempteur Jésus-Christ, à cause de la dévotion qu'ils avaient à sa très sainte Mère. — Judas se perdit pour ne l'avoir pas eue.

1878. La conduite de la très prudente Marie à l'égard du sacré collège des apôtres et des disciples de notre Seigneur Jésus-Christ, était le miracle des miracles, et la merveille des merveilles de la toute-puissance divine. Elle y déployait une sagesse vraiment inexprimable; mais si j'entreprenais de rapporter seulement ce que j'en ai pu comprendre, il faudrait que de ce seul article je fisse un gros volume. J'en dirai quelque chose dans ce chapitre et dans toute la suite de cette histoire quand l'occasion s'en présentera; tout ce que j'en pourrai écrire sera fort au-dessous du sujet; toutefois ce peu sera suffisant pour notre instruction. Le Seigneur inspirait à tous ses disciples, en même temps qu'il les recevait dans son école, les sentiments d'une dévotion singulière et d'un profond respect pour sa très sainte Mère, tels qu'ils convenaient à des personnes appelées à avoir avec elle des rapports si fréquents et si familiers. Mais bien que les célestes rayons de la divine lumière tombassent sur tous, elle n'était pas égale pour tous, parce que le Seigneur distribuait ses dons selon les qualités de ses ministres, et selon les offices auxquels il les destinait. Les doux et admirables entretiens de leur grande Reine et Maîtresse ne firent ensuite qu'accroître leur vénération et leur respectueux amour; car elle parlait à tous, elle les aimait, les consolait, les instruisait et les secourait dans tous leurs besoins; de sorte qu'ils ne sortaient jamais de sa présence et de sa conversation sans éprouver une joie et une consolation intérieure telles, qu'elles surpassaient même leurs désirs. Mais le fruit plus ou moins salubre de ces faveurs répondait à la disposition du cœur de ceux qui recevaient cette semence céleste.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1879. Ils ne la quittaient jamais que ravis d'admiration, et concevaient de très hautes idées de la prudence, de la sagesse, de la pureté de cette grande Dame et de sa majestueuse dignité, jointe à une douceur si tranquille et si humble, qu'aucun disciple ne trouvait de termes pour les dépeindre. Le Très Haut lui-même le disposait ainsi, parce que, comme je l'ai dit au chapitre XXVIII du livre V, le temps de dévoiler au monde cette Arche mystique du nouveau Testament n'était pas encore venu. Et semblables à celui qui, désirant vivement parler sans néanmoins et pouvoir découvrir ses pensées, les concentrerait de plus en plus avant dans son cœur, les apôtres, réduits à garder le silence, puisaient dans les faveurs qu'ils obtenaient un plus puissant motif d'aimer et de révéler la très pure Marie, et de louer intérieurement Celui qui l'avait élevée à un si haut degré de perfection. Comme notre auguste Princesse connaissait, par la science incomparable dont elle était dépositaire, le naturel de chacun, sa grâce, son état et le ministère auquel il était destiné, elle réglait sur cette connaissance les prières qu'elle adressait au Seigneur pour eux, et les instructions, les paroles et les faveurs qui leur étaient convenables, selon leur vocation. Cette manière d'agir, si agréable au Seigneur de la part d'une simple créature, fut pour les saints anges un nouveau sujet d'admiration; et le Tout Puissant faisait, par sa providence secrète, que les mêmes apôtres répondaient de leur côté aux bienfaits qu'ils recevaient par sa très sainte Mère. Tout cela composait une divine harmonie qui ne frappait que les esprits célestes.

1880. Saint Pierre et saint Jean furent distingués en ces faveurs et en ces mystères; le premier, parce qu'il devait être le vicaire de Jésus-Christ et le chef de l'Église militante; et c'est à cause de cette dignité à laquelle le Seigneur le destinait que la bienheureuse Vierge aimait et révérait singulièrement saint Pierre; le second, parce qu'il devait tenir la place du même Seigneur en recevant la qualité de fils de cette illustre Reine, et en lui faisant compagnie sur la terre. Ces deux apôtres, sous la garde desquels devaient être partagées l'Église mystique, l'auguste Marie, et l'Église militante des fidèles, furent particulièrement favorisés de cette grande Reine de l'univers. Mais, comme saint Jean était choisi pour la servir et pour avoir l'Honneur d'être spécialement son fils adoptif, il reçut des dons particuliers en rapport avec les services qu'il lui devait rendre, et commença dès lors à se distinguer par son zèle. Et, quoique tous les apôtres portassent cette dévotion à un degré si haut qu'il dépasse notre intelligence, l'évangéliste saint Jean pénétra néanmoins plus avant dans les mystères cachés de cette Cité mystique du Seigneur; c'est là qu'il fut éclairé d'une si vive lumière de la Divinité, qu'à cet égard il surpassa tous les apôtres, comme le témoigne son Évangile; car toutes ces connaissances lui furent accordées par le moyen de la Reine du ciel, et il obtint, par l'amour filial qu'il lui avait voué, le privilège d'être appelé entre tous les apôtres le *bien-aimé de Jésus* (1); c'est pour cette même raison qu'il reçut aussi de grands bienfaits de notre auguste Dame, car il fut par excellence le disciple bien-aimé de Jésus et de Marie.

(1) Jean., XXI, 20.

1881. Le saint évangéliste avait, outre la vertu de chasteté virginale, entre autres vertus qui ne plaisaient pas moins à la Maîtresse de la perfection, cette simplicité de colombe qui règne dans ses écrits, et une mansuétude sereine qui le rendaient extrêmement affable et pacifique; aussi la divine Mère appelait-elle tous ceux qui étaient doux et humbles de cœur, les portraits de son très saint Fils. C'est à cause de ces qualités qui distinguaient saint Jean que la bienheureuse Vierge lui portait une plus tendre affection, comme lui-même fut mieux disposé à concevoir pour elle l'amour le plus respectueux et le dévouement le plus sincère. De sorte qu'il commença dès sa première vocation, comme je l'ai dit ailleurs, à se signaler entre tous par sa dévotion à la très pure Marie, et à lui obéir avec une humilité incomparable. Il s'attachait à elle

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

avec plus d'assiduité que les autres, et autant que possible ne s'éloignait point de sa présence; il l'assistait même dans quelques occupations manuelles auxquelles se livrait la Reine de l'univers, et il eut quelquefois le bonheur de se charger d'humbles travaux, à propos desquels il entraît dans de saintes émulations avec les anges de cette même Reine; mais c'était elle qui triomphait toujours en cette sublime vertu d'humilité, sans que ni les hommes ni les anges aient pu jamais l'égaliser en la moindre action. Le disciple bien-aimé était aussi fort ponctuel à informer sa divine Maîtresse de toutes les merveilles que le Sauveur avait opérées lorsqu'elle était absente, et du nombre des nouveaux disciples qui avaient reçu sa doctrine. Il s'étudiait toujours à connaître ce qui pourrait lui être le plus agréable, et faisait toutes ses actions en conséquence.

1882. Saint Jean se distinguait aussi par le ton respectueux avec lequel il parlait à l'auguste Marie; il l'appelait toujours Madame lorsqu'elle était présente, et en son absence il la désignait sous le nom de Mère de notre maître Jésus-Christ. Et après l'ascension du même Seigneur, il fut le premier qui l'appela Mère de Dieu et du Rédempteur du monde, et en sa présence il lui disait Mère ou Madame. Il lui donnait aussi d'autres titres, tels que ceux de Réparatrice du péché, de Maîtresse des nations. Il fut encore le premier qui l'appela Marie de Jésus, et après lui les premiers fidèles se servirent souvent de ce nom; et le saint évangéliste le lui donna, parce qu'il sut qu'elle l'entendait répéter avec une complaisance infinie. Quant à moi, je désire exprimer toute mon allégresse et toute ma gratitude au Seigneur de ce qu'il a daigné m'appeler sous ce même nom, malgré mon indignité, à la lumière de la sainte Église et de la foi, et à la religion que je professe. Les autres apôtres et les disciples connaissaient la faveur dont saint Jean jouissait auprès de la bienheureuse Vierge, et ils le sollicitaient maintes fois d'être leur intercesseur pour certaines choses qu'ils voulaient demander ou proposer à la puissante Reine; et le saint apôtre lui offrait ses prières avec sa charité ordinaire, sachant mieux que personne combien cette bonne mère était compatissante et miséricordieuse. Je dirai d'autres choses sur ce sujet dans la suite de cette histoire, surtout dans la troisième partie; et il est sûr, que l'on pourrait faire un long ouvrage à ne rapporter que les bienfaits dont ce saint évangéliste fut comblé par la Reine de l'univers.

1883. Après les deux apôtres saint Pierre et saint Jean, l'apôtre saint Jacques, frère du second, fut particulièrement aimé de l'auguste Vierge, et il en obtint des faveurs admirables; j'en raconterai quelques-unes dans la troisième partie. Saint André fut aussi du nombre de ceux qui étaient des plus chers à notre grande Reine, parce qu'elle savait que cet apôtre aurait une dévotion particulière pour la passion et, pour la croix de son divin Maître, et qu'il y mourrait à son exemple. Je ne m'arrête point à énumérer les bienfaits que les autres apôtres en reçurent; je dirai seulement qu'elle les aimait et les vénérât avec la plus juste mesure, avec autant de charité que d'humilité, les uns pour une vertu, les autres pour une autre, et tous pour son très saint Fils. La Madeleine vint sur le même rang après sa conversion; car notre divine Princesse la regardait avec une tendre affection à cause de l'amour qu'elle portait à son adorable Fils, et parce qu'elle comprenait que le cœur de cette illustre pénitente était propre à faire éclater les plus glorieuses merveilles de la droite du Tout Puissant. La bienheureuse Marie la traitait avec beaucoup de familiarité entre les autres femmes, et lui découvrait de très hauts mystères qui augmentaient de plus en plus son amour envers son divin Maître et envers son auguste Mère. La sainte communiqua à notre Reine les désirs qu'elle avait de se retirer dans quelque solitude pour y servir le Seigneur dans une pénitence et dans une contemplation continuelle; et notre très douce Maîtresse lui donna de sublimes instructions dont elle se servit ensuite dans le désert; et quand elle y alla, ce fut avec son agrément et sa bénédiction; la Mère du Sauveur la visita une fois elle-même dans le désert et lui envoya très souvent des anges pour la fortifier et la consoler dans cette affreuse solitude. Les autres femmes qui suivaient le Maître de la vie reçurent aussi

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de très grandes faveurs de sa très sainte Mère; comme tous les disciples, elles obtinrent des bienfaits incomparables, qui inspirèrent aux uns et aux autres la dévotion la plus fervente et la plus tendre pour la Mère de la grâce; car les uns et les autres puisèrent cette grâce avec abondance en elle et par elle, comme en Celle en qui Dieu l'avait mise en dépôt pour tout le genre humain. Je ne m'étends pas davantage sur cette matière, qui exigerait de très longs développements; ils ne sont d'ailleurs pas nécessaires, puisqu'on peut s'instruire à cet égard dans la sainte Église.

1884. Je dirai seulement quelque chose de ce que j'ai appris sur le perfide apôtre Judas, parce que cette histoire demande ici quelques détails peu connus. Ce que je rapporterai servira de leçon aux pécheurs, d'exemple aux obstinés, et d'avis à ceux qui sont peu dévots à la très pure Marie, s'il se trouve un homme qui ne le soit pas assez envers une créature si sainte et si aimable, que Dieu a aimée d'un amour infini; les anges, de toutes leurs forces spirituelles; les apôtres et les saints, du fond de leur âme, et que toutes les créatures doivent aimer avec une pieuse jalousie, sans pouvoir jamais lui donner les affections qui lui sont dues. Ce malheureux apôtre commença, par son indévotion envers cette très sainte Dame, à s'éloigner du vrai chemin qui conduit à l'amour de Dieu et à la possession de ses dons. Les choses qui m'en ont été découvertes, afin que je les écrivisse avec le reste, sont conformes à celles que je vais dire.

1885. Judas vint à l'école de notre adorable Maître Jésus-Christ, attiré extérieurement par la force de sa doctrine, et intérieurement par celle du Saint-Esprit, qui y poussait les autres. Prévenu de ce divin secours, il pria le Sauveur de l'admettre au nombre de ses disciples, et le Seigneur le reçut avec des entrailles de père miséricordieux, qui ne rejette aucun de ceux qui le cherchent avec sincérité. Judas obtint dans le principe d'autres faveurs spéciales de la divine droite, au moyen desquelles il surpassa quelques-uns des autres disciples, et fut appelé au nombre des douze apôtres; car le Seigneur l'aimait selon le bon état présent dans lequel il se trouvait, et les œuvres saintes qu'il faisait comme les autres disciples. La Mère de la grâce le regarda aussi alors avec miséricorde; quoiqu'elle prévît déjà par sa science infuse la trahison qu'il commettrait à la fin de son apostolat, elle ne lui refusa pas son intercession ni sa charité maternelle; elle fit au contraire tous les efforts possibles pour justifier la cause de son très saint Fils vis-à-vis de ce malheureux apôtre, afin qu'il ne pût alléguer, quand il voudrait se disculper de sa méchanceté, aucune espèce d'excuse valable, même aux yeux des hommes. Et comme elle savait que le caractère de Judas ne se laisserait point vaincre par la rigueur, mais qu'il s'endurcirait plutôt dans son obstination, cette très prudente Dame veillait à ce qu'il ne manquât jamais soit du nécessaire, soit de l'utile; elle le prévenait par des témoignages particuliers d'amitié, l'accueillait et l'entretenait avec une douce bonté, et le distinguait parmi les autres. De sorte que, si parfois une certaine rivalité s'élevait entre les disciples pour savoir lequel d'entre eux avait le plus part à la bienveillance de notre grande Reine (comme il leur arriva aussi à l'égard de Jésus-Christ, ainsi qu'il est marqué dans l'Évangile) (1), Judas n'eut jamais sujet d'avoir cette jalousie dans le commencement; car cette auguste Dame le favorisa toujours d'une manière singulière, et lui-même se montra plus d'une fois reconnaissant de ses bienfaits.

(1) Luc., XXII, 24.

1886. Mais, comme Judas n'était pas fort aidé de ses inclinations naturelles, et que l'on remarquait chez les disciples et les apôtres certains défauts habituels à des hommes qui n'étaient pas absolument affermis en la perfection ni encore confirmés dans la grâce, cet imprudent disciple commença à se considérer avec quelque complaisance et à se troubler des fautes de ses frères, auxquelles il s'arrêtait plus qu'aux siennes propres (1). Dès qu'il se fut une fois livré sans défiance à cette funeste illusion, sans chercher à en prévenir les suites, la poutre grossit d'autant

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

plus dans ses propres yeux, qu'il examinait avec une présomption plus indiscrete les moindres fétus de paille dans ceux de son prochain; il murmurait des plus petites fautes de ses frères, et prétendait les corriger avec plus d'orgueil que de zèle, pendant qu'il en commettait lui-même de beaucoup plus grandes. Se trouvant parmi les autres apôtres, il représenta saint Jean comme voulant faire l'intrigant auprès de leur divin Maître et de sa bienheureuse Mère, ne comptant pour rien tant de faveurs qu'il recevait de l'un et de l'autre. Néanmoins les désordres de Judas n'étaient jusque-là que des péchés véniels qui ne lui firent point perdre la grâce justificante. Mais ils étaient aggravés par de très mauvaises circonstances, et d'ailleurs très volontaires, car il donna une entrée tout à fait libre au premier, qui fut une vaine complaisance; celui-ci appela incontinent le second, qui fut une espèce d'envie, et de là s'ensuivit le troisième, qui fut de blâmer intérieurement ses frères, et de juger avec peu de charité leurs actions. Ces péchés ouvrirent la porte à d'autres plus grands, car il laissa aussitôt s'attédir dans son cœur la ferveur de la dévotion, puis se refroidir la charité envers Dieu et envers son prochain; alors le jour commença à baisser et la lumière intérieure s'éteignit en lui, de sorte qu'il regardait déjà les apôtres et même l'auguste Marie avec une espèce de répugnance, s'ennuyant dans leur conversation, et trouvant à redire à leurs actions les plus saintes.

(1) Luc., VI, 41.

1887. Notre très prudente Dame connaissait le dérèglement intérieur de Judas, et tachait d'y apporter tout le remède possible pour l'empêcher de tomber dans la mort du péché; elle l'avertissait avec la douceur la plus touchante, comme un fils bien-aimé, du danger auquel il s'exposait, et employait les raisons les plus fortes pour calmer son esprit. Et quoiqu'elle réussît parfois à calmer l'orage qui commençait à gronder dans le cœur de l'inquiet apôtre, il ne se maintenait pas longtemps dans cette tranquillité; et il était bientôt tourmenté par de nouveaux troubles. Puis, donnant un plus facile accès au démon, il en vint jusqu'à s'irriter contre la plus indulgente des mères, et jusqu'à vouloir cacher, ou nier, ou excuser ses propres fautes, comme s'il eût pu tromper ses divins maîtres par son hypocrisie, ou leur dérober le secret de son cœur. Il perdit alors le respect intérieur qu'il avait pour la Mère de miséricorde, méprisant ses plus charitables avis, et lui reprochant la douceur même de ses leçons et de ses paroles. Par cette audacieuse ingratitude, il perdit la grâce, et encourut toute l'indignation du Seigneur, qui, pour le punir de ses irrévérences sacrilèges, le laissa dans la main de son conseil (1); car en rejetant lui-même la grâce et l'intercession de la bienheureuse Vierge, il ferma les portes de la miséricorde et de son salut. Cette aversion qu'il conçut pour la plus tendre mère, le porta bientôt à haïr son adorable Maître, à blâmer et critiquer sa doctrine, à trouver trop fatigante la vie, et trop ennuyeux les entretiens des apôtres.

(1) Eccles., XV, 14.

1888. Le Seigneur ne l'abandonna pourtant pas dès lors ; il lui envoyait toujours des secours intérieurs ; et quoiqu'ils fussent moins extraordinaires que ceux qu'il recevait auparavant, ils ne laissaient pas d'être suffisants s'il eût voulu y coopérer. Notre très charitable Dame y joignait ses douces exhortations et le pressait de se convertir, de s'humilier et de solliciter son pardon de son divin Maître; elle le lui promit de la part du Seigneur lui-même, et s'offrit de prier pour lui et de faire pénitence pour ses péchés, parce qu'elle demandait seulement qu'il s'en repentît et qu'il s'en corrigeât. La Mère de la grâce lui proposa toutes ces choses, pour le tirer du précipice dans lequel il glissait, sachant très bien que le plus grand mal n'est pas de tomber, mais de ne point se relever et de persévérer dans le péché. Le superbe disciple ne pouvait point repousser les témoignages que sa conscience lui rendait de son mauvais état; mais commençant à s'endurcir, il craignit la confusion qui aurait pu lui acquérir

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de la gloire, et tomba dans celle qui aggrava son péché. Il rejeta par cet orgueil les salutaires conseils de la Mère du Sauveur, et, comme pour lui cacher sa malice, il protesta faussement qu'il aimait toujours son adorable Maître, et ses frères, et qu'à cet égard il n'avait pas besoin de s'améliorer.

1889. Notre Seigneur Jésus-Christ et sa très sainte Mère nous ont laissé un exemple admirable de charité et de patience dans la conduite qu'ils tinrent envers Judas après sa chute dans le péché; car ils le souffrirent en leur compagnie avec une indulgence telle, qu'ils ne lui témoignèrent jamais le moindre changement, et continuèrent à le traiter avec la même bonté que les autres. C'est pour cela que le désordre intérieur de Judas resta si caché aux apôtres. Toutefois on découvrait dans sa conversation ordinaire et dans son attitude des signes non équivoques de ses mauvaises dispositions, parce qu'il ne nous est pas facile, ni presque possible, de violenter toujours nos inclinations assez pour les dissimuler dans les choses que nous faisons avec peu de réflexion, nous agissons nécessairement selon notre naturel, et alors nous le trahissons, du moins près de ceux qui nous fréquentent le plus. C'est ce qui arrivait à Judas. Mais comme les apôtres connaissaient l'affabilité et l'affection avec lesquelles notre Rédempteur et sa très sainte Mère le traitaient, sans pouvoir remarquer aucun changement dans leur conduite, les soupçons qu'ils avaient formés se dissipaient, et ils ne s'arrêtaient point aux apparences qui leur faisaient craindre la chute. C'est pour cette même raison qu'ils furent tous surpris quand le Seigneur leur annonça en la dernière Cène légale qu'un d'entre eux le trahirait; et que chacun lui dit : Est-ce moi, Seigneur (1) ? Quant à saint Jean, comme il eut quelque connaissance des infidélités de Judas, à cause de la grande familiarité qu'il avait avec le Sauveur et la bienheureuse Vierge, et qu'en conséquence il mettait plus de réserve dans ses rapports avec le traître, le Seigneur lui-même lui découvrit ses sentiments, mais seulement par l'indication de certaines marques, ainsi que le rapporte l'Évangile (2). Car jusqu'alors l'adorable Sauveur n'avait jamais manifesté ce qui se passait en Judas. Cette patience est plus admirable en notre auguste Reine, parce qu'elle était mère, une simple créature, et qu'elle regardait comme fort proche la trahison que le perfide disciple méditait contre son très saint Fils, qu'elle aimait comme mère et non comme servante.

(1) Matth., XXVI, 41 ; Marc., XIV, 18. — (2) Luc., XXII, 21 ; Jean., XIII, 18, 26.

1890. O ignorance ! ô folie des mortels ! combien différente est notre conduite, lorsque nous recevons quelque légère injure, nous qui en avons mérité de si grandes ! Avec quelle impatience nous supportons les faiblesses de notre prochain, voulant cependant qu'on supporte les nôtres ! Quelle peine n'avons-nous pas quand il nous faut pardonner une offense, quoique nous priions tous les jours le Seigneur de pardonner les nôtres (1) ! Comme nous sommes prompts à divulguer sans pitié les fautes de nos frères, et prompts à nous fâcher lorsqu'on parle de nos défauts ! Nous ne voulons mesurer personne avec la même mesure dont nous serions bien aises que l'on nous mesurât, et nous ne prétendons pas que l'on nous juge aussi rigoureusement que nous jugeons notre prochain (2). Tout cela n'est que perversité, que ténèbres suscitées par le souffle du dragon infernal, qui veut s'opposer à la suréminente vertu de charité, et troubler l'ordre de la justice divine et de la raison humaine; car Dieu est charité, et celui qui l'exerce parfaitement demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (3). Lucifer n'est que rage et que vengeance, et ceux qui l'imitent demeurent en Lucifer, qui les pousse dans tous les vices qui s'opposent au bien des autres. J'avoue que la beauté de la charité m'a toujours ravie, et que j'ai un très grand désir de l'avoir pour amie ; mais aussi je vois dans le clair miroir de la merveilleuse charité que Jésus et Marie ont déployée envers l'ingrat apôtre, que je ne suis jamais arrivée au commencement de la plus excellente des vertus.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Matth., VI, 12. — (2) Matth., VII, 1 et 2. — (3) I Jean., IV, 16.

1891. Mais de peur que le Seigneur ne me reproche mon silence, j'ajouterai une autre cause de la chute de Judas. Le nombre des apôtres et des disciples s'étant accru, le divin Sauveur résolut de confier à quelqu'un d'entre eux le soin de recevoir les aumônes, de les distribuer en qualité de syndic ou économe pour les nécessités communes, et de payer les tributs impériaux ; Jésus leur proposa ces fonctions sans choisir personne. Judas les envia aussitôt, tandis que tous les autres les redoutaient et désiraient les décliner. Et pour obtenir l'office qu'il convoitait, il ne rougit pas de prier saint Jean d'en parler à notre auguste Reine, afin qu'elle le demandât pour lui à son très saint Fils. Saint Jean s'acquitta de cette commission; Mais comme la très prudente Mère savait que la prétention de Judas n'était ni juste ni convenable, et qu'elle partait d'un cœur ambitieux et avide des biens de la terre, elle ne voulut point transmettre sa demande à notre divin Maître. Judas fit de nouvelles tentatives par l'intermédiaire de saint Pierre et de quelques autres apôtres, mais toujours en vain; parce que le Très Haut voulait empêcher par un effet de sa bonté qu'il n'entrât dans cet emploi, ou justifier sa cause après le lui avoir donné. Judas, dont le cœur était déjà tyrannisé par l'avarice, loin de se ralentir pour toutes ces difficultés, redoubla ses funestes empressements, à l'instigation de Satan, qui lui inspirait des pensées d'ambition indignes même de toute personne se trouvant dans un état ordinaire. Que s'il eût été pour les autres honteux et criminel d'y consentir, ce devait l'être beaucoup plus pour Judas, qui était formé à l'école de la plus grande perfection, et éclairé du Soleil de justice, notre Seigneur Jésus-Christ, et de la Lune sans tache, l'auguste Marie. Au jour de l'abondance et de la grâce, tandis que ce divin Soleil l'éclairait, il ne pouvait ignorer qu'il ne fût coupable en obéissant à de pareilles suggestions; et non plus dans la nuit de la tentation, puisqu'alors notre charitable Dame, que nous avons figurée par la lune, influait sur lui ce qu'il fallait pour le garantir des morsures du serpent. Mais comme il fuyait la lumière et qu'il cherchait les ténèbres, il courait au précipice, et surmontant ses répugnances et sa honte, colorant même sa cupidité d'un vernis de vertu, il ne craignit pas de demander lui-même à la bienheureuse Vierge l'office auquel il aspirait. Il l'aborda, et lui dit que la demande que Pierre et Jean lui avaient faite de sa part procédait du désir qu'il avait de la mieux servir, et de veiller à ce que rien ne manquât à son Fils parce que les autres, ajouta-t-il, ne s'en acquittaient pas comme il fallait; ainsi il la suppliait d'obtenir de son Maître cet emploi pour lui.

1892. La grande Reine de l'univers lui répondit avec beaucoup de mansuétude : « Pesez bien, mon très cher, ce que vous demandez; examinez si l'intention avec laquelle vous le désirez est droite, et réfléchissez s'il vous est avantageux de souhaiter ce que tous vos frères craignent, et ce qu'ils n'accepteront point, s'ils n'y sont obligés par un commandement exprès de leur Maître. Il vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même; et il sait ce qui vous est convenable; abandonnez- vous à sa très sainte volonté; changez de dessein, tâchez d'acquérir l'humilité et l'amour de la pauvreté. Sortez de l'abîme où vous êtes tombé, et soyez convaincu que mon Fils usera envers vous de son amoureuse miséricorde, et que je vous assisterai de ma protection. » Qui n'aurait pas été touché de ces douces et persuasives paroles, sorties de la bouche de la plus aimable et plus divine créature? Mais ce cœur de bronze ne fléchit point, il ne fit au contraire que se roidir et s'irriter intérieurement, comme s'il avait été blessé par notre compatissante Dame, qui lui offrait le remède de sa maladie mortelle; car un violent accès d'ambition et d'avarice dans l'appétit concupiscible excite aussitôt l'appétit irascible contre ceux qui s'y opposent, et quiconque en est pris regarde comme des injures les conseils les plus salutaires. Notre très prudente et très douce Princesse ne s'expliqua pas davantage là-dessus, et cessa dès lors de parler à Judas à cause de son obstination.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1893. Judas quitta l'auguste Vierge toujours agité par les mêmes pensées sordides, et abjurant tout sentiment de pudeur et même de foi, il résolut de s'adresser lui-même à notre Seigneur Jésus-Christ. Or s'étant couvert de l'habit de brebis, comme un solliciteur adroit, il se présenta à sa divine Majesté, et lui dit : « Maître, je souhaite d'accomplir votre volonté, et de vous servir sous le titre d'économe et de dépositaire des aumônes que nous recevons; j'en ferai part aux pauvres conformément à votre doctrine qui nous enseigne de faire à notre prochain ce que nous voudrions qu'il nous fit ; je les distribuerai à propos et selon votre intention, et mieux que l'on n'a fait jusqu'à présent. » Voilà ce que cet hypocrite dit à son Dieu et à son Maître, commettant à la fois plusieurs péchés énormes. Car, outre qu'il mentait en cachant des dispositions contraires à celles qu'il montrait, ambitieux de l'honneur qu'il ne méritait point, il feignait d'être ce qu'il n'était pas, ne voulant, ni paraître ce qu'il était, ni être ce qu'il désirait paraître. Il murmura aussi contre ses frères, et s'étendit sur ses propres louanges; c'est le sentier battu des ambitieux. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il perdit la foi infuse qu'il avait, prétendant tromper son divin Maître par son hypocrisie. En effet, s'il eût cru alors fermement que Jésus-Christ était véritablement Dieu et homme, il ne se serait pas imaginé de le pouvoir tromper, puisque comme Dieu il scrutait les choses les plus secrètes de son cœur (1), et qu'il pénétrait jusqu'au fond de son âme, non seulement comme Dieu par sa science infinie, mais encore comme homme par sa science infuse et béatifique; ainsi, si Judas en eût été bien convaincu, il aurait compris que le Sauveur pouvait connaître sa pensée, comme il la connaissait réellement, et il n'aurait pas poursuivi son inique dessein. Mais il ne crut rien de tout cela, et il ajouta l'hérésie à ses autres péchés.

(1) Sag., I, 6.

1894. Il arriva à ce disciple infidèle ce que l'apôtre a dit quelque temps après : Ceux, dit-il, qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et dans le piège de Satan, et en beaucoup de désirs vains et nuisibles, qui précipitent les hommes dans la perte et dans la damnation; car le désir des richesses est la racine de tous les maux, et plusieurs de ceux qui en ont été emportés se sont égarés du chemin de la foi, et se sont engagés eux-mêmes dans de grandes afflictions (1). C'est le malheur que s'attira ce perfide apôtre par son avarice, qui fut d'autant plus honteuse et d'autant plus répréhensible, qu'il avait un plus grand sujet d'être touché de l'exemple admirable de notre Seigneur Jésus-Christ, de sa très sainte Mère et du sacré collège des apôtres, dont la communauté ne recueillait que quelques aumônes fort modiques. Mais le mauvais disciple se flatta qu'elles augmenteraient, tant par les miracles de son Maître, que par le grand nombre des personnes qui le suivaient, et qu'alors il pourrait mettre la main sur des sommes plus considérables. Et comme les choses n'arrivaient pas selon ses désirs, il se fâchait contre ces mêmes personnes c'est ainsi qu'il témoigna son mécontentement lorsque la Madeleine répandit un parfum de grand prix sur le Sauveur, et son avarice le portant à faire l'estimation de cette précieuse essence, il dit qu'elle valait plus de trois cents deniers, qui pouvaient être distribués aux pauvres (2). Le chagrin qu'il avait d'en avoir été privé lui faisait tenir ce langage, car il ne se mettait pas fort en peine des pauvres (3). Au contraire, il se plaignait vivement de ce que la Mère de miséricorde fit tant d'aumônes, et même de ce que le Seigneur n'en reçût pas davantage, comme aussi de ce que les apôtres et les disciples ne lui en procurassent pas, de sorte que, toujours chagrin contre tous, il semblait qu'il en eût été offensé. Quelques mois avant la mort du Sauveur, il commença à quitter souvent les apôtres et à s'éloigner du Seigneur, parce que leur compagnie le vexait, et il ne les allait trouver que pour ramasser les aumônes. Alors le démon le poussa à abandonner entièrement son Maître, et à le livrer aux Juifs comme il fit.

(1) I Tim., VI, 9. — (2) Matth., XXVI, 6; Marc., XIV, 6; Jean, XII, 3. — (3) *Ibid.*, 6.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1895. Mais revenons à la réponse qu'il reçut du Maître de la vie, lorsqu'il lui demanda la charge d'économe, afin qu'on y découvre combien les jugements du Très Haut sont terribles et impénétrables. Le Sauveur du monde, voyant que le cupide apôtre ne travaillait qu'à sa perte finale, voulait le soustraire au danger que renfermait sa demande. Et afin qu'il ne trouvât dans son malheur aucune excuse, sa Majesté lui dit : « Savez-vous, ô Judas ! ce que vous demandez ? Ne soyez pas si cruel envers vous-même, que de chercher les armes et de solliciter le poison dont vous pourriez vous servir pour vous donner la mort. » Judas répartit : « Moi, Seigneur, je ne désire que de vous servir, et que de m'employer à ce qui sera le plus utile à vos disciples, et je le ferai bien mieux dans cet office que dans tout autre, comme je vous le promets. » Par cette opiniâtreté de Judas à chercher et aimer le péril, Dieu justifia sa cause en permettant qu'il s'y engageât et qu'il y pérît malheureusement ; car cet ambitieux résista à la grâce et s'endurcit de plus en plus. Lorsque le Seigneur lui mettait devant les yeux l'eau et le feu, la vie et la mort, il étendit la main et choisit lui-même sa perte (1) ; et ainsi fut justifiée la justice et glorifiée la miséricorde du Très Haut, qui l'avait si souvent pressé de lui ouvrir la porte de son cœur, d'où l'ingrat le chassa pour y faire entrer le démon. Je donnerai dans la suite de cette histoire, sur la malheureuse conduite de Judas, quelques autres détails utiles à l'expérience des mortels, pour ne pas allonger ce chapitre, et parce qu'ils se rattachent à d'autres événements. Quel est celui d'entre les hommes si sujets à pécher, qui ne sera saisi d'une vive frayeur, en voyant un de ses semblables, élevé dans l'école de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, nourri de leur doctrine, témoin de leurs miracles, opérant les mêmes merveilles que les autres apôtres, passer en si peu de temps de l'apostolat au rôle de démon, et d'innocente brebis qu'il était, devenir un loup ravisseur ? Judas commença par des péchés véniels, et de ceux-ci il passa aux crimes les plus horribles. Il se livra au démon, qui déjà soupçonnait que notre Seigneur Jésus-Christ était Dieu, et qui déchargea la rage qu'il avait contre le Maître, sur ce malheureux disciple séparé du petit troupeau. Mais si Lucifer n'a fait que redoubler de fureur depuis qu'il a forcément reconnu que Jésus-Christ était véritablement Dieu et le Rédempteur du monde, que peut espérer une âme qui se livre maintenant à un ennemi si cruel, si implacable et si acharné à notre perte ?

(1) Eccles., XV, 17.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

1896. Ma fille, tout ce que vous avez écrit dans ce chapitre est un avis des plus importants pour tous ceux qui vivent en la chair mortelle, et dans le danger de perdre le bien éternel ; car le moyen efficace d'arriver au salut et d'augmenter les degrés de la récompense, se réduit à craindre avec discrétion les jugements du Très Haut (1), et à s'attirer mon intercession et ma clémence. Je veux que vous sachiez aussi qu'un des divins secrets que mon très saint Fils découvrit dans la nuit de la Cène à Jean, son bien-aimé et le mien, fut de lui faire connaître qu'il s'était acquis cet amour par celui qu'il me portait, et que Judas était tombé dans le péché pour avoir méprisé la compassion que je lui témoignais. Alors l'évangéliste connut quelques-uns des grands mystères que le Tout Puissant me communiqua et opéra en moi ; il eut aussi connaissance de ce que je devais souffrir en la passion ; et le Seigneur lui ordonna de prendre un soin particulier de moi. La pureté d'âme que je demande de vous doit être plus qu'angélique, et si vous vous disposez à l'acquérir, vous participerez aux faveurs que nous fîmes à Jean, et vous serez ma très chère fille et l'épouse bien-aimée de mon Fils et mon Seigneur. L'exemple que vous offre cet évangéliste, et la perte de Judas vous exciteront sans cesse à solliciter mes bonnes grâces et à correspondre par la plus vive reconnaissance à l'amour que je vous témoigne sans que vous l'ayez mérité.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Ps. CXVIII, 120.

1897. Je veux aussi que vous pénétriez un autre secret qui est fort ignoré du monde, c'est que l'un des péchés que le Seigneur a le plus en horreur, est le peu d'estime que l'on accorde aux justes et aux amis de l'Église, et surtout à moi, qui ai été choisie pour être sa Mère et la protectrice universelle de tous. Et si les injures que l'on fait à des ennemis sont si odieuses au Seigneur (1) et aux saints qui se trouvent dans le ciel, comment souffrira-t-il qu'on en fasse à ses plus chers amis, sur lesquels il tient ouverts les yeux de son amour (2)? Cet avis est beaucoup plus important que vous ne sauriez le concevoir pendant la vie mortelle, et c'est une des marques de réprobation que de mépriser les justes. Évitez ce danger, ne jugez personne (3), et moins encore ceux qui vous reprennent et vous enseignent. Ne vous laissez point incliner vers les choses terrestres, et gardez- vous surtout d'aspirer aux charges qui séduisent l'âme, quand elle ne regarde que ce qu'elles ont de sensible et d'humain, qui troublent le jugement et obscurcissent la raison. Ne désirez point les honneurs, ne portez pas envie à ceux qui les reçoivent, et ne demandez au Seigneur que son saint amour; car la créature est pleine des plus mauvaises inclinations, et si elle ne les réprime pas, elle recherche trop souvent ce qui doit être le sujet de sa damnation. Et quelquefois le Seigneur le lui accorde par ses secrets jugements, pour punir son ambition et plusieurs autres péchés qu'elle a commis, ainsi qu'il arriva à Judas. Les hommes reçoivent en ces biens temporels qu'ils souhaitent avec tant d'ardeur, la récompense de quelque bonne œuvre qu'ils ont pu faire. Vous comprendrez par-là combien est grande l'illusion de beaucoup de partisans du monde qui se croient fort heureux quand tout leur réussit au gré de leurs désirs terrestres. Et cependant c'est le plus grand de tous leurs malheurs, parce qu'ils perdent la récompense éternelle qu'obtiennent les justes qui ont méprisé le monde, et qui y ont été éprouvés par toute sorte d'adversités, le Seigneur refusant quelquefois à ceux-ci les choses temporelles qu'ils souhaitent, pour les soustraire à un péril caché. Afin que vous n'y tombiez pas, je vous avertis et vous recommande de ne jamais convoiter aucune chose périssable. Détournez votre volonté de tout ce qui est passager, maintenez-la libre et maîtresse, affranchissez-la de la servitude des passions; et ne demandez que ce qui sera conforme à la volonté du Très Haut; car sa Majesté prend un soin particulier de ceux qui s'abandonnent à sa divine Providence (4).

(1) Matth., XVII, 35. — (2) Ps. XXXIII, 16. — (3) Matth., VII, 1. — (4) Matth., VI, 30.

CHAPITRE VI.

Notre Seigneur Jésus-Christ se transfigure sur le Thabor devant sa très sainte Mère. — Il se dirige avec elle de la Galilée vers Jérusalem, pour se rapprocher du lieu de la passion. — Ce qui arriva à Béthanie lorsque la Madeleine répandit des parfums sur le Sauveur.

1898. Il y avait déjà plus de deux ans et demi que notre Rédempteur Jésus-Christ prêchait et faisait des miracles en public; de sorte que le temps marqué par la Sagesse éternelle s'approchait auquel il devait retourner à son Père par le moyen de sa passion et de sa mort, après avoir, en mourant, satisfait à la divine justice et racheté le genre humain. Et comme toutes

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ses œuvres tendaient à notre salut et à notre instruction, et qu'elles étaient pleines de sagesse divine, cet adorable Sauveur résolut de préparer quelques-uns de ses apôtres au scandale qu'ils recevraient par sa mort (1), en leur manifestant la gloire de son corps passible, qu'ils devaient voir bientôt flagellé et crucifié ; car il voulait qu'ils le vissent transfiguré par la gloire avant qu'il fût défiguré par les bourreaux. Le Seigneur avait fait cette promesse devant tous peu de temps auparavant, quoiqu'elle ne fût pas pour tous, mais pour quelques-uns seulement, comme le rapporte l'Évangéliste saint Matthieu (2). Il choisit pour cela le Thabor, haute montagne de la Galilée, à deux lieues de Nazareth, du côté de l'orient ; et étant arrivé au sommet de cette montagne avec les trois apôtres Pierre, Jacques et Jean son frère, il se transfigura devant eux, comme le racontent les trois Évangélistes saint Matthieu, saint Marc et saint Luc (3), qui ajoutent qu'outre les trois apôtres s'y trouvèrent les deux prophètes Moïse et Élie, s'entretenant avec Jésus de sa passion. Pendant la transfiguration il vint une voix du ciel de la part du Père éternel, qui dit : *Celui-ci est mon Fils bien- aimé, en qui je me plais uniquement ; écoutez-le.*

(1) Matth., XXVI, 31. — (2) Matth., XVI, 38. — (3) Matth., XVII, 1; Marc., IX ; Luc., IX, 28.

1899. Les Évangélistes ne disent point que la très pure Marie assistât à la transfiguration, mais ils ne le nient pas non plus ; et s'ils ne se sont pas expliqués là-dessus, c'est parce que cela ne regardait pas leur sujet, et qu'il n'était pas convenable de rapporter dans les Évangiles le miracle caché qui eut lieu. La lumière que j'ai reçue pour écrire cette histoire me découvre qu'au même moment où quelques anges allèrent prendre Moïse et Élie où ils étaient, la bienheureuse Vierge fut transportée par le ministère de ses saints anges sur la montagne du Thabor, afin qu'elle y vit son très saint Fils transfiguré, comme effectivement elle le vit, bien qu'elle n'eût pas besoin comme les apôtres d'être affermie dans la foi, qu'elle avait toujours constante et inébranlable. Mais notre Rédempteur Jésus-Christ eut plusieurs fins en cette merveille de la transfiguration ; et il avait d'autres raisons particulières pour ne pas célébrer un si grand mystère sans que sa très sainte Mère y fût présente. Car ce qui était une grâce à l'égard des apôtres, était comme dû à notre grande Reine, en sa qualité de coadjutrice dans les œuvres de la rédemption, à laquelle elle devait concourir jusqu'au pied de la croix; il fallait aussi qu'elle fût fortifiée par cette faveur contre les douleurs que son âme très sainte devait souffrir; et destinée à être bientôt la Maîtresse de la sainte Église, il était convenable qu'elle fût témoin de ce mystère, et que son adorable Fils ne lui cachât point ce qu'il pouvait si facilement lui découvrir; puisqu'il lui manifestait toutes les opérations de son âme divine. L'amour du Seigneur pour sa bienheureuse Mère était tel, qu'il ne lui permettait pas de lui refuser cette faveur, dans le temps qu'il ne lui en refusait aucune de celles qui pouvaient lui prouver la tendresse de son affection; celle-ci appartenait d'ailleurs à notre auguste Princesse, à raison de son excellence et de sa dignité. C'est pour ces raisons, et pour plusieurs autres qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici, qu'il m'a été déclaré que la bienheureuse Marie assista à la transfiguration de son très saint Fils notre Rédempteur.

1900. Elle ne vit pas seulement l'humanité de notre Seigneur Jésus-Christ transfigurée et glorieuse, mais de plus elle vit clairement la Divinité pendant tout le temps que ce mystère dura ; car elle ne devait pas recevoir cette faveur de la manière dont les apôtres la reçurent, mais avec plus d'abondance et de plénitude. Et en la vision même de la gloire du corps, qui fut commune à tous, il y eut une grande différence entre notre auguste Reine et les apôtres, non seulement parce qu'ils succombèrent de sommeil lorsque le Sauveur se retira au commencement pour prier, comme le rapporte saint Luc (1), mais aussi parce qu'ayant ouï cette voix du ciel, ils furent saisis de frayeur, et tombèrent le visage contre terre, demeurant en cet état jusqu'à ce que le Seigneur leur eût dit de se lever et de ne point craindre, comme le raconte saint Matthieu (2);

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

quant à la divine Mère, elle resta toujours immobile, parce que, outre qu'elle était accoutumée à d'aussi grands bienfaits, elle se trouvait alors comblée de nouveaux dons de lumière et de force pour voir la Divinité; ainsi elle pouvait regarder fixement la gloire du corps transfiguré sans ressentir la crainte et la faiblesse qu'éprouvèrent les apôtres en la partie sensitive. La bienheureuse Marie avait vu autrefois le corps de son adorable Fils transfiguré, comme je l'ai dit ailleurs; mais dans cette occasion elle le vit avec des circonstances particulières, avec une plus vive admiration, et avec des lumières et des faveurs plus extraordinaires; les effets que cette vision produisit en son âme très pure furent aussi spéciaux ; car elle en sortit toute renouvelée, toute enflammée d'amour, et toute divinisée. Tant qu'elle vécut dans sa chair mortelle, elle conserva l'image de cette vision, qui s'appliquait à l'humanité glorieuse de notre Seigneur Jésus-Christ. Et quoique ce souvenir lui apportât une grande consolation en l'absence de son Fils, lorsque la même image ne lui était point représentée au milieu d'autres bienfaits, que nous rapporterons dans la troisième partie, il ne laissa pas que de lui rendre plus sensibles les affronts de la passion de Celui qu'elle avait contemplé dans les splendeurs de la gloire, dont il lui retraçait le tableau.

(1) Luc., IX, 32. — (2) Matth., XVII, 16.

1901. On ne saurait trouver dans les langues humaines des termes pour expliquer les effets que produisit en son âme très sainte cette vision de l'être entier de Jésus-Christ glorieux; non seulement parce qu'elle vit briller d'un éclat si divin cette substance que le Verbe avait prise de son propre sang, et qu'elle avait portée dans son sein et nourrie de son propre lait; mais parce qu'elle ouï la voix du Père éternel qui reconnaissait pour Fils celui qui était aussi le sien, et qui le donnait en même temps aux hommes pour maître. Elle pénétrait tous ces mystères, les considérait avec reconnaissance, et en louait dignement le Tout Puissant. Elle fit de nouveaux cantiques avec ses anges, et célébra ce jour si solennel pour son âme et pour l'humanité de son très saint Fils. Je ne m'arrête point à d'autres détails relatifs à ce mystère, ni à dire en quoi consista la transfiguration du corps sacré de Jésus-Christ. Il suffit qu'on sache que son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements plus blancs que la neige (1); et que cette gloire qui rejaillit sur le corps venait de celle que le Sauveur avait toujours en son âme divine et glorieuse. Car le miracle en vertu duquel, au moment de l'incarnation, furent suspendus les effets glorieux que le corps en devait recevoir d'une manière permanente, cessa pour quelque temps en la transfiguration, où le corps très pur de Jésus-Christ participa à cette gloire de son âme. Ce fut là cette splendeur qui en frappa les témoins. Mais bientôt le même miracle continua à suspendre comme auparavant les effets de l'âme glorieuse de ce divin Sauveur Et comme elle était toujours bienheureuse, ce fut encore une chose merveilleuse que le corps ait joui momentanément d'un privilège qui lui était naturellement perpétuel aussi bien qu'à l'âme.

(1) Matth., XVII, 2.

1902. Après le mystère de la transfiguration, l'auguste Marie fut ramenée en sa maison de Nazareth ; son très saint Fils descendit de la montagne, et aussitôt il l'alla trouver pour revoir une dernière fois sa patrie et prendre ensuite le chemin de Jérusalem, où il devait souffrir à la Pâque prochaine, qui devait être la dernière pour sa Majesté. Après qu'il eut passé quelques jours à Nazareth, il en sortit accompagné de sa très sainte Mère, des apôtres, des disciples qu'il avait et de plusieurs saintes femmes; traversant la Galilée et la Samarie jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en Judée et à Jérusalem. L'évangéliste saint Luc (1), écrivant ce voyage, dit que le Sauveur affermit son visage pour se rendre à Jérusalem; parce qu'en partant il avait une physionomie joyeuse, il brûlait du désir de parvenir à sa passion, il allait spontanément et librement se sacrifier, avec une volonté efficace, pour le salut du genre humain; ainsi il ne devait

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

plus retourner en Galilée, où il avait opéré tant de prodiges. Dans cette résolution de quitter Nazareth, il glorifia comme homme le Père éternel, et lui rendit des actions de grâces de ce qu'il avait reçu en ce lieu l'être humain, qu'il livrait pour le remède des hommes à la passion et à la mort qu'il allait subir. Entre autres choses que dit notre Rédempteur Jésus-Christ dans cette oraison, que je ne saurais bien traduire par mes paroles, j'entendis ce qui suit :

(1) Luc., IX, 51.

1903. « Mon Père éternel, je vais avec bonne volonté et avec joie accomplir votre commandement, satisfaire votre justice et souffrir jusqu'à la mort; réconcilier avec vous tous les enfants d'Adam (1), payer la dette de leurs péchés et leur ouvrir les portes du ciel, qu'ils se sont fermées par ces mêmes péchés. Je vais chercher ceux qui se sont égarés (2) en se détournant de moi, et je les ramènerai par la force de mon amour. Je vais rassembler les dispersés de la maison de Jacob (3), relever ceux qui sont tombés, enrichir les pauvres, rafraîchir ceux qui ont soif, abattre les superbes et élever les humbles. Je veux vaincre l'enfer, et rehausser le triomphe de votre gloire contre Lucifer et contre les vices qu'il a semés dans le monde (4). Je veux arborer l'étendard de la croix (5), sous lequel toutes les vertus et tous ceux qui les pratiqueront doivent combattre. Je veux rassasier mon cœur des opprobres et des affronts dont il est affamé (6), et qui sont si estimables à vos yeux. Je veux m'humilier jusqu'à recevoir la mort des mains de mes ennemis (7), afin que nos amis et nos élus soient honorés et consolés dans leurs tribulations, et soient élevés à de hautes récompenses lorsqu'ils s'humilieront à les souffrir à mon exemple. O Croix désirée! quand est-ce que tu me recevras entre tes bras? O doux opprobres ! ô affronts ! ô douleurs! quand est-ce que vous me conduirez à la mort, pour la vaincre en ma chair innocente (8)? Peines, affronts, ignominies, verges, épines, passion, mort, venez, venez à moi, qui vous cherche; laissez-vous bientôt trouver par celui qui vous aime et qui connaît votre valeur. Si le monde vous abhorre, moi je vous convoite. S'il vous méprise dans son ignorance, moi qui suis la vérité et la sagesse, je vous appelle, parce que je vous aime. Venez donc à moi, car si je vous accepte comme homme, je vous rendrai comme Dieu l'honneur que le péché et ceux qui l'ont commis vous ont ôté. Venez à moi, ne tardez point de satisfaire mes désirs; que si vous appréhendez de m'aborder parce que je suis Tout Puissant, je vous permets de déployer toutes vos forces et toutes vos rigueurs contre mon humanité. Je ne vous rejetterai point comme font les mortels. Je veux bannir l'erreur et les illusions des enfants d'Adam, qui aiment la vanité, qui cherchent le mensonge, et qui croient malheureux les pauvres, les affligés et les méprisés du monde; quand ils verront Celui qui est véritablement leur Dieu, leur Créateur, leur Maître et leur Père souffrir les opprobres, les affronts, les ignominies, les tourments, la nudité et la mort de la croix, ils abjureront l'erreur et se feront gloire de suivre leur Dieu crucifié. »

(1) Rom., V, 10. — (2) Luc., XIX, 10. — (3) Isa., LVI, 8. — (4) I Jean., III, 8. — (5) Matth., XVI, 24. — (6) Lam., III, 30. — (7) Philip., II, 8. — (8) Hebr., II, 14.

1904. Ce sont là quelques-uns des sentiments que le Maître de la vie notre Sauveur forma dans son cœur, selon l'intelligence qui m'en a été donnée. Et les faits ont manifesté, par l'amour avec lequel il a cherché et enduré les supplices de la passion, de la croix et de la mort, ce que je ne saurais exprimer par mes paroles, de l'estime que l'on doit faire des souffrances. Mais les enfants de la terre ont encore le cœur appesanti, et ne cessent de s'attacher à la vanité (1). Ayant devant les yeux la vie et la vérité, ils se laissent toujours entraîner à l'orgueil; l'humilité leur déplaît, les plaisirs les enchantent, et ils fuient tout ce qui leur paraît pénible. O erreur déplorable! Travailler et se fatiguer beaucoup pour éviter une petite gêne! Se résoudre follement à souffrir une confusion éternelle pour ne pas essuyer le plus léger affront, et même pour ne pas

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

se priver d'un honneur vain et apparent ! Dira-t-on après cela (si on n'a perdu le jugement) que c'est s'aimer soi-même, puisque notre plus mortel ennemi, avec toute sa haine, ne peut nous causer un plus grand préjudice que celui que nous nous causons nous-mêmes lorsque nous faisons quelque chose contre le bon plaisir de Dieu? Certes, nous ne croirions pas notre ami celui qui ne nous flatterait que pour mieux dissimuler sa trahison, et nous tiendrions pour fou celui qui, voyant le piège, s'y jetterait tête baissée pour un misérable cadeau. Si cela est vrai, comme ce l'est en effet, que dirons-nous de la conduite des mortels qui se laissent tromper par le monde? Qui est-ce qui leur a ôté le jugement? Qui est-ce qui les prive de l'usage de la raison? Oh! que le nombre des insensés est grand (2) !

(1) Eccles., I, 15.

1905. La très pure Marie fut la seule entre les enfants d'Adam qui, comme l'image vivante de son très saint Fils, se conforma entièrement à sa volonté, à sa vie, à toutes ses œuvres et à sa doctrine. Elle fut celle qui suppléa par sa prudence et par la plénitude de sa sagesse aux fautes que notre ignorance et notre folie nous font commettre, et qui nous acquit la lumière de la vérité au milieu de nos plus épaisses ténèbres. Il arriva, dans la circonstance dont je parle, que cette auguste Reine vit dans l'âme très sainte de son Fils, comme dans un miroir, tous les actes d'amour qu'il faisait; et, comme elle le prenait pour le modèle de ses actions, elle pria conjointement avec lui le Père éternel, et dit intérieurement : « Dieu tout, puissant, Père de miséricorde, je glorifie votre être infini et immuable; je vous bénis et vous bénirai à jamais de ce qu'après m'avoir créée, vous avez daigné déployer en ce lieu la puissance de votre bras en m'élevant à la dignité de Mère de votre Fils unique, et en m'enrichissant de la plénitude de votre esprit et de vos anciennes miséricordes, que vous avez répandues si abondamment sur notre très humble servante; et de ce que ensuite, sans que je l'eusse mérité, votre Fils unique et le mien, en l'humanité qu'il a reçue de ma substance, a bien voulu me souffrir en sa compagnie si désirable, et m'éclairer par les influences de sa grâce et de sa doctrine pendant le cours de trente-trois années. Je quitte Seigneur, aujourd'hui ma patrie, j'accompagne mon Fils et mon Maître, selon votre bon plaisir, pour assister au sacrifice de sa vie et de son être humain qu'il doit offrir pour tous les hommes. Il n'est point de douleur qui soit égale à la mienne (1), puisque je dois voir l'Agneau qui ôte les péchés du monde (2) en proie aux loups ravis; Celui qui est la splendeur de votre gloire et l'image de votre substance (3); Celui qui est engendré de toute éternité en égalité de cette même substance et qui le sera éternellement ; Celui à qui j'ai donné l'être humain dans mon sein virginal livré aux opprobres et à la mort de la croix, et la beauté de son visage, qui est la lumière de mes yeux et la joie des anges, défigurée par les tourments (4). Oh! s'il était possible que je subisse moi seule les peines et les douleurs qui l'attendent, et que je me livrasse à la mort pour lui conserver la vie! Agréez, Père éternel, le sacrifice que je vous offre avec mon bien aimé pour accomplir votre très sainte volonté. Oh ! que les jours et les heures qui doivent amener la triste nuit de mes douleurs accourent avec vitesse ! Ce sera un jour heureux pour le genre humain, mais une nuit affreuse pour mon cœur consterné de l'absence du Soleil qui l'éclairait. O enfants d'Adam, ennemis de vous-mêmes et plongés dans un funeste sommeil ! sortez de votre léthargie, et reconnaissez l'énormité de vos fautes par les peines qu'elles font souffrir à votre divin Rédempteur. Reconnaissez-la par mes défaillances, mes angoisses et les amertumes de ma douleur; commencez enfin à apprécier les ravages du péché. »

(1) Lam., I, 12. — (2) Jerem., XI, 19. — (3) Sag., VII, 26; Hebr., I, 3. — (4) Isa., LIII, 2.

1906. Je ne saurais dignement raconter toutes les œuvres que fit la bienheureuse Vierge lors de ce dernier départ de Nazareth, les pensées qu'elle conçut, les prières qu'elle adressa au

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Père éternel, les entretiens à la fois si pleins de charmes et si douloureux qu'elle eut avec son très saint Fils, la grandeur de son affliction, les mérites incomparables qu'elle acquit; parce que le pur amour avec lequel elle souhaitait comme mère la vie de Jésus-Christ et l'exemption des tourments qu'il devait endurer, se trouvant uni à la conformité qu'elle avait à la volonté de cet adorable Sauveur et du Père éternel, son âme en était transpercée du glaive de douleur que Siméon lui avait montré de loin (1). Dans cette désolation, elle tenait à son Fils des discours dictés par la prudence et la sagesse; mais elle y mêlait les plaintes les plus douces et les plus tendres, de ce qu'elle ne pouvait ni empêcher sa passion, ni mourir avec lui. Elle surpassa en ces peines tous les martyrs qui ont paru et qui paraîtront dans le monde. C'est dans ces dispositions et ces sentiments cachés aux hommes que le Roi et la Reine de l'univers sortirent de Nazareth pour aller à Jérusalem en traversant la Galilée, où le Sauveur du monde ne retourna plus pendant sa vie mortelle. Et, comme il voyait que le temps de souffrir et de mourir pour le salut des hommes s'approchait, il fit de plus grandes merveilles pendant les derniers mois qui précédèrent sa passion et sa mort, ainsi que le rapportent les écrivains sacrés, parlant de ce qui arriva depuis qu'il fut sorti de Galilée jusqu'au jour de son entrée triomphale dans Jérusalem, dont je ferai mention ci-après. Et jusqu'à cette époque le Seigneur, se mit, lorsque la fête des Tabernacles fut passée, à parcourir et à évangéliser la Judée, en attendant l'heure déterminée où il se devait offrir au sacrifice en la manière et au moment qu'il avait résolu.

(1) Luc., II, 35.

1907. Sa très sainte Mère l'accompagna continuellement dans ce voyage, excepté quand parfois ils se séparèrent pour travailler tous deux à des œuvres différentes qui regardaient le salut des âmes, et ce n'était que pour fort peu de temps. Saint Jean restait près d'elle dans ces occasions pour lui tenir compagnie et pour la servir; et dès lors l'écrivain sacré découvrit de grands mystères cachés en la très pure Vierge Mère, et il fut éclairé d'une très sublime lumière pour les pénétrer. Quand cette puissante Reine s'employait à instruire les âmes et à prier pour leur justification, les merveilles qu'elle opérait étaient plus éclatantes et manifestaient plus hautement sa charité; car elle accorda, comme son très saint Fils, de plus insignes bienfaits aux hommes dans ces derniers jours qui précédèrent la passion, convertissant plusieurs personnes, guérissant les malades, consolant les affligés, secourant les pauvres, assistant les agonisants, servant tous les malheureux de ses propres mains, et de préférence ceux qui étaient plus délaissés ou atteints de maux plus cruels. Le bien-aimé disciple, qui s'était déjà chargé de la servir, était témoin de tout cela. Mais, comme elle brûlait d'un si ardent amour pour son Fils et son Dieu éternel, et qu'elle le voyait sur le point de passer de ce monde à son Père, et de la priver ainsi de son aimable présence, elle ressentait une si grande peine lorsqu'il était absent, elle éprouvait un désir si véhément de le voir, qu'elle tombait en des défaillances amoureuses quand il tardait un peu plus qu'à l'ordinaire à venir la rejoindre. Et le Seigneur, qui comme Dieu et comme fils observait ce qui se passait en sa très amoureuse Mère, lui témoignait sa complaisance par une fidélité réciproque, et lui répandait au plus intime de son âme ces paroles qui furent ici vérifiées à la lettre : Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, vous avez blessé mon cœur par un seul de vos regards (1). Car blessant ainsi, vainquant le cœur de son Fils par son amour, elle l'attirait incontinent en sa présence. Et, selon ce que j'ai appris à cet égard, notre Seigneur Jésus-Christ, en tant qu'homme, ne savait pas rester longtemps éloigné de la très pure Marie, quand il laissait agir dans toute sa force l'amour qu'il portait à une Mère si tendre; de sorte qu'il était naturellement consolé de la voir; et la beauté de l'âme immaculée de sa Mère adoucissait ses peines et ses fatigues, parce qu'il la regardait comme son fruit unique, exquis entre tous; ainsi la très douce présence de cette auguste Dame était d'un grand soulagement pour sa Majesté au milieu de ses travaux et de ses peines sensibles.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Cant., IV, 9.

1908. En ce temps-là, il arriva que le Sauveur, continuant ses merveilles en Judée, ressuscita Lazare, à Béthanie, où il avait été appelé par les deux sœurs Marthe et Marie (1). Et comme ce lieu était fort proche de Jérusalem, le miracle y fut aussitôt divulgué. Alors les princes des prêtres et les pharisiens, jaloux de cette merveille, rassemblèrent le conseil, où ils résolurent la mort du Sauveur (2), ordonnant à leurs satellites de leur transmettre les nouvelles qu'ils en apprendraient; car, après avoir ressuscité Lazare, le divin Maître se retira dans une ville nommée Éphrem (3), jusqu'à ce que la fête de Pâque, qui approchait, fût arrivée. Quand il fut temps que notre Rédempteur l'allât célébrer par sa mort, il s'ouvrit davantage aux douze disciples, qui étaient ses apôtres; et, leur parlant en particulier, il les avertit que dans cette ville de Jérusalem, où ils se rendaient, le Fils de l'homme, qui n'était autre que lui-même, serait livré aux princes des pharisiens, et qu'il serait, pris, flagellé et outragé jusqu'à mourir sur une croix (4). Cependant les prêtres épiaient toutes ses démarches, pour savoir s'il viendrait célébrer la Pâque. Six jours avant cette fête il revint à Béthanie, où il avait ressuscité Lazare, et où les deux sœurs le reçurent dans leur maison et préparèrent un copieux souper au divin Sauveur, à sa très sainte Mère et à tous ceux qui les accompagnaient pour la célébration de la Pâque; Lazare, que le Seigneur avait ressuscité peu de jours auparavant, se trouvait au nombre des convives (5).

(1) Jean., XI, 17. — (II) *Ibid.*, 47. — (8) *Ibid.*, 54. — (4) Matth., XX, 18. — (5) Jean., XII, 1.

1909. Le divin Maître était, pendant le repas, appuyé sur le côté, selon la coutume des Juifs, lorsque Marie-Madeleine entra pénétrée d'une céleste lumière, de très hautes pensées, et de l'amour très ardent qu'elle avait pour le Sauveur du monde; elle lui versa sur la tête et sur les pieds une précieuse liqueur de nard et d'autres essences aromatiques (1), qu'elle portait dans un vase d'albâtre, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux, comme elle l'avait déjà fait dans la maison du pharisien au temps de sa conversion, ainsi que le marque saint Luc (2). Et quoique les trois autres évangélistes racontent cette seconde onction de la Madeleine d'une manière un peu différente, je n'ai pas appris qu'il s'agisse dans leur récit de deux onctions ni de deux femmes; ils n'ont parlé que d'une seule Madeleine, mue du divin Esprit et du fervent amour qu'elle avait voué à notre Sauveur Jésus-Christ. La maison fut remplie de la délicieuse odeur de ces parfums, parce qu'il y en avait une assez grande quantité, et la généreuse amante rompit le vase pour mieux l'épuiser en l'honneur de son adorable Maître. L'avare apôtre qui aurait voulu qu'on le lui remit pour le vendre et en toucher le prix, commença à murmurer de cette onction mystérieuse, et à provoquer quelques-uns des autres apôtres à en faire autant, sous prétexte de pauvreté et de charité envers les pauvres, disant qu'on les privait d'une aumône en prodiguant ainsi inutilement une chose d'une si grande valeur, tandis que cette onction n'avait été faite que par une disposition divine, et que lui-même n'était qu'un hypocrite effronté et cupide.

(1) Jean., XII, 3. — (2) Luc., VII, 38.

1910. Le Maître de la vérité et de la vie justifia Madeleine, que Judas voulait faire passer pour imprudente et pour prodigue (1). Il lui recommanda à lui et aux autres en même temps de ne la point inquiéter, parce qu'elle avait fait une bonne œuvre, qu'il y aurait toujours parmi eux des pauvres à qui ils pourraient faire l'aumône, mais qu'ils n'auraient pas toujours le moyen de rendre cet honneur à sa personne; et que cette libérale amante, poussée par l'Esprit du ciel, avait répandu ce baume sur son corps pour honorer par avance sa sépulture; car elle annonçait par cette mystérieuse onction que le Seigneur souffrirait bientôt pour le genre humain, et que sa

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

mort et ses funérailles étaient fort proches. Mais le perfide disciple ne faisait nulle attention à tout cela; au contraire, il fut extrêmement indigné contre son Maître de ce qu'il avait justifié l'action de Madeleine. Or Lucifer voyant les dispositions de ce cœur endurci, lui lança de nouveaux traits, et lui inspira avec une nouvelle avarice une haine mortelle contre l'Auteur de la vie. Dès lors Judas résolut de machiner sa perte, de faire son rapport aux pharisiens en arrivant à Jérusalem, et de l'accuser auprès d'eux avec l'impudence qu'il montra en effet. Car il les alla trouver secrètement, et leur dit que son Maître enseignait des nouveautés contraires aux lois de Moïse et à celles des empereurs; qu'il aimait la bonne chère et les gens de mauvaise vie, qu'il en admettait beaucoup dans sa compagnie, soit des hommes, soit des femmes, et qu'il les entraînait à sa suite; enfin, qu'ils devaient songer à y remédier s'ils voulaient prévenir leur irréparable ruine. Et comme les pharisiens partageaient déjà ces sentiments, conduits qu'ils étaient aussi bien que Judas par le prince des ténèbres, ils reçurent cet avis avec plaisir, et convinrent ensuite de la vente de notre Sauveur Jésus-Christ.

(1) Matth., XXVI, 10.

1911. Toutes les pensées et les démarches de Judas étaient connues non seulement de notre divin Maître, mais aussi de sa très sainte Mère. Néanmoins le Seigneur n'en dit pas un mot à Judas, et ne laissa pas de lui parler comme un père plein de tendresse, et de lui envoyer de saintes inspirations. La Mère de la Sagesse y ajoutait de nouvelles exhortations et des soins particuliers pour arrêter ce disciple sur les bords du précipice. Elle l'appela dans la nuit même du festin (c'était le samedi avant notre dimanche des Rameaux), lui parla en particulier dans les termes les plus pathétiques, et lui représenta, en versant des larmes abondantes, le danger formidable qu'il courait; elle le supplia de changer de dessein, et s'il était fâché contre son Maître, de tourner sa vengeance contre elle, pour se rendre moins coupable, attendu qu'elle était une simple créature, tandis que Jésus-Christ était son Seigneur et son Dieu. Et pour satisfaire l'avarice insatiable de Judas, elle lui offrit divers cadeaux qu'elle avait reçus de Madeleine à cette intention. Mais rien ne fut capable de toucher ce cœur obstiné plus dur que le diamant, il résistait à tous les coups. Au contraire, comme la force des raisons de la bienheureuse Vierge le mettait dans la confusion, il s'en irrita davantage, ne témoignant sa sourde colère que par un sombre silence. Il eut pourtant l'effronterie de prendre ce qu'elle lui donnait, parce qu'il était aussi cupide que perfide. Alors notre très prudente Reine le quitta pour aller trouver son Fils; et fondant en larmes, elle se prosterna à ses pieds, et lui parla avec une sagesse admirable; mais ses paroles exprimaient tant de douleur, de tendresse et de compassion, qu'elles procurèrent quelque consolation sensible à son Fils bien-aimé, qu'elle voyait affligé en son humanité sainte pour les mêmes raisons qui lui firent dire depuis à ses disciples que son âme était saisie d'une tristesse mortelle (1). Toutes ses peines étaient causées par les péchés des hommes qui ne profiteraient pas de sa passion et de sa mort, comme je le dirai dans la suite.

(1) Matth., XXVI, 38.

Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.

1912. Ma fille, puisque, plus vous avancez en ce que vous écrivez de mon histoire, plus vous connaissez et déclarez l'amour si ardent avec lequel mon Seigneur votre époux et moi aussi embrassâmes la carrière de la souffrance et de la croix, et mieux vous comprenez que ce fut la seule chose que nous choisîmes en la vie mortelle; il est juste qu'éclairée de ces lumières et initiée par votre maîtresse aux secrets de la doctrine de mon Fils, vous fassiez tous vos efforts pour la mettre en pratique. Cette obligation s'accroît pour vous depuis le jour qu'il vous a choisie

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pour épouse; elle augmente sans cesse, et vous ne sauriez-vous en acquitter si vous n'embrassez les afflictions, et si vous ne les aimez d'un amour tel, que pour vous la plus grande de toutes les peines soit de n'en point avoir. Renouvelez chaque jour ce désir dans votre cœur, car je veux que vous soyez fort savante en cette science, que le monde ignore et déteste. Mais remarquez en même temps que Dieu ne veut pas affliger la créature seulement pour l'affliger, mais pour la rendre par ce moyen digne des faveurs et des trésors qu'il lui a préparés au-delà de tout ce que les hommes peuvent concevoir (1). En preuve de cette vérité, et comme pour gage de cette promesse, le Sauveur a voulu se transfigurer sur le Thabor en ma présence et en celle de quelques-uns de ses disciples. Et dans la prière qu'il y adressa au Père éternel; et qui ne fut connue que de moi seule, après que sa très sainte humanité se fut humiliée, comme elle le faisait toutes les fois qu'elle commençait une prière, et l'eut glorifié et reconnu pour Dieu véritable et infini en ses perfections et en ses attributs, il lui demanda que les corps de tous les mortels qui s'affligeraient pour son amour, et qui souffriraient à son imitation dans la nouvelle loi de grâce, participassent ensuite à la gloire de son propre corps, et qu'ils ressuscitassent au jour du jugement universel, unis de nouveau aux mêmes âmes, afin de jouir de cette gloire, chacun au degré qu'il aurait mérité. Le Père éternel exauça cette prière; c'est pourquoi il voulut confirmer ce privilège comme un contrat entre Dieu et les hommes, par la gloire que reçut le corps de leur Rédempteur, en lui donnant pour arrhes la possession de ce qu'il demandait pour tous ceux qui l'imiteraient. C'est le poids que produisent les afflictions si courtes et si légères que souffrent les mortels en se privant des vains et vils plaisirs de la terre (2), et en mortifiant leur chair pour Jésus-Christ, mon Fils et mon Seigneur.

(1) I Cor., II, 9. — (2) II Cor., IV, 17.

1913. Par les mérites infinis qui accompagnèrent cette demande, cette gloire que les hommes doivent recevoir en qualité de membres de Jésus-Christ, leur divin chef qui la leur a acquise, les ceindra comme une couronne de justice (1). Mais l'union des membres au chef ne peut se réaliser que par la grâce et par l'imitation dans la souffrance, à laquelle correspond la récompense. Que si le moindre travail corporel doit obtenir la couronne, combien belle sera celle de ceux qui souffrent de grandes peines, qui pardonnent les injures, et qui ne s'en vengent que par des bienfaits, comme nous le fîmes à l'égard de Judas? Car non seulement le Seigneur ne le priva point de l'apostolat, et ne lui témoigna aucune aigreur, mais il l'attendit jusqu'à la fin et jusqu'à ce qu'il se fût mis par sa malice dans l'impossibilité de revenir au bien, en se livrant lui-même au démon. Pendant la vie mortelle le Seigneur est fort lent à punir; mais dans la suite la grandeur de la punition suppléera à ce retardement. Et si Dieu montre tant d'indulgence et de longanimité, à combien plus forte raison, un abject vermisseau ne doit-il pas supporter un autre vermisseau semblable à lui ! Vous devez régler votre patience, vos souffrances, et le soin du salut des âmes sur cette vérité et sur le zèle de la charité de votre Seigneur et votre époux. Je ne veux pas dire pour cela que vous tolériez ce que l'on fera contre l'honneur de Dieu, car ce ne serait pas aimer véritablement le bien de votre prochain; mais il faut que vous aimiez l'ouvrage du Seigneur, et que vous n'ayez en horreur que le péché; que vous souffriez et dissimuliez les injures qui vous seront personnelles, que vous priiez pour tous, et que vous travailliez suivant vos forces au salut de tous. Ne perdez pas courage si vous ne voyez pas aussitôt le fruit de vos efforts; continuez au contraire à présenter au Père éternel les mérites de mon très saint Fils, par mon intercession et celle des anges et des saints; car Dieu est amour (2), et les bienheureux qui demeurent en Dieu, ne cessent d'exercer la charité en faveur de ceux qui sont dans l'état de voyageurs.

(1) II Tim., IV, 8. — (2) I Jean., IV, 16.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

CHAPITRE VII.

Du mystère caché qui précéda le triomphe de Jésus-Christ dans Jérusalem. — De l'entrée qu'il y fit, et comment il y fut reçu des habitants.

1914. Entre les œuvres de Dieu que l'on appelle du dehors parce qu'il les a faites au dehors de lui-même, la plus grande a été celle de prendre chair humaine, pour souffrir et mourir pour le salut des hommes. La sagesse humaine n'aurait su pénétrer ce mystère (1); si Celui qui en était l'auteur ne le lui eût révélé par tant de témoignages. Malgré cela, il s'est trouvé beaucoup de sages selon la chair qui ont peine à croire ce mystère, qui était leur véritable bonheur et leur remède efficace. D'autres l'ont cru, mais sans admettre les conditions réelles avec lesquelles il est arrivé. Les autres, qui sont les catholiques, croient, confessent et connaissent ce mystère dans le degré de lumière qu'en a la sainte Église. Et dans cette foi explicite des mystères révélés, nous confessons implicitement ceux qui s'y trouvent renfermés et qui n'ont pas été manifestés au monde, parce qu'ils n'étaient pas précisément nécessaires au salut; car Dieu réserve les uns pour le temps qu'il juge convenable, les autres pour le dernier jour auquel le secret de tous les cœurs sera révélé devant le juste Juge (2). Le dessein que le Seigneur a eu lorsqu'il m'a prescrit d'écrire cette histoire, comme je l'ai déjà dit et comme je l'ai souvent appris, a été de manifester quelques-uns de ces mystères cachés, sans opinions et sans conjectures humaines; c'est pourquoi j'en ai écrit plusieurs qui m'ont été déclarés, tout en sachant que j'en laisse plusieurs autres qui sont dignes d'une grande admiration et d'une vénération singulière. Je veux, à l'égard de ceux que je manifeste, prévenir la piété et la foi catholique des fidèles; car ceux-ci ne feront pas difficulté de croire l'accessoire, attendu qu'ils confessent déjà par cette même foi le principal des vérités chrétiennes, sur lesquelles est fondé tout ce que j'ai écrit, et tout ce que j'écrirai dans la suite, notamment de la passion de notre Rédempteur.

(1) Matth., XVI, 17. — (2) I Cor., IV, 5.

1915. Le samedi auquel Madeleine versa le baume sur le Seigneur à Béthanie, comme je l'ai rapporté au chapitre précédent, notre divin Maître se retira après le souper dans son oratoire, et la très sainte Mère ayant laissé Judas dans son obstination, suivit bientôt son très aimable Fils, et l'imita selon sa coutume, en ses prières et en ses exercices. Le Sauveur allait engager le plus grand combat de sa carrière, lui qui, selon l'expression de David (1), s'était élancé du plus haut du ciel pour y retourner, après avoir vaincu le démon, le péché et la mort. Et comme cet adorable et très obéissant Fils allait volontairement à la passion et à la croix, au moment où il s'en approchait il s'offrit de nouveau au Père éternel, et s'étant prosterné, il le glorifia et fit du fond de son âme une prière pleine de la plus sublime résignation, par laquelle il accepta les affronts de sa passion, les peines, les ignominies et la mort de la croix pour la gloire de son Père, et pour le rachat de tout le genre humain. Sa bienheureuse Mère était retirée dans un coin de cet oratoire, s'associant à son bien-aimé Fils et Seigneur, de sorte que le Fils et la Mère priaient ensemble avec des larmes et des gémissements.

(1) Ps. XVIII, 5.

1916. En cette circonstance, le Père éternel apparut avant minuit sous une forme humaine, avec le Saint-Esprit et une multitude innombrable d'anges. Le Père accepta le sacrifice de Jésus-Christ son très saint Fils, et consentit, pour pardonner au monde, à ce que la rigueur de sa justice

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

fût exercée sur lui. Le même Père, s'adressant ensuite à la bienheureuse Mère, lui dit : « Marie, notre Fille et notre Épouse, je veux que vous livriez de nouveau votre Fils, afin qu'il me soit sacrifié, puisque je le livre pour la rédemption du genre humain. » L'humble et innocente colombe répondit : « Je ne suis, Seigneur, que cendre et poussière, mille fois indigne d'être Mère de votre Fils unique et Rédempteur du monde. Mais étant soumise à votre bonté ineffable, qui lui a donné la forme humaine dans mon sein, je l'offre et moi avec lui à votre divine volonté. Je vous supplie, Seigneur, de me recevoir, afin que je souffre conjointement avec votre Fils et le mien. » Le Père éternel agréa aussi l'offrande que la très pure Marie lui faisait comme un sacrifice agréable. Et relevant le Fils et la Mère de l'humble posture où ils étaient, il dit : *Voici le fruit béni de la terre que je désire*. Alors il éleva le Verbe incarné au trône sur lequel il siégeait, et le mit à sa droite en partageant avec lui son autorité et sa prééminence.

1917. L'auguste Marie resta à l'endroit où elle se trouvait, mais transportée d'une sainte joie, revêtue d'une splendeur céleste et comme toute transformée. Et, voyant son Fils assis à la droite de son Père éternel, elle dit ces premières paroles du psaume cent neuvième, dans lequel David avait prophétisé ce mystère : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur; Asseyez-vous à ma droite* (1). Notre divine Reine fit sur ces paroles (comme en les paraphrasant) un cantique mystérieux à la louange du Père éternel et du Verbe incarné. Et, après qu'elle eut achevé de parler, le Père continua tout le reste du psaume jusqu'au dernier verset inclusivement, comme accomplissant par son décret immuable tout ce que contiennent ces profondes paroles. Il m'est très difficile d'exprimer en termes propres les notions qui m'ont été données sur un si haut mystère; mais j'en dirai quelque chose, avec l'aide du Seigneur, afin que l'on pénètre en partie cette merveille, si cachée, du Tout Puissant, et ce que le Père éternel en découvrit à la très pure Marie et aux esprits célestes qui y assistaient.

(1) Ps., CIX, 1.

1918. Or, poursuivant ce que la bienheureuse Vierge avait commencé, il dit : *Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied* (1). Car, vous étant humiliée suivant ma volonté éternelle, vous avez mérité l'élévation que je vous donne au-dessus de toutes les créatures (2), et de régner à ma droite en la nature humaine que vous avez prise, pendant toute la durée des siècles qui ne doivent pas finir; c'est pourquoi je mettrai pendant toute cette éternité vos ennemis sous vos pieds et sous la puissance de votre empire, comme étant leur Dieu et le Restaurateur des hommes, afin que ces mêmes ennemis, qui ne vous ont pas obéi ni reçu, voient votre humanité, c'est-à-dire vos pieds, dans les splendeurs de la plus haute gloire. Et, quoique je n'exécute pas encore cette promesse (afin que le décret de la rédemption du genre humain soit accompli), je veux néanmoins que mes courtisans voient dès à présent ce que les démons et les hommes connaîtront dans la suite; savoir, que je vous établis à ma droite, au moment même où vous vous humiliez jusqu'à la mort ignominieuse de la croix; et que si je vous livre à toutes ses rigueurs et à leur malice, c'est pour ma propre gloire, c'est afin qu'ils éprouvent une plus grande confusion lorsque je les mettrai sous vos pieds. *Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance, pour vous faire régner au milieu de vos ennemis* (3). Car moi qui suis le Dieu Tout Puissant, et Celui qui suis (4), je ferai sortir et soutiendrai véritablement le sceptre de votre puissance invincible; de sorte que non seulement les hommes vous reconnaîtront pour leur Restaurateur, leur guide, leur chef, et pour le Seigneur de l'univers, après que vous aurez triomphé de la mort en consommant leur rédemption; mais je veux que, dès aujourd'hui, et même avant de subir la mort, vous remportiez le triomphe le plus magnifique, quand ces mêmes hommes méditent votre ruine et vous accablent de leur mépris. Je veux que vous triomphiez de leur malice comme de la mort, et que, cédant à la force de votre

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

puissance, ils en viennent librement jusqu'à vous honorer, vous glorifier et vous adorer en vous rendant un culte respectueux; je veux aussi que les démons soient vaincus et abattus par le sceptre de votre autorité, et que les prophètes et les justes qui vous attendent dans les limbes reconnaissent aussi bien que les anges cette élévation merveilleuse, que vous avez méritée en mon acceptation et en mon bon plaisir.

Le principe est avec vous au jour de votre force, au milieu de la splendeur de vos saints; je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore (5). Au jour de cette force invincible que vous avez pour triompher de vos ennemis, je suis en vous et avec vous comme principe dont vous procédez par la génération éternelle de mon entendement fécond avant que l'aurore de la grâce, par laquelle nous avons résolu de nous manifester aux créatures, fût formée, et dans les splendeurs dont jouiront les saints lorsqu'ils seront béatifiés par notre gloire. Comme homme, votre principe est aussi avec vous, et vous avez été engendré au jour de votre puissance, parce que, dès l'instant où vous avez reçu l'être humain par la génération temporelle, de votre Mère, vous avez été enrichi du mérite que vous donnent maintenant les œuvres par lesquelles vous vous rendez digne de l'honneur et de la gloire qui doivent couronner votre puissance en ce jour et en celui de mon éternité.

Le Seigneur a juré, et son serment demeurera irrévocable, que vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (6). Moi, qui suis le Seigneur et qui suis Tout Puissant pour accomplir ce que je promets, j'ai décidé, avec un serment irrévocable, que vous seriez le souverain Prêtre de la nouvelle Église et de la loi de l'Évangile selon l'ancien ordre du prêtre Melchisédech ; car vous serez le véritable Prêtre qui offrirez le pain et le vin que l'oblation de Melchisédech a figurés (7). Je ne me repentirai point de ce décret, parce que cette oblation que vous ferez sera pure et agréable, et je l'accepterai comme un sacrifice de louanges.

Le Seigneur est votre droite; il écrasera les rois au jour de sa colère (8). Par les œuvres de votre humanité, dont la droite est la divinité qui lui est unie, et par la vertu de laquelle vous les devez faire, et par le moyen de cette même humanité, je briserai, moi qui suis un Dieu avec vous (9), le pouvoir tyrannique que les princes des ténèbres et du monde, soit les anges apostats, soit les hommes, ont montré en ce qu'ils ne vous ont pas adoré, ni reconnu, ni servi comme leur Dieu et leur chef. Ma justice a déjà frappé un coup quand Lucifer et ses sectateurs ont refusé de vous reconnaître; ce fut pour eux le jour de ma colère; le jour viendra plus tard où elle en frappera un second sur les hommes qui ne vous auront pas reçu, et qui ne se seront pas soumis à votre sainte loi. Je les humilierai et les écraserai tous sous le poids de ma juste indignation.

Il exercera son jugement au milieu des nations, il remplira les ruines; il écrasera sur la terre les têtes d'un grand nombre d'hommes (10). Votre cause étant justifiée contre tous les enfants d'Adam qui ne profiteront pas de la miséricorde dont vous usez envers eux en les rachetant gratuitement du péché et de la mort éternelle, le même Seigneur, qui n'est autre que moi, jugera avec équité toutes les nations, séparera les justes et les élus d'avec les pécheurs et d'avec les réprouvés, et remplira le vide des ruines qu'ont laissées les anges apostats, qui ne conservèrent ni leur grâce ni leur propre demeure. C'est ainsi qu'il brisera sur la terre la tête des superbes, qui seront en fort grand nombre à cause de la dépravation et de l'obstination de leur volonté. Il boira de l'eau du torrent dans le chemin, et c'est pour cela qu'il lèvera la tête (11). Le même Seigneur et le Dieu des vengeances la mettra au comble de la gloire; et, pour juger la terre et rendre aux superbes ce qu'ils auront mérité, il s'élèvera, et, comme s'il buvait le torrent de son indignation, il enivrera ses flèches du sang de ses ennemis (12), et par l'épée de sa vengeance il les renversera dans le chemin par où ils devaient arriver à leur félicité. C'est ainsi qu'il vous fera

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

lever la tête et dominer sur les rebelles indociles à votre loi, infidèles à votre vérité et à votre doctrine. Cette conduite sera fondée en justice sur ce que vous aurez bu le torrent des opprobres et des affronts jusqu'à la mort de la croix, dans le temps que vous aurez opéré leur rédemption.

(1) Ps. CIX, 1. — (2) Philip., II, 8 et 9. — (3) Ps., CIX, 2. — (4) Exod., III, 14. (5) Ps. CIX, 3. — (6) *Ibid.*, 4. (7) Gen., XIV, 18. — (8) Ps. CIX, 5. — (9) Jean., X, 30. — (10) Ps. CIX, 6. — (11) Ps. CIX, 7. — (12) Deut., XXVII, 42.

1919. Telle fut, et plus complète, plus profonde et plus inexplicable encore, l'intelligence qu'eut l'auguste Marie des paroles mystérieuses de ce psaume que le Père éternel prononça. Et quoique plusieurs soient dites à la troisième personne, elles ne peuvent s'appliquer néanmoins qu'à la propre personne du Père et au Verbe incarné. Tous ces mystères se réduisent principalement à deux points : l'un qui regarde les menaces contre les pécheurs, les infidèles et les mauvais chrétiens, parce que, ou ils ne reconnaissent point le Rédempteur du monde, ou ils n'ont pas gardé sa divine loi; l'autre qui renferme les promesses que le Père éternel fit à son Fils incarné de glorifier son saint nom contre et sur ses ennemis. Et comme pour gage et figure de cette exaltation universelle de Jésus-Christ après son ascension et surtout au dernier jugement, le Père voulut qu'il reçut, en son entrée dans Jérusalem, ces applaudissements et cette gloire que les habitants de cette ville lui donnèrent le jour qui suivit celui auquel eut lieu cette vision si mystérieuse, après laquelle le Père et le Saint-Esprit disparurent aussi bien que les anges qui avaient assisté avec admiration à cette scène ineffable. Notre Rédempteur Jésus-Christ et sa bienheureuse Mère passèrent le reste de cette nuit fortunée en divers entretiens.

1920. Lorsque fut arrivé le jour qui répond au dimanche des Rameaux, le Sauveur s'approcha de Jérusalem avec ses disciples, accompagné d'une grande multitude d'anges qui bénissaient la charité si tendre qu'il manifestait envers les hommes, et son zèle si ardent pour leur salut éternel. Et, ayant marché environ deux lieues, il ne fut pas plutôt arrivé à Bethphagé, qu'il envoya, deux de ses disciples chez un homme de considération dont la maison n'était pas éloignée (1), et avec son agrément ils amenèrent à leur Maître une ânesse et son poulain, que personne n'avait encore monté. Et, après que les disciples les eurent couverts de leurs manteaux, le Sauveur prit le chemin de Jérusalem, et se servit dans ce triomphe de l'ânesse et de l'ânon, ainsi que l'avaient prédit les prophètes Isaïe et Zacharie plusieurs siècles auparavant (2), afin que les prêtres et les docteurs de la loi ne pussent prétexter leur ignorance. Les quatre évangélistes ont aussi décrit ce triomphe merveilleux de Jésus-Christ, et racontent ce que virent ceux qui y assistèrent (3). Pendant que le Rédempteur s'avavançait, les disciples et tout le peuple avec eux le reconnaissaient par leurs acclamations pour le Messie, pour le fils de David, le Sauveur du monde et le véritable Roi. Les uns disaient : la paix soit dans le ciel et la gloire dans les lieux les plus hauts; béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur; les autres disaient : Hosanna, Fils de David ! Sauvez-nous, Fils de David; béni soit le règne de notre père David, qui est déjà arrivé. Tous coupaient des palmes et des branches d'arbres en signe de triomphe et d'allégresse, et les répandaient en étendant leurs manteaux sur le chemin par où devait passer le nouveau triomphateur des armées, notre Seigneur Jésus-Christ.

(1) Matth., XXI, 1. — (2) Isa., LXII, 11 ; Zach., IX, 9. — (3) Matth., XXI, 1 ; Marc, XI, 8 ; Luc., XIX, 36 ; Jean., XII, 18.

1921. Toutes ces marques de culte et d'admiration, toutes ces acclamations que les hommes donnaient au Verbe incarné prouvaient le pouvoir de sa Divinité, d'autant plus que c'était le moment auquel les prêtres et les pharisiens l'attendaient dans cette même ville pour le faire mourir. Car s'ils n'eussent été mus et excités intérieurement par la vertu divine qui éclatait dans les miracles qu'il avait faits, il n'eût pas été possible que tant de gens réunis, dont beaucoup

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

étaient idolâtres et les autres ses ennemis déclarés, l'eussent publiquement reconnu pour le véritable Roi, pour le Sauveur et le Messie, et se fussent soumis à un homme pauvre, humble et persécuté, qui venait sans pompe guerrière, sans armes, sans escorte, sans richesses, sans chars de triomphe ni chevaux superbes. En apparence, tout lui manquait; il entra sur un petit ânon; il paraissait n'avoir rien que de méprisable dans l'opinion d'un monde plein de vanité; son air, toujours grave, serein, majestueux, répondait seul à sa dignité cachée, mais tout le reste était contraire à ce que le monde estime et applaudit. Ainsi l'on découvrait par ses effets la puissance divine, qui mouvait par sa force les cœurs des hommes et les contraignait à se soumettre à leur Créateur et Restaurateur.

1922. Mais, outre le mouvement universel que l'on remarqua dans Jérusalem à cause de la divine lumière dont le Seigneur éclaira l'esprit de tous ses habitants, afin qu'ils reconnussent notre Sauveur, ce triomphe s'étendit sur toutes les créatures, ou sur plusieurs plus capables de raison, pour accomplir ce que le Père éternel avait promis à son Fils, comme on l'a vu plus haut. Car, tandis que notre Sauveur Jésus-Christ faisait son entrée dans Jérusalem, l'ange saint Michel fut envoyé aux limbes pour donner connaissance de ce mystère aux saints, aux patriarches et aux prophètes qui s'y trouvaient; ils eurent tous en même temps une vision particulière de cette entrée et de ses circonstances, de sorte que du fond de leur retraite ils adorèrent notre divin maître, le reconnurent pour le véritable Dieu et le Rédempteur du monde, et lui firent de nouveaux cantiques de gloire et de louanges pour son triomphe admirable sur la mort, sur le péché et sur l'enfer. Le pouvoir divin s'étendit aussi sur les cœurs de beaucoup d'autres personnes qu'il toucha dans l'univers entier. Ainsi ceux qui avaient quelque connaissance de Jésus-Christ, non seulement dans la Palestine et dans les lieux circonvoisins, mais en Égypte et en d'autres royaumes, se sentirent poussés à adorer en esprit le Rédempteur en cette heure solennelle, comme ils le firent avec une joie singulière que leur causa l'influence de la divine lumière qu'ils reçurent à cet effet, quoiqu'ils ne comprissent bien ni le principe ni le but de l'impulsion à laquelle ils obéissaient. Elle ne leur fut pourtant pas inutile, car elle les fit singulièrement avancer dans la foi et dans la pratique des bonnes œuvres. Et, afin que le triomphe que notre Sauveur remportait dans cette occasion sur la mort fût plus glorieux, le Très Haut ne permit pas qu'elle eût en ce jour le moindre droit sur la vie d'aucun des mortels; il ne mourut donc personne dans le monde ce jour-là, quoique bien des gens fussent naturellement morts, si le Tout Puissant ne l'eût empêché, afin que le triomphe de Jésus-Christ fût tout à fait prodigieux.

1923. Cette victoire que le Sauveur remporta sur la mort fut suivie de celle qu'il remporta sur l'enfer; et celle-ci fut beaucoup plus glorieuse, quoiqu'elle fût plus cachée. Car dans le même temps que les hommes commencèrent à invoquer notre divin Maître et à le reconnaître pour le Sauveur et pour le Roi qui venait au nom du Seigneur, les démons sentirent le pouvoir de sa droite qui les chassa du monde tous tant qu'ils étaient, et les précipita dans les profonds cachots de l'enfer, de sorte que durant le peu de temps que Jésus-Christ continua encore sa marche, il ne resta aucun esprit malin sur la terre; tous roulèrent dans les abîmes, aussi pleins de terreur que de rage. Dès lors ils craignirent plus qu'ils n'avaient encore fait, que le Messie ne se trouvât dans le monde, et se communiquèrent le sujet de cette crainte, comme je le dirai dans le chapitre suivant. Le triomphe du Sauveur dura jusqu'à ce qu'il fût entré dans Jérusalem, et les saints anges qui l'accompagnaient adressèrent à sa divinité, dans un concert d'harmonie ineffable, de nouvelles hymnes de louanges. En entrant dans la ville au milieu des applaudissements de tous ses habitants, il descendit de l'ânon, et dirigea ses pas du côté du Temple, où il opéra les merveilles que les évangélistes racontent, et qui excitèrent une admiration universelle. Il renversa les tables de ceux qui vendaient et achetaient dans le Temple, témoignant le zèle qu'il

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

avait pour l'honneur de la maison de son Père, et en chassa ceux qui en faisaient une maison de négoce et une caverne de voleurs (1). Mais aussitôt que le triomphe fut achevé, la droite du Seigneur suspendit l'influence qu'elle avait fait sentir aux cœurs des habitants de cette ville. Les justes en profitèrent en restant justifiés ou en devenant meilleurs; les autres reprirent leurs vices et leurs mauvaises habitudes, parce qu'ils n'usèrent pas de la lumière et des inspirations que la bonté divine leur envoya. Et parmi tant de personnes qui avaient reconnu publiquement notre Seigneur Jésus-Christ pour le roi de Jérusalem, il n'y en eut pas une seule qui s'offrît à le loger, et qui le reçût dans sa maison (2).

(1) Matth., XXI, 12; Luc., XIX, 45. — (2) Marc., XI, 11

1924. Le Sauveur demeura dans le Temple, où il instruisit le peuple jusqu'au soir. Et pour attester le respect que l'on devait avoir pour ce saint lieu, pour cette maison de prière, il ne voulut pas permettre qu'on lui apportât même un vase d'eau pour boire; et sans avoir pris ce rafraîchissement ni aucune nourriture, il s'en retourna ce même soir à Béthanie, d'où il était parti, et continua ensuite de se rendre les jours suivants à Jérusalem jusqu'à sa Passion (1). La bienheureuse Vierge passa ce jour-là à Béthanie retirée dans sa solitude, d'où elle voyait par une vision particulière tout ce qui arrivait dans le triomphe admirable de son Fils et de son Maître. Elle vit ce que les anges faisaient dans le ciel, ce que les hommes faisaient sur la terre, ce qu'éprouvaient les démons dans l'enfer, et comment en toutes ces merveilles le Père éternel accomplissait les promesses qu'il avait faites à son Fils incarné et lui donnait l'empire sur tous ses ennemis. Elle vit aussi tout ce que notre Sauveur fit dans ce triomphe et dans le Temple. Elle entendit cette voix du Père qui vint du ciel d'une manière intelligible pour tous les assistants, et qui, répondant à notre Seigneur Jésus-Christ, lui dit : *Je vous ai glorifié, et je vous glorifierai de nouveau* (1). Ces paroles faisaient connaître qu'outre la gloire et le triomphe que le Père avait donnés ce même jour au Verbe incarné, il le glorifierait de nouveau et l'exalterait après sa mort; car les paroles du Père éternel renferment tout cela ; et c'est ce que l'auguste Marie entendit et pénétra avec une joie inexprimable.

(1) Matth., XXI, 17 et 18.

Instruction que j'ai reçue de notre grande Reine.

1925. Ma fille, vous avez moins écrit que vous n'avez connu des mystères cachés du triomphe que mon très saint Fils reçut le jour qu'il entra dans Jérusalem, et de ce qui le précéda; mais vous en connaîtrez beaucoup plus dans le Seigneur, parce qu'on ne saurait tout pénétrer dans l'état de voyageur. Les mortels sont néanmoins assez instruits et détrompés par ce qui leur en a été découvert, pour comprendre combien les jugements du Seigneur sont différents de leurs jugements, et combien ses pensées sont au-dessus de leurs pensées (2). Le Très Haut regarde le cœur et l'intérieur des créatures (3), où se trouve la beauté de la fille du Roi (4), et les hommes ne regardent que ce qui est apparent et sensible. C'est pour cela qu'aux yeux de la divine sagesse les justes et les élus sont estimés et élevés quand ils s'abaissent et s'humilient; et que les superbes sont humiliés et regardés avec horreur quand ils s'élèvent. Cette science, ma fille, est ignorée de presque tous les hommes; c'est pourquoi les enfants des ténèbres ne savent désirer et rechercher d'autre honneur, d'autre élévation que ceux que leur donne le monde. Et quoique les enfants de la sainte Église sachent et confessent que cette gloire est vaine et inconsistante, qu'elle se flétrit comme la fleur et l'herbe des champs, ils ne laissent pas, dans la pratique, que d'oublier cette vérité. Et comme leur conscience, privée de la lumière de la grâce, ne leur rend

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pas le témoignage fidèle des vertus, ils sollicitent auprès des hommes l'estime et les applaudissements qu'ils peuvent accorder, quoique tout cela ne soit que fausseté et que mensonge; car Dieu est le seul qui honore et qui élève sans se tromper ceux qui le méritent. Le monde change ordinairement les lots, et décerne ses honneurs à ceux qui en sont le moins dignes, ou aux intrigants qui savent les capter avec le plus d'adresse.

(1) Jean., XII, 28. — (2) Isa., LV, 9. — (3) I Rois., XVI, 7. — (4) Ps. XLIV, 13.

1926. Fuyez cet écueil, ma fille; ne vous attachez point au plaisir que procurent les louanges des hommes ; rejetez leurs avances et leurs flatteries. Donnez à chaque chose le nom et l'estime qu'elle mérite, car les enfants de ce siècle se conduisent en cela avec trop peu de réflexion. Jamais aucun des mortels n'a pu mériter d'être honoré des créatures comme mon très saint Fils; et pourtant il ne fit que dédaigner et accepter un instant les honneurs qu'on lui rendit à son entrée dans Jérusalem; il ne permit ce triomphe que pour manifester sa puissance divine, et pour rendre ensuite sa passion plus ignominieuse, ainsi que pour enseigner aux hommes qu'on ne doit pas recevoir les honneurs du monde pour eux-mêmes, si l'intérêt de la gloire, du Très-Haut ne présente pas une autre fin plus relevée, à laquelle on puisse les rapporter ; car sans cela ils sont vains et inutiles, puisqu'ils ne sauraient faire la véritable félicité des créatures capables d'un bonheur éternel. Et comme je vois que vous souhaitez savoir la raison pour laquelle je ne me trouvais point près de mon très saint Fils dans ce triomphe, je veux satisfaire votre désir, en vous rappelant ce que vous avez écrit souvent dans cette histoire de la vision que j'avais des œuvres intérieures de mon Fils bien-aimé dans le très pur miroir de son âme. Cette vision me faisait connaître quand et pourquoi il voulait s'éloigner de moi. Alors je me prosternais à ses pieds, et le suppliais de me déclarer sa volonté sur ce que je devais faire; et quelquefois cet adorable Seigneur me le déclarait et me le commandait expressément; d'autres fois il le laissait à mon choix, afin que je le fisse avec le secours de la lumière divine, et avec la prudence dont il m'avait douée. C'est ce qui eut lieu lorsqu'il résolut d'entrer dans Jérusalem triomphant de ses ennemis. Ainsi il me laissa libre de L'accompagner ou de rester à Béthanie; alors je le priai de me permettre de ne pas assister à cette manifestation mystérieuse, le suppliant néanmoins de me mener avec lui quand il retournerait à Jérusalem pour y souffrir et pour y mourir; parce que je crus qu'il lui serait plus agréable que je m'offrisse à participer aux ignominies et aux douleurs de sa Passion, qu'aux honneurs que les hommes lui rendaient; et il m'en serait revenu une part en qualité de mère, si j'eusse assisté à son triomphe, étant connue pour telle de ceux qui le bénissaient et le louaient; mais je ne recherchais point les applaudissements, et je savais d'ailleurs que le Seigneur les ordonnait pour découvrir sa divinité et sa puissance infinie, auxquelles je n'avais aucune part; et que par l'honneur qu'on me rendrait alors, je n'augmenterais pas celui qu'on lui devait comme à l'unique Sauveur du genre humain. Ainsi, pour jouir dans ma solitude de ce mystère et glorifier le Très Haut en ses merveilles, j'eus dans ma retraite la connaissance de tout ce que vous avez écrit. Il y a là pour vous une leçon qui vous excitera à imiter mon humilité, à détacher votre affection de tout ce qui est terrestre, et à vous élever aux choses célestes, qui vous inspireront un profond dégoût pour les honneurs du monde, connaissant par la divine lumière qu'ils ne sont que vanité des vanités et affliction d'esprit (1).

(1) Eccles., I, 14.

CHAPITRE VIII.

Les démons s'assemblent dans l'enfer pour délibérer sur

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

le triomphe que notre Sauveur Jésus-Christ reçoit dans Jérusalem. — Ce qui résulte de cette assemblée. — Les princes des prêtres et les pharisiens se réunissent de leur côté.

1927. Tous les mystères que renfermait le triomphe de notre Sauveur furent grands et admirables, comme nous l'avons remarqué; mais ce qui se passa dans l'enfer accablé par le pouvoir divin, lorsque les démons y furent précipités au moment de l'entrée triomphale de Jésus dans la ville sainte, ne nous fournit pas en son genre un moindre sujet d'admiration. Depuis le dimanche auquel ils essayèrent cette défaite jusqu'au mardi suivant, ils restèrent deux jours entiers sous le poids de la droite du Très Haut, éperdus à la fois de honte et de fureur, et ils exhalaient leur rage devant tous les damnés par des hurlements effroyables ; une nouvelle épouvante se répandit à travers ces sombres régions, dont les infortunés habitants virent s'accroître leurs tourments. Le prince des ténèbres Lucifer, plus troublé que tous les autres, convoqua tous les démons, et se plaçant, comme leur chef, dans un lieu plus élevé, il leur dit

1928. « Il n'est pas possible que cet homme, qui nous persécute de la sorte, qui ruine notre empire et qui brise mes forces, ne soit pas plus que prophète. Car Moïse, Élie et Élisée, et nos autres anciens ennemis ne nous ont jamais vaincus avec une pareille violence, quoiqu'ils aient opéré d'autres merveilles ; et je remarque même qu'il ne m'a pas été caché autant d'œuvres de ceux-là que de celui-ci, surtout quand à ce qui se passe dans son intérieur, où je ne sais presque rien découvrir. Or comment un simple homme pourrait-il faire cela, et exercer sur toutes choses un pouvoir aussi absolu que celui que tout le monde lui reconnaît ? Il reçoit sans émotion et sans aucune complaisance les louanges que les hommes lui donnent pour les merveilles qu'il a faites. Il a montré en cette entrée triomphante qu'il vient de faire dans Jérusalem un nouveau pouvoir sur nous et sur le monde, puisque je ne me trouve pas assez fort pour accomplir mon dessein, qui est de le détruire et d'effacer son nom de la terre des vivants (1). A l'occasion de ce triomphe, non seulement les siens l'ont proclamé publiquement bienheureux, mais beaucoup de gens soumis à ma domination se sont joints à eux et l'ont même reconnu pour le Messie, pour Celui qui est promis dans la loi des Juifs; de sorte qu'ils ont tous été portés à le révéler et à l'adorer. C'est beaucoup pour un simple mortel, et si celui-ci n'est rien de plus, il est sûr qu'aucun autre n'a joui auprès de Dieu d'une aussi haute faveur, et qu'il s'en sert et s'en servira encore pour nous causer de grandes pertes ; car depuis que nous avons été chassés du ciel, il ne nous est pas arrivé d'essayer des défaites comparables à celles auxquelles nous accoutume cet homme depuis sa naissance, ni de rencontrer une pareille vertu. Et s'il est par malheur le Verbe incarné (comme nous avons sujet de le craindre), nous ne devons rien négliger, c'est une affaire qui demande toute notre attention; parce que si nous le laissons vivre, il attirera tous les hommes après lui par son exemple et par sa doctrine. J'ai tâché quelquefois, pour assouvir ma haine, de lui ôter la vie, mais ç'a été toujours en vain; car dans son pays j'avais disposé quelques personnes à le précipiter du haut d'une montagne, et il eut la puissance d'échapper à ses ennemis (2). Une autre fois, étant à Jérusalem, je fis prendre à plusieurs pharisiens la résolution de le lapider, et il se déroba tout à coup à leurs regards (3).

(1) Jerem., XI, 19. — (2) Luc., IV, 30. — (3) Jean., VIII, 59.

1929. J'ai maintenant pris des mesures plus sûres avec son disciple et notre ami Judas; je lui ai inspiré le dessein de vendre et de livrer son maître aux pharisiens, que j'ai aussi animés

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

d'une furieuse envie par laquelle ils le feront sans doute mourir d'une mort fort cruelle, comme ils le désirent. Ils n'attendent qu'une occasion favorable, et je la leur prépare avec tout le zèle et toute l'adresse dont je suis capable; car Judas, les scribes et les princes des prêtres feront tout ce que je leur proposerai. Je trouve néanmoins en cette entreprise une grande difficulté que nous devons redouter et qui demande de sérieuses réflexions : c'est, que si cet homme est le Messie qu'attendent ceux de sa nation, il offrira ses peines et sa mort pour la résurrection des hommes, et il satisfera et méritera infiniment pour tous. Il ouvrira le ciel, et les mortels y jouiront des récompenses dont Dieu nous a privés, et ce sera pour nous un nouveau et insupportable tourment si nous ne faisons tous nos efforts pour l'empêcher. En outre, cet homme souffrant et méritant laissera au monde un nouvel exemple de patience pour les autres ; car il est très doux et très humble de cœur, nous ne l'avons jamais vu impatient ni troublé; il enseignera à tous la pratique de ces vertus, que j'abhorre le plus et qui déplaisent au même point à tous ceux qui me suivent. Ainsi il faut pour nos propres intérêts que nous délibérions sur ce que nous devons faire pour persécuter ce nouvel homme, et que vous me disiez ce que vous pensez de cette grave affaire. »

1930. Ces esprits de ténèbres entrèrent en de longues conférences sur cette proposition de Lucifer, se livrant à tous les transports de leur rage contre notre Sauveur, mais aussi regrettant l'erreur que déjà ils croyaient avoir commise, en travaillant à sa perte avec tant d'astuce et de malice; par un surcroît de cette même malice, ils prétendirent dès lors revenir sur leurs pas et empêcher sa mort, parce qu'ils étaient confirmés dans le doute qu'ils avaient que Jésus pût être le Messie, tout en ne parvenant pas à s'en assurer d'une manière certaine. Cette crainte jeta Lucifer dans un si grand et si pénible trouble, qu'ayant approuvé la nouvelle résolution qu'ils prirent de s'opposer à la mort du Sauveur, il rompit l'assemblée et leur dit : « Soyez sûrs, mes amis, que si cet homme est véritablement Dieu, il sauvera tous les hommes par ses souffrances et par sa mort; il détruira par ce moyen notre empire, et les mortels seront élevés à une nouvelle félicité et revêtus contre nous d'une nouvelle puissance. Quelle énorme bétise nous avons faite en machinant sa perte! Allons donc détourner notre propre malheur. »

1931. Après cette décision, Lucifer et tous ses ministres se rendirent dans la ville et dans les environs de Jérusalem, où ils firent quelques tentatives auprès de Pilate et de sa femme pour empêcher la mort du Seigneur, ainsi que le racontent les évangélistes (1); ils en firent aussi plusieurs autres qui ne sont pas mentionnées dans l'histoire évangélique, et qui ne laissent pourtant pas d'être véritables. Ainsi ils s'adressèrent en premier lieu à Judas, et par de nouvelles suggestions ils tâchèrent de le dissuader de la vente de son divin Maître, qu'il avait déjà conclue. Et comme il ne se décidait point à renoncer à son entreprise, le démon lui apparut sous une forme sensible, et fit tous ses efforts pour le persuader de ne plus songer à ôter la vie à Jésus-Christ par la main des pharisiens. Connaissant l'avarice insatiable du perfide disciple, il lui offrit beaucoup d'argent, afin qu'il ne le livrât pas à ses ennemis. De sorte que Lucifer se donna plus de peine en cette circonstance que lorsqu'il l'avait auparavant porté à vendre son doux et divin Maître.

(1) Matth., XVII,19; Luc., XXIII, 4; Jean., XVIII, 38.

1932. Mais, hélas ! que la misère humaine est grande ! Le démon, qui avait déterminé Judas à lui obéir pour le mal, fut impuissant lorsqu'il voulut le faire reculer. C'est que la force de la grâce que ce malheureux avait perdue ne secondait pas l'intention de l'ennemi, et sans ce divin secours, tous les raisonnements, toutes les impulsions du dehors ne sauraient amener une âme à quitter le péché et à suivre le véritable bien. Il n'était pas impossible à Dieu de porter à la vertu le cœur de ce disciple infidèle, mais la sollicitation du démon qui lui avait fait perdre la grâce,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

n'était pas un moyen convenable pour la lui faire recouvrer. Et le Seigneur avait de quoi justifier la cause de son équité ineffable s'il ne lui donnait pas d'autres secours, puisque Judas était arrivé à une si grande obstination même dans l'école de notre divin Maître, en résistant si souvent à sa doctrine, à ses inspirations et à ses faveurs, en méprisant avec une effroyable témérité ses conseils paternels, ceux de sa très douce Mère, l'exemple de leur sainte vie, leur conversation, et les vertus de tous les autres apôtres. L'impie disciple avait tout repoussé avec une opiniâtreté plus grande que celle d'un démon, et que celle d'un homme qui est libre de faire le bien ; il se précipita comme un forcené dans la carrière du mal; et il alla si loin, que la haine qu'il avait conçue contre son Sauveur et contre la Mère de miséricorde le rendit incapable de chercher cette même miséricorde, indigne de la lumière nécessaire pour distinguer la même lumière, et comme insensible même à la raison et à la loi naturelle, qui auraient suffi pour le détourner de persécuter l'innocent dont les mains libérales l'avaient comblé de bienfaits. Grande leçon pour la fragilité et la folie des hommes, qui sont exposés à tomber et à périr dans de semblables périls, parce qu'ils ne les craignent pas, et à donner à leur tour l'exemple d'une chute si malheureuse et si déplorable.

1933. Les démons ayant perdu l'espoir de changer les dispositions de Judas, s'en éloignèrent, et entreprirent les pharisiens, auxquels ils firent les mêmes propositions et tâchèrent de les persuader, de ne point persécuter notre Seigneur Jésus Christ; Mais par les mêmes raisons ils ne réussirent pas mieux auprès d'eux qu'auprès de Judas, car il ne leur fut pas possible de leur faire quitter le mauvais dessein qu'ils avaient formé. Il y eut bien quelques scribes qui par des motifs humains se demandèrent si ce qu'ils avaient résolu leur serait profitable ; mais comme ils n'étaient pas assistés de la grâce, la haine et l'envie qu'ils avaient conçues contre le Sauveur reprenaient bientôt le dessus dans leur âme. Les malins songèrent ensuite à travailler la femme de Pilate et Pilate lui-même ; et se servant de la pitié naturelle aux femmes, ils la portèrent, comme il est rapporté dans l'Évangile (1), à lui envoyer dire de ne point condamner cet homme juste. Par cet avis et par plusieurs considérations qu'ils présentèrent à Pilate ils le déterminèrent à toutes les tentatives qu'il fit pour soustraire l'innocent Seigneur à une sentence de mort, comme je le raconterai avec les détails nécessaires. Lucifer et ses ministres n'aboutirent malgré tous leurs efforts à aucun résultat. Lorsqu'ils en reconnurent l'inutilité, ils changèrent de plan, et entrant dans une nouvelle fureur, ils excitèrent les pharisiens, leurs satellites et les bourreaux à faire mourir le Sauveur de la mort la plus prompte ; mais après l'avoir tourmenté avec la cruauté impie qu'ils déployèrent pour altérer sa patience invincible. Le Seigneur permit qu'on lui fit subir tous les tourments imaginables, pour les hautes fins de la rédemption du genre humain, quoiqu'il empêchât que les bourreaux n'exercassent quelques cruautés indécentes auxquelles les démons les provoquaient contre son adorable personne, comme je le dirai plus loin.

(1) Matth., XXVII, 19.

1934. Le mercredi qui suivit l'entrée de notre Seigneur Jésus-Christ dans Jérusalem (ce fut le jour qu'il passa tout entier à Béthanie sans aller au Temple (1), les scribes et les pharisiens s'assemblèrent de nouveau dans la maison du chef des prêtres, qui s'appelait Caïphe, pour délibérer sur les moyens de se saisir par la ruse du Rédempteur du monde et de le faire mourir (2), parce que les honneurs que tout le peuple lui avait rendus dans cette conjoncture avaient augmenté leur haine et leur envie contre sa Majesté. Cette envie venait de ce que notre Seigneur Jésus-Christ avait ressuscité Lazare, et des autres merveilles qu'il avait faites dans le Temple. Ils décidèrent dans cette assemblée qu'il fallait lui ôter la vie (3), tout en couvrant leur horrible dessein du prétexte du bien commun, comme le dit Caïphe prophétisant le contraire de ce qu'il

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

prétendait. Le démon voyant leur résolution, inspira à quelques-uns la précaution de ne point exécuter leur projet, au jour de la fête de Pâque, de peur que le peuple, qui révérait Jésus-Christ comme le Messie ou comme un grand prophète; n'excitât quelque tumulte (4). Lucifer fit cela pour voir si, en retardant la mort du Sauveur, il pourrait l'empêcher. Mais comme Judas était déjà tyrannisé par sa propre avarice et par sa propre méchanceté, et privé de la grâce dont il aurait eu besoin pour en secouer le joug, il se rendit fort troublé et inquiet à l'assemblée des princes des prêtres, et leur proposa de leur livrer son maître ; la vente en fut conclue pour trente pièces d'argent, le traître se contentant de cette somme pour le prix de Celui qui renferme en lui-même tous les trésors du ciel et de la terre ; et afin de ne point perdre cette occasion, les princes des prêtres bâclèrent leur odieux marché malgré l'inconvénient de l'approche de la Pâque, la sagesse et la providence de Dieu le disposant de la sorte.

(1) Matth., XXI, 17. — (2) Matth., XXVI, 3. — (3) Jean., XI, 49 ; Matth., XXVI, 5; Marc., XIV, 2. — (4) Matth., XXVI, 15.

1935. C'est alors que notre Rédempteur dit à ses disciples ce que saint Matthieu rapporte: *Sachez que dans deux jours le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié* (1). Judas était absent lorsqu'il leur adressa ces paroles ; mais bridant de consommer sa trahison, il revint bientôt auprès des apôtres, et le perfide tâchait de découvrir par les questions qu'il faisait à ses compagnons, au Seigneur lui-même et à sa très sainte Mère, par quel lieu ils passeraient en partant de Béthanie, et ce que son divin Maître avait résolu de faire durant ces jours de fête. Le disciple infidèle s'informait adroitement de tout cela pour livrer avec plus de facilité le Sauveur entre les mains des princes des prêtres, selon l'accord qu'il avait fait avec eux, et prétendait par cette conduite hypocrite cacher sa trahison. Cependant ses intentions criminelles étaient connues non seulement du Sauveur, mais encore de sa très prudente Mère; car les saints anges l'informèrent incontinent de la promesse par laquelle il s'était engagé à le livrer aux princes des prêtres pour trente deniers. Ce même jour le traître eut la hardiesse de demander à notre grande Reine par quel endroit son très saint Fils avait résolu de passer pour aller célébrer la Pâque; et elle lui répondit avec une douceur incroyable : Qui peut, ô Judas, pénétrer les secrets jugements du Très Haut ? Dès lors elle cessa de l'exhorter à renoncer à ses mauvais desseins; néanmoins notre adorable Sauveur et sa miséricordieuse Mère le souffrirent toujours jusqu'à ce qu'il désespérât lui-même de son salut éternel. Mais la très douce colombe prévoyant la perte irréparable de Judas, et que son très saint Fils serait bientôt livré à ses ennemis, exhala de tendres plaintes en la compagnie des anges, car elle ne pouvait s'entretenir avec d'autres du sujet de sa douleur ; ainsi elle communiquait toutes ses peines à ces esprits célestes, et leur parlait avec tant de sagesse et de merveilleuse raison, qu'ils ne se lassaient point d'admirer une créature humaine qui au milieu d'une si amère affliction savait agir avec une sublime perfection jusqu'alors inouïe.

(1) Matth., XXVI, 2.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

1936. Ma fille, tout ce que vous avez appris et rapporté dans ce chapitre renferme de grands enseignements et de profonds mystères, dont les mortels peuvent tirer les fruits les plus salutaires, s'ils les étudient avec attention. Vous devez en premier lieu remarquer, sans une imprudente curiosité, que, comme mon très saint Fils est venu détruire les œuvres du démon (1) et le vaincre lui-même, afin d'affaiblir son empire sur les hommes, il fallait, selon cette intention, qu'en le maintenant dans sa nature angélique, et dans la science habituelle qui répond à cette même nature, il lui cachât néanmoins, ainsi que vous l'avez indiqué ailleurs, beaucoup

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de choses dont l'ignorance devait servir à réprimer la malice de ce dragon de la manière la plus convenable à la douce et forte providence du Très Haut (2). C'est pour cela que l'union hypostatique des deux natures divine et humaine lui fut cachée; et il se méprit tellement sur ce mystère, qu'il se perdit dans ses recherches, et ne cessa de changer d'opinion et de résolution jusqu'à ce que mon très saint Fils permit au moment opportun qu'elle connût et qu'il sût que son âme divinisée avait été glorieuse dès l'instant de sa conception. Il lui cacha aussi quelques miracles de sa très sainte vie, et lui en laissa connaître d'autres. La même chose arrive maintenant à l'égard de certaines âmes, et mon adorable Fils ne permet pas que l'ennemi connaisse toutes leurs œuvres, quoiqu'il pût naturellement les connaître; parce que sa Majesté les lui cache pour arriver à ses hautes fins en faveur des âmes. Mais plus tard elle permet ordinairement que le démon les connaisse pour sa plus grande confusion, comme il arriva dans les œuvres de la rédemption, lorsque, pour accroître son dépit et son humiliation, le Seigneur permit qu'il les connût. C'est pour cette raison que le dragon infernal épie avec tant de soin les âmes, pour découvrir non seulement leurs œuvres intérieures, mais même les extérieures. Vous comprendrez par-là, ma fille, combien grand est l'amour que mon très saint Fils a pour les âmes, depuis qu'il est né et qu'il est mort pour elles.

(1) I Jean., III, 8. — (2) Sag., VIII, 1.

1937. Ce bienfait serait plus général et plus continuel envers beaucoup d'âmes, si elles-mêmes ne l'empêchaient, en se rendant indignes de le recevoir et en se livrant à leur ennemi, dont elles écoutent les conseils pleins de malice et de perfidie. Et comme les justes, comme les grands saints, sont des instruments souples entre les mains du Seigneur, qui les gouverne lui-même, sans permettre qu'aucun autre les meuve, parce qu'ils s'abandonnent entièrement à sa divine Providence; il arrive au contraire à beaucoup de réprouvés qui oublient leur Créateur et leur Restaurateur, que, lorsqu'ils se sont livrés par le moyen de leurs péchés réitérés entre les mains du démon, il les porte à commettre toute sorte de crimes et les emploie à tout ce que sa malice dépravée désire, témoin le perfide disciple et les pharisiens homicides de leur propre Rédempteur. Les mortels ne sauraient trouver aucune excuse dans cet horrible désordre; car comme Judas et les princes des prêtres usèrent de leur libre arbitre pour rejeter la proposition que le démon leur fit de cesser de persécuter notre Seigneur Jésus Christ, ils auraient pu à plus forte raison en user pour ne point consentir à la pensée que cet esprit rebelle leur donna de le persécuter, puisque pour résister à cette tentation ils furent assistés du secours de la grâce s'ils eussent voulu y coopérer; et pour s'obstiner dans leurs desseins sacrilèges, ils ne se servirent que de leur libre arbitre, et que de leurs mauvaises inclinations. Que si la grâce leur manqua alors, ce fut parce qu'elle leur devait être refusée avec justice, à eux qui s'étaient assujettis au démon, pour lui obéir dans tout le mal imaginable, et pour ne se laisser gouverner que par sa volonté perverse, en dépit de la bonté et de la puissance de leur Créateur.

1938. Vous comprendrez par-là que ce dragon infernal n'a aucun pouvoir pour porter les âmes au bien, et qu'il en a un grand pour les pousser au mal, si elles oublient le dangereux état où elles se trouvent. Et je vous dis en vérité, ma fille, que si les mortels y faisaient de sérieuses réflexions, ils seraient dans de continuelles et salutaires frayeurs; car dès qu'une âme est une fois tombée dans le péché, il n'est point de puissance créée qui puisse la relever ni empêcher qu'elle se précipite d'abîme en abîme, parce que le poids de la nature humaine, depuis le péché d'Adam, tend au mal comme la pierre à son centre, par l'effet des passions qui naissent des appétits concupiscible et irascible. Joignez à cela l'entraînement des mauvaises habitudes, l'empire que le démon acquiert sur celui qui pêche, la tyrannie avec laquelle il l'exerce, et alors, qui sera assez ennemi de lui-même pour ne pas craindre ce péril? La seule puissance infinie de

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Dieu peut délivrer le pécheur, sa main seule peut le guérir. Et cela étant incontestable, les mortels ne laissent pas que de vivre aussi tranquilles et aussi insouciantes dans un état de perdition que s'il ne dépendait que d'eux d'en sortir par une véritable conversion quand ils le voudront. Beaucoup de gens savent et avouent qu'ils sont incapables de se retirer sans le secours du Seigneur de l'abîme où ils sont; et cependant avec cette connaissance habituelle et stérile, au lieu de le prier de les secourir, ils l'offensent et l'irritent de plus en plus, et prétendent que Dieu les attende avec sa grâce, jusqu'à ce qu'ils soient las de pécher ou qu'ils aient atteint le dernier terme de leur malice et de leur folle ingratitude.

1939. Tremblez, ma très chère fille, devant ce danger formidable, et gardez-vous d'une première faute; car si vous y tombez, vous en éviterez plus difficilement une seconde, et votre ennemi acquerra de nouvelles forces contre vous. Sachez que votre trésor est précieux, que vous le portez dans un vase fragile (1), et qu'un seul faux pas peut vous le faire perdre. Les ruses dont le démon se sert contre vous sont grandes, et vous êtes moins adroite et moins expérimentée que lui. C'est pourquoi vous devez mortifier vos sens, les fermer à tout ce qui est visible, et mettre votre cœur à l'abri, sous la protection du Très Haut, comme dans une forte citadelle, d'où vous résisterez aux attaques et aux persécutions de l'ennemi. Que la connaissance que vous avez eue du malheur de Judas, suffise pour vous faire redouter les périls de la vie passagère. Quant à la nécessité de m'imiter en pardonnant à ceux qui vous haïssent et vous persécutent, en les aimant, en les supportant avec une patience charitable, en invoquant pour eux le Seigneur avec un véritable zèle de leur salut, comme je le fis à l'égard du perfide Judas, je vous ai maintes fois donné les avis les plus pressants; je veux que vous vous signaliez dans la pratique de cette vertu, et que vous l'enseigniez à vos religieuses et à tous ceux que vous fréquenteriez; car la patience et la douceur que mon très saint Fils et moi avons exercées en toute sorte de rencontres, couvriront d'une confusion insupportable tous les mortels qui n'auront pas voulu se pardonner les uns aux autres avec une charité fraternelle. Les péchés de haine et de vengeance seront punis au jugement avec une plus grande indignation, et ce sont ceux qui, en la vie présente, éloignent davantage les hommes de la miséricorde infinie de Dieu, et qui les approchent de plus en plus de la damnation éternelle, s'ils ne s'en corrigent avec un profond repentir. Ceux qui sont doux envers leurs persécuteurs et qui oublient les injures, ressemblent particulièrement au Verbe incarné, qui ne cessait jamais de chercher les pécheurs, de leur pardonner et de leur faire du bien. L'âme qui l'imité en cela, puise à la source même de la charité et de l'amour de Dieu et du prochain, des dispositions et des qualités spéciales, qui la rendent merveilleusement apte et propre à recevoir les influences de la grâce et les faveurs de la divine droite.

(1) II Cor., IV, 7.

CHAPITRE IX.

Notre Sauveur Jésus-Christ étant à Béthanie, prend congé de sa très sainte Mère le jeudi de la Cène pour aller souffrir. — Notre grande Reine le prie de lui accorder la communion quand il en serait temps. — Elle le suit à Jérusalem avec la Madeleine et quelques autres saintes femmes.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1940. Pour continuer le cours de cette histoire, nous avons laissé le Sauveur du monde accompagné de ses apôtres retourner à Béthanie, après son entrée triomphante dans Jérusalem. J'ai dit au chapitre précédent ce que firent les démons avant que Jésus-Christ fût livré aux princes des prêtres, et les autres choses qui résultèrent de leur assemblée, de la trahison de Judas et du conciliabule des pharisiens. Revenons maintenant à ce qui se passa à Béthanie, où notre auguste Reine resta avec son très saint Fils, et le servit durant les trois jours qui s'écoulèrent depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au jeudi. L'auteur de la vie se trouva pendant tout ce temps avec sa bienheureuse Mère, excepté celui qu'il prit pour aller à Jérusalem instruire le peuple dans le Temple, le lundi et le mardi; car il ne se rendit point à Jérusalem le mercredi, comme je l'ai déjà marqué. Dans ces derniers voyages il informa ses disciples des mystères de sa passion et de la rédemption du genre humain avec plus de clarté. Et quoiqu'ils entendissent tous la doctrine de leur Dieu et de leur Maître, chacun y répondait néanmoins selon la disposition avec laquelle il l'écoutait, selon les effets qu'elle produisait et selon les sentiments qu'elle excitait dans son cœur; ils étaient toujours un peu froids et si faibles qu'ils n'accomplirent point dans le cours de la passion ce qu'ils avaient promis, comme l'événement le fit voir, et comme je le raconterai en son lieu.

1941. Notre Sauveur communiqua à sa divine Mère, durant ces derniers jours qui précédèrent sa passion, de si hauts mystères de la rédemption du genre humain et de la nouvelle loi de grâce, qu'il y en a plusieurs qui seront cachés jusqu'à ce que l'on jouisse de la vue du Seigneur dans la patrie céleste. Je ne puis déclarer que fort peu de chose de ceux que j'ai connus; mais notre adorable Sauveur mit en dépôt dans le cœur de notre très prudente Reine tout ce que David appelle secrets et mystères de sa sagesse (1). Ils concernaient principalement les œuvres du dehors, dont Dieu même avait bien voulu se charger; savoir : notre rédemption, la glorification des prédestinés, et, comme but suprême, l'exaltation de son saint Nom. Notre divin Maître prescrivit à sa très prudente Mère tout ce qu'elle devait faire durant le temps de la passion et de la mort qu'il allait souffrir pour nous, et la prévint d'une nouvelle lumière. Dans tous ces entretiens, il lui parla avec un air plus sérieux qu'à l'ordinaire, dans l'attitude d'un roi plein de majesté, selon que l'importance du sujet le demandait; car alors toutes les tendresses de fils et d'époux cessèrent entièrement. Mais comme l'amour naturel de la très douce Mère et l'ardente charité de son âme très pure dépassaient toutes les conceptions des intelligences créées, comme d'un autre côté elle prévoyait la fin prochaine des rapports ineffables qu'elle avait eus avec son Dieu et son Fils, il n'est aucune langue qui puisse exprimer les tendres et douloureuses affections du cœur de cette incomparable Mère ni les amoureuses plaintes qu'elle exhalait; tourterelle mystérieuse qui commençait à sentir les ennuis d'une solitude que toutes les autres créatures du ciel et de la terre ne pouvaient embellir.

(1) Ps.L, 8.

1942. Le jeudi qui fut la veille de la passion, et de la mort du Sauveur étant arrivé, le Seigneur avant le lever du soleil appela sa très amoureuse Mère, qui s'étant prosternée à ses pieds selon sa coutume, lui répondit : « Parlez, mon divin Maître, car votre servante vous écoute. » Son très saint Fils la releva, et lui dit avec une douceur toute céleste : « Ma Mère, voici le temps fixé par la sagesse éternelle de mon Père, où je dois opérer la rédemption du genre humain, que sa sainte volonté mille fois bénie m'a recommandé; il faut donc que nous exécutions le sacrifice de la nôtre, que nous lui avons si souvent offert. Permettez-moi d'aller souffrir et mourir pour les hommes, et consentez en qualité de mère véritable à ce que je me livre à mes ennemis pour obéir à mon Père éternel; concourez avec moi par cette obéissance à l'œuvre du salut éternel, puisque j'ai reçu de votre sein virginal mon être d'homme passible et mortel, dans lequel je dois

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

racheter le monde et satisfaire à la justice divine. Et comme vous avez volontairement donné votre *Fiat* pour mon incarnation (1), je veux que vous le donniez maintenant pour ma passion et pour ma mort sur la croix; par ce sacrifice que vous ferez à mon Père éternel, vous reconnaîtrez la faveur qu'il vous a faite en vous choisissant pour ma Mère; puisqu'il m'a envoyé afin que par le moyen de la passibilité de ma chair je recouvrasse les brebis perdues de sa maison, qui sont les enfants d'Adam (2). »

(1) Luc., I, 88. — (2) Matth., XVIII, 11.

1943. Ces paroles de notre Sauveur transpercèrent le cœur si tendre de la Mère de la vie; elle le sentit se briser en elle-même comme sous un nouveau pressoir par la douleur la plus forte qu'elle eût encore soufferte. C'est que l'heure arrivait, l'heure de la désolation et des larmes, l'heure dont elle ne pouvait appeler ni au temps ni à un autre tribunal supérieur, pour faire révoquer le décret efficace du Père éternel, qui avait marqué le moment de la mort de son Fils. La très prudente Mère voyait en lui un Dieu infini dans ses attributs et dans ses perfections, et un homme véritable; son humanité unie à la personne du Verbe, sanctifiée par cette union et élevée à la dignité la plus ineffable; elle repassait en son esprit l'obéissance qu'il lui avait montrée quand elle lui prodiguait ses soins maternels, les faveurs qu'elle en avait reçues pendant un si long temps qu'elle avait demeuré en son aimable compagnie, et elle se disait que bientôt elle serait privée de ces faveurs, de la beauté de son visage, de la douceur vivifiante de ses paroles; et que non seulement tout cela lui manquerait à la fois, mais qu'elle-même le livrait aux tourments, aux ignominies de sa passion, et au sacrifice sanglant de la mort de la croix ; et qu'elle le remettait entre les mains des ennemis les plus impitoyables. Toutes ces considérations, toutes ces images, qui frappaient alors plus vivement que jamais la prévoyante Mère, pénétrèrent son cœur amoureux d'une douleur vraiment indicible; mais la magnanimité de notre Reine surmontant sa peine insurmontable, elle se prosterna de nouveau aux pieds de son adorable Fils, et les baisant avec un très profond respect, elle lui répondit en ces termes :

1944. « Seigneur, Dieu très haut, et auteur de tout ce qui a l'être, je suis votre servante, quoique vous soyez le fils de mes entrailles, parce que votre bonté ineffable a daigné m'élever de la Poussière à la dignité de votre Mère; il est juste que ce vermisseau reconnaisse votre libérale clémence, et obéisse à la volonté du Père éternel et à la vôtre. Je m'offre avec résignation à son bon plaisir, afin que sa volonté éternelle et toujours aimable s'accomplisse en moi comme en vous. Le plus grand sacrifice que je puisse offrir sera de ne point mourir avec-vous, et de me voir dans l'impuissance d'empêcher votre mort en mourant moi-même à votre place ; car si je souffre à votre exemple et en votre compagnie, ce sera un grand soulagement à mes peines, qui seront toutes douces en comparaison des vôtres. Mon supplice à moi, ce sera de ne pouvoir pas vous perdre un instant de vue au milieu des tourments que vous endurez pour le salut des hommes. Recevez, ô mon unique bien ! le sacrifice de mes désirs, et la douleur que j'aurai de vous voir mourir, vous qui êtes l'Agneau très innocent, et la figure de la substance de votre Père éternel (1), tandis que je serai condamnée à vivre encore. Agréez aussi la douleur dont je serai pénétrée en voyant l'effroyable châtement du péché du genre humain retomber sur votre personne adorable par la main de vos cruels ennemis. O cieux ! ô éléments ! ô créatures qui y êtes renfermées ! esprits célestes, saints patriarches et prophètes, aidez-moi tous à pleurer la mort de mon bien-aimé, qui vous a donné l'être; et pleurez avec moi le malheur des hommes, qui, après avoir causé cette mort, perdront la vie éternelle qu'il leur doit mériter, sans qu'ils profitent d'un si grand bienfait. Oh ! malheureux réprouvés, mais bienheureux prédestinés, car vos robes ont été lavées dans le sang de l'Agneau (2) Louez le Tout Puissant, vous autres qui avez su profiter de ce bienfait. O mon Fils et le bien infini de mon âme, fortifiez votre Mère

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

affligée, et recevez-la pour votre disciple et votre compagne, afin que je participe à votre passion et à votre croix, et que le Père éternel, recevant votre sacrifice, reçoive aussi le mien, comme celui de votre Mère. »

(1) Hebr., I, 3. — (2) Apoc

1945. C'est en ces termes et en d'autres que je ne saurais traduire, que la Reine du ciel répondit à son très saint Fils, et elle s'offrit à différentes reprises à participer à sa passion et à l'imiter en toutes ses souffrances, comme coopératrice et coadjutrice de notre rédemption. Ensuite elle le pria de permettre qu'elle lui fit une autre demande à laquelle elle avait songé depuis longtemps, par la connaissance qu'elle avait de tous les mystères que le Maître de la vie devait opérer à la fin de la sienne; et la divine Majesté le lui ayant permis, la bienheureuse Mère lui dit : « Bien-aimé de mon âme et lumière de mes yeux, je ne suis pas digne, mon Fils, de ce que mon cœur souhaite; mais vous êtes, Seigneur, l'appui de mon espérance et en cette foi, je vous supplie de me faire participante, et si cela vous agréé, du sacrement ineffable de votre sacré corps et de votre précieux sang, que vous avez résolu d'instituer pour gage de votre gloire; afin que vous recevant encore dans mon sein, vous me communiquiez les effets d'un mystère si nouveau et si admirable. Je sais bien, Seigneur, qu'aucune créature ne peut dignement mériter un bienfait si excessif, que vous avez destiné entre vos œuvres par votre seule munificence; et pour solliciter maintenant cette même munificence, je ne puis que vous offrir à vous-même vos seuls mérites infinis. Que si j'ai quelque droit à faire valoir, parce que vous avez pris dans mes entrailles l'humanité très sainte dans laquelle vous les renfermez, je n'entends point en user tant pour vous rendre mien en ce sacrement, que pour être à vous par cette nouvelle possession, en laquelle je puis recouvrer votre douce compagnie. J'ai appliqué mes œuvres et mes désirs à cette divine communion, dès le moment où vous avez daigné m'en révéler le secret et me découvrir la volonté que vous aviez de demeurer dans votre sainte Église sous les espèces du pain et du vin consacrés. Revenez donc, Seigneur, à la première habitation de votre Mère, de votre amie et de votre servante, que vous avez exemptée du commun péché afin qu'elle vous reçût la première fois dans son sein. J'y recevrai maintenant l'humanité que je vous ai communiquée de mon propre sang, et nous y resterons étroitement unis dans un nouvel embrassement, qui fortifiera mon cœur, enflammera mes affections, et vous retiendra à jamais auprès de moi, vous qui êtes mon bien infini et l'amour de mon âme. »

1946. Notre auguste Reine exprima dans cette occasion beaucoup de sentiments de respect et d'un incomparable amour; car elle parla à son très saint Fils avec toute l'ardeur et toute la tendresse dont elle était capable, pour obtenir la participation de son sacré corps et de son précieux sang. Le Seigneur lui répondit aussi avec une douce affection, et lui accordant sa demande, il lui promit qu'elle jouirait de la faveur qu'elle sollicitait, lorsqu'il célébrerait l'institution de cet adorable Sacrement. Dès lors la très pure Mère fit de nouveaux actes d'humilité, de reconnaissance, de vénération et de foi pour se préparer à la communion eucharistique, après laquelle elle soupirait; et il arriva dans cette rencontre ce que je dirai en son lieu.

1947. Notre Sauveur Jésus-Christ ordonna ensuite aux saints anges de sa bienheureuse Mère de l'assister dès lors sous une forme visible pour elle, et de la servir et consoler dans son affliction et dans sa solitude, comme effectivement ils le firent. Il ordonna encore à notre grande Dame qu'aussitôt qu'il serait parti avec ses disciples pour Jérusalem, elle le suivit à peu de distance avec les saintes femmes qui étaient venues de Galilée en leur compagnie, et lui recommanda de les instruire et de les encourager, de peur que leur foi ne faiblît par le scandale qu'elles recevraient en le voyant souffrir et mourir, au milieu de tant d'ignominies, sur une croix

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

infâme. En terminant cet entretien, le Fils du Père éternel donna sa bénédiction à sa très amoureuse Mère, et lui fit ses adieux avant ce dernier voyage, qu'il n'entreprenait que pour souffrir et mourir. La douleur dont les cœurs du Fils et de la Mère furent pénétrés dans cette séparation surpasse tout ce qu'on en peut humainement concevoir; car elle répondit à leur amour réciproque, et cet amour était proportionné à la qualité et à la dignité de leurs personnes. Et, quoique nous ne puissions-nous en faire une juste idée, cela ne nous dispense pas d'y réfléchir sérieusement, et de partager avec toute la compassion dont nous sommes capables, la tristesse de notre divin Maître et de sa très sainte Mère, si nous ne voulons encourir le reproche d'ingratitude et d'insensibilité.

1948. Notre Sauveur ayant pris congé de sa tendre Mère et son Épouse désolée, quitta Béthanie le jeudi, qui fut celui de la Cène, un peu avant midi, accompagné des apôtres qui se trouvaient près de lui, pour aller à Jérusalem pour la dernière fois. A peine avait-il fait quelques pas sur cette route qu'il ne devait plus parcourir, qu'il leva ses yeux vers le Père éternel, et, le glorifiant par des louanges et des actions de grâces, il s'offrit de nouveau, avec le plus ardent amour et l'obéissance la plus absolue, à souffrir et à mourir pour tout le genre humain. Notre divin Maître fit cette prière et cette offrande de lui-même avec un zèle et une générosité si admirables, que, comme il est impossible de les dépeindre, il me semble que tout ce que j'en dirais me ferait trahir la vérité et mes désirs. Père éternel et mon Dieu, s'écriait notre Seigneur Jésus Christ, je vais par votre volonté et pour votre amour souffrir et mourir pour l'affranchissement des hommes, qui sont mes frères et les ouvrages de vos mains. Je vais me livrer pour leur salut, et pour rassembler et ramener à l'unité ceux qui sont dispersés par le péché d'Adam (1). Je vais préparer les trésors par lesquels les âmes créées à votre image et à votre ressemblance doivent être ornées et enrichies, afin qu'elles recouvrent le privilège de votre amitié et acquièrent le bonheur éternel, et afin que votre saint Nom soit connu et exalté de toutes les créatures. Pour ce qui est de votre côté et du mien, toutes les âmes trouveront dans votre miséricorde un remède efficace; ainsi votre équité inviolable sera justifiée à l'égard de ceux qui mépriseront cette rédemption surabondante. »

(1) Jean., XI, 52.

1949. La bienheureuse Vierge partit sur-le-champ de Béthanie pour suivre l'Auteur de la vie, accompagnée de Madeleine et des autres saintes femmes qui étaient venues de Galilée avec notre Seigneur Jésus-Christ. Et comme le divin Maître instruisait ses apôtres chemin faisant, et les disposait par les enseignements de la foi au spectacle de sa passion, afin qu'ils ne se laissassent ébranler ni par la vue des outrages qui l'attendaient, ni par les tentations de Satan, de même la Maîtresse des vertus consolait et prémunissait de ses avis ses pieuses disciples, afin qu'elles ne se trompassent point quand elles assisteraient à la flagellation et au crucifiement de leur adorable Maître. Et, quoique ces saintes femmes fussent naturellement plus timides et plus fragiles que les apôtres, elles se montrèrent néanmoins plus fortes que plusieurs d'entre eux dans la fidélité avec laquelle elles gardèrent la doctrine et les instructions de leur grande Maîtresse. Celle qui se distingua le plus en tout fut sainte Marie-Madeleine, ainsi que les évangélistes le rapportent (1); car elle avait un caractère magnanime, franc, énergique, et son âme était embrasée de tous les feux de l'amour divin. Aussi se chargea-t-elle, entre tous les premiers serviteurs de Jésus, d'accompagner et d'assister constamment sa Mère, sans la quitter un instant dans tout le cours de la passion; et c'est ce qu'elle fit comme une amante très fidèle.

(1) Matth., XXVII, 56; Marc., XV, 40; Luc., XXIV, 10; Jean., XIX, 25.

1950. La bienheureuse Mère s'associa à la prière et à l'offrande que le Sauveur fit dans cette

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

occasion; car elle voyait toutes les œuvres de son très saint Fils dans le clair miroir de cette lumière divine par laquelle elle les connaissait, pour les imiter, comme je l'ai dit si souvent. Notre grande Dame était servie et escortée par les anges qui la gardaient, et ils se manifestaient à elle sous une forme humaine, ainsi que le Seigneur lui-même le leur avait ordonné. Elle s'entretenait avec ces esprits célestes du grand sacrement de son adorable Fils, que ni ses compagnes ni toutes les créatures humaines ensemble ne pouvaient pénétrer. Ils connaissaient et appréciaient dignement l'amour immense qui consumait, comme un violent incendie, le cœur très pur et très innocent de la Mère, ainsi que la force irrésistible avec laquelle les délicieux parfums de l'amour réciproque de Jésus-Christ son Fils, son Époux, son Rédempteur, l'attiraient après lui (1). Ils présentaient au Père éternel le sacrifice de louange et d'expiation que lui offrait pour les pécheurs l'unique bien-aimée, choisie entre toutes les créatures. Et, comme tous les mortels ignoraient la grandeur de ce bienfait et de l'obligation dans laquelle les mettait l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, cette divine Reine commandait aux saints anges d'en rendre honneur, gloire et bénédiction au Père, au Fils, et au Saint-Esprit; et ils accomplissaient tout cela conformément à la volonté de leur puissante Princesse.

(1) Cant., I, 3.

1951. Les paroles me manquent, aussi bien que l'intelligence et la sensibilité, pour exprimer dignement ce que j'ai connu en cette circonstance de l'admiration des saints anges, qui, d'un côté, contemplaient le Verbe incarné et sa très sainte Mère acheminant l'œuvre de la rédemption avec tout le zèle que leur inspirait leur ardent amour pour les hommes, et d'un autre côté considéraient la noire ingratitude et l'endurcissement de ces mêmes hommes (1), qui méconnaissaient un bienfait dont la grandeur aurait forcé la reconnaissance des démons eux-mêmes, s'ils eussent été capables de le recevoir. Cette admiration des anges ne supposait nullement l'ignorance; elle n'accusait que notre odieuse insensibilité. Je suis une pauvre femme pleine de faiblesses et moins qu'un vermisseau de terre; mais je voudrais, sachant ce que j'ai appris, élever ma voix si haut qu'elle fut entendue par tout l'univers, afin de réveiller les enfants de la vanité et les amateurs du mensonge, et de leur rappeler ce qu'ils doivent à notre Seigneur Jésus-Christ et à sa très sainte Mère; je voudrais, prosternée à leurs pieds, les conjurer de n'être pas si ennemis d'eux-mêmes et si lents à sortir de cette funeste léthargie, qui les expose à la damnation éternelle et à la perte de la vie bienheureuse que notre Rédempteur Jésus-Christ nous a méritée par la mort cruelle de la croix.

(1) Ps. IV, 3.

Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.

1952. Ma fille, je vous appelle de nouveau, afin que votre âme étant éclairée par les dons singuliers de la divine lumière, vous vous plongiez dans le profond océan des mystères de la passion et de la mort de mon très saint Fils. Préparez vos puissances, et employez toutes les forces de votre cœur et de votre âme, pour vous rendre jusqu'à un certain point digne de connaître, de peser et de ressentir les ignominies et les douleurs que le fils du Père éternel lui-même a bien voulu souffrir, en s'humiliant jusqu'à mourir sur une croix pour racheter les hommes, et pour vous pénétrer de tout ce que j'ai fait et souffert, en l'accompagnant dans sa très cruelle passion. Je veux, ma fille, que vous vous appliquiez à cette science si négligée des mortels, et que vous appreniez à suivre votre Époux et à m'imiter, moi qui suis votre Mère et votre Maîtresse. En écrivant et en approfondissant en même temps ce que je vous enseignerai

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de ces mystères, je veux que vous vous dépouilliez entièrement de toutes les affections humaines et terrestres, et de vous-même, afin que, loin des choses visibles, vous marchiez sur nos traces dans un parfait dénuement des créatures. Et puisque je vous appelle maintenant à part pour l'accomplissement de la volonté de mon très saint Fils et de la mienne, et qu'en vous enseignant nous voulons enseigner les autres, il faut que vous regardiez et que vous reconnaissiez le bienfait de cette rédemption abondante, comme s'il vous eût été personnellement et exclusivement accordé, et comme s'il suffisait que vous seule n'en profitiez pas, pour que tout le fruit en fût perdu (1). Vous comprendrez par-là quelle estime vous en devez faire; car effectivement dans l'amour avec lequel mon très saint Fils a souffert et est mort pour vous, il vous a regardée avec les mêmes sentiments que si vous seule eussiez eu besoin de sa passion et de sa mort pour votre remède.

(1) Galat., II, 21.

1953. Vous devez mesurer sur cette règle votre obligation et votre gratitude. Et puisque vous connaissez la fatale insouciance que les hommes opposent à l'amour extrême que leur Dieu et leur Créateur fait homme leur a témoigné en mourant pour eux, travaillez à réparer cette injure, en l'aimant pour tous les autres, comme si vous seule étiez chargée de payer la dette commune par votre reconnaissance et votre fidélité. Gémissiez aussi sur la folie des hommes qui se jouent avec un si grand aveuglement de leur bonheur éternel, et qui amassent sur leur tête les trésors de la colère du Seigneur, en le frustrant des principaux effets de l'amour infini qu'il a fait éclater en faveur du monde. C'est pour cela que je vous découvre tant de secrets, et en même temps la douleur incomparable que je ressentis aussitôt que mon très saint Fils m'eut quittée pour aller au sacrifice de sa passion et de sa mort. Rien ne saurait exprimer l'affliction de mon âme en cette circonstance; mais si vous y pensez, toutes les peines vous paraîtront douces, les plaisirs terrestres insipides, et vous ne souhaiterez que de souffrir et que de mourir avec Jésus-Christ. Unissez votre compassion à la mienne, vous devez cette fidèle correspondance et ce retour aux faveurs que je vous accorde.

1954. Je veux aussi que vous considériez combien est en horreur aux yeux du Seigneur, aux miens et à ceux des bienheureux le peu de soin que les hommes prennent de fréquenter la sainte communion, et de s'en approcher avec les dispositions convenables et avec une dévotion fervente. C'est pour que vous compreniez bien et transmettiez cet avis important que je vous ai découvert ce que je fis, me préparant des années entières pour le jour auquel je devais recevoir mon très saint Fils dans l'adorable sacrement, ainsi que ce que je vous dicterai dans la suite pour l'instruction et la confusion des mortels; car si étant innocente, exempte de tout péché, et comblée de toutes les grâces, je n'ai pas laissé de faire tous mes efforts pour y ajouter de nouvelles dispositions par mon humilité, par ma reconnaissance et par une vive ferveur, que ne devez-vous pas faire, et vous et les autres enfants de l'Église, qui chaque jour, à chaque heure, commettent de nouvelles fautes et contractent de nouvelles souillures, avant que de s'approcher de la beauté de la divinité et de l'humanité de mon très saint Fils et Seigneur? Quelle excuse trouveront les hommes au jour du jugement, d'avoir eu Dieu lui-même parmi eux sous les espèces sacramentelles dans l'église, où il attend qu'ils viennent le recevoir pour les remplir de la plénitude de ses dons, et d'avoir cependant méprisé cet amour et ce bienfait ineffable, pour se livrer aux joies mondaines, et pour s'attacher à la vanité et au mensonge? Soyez étonnée, ma fille, comme les anges et les saints le sont, d'une telle folie, et gardez-vous bien d'y tomber.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

CHAPITRE X.

Notre Sauveur Jésus-Christ célèbre la dernière cène légale avec ses disciples. — Il leur lave les pieds. — Sa très sainte Mère connaît tous ces mystères.

1955. Le jeudi qui précéda le jour de sa passion et de sa mort, notre Sauveur poursuivait vers le soir, comme je l'ai dit, son chemin vers Jérusalem, s'entretenant avec ses disciples des profonds mystères qu'il leur annonçait. Ils lui proposèrent quelques doutes sur ce qu'ils n'entendaient pas; et il les résolut tous par des explications dignes du Maître de la sagesse et du Père le plus tendre, en faisant pénétrer dans leurs cœurs une douce lumière. Il avait toujours aimé les apôtres; mais dans ces derniers jours de sa vie, il voulut, semblable à un cygne divin, donner un charme nouveau aux accents de sa voix et aux expressions de son amour. Non seulement les approches de sa passion et la prévision de tant de tourments qu'il devait souffrir, n'arrêtaient point ses épanchements, mais comme le calorique concentré par l'opposition du froid se répand de nouveau avec toute son efficace, de même le feu de l'amour divin qui brûlait sans cesse dans le cœur de notre amoureux Jésus, s'en échappait plus ardent et plus actif que jamais, pour envelopper dans l'incendie ceux-là même qui voulaient l'éteindre, après avoir d'abord enflammé ceux qui lui étaient le plus proches. Il arrive ordinairement aux enfants d'Adam, excepté Jésus-Christ et sa très sainte Mère, de se mettre en colère dans les persécutions, de s'irriter des injures, de s'impatienter dans les peines, de se troubler de tout ce qui leur est contraire, de montrer de la mauvaise humeur à ceux qui les offensent, et de regarder comme une action héroïque de ne pas s'en venger sur-le-champ; mais l'amour de notre divin Maître ne fut point diminué par les injures qu'il devait recevoir en sa passion; il ne se rebuta ni pour l'ignorance de ses disciples, ni pour leur infidélité prochaine.

1956. Ils lui demandèrent où il voulait célébrer la Pâque de l'agneau (1); car cette nuit les Juifs célébraient leur souper comme une fête fort solennelle, et c'était en leur loi la plus claire figure de Jésus-Christ et des mystères qu'il devait opérer pour ce même peuple; mais les apôtres n'étaient pas encore capables de les comprendre. Notre divin Maître leur répondit en chargeant saint Pierre et saint Jean de le devancer à Jérusalem, et d'y préparer la cène de l'agneau pascal dans une maison où ils verraient entrer un serviteur portant une cruche d'eau, et de dire de sa part au maître de la maison de lui disposer un lieu pour souper avec ses disciples. Cet homme était un habitant de Jérusalem fort riche, fort considérable, dévoué au Sauveur, et du nombre de ceux qui avaient cru à sa doctrine et à ses miracles; de sorte qu'il mérita par sa piété que l'Auteur de la vie choisit sa maison pour la sanctifier par les mystères qu'il y opéra, la consacrant alors en un saint Temple pour les autres mystères qui y seraient opérés ensuite. Les deux apôtres s'empressèrent d'obéir, et selon les marques que le Seigneur leur avait annoncées, ils entrèrent dans cette maison, et prièrent le maître d'y recevoir notre Rédempteur pour y célébrer la grande fête des Azymes, car c'était le nom que l'on donnait à cette Pâque.

(1) Matth., XXVI, 17; XIV, 12; Luc., XXII, 9

1957. Le cœur de ce père de famille fut éclairé d'une grâce singulière, et il leur offrit libéralement sa maison et tout ce qui était nécessaire pour la cène légale; il indiqua aussitôt une grande salle (1) tapissée et ornée avec la magnificence convenable aux augustes mystères que notre Sauveur y voulait opérer, quoiqu'il les ignorât aussi bien que les deux apôtres. Lorsque les préparatifs furent terminés, le Seigneur arriva au logis avec les autres disciples, et sa

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

bienheureuse Mère ne tarda pas d'y venir aussi avec les saintes femmes qui l'accompagnaient. Aussitôt qu'elle y fut arrivée, elle se prosterna humblement et adora son très saint Fils selon sa coutume, puis elle lui demanda sa bénédiction, et le pria de lui prescrire ce qu'elle devait faire. Sa Majesté lui ordonna de se retirer dans une chambre de la maison, car elle était grande et commode, et d'y observer ce que la divine Providence avait déterminé de faire dans cette nuit, de fortifier les femmes qui étaient en sa compagnie, et de leur donner les instructions nécessaires. Notre puissante Reine obéit, et se retira avec ces saintes femmes. Elle leur dit de persévérer dans la foi et dans la prière, se préparant elle-même par des actes fervents à la communion qu'elle savait devoir bientôt recevoir, et toujours intérieurement attentive à tout ce que son très saint Fils faisait.

(1) Luc., XXII, 12.

1958. Lorsque sa très pure Mère se fut retirée, notre Sauveur Jésus entra avec les douze apôtres et les autres disciples dans la salle qu'on lui avait destinée, et il y célébra avec eux la cène de l'agneau, observant toutes les cérémonies de la loi, sans rien omettre des rites qu'il avait lui-même établis par l'intermédiaire de Moïse (1). Dans cette dernière cène, il instruisit les apôtres du sens de toutes les cérémonies de cette loi figurative; il leur fit connaître qu'il les avait prescrites aux anciens patriarches et prophètes pour symboliser ce qu'il devait lui-même accomplir en réalité comme Réparateur du monde ; que l'ancienne loi de Moïse et ses figures disparaîtraient devant la vérité qu'elles représentaient, que les ombres ne pouvaient que se dissiper, puisqu'il apportait la lumière et le principe de la nouvelle loi de grâce, sous laquelle subsisteraient seulement les préceptes de la loi naturelle, qui devait durer toujours, mais que ces préceptes seraient perfectionnés par d'autres préceptes divins, et par les conseils qu'il enseignait; que par l'efficace qu'il donnerait aux nouveaux sacrements de sa nouvelle loi, tous les sacrements de la loi de Moïse cesseraient comme insuffisants et purement figuratifs, et que c'était pour cela qu'il célébrait avec eux cette cène, par laquelle il mettait un terme aux cérémonies et à la force obligatoire de la loi ancienne, puisqu'elle ne tendait qu'à prédire et qu'à signifier ce que le Rédempteur faisait; et que, le but atteint, on n'avait plus besoin des moyens.

(1) Exod., XII, 3 etc.

1959. Les apôtres découvrirent par ce nouvel enseignement quelques-uns des grands secrets renfermés dans les profonds mystères que leur divin Maître opérait; mais les autres disciples qui se trouvaient avec eux n'eurent pas la même intelligence des œuvres de cet adorable Seigneur. Judas fut celui qui y fit le moins d'attention; il y comprit peu de chose, ou même rien du tout, parce qu'il était absorbé par son avarice, et qu'il ne songeait qu'à la trahison qu'il venait d'ourdir, et aux moyens de la consommer secrètement. Le Sauveur dissimulait aussi, parce que cette conduite convenait à son équité et à l'exécution de ses très hauts jugements. Il ne voulut pas l'exclure de la cène ni des autres mystères, jusqu'à ce que lui-même s'en éloignât par sa mauvaise volonté; au contraire, il le traita toujours comme son disciple, son apôtre et son ministre, et respecta son honneur, enseignant par cet exemple aux enfants de l'Église combien ils doivent vénérer ses ministres et ses prêtres, et conserver leur honneur sans divulguer les fautes et les faiblesses que la fragilité de la nature humaine ne leur permettra point de cacher. On n'en saurait trouver aucun plus méchant que Judas, et nous en devons être persuadés. Il n'est personne non plus qui puisse jamais s'égaliser à notre Seigneur Jésus-Christ, ni avoir autant d'autorité que lui; c'est ce que la foi nous enseigne. Or il n'est pas juste que ceux qui sont infiniment inférieurs au divin Maître fassent à l'égard de ses ministres meilleurs que Judas, quelque méchants qu'ils soient, ce que le Seigneur lui-même n'a pas fait à l'égard de cet abominable apôtre, et les prélats ne sont pas exempts de cette obligation ; car notre Seigneur

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Jésus- Christ était véritablement le Pontife souverain, et pourtant il a supporté Judas et lui a conservé son honneur.

1960. Notre Rédempteur fit dans cette occasion un cantique mystérieux à la louange du Père éternel, le bénissant de ce que les figures de l'ancienne loi s'étaient accomplies en lui, et pour la gloire qui en revenait à son saint nom; et après qu'il se fut prosterné et humilié quant à son humanité sainte, il adora et magnifia la Divinité comme infiniment supérieure à cette même humanité; et s'adressant au Père éternel, il lui fit intérieurement avec beaucoup de ferveur cette sublime prière :

1961. « Mon Père éternel, Dieu immense, votre divine volonté a déterminé de créer mon humanité, pour que je fusse comme homme le chef de toutes les créatures prédestinées à votre gloire et à une félicité éternelle, et pour qu'elles se disposassent par le moyen de mes œuvres à acquérir leur véritable béatitude (1). C'est pour cela, et pour racheter les enfants d'Adam de leurs péchés que j'ai vécu trente-trois ans parmi eux. Maintenant, Seigneur, le temps propice est arrivé, l'heure agréable à votre volonté éternelle est venue, où votre saint nom doit être manifesté aux hommes, connu de toutes les nations et exalté par la connaissance de la sainte foi qui doit révéler à tous votre Divinité incompréhensible. Voici le moment d'ouvrir le livre scellé de sept sceaux (2) que votre sagesse m'a donné, et de mettre une heureuse fin aux anciennes figures et aux sacrifices des animaux (3), qui ont représenté celui de moi-même que je veux offrir maintenant pour mes frères les enfants d'Adam, les membres de ce corps dont je suis chef, et les brebis de votre troupeau que je vous supplie de regarder avec miséricorde. Que si les anciens sacrifices et les figures que je réalise maintenant, apaisaient votre colère par les choses qu'ils représentaient, il est juste, mon Père, que cette colère cesse, puisque je m'offre volontairement en sacrifice afin de mourir sur la croix pour les hommes, et que je me sacrifie comme un holocauste dans le feu de mon amour (4). Modérez donc, Seigneur, la rigueur de votre justice, et regardez le genre humain avec clémence. Donnons aux mortels une loi salubre, par laquelle ils puissent s'ouvrir les portes du ciel qui ont été fermées jusqu'à cette heure par leur désobéissance. Qu'ils trouvent enfin un chemin assuré, et un libre accès pour entrer avec moi en présence de votre Divinité, s'ils veulent m'imiter, observer mes préceptes et suivre mes traces. »

(1) Rom., VIII, 29. — (2) Apoc., V, 29. — (3) Hebr., I, 1, etc. — (4) Ephes., V, 2.

1962. Le Père éternel agréa cette prière de notre Sauveur; et aussitôt il envoya du ciel des légions innombrables d'Ange, pour assister dans le cénacle aux œuvres admirables que le Verbe incarné y devait opérer. Pendant que tout cela se passait dans le cénacle, l'auguste Marie était dans son oratoire élevée à une très haute contemplation dans laquelle elle voyait ces merveilles aussi clairement et aussi distinctement que si elle y eût été présente ; et elle coopérait et répondait à toutes les œuvres de son très saint Fils comme coadjutrice de toutes, de la manière que son incomparable sagesse lui enseignait. Elle faisait des actes héroïques de toutes les vertus, par lesquelles elle devait répondre à celles de notre Seigneur Jésus-Christ; car elles résonnaient toutes par un écho mystérieux et divin dans le cœur de la très pure Mère, et alors notre bien-aimée Reine répétait à son tour les mêmes prières. Elle y ajoutait de nouveaux et divins cantiques de louanges pour ce que la très sainte humanité opérait en la personne du Verbe afin d'accomplir la volonté divine, et les anciennes figures de la loi écrite.

1963. De quelle admiration nous serions ravis comme le furent les anges et comme le seront tous les bienheureux dans le ciel, si nous connaissions maintenant cette ineffable harmonie des vertus et des œuvres qui se trouvaient coordonnées dans l'âme de notre puissante

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Dame comme dans un cœur savamment organisé, sans se confondre ni s'empêcher les unes les autres, lorsque toutes en général et chacune en particulier opéraient dans cette occasion avec la plus grande force ! L'auguste Princesse était remplie des divines lumières que j'ai marquées; et par là même elle savait que les cérémonies et les figures légales étaient accomplies en son très saint Fils, et qu'il les terminait en instituant la nouvelle loi et des sacrements plus nobles et plus efficaces. Elle considérait le fruit si abondant de la rédemption dans les prédestinés, la perte des réprouvés, l'exaltation du saint nom de Dieu, et de l'humanité sainte de son Fils Jésus, la connaissance et la foi universelle de la Divinité qui se propageraient dans l'univers entier; elle voyait le ciel fermé depuis tant de siècles s'ouvrir, afin que dès lors les enfants d'Adam y entrassent par l'établissement et le progrès de la nouvelle Église évangélique et de tous ses mystères, et reconnaissait que toutes ces grandes choses étaient le magnifique ouvrage de son très saint Fils, qui s'attirait l'admiration et les louanges de tous les courtisans célestes. Elle bénissait le Père éternel, et lui rendait des actions de grâces spéciales pour ces œuvres inénarrables, sans en omettre aucune, et elle puisait dans tous ces saints exercices une joie et une consolation indicibles.

1964. Mais elle considérait aussi que toutes ces œuvres merveilleuses devaient coûter à son propre Fils les douleurs, les ignominies, les affronts et les tourments de sa passion, et enfin la cruelle mort de la croix, qu'il devait subir tout cela en l'humanité qu'il avait reçue d'elle, et qu'un si grand nombre d'entre les enfants d'Adam, pour qui il allait souffrir, le paieraient d'ingratitude et perdraient le fruit abondant de la rédemption. Cette prévision remplissait d'amertume le cœur compatissant de la plus tendre des Mères. Mais comme elle était la vivante image de son très saint Fils, tous ces divers mouvements de joie et de tristesse se trouvaient en même temps dans son cœur magnanime. Ils n'étaient point capables de la troubler, et elle ne laissait point d'instruire et de consoler les saintes femmes qui étaient avec elle; au contraire, tout en se maintenant elle-même à la hauteur des lumières divines qu'elle recevait, elle savait, dans ses rapports extérieurs, descendre jusqu'à elles pour les éclairer et les fortifier par des conseils salutaires et par des paroles de vie éternelle. O admirable Maîtresse! ô exemplaire plus qu'humain! que nous devons tâcher d'imiter. Il est vrai que notre fonds de piété est imperceptible en comparaison de cet Océan de grâce et de lumière. Mais il est sûr aussi que nos peines ne sont presque qu'apparentes en comparaison de celles qu'elle a endurées, puisqu'elle seule a plus souffert que tous les enfants d'Adam ensemble. Et cependant, ni son exemple, ni son amour, ni notre intérêt éternel ne suffisent pour nous faire souffrir avec patience la moindre adversité qui nous survient. La moindre persécution nous trouble et nous met de mauvaise humeur; aussitôt nous nous laissons emporter par nos passions et abattre par la tristesse, nous y résistons avec colère, nous perdons la raison, nous devenons indociles; tout est en nous dans le désordre, et chacun de nos mouvements nous rapproche du précipice. D'un autre côté, la prospérité nous séduit et nous entraîne aussi à notre perte, de sorte que nous ne pouvons en aucun cas nous fier à notre nature corrompue et affaiblie par le péché. Dans toute espèce d'occasions, souvenons-nous donc de notre auguste Maîtresse pour régler nos sentiments désordonnés.

1965. La cène légale étant achevée et les apôtres bien instruits, notre Seigneur Jésus-Christ se leva de table, comme le rapporte saint Jean (1), pour leur laver les pieds. Et il fit auparavant une autre prière mentale au Père, se prosternant en sa présence comme nous avons vu qu'il l'avait fait au moment de la cène; et il dit : « Mon Père éternel, Créateur de tout l'univers, je suis votre image engendrée par votre entendement, et la figure de votre substance (2); et m'étant offert par la disposition de votre sainte volonté à racheter le monde par ma passion et par ma mort, je veux, Seigneur, selon votre bon plaisir, entrer dans ces mystères en m'humiliant jusqu'à

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

la poussière, quoique je sois votre Fils unique, afin de confondre l'orgueil de Lucifer par mon humilité. Pour donner l'exemple de cette vertu à mes apôtres et à mon Église, qui doit être établie sur ce fondement solide de l'humilité, je veux, mon Père, laver les pieds à mes disciples, et même à Judas, le dernier de tous par sa méchanceté; et me prosternant devant lui avec une humilité profonde et véritable, je lui offrirai mon amitié et son remède. Et quoiqu'il soit le plus grand ennemi que j'aie entre les mortels, je ne lui refuserai point ma miséricorde ni le pardon de sa trahison, afin que, s'il ne le reçoit pas, le ciel et la terre sachent que je lui ai ouvert les bras de ma clémence, et qu'il l'a méprisée lui-même par une volonté obstinée. »

(1) Jean., XIII, 4. — (2) Hebr., I, 3.

1966. Notre Sauveur fit cette prière avant que de laver les pieds à ses disciples. Et pour dépeindre jusqu'à un certain point les transports et la sainte ardeur avec lesquels son divin amour disposait et exécutait ces œuvres, on ne saurait trouver dans le langage des termes assez propres, ni dans toute la création des comparaisons assez justes; car l'activité du feu, l'impétuosité des flots de la mer, le mouvement de la pierre vers son centre, et tous ceux que l'on peut s'imaginer dans les éléments au dedans et au dehors de leur sphère ; tout cela est quasi inerte. Mais nous ne pouvons pas ignorer que ce ne soit son seul amour et sa seule sagesse qui aient pu inventer un tel genre d'abaissement, par lequel le Verbe incarné lui-même a humilié son front jusqu'aux pieds de l'homme, et jusqu'à ceux du plus pervers des mortels, qui fut Judas; c'est par cette humilité que Celui qui est la Parole du Père éternel, le Saint des saints, et essentiellement la bonté même, le Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois a bien voulu appliquer ses lèvres sacrées sur la partie du corps la plus vile et la plus sale, et se prosterner devant le plus méchant des hommes pour le justifier, s'il eût reconnu et reçu ce bienfait qu'on ne saurait jamais assez estimer ni assez célébrer.

1967. Après que notre divin Maître eut achevé sa prière, il se leva avec un visage très serein; et se tenant debout, il ordonna à ses disciples de se ranger et de s'asseoir, comme pour se constituer leur serviteur. Ensuite il quitta le manteau qu'il portait sur la tunique qui était tissée et sans couture, et qui tombait jusqu'aux pieds, sans pourtant les couvrir. Il avait dans cette occasion ses sandales, qu'il ôtait parfois quand il allait prêcher, et que parfois il gardait. Il s'en servait depuis que sa bienheureuse Mère les lui avait faites en Égypte, et elles s'étaient agrandies dans la même proportion que ses pieds avec l'âge, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut. Ayant quitté le manteau, dont l'Évangéliste fait mention sous le terme d'habits, il prit un linge, et s'en ceignit d'un bout, laissant l'autre extrémité libre (1). Ensuite il mit de l'eau dans un bassin pour laver les pieds des apôtres (2), qui considéraient avec admiration tout ce que faisait leur adorable Maître.

(1) Jean., XIII, 4. — (2) Jean., XIII, 5.

1968. Il s'adressa au prince des apôtres pour les lui laver, et lorsque le fervent apôtre vit prosterné à ses pieds le même Seigneur qu'il avait reconnu pour le Fils du Dieu vivant, réitérant dans son intérieur cette profession de foi par la nouvelle lumière qui l'éclairait, et reconnaissant avec une humilité profonde sa propre bassesse, il s'écria, dans son trouble et dans sa surprise : *Quoi ! Seigneur, vous me laveriez les pieds* (1) ! Mais notre Rédempteur lui répondit avec une douceur incomparable : *Vous ne savez pas maintenant ce que je fais; mais vous le saurez à l'avenir* (2). C'était lui dire : Obéissez d'abord à ma volonté, et ne préférez pas votre sentiment au mien, car vous renverseriez l'ordre des vertus, et vous les sépareriez. Vous devez soumettre votre entendement et croire que ce que je fais est convenable, et après que vous aurez cru et obéi, vous découvrirez les mystères de mes œuvres, à l'intelligence desquelles vous devez arriver

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

par la porte de l'obéissance; car sans l'obéissance elle ne saurait être véritablement humble, mais elle serait présomptueuse. Votre humilité ne doit pas non plus être préférée à la mienne; je me suis humilié jusqu'à la mort (3), et pour pratiquer une si grande humilité j'ai obéi; et tout en étant mon disciple, vous ne suivez pas ma doctrine, puisque sous prétexte de vous humilier, vous voulez désobéir, et renversant l'ordre des vertus, vous vous privez de l'humilité et de l'obéissance, en suivant la présomption de votre propre jugement.

(1) Jean., XIII, 6. — (2) *Ibid.*, 7. — (3) Philip., II, 8.

1969. Saint Pierre ne comprit pas la doctrine renfermée dans la première réponse de son divin Maître; car quoiqu'il fût à son école, il n'avait pas expérimenté les divins effets de ce mystérieux lavement des pieds que le Sauveur allait faire; et embarrassé par son humilité indiscrete, il répliqua au Seigneur Vous ne me laverez jamais les pieds (1) ! L'Auteur de la vie lui répondit plus sévèrement : Si je ne vous lave pas, vous n'aurez point de part avec moi. Par cette menace notre adorable Maître établissait la sûreté de l'obéissance. Car il semble, au point de vue naturel, que saint Pierre eut quelque excuse de résister à une action si extraordinaire, et que l'esprit humain ne saurait approuver qu'un homme terrestre et pécheur permit que le même Dieu qu'il reconnaissait et qu'il adorait, se prosternât à ses pieds. Mais cette excuse n'était pas ici recevable, parce que notre divin Maître ne pouvait pas errer en ce qu'il faisait; et lorsqu'on ne découvre point évidemment que celui qui commande se trompe, l'obéissance doit être aveugle, et il ne faut point chercher des raisons pour s'en défendre. Notre Sauveur voulait en ce mystère arrêter le cours de la désobéissance de nos premiers parents, Adam et Ève, par laquelle le péché était entré dans le monde (2) et à cause du rapport que la désobéissance de saint Pierre avait avec la leur, notre Seigneur Jésus-Christ le menaça d'un autre châtiment semblable à celui dont ils avaient été menacés, disant que, s'il n'obéissait, il n'aurait point de part avec lui; c'était l'exclure de ses mérites et du fruit de la rédemption, par laquelle nous sommes rendus dignes de son amitié et de participer à sa gloire. Il le menaçait aussi de lui refuser la participation de son corps et de son sang, qu'il devait bientôt consacrer sous les espèces du pain et du vin; et tandis que le Seigneur voulait se donner, non en partie, mais tout entier dans cet adorable sacrement, et qu'il souhaitait avec la plus grande ardeur de se communiquer aux siens de cette manière mystérieuse, la désobéissance de l'apôtre eût pu le priver de cet amoureux bienfait, s'il y eût persisté.

(1) Jean., XIII, 8. — (2) Rom., V, 19.

1970. La menace que notre Rédempteur fit à saint Pierre, l'instruisit si bien et le mit dans une si sainte crainte, qu'il reprit aussitôt avec une parfaite soumission : Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête (1), afin que vous me laviez entièrement. Et ce fut comme s'il lui eût dit : J'offre mes pieds pour courir après tout ce qui vous sera agréable, mes mains pour l'exécuter, et ma tête pour ne suivre point mon propre jugement, quand il faudra vous obéir. Le Sauveur agréa cette soumission de saint Pierre, et lui dit : *Pour vous autres, vous êtes purs, mais non pas tous* (car l'infâme Judas se trouvait parmi eux), *et celui qui est lavé, n'a besoin que de se laver les pieds* (2). Notre Seigneur Jésus-Christ s'exprima ainsi, parce que les disciples (excepté Judas) étaient purifiés de leurs péchés et justifiés par sa doctrine; et ils avaient seulement besoin de laver leurs imperfections et leurs fautes légères pour s'approcher de la communion avec de meilleures dispositions, telles qu'elles sont requises pour recevoir la plénitude de ses divins effets, et obtenir une grâce plus abondante et plus efficace; car les péchés véniels, les distractions et la tiédeur sont de grands obstacles à cette plénitude. Ainsi saint Pierre fut lavé, et les autres obéirent, aussi émerveillés qu'attendris; car ils recevaient tous par ce mystérieux lavement des pieds une nouvelle effusion de lumières et de grâces.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Jean., XIII, 9. — (2) Jean., XIII, 10.

1971. Notre divin Maître vint pour laver les pieds à Judas, dont la noire trahison ne fut pas capable d'éteindre la charité de cet adorable Seigneur, ni d'empêcher qu'il ne lui donnât en quelque sorte de plus grands témoignages d'affection qu'aux autres apôtres. Et sans les leur faire remarquer, il les rendit sensibles pour Judas de deux manières. Extérieurement, il s'avança vers lui d'un air aimable et caressant, se prosterna à ses pieds, les lava, les baisa, et les mit contre sa poitrine avec une tendresse singulière. Intérieurement, il le favorisa de vives inspirations qu'il lui envoya selon le besoin de sa conscience dépravée; car ces secours furent en eux-mêmes plus grands à l'égard de Judas, qu'à l'égard d'aucun autre des apôtres. Mais comme il se trouvait dans de très mauvaises dispositions, tyrannisé par de vieilles habitudes vicieuses, et endurci dans son obstination partant de successives résolutions criminelles, comme son intelligence s'était obscurcie et ses puissances affaiblies, et qu'il s'était entièrement éloigné de Dieu, et livré au démon, qu'il avait placé dans son cœur comme sur le trône de sa malice, il résista à toutes les grâces et à toutes les inspirations qu'il recevait pendant que le Sauveur lui lavait les pieds. Il se fortifia dans cette résistance par la crainte de déplaire aux scribes et aux pharisiens, s'il manquait à l'accord qu'il avait fait avec eux. Et comme la présence de Jésus-Christ et la force de ses grâces tendaient à dissiper les ténèbres de son entendement, il s'éleva des abîmes de sa conscience une violente tempête qui le remplit de confusion, d'amertume, de colère, d'aigreur, et l'éloigna de son divin Maître et médecin au moment où il lui présentait une dernière fois le remède salulaire, que le malheureux changea lui-même en un poison mortel par cette méchanceté dont il était rempli.

1972. La malice de Judas résista à la vertu de ces divines mains, dans lesquelles le Père éternel avait mis tous ses trésors (1), et le pouvoir de faire des prodiges et d'enrichir toutes les créatures. Et quand même l'obstiné Judas n'aurait reçu que les grâces ordinaires, que la présence de l'Auteur de la vie opérait dans les âmes, et celles que sa très sainte personne y pouvait naturellement répandre, l'iniquité de ce misérable disciple n'en dépasserait pas moins toutes nos pensées. Notre Seigneur Jésus-Christ était merveilleusement bien fait de sa personne; il avait un air imposant et serein, une beauté pleine d'une douceur attrayante; les cheveux longs, à la manière des Nazaréens, lisses, d'une couleur entre le blond doré et le châtain; les yeux grands et bien fendus; le regard accompagné d'une grâce et d'une majesté admirables; la bouche, le nez, et toutes les parties du visage parfaitement proportionnés; et il se montrait en tout si aimable, qu'il inspirait à ceux qui le regardaient sans prévention un respect et un amour singulier. Son seul aspect pénétrait les âmes d'une joie ineffable, les éclairait, et produisait sur elles des impressions divines et d'autres effets admirables. Judas vit à ses pieds cette personne du Christ si digne d'amour et de vénération; il en reçut de nouveaux témoignages d'affection et des faveurs extraordinaires. Mais son ingratitude et sa perversité furent si grandes, que rien ne fut capable de l'émouvoir et d'amollir son cœur endurci; au contraire il s'irrita de la douceur de Jésus-Christ, et ne voulut point le regarder au visage, ni faire cas de sa personne; car dès qu'il eut perdu la grâce et la foi, il conçut une telle aversion pour sa divine Majesté et pour sa très sainte Mère, qu'il ne les regardait jamais au visage. La terreur qu'eut Lucifer de la présence de notre Sauveur fut en quelque façon plus grande; en effet, cet ennemi, comme je l'ai dit, trônait dans le cœur de Judas, et ne pouvant souffrir l'humilité que notre divin Maître pratiquait envers les apôtres, il prétendit sortir de Judas, et du cénacle; mais le Seigneur le retint par la puissance de son bras, afin d'y abattre alors son orgueil, quoique ensuite il en ait été chassé (comme je le dirai en son lieu); et c'est ce qui redoubla sa fureur et les doutes qu'il avait que Jésus-Christ ne fût véritablement Dieu.

(1) Jean., XIII, 2.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1973. Notre Sauveur acheva le lavement des pieds, et ayant repris son manteau, il s'assit au milieu de ses disciples, et leur fit cet admirable sermon, que rapporte l'évangéliste saint Jean, et qui commence par ces mots : *Savez-vous ce que je viens de vous faire? Vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Maître et votre Seigneur, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez la même chose que j'ai faite envers vous; puisque le serviteur n'est pas plus grand que le maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé* (1). Le Sauveur poursuivit son discours, instruisant ses apôtres, et leur communiquant de grands mystères, et une doctrine céleste, à l'exposition desquels je ne m'arrête pas ici, parce que les Évangélistes en font mention. Ce sermon donna aux apôtres de nouvelles lumières sur les mystères de la très sainte Trinité et de l'Incarnation, les disposa par une nouvelle grâce à celui de l'Eucharistie, et les confirma dans la connaissance qu'ils avaient reçue de la sublimité des miracles et de la prédication du Seigneur. Saint Pierre et saint Jean furent favorisés d'une illumination particulière; car chaque apôtre reçut plus ou moins de connaissance, selon ses dispositions et selon la volonté divine. Ce que rapporte saint Jean (2) des questions qu'il fit à notre Seigneur Jésus-Christ à la sollicitation de saint Pierre, pour savoir quel était le traître qui allait le trahir, ainsi que le divin Maître l'avait annoncé

lui-même, arriva pendant la cène, lorsque saint Jean était appuyé sur son sein. Saint Pierre désirait connaître le coupable, pour punir ou empêcher sa trahison par le zèle qui l'enflammait, et par cet amour pour Jésus-Christ qu'il faisait toujours éclater avant tous les autres. Mais saint Jean ne le lui déclara point, quoiqu'il le connût par le signe du morceau que le Sauveur offrit à Judas, signe par lequel il avait dit à l'Évangéliste qu'il le lui indiquerait; ainsi il ne le connut que pour lui seul, sans vouloir le découvrir à personne, pour pratiquer la charité qu'il avait apprise à l'école de notre adorable Maître.

(1) Jean., XIII, 13, etc. — (2) Jean., XIX, 23

1974. Saint Jean reçut des faveurs singulières pendant qu'il était penché sur le sein du Sauveur Jésus, et il y apprit de sublimes mystères touchant sa divinité et son humanité, et d'autres touchant sa bien heureuse Mère. Ce fut dans cette occasion que le Seigneur la lui recommanda; car il ne lui dit pas sur la croix qu'elle serait sa mère, ni à elle que le saint Évangéliste serait son fils; mais, *Voilà votre mère* (1) parce qu'il ne le déterminait pas alors, mais il manifestait seulement en public ce qu'il lui avait recommandé en particulier. Notre auguste Reine avait une connaissance fort claire, comme je l'ai marqué ailleurs, de tous les mystères que son très saint Fils opérait dans ce lavement des pieds, et pénétrait toutes ses paroles, glorifiant le Très Haut pourtant de bienfaits par des cantiques de louange. Et quand notre divin Maître opérait ces merveilles; elle ne les considérait point comme des choses qu'elle ignorât, mais comme voyant accomplir ce qu'elle savait auparavant, et qu'elle avait écrit dans son cœur, ainsi que la loi l'était sur les tables de Moïse (2). Dans ce même temps elle instruisait ses saintes disciples de tout ce qui pouvait leur être utile, et se réservait ce qu'elles n'étaient pas capables de comprendre.

(1) Jean., XIX, 27. — (2) Deut., V, 22.

Instruction que m'a donnée la puissante Reine du monde, la bienheureuse Marie.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1975. Ma fille, je veux que vous vous distinguiez dans les trois vertus principales de mon Fils et mon Seigneur, que vous avez dépeintes dans ce chapitre, afin qu'en les pratiquant vous l'imitiez comme son épouse et ma très chère disciple. Ces vertus sont, la charité, l'humilité et l'obéissance, que cet adorable Sauveur a fait surtout briller dans sa conduite à la fin de ses jours. Il est certain qu'il a donné pendant toute sa vie des marques éclatantes du grand amour qu'il portait aux hommes, puisqu'il a fait pour eux tant de merveilles dès l'instant qu'il fut conçu dans mon sein par l'opération du Saint-Esprit. Mais à la fin de sa vie, qui fut le temps auquel il établit la loi évangélique et le Nouveau Testament, la flamme de l'ardente charité et du feu amoureux qui brûlait dans son cœur, en jaillit au dehors avec une nouvelle force. Ce fut dans cette occasion que la charité de notre Seigneur Jésus-Christ agit avec toute son efficace en faveur des enfants d'Adam; car tout concourut alors pour l'exciter; de son côté, les douleurs de la mort qui l'environnaient (1); et du côté des hommes, les répugnances à souffrir et à recevoir leur propre bien, les ingratitude, les méchancetés, et les desseins d'ôter l'honneur et la vie à celui qui leur consacrait et donnait la sienne, et leur préparait le salut éternel. Par ces obstacles, l'amour, qui ne pouvait point s'éteindre (2), éclata davantage, et le Seigneur devint, pour ainsi dire, plus ingénieux à conserver ce même amour dans ses propres œuvres, à trouver le secret de demeurer parmi les hommes après qu'il aurait dû s'en éloigner, et à leur enseigner par son exemple et par sa doctrine les moyens assurés et efficaces pour participer aux effets de son divin amour.

(1) Ps. CXIV, 3. — (2) Cant., VIII, 7.

1976. Je veux que vous soyez fort savante et fort industrieuse en cet art d'aimer votre prochain pour Dieu. Vous le mettrez en pratique, si les injures et les peines que vous en recevrez ne font qu'augmenter en vous la charité, sachant qu'alors seulement elle n'est ni douteuse ni suspecte, quand, du côté de la créature, elle n'est provoquée ni par des bienfaits ni par des flatteries. Car en aimant celui qui vous fait du bien vous remplissez un devoir, mais si vous n'y prenez bien garde, vous ne savez pas si vous l'aimez pour Dieu ou pour les avantages qu'il vous procure; et, dans ce dernier cas, vous aimeriez votre intérêt, vous vous aimeriez vous-même plutôt que votre prochain en vue de Dieu, et quiconque aime pour d'autres fins que pour Dieu ne connaît point le pur amour de la charité; il n'est dominé que par l'amour aveugle de son propre intérêt. Mais si vous votre prochain sans y être porté par des considérations personnelles, alors vous aurez pour motif et pour objet principal le Seigneur lui-même, et c'est lui que vous aimerez en la créature, quelle qu'elle soit. Et comme vous pouvez exercer plus facilement la charité intérieure que l'extérieure, quoique vous deviez les embrasser toutes deux autant que vos forces vous le permettront, il faut que vous tâchiez, dans l'exercice de la charité et dans la dispensation des bienfaits spirituels, de vous appliquer toujours aux grandes choses, conformément aux desseins du Seigneur, par vos prières, par de pieuses pratiques et par de prudentes exhortations, travaillant par ces moyens au salut des âmes. Souvenez-vous que mon très saint Fils ne fit à personne aucun bien temporel qu'il ne lui communiquât en même temps un bien spirituel; car ses divines œuvres eussent été moins parfaites si elles avaient manqué de cette plénitude. Vous comprendrez par-là combien on doit préférer les biens de l'âme à ceux du corps; et ce sont ceux-là que vous devez toujours demander en premier lieu, quoique les hommes charnels ne demandent souvent, par un aveuglement étrange, que les biens temporels, oubliant les éternels et ceux qui supposent la véritable amitié et la grâce du Très Haut.

1977. Les vertus d'humilité et d'obéissance prirent un nouveau lustre en mon très saint Fils par les choses qu'il fit et qu'il enseigna lorsqu'il lava les pieds à ses disciples. Et il faudrait que votre cœur fût bien insensible et bien indocile aux leçons du Seigneur, si, malgré les lumières dont un si rare exemple remplit votre âme, vous ne vous humiliiez point au-dessous de la

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

poussière. Soyez donc persuadée dès maintenant que vous ne pourrez jamais avoir aucun sujet de dire ni de vous imaginer que vous êtes humiliée autant que vous le méritez, quand même vous seriez méprisée de toutes les créatures, quelque pécheresses qu'elles fussent, puisqu'aucune ne saurait être aussi Méchante que Judas, et que vous ne sauriez être aussi sainte et aussi parfaite que votre divin Maître. Néanmoins, si vous tâchez de mériter qu'il vous favorise et honore de cette vertu d'humilité, il vous donnera un genre de perfection et de ressemblance par lequel vous serez digne du titre de son épouse, et de participer à une espèce d'égalité avec lui. Sans cette humilité, nulle âme ne peut être élevée à une telle excellence ni à une participation si sublime; car on n'abaisse que ce qui est élevé, et on n'élève que ce qui est bas; ainsi une âme est toujours exaltée à proportion de son humilité et de ses anéantissements (1).

(1) Matth., XXIII, 12.

1978. Afin que vous ne perdiez pas cette perle de l'humilité au moment où vous croiriez la mieux garder, je vous avertis qu'il ne faut pas que vous en préfériez la pratique à l'obéissance, ni que vous la régliez par votre volonté, mais par celle de votre supérieur; car si vous préférez votre propre jugement à celui des personnes qui ont droit de vous commander, quoique vous le fassiez sous prétexte de vous humilier, vous tomberez par là même dans l'orgueil, puisque, dans ce cas, non seulement vous ne choisissiez pas la dernière place, mais vous vous élevez au-dessus du jugement de vos supérieurs. Cet avis vous prémunira contre l'illusion à laquelle vous seriez exposée en vous défendant, comme saint Pierre, des bienfaits du Seigneur; car par cette résistance vous vous priveriez non seulement des dons que vous faites difficulté de recevoir, mais même de l'humilité, qui est le plus grand de tous les trésors et celui que vous prétendriez conserver; vous manqueriez en même temps à la reconnaissance que vous devez au Seigneur pour les hautes fins qu'il a toujours en ses œuvres, et vous vous opposeriez à l'exaltation de son saint Nom. Il n'appartient pas à vous de scruter ses jugements impénétrables, ni de les réformer par les raisons plus ou moins plausibles sur lesquelles vous vous fondez pour vous persuader que vous êtes indigne de recevoir de telles faveurs ou de vous appliquer à de telles œuvres. Tout cela, ma fille, n'est qu'un germe de l'orgueil de Lucifer caché sous une humilité apparente, et cet ennemi prétend par-là vous rendre incapable de la participation du Seigneur, de ses dons et de son amitié, que vous désirez avec tant d'ardeur. Faites- vous donc une loi inviolable de croire aux faveurs du Très Haut; de les recevoir, les estimer et les reconnaître avec un profond respect, lorsque vos supérieurs vous déclareront qu'elles sont de lui, et ne marchez pas en chancelant sans cesse au milieu de nouveaux doutes et de nouvelles craintes; mais agissez avec ferveur, et alors vous serez humble, obéissante et douce.

CHAPITRE XI.

Notre Sauveur Jésus-Christ célèbre la cène sacramentelle en consacrant dans l'Eucharistie son très saint et véritable corps et son précieux sang. — Les prières et les demandes qu'il fait. — Sa bienheureuse Mère communie. — Autres mystères qui arrivèrent dans cette occasion.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1979. C'est en tremblant que je commence à traiter du mystère ineffable de l'Eucharistie, et de ce qui arriva en son institution car en élevant les yeux de l'âme pour recevoir la lumière divine, qui me guide dans cet ouvrage et qui me fait voir tant de merveilles unies ensemble, je me défie de ma faiblesse, que je découvre par cette même lumière. Mes puissances se troublent, et je ne saurais trouver des termes pour dépeindre ce que je vois et ce que ma pensée me représente, quoique tout cela soit fort au-dessous de l'objet à l'entendement. Je parlerai néanmoins, tout ignorante que je suis, pour ne pas manquer à l'obéissance et pour suivre l'ordre de cette histoire, en continuant le récit de ce que la très pure Marie a opéré en ces merveilles. Que si je ne m'exprime point avec une clarté digne de la grandeur du sujet, la faiblesse de mon sexe et l'admiration dans laquelle je suis m'excuseront; car il n'est pas aisé de s'occuper de la justesse et de la propriété des termes, lorsque la volonté désire ne suppléer à l'insuffisance des paroles que par des affections, et jouir dans la solitude de ce qu'il ne serait ni possible ni convenable de découvrir.

1980. Notre Seigneur Jésus-Christ célébra la cène légale sur une table qui n'était élevée de terre que d'environ six ou sept doigts, à demi étendu sur le parquet, comme les apôtres, selon la coutume des Juifs. Après qu'il eut achevé le lavement des pieds, il fit préparer une autre table de la hauteur de celles dont à présent nous nous servons pour prendre nos repas, terminant par cette cérémonie les cènes légales et les rites matériels et figuratifs pour commencer le nouveau festin par lequel il établissait la nouvelle loi de grâce. De sorte qu'il fit la première consécration sur une table ou sur un autel élevé, comme ceux que l'on voit dans l'Église catholique. On couvrit cette nouvelle table d'une nappe fort riche; puis l'on y mit un plat et une grande coupe en forme de calice, capable de contenir le vin que le Sauveur y voulait mettre, car il préparait toutes choses par sa puissance et, par sa sagesse divine. Le maître de la maison obéit à une inspiration d'en haut en lui offrant ces vases magnifiques, qui étaient d'une pierre précieuse semblable à l'émeraude. Les apôtres s'en servirent depuis dans le temps convenable pour consacrer, lorsqu'ils en eurent le pouvoir. Notre Seigneur Jésus-Christ s'assit avec les douze apôtres et quelques autres disciples; il se fit apporter du pain sans levain qu'il mit dans le plat, et du vin pur qu'il versa dans le calice, et prépara les autres choses nécessaires.

1981. Alors le Maître de la vie adressa à ses apôtres le discours le plus admirable, et ses paroles divines, qui pénétrèrent toujours jusque dans le plus intime du cœur, furent pour eux dans cette instruction comme des dards enflammés du feu de la charité, qui leur communiquait son doux embrasement. Il leur découvrit de nouveau les plus sublimes mystères de sa divinité, de son humanité et des œuvres de la rédemption. Il leur recommanda la paix et l'union de la charité qu'il leur devait laisser dans ce sacré mystère qu'il allait opérer (1). Il leur promit que, s'ils s'aimaient les uns les autres, son Père éternel les aimerait de l'amour dont il l'aimait lui-même (2). Il leur fit connaître l'importance de cette promesse, et qu'il les avait choisis pour fonder la nouvelle Église et la loi de grâce. Il leur renouvela les lumières qu'ils avaient de la suprême dignité, de l'excellence et des prérogatives de sa très pure Mère Vierge. Saint Jean fut favorisé d'une illumination particulière à cause de l'office auquel il était destiné. Notre auguste Reine, plongée dans une divine contemplation; regardait, de la chambre où elle s'était retirée, tout ce que son très saint Fils faisait dans le cenacle; et elle en avait une plus profonde intelligence que tous les apôtres et que tous les anges ensemble, qui, comme je l'ai dit ailleurs, y assistaient sous une forme humaine, adorant leur Seigneur, leur Roi et leur Créateur. Les mêmes anges allèrent prendre Hénoc et Élie là où ils étaient, et les amenèrent dans le cenacle, le Seigneur voulant que ces deux patriarches de la loi naturelle et de la loi écrite se trouvassent

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

présents à la nouvelle merveille et à l'établissement de la loi évangélique, et qu'ils participassent à ses ineffables mystères.

(1) Jean., XIV, 27. — (2) Jean., XVII, 26.

1982. Tous ceux dont je viens de parler étant assemblés, et considérant avec admiration ce que faisait l'Auteur de la vie, la personne du Père éternel et celle du Saint-Esprit apparurent dans le cénacle, comme il était arrivé au Jourdain et sur le Thabor. Tous les apôtres et tous les disciples ressentirent certains effets de cette apparition; il n'y en eut pourtant que quelques-uns pour qui elle fut visible, particulièrement l'évangéliste saint Jean, qui eut toujours le privilège de pouvoir jeter le regard perçant de l'aigle sur les divins mystères. Toute la cour céleste se réunit alors dans le cénacle de Jérusalem; telles furent la pompe et la magnificence avec lesquelles fut fondée l'Église du nouveau Testament, fut établie la loi de grâce et fut instituée l'œuvre de notre salut éternel ! Pour se faire une idée juste des actes du Verbe incarné, l'on doit remarquer que, comme il avait deux natures, la divine et l'humaine, et toutes deux en une seule personne, qui était celle du Verbe, les actes des deux natures sont pour cette raison attribués à une même personne, et c'est aussi pour cela que la même personne est appelée Dieu et homme. Par conséquent, lorsque je dis que le Verbe incarné parlait à son Père éternel et le priait, on ne doit pas entendre qu'il parlât et priât par la nature divine en laquelle il était égal au Père (1), mais en la nature humaine, en laquelle il lui était inférieur (2), ayant un corps et une âme comme nous. C'est de cette manière que notre Seigneur Jésus-Christ glorifia dans le cénacle son Père éternel pour sa divinité et pour son être infini, et le pria ensuite pour le genre humain en ces termes :

(1) Jean., X, 30 — (2) Jean., XIV, 28.

1983. « Mon Père, Dieu éternel, je vous exalte en l'être infini de votre divinité incompréhensible, en laquelle je suis une même chose avec vous et avec le Saint-Esprit (1) ; engendré de toute éternité par votre entendement (2), comme la figure de votre substance et l'image de votre propre nature indivisible (3). Je veux consommer l'œuvre de la rédemption du genre humain, que vous m'avez recommandée en la nature que j'ai prise dans le sein de ma Mère; lui donner la dernière perfection et la plénitude de votre bon plaisir; quitter le monde pour m'asseoir à votre droite, et vous amener tous ceux que vous m'avez donnés, sans qu'il s'en perde aucun (4), autant que cela dépend de notre volonté et de la suffisance de leur remède. Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes (5), et si en m'en allant je les laisse sans mon assistance, ils seront seuls, comme des orphelins abandonnés; c'est pourquoi je veux, mon Père, leur donner des gages de mon amour, qui ne saurait s'éteindre, et des récompenses éternelles que vous leur avez préparées. Je veux leur laisser un mémorial impérissable de ce que j'ai fait et souffert pour eux. Je veux qu'ils trouvent en mes mérites un facile et efficace remède au péché qu'ils ont contracté par la désobéissance du premier homme, et les réintégrer en l'entière possession du droit qu'ils ont perdu, et qu'ils avaient de prétendre au bonheur éternel pour lequel ils ont été créés.

(1) Jean., X, 30. — (2) Ps., CIX, 4. — (3) Hebr., I, 3. — (4) Jean., XVII, 12. — (5) Prov., VIII, 31.

1984. Et comme le nombre de ceux qui persévéreront dans la justice sera fort petit, il faudra bien assurer aux hommes d'autres remèdes par lesquels ils puissent la recouvrer et l'accroître en recevant de nouveau les dons les plus sublimes de votre clémence ineffable, pour les justifier et les sanctifier par des secours et des moyens divers dans l'état de leur dangereux pèlerinage. Que si nous avons déterminé par notre volonté éternelle de les tirer du néant pour leur donner

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

l'être et l'existence, ç'a été pour leur communiquer les grandeurs de notre divinité, nos perfections et notre éternelle félicité; votre amour, qui m'a fait naître passible et qui m'a obligé de m'humilier pour eux jusqu'à la mort de la croix (1), ne serait pas satisfait s'il n'inventait un nouveau mode de se communiquer aux hommes selon leur capacité et selon notre sagesse et notre puissance. Ce mode doit consister en des signes visibles, proportionnés à la condition sensible des hommes, et ces signes doivent produire des effets invisibles auxquels participera leur esprit invisible et immatériel.

(1) Philip., II, 3.

1985. «Pour ces très hautes fins de votre gloire, je demande, mon Père, le *Fiat* de votre volonté éternelle en mon nom et en celui de tous les pauvres et affligés enfants d'Adam. Que si leurs péchés provoquent votre justice, leurs misères et leurs besoins implorent votre miséricorde infinie. Et je joins à cette même miséricorde toutes les œuvres de mon humanité unie par un lien indissoluble à ma divinité; l'obéissance avec laquelle j'ai consenti non seulement à souffrir, mais à mourir pour eux ; l'humilité avec laquelle je me suis soumis aux hommes et à leurs jugements iniques; la pauvreté, et les travaux de ma vie, mes opprobres et ma passion; ma mort, et l'amour avec lequel j'ai accepté tout cela pour votre gloire, et afin que vous fussiez connu et adoré de toutes les créatures, capables de votre grâce et de votre félicité. Vous m'avez, mon Père, rendu frère des hommes; vous avez voulu que je fusse leur chef (1), comme celui de tous les élus qui doivent éternellement jouir avec nous de notre divinité, afin qu'ils soient, comme enfants, héritiers avec moi de vos biens éternels (2), et qu'ils participent, comme membres, à l'influence que je veux leur communiquer comme chef (3), selon l'amour que je leur porte comme à mes frères; et je veux, autant qu'il est en moi, les entraîner à ma suite, et les faire rentrer dans votre amitié et dans le doux commerce sous les lois duquel ils ont été formés en leur chef naturel, le premier homme.

(1) Coloss., I, 18. — (2) Rom., VIII, 17. — (3) I Cor., VI, 15.

1986. « Je détermine, Seigneur, par cet amour immense que tous les mortels puissent désormais être pleinement réengendrés en votre grâce par le sacrement du Baptême, et qu'ils le puissent recevoir aussitôt qu'ils seront nés, sans aucun concours de leur propre volonté, que des tiers manifesteront alors pour eux, afin qu'ils renaissent au jour de votre sagesse. Qu'ils soient dès lors héritiers de votre gloire, et marqués comme enfants de mon Église par un caractère indélébile; qu'ils soient purifiés de la souillure du péché originel ; qu'ils reçoivent les dons des vertus de foi, d'espérance, et de charité, avec lesquels ils puissent se montrer vos enfants dans leur conduite, vous connaître, espérer en vous, et vous aimer pour vous-même. Qu'ils reçoivent aussi les vertus avec lesquelles ils puissent régler leurs passions désordonnées par le péché, et discerner sans erreur le bien et le mal. Que ce sacrement soit la porte de mon Église, et qu'il rende ceux qui l'auront reçu capables des autres sacrements et des nouveaux bienfaits de votre grâce. Je détermine encore qu'après ce sacrement ils en reçoivent un autre, qui les confirme dans la sainte foi qu'ils ont professée et qu'ils doivent professer; afin qu'ils puissent la défendre avec fermeté, quand ils auront l'usage de la raison. Et comme la fragilité des hommes leur fera aisément transgresser ma loi, et que ma charité ne peut les laisser sans un remède qui leur soit facile et opportun, je destine à cet effet le sacrement de la Pénitence, par lequel, reconnaissant et confessant leurs péchés avec douleur, ils seront rétablis dans l'état de justice, et continueront à gagner des mérites pour la gloire que je leur ai promise. Ainsi Lucifer et ses ministres ne triompheront point de les avoir fait déchoir de l'état heureux dans lequel le baptême les avait mis.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1987. « Les hommes étant justifiés par le moyen de ces sacrements, seront capables de la participation la plus haute, la plus intime et la plus tendre qu'ils puissent avoir avec moi dans l'exil de leur vie mortelle; ils la réaliseront en me recevant d'une manière ineffable sous les espèces du pain et du vin; en celles du pain, je laisserai mon corps, et en celles du vin je laisserai mon sang. Je me trouverai véritablement et réellement tout entier en chacune de ces espèces consacrées; quoique j'établisse ce sacrement mystérieux de l'Eucharistie sous l'une et sous l'autre, parce que je m'y donnerai en forme d'aliment proportionné à la condition des hommes et à leur état de voyageurs, opérant toutes ces merveilles pour eux, et voulant rester ainsi au milieu d'eux jusqu'à la fin des siècles (1). Et afin qu'ils aient un autre sacrement qui les purifie et les soutienne lorsqu'ils seront arrivés au terme de la vie, je leur destine le sacrement de l'Extrême-Onction; qui leur sera aussi comme un gage de leur résurrection dans les mêmes corps qui auront été marqués par ce sacrement. Et comme tous tendent à sanctifier les membres du corps mystique de mon Église, en laquelle doit régner un ordre parfait, et chacun doit occuper le rang convenable à son ministère, je veux que les ministres de ces sacrements reçoivent eux-mêmes un sacrement particulier qui les élèvera, par rapport à tous les autres fidèles, au degré suprême du sacerdoce, et j'instituerai à cet effet le sacrement de l'Ordre, qui les revêtira d'un caractère spécial et les sanctifiera avec une efficacité merveilleuse. Et quoique ce soit de moi qu'ils doivent tous recevoir cette excellence, je veux qu'elle leur soit communiquée par l'intermédiaire d'un chef, qui sera mon vicaire, représentera ma personne, et sera le Pontife souverain, aux mains duquel je confierai les clefs du ciel, et je veux que tous lui obéissent sur la terre. Pour que rien ne manque à la perfection de mon Église, j'institue en dernier lieu le sacrement du Mariage, qui sanctifiera les rapports naturels établis pour la propagation du genre humain; afin que tous les états de l'Église soient enrichis et ornés de mes mérites infinis. C'est là, Père éternel, ma dernière volonté, par laquelle je fais tous les mortels héritiers de mes mérites, que leur dispensera ma nouvelle Église, dans laquelle je les mets en dépôt. »

(1) Matth., XXVIII, 20.

1988. Notre Rédempteur Jésus-Christ fit cette prière en présence des apôtres, sans qu'ils s'en aperçussent; mais la bienheureuse Mère, qui de sa retraite le voyait et l'imitait en tout, se prosterna et offrit comme Mère au Père éternel les demandes de son Fils. Et quoiqu'elle ne pût ajouter aucune valeur méritoire aux œuvres de son très saint Fils, néanmoins, en sa qualité de coadjutrice, elle unit ses prières aux siennes, comme dans les autres occasions semblables, et sollicita de son côté la divine miséricorde, afin que le Père éternel ne regardât point son Fils tout seul, mais toujours en compagnie de sa Mère. Aussi les regarda-t-il tous deux, et agréa-t-il à la fois les prières que le Fils et la Mère lui adressaient pour le salut des hommes. Notre auguste princesse fit encore dans cette circonstance une autre chose, parce que son très saint Fils l'en chargea. Pour la comprendre, il faut remarquer que Lucifer se trouva présent lorsque Jésus-Christ lava les pieds à ses apôtres, comme je l'ai dit au chapitre précédent; et ayant vu ce que le Sauveur faisait, et qu'il ne lui permettait pas de sortir du cénacle, il inféra de là qu'il destinait aux apôtres quelque bienfait insigne, et tout en reconnaissant son impuissance contre le Seigneur, il voulut, poussé par l'orgueil et par une haine implacable, pénétrer ces mystères pour tâcher de s'y opposer par quelque méchanceté. La bienheureuse Vierge connut le dessein de Lucifer, et vit que son très saint Fils lui remettait cette cause; c'est pourquoi brûlant du zèle de la gloire du Très Haut, et usant de son autorité de Reine, elle commanda au dragon et à tous ses ministres de sortir aussitôt du cénacle et de descendre dans les gouffres de l'enfer.

1989. Pour vaincre Lucifer, le bras du Tout Puissant arma la très pure Marie d'une nouvelle vertu, à laquelle ni lui ni les autres démons ne purent résister; ainsi ils furent précipités dans

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

l'abîme, jusqu'à ce qu'il leur fût de nouveau permis d'en sortir, et d'assister à la passion et à la mort de notre Rédempteur, par laquelle ils devaient être entièrement vaincus, et assurés que Jésus-Christ était le Messie, le Sauveur du monde, Dieu et homme véritable. On voit donc que Lucifer et ses ministres furent témoins de la cène légale, du lavement des pieds des apôtres et ensuite de toute la passion; mais ils ne furent présents ni à l'institution de la divine Eucharistie, ni à la communion que notre Seigneur Jésus-Christ donna lui-même aux apôtres. Les démons chassés, notre auguste Reine s'éleva à une plus haute contemplation des mystères qui s'approchaient, et les saints anges chantèrent la gloire du grand triomphe que cette nouvelle et vaillante Judith venait de remporter sur le dragon infernal. Au même moment notre divin Sauveur fit un autre cantique pour glorifier le Père éternel et lui rendre des actions de grâces de ce qu'il lui avait accordé ses demandes en faveur des hommes.

1990. Après tout ce que je viens de dire, notre Rédempteur prit en ses vénérables mains le pain qui était dans le plat, demandant intérieurement l'agrément du Très Haut et le priant de permettre qu'alors dans le cénacle, et plus tard dans la sainte Église, il se rendit réellement et véritablement présent dans l'hostie en vertu des paroles qu'il allait prononcer, comme obéissant à ces mêmes paroles; puis il leva les yeux au ciel avec tant de majesté, que les apôtres, les anges et la bienheureuse Vierge Mère elle-même furent saisis d'une nouvelle crainte révérencielle. Enfin, il prononça les paroles de la consécration sur le pain, qui fut changé Trans substantiellement en son véritable corps, et il prononça la consécration du vin sur le calice, changeant le même vin en son véritable sang. Aussitôt qu'il eut achevé de prononcer les paroles sacramentelles, le Père éternel répondit Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je trouve mes délices, et je les trouverai jusqu'à la fin du monde; il demeurera avec les hommes tout le temps que leur exil durera. La personne du Saint-Esprit confirma la même promesse. Et la très sainte humanité de Jésus-Christ en la personne du Verbe s'inclina profondément devant la Divinité dans le sacrement de son corps et de son sang. Notre grande Reine, qui était dans sa retraite, se prosterna et adora son Fils dans l'Eucharistie avec un respect infini. Ensuite les anges de sa garde et tous les autres anges l'adorèrent à leur tour, et après que ces esprits célestes l'eurent adoré, Hénoch et Élie en firent de même, chacun de son côté en leur nom et en celui des anciens patriarches et des prophètes de la loi naturelle et de la loi écrite.

1991. Tous les apôtres et disciples crurent à ce grand mystère, excepté le perfide Judas, et l'adorèrent avec une foi vive et une humilité profonde, chacun selon sa disposition. Et alors notre grand prêtre Jésus-Christ éleva son corps et son sang consacrés, afin que tous ceux qui assistaient à cette première messe l'adorassent de nouveau, comme ils le firent effectivement. Sa très pure Mère, saint Jean, Hénoch et Élie furent au moment de l'élévation éclairés d'une plus vive lumière, afin de mieux savoir comment le corps sacré du Sauveur se trouvait sous les espèces du pain et son précieux sang sous celles du vin, et en toutes deux Jésus-Christ vivant tout entier par l'union inséparable de son âme, de son corps et de son sang, comment la Divinité y résidait, et en la personne du Verbe celles du Père et du Saint-Esprit; et comment par ces unions, ces existences et ces concomitances inséparables, les trois personnes divines étaient présentes dans l'Eucharistie avec l'humanité parfaite de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce fut notre auguste Princesse qui pénétra plus avant toutes ces vérités, et l'intelligence que les autres en eurent fut proportionnée aux degrés de leur perfection. Ils connurent aussi l'efficace des paroles de la consécration, et qu'elles avaient dès lors une vertu divine, afin qu'étant prononcées sur la matière requise avec l'intention de Jésus-Christ par quelque prêtre que ce fût né ou à naître, elles changeassent la substance du pain en son corps, et celle du vin en son sang, laissant les accidents sans sujet, et avec un nouveau mode de subsister sans disparaître, et cela d'une façon si ineffable et avec tant de certitude, que le ciel et la terre passeront avant que cesse

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

l'efficace de cette formule de consécration, dûment prononcée par le prêtre et ministre de Jésus-Christ.

1992. La bienheureuse Marie connut aussi par une vision spéciale de quelle manière le corps sacré de notre Seigneur Jésus-Christ était caché sous les accidents du pain et du vin sans leur causer comme sans subir aucune altération, parce que ces mêmes accidents ne peuvent pas plus être les formes du corps du Sauveur, que ce corps ne peut devenir leur sujet. Ils conservent après la consécration la même étendue et les mêmes qualités qu'ils avaient auparavant, et ils occupent le même espace, comme on le voit en l'hostie consacrée; et le corps sacré y est d'une manière indivisible sans qu'une partie soit confondue avec l'autre, quoiqu'il ait toute sa grandeur; il est tout entier en toute l'hostie, et tout entier en chaque partie, sans que l'hostie l'étende ni le rétrécisse, et sans que le corps étende ni rétrécisse l'hostie; parce que l'étendue propre du corps ne dépend point de celle des espèces accidentelles, ni le volume des espèces du corps consacré ; ainsi ils ont un mode d'existence tout à fait distinct, et le corps pénètre la quantité des accidents sans qu'ils le puissent empêcher. Et quoique naturellement la tête demanderait un autre lieu et occuperait un autre point de l'espace que les mains et ainsi des autres parties, il arrive par la puissance divine que le corps consacré se trouve tout entier dans un même lieu; car ici il ne dépend point de l'étendue de l'espace qu'il occupe naturellement; la très sainte Eucharistie échappe à toutes ces dépendances, tous ces rapports, parce que le corps du Sauveur y peut être sans eux avec toutes ses dimensions ; il n'est pas non plus dans un seul endroit ni dans une seule hostie, mais en même temps dans toutes les hosties consacrées, quoique le nombre en soit presque infini.

1993. Elle comprit encore que, bien que le sacré corps n'eût, comme je viens de l'expliquer, aucune dépendance naturelle des accidents, il ne s'y trouverait néanmoins qu'autant de temps que les espèces du pain et du vin dureraient sans se corrompre, parce que la très sainte volonté de Jésus-Christ, auteur de ces merveilles, l'avait déterminé de la sorte. Ce fut comme une dépendance volontaire et morale de l'existence miraculeuse de son corps et de son sang avec l'existence intégrale des accidents. Et quand ils se corrompent par les causes naturelles qui peuvent les altérer, comme il arrive après qu'on a reçu le sacrement, car la chaleur de l'estomac les altère et les corrompt, ou par d'autres causes qui peuvent produire le même effet, alors Dieu crée de nouveau une autre substance au dernier instant où les espèces sont disposées à recevoir la dernière transmutation, et cette nouvelle substance qui remplace pour ainsi dire le corps consacré, sert à la nutrition du corps humain, qui se l'assimile et la pénètre de sa vie. Cette merveille de créer une nouvelle substance, qui absorbe les accidents altérés et corrompus, est une conséquence de la volonté divine, qui a déterminé que le corps sacré ne subsisterait point avec la corruption des espèces. Cela a même quelque rapport à l'ordre de la nature; car la substance de l'homme qui se nourrit, ne saurait prendre aucun accroissement que par une autre substance qui lui est ajoutée de nouveau, et dont les accidents primitifs ne peuvent se conserver dans le corps humain.

1994. La main du Tout Puissant a renfermé tous ces miracles et plusieurs autres dans ce très auguste sacrement de l'Eucharistie. La Reine de l'univers les approfondit tous par sa divine science; saint Jean, les patriarches de l'ancienne loi qui s'y trouvaient présents, et les apôtres en sondèrent plusieurs jusqu'à un certain point. La bienheureuse Marie, en connaissant la grandeur de l'ineestimable bienfait qui s'étendait sur tous les mortels, connut aussi l'ingratitude avec laquelle ils traiteraient un mystère si ineffable, institué pour leur remède; et elle se chargea dès lors de réparer autant qu'il lui serait possible notre insensibilité, et de rendre de continuelles actions de grâces du Père éternel et à son très saint Fils pour l'incompréhensible faveur que le

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

genre humain recevait. Elle voua toute sa vie à ces prières réparatrices, et elle les faisait souvent en versant des larmes de sang qui partaient de son cœur enflammé de la plus ardente charité, pour expier notre coupable et honteux oubli.

1995. Ce que j'admire le plus, c'est ce qui arriva à notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui, ayant élevé le très saint Sacrement, afin que les disciples l'adorassent, comme je l'ai dit, le divisa avec ses mains sacrées, et se communia lui-même le premier, comme le premier et le souverain Prêtre. Et se reconnaissant, en tant qu'homme, inférieur à la divinité qu'il recevait en son corps et en son sang consacrés, il se recueillit, s'humilia, et parut trembler en la partie sensitive, pour nous montrer deux choses : l'une, le respect avec lequel on doit recevoir son sacré corps; l'autre, la douleur qu'il ressentait de la témérité avec laquelle tant de personnes s'approcheraient de ce très, auguste sacrement. Les effets que produisit la communion dans le corps de Jésus-Christ furent divins et ineffables; car la gloire de son âme très sainte rejaillit quelques instants sur lui, comme lors de la transfiguration; mais cette merveille ne fut manifestée qu'à la très pure Mère, et un peu à saint Jean, à Hénoc, et à Élie. Après cette faveur, la très sainte humanité renonça en la partie inférieure à tout repos et à toute consolation jusqu'à la mort. La divine Mère découvrit aussi, par une vision particulière, comment son très saint Fils se recevait lui-même en l'Eucharistie, et comment il demeura lui-même dans son propre sein après s'être reçu. Tout cela produisit les plus sublimes effets en notre grande Reine.

1996. Notre Sauveur Jésus-Christ fit en se communiant un cantique de louanges au Père éternel, et s'offrit lui-même dans l'Eucharistie pour le salut du genre humain; ensuite il divisa une autre particule du pain consacré, et la remit à l'archange saint Gabriel, afin qu'il la portât à la bienheureuse Marie et qu'il la communiât. Par cette faveur les saints anges furent comme satisfaits et dédommagés de ce que la dignité sacerdotale, si excellente, était conférée aux hommes et non point à eux, d'avoir eu seulement entre leurs mains le corps consacré de leur Seigneur et de leur Dieu ; ils en ressentirent tous une joie nouvelle et inexprimable. Notre auguste Reine attendait, les yeux baignés de larmes, la sainte communion, lorsque l'archange Gabriel arriva avec une légion innombrable d'autres anges; elle la reçut de la main de ce saint prince la première après son adorable Fils, qu'elle imita en son humilité et en sa sainte crainte. Le très saint Sacrement fut mis en dépôt dans le sein de la très pure Marie, et dans son cœur, comme dans le véritable sanctuaire, et le plus décent tabernacle du Très Haut. Et ce dépôt du sacrement ineffable de l'Eucharistie y resta tout le temps qui s'écoula depuis cette nuit jusqu'après la résurrection, c'est-à-dire jusqu'au moment où saint Pierre consacra et dit sa première messe, comme je le rapporterai plus tard. Le Seigneur Tout Puissant ordonna de la sorte cette merveille, pour la consolation de sa divine Mère, et aussi pour accomplir par avance en cette manière la promesse, qu'il fit depuis à son Église, de demeurer avec les hommes jusqu'à la fin des siècles (1); car après sa mort, sa très sainte humanité ne pouvait point demeurer dans l'Église d'une autre manière, tant qu'on n'aurait point consacré son corps et son sang. Ainsi fut mise en dépôt dans la très pure Marie cette manne véritable, comme la manne figurative, l'avait été dans l'arche de Moïse (2). Et les espèces sacramentelles se conservèrent sans se corrompre dans son sein tout le temps qui se passa jusqu'à la nouvelle consécration. Elle rendit des actions de grâces au Père éternel et à son très saint Fils par de nouveaux cantiques, imitant encore en cela le Verbe incarné.

(1) Matth., XXVIII, 20. — (2) Hebr., IX, 4.

1997. Après que la Reine des anges eut reçu la communion, notre Sauveur donna le pain consacré aux apôtres, et leur ordonna de le départir entre eux et de le recevoir (1); il leur conféra par ces paroles la dignité sacerdotale, qu'ils commencèrent d'exercer en se communiant eux-

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

mêmes avec un souverain respect et avec beaucoup de larmes de dévotion, adorant le corps et le sang de notre Rédempteur, qu'ils avaient reçu. Ils eurent l'avantage d'être élevés les premiers à cette haute dignité, comme étant choisis pour être les fondateurs de l'Église évangélique (2). Ensuite saint Pierre, par le commandement de notre Seigneur Jésus-Christ, prit d'autres particules consacrées, et communia Hénoc et Élie. Et par les effets de cette communion, ces saints personnages furent fortifiés de nouveau pour attendre jusqu'à la fin du monde la vision béatifique, qui leur est différée depuis tant de siècles par la volonté divine. Les deux patriarches louèrent le Tout Puissant, et lui rendirent de ferventes actions de grâces pour une telle faveur; après quoi les saints anges les remirent au lieu d'où ils les avaient tirés. Le Seigneur réalisa ce prodige, pour donner à ceux qui avaient vécu sous les anciennes lois naturelle et écrite, des gages de son incarnation, de leur rédemption et de la résurrection générale. Car tous ces mystères sont renfermés dans le sacrement de l'Eucharistie, et en le donnant aux deux saints patriarches Hénoc et Élie qui vivaient en une chair mortelle, le Sauveur en étendit la participation aux deux états de ces anciennes lois; parce que les autres qui le reçurent étaient soumis à la nouvelle loi de grâce, dont les apôtres étaient les pères. Les deux saints Hénoc et Élie comprirent toutes ces choses, et rendirent, au nom des autres justes de leurs lois, des actions de grâces à leur Rédempteur et au nôtre pour ce mystérieux bienfait.

(1) Luc., XXII, 17. — (2) Ephes., II, 20.

1998. Il arriva un autre miracle fort secret en la communion des apôtres : ce fut que le perfide Judas, voyant que le divin Maître leur prescrivait de communier, résolut, l'infidèle, de ne le point faire, mais de garder secrètement, s'il le pouvait, le sacré corps, pour le porter au prince des prêtres et aux pharisiens, et de leur dire quel personnage était son maître, puisqu'il déclarait que ce pain était son propre corps, afin qu'ils condamnasent cette déclaration comme un grand crime; que, s'il ne pouvait pas réussir dans ce dessein, il se proposait de commettre quelque autre attentat contre cet adorable sacrement. La Reine de l'univers, qui observait par une très claire vision tout ce qui se passait, les dispositions intérieures et extérieures avec lesquelles les apôtres recevaient la sainte communion, et les effets que ce divin sacrement produisait en eux, vit aussi les intentions exécrables de l'obstiné Judas. Elle s'enflamma du zèle de la gloire de son Seigneur, comme Mère, comme Épouse et comme Fille; et, connaissant que c'était sa volonté qu'elle usât en cette occasion du pouvoir de Mère et de Reine, elle ordonna à ses anges de retirer successivement de la bouche de Judas le pain et le vin consacrés, et de les remettre avec les autres espèces eucharistiques; car il lui appartenait, dans cette rencontre, de défendre l'honneur de son très saint Fils et d'empêcher la nouvelle injure que Judas voulait lui faire. Les anges obéirent; ainsi, lorsque le plus méchant des hommes communia, ils lui ôtèrent de la bouche les espèces sacramentelles les unes après les autres, et, les ayant purifiées du contact de ce palais sacrilège, ils les remirent secrètement avec les autres espèces tant le Seigneur voulait toujours conserver l'honneur de son ennemi et de son apôtre endurci ! Et comme Judas ne fut pas des derniers à communier, et que les saints anges exécutèrent vivement l'ordre de leur Reine, ceux qui communierent après, selon leur rang d'ancienneté, reçurent ces espèces. Notre Sauveur rendit des actions de grâces au Père éternel, et termina par-là les mystères des Cènes légale et sacramentelle pour commencer ceux de sa passion, dont je parlerai dans les chapitres suivants. La Reine du ciel ne cessait de considérer avec admiration tous ces mystères, et de glorifier le Très Haut par des cantiques de louanges.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Instruction que j'ai reçue de notre auguste Maîtresse.

1999. O ma fille! si ceux qui professent la sainte foi catholique ouvraient leurs cœurs endurcis et pesants pour recevoir la véritable intelligence du sacré mystère et du bienfait inestimable de l'Eucharistie, ou si, affranchis des affections terrestres et de la tyrannie de leurs passions, ils s'appliquaient avec cette foi vivifiante à découvrir en la divine lumière leur félicité, et à considérer qu'ils possèdent au milieu d'eux dans le très saint Sacrement le Dieu éternel, qu'ils peuvent le recevoir, le fréquenter et participer aux effets de cette manne céleste! s'ils appréciaient le prix et la grandeur de ce don! s'ils estimaient ce trésor! s'ils goûtaient sa douceur! s'ils savaient y chercher la vertu cachée de leur Dieu Tout Puissant! Ah! ils n'auraient rien à désirer ni à craindre dans leur exil! Les mortels ne doivent point se plaindre dans l'heureux temps de la loi de grâce, si leur fragilité et leurs passions les affligent, puisqu'ils ont dans ce pain du ciel le salut et la force à leur disposition. Ils ne doivent point se troubler non plus, si le démon les tente et les persécute, puisqu'ils peuvent glorieusement le vaincre par le bon usage de ce sacrement ineffable, s'ils le reçoivent souvent et dignement dans cet espoir. La grande faute des fidèles est de ne point réfléchir à ce mystère, et de ne point se prévaloir de sa vertu infinie dans tous leurs besoins; car mon très saint Fils l'a institué pour leur remède. En vérité je vous le dis, ma très chère fille, Lucifer et ses ministres sont saisis d'une telle terreur en présence de l'Eucharistie, qu'ils souffrent de plus grands tourments à s'en rapprocher qu'à rester dans l'enfer. Et s'ils entrent dans les églises, et s'exposent par là à endurer de nouveaux supplices, c'est dans l'espérance de faire pécher quelques âmes dans ces lieux sacrés et devant le très saint Sacrement. Car la haine qu'ils ont contre Dieu et contre les âmes les détermine seule, lorsqu'ils tâchent de remporter une pareille victoire, à affronter ces tourments et ces supplices en se rapprochant de mon très saint Fils présent dans l'Eucharistie.

2000. Quand on le porte en procession par les rues, d'ordinaire ils fuient et s'éloignent bien vite, et ils n'oseraient aborder ceux qui l'accompagnent s'ils ne savaient, par une longue expérience, qu'ils réussissent souvent à faire perdre à plusieurs chrétiens le respect dû à cet auguste sacrement. C'est pour cette raison qu'ils s'attachent surtout à tenter dans les églises; car ils comprennent combien grande est l'injure que l'on fait au Seigneur en oubliant qu'il s'y trouve, par un effet de son amour, dans le sacrement, où il attend les hommes pour les sanctifier, et pour en recevoir le retour du tendre amour qu'il leur témoigne par tant de douces industries. Vous connaîtrez par-là quelle force ont contre les démons ceux qui reçoivent dignement ce pain céleste, et combien les hommes se rendraient formidables à ces esprits rebelles, s'ils le mangeaient avec une dévotion et avec une pureté dans lesquelles ils tâcheraient de se maintenir jusqu'à une autre communion. Mais il en est fort peu qui veuillent prendre ce soin, et l'ennemi les épie sans cesse pour profiter des occasions propres à les jeter dans l'oubli, dans les froideurs et dans les distractions, et pour empêcher qu'ils ne se servent contre lui d'armes si puissantes. Gravez ces leçons dans votre cœur, et, puisque le Très Haut a ordonné par l'organe de vos supérieurs que, malgré votre démerite, vous receviez chaque jour cet adorable sacrement, travaillez à vous conserver dans l'état où vous vous mettez pour une communion jusqu'à ce que vous en fassiez une autre car mon Seigneur et moi voulons que vous vous serviez de ce glaive dans les combats du Très-Haut, au nom de la sainte Église, contre les ennemis invisibles qui persécutent et affligent aujourd'hui la Maîtresse des nations, sans qu'il se trouve personne qui la console et qui songe à ses peines (1). Gémissiez sur cette insensibilité, et laissez votre cœur se briser de douleur en voyant que, tandis que le Tout Puissant et juste Juge est si irrité contre les catholiques, qui, sous la sainte foi dont ils font profession, provoquent tous les jours sa colère

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

par des péchés énormes, il y en a si peu qui en considèrent et qui en craignent les funestes suites, et qui cherchent à les détourner en recourant au véritable remède, qu'ils pourraient obtenir par le bon usage du très saint sacrement de l'Eucharistie, en le recevant avec un cœur contrit et humilié, et en implorant mon intercession.

(1) Lam., I, 1.

2001. Cette irrévérence, qui est un très grand péché dans tous les enfants de l'Eglise, est sans doute beaucoup plus odieuse et plus criminelle chez les mauvais prêtres, indignes de leur caractère; parce que le peu de respect avec lequel ils traitent l'adorable Sacrement de l'autel porte les autres catholiques à ne pas en faire assez de cas. Assurément, si le peuple voyait les prêtres s'approcher des divins mystères avec une crainte respectueuse, il comprendrait mieux que tous les fidèles doivent recevoir leur Dieu dans l'Eucharistie avec une égale vénération. Ceux qui s'en approchent avec les dispositions convenables brilleront dans le ciel comme le soleil entre les étoiles; car la gloire de l'humanité de mon très saint Fils rejaillira sur eux d'une manière spéciale, dont ne seront pas favorisés ceux qui n'ont pas fréquenté la sainte Eucharistie avec cette dévotion. En outre, leurs corps glorieux auront sur la poitrine comme certaines devises éclatantes pour marquer qu'ils ont été de dignes tabernacles du très saint Sacrement quand ils l'ont reçu. Ce sera là un sujet particulier pour eux de grande joie accidentelle; pour les esprits célestes, de chants d'allégresse et de triomphe; pour tous les bienheureux, de vive admiration. Ils recevront encore une autre récompense accidentelle, car ils connaîtront mieux que les autres comment mon très saint Fils se trouve dans l'Eucharistie, et tous les miracles qu'elle renferme; et cette connaissance leur causera une si grande joie; qu'elle seule suffirait pour les rendre éternellement bienheureux, quand ils n'en auraient point d'autre dans le ciel. Pour ce qui est de la gloire essentielle de ceux qui auront communie avec dévotion et avec pureté de conscience, elle égalera et même surpassera souvent celle, de plusieurs martyrs qui n'auront pas reçu la sainte Eucharistie.

2002. Je veux aussi, ma fille, que vous appreniez de ma propre bouche ce que je pensais de moi, lorsque étant dans la condition de voyageuse sur la terre, je devais recevoir mon Fils et mon Seigneur dans le divin sacrement. Pour mieux le concevoir, vous n'avez qu'à repasser dans votre mémoire tout ce que vous avez appris de mes dons, de ma grâce, de mes œuvres et des mérites de ma vie, telle que je vous l'ai fait connaître, afin que vous l'écriviez. Je fus préservée dans ma conception du péché originel, et dès cet instant j'eus la connaissance et la vision de la Divinité, comme vous l'avez dit plusieurs fois. J'eus une plus grande science que tous les saints ensemble; je surpassai en amour les séraphins les plus éminents; je ne commis jamais aucun péché; je pratiquai toujours toutes les vertus d'une manière héroïque, et la moindre de mes vertus m'éleva à un plus haut degré que les plus saints personnages parvenus au comble de la perfection; toutes mes œuvres tendirent aux fins les plus sublimes; les dons que je reçus furent sans nombre et sans mesure; j'imitai mon très saint Fils avec une fidélité souveraine; je travaillai avec ardeur; je souffris avec courage, et je coopérai à toutes les œuvres du Rédempteur dans la proportion qui m'était assignée; je ne cessai jamais de l'aimer et de mériter les accroissements les plus extraordinaires de grâce et de gloire. Eh bien ! je crus avoir obtenu une magnifique récompense de tous ces mérites, en recevant une seule fois le sacré corps de mon Fils dans l'Eucharistie ; encore ne me jugeais-je pas digne d'une si grande faveur. Considérez maintenant, ma fille, ce que vous et les autres enfants d'Adam devez penser en recevant cet admirable sacrement. Et si une seule communion serait une récompense surabondante pour le plus grand de tous les saints, que doivent penser et faire les prêtres et les fidèles qui la reçoivent fréquemment? Ouvrez les yeux parmi les épaisses ténèbres qui aveuglent des hommes, et

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

élevez-les à la divine lumière pour connaître ces mystères. Regardez vos œuvres comme fort insignifiantes, vos mérites comme fort mesquins, vos peines comme bien légères, et votre reconnaissance comme bien insuffisante pour un si rare bienfait dont jouit la sainte Église; possédant sous les espèces eucharistiques Jésus-Christ un très saint Fils qui ne demande qu'à le communiquer à tous les hommes pour les enrichir. Que s'il ne vous est pas possible de lui rendre un juste retour pour cette faveur, inestimable et pour tant d'autres que vous en recevez, du moins humiliez-vous jusque dans votre néant, et croyez avec toute la sincérité de votre cœur que vous en êtes indigne. Glorifiez le Très Haut, bénissez-le, et préparez-vous sans cesse à recevoir la communion avec de ferventes affections, disposée à souffrir plusieurs fois le martyre pour obtenir un si grand bien.

CHAPITRE XII.

La prière que notre Sauveur fit dans le jardin. — Les mystères qui s'y passèrent, et ce que sa très sainte Mère en connut.

2003. Par les merveilles que notre Sauveur opéra dans le cénacle, il fondait le royaume que le Père éternel lui avait donné par sa volonté immuable, et lorsqu'arriva la nuit qui termina le jeudi de la Cène, il résolut de marcher au rude combat de sa passion et de sa mort, par lequel la rédemption du genre humain devait être accomplie. Il sortit de la salle où il avait célébré tant de mystères, et au même moment sa très sainte Mère sortit aussi de sa retraite pour aller au-devant de lui. Le Prince des éternités et notre auguste Reine se rencontrèrent, et aussitôt leurs cœurs furent si vivement transpercés d'un glaive de douleur, qu'il n'est pas possible aux hommes ni même aux anges de sonder une plaie si profonde. La plus désolée des Mères se prosternant l'adora comme son Dieu et son Rédempteur véritable. Et le Seigneur la regardant avec une majesté divine et avec une tendresse filiale, lui dit ces seules paroles : « Ma Mère, je serai avec vous dans la tribulation; accomplissons la volonté de mon Père éternel et le salut des hommes. » Notre grande Reine s'offrit au sacrifice avec la fermeté d'un cœur magnanime, et demanda à son Fils sa bénédiction. Et après l'avoir reçue, elle s'en retourna dans sa retraite, où le Seigneur lui permit de rester, sans perdre de vue rien de ce qui lui arriverait et de ce qu'il opérerait, afin qu'elle l'imitât et coopérât en toutes choses, selon qu'elles la regardaient. Le maître de la maison qui était présent à cette douloureuse séparation, offrit alors par une inspiration divine sa maison et tout ce qui s'y trouvait à la bienheureuse Vierge, et la pria de s'en servir tout le temps qu'elle demeurerait à Jérusalem; la Reine de l'univers accepta cette offre avec une humble reconnaissance. Les mille anges de sa garde qui l'assistaient toujours sous une forme visible à ses yeux seulement, restèrent près d'elle, et quelques-unes des saintes femmes qu'elle avait amenées lui tinrent aussi compagnie.

2004. Notre Rédempteur sortit de la maison du cénacle accompagné de tous les hommes qui avaient assisté aux deux Cènes et à la célébration des mystères; ensuite il y en eut plusieurs qui prirent congé de lui pour aller chacun où ses occupations l'appelaient. Le Sauveur n'étant suivi que de ses douze apôtres, se rendit sur la montagne des Oliviers, qui est proche de Jérusalem et à la partie orientale de cette ville. Et le perfide Judas, toujours vigilant et impatient de livrer son divin Maître, ne douta point qu'il n'allât passer la nuit en oraison, selon sa

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

coutume, et crut que cette occasion était fort propre pour le mettre entre les mains de ses complices les scribes et les pharisiens. Dans cette malheureuse résolution il s'arrêta, et laissa avancer son adorable Maître et les autres apôtres, sans qu'ils s'en aperçussent alors, et aussitôt qu'ils furent un peu éloignés, il courut en toute hâte à sa perte. Troublé, agité, bouleversé, il trahissait l'infâme dessein qu'il couvait, et ne pouvant se défendre, malgré son orgueil, d'une sombre inquiétude, qui révélait le mauvais état de sa conscience, il arriva tout effaré à la maison des princes des prêtres. Il lui advint en chemin que Lucifer, voyant l'ardeur avec laquelle ce perfide travaillait à faire périr notre Seigneur Jésus-Christ, et soupçonnant plus que jamais qu'il était le véritable Messie, comme je l'ai dit au chapitre X°, lui apparut sous la figure d'un de ses amis, très méchant homme à qui il avait confié le secret de sa trahison. Sous cette figure le dragon infernal s'entretint avec Judas sans en être connu, et il lui dit que, bien qu'il eût approuvé le dessein qu'il avait de vendre son maître pour les raisons qu'il lui avait exposées, il avait pourtant changé d'avis après avoir mûrement considéré cette entreprise, et qu'il serait sans doute mieux de ne point livrer son ennemi aux princes des prêtres et aux pharisiens, parce qu'il n'était pas aussi méchant que lui Judas le pensait, qu'il ne méritait pas la mort, et qu'il pourrait bien s'échapper au moyen de quelques miracles, et punir sa tentative par les grands désagréments qu'il lui causerait.

2005. Lucifer se servit dans ses nouveaux doutes de ce stratagème pour empêcher que le perfide disciple ne suivit ses premières inspirations contre l'Auteur de la vie; mais cette nouvelle ruse lui fut inutile, parce que Judas, qui avait volontairement perdu la foi, sans être borné aux conjectures du démon, aima mieux risquer la mort de son maître que de s'exposer à l'indignation des pharisiens en leur manquant de parole. Cette crainte et son avarice abominable lui firent mépriser le conseil de Lucifer, qu'il prenait pour cet homme dont j'ai parlé. Et comme il était privé de la grâce, il ne voulut point et ne put pas même se résoudre, malgré les instances du démon, à abandonner sa criminelle entreprise. Or, dans le temps que les princes des prêtres étaient assemblés afin de délibérer sur les moyens auxquels pourrait recourir Judas pour accomplir la promesse qu'il leur avait faite, le traître entra chez eux, et leur dit qu'il avait laissé son maître et les autres disciples sur la montagne des Oliviers, et qu'il croyait qu'ils pourraient facilement le prendre cette nuit, en usant de sages précautions, de peur qu'il ne leur échappât par ses artifices ordinaires. Les princes des prêtres se réjouirent beaucoup de cet avis, et firent aussitôt préparer des gens armés pour aller saisir le très innocent Agneau.

2006. Pendant que l'on faisait tous ces préparatifs, le Seigneur était avec les onze apôtres, et travaillait à notre salut éternel et à celui même de ceux qui ne songeaient qu'à le faire mourir. Ce fut un admirable débat entre la malice excessive des hommes et la bonté infinie de Dieu; que si cette lutte du bien et du mal commença dans le monde à partir du premier homme, ces deux principes extrêmes atteignirent en la mort de notre Rédempteur leur plus grand développement, puisque la malice humaine et la bonté divine déployèrent en ce moment l'une contre l'autre toutes leurs ressources possibles : la première, en ôtant la vie et l'honneur au Créateur et au Rédempteur des hommes; la seconde, en les sacrifiant pour leur salut avec une immense charité. Il fut pour ainsi dire nécessaire dans cette occasion que l'âme très sainte de notre Seigneur Jésus-Christ regardât sa très pure Mère, et que sa Divinité en fit de même, afin de trouver parmi les créatures un sujet capable d'attirer son amour et d'arrêter la justice divine. Car il considérait alors qu'en cette seule pure créature il recevrait dignement le fruit de la passion et de la mort que les hommes lui destinaient; la justice divine trouvait en cette sainteté sans borne une certaine compensation à la malice des hommes, et les trésors des mérites de Jésus-Christ étaient mis en dépôt en l'humilité, en la fidélité et en la charité de cette auguste Dame, afin que l'Église renaquit ensuite et sortit des mérites et de la mort du même Seigneur,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

comme le phénix de ses cendres. Cette complaisance que l'humanité de notre Rédempteur prenait à considérer la sainteté de sa divine Mère, le fortifiait en quelque sorte pour vaincre la malice des mortels, et il reconnaissait que la patience avec laquelle il souffrait toutes ses peines n'était point inutile, puisqu'il trouvait entre les hommes sa bien-aimée et très sainte Mère.

2007. Notre grande Princesse connaissait de sa retraite tout ce qui se passait, elle découvrit les pensées de l'obstiné Judas, et de quelle manière il s'écarta du collège des apôtres, comment Lucifer lui parla sous la figure de son ami, tout ce qui lui arriva dans la maison des princes des prêtres, et les préparatifs qu'ils firent pour prendre le Seigneur. On ne saurait exprimer la douleur que cette connaissance excitait dans le cœur de la très pure Mère, ni les actes des vertus qu'elle pratiquait à la vue de tant de méchanceté, ni l'admirable conduite qu'elle tint dans tous ces événements; il suffit de dire que tout ce qu'elle fit eut une plénitude de sagesse et de sainteté souverainement agréable à la bienheureuse Trinité. Elle eut compassion de Judas, et pleura sa perte. Elle répara le crime de ce perfide disciple en adorant, en aimant et en glorifiant le même Seigneur, qu'il vendait par une si noire trahison. Elle était prête à mourir pour ce malheureux, s'il eût été nécessaire. Elle pria pour ceux qui complotaient l'emprisonnement et la mort de son divin Agneau, et les regardait comme des gages qui devaient être estimés et rachetés par le prix infini d'un si précieux sang et d'une vie si sainte; c'était le cas que cette très prudente Dame en faisait.

2008. Notre Sauveur poursuivit son chemin vers la montagne des Oliviers, passa le torrent du Cédron, et entra dans le jardin de Gethsémani (1); et s'adressant à tous les apôtres qui le suivaient, il leur dit : « Asseyez-vous ici pendant que je m'en vais là pour prier, et priez de votre côté de peur que vous n'entriez en tentation (2). » Notre divin Maître leur donna cet avis afin qu'ils fussent constants en la foi contre les tentations qu'il leur avait annoncées lors de la Cène; il leur dit aussi qu'ils seraient tous scandalisés cette nuit de ce qu'ils lui verraient souffrir, que Satan les attaquerait pour les cribler (3) et les troubler par ses tromperies; que, comme il avait été prédit, le Pasteur devait être frappé et les brebis dispersées (4). Ensuite le Maître de la vie appela saint Pierre, saint Jean et saint Jacques (5), et se retira avec eux dans un autre endroit, où il ne pouvait être ni vu ni entendu des huit autres apôtres. Seul avec les trois premiers, il éleva les yeux vers le Père éternel, et le glorifia selon sa coutume; et voulant accomplir la prophétie de Zacharie (6), il demanda intérieurement qu'il fut permis à la mort de s'approcher de l'innocent par excellence, et qu'il fût ordonné au glaive de la justice divine de s'éveiller et de marcher contre le Pasteur et contre l'homme uni à Dieu, pour exercer sur lui toute sa rigueur, et pour le frapper jusqu'à lui ôter la vie. C'est pour cela que notre Seigneur Jésus-Christ s'offrit de nouveau au Père pour satisfaire sa justice et, pour le rachat de tout le genre l'humain ; il permit aux tourments de la passion et de la mort de se faire ressentir en la partie passible de son humanité très sainte, et suspendit dès lors la consolation qu'elle pouvait recevoir de la partie impassible, afin que par ce délaissement ses douleurs et ses afflictions arrivassent à leur plus haut degré. Le Père éternel approuva et permit tout cela selon la volonté de la très sainte humanité du Verbe.

(1) Jean., XVIII, 1. — (2) Matth., XXVI, 30; Luc., XXII, 40. — (3) Luc., XXII, 31. — (4) Zachar., XIII, 7. — (5) Marc., XIV, 33. — (6) Zachar., XIII, 7.

2009. Cette prière fut comme une permission par suite de laquelle s'ouvrirent les digues des eaux amères de la passion, afin qu'elles inondassent l'âme de Jésus-Christ, comme il l'avait dit par David (1). Ainsi il commença dès lors à s'attrister et à sentir de grandes angoisses, et dans cette désolation il dit aux trois apôtres : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (2). Et, comme ces paroles et la tristesse de notre Sauveur renferment de très grands mystères pour notre

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

instruction, je dirai quelque chose de ce qui m'en a été déclaré, ainsi que je le conçois. Le Seigneur permit que cette tristesse arrivât au plus haut degré auquel elle pouvait naturellement et miraculeusement arriver avec toute la possibilité que comportait son humanité très sainte. Il ne s'attrista pas seulement en la partie inférieure de son âme par le désir de vivre, qui lui est naturel, mais aussi en la partie supérieure, où il prévoyait la réprobation de tant d'âmes pour lesquelles il devait mourir; et il savait que cette réprobation était conforme aux jugements et aux décrets impénétrables de la justice divine. Ce fut là la cause de sa plus grande tristesse, comme nous le verrons plus loin. Il ne dit pas qu'il était triste pour la mort, mais jusqu'à la mort; parce que la tristesse qu'il avait des approches de la mort, à cause du désir naturel de la vie, fut moindre que celle que lui causait la connaissance de la réprobation de tant d'âmes. Et, outre qu'il s'était imposé la nécessité de mourir pour la rédemption du genre humain, sa très sainte volonté était prête à surmonter ce désir naturel pour notre instruction, parce qu'il avait joui, en la partie par laquelle il était voyageur, de la gloire du corps dans sa transfiguration. Car il se croyait comme obligé, à cause de cette jouissance, de souffrir en retour de cette gloire qu'il avait reçue en tant que voyageur, afin qu'il y eût du rapport entre ce qu'il avait reçu et ce qu'il donnait, et que nous fussions instruits de cette doctrine par ces trois apôtres qui furent témoins de cette gloire et de cette tristesse ; c'est dans ce but qu'ils furent choisis pour assister à l'un et à l'autre mystère, et ils le comprirent dans cette circonstance par une lumière particulière qui leur fut donnée à cet effet.

(1) Ps. LXVIII, 2. — (2) Marc., XIV, 34.

2010. Il fut aussi comme nécessaire, pour satisfaire l'amour immense que notre Sauveur Jésus-Christ avait pour nous, de permettre à cette tristesse mystérieuse de le plonger dans une mortelle agonie; car s'il n'en avait épuisé toute l'amertume, sa charité n'aurait point été rassasiée, et l'on n'aurait point connu si clairement que toutes les eaux des plus grandes tribulations n'étaient pas capables de l'éteindre (1). Il exerça dans les mêmes souffrances cette charité envers les trois apôtres qui étaient présents, et tout troublés de savoir que l'heure s'approchait en laquelle notre divin Maître devait souffrir et mourir, comme il le leur avait lui-même annoncé par plusieurs prédictions. Ce trouble et cette crainte qu'ils éprouvaient les faisaient rougir intérieurement d'eux-mêmes, sans oser découvrir leur confusion; mais le très doux Seigneur les encouragea en leur manifestant sa propre tristesse, et en leur faisant connaître qu'il l'aurait jusqu'à la mort, afin qu'en le voyant lui-même affligé, ils n'eussent pas honte de sentir les peines et les craintes dans lesquelles ils se trouvaient. Cette tristesse du Seigneur eut aussi un autre mystère à l'égard des trois apôtres Pierre, Jean et Jacques; car ils avaient entre tous les autres une plus haute idée de la divinité et de l'excellence de leur Maître, tant à cause de la sublimité de sa doctrine, de la sainteté de ses œuvres et de la grande puissance qu'ils découvraient en ses miracles, que parce qu'ils les avaient toujours plus vivement admirées et avaient considéré plus attentivement l'empire qu'il exerçait sur les créatures. Ainsi, pour les confirmer en la foi qui leur devait faire croire que le Sauveur était aussi un homme véritable et passible, il fut convenable qu'ils le vissent de leurs propres yeux triste et affligé comme un homme véritable, et qu'avec le témoignage de ces trois apôtres, privilégiés par de telles faveurs, la sainte Église pût étouffer les erreurs que le démon prétendrait y semer touchant la réalité de l'humanité de notre Seigneur Jésus-Christ; et enfin, que les autres fidèles trouvassent dans cet exemple un grand motif de consolation lorsqu'ils seraient dans les afflictions et dans la tristesse.

(1) Cant., VIII, 7.

2011. Après que les trois apôtres eurent été éclairés par cette doctrine, l'Auteur de la vie leur dit : *Demeurez ici, veillez et priez pour moi* (1) : leur enseignant par ces paroles la pratique

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de tous les avis qu'il leur avait donnés, et leur recommandant de rester constamment unis à lui en sa doctrine et en la foi; de ne point se laisser entraîner du côté de l'ennemi; de se tenir sur leurs gardes et de veiller, pour suivre et déjouer ses manœuvres, et d'espérer fermement qu'après les opprobres de la passion ils verraient l'exaltation de son nom. Ensuite le Seigneur s'éloigna un peu des trois apôtres, et, se prosternant le visage contre terre, il pria le Père éternel et lui dit : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice soit détourné de moi* (2). Notre Seigneur Jésus-Christ fit cette prière après être descendu du ciel avec une volonté efficace de souffrir et de mourir pour les hommes; après avoir méprisé l'ignominie de sa passion (3), qu'il avait volontairement embrassée, et renoncé à toutes les consolations que son humanité pouvait recevoir; après avoir recherché avec le plus ardent amour les afflictions, les douleurs, les affronts et la mort; après avoir fait une si grande estime des hommes, qu'il se résolut de les racheter au prix de son sang. Or, lorsque déjà il avait vaincu à ce point par sa sagesse divine et humaine la crainte naturelle qu'aurait pu lui inspirer la pensée de la mort, lorsqu'il l'avait surmontée par la force d'une charité qui ne saurait s'éteindre, il ne semble pas que cette seule crainte ait pu le porter à faire cette prière. C'est ce que j'ai connu par la lumière qui m'a été donnée sur les mystères cachés que cette même prière de notre Sauveur renfermait.

(1) Matth., XXVI, 38. — (2) *Ibid.*, 39. — (3) Hebr., XII, 2.

2012. Pour faire comprendre ce que j'ai appris à cet égard, il faut que je fasse remarquer que, dans cette occasion, notre Rédempteur Jésus-Christ traitait avec le Père éternel de la plus grande affaire qu'il eût entreprise, et c'était la rédemption du genre humain, et le fruit de sa passion et de sa mort sur la croix pour la prédestination secrète des saints. Dans cette prière, le Sauveur représenta au Père éternel ses peines; son très précieux sang et sa mort, qu'il offrait, de son côté, comme un prix très surabondant pour tous les mortels, et pour chacun de ceux qui étaient nés et de ceux qui devaient naître jusqu'à la fin du monde; et du côté du genre humain, il lui représenta tous les péchés, toutes les infidélités, toutes les ingratitude et tous les mépris dont les méchants se rendraient coupables pour se priver du fruit de la passion et de la mort qu'il acceptait et qu'il subirait pour eux, et pour ceux-là mêmes qui, ne profitant pas de sa clémence, devraient être condamnés aux peines éternelles. Et autant notre Sauveur mourait volontiers et comme par inclination pour ses amis les prédestinés, autant les souffrances et la mort lui étaient amères et pénibles par rapport aux réprouvés; parce que de leur côté il ne se trouvait aucune raison finale pour laquelle le Seigneur dût subir une mort si ignominieuse. Sa Majesté donna à la douleur qu'il ressentait le nom de calice, terme dont les Hébreux se servaient pour exprimer ce qu'il avait de plus affligeant, comme le Seigneur le témoigna lorsqu'il demanda aux enfants de Zébédée s'ils pouvaient boire le calice qu'il boirait (1). Ce calice était d'autant plus amer à notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il savait mieux que ses souffrances et sa mort seraient non seulement inutiles aux réprouvés, mais quelles leur seraient une occasion de scandale et leur attireraient un châtement plus terrible, à cause de l'abus et du mépris qu'ils en feraient (2).

(1) Matth., XX, 22. — (2) I Cor., I, 23.

2013. J'ai donc compris que la prière de notre Seigneur Jésus-Christ fut de demander au Père qu'il détournât de lui ce calice très amer de mourir pour les réprouvés; et que sa mort étant inévitable, personne, s'il était possible, ne se perdit, puisque la rédemption qu'il offrait était surabondante pour tous les hommes, et autant que cela dépendait de sa volonté il l'appliquait à tous, afin que, s'il était possible, elle fût efficacement utile à tous; sinon, il soumettait sa très sainte volonté à celle de son Père éternel. Notre Sauveur fit à trois différentes reprises cette même prière (1), et étant dans l'agonie il pria avec un redoublement de ferveur, comme le dit

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

saint Luc (2), selon que l'exigeait l'importance de l'affaire qu'il traitait. Il y eût dans cette prière comme une espèce de débat entre l'humanité de Jésus-Christ et la divinité. Car l'humanité, par le grand amour qu'elle avait pour les hommes, qui étaient de la même nature, souhaitait que tous obtinssent le salut éternel par sa passion. Et la divinité représentait, selon notre manière de concevoir, que par ses très hauts jugements le nombre des prédestinés était déterminé, et que, suivant l'équité de sa justice, le don de la gloire ne devait point être accordé à ceux qui en faisaient un si grand mépris, et qui se rendaient volontairement indignes de la vie spirituelle par leur résistance opiniâtre à Celui qui la leur procurait et qui la leur offrait. De cette espèce de débat résultèrent l'agonie de Jésus-Christ et la longue prière qu'il fit, alléguant la puissance de son Père éternel, et que toutes choses étaient possibles à sa majesté et à sa grandeur infinie (3).

(1) Matth., XXVI, 44. — (2) Luc., XXII, 43. — (3) Marc., XIV, 36.

2014. Cette agonie augmenta en notre Sauveur par la force de sa charité et par la prévision des obstacles qu'il savait que les hommes mettraient à ce que sa passion et sa mort profitassent à tous. Alors il sua de grosses gouttes de sang en si grande abondance, qu'elles découlaient jusqu'à terre (1). Et, quoique sa prière fût conditionnelle et que l'objet de sa demande ne lui fût point accordé, parce que la condition posée ne devait point être remplie de la part des réprouvés, il obtint du moins que les secours seraient grands et fréquents pour tous les mortels, et qu'ils seraient augmentés pour ceux qui ne les repousseraient point et qui voudraient en user; que les justes et les saints participeraient avec une grande abondance au fruit de la rédemption, et que la plupart des grâces dont les réprouvés se rendraient indignes leur seraient attribuées. Et la volonté humaine de Jésus-Christ se conformant à la volonté divine, il accepta la passion respectivement pour tous les hommes, pour les réprouvés comme suffisante, comme devant leur assurer des secours suffisants s'ils voulaient s'en servir; et pour les prédestinés, comme efficace, parce qu'ils coopèreraient à la grâce. Ainsi fut disposé et comme effectué le salut du corps mystique de la sainte Église sous son chef et son fondateur notre Seigneur Jésus-Christ (2).

(1) Luc., XXII, 44. — (2) Coloss., I, 18.

2015. Et pour la plénitude de ce divin décret, lorsque le Sauveur, dans son agonie, pria pour la troisième fois, le Père éternel lui envoya l'archange saint Michel (1), afin qu'il lui répondit et le fortifiât d'une manière sensible, en lui communiquant par la voie des organes corporels ce que le Seigneur savait par la science de son âme très sainte; car l'ange ne lui pouvait rien dire qu'il ignorât, pas plus qu'il ne pouvait opérer, pour remplir sa mission, aucun autre effet dans l'intérieur du divin Maître. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, notre Seigneur Jésus-Christ suspendait toutes les consolations qui pouvaient rejaillir de sa science et de son amour sur sa très sainte humanité, l'abandonnant en tant que passible à tout ce que les souffrances avaient de plus rigoureux, ainsi qu'il le témoigna depuis sur la croix; et au lieu de ces consolations, il reçut quelque adoucissement à ses peines par l'ambassade du saint archange, au moins du côté des sens, par un effet analogue à celui que produit la science ou connaissance expérimentale de ce que l'on savait auparavant par la théorie; car l'expérience a toujours quelque chose de neuf pour les sens, et excite d'une manière particulière les facultés naturelles. Ce que saint Michel dit au Sauveur de la part du Père éternel, en s'adressant à sa raison humaine, consista à lui représenter qu'il n'était pas possible (comme sa Majesté le savait) que ceux qui ne voudraient pas se sauver fussent sauvés; mais qu'au gré divin le nombre des prédestinés était inestimable, quoiqu'il fût moindre que celui des réprouvés; que parmi eux se trouvait au premier rang sa très sainte Mère, ce fruit si digne de sa rédemption; que les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les vierges et les confesseurs en profiteraient

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

aussi pour se signaler dans son amour et opérer des choses admirables à la gloire du saint nom du Très Haut; et l'ange lui nomma plusieurs de ceux-ci après les apôtres, entre autres les fondateurs des ordres religieux, dont il lui marqua les qualités particulières. Il lui exposa également d'autres grands mystères qu'il n'est pas nécessaire de mentionner ici; je n'ai d'ailleurs pas ordre d'en parler, et ce que j'ai dit suffit pour suivre le cours de cette histoire.

(1) Luc., XXII, 43.

2016. Dans les intervalles de cette prière que fit notre Sauveur, les évangélistes disent qu'il retourna vers les apôtres pour les exhorter à veiller, à prier, à se garder de la tentation (1). Le très vigilant Pasteur fit cela pour apprendre par son exemple aux prélats de son Église quel soin ils doivent avoir de ses brebis; car si notre Seigneur Jésus-Christ a, pour s'en occuper, interrompu une prière si importante, il est facile d'en conclure ce que les prélats doivent faire, et combien ils sont obligés de préférer le salut de ceux qui leur sont soumis à tout autre intérêt. Pour connaître le besoin que les apôtres avaient d'être secourus, il faut remarquer qu'après que le Dragon infernal eut été chassé du cénacle, comme je l'ai raconté; et fut resté quelque temps terrassé au fond de l'abîme, le Seigneur lui permit ensuite d'en sortir, parce que sa malice devait servir à l'exécution des décrets du Très-Haut. A l'instant une multitude de démons circonvinrent Judas pour l'empêcher de vendre son maître, par tous les moyens que j'ai rapportés. Et comme ils ne parvinrent point à le dissuader de son projet sacrilège, ils tournèrent leur rage contre les autres apôtres, soupçonnant qu'ils avaient reçu quelque grande faveur de leur Maître dans le cénacle, et Lucifer tenait à en découvrir la nature pour tâcher d'en prévenir les effets. Notre Sauveur connut ce cruel acharnement du prince des ténèbres et de ses ministres, et, comme un père charitable et un prélat vigilant, il alla trouver ses enfants encore faibles, ses disciples encore novices, qui étaient ses apôtres, il les réveilla et leur recommanda de prier et de se tenir sur leurs gardes, afin qu'ils n'entrassent point en tentation et qu'ils évitassent les surprises de leurs ennemis, qui les menaçaient dans l'ombre et leur tendaient des pièges sans qu'ils s'en doutassent.

(1) Matth., XXVI, 41; Marc., XIV, 38., Luc., XXII, 40.

2017. Il revint donc au lieu où il avait quitté les trois apôtres, qui ayant été les plus favorisés, avaient plus de sujet de veiller et d'imiter leur divin Maître. Mais il les trouva endormis ; s'étant laissé abattre par l'ennui et la tristesse qui les accablaient, ils étaient tombés dans une espèce de tiédeur et d'apathie que suivit ce dangereux sommeil. Avant que de les éveiller, il les considéra et pleura un moment sur eux, les voyant plongés par leur négligence dans cette nuit funeste de la paresse, pendant que Lucifer était si vigilant pour les perdre. Puis il s'adressa à Pierre, et lui dit : *Quoi ! Simon, vous dormez? Vous n'avez pu seulement veiller une heure avec moi* (1)? S'adressant ensuite et à lui et aux autres, il leur dit : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation, car mes ennemis et les vôtres ne dorment point comme vous.* La raison pour laquelle il reprit saint Pierre, fut non seulement parce qu'il l'avait choisi pour être le chef et le supérieur de tous, et parce qu'il s'était distingué entre les autres disciples par ses protestations de mourir pour le Seigneur et de ne le point renoncer, quand même tous les autres se scandaliseraient à son sujet, l'abandonneraient et le renonceraient; mais il le reprit encore parce que ces mêmes protestations que l'apôtre avait faites du cœur le plus sincère, lui méritaient l'avantage d'être repris et averti d'une manière spéciale. Il est certain, en effet, que le Seigneur corrige ceux qu'il aime, et que nos bonnes résolutions lui sont toujours agréables, quand même nous ne les accomplirions pas dans la suite, comme il arriva à saint Pierre, le plus fervent des disciples. Je parlerai dans le chapitre suivant de la troisième fois que notre Rédempteur Jésus-Christ revint pour réveiller tous les apôtres, quand Judas

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

s'approchait pour le livrer à ses ennemis.

(1) Marc., XIV, 37 et 38.

2018. Retournons au cénacle, où la Reine de l'univers était avec les saintes femmes qui l'accompagnaient, voyant avec la plus grande clarté dans la divine lumière tous les mystères que son très saint Fils opérait dans le jardin, sans qu'aucune circonstance lui fût cachée. Au même moment que le seigneur se retira avec les trois apôtres Pierre, Jean et Jacques, notre auguste Dame se retira de la compagnie des femmes dans une autre chambre, et emmena avec elle les trois Marie, dont elle établit Marie-Madeleine supérieure. Quant aux autres femmes, elle les avait quittées, après les avoir exhortées à prier et à veiller, afin qu'elles n'entrassent point en tentation. Lorsqu'elle fut seule avec ses trois disciples les plus familières, elle supplia le Père éternel de suspendre en elle toutes les consolations qui pouvaient l'empêcher de sentir en son corps et en son âme avec son très saint Fils et à son imitation, ce que les souffrances ont de plus rigoureux, et de permettre qu'elle souffrit en son corps les douleurs des plaies que le Seigneur devait recevoir. La bienheureuse Trinité approuva et exauça cette prière; ainsi la divine Mère ressentit dans une certaine mesure les douleurs de son adorable Fils, comme je le dirai en son lieu. Elles furent si violentes, qu'elle en serait morte plusieurs fois, si la droite du Très Haut ne l'eût miraculeusement soutenue; mais sous un autre rapport, ces douleurs que lui dispensait la main du Seigneur, allégèrent et garantirent en quelque sorte sa vie; car avec son immense et brûlant amour, rien n'aurait pu lui être plus mortellement pénible que de voir souffrir et mourir son bien-aimé Fils sans endurer personnellement avec lui les mêmes peines.

2019. L'auguste Vierge choisit les trois Marie pour assister avec elle à la passion, et elles furent, en raison de ce choix, favorisées d'une plus grande grâce que les autres femmes, et éclairées d'une plus vive lumière des mystères de Jésus-Christ. Quand la plus sainte des mères se fut retirée avec les trois Marie, elle sentit aussitôt une nouvelle tristesse, et s'adressant à ses compagnes : « Mon âme, leur dit-elle, est triste de ce que mon bien-aimé Fils et Seigneur doit souffrir et mourir sans que je puisse mourir avec lui au milieu des mêmes tourments. Priez, mes amies, afin que vous ne soyez point surprises par la tentation. » Ayant dit ces paroles, elle se mit un peu à l'écart, et s'unissant à la prière que notre Sauveur faisait dans le jardin, elle exprima les mêmes désirs pour ce qui la concernait, et selon la connaissance qu'elle avait de la volonté humaine de son très saint Fils; et après s'être rapprochée des trois femmes aux mêmes intervalles pour les encourager (car elle connut aussi la rage que le Dragon avait contre elle), elle continua sa prière et tomba dans une agonie pareille à celle du Sauveur. Elle pleura la perte des réprouvés, parce qu'elle découvrit mieux alors les grands mystères de la prédestination et de la réprobation éternelle. Et pour imiter en tout le Rédempteur du monde et coopérer avec lui, elle eut une sueur de sang semblable à celle du Seigneur, et l'archange saint Gabriel lui fut envoyé par ordre de la très sainte Trinité pour la fortifier, comme saint Michel avait été envoyé à notre Sauveur. Le saint prince lui déclara la volonté du Très Haut dans les mêmes termes que le premier archange avait parlé à son très saint Fils; car ils faisaient l'un et l'autre la même prière, et la cause de leur tristesse était aussi la même; et c'est pourquoi il y eut de la conformité entre leurs actes et entre leurs visions, bien entendu avec les différences convenables. J'ai appris que dans cette circonstance, la très prudente Dame avait préparé quelques linges, prévoyant ce qui devait arriver en la passion de son bien-aimé Fils; et alors elle chargea quelques-uns de ses anges de se rendre avec un morceau de toile au jardin, où le Seigneur suait du sang, afin d'essuyer sa face vénérable, et c'est ce que firent les ministres du Très Haut, car sa Majesté voulut bien, pour l'amour de sa Mère et pour lui augmenter son mérite, recevoir cette pieuse et tendre marque de son affection. Quand arriva l'heure où les ennemis du Sauveur se saisirent de

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

sa personne, sa Mère désolée l'annonça aux trois Marie, qui commencèrent à se lamenter en versant des torrents de larmes, surtout la Madeleine qu'enflammait une plus amoureuse ferveur.

Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.

2020. Ma fille, tout ce que vous avez connu et écrit dans ce chapitre est un avis de la plus haute importance pour vous et pour tous les mortels, si vous y réfléchissez avec attention. Pesez-les donc en votre esprit et méditez sérieusement sur cette capitale affaire de la prédestination ou réprobation éternelle des morts, puisque mon très saint Fils l'a traitée lui-même si sérieusement, et que la difficulté ou l'impossibilité qu'il y a que tous les hommes soient sauvés, lui a rendu si amère la passion et la mort, qu'il acceptait et subissait pour le remède de tous. Dans ce pénible combat, il a fait connaître toute l'importance de cette affaire; et c'est pour cela qu'il redoubla ses prières auprès de son Père éternel; tandis que l'amour qu'il avait pour les hommes lui faisait suer avec abondance son propre sang d'un prix inestimable, parce que sa mort ne pouvait pas profiter à tous, à cause de la malice avec laquelle les réprouvés se rendraient indignes de participer à ses effets. Mon Fils mon Seigneur a de quoi justifier sa cause, en ce qu'il a offert à tous le salut par son amour et par ses mérites infinis; et celle du Père éternel est aussi justifiée en ce qu'il a donné au monde ce remède, et qu'il l'a mis devant chaque homme, de sorte qu'il pût étendre la main vers la mort ou vers la vie, vers l'eau ou vers le feu (1), en connaissant la distance qui les sépare.

(1) Eccles., XV, 17 et 18.

2021. Mais comment les hommes prétendront-ils s'excuser ou se disculper d'avoir oublié leur propre salut éternel, lorsque mon adorable Fils et moi avec lui le leur avons procuré avec une telle sollicitude, et avons souhaité avec une si grande ardeur qu'ils le reçussent? Et si aucun des mortels ne saurait se disculper de sa négligence et de sa folie, combien moins le pourront, au jour du jugement, les enfants de la sainte Eglise, eux qui ayant reçu la foi de ces mystères ineffables, se distinguent néanmoins fort peu des infidèles et des idolâtres par la vie qu'ils mènent ! Ne vous imaginez pas, ma fille, qu'il ait été écrit en vain qu'il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus (1). Tremblez à cette sentence, et renouvelez dans votre cœur le soin et le zèle de votre salut selon l'obligation qu'a augmentée pour vous la connaissance de tant de sublimes mystères. Et quand vous ne le feriez pas en vue de la vie éternelle et dans l'intérêt de votre propre bonheur, vous devriez le faire pour répondre à l'affection que je vous témoigne en vous révélant tant de divins secrets, et si je vous nomme ma fille et l'épouse de mon Seigneur, vous devez comprendre que votre rôle doit se borner à aimer et à souffrir sans la moindre attention à aucune chose visible, puisque je vous appelle à suivre mon exemple; et afin que vous le suiviez fidèlement, je veux que votre prière soit continuelle, et que vous veilliez avec moi une heure, c'est-à-dire tout le temps de la vie mortelle, qui, comparée avec l'éternité, est moins qu'une heure et qu'un instant. Voilà les dispositions dans lesquelles je veux que vous poursuiviez le récit des mystères de la passion, que vous vous en pénétriez, et que vous les graviez dans votre cœur.

(1) Matth., XX, 16.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

CHAPITRE XIII.

La prise de notre Sauveur par la trahison de Judas. — Ce que la très pure Marie fit dans cette occasion, et quelques mystères qui s'y passèrent.

2022. Dans le même temps que notre Sauveur Jésus-Christ priait son Père éternel sur la montagne des Oliviers, et travaillait au salut de tout le genre humain, le perfide disciple Judas s'empressait pour le livrer aux princes des prêtres et aux pharisiens. Et comme Lucifer et ses ministres ne purent détourner Judas et ses complices de l'inique dessein qu'ils avaient de faire mourir leur Créateur et leur Maître, cet esprit rebelle changea lui-même de résolution par une nouvelle malice, et poussa les Juifs à exercer les plus grandes cruautés sur la personne sacrée du Seigneur. Le dragon infernal soupçonnait fort, comme je l'ai déjà dit, que cet homme si extraordinaire était le Messie et Dieu véritable; c'est pourquoi il voulait, pour s'en assurer, faire de nouvelles expériences par le moyen des injures les plus sanglantes qu'il suggérerait contre le Sauveur aux Juifs et à leurs satellites, en leur communiquant aussi son orgueil et son effroyable envie. Ce que Salomon avait écrit au livre de la Sagesse (1) s'accomplit donc à la lettre dans cette occasion. Car il parut à Satan que si Jésus-Christ n'était point Dieu, mais un simple mortel, il se laisserait abattre par la persécution et par les tourments, et qu'ainsi il en triompherait; et que s'il était Dieu, il le ferait assez connaître en se tirant des mains de ses ennemis et en opérant de nouvelles merveilles.

(1) Sag., II, 17, etc.

2023. L'envie des princes des prêtres et des scribes se ralluma aussi sous la même source de téméraire impiété, et incontinent ils rassemblèrent une troupe nombreuse à la sollicitation de Judas, qui devait être son guide, et la chargèrent d'aller avec un tribun, quelques soldats idolâtres et beaucoup de juifs, se saisir du très innocent Agneau qui attendait l'événement, et pénétrait toutes les pensées des princes des prêtres, comme Jérémie l'avait prophétisé expressément (1). Tous ces ministres d'iniquité sortirent de la ville, et prirent le chemin de la montagne des Oliviers; ils étaient armés et munis de cordes, de chaînes, de flambeaux et de lanternes (2), suivant les dispositions arrêtées par l'auteur de la trahison, ce perfide craignant que son très doux Maître, qu'il prenait pour un magicien, ne fit quelque prodige pour se dérober à leurs recherches; comme si les armes et les mesures des hommes eussent pu prévaloir contre la puissance divine, s'il eût voulu s'en servir, comme il le pouvait, et comme il l'avait fait dans d'autres occasions avant que cette heure déterminée arrivât, en laquelle il devait lui-même se livrer volontairement à la passion, aux outrages et à la mort de la croix !

(1) Jerem., XI, 19. — (2) Jean., XVIII, 3.

2024. Comme ils s'approchaient, sa Majesté revint pour la troisième fois vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, il leur dit : Vous pouvez maintenant dormir et vous reposer; l'heure est venue, en laquelle vous verrez que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs. Mais c'est assez; levez-vous, allons, car celui qui me doit livrer est près d'ici, il m'a déjà vendu (1). Le Maître de la sainteté adressa ces paroles aux trois apôtres les plus privilégiés, sans leur témoigner la moindre aigreur, et au contraire, avec beaucoup de patience et de douceur. Pour eux, ils étaient si confus qu'ils ne savaient, porte le texte sacré, que répondre au Seigneur (2). Ils se levèrent aussitôt, et il alla avec eux trois joindre les huit autres à l'endroit où il les avait laissés, et les trouva aussi endormis de tristesse. Notre divin Maître voulut qu'ils

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

marchassent tous réunis sous la conduite de leur chef, en forme de communauté et d'un corps mystique à la rencontre des ennemis, leur enseignant ainsi la force que possède une communauté, parfaite pour vaincre le démon et ses partisans, et pour n'en être point vaincue; parce qu'un triple lien, comme dit l'Ecclésiaste (3), est rompu difficilement; et si quelqu'un prévaut contre un seul, deux pourront lui résister, car c'est là le prix de l'union (4). Le Seigneur instruisit de nouveau tous les apôtres, et les prépara à l'événement. Bientôt on entendit le bruit des soldats et des ministres qui venaient pour le prendre. Le Sauveur alla au-devant d'eux, et au même instant il dit intérieurement avec une profonde émotion et un air si majestueux, qu'il faisait éclater quelque chose de sa Divinité : « Passion si désirée, douleurs, plaies, outrages, peines, afflictions, mort ignominieuse, venez, venez enfin, venez vite; car l'incendie de l'amour qui me consume pour le salut des hommes, vous attend comme son aliment propre; approchez-vous de Celui qui est très innocent entre les créatures; il connaît ce que vous valez, il vous a cherchés, il vous a souhaités, et il vous accepte librement et avec joie; je vous ai achetés par les grands désirs que j'ai eus de vous avoir, et je vous estime à votre juste prix. Je veux réparer le mépris que l'on fait de vous, vous anoblir et vous revêtir du plus haut caractère. Que la mort vienne, afin qu'en la subissant sans l'avoir méritée, je remporte sur elle le triomphe, et que je mérite la vie à ceux qui ont reçu cette mort en châtement du péché (5). « Je permets que mes amis m'abandonnent (6) ; car je veux, et je puis moi seul entrer dans la lice pour assurer à tous la victoire. »

(1) Marc., XIV, 41. — (2) *Ibid.*, 40. — (3) Eccles., IV, 12. — (4) *Ibid.*, 9; V, 12. — (5) Os., XIII, 14. — (6) Isa., LXIII, 5.

2025. Pendant que l'Auteur de la vie disait ces paroles, Judas s'avança pour donner à ses complices le signe dont ils étaient convenus ensemble, savoir, que son maître était celui qu'il saluerait, et auquel il donnerait le perfide baiser de paix (1) ; leur recommandant de se saisir aussitôt de sa personne, et surtout de ne point en prendre un autre pour lui. Le malheureux disciple usa de toutes ces précautions, non seulement à cause de la cupidité qui le dévorait et de la haine qu'il avait conçue contre son divin Maître, mais aussi à cause des frayeurs qui s'emparèrent de lui; car il semblait à ce misérable que si notre Seigneur Jésus-Christ ne mourait point dans cette occasion, il serait obligé de retourner en sa compagnie, et, redoutant la confusion qu'il éprouverait en sa présence plus que la mort de son âme et plus que celle de son adorable Maître, il brûlait, pour éviter cette honte, de consommer au plus tôt sa trahison, et de voir l'Auteur de la vie périr entre les mains de ses ennemis. Or, le traître aborda le très doux Seigneur; et, dissimulant sa haine avec l'art de la plus insigne hypocrisie, il le baisa en lui disant : Je tous salue, Maître (2); et c'est par ce trait infâme de Judas que s'acheva, pour ainsi dire, l'instruction du procès de sa perte, et que fut définitivement justifiée la cause de Dieu, qui allait dès lors lui retrancher ses grâces et ses secours. Car le perfide disciple combla la mesure de sa malice et de son audace impie lorsque, méconnaissant la sagesse qu'avait notre Seigneur Jésus-Christ, comme Dieu et comme homme, pour découvrir sa trahison, et la puissance qu'il avait de l'anéantir, il prétendit lui cacher sa méchanceté sous l'apparente affection d'un disciple fidèle, et cela pour livrer aux tourments et à une mort si ignominieuse son Créateur et son Maître, de qui il avait reçu tant de bienfaits. Il renferma dans cette seule trahison tant de péchés si énormes, qu'il n'est pas possible d'en exprimer la malice; car il fut infidèle, parricide et sacrilège, ingrat, inhumain et désobéissant, menteur, avare, impie, et maître de tous les hypocrites; et il tourna tout cela contre la personne même de Dieu incarné.

(1) Matth., XXVI, 48. — (2) Marc., XIV, 45.

2026. D'autre part, la miséricorde ineffable du Seigneur et l'équité de sa justice furent aussi

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

justifiées, de sorte qu'il accomplit parfaitement ces paroles de David : *J'étais pacifique avec ceux qui haïssaient la paix; et quand je leur parlais, ils m'attaquaient sans sujet* (1). Le Sauveur réalisa ce mot prophétique avec une perfection si éminente, qu'au même moment où Judas le baisait et en recevait cette très douce réponse : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu* (2)? il lui envoya, par l'intercession de sa bienheureuse Mère, une nouvelle et très vive lumière qui fit connaître à ce perfide l'horrible noirceur de sa trahison, le châtiment dont il était menacé, s'il ne réparait son crime par une sincère pénitence; et que, s'il voulait y recourir, il obtiendrait son pardon de la divine clémence. Ce que Judas entendit dans ces paroles de notre Seigneur Jésus-Christ fut comme si sa Majesté lui eût dit intérieurement celles-ci : « Sachez, mon ami, que vous vous perdez, et que vous vous éloignez de ma miséricorde par cette trahison. Si vous voulez mon amitié, je ne vous la refuserai pas pour cela, pourvu que vous vous repentiez de votre péché. Considérez l'impiété que vous commettez en me livrant par un baiser. Souvenez-vous des bienfaits que vous avez à reçus de mon amour, et que je suis le Fils de la Vierge qui vous a aussi particulièrement favorisé dans votre apostolat par les leçons et par les conseils d'une tendresse tout à fait maternelle. A sa seule considération vous deviez ne point commettre une telle trahison que de vendre et livrer son propre Fils, puisqu'elle ne vous a jamais désobligé; tant de douceur et tant de charité dont elle a usé à votre égard ne méritaient pas d'aussi cruelles représailles. Mais, quoique votre crime soit consommé, ne rejetez pas son intercession, qui seule sera puissante auprès de moi ; elle m'a si souvent demandé pour vous le pardon et la vie, que je veux bien vous les offrir encore. Soyez certain que nous vous aimons, parce que vous habitez encore le séjour de l'espérance; nous ne vous refuserons point notre amitié si vous la désirez. Et si vous la rejetez, vous encourrez notre indignation et votre punition éternelle. » Cette divine semence ne produisit aucun fruit dans le cœur du malheureux disciple, plus dur que le diamant et plus cruel que celui du tigre, puisque, résistant à la divine miséricorde, il s'abandonna au désespoir, comme je le dirai dans le chapitre suivant.

(1) Ps. CIX, 7. — (2) Matth., XXVI, 50.

2027. Judas ayant donné le signe du baiser, l'Auteur de la vie et ses disciples se trouvèrent face à face avec la troupe de soldats qui venaient pour le prendre; c'était la rencontre des deux escadrons les plus différents et les plus opposés qu'il y eût jamais dans le monde. Car d'un côté était notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme véritable, comme capitaine et chef de tous les justes, suivi des onze apôtres, qui étaient et devaient être les plus illustres et les plus vaillants soldats de son Église; il était aussi accompagné de l'armée innombrable des esprits angéliques, qui, admirant ce spectacle, le bénissaient et l'adoraient. De l'autre côté venait Judas, comme auteur de la trahison, tout armé d'hypocrisie et de méchanceté, escorté d'une foule de bourreaux juifs et idolâtres pour exécuter cette trahison avec la plus grande cruauté. Parmi eux se trouvait Lucifer avec des milliers de démons, excitant Judas et ses compagnons à porter hardiment leurs mains sacrilèges sur leur Créateur. Sa Majesté, s'adressant aux soldats avec une grande autorité, malgré son désir incroyable de souffrir, leur demanda : *Qui cherchez-vous?* Ils lui répondirent : *Jésus de Nazareth*. Le Seigneur leur dit : *C'est moi* (1). Dans cette dernière réponse, si précieuse, si essentielle pour le bonheur du genre humain, Jésus-Christ se déclara notre Rédempteur, nous donnant des gages assurés de notre remède et des espérances du salut éternel, qui ne nous était accordé que parce qu'il s'offrait volontairement à nous racheter par sa passion et par sa mort.

(1) Jean., (?) II, 4 et 5.

2028. Les ennemis ne découvrirent point ce mystère, et ne comprirent pas le sens véritable de cette parole : *C'est moi*. Mais la bienheureuse Mère et les anges le pénétrèrent entièrement,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et les apôtres le connurent aussi. Et ce fut comme si le Seigneur leur eût dit : *Je suis Celui qui suis, et je l'ai déclaré à mon prophète Moïse* (1); car je suis par moi-même, et toutes les créatures tiennent de moi leur être et leur existence; je suis éternel, immense, infini, un par la substance et par les attributs, et, cachant ma gloire, je me suis fait homme afin de racheter le monde par le moyen de la passion et de la mort que vous voulez me faire souffrir. Comme le Seigneur dit cette parole en vertu de sa divinité, il ne fut pas possible aux ennemis d'y résister, et aussitôt qu'ils l'eurent ouïe, ils tombèrent tous par terre à la renverse (2). Non seulement les soldats furent terrassés, mais les chiens qu'ils menaient et les quelques chevaux sur lesquels ils étaient montés tombèrent aussi, réduits à l'immobilité des rochers. Lucifer et ses démons, abattus parmi les autres, se sentirent accablés d'une nouvelle confusion et déchirés par de nouveaux tourments. Ils restèrent dans cet état environ un demi-quart d'heure sans aucun mouvement. O parole mystérieuse par le sens et d'une force plus qu'invincible! Que le sage ne se glorifie pas dans sa sagesse, et que le fort ne se glorifie pas dans sa force (3); que l'orgueil et l'arrogance des enfants de Babylone soient confondus, puisqu'une seule parole sortie de la bouche du Seigneur avec tant de douceur et d'humilité déjoue tous les efforts et détruit toute la présomptueuse puissance des hommes et de l'enfer. Que les enfants de l'Église sachent aussi que les victoires de Jésus-Christ se remportent en confessant la vérité et en laissant passer la colère (4); en imitant sa douceur et son humilité de cœur (5), et en ne triomphant que dans la défaite, avec une simplicité de colombe et avec fine douceur d'agneau, sans opposer la résistance aux loups furieux et affamés.

(1) Exod., III, 14. — (2) Jean., XVIII, 6. — (3) Jerem., IX, 23. — (4) Rom., XII, 19. — (5) Matth., XI, 29.

2029. Notre Sauveur regarda avec les onze apôtres l'effet de sa divine parole dans le renversement de ces ministres d'iniquité, et contempla en eux d'un air affligé l'image de la punition des réprouvés; il exauça l'intercession de sa très sainte Mère, qui le pria de les laisser se relever, car sa divine volonté avait déterminé de le permettre par ce moyen. Et, quand il fut temps de leur accorder cette permission, il pria le père éternel et lui dit : « Mon Père, Dieu éternel, vous avez mis toutes choses entre mes mains (1), et a avez laissé à ma volonté la rédemption du genre humain, que votre justice demande. Je veux très volontiers la satisfaire avec plénitude, et me livrer à la mort pour mériter à mes frères la participation à vos trésors et le bonheur éternel que vous leur avez préparé. » Par suite de cette volonté efficace, le Très Haut permit aux hommes, aux démons et aux bêtes de se relever et de revenir à leur premier état. Alors notre Sauveur leur demanda pour la seconde fois : *Qui cherchez-vous? Ils lui dirent : Jésus de Nazareth* (2). Sa Majesté leur répondit avec la plus grande douceur : *Je vous ai dit que c'était moi; si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux que vous voyez ici* (3). Par ces paroles, le Seigneur donna aux ministres et aux soldats le pouvoir, de le prendre et d'exécuter ce qu'ils avaient résolu; et c'était, sans qu'ils le comprissent, de charger sa divine personne de toutes nos douleurs et de toutes nos infirmités (4).

(1) Jean., XIII, 3. — (2) Jean., XVIII, 7. — (3) *Ibid.*, 8. — (4) Isa., LIII, 4.

2030. Le premier qui s'avança témérairement pour saisir l'Auteur de la vie fut un nommé Malchus, serviteur du pontife. Et, quoique tous les apôtres fussent troublés, affligés, effrayés, saint Pierre s'enflamma plus que les autres du zèle de l'honneur et de la défense de son divin Maître; il tira une épée qu'il avait, et, en frappant Malchus, il lui coupa et détacha une oreille (1). Et le coup lui aurait fait une plus grande blessure si la providence divine du Maître de la patience et de la douceur ne l'eût amorti. Le Seigneur ne voulait point permettre qu'un autre que lui mourût dans cette occasion; car il venait donner la vie éternelle à tous (si tous voulaient la recevoir), et racheter le genre humain par ses plaies, par son sang et par ses douleurs. Il n'était

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

point non plus conforme à sa volonté et à sa doctrine que l'on défendit sa personne avec des armes offensives, et que cet exemple demeurât dans son Église comme si ce dût être une principale intention de s'en servir pour la défendre. Pour confirmer la doctrine qu'il avait enseignée à cet égard, il prit l'oreille coupée et la remit à Malchus, le laissant plus sain qu'il ne l'était auparavant. Mais s'étant adressé d'abord à saint Pierre pour le reprendre, il lui dit : *Remettez votre épée dans le fourreau; car tous ceux qui prendront l'épée pour tuer périront par l'épée. Quoi ! je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné? Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas tout à l'heure plusieurs légions d'anges pour me défendre ? Comment donc s'accompliront les Écritures et les prophéties (2)?*

(1) Jean., XVIII, 10. — (2) Jean., XVIII, 11; Matth., XXVI, 53.

2031. Par cette douce réprimande saint Pierre apprit, comme chef de l'Église, qu'il devait tirer d'une puissance spirituelle les armes dont il se servirait pour l'établir et la défendre; que la loi de l'Évangile n'enseignait point à combattre et à vaincre le démon, le monde et la chair avec des épées matérielles, mais par l'humilité, la patience, la douceur et la charité parfaite; que, par le moyen de ces vertus victorieuses, la force divine triomphe de ses ennemi et de la puissance de ce monde ; que ce n'est pas aux disciples de notre Seigneur Jésus-Christ d'attaquer et de se défendre avec ces armes matérielles, mais aux princes de la terre pour leurs possessions terrestres, et que l'épée de la sainte Église doit être spirituelle, et toucher plutôt les âmes que les corps. Ensuite notre adorable Sauveur s'adressa aux ministres des Juifs et leur dit avec une grande majesté : *Vous êtes venus avec des épées et des bâtons pour me prendre, comme l'on prend un voleur; j'étais tous les jours avec vous dans le Temple, enseignant et prêchant, et vous n'avez point mis la main sur moi; mais c'est maintenant votre heure, et voici la puissance des ténèbres (1).* Toutes les paroles de notre Rédempteur étaient pleines de profonds mystères, et il n'est pas possible de les découvrir ni de les déclarer tous, surtout ceux qui étaient renfermés en celles qu'il prononça dans le cours de sa passion et au moment de sa mort.

(1) Matth., XXVI, 55; Marc., XIV, 48; Luc., XXII, 53.

2032. Ces reproches de notre divin Maître avaient bien de quoi adoucir et confondre ces ministres d'iniquité, mais ils ne les émurent point; c'était un germe qui tombait sur une terre maudite et stérile, sans aucune rosée de vertus et de piété véritable. Néanmoins l'Auteur de la vie voulut les reprendre et leur enseigner la vérité jusqu'à ce point, afin que leur méchanceté fût moins excusable; qu'en la présence de la suprême sainteté et de la justice même, ils reçussent une leçon et une vive réprimande de ce péché et de tous les autres qu'ils commettaient, et qu'ils ne se trouvassent point privés du remède salutaire s'ils voulaient en profiter. Le Sauveur voulut aussi prouver qu'il savait tout ce qui devait arriver, et qu'il se livrait volontairement à la mort et entre les mains de ceux qui la lui procuraient. Ce fut pour cette raison et pour plusieurs autres très sublimes que le Seigneur leur dit ces paroles, parlant à leur cœur comme en pénétrant les secrets et la malice, et comme connaissant la haine qu'ils avaient conçue contre lui et la cause de leur envie, qui venait de ce qu'il avait repris les vices des prêtres et des pharisiens, et enseigné la vérité et le chemin de la vie éternelle au peuple; et de ce que par sa doctrine, par son exemple et par ses miracles, il gagnait la volonté de tous ceux qui étaient humbles et pieux, et ramenait même beaucoup de pécheurs en son amitié et en sa grâce. Or, il est évident que Celui qui avait assez de puissance pour faire ces choses en public aurait pu empêcher, s'il l'eût voulu, qu'on ne le prit aux champs, puisqu'on ne l'avait pas pris dans le Temple ni dans la ville où il prêchait; c'est qu'alors lui-même ne voulait pas être pris jusqu'à ce que fût venue l'heure qu'il avait déterminée, et à laquelle il devait donner cette permission aux hommes et aux démons lorsque ce temps fut arrivé, il la leur donna, afin qu'ils le maltraitassent et le prissent; et c'est pour cela

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

qu'il leur dit : *C'est maintenant votre heure, et voici la puissance des ténèbres.* Comme s'il leur eût dit : Il a fallu jusqu'à présent que je restasse au milieu de vous en qualité de Maître pour vous enseigner et vous instruire; c'est pour cette raison que je n'ai pas permis que vous m'ôtassiez la vie. Mais je veux maintenant consommer par ma mort l'œuvre de la rédemption du genre humain, que mon Père éternel m'a recommandée; ainsi je vous permets de me prendre et d'exécuter sur moi vos desseins. Ayant eu cette permission, ils se jetèrent comme des tigres sur le très innocent Agneau; ils le saisirent, l'attachèrent avec des cordes et des chaînes, et le menèrent de la sorte chez le pontife, comme je le raconterai en son lieu.

2033. L'auguste Marie était très attentive à tout ce qui arrivait en la prise de notre Seigneur Jésus-Christ, et la vision qu'elle en eut lui rendait ces scènes plus frappantes que si elle y eût été réellement présente; car elle pénétrait par l'intelligence tous les mystères que renfermaient les paroles et les œuvres de son très saint Fils. Quand elle vit que les soldats et les ministres portaient de la maison du pontife, elle prévint les outrages qu'ils feraient à leur Créateur et à leur Rédempteur; et pour les réparer dans les limites que sa piété pouvait atteindre, elle invita les saints anges et un grand nombre d'autres à adorer et à louer avec elle le Seigneur des créatures, en réparation des injures qu'il recevrait de ces enfants de ténèbres. Elle recommanda la même chose aux saintes femmes qui priaient avec elle; et elle les avertit que déjà son très saint Fils avait permis à ses ennemis de le prendre et de le maltraiter, et qu'ils commençaient à user avec une cruauté inouïe du pouvoir qu'il leur avait donné. Et assistée des saints anges et de ces pieuses femmes, elle fit intérieurement et extérieurement des actes admirables de foi, d'amour et de religion, glorifiant et adorant la Divinité infinie, et la très sainte Humanité de son Fils et son Créateur. Les saintes femmes l'imitaient dans les genuflexions qu'elle faisait, et les princes célestes répondaient aux cantiques par lesquels elle exaltait l'être divin et humain de son bien-aimé Fils. De sorte qu'à mesure que les monstres d'iniquité l'outrageaient par leurs insultes et leurs sarcasmes, elle réparait leur impiété par des louanges et par une religieuse vénération. Et elle apaisait en même temps la justice divine, et empêchait qu'elle ne foudroyât les persécuteurs de Jésus-Christ; car la très pure Marie fut seule capable de suspendre le châtiment de tous ces sacrilèges.

2034. Non seulement notre grande Princesse fut capable d'apaiser le courroux du juste Juge, mais elle sut encore obtenir des faveurs pour ceux-là mêmes qui l'irritaient, et porter la divine clémence à leur rendre le bien pour le mal, dans le temps qu'ils rendaient à notre Seigneur Jésus-Christ le mal pour le bien, loin de reconnaître la sainteté de sa doctrine et les bienfaits qu'ils en recevaient. Cette miséricorde arriva à son plus haut degré à l'égard de l'infidèle et obstiné judas. En effet, la compatissante Mère percée de douleur et à la fois vaincue par la charité, en voyant qu'il trahissait son très saint Fils par un baiser de cette bouche immonde, dans laquelle le Seigneur lui-même était entré peu auparavant par l'Eucharistie, et qu'il lui était permis alors de toucher de ses lèvres la face vénérable du Sauveur, pria sa divine Majesté d'accorder de nouvelles grâces à ce perfide, afin que, s'il voulait les recevoir, il ne se perdit point, lui qui avait eu un tel bonheur que de toucher de cette manière le visage que les anges eux-mêmes désirent contempler. Ce fut par cette prière de l'auguste Vierge que le Seigneur prévint, comme je l'ai dit, de tant de faveurs le traître Judas au moment où il allait consommer la plus noire de toutes les trahisons. Et si le malheureux eût commencé à répondre à ces grâces, cette Mère de miséricorde lui en aurait procuré de plus grandes, et aurait fini par lui obtenir le pardon de son crime, comme elle le fait à l'égard d'autres grands pécheurs qui veulent lui donner cette gloire, tout en s'assurant à eux-mêmes la félicité éternelle. Mais Judas ne connut point ce secret, et perdit tout à la fois, comme je le dirai dans le chapitre suivant.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2035. Quand notre illustre Reine vit aussi que tous les satellites et tous les soldats qui venaient prendre son très saint Fils avaient été renversés par la force de la divine parole, elle fit avec les anges un autre cantique mystérieux pour exalter la puissance infinie de sa Divinité et la vertu de sa très sainte Humanité; elle y renouvela la victoire qu'eut le Nom du Très Haut en submergeant Pharaon et ses troupes dans la mer Rouge (1), et ce fut pour glorifier son Fils et son Dieu véritable de ce qu'étant le Maître des armées et l'arbitre des victoires, il voulait bien se livrer à la passion et à la mort pour racheter d'une manière plus admirable le genre humain de la servitude de Lucifer. Ensuite elle pria le Seigneur de laisser se relever tous ceux qui étaient renversés. Ce qui l'engagea à faire cette prière, ce fut d'abord la charité généreuse et la tendre compassion qu'elle ressentit pour ces hommes créés par la main du Seigneur à son image et à sa ressemblance; ce fut, en second lieu, le désir d'accomplir d'une manière excellente cette loi d'amour qui nous ordonne de pardonner à nos ennemis, et de faire du bien à ceux qui nous persécutent (2); doctrine que son Fils et son Maître avait enseignée et pratiquée. Elle savait d'ailleurs qu'il fallait que les prophéties et les Écritures se réalisassent dans le mystère de la rédemption du genre humain. Et quoique toutes ces choses fussent infaillibles, cela n'empêchait pas que la bienheureuse Vierge priât pour leur accomplissement, et que le Très Haut fût porté par ses prières à faire ces faveurs, parce que tout était prévu et ordonné dans sa sagesse infinie et dans les décrets de sa volonté éternelle, par rapport à ces moyens et à ces prières; et cette voie était celle qu'il convenait le mieux de suivre à la providence du Seigneur, dont il n'est pas nécessaire que je m'arrête à signaler ici la marche. Lorsqu'on attacha notre Sauveur, la très pure Mère sentit aussitôt les douleurs que les cordes et les chaînes lui causèrent, comme si elle-même en eût été attachée; elle ressentit aussi tous les coups et tous les mauvais traitements que le Seigneur recevait; car il accorda cette faveur à sa Mère, comme je l'ai dit plus haut, et comme nous le verrons dans le cours de la passion. Ces tourments qu'elle subissait en son corps, adoucissaient en quelque sorte les déchirements que l'amour causait en son âme; car ils eussent été bien plus douloureux, si elle n'eût souffert en cette manière avec son très saint Fils.

(1) Exod., XV, 4. — (2) Matth., V, 44.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

2036. Ma fille, dans tout ce que vous écrivez et que vous apprenez par mes instructions, vous prononcez votre propre sentence et celle de tous les mortels, si vous ne vous affranchissez, de leurs puérilités et n'évitez leur grossière ingratitude, en méditant jour et nuit sur la passion, les douleurs et la mort de Jésus crucifié. C'est là la science des saints que les gens du monde ignorent (1), c'est le pain de vie et d'intelligence qui rassasie les petits et leur donne la sagesse, laissant les superbes amateurs du siècle dans la faim et dans l'indigence. Je veux que vous étudiiez et que vous acquériez cette science, car tous les biens vous viendront avec elle (2). Mon Fils et mon Seigneur a enseigné la méthode de cette science cachée, quand il a dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne vient à mon Père que par moi* (3). Or, dites-moi, ma très chère fille, si mon Seigneur et mon Maître a bien voulu être la voie et la vie des hommes par le moyen de la passion et de la mort qu'il a souffertes pour eux, ne faut-il pas, pour marcher dans cette voie et pour embrasser cette vérité, qu'ils passent par les outrages, par les afflictions, par la flagellation et par le crucifiement de Jésus-Christ? Considérez donc maintenant l'ignorance des mortels qui veulent aller au Père sans passer par Jésus-Christ; puisque sans avoir souffert avec lui, ils veulent régner avec lui; sans s'être souvenus de sa passion et de sa mort, sans en avoir jamais goûté l'amertume, et sans en avoir témoigné une véritable reconnaissance, ils veulent s'en prévaloir pour obtenir les consolations de la vie présente et la gloire de la vie éternelle, tandis que leur Créateur n'y est entré qu'après avoir subi le dernier supplice (4), afin

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de leur laisser cet exemple et de leur ouvrir le chemin de la lumière.

(1) Sag., XV, 3. — (2) Sag., VII, 11. — (3) Jean., XIV, 6. — (4) Luc., XXIV, 26.

2037. Le repos n'est pas compatible avec la honte réservée à celui qui n'aura pas travaillé, et qui devait le mériter en travaillant. Celui qui ne veut pas imiter son père, n'est pas un véritable enfant; celui qui ne suit pas son seigneur, n'est pas un serviteur fidèle; et celui qui ne profite point des leçons de son maître, n'est pas un bon disciple; je ne mets pas non plus au nombre de mes dévots ceux qui ne compatissent point à ce que mon Fils et moi avons souffert. Mais l'amoureuse sollicitude avec laquelle nous cherchons à procurer aux hommes le salut éternel, nous force, les voyant si oublieux de ces vérités et si ennemis des souffrances, à leur envoyer des afflictions et des peines, afin que s'ils ne les aiment point par inclination, du moins ils les acceptent et les souffrent avec une patience devenue obligatoire, et que par ce moyen ils entrent dans le chemin assuré du repos éternel auquel ils aspirent. Et encore cela ne suffit-il pas; car l'amour aveugle qui les attache aux choses visibles et terrestres, les arrête, les embarrasse et les appesantit; il leur ôte toute leur mémoire, toute leur attention, et alors ils n'ont plus le courage de s'élever au-dessus d'eux-mêmes et au-dessus de tout ce qui est passager. De là vient qu'en proie à de continuelles agitations, ils ne trouvent aucune douceur dans les peines ni aucune consolation dans les adversités, parce qu'ils ont en horreur les souffrances, et qu'ils ne désirent rien qui puisse leur être pénible, comme le désiraient les saints; aussi les saints se glorifiaient-ils dans les afflictions (1), comme ayant atteint le terme de leurs désirs. Beaucoup de fidèles poussent cette ignorance encore plus loin; les uns demandent d'être embrasés de l'amour de Dieu, les autres souhaitent des faveurs particulières, et ils ne font pas réflexion qu'ils ne peuvent rien obtenir, parce qu'ils ne le demandent point au nom de Jésus-Christ mon Seigneur, en l'imitant et en l'accompagnant dans sa passion.

(1) Rom., V, 2.

2038. Embrassez donc la croix, ma fille, et gardez-vous de recevoir sans elle aucune consolation dans votre vie passagère. C'est en méditant sur la passion, en vous en pénétrant, que vous parviendrez au sommet de la perfection, et que vous acquerrez l'amour d'une véritable épouse. Imitiez-moi en cela suivant les lumières dont vous avez été favorisée, et suivant les obligations que je vous impose. Bénissez et glorifiez mon très saint Fils pour l'amour avec lequel il s'est livré à la passion pour le salut du genre humain. Les mortels n'approfondissent point ce mystère ; mais moi, comme témoin oculaire, je vous apprends que dans l'estime de mon adorable Fils, rien, sinon son ascension à la droite du Père éternel, ne lui parut plus doux, plus désirable que de souffrir, de mourir, et pour cela de se livrer à ses ennemis. Je veux aussi que vous vous affligiez avec une intime douleur de ce que Judas a eu dans son exécration trahison plus de partisans que Jésus-Christ. Car il y a tant d'infidèles et mauvais catholiques, il y a tant d'hypocrites, qui, chrétiens de nom, le vendent, le livrent et veulent le crucifier de nouveau ! Pleurez tous ces crimes que vous connaissez, afin que vous m'imitiez aussi en cela.

CHAPITRE XIV.

La fuite et la séparation des apôtres lors de la prise de leur Maître. — La connaissance que sa très sainte Mère en eut. — Ce qu'elle fit dans cette occasion. — La

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

damnation de Judas, et le trouble des démons par suite des nouvelles choses qu'ils apprirent.

2039. Après qu'on eut pris notre Sauveur Jésus-Christ, comme je l'ai rapporté, ce qu'il avait prédit aux apôtres dans la cène fut accompli : savoir qu'ils se scandaliseraient tous à son sujet cette nuit (1), et que Satan les attaquerait pour les cribler comme l'on crible le froment (2). Car quand ils virent que l'on saisisait, que l'on attachait leur divin Maître, et que ni sa douceur, ni la puissance de ses paroles, ni ses miracles, ni sa doctrine, ni l'innocence de sa vie n'avaient pu adoucir les satellites, ni diminuer l'envie des princes des prêtres et des pharisiens, ils passèrent de la tristesse à un grand trouble. Bientôt ils se laissèrent aller à la crainte naturelle, et perdirent le courage et le souvenir de la prédiction de leur Maître; et commençant à chanceler en la foi, ils ne songèrent plus, à la vue de ce qui arrivait à leur chef, qu'à se soustraire au danger qui les menaçait. Et comme les soldats et les satellites étaient tous occupés à enchaîner Jésus-Christ le très doux Agneau, et à exercer sur lui toute leur fureur, alors les apôtres profitant de l'occasion, s'enfuirent sans que les Juifs s'en aperçussent (3); car ceux-ci étaient sans doute bien disposés à prendre tous les disciples, si l'Auteur de la vie le leur eût permis, et ils n'y auraient surtout point manqué, en les voyant fuir comme des lâches ou des criminels. Mais il n'était pas convenable que cela leur arrivât, et qu'ils souffrissent si tôt. Notre Sauveur fit connaître qu'il ne le voulait pas, quand il dit que si on le cherchait, on laissât aller ceux qui l'accompagnaient (4), et il le disposa de la sorte par la force de sa divine Providence. La haine des princes des prêtres et des pharisiens s'étendait pourtant aussi sur les apôtres, et ils auraient voulu en finir avec eux tous s'ils l'avaient pu; et c'est pour cela que le grand prêtre Anne interrogea notre Sauveur touchant ses disciples et touchant sa doctrine (5).

1) Matth., XXVI, 31. — (2) Luc., XXII, 31. — (3) Matth., XXVI, 56. — (4) Jean., XVIII, 8. — (5) *Ibid.*, 19.

2040. De son côté, Lucifer se sentit porté par cette fuite des apôtres, tantôt à de grandes perplexités, tantôt à un redoublement de malice pour diverses fins. Il désirait étouffer la doctrine du Sauveur du monde et exterminer ses disciples, pour en effacer jusqu'au souvenir; c'est pour cela qu'il aurait souhaité que les Juifs les eussent pris et les eussent fait mourir. Mais ayant considéré les difficultés de ce plan, il tâcha de troubler les apôtres par ses suggestions, et de les décider à prendre la fuite, afin qu'ils ne fussent point témoins de la patience de leur Maître dans la passion et de ses merveilleux incidents. Le rusé dragon craignait que les nouveaux exemples du Sauveur n'affermissent les apôtres dans la foi, et ne les armassent d'une nouvelle constance pour résister aux tentations dont il se promettait de les assaillir; ainsi il s'imaginait que s'ils commençaient dès lors à chanceler, il lui serait ensuite facile de les abattre par les nouvelles persécutions qu'il leur susciterait par le moyen des Juifs, qui seraient toujours prêts à les insulter à cause de la grande haine qu'ils avaient contre leur Maître. C'est par ces malicieuses considérations que le démon se trompa lui-même. Et quand il vit que les apôtres étaient si découragés par la tristesse, si timides et si lâches, leur ennemi crut qu'ils ne pouvaient pas se trouver dans une plus mauvaise disposition, ni lui dans une meilleure occasion de les tenter; c'est pourquoi il les attaqua avec beaucoup de fureur, leur inspira de grands doutes et de grands soupçons sur le Maître de la vie, et leur proposa de s'enfuir et de l'abandonner. Pour ce qui est de la fuite, ils n'y résistèrent point, non plus qu'à diverses suggestions contre la foi, quoiqu'elle ait défailli chez les uns plus, chez les autres moins; car en cette circonstance tous ne furent point également troublés ni scandalisés.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2041. Ils se séparèrent pour fuir en divers endroits, supposant que s'ils allaient tous ensemble il leur serait difficile de se cacher, comme ils le prétendaient alors. Il n'y eut que Pierre et Jean qui se réunirent pour suivre de loin leur Créateur et leur Maître jusqu'à la fin de sa passion (1). Mais il se passait dans l'intérieur de chacun des onze apôtres une lutte qui leur causait une extrême douleur et les privait de toute sorte de consolation et de repos. La raison, la grâce, la foi, l'amour et la vérité combattaient d'une part; de l'autre, les tentations, les doutes, la crainte et la tristesse. La raison et la lumière de la vérité condamnaient l'inconstance et l'infidélité qu'ils avaient témoignées en abandonnant leur adorable Maître, et en fuyant le danger comme des lâches, après avoir été avertis de se tenir sur leurs gardes, et s'être eux-mêmes offerts quelques instants auparavant à mourir avec lui s'il était nécessaire. Ils se rappelaient leur désobéissance, et le peu de soin qu'ils avaient eu de prier et de se prémunir contre les tentations, ainsi que leur excellent Maître le leur avait prescrit. L'amour qu'ils lui portaient à cause de son aimable conversation, de sa douceur, de sa doctrine et de ses merveilles, se souvenant aussi qu'il était Dieu véritable, les excitait à retourner à ses côtés et à braver tous les périls et la mort même, comme des serviteurs et des disciples fidèles. A cela se joignait la pensée de sa très sainte Mère; ils considéraient sa douleur incomparable et le besoin qu'elle aurait d'être consolée, et ils désiraient aller la chercher pour l'assister dans toutes ses peines. Mais en même temps ils étaient retenus par la lâcheté et par la crainte qu'ils avaient de se livrer à la cruauté des Juifs, à la confusion, à la persécution et à la mort. Ils ne savaient se décider à se présenter devant la Mère de douleurs, malgré leur affliction et leur trouble, ne doutant pas qu'elle ne les obligeât de rejoindre leur divin Maître, et supposant d'ailleurs qu'ils ne seraient point en sûreté près d'elle, parce qu'on aurait pu les chercher dans sa maison. Enfin les démons les attaquaient par de furieuses tentations. Ces ennemis leur représentaient d'une manière effrayante qu'ils seraient homicides d'eux-mêmes s'ils s'exposaient à la mort; que leur Maître, ne pouvant se délivrer lui-même, pourrait encore moins les retirer des mains des princes des prêtres; qu'on le ferait sans doute mourir dans cette occasion, et que par sa mort toutes leurs obligations cesseraient, puisqu'ils ne le verraient plus; que nonobstant l'apparente innocence de sa vie, il enseignait pourtant certaines doctrines d'une sévérité excessive et jusqu'alors inouïes; que c'était pour cela que les docteurs de la loi, les princes des prêtres et tout le peuple étaient irrités contre lui, et qu'il y aurait de l'entêtement à vouloir suivre un homme qui devait être condamné à une mort infâme et ignominieuse.

(1) Jean., XVIII, 15; Matth., XXVI, 58.

2042. Tel était le combat qui se passait dans le cœur des apôtres fugitifs; et par tous ces raisonnements, Satan ne cherchait qu'à les faire douter de la doctrine de Jésus-Christ et des prophéties qui avaient trait à ses mystères et à sa passion. Et, comme dans ce combat douloureux ils ne conservaient aucun espoir que leur Maître échappât au pouvoir des princes des prêtres, leur crainte se changea en une profonde tristesse, en un abattement pusillanime, qui les décida à s'enfuir et à sauver leur vie. Leurs lâches frayeurs étaient telles, qu'ils ne se croyaient cette nuit en sûreté nulle part; ils avaient peur de leur ombre, et le moindre bruit les faisait tressaillir. L'infidélité de Judas accrut leur terreur, parce qu'ils craignaient qu'il n'irritât aussi les princes des prêtres contre eux, afin de ne les plus rencontrer après avoir exécuté sa trahison. Saint Pierre et saint Jean, comme les plus fervents en l'amour de Jésus-Christ, résistèrent plus que les autres à la crainte et au démon, et, restant ensemble, ils résolurent de suivre leur Maître, avec quelque précaution pourtant. Ce qui contribua beaucoup à leur faire prendre ce parti, ce furent les relations que saint Jean avait avec le pontife Anne, qui partageait avec Caïphe la dignité pontificale et en remplissait alternativement les fonctions (1); c'était cette année-là le tour de Caïphe, celui qui avait donné dans l'assemblée des Juifs cet avis prophétique,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

qu'il était expédient qu'un homme mourût pour le peuple, et pour empêcher que toute la nation ne périclît (2). Ces relations que saint Jean avait avec le pontife venaient de ce que cet apôtre était regardé comme un homme important par son propre mérite, par la noblesse de sa famille, et aussi distingué par le caractère que par les manières. Comptant là-dessus, les deux apôtres suivirent notre Seigneur Jésus-Christ avec moins de crainte. Ils éprouvaient tous deux une grande compassion des peines de notre auguste Reine, et ils désiraient la voir pour la consoler autant qu'il leur serait possible. L'évangéliste se signala surtout dans ces pieux sentiments.

(1) Jean., XVIII, 16. — (2) Jean., XI, 50.

2043. La bienheureuse Vierge, restée dans le cénacle, ne considérait pas seulement d'une vue très distincte les outrages que son très saint Fils subissait alors, mais elle observait et pénétrait aussi tout ce qui se passait intérieurement et extérieurement à l'égard des apôtres. Elle découvrait leur trouble, leurs tentations, leurs peines, leurs pensées et leurs résolutions, le lieu où chacun d'eux se trouvait et ce qu'il faisait. Et, quoiqu'elle vit clairement toutes ces choses, toujours douce comme une colombe, elle ne s'indigna pas contre eux, elle ne leur reprocha jamais leur infidélité; au contraire, elle leur procura le remède, comme je le dirai dans la suite. Elle commença dès lors à prier pour eux, et dans cette occasion elle dit intérieurement, avec une tendre charité et une compassion maternelle : « Innocentes brebis, qui avez été choisies, pourquoi laissez-vous votre très aimable Pasteur, qui prenait un si grand soin de vous et qui vous donnait l'aliment de la vie éternelle? Disciples nourris d'une doctrine si vraie et si salutaire, pourquoi abandonnez-vous votre bienfaiteur et votre Maître? Comment oubliez-vous ces rapports si doux et si affectueux qui attiraient vos cœurs? Pourquoi écoutez-vous le maître du mensonge et le loup ravissant, qui ne cherche que votre perte? O mon très doux amour et très patient Seigneur, combien l'amour que vous avez pour les hommes vous rend clément et miséricordieux! Étendez votre pitié sur ce petit troupeau, que la fureur du serpent a enrayé et a dispersé. Ne livrez pas aux bêtes les âmes de ceux qui vous ont reconnu (1). Vous attendez de grandes choses de ceux que vous avez choisis pour vos serviteurs, et vous avez fait des œuvres merveilleuses en faveur de vos disciples. Faites, Seigneur, que tant de grâces ne soient point perdues, et ne rejetez point ceux que vous avez élus pour être les colonnes de votre Église. Que Lucifer ne se glorifie point d'avoir triomphé sous vos yeux de ce qu'il y a de meilleur dans votre famille. Mon Fils, regardez vos bien-aimés disciples Jean, Pierre et Jacques, que vous avez honorés d'un amour particulier. Tournez aussi les regards de votre clémence sur tous les autres, et brisez l'orgueil du dragon, qui les a troublés avec une haine cruelle. »

(1) Ps. LXXIII, 19.

2044. La grandeur d'âme que la bienheureuse Marie montra dans cette rencontre, les œuvres qu'elle y fit et la plénitude de sainteté qu'elle y manifesta aux yeux et au bon plaisir du Très Haut, surpassent tout ce que les hommes et que les anges même en peuvent concevoir. Car outre les douleurs qu'elle ressentait en son corps et en son âme à cause des injures et des affronts auxquels était en butte la personne adorable de son divin Fils, que la plus sage des mères honorait et révérait souverainement, elle fut consternée de la chute des apôtres, que, seule parmi les créatures, elle pouvait mesurer. Elle considérait leur fragilité et l'oubli qu'ils avaient témoigné des faveurs, de la doctrine et des instructions de leur Maître; et cela si peu de temps après la cène, après le discours qu'il leur avait adressé, après la communion qu'il leur avait donnée en les élevant à la dignité sacerdotale, qui leur imposait des obligations si particulières. Elle connaissait aussi le danger où ils étaient de tomber dans de plus grands péchés par les embûches que Lucifer et ses ministres des ténèbres leur dressaient pour les précipiter, et la négligence plus ou moins grande que la crainte inspirait au cœur de tous les

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

apôtres. Et c'est pourquoi elle redoubla ses prières jusqu'à ce qu'elle eût mérité leur remède, et obtenu que son très Saint Fils leur pardonnât et hâtât le secours donc ils avaient besoin, afin qu'ils revinssent aussitôt à la foi et à la grâce; car Marie fut assez puissante pour tout cela. En ce moment elle réunit dans son cœur toute la foi, toute la sainteté et tout le culte de toute l'Église, qui se trouvait concentrée tout entière en elle comme dans une arche incorruptible, où étaient renfermés et conservés la loi évangélique, le sacrifice, le temple et le sanctuaire. De sorte que la Vierge très pure était alors toute l'Église; elle seule aimait et adorait l'objet de la foi, croyait et espérait en lui pour elle-même, pour les apôtres et pour tout le genre humain. Et cela d'une manière si éminente, qu'elle réparait autant qu'il était possible à une simple créature le manque de foi de tous les autres membres mystiques de l'Église. Elle faisait des actes sublimes de foi, d'espérance, d'amour et de vénération, qu'elle adressait à la divinité et à l'humanité de son Fils et de son Dieu véritable; elle l'adorait par des génuflexions et des prosternations réitérées; elle le glorifiait par des cantiques admirables, et toutes ses facultés étaient comme un harmonieux instrument qui aurait résonné sous la main puissante du Très Haut, sans que sa douleur et ses gémissements en troublassent les accords. On ne pouvait point appliquer à notre incomparable Reine ce que dit l'Ecclésiastique; que la musique pendant le deuil est importune (1), car elle seule fut capable de relever au milieu de ses afflictions la douce harmonie des vertus.

(1) Eccles., XXII, 6.

2045. Laissant les onze apôtres dans l'état qu'on a vu, je reviens au récit de la fin lamentable du traître Judas, anticipant un peu sur les événements, pour l'abandonner à son funeste et malheureux sort, et pour reprendre ensuite le discours de la passion. Or, le disciple sacrilège et les gens qui avaient pris notre Sauveur Jésus-Christ, arrivèrent chez les pontifes Anne et Caïphe, qui les attendaient avec les scribes et les pharisiens. Et quand le perfide Judas vit notre divin Maître, si maltraité et si outragé, souffrir en silence tous les coups et tous les blasphèmes avec la douceur et la patience les plus admirables, il commença à réfléchir sur sa propre trahison, reconnaissant qu'elle seule était cause qu'un homme si innocent, et de qui il avait reçu tant de faveurs, fût si injustement traité avec cette odieuse cruauté. Il se souvint des miracles, de la doctrine et des bienfaits de cet adorable Seigneur; il se représenta aussi l'indulgence et la charité dont la bienheureuse Marie avait usé à son égard, les soins qu'elle avait pris pour le ramener, et la malice obstinée avec laquelle il avait offensé et le Fils et la Mère pour l'intérêt le plus vil; et alors tous les péchés qu'il avait commis se présentèrent devant lui comme un chaos impénétrable et comme une montagne inaccessible.

2046. Judas s'était, comme je l'ai fait remarquer, rendu entièrement indigne de recouvrer la divine grâce lorsqu'il livra notre adorable Sauveur par un baiser. Et quoiqu'il fût, par les secrets jugements du Très Haut, dans la main de son conseil (1), il put encore, la justice et l'équité divine le permettant, faire ces considérations avec le secours de la raison naturelle et au moyen des suggestions de Lucifer lui-même, qui ne l'abandonnait point. Et assurément le perfide apôtre raisonnait juste dans toutes les réflexions qu'il faisait; mais comme c'était le père du mensonge qui lui montrait ces vérités, il les accompagnait d'autres propositions fausses et malicieuses, afin qu'il se crût dans l'impossibilité de recevoir le remède et qu'il tombât dans le désespoir, comme il arriva. Lucifer excita dans son cœur une vive douleur de ses péchés, mais non par de bons motifs ni par le regret d'avoir offensé la vérité divine, mais pour le déshonneur dont il s'était couvert aux yeux des hommes, et pour la punition qu'il craignait de la part d'un maître puissant en miracles, et à laquelle aucune retraite ne saurait le soustraire sur la terre, parce que partout le sang du Juste crierait contre lui. Toutes ces pensées et plusieurs autres que le démon lui envoya le jetèrent dans la confusion, dans les ténèbres, et dans des accès de rage

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

contre lui-même. Et, quittant l'assemblée, il voulut monter au faite de la maison des pontifes pour s'en précipiter, mais ce ne lui fut pas possible. Il s'élança dans les rues, et, comme une bête en fureur, il se mordait le poing, se meurtrissait la tête et s'arrachait les cheveux, vomissant contre lui-même les plus horribles malédictions et se proclamant le plus misérable des hommes.

(1) Eccles., XV, 14.

2047. Lucifer, le voyant si éperdu, lui proposa d'aller trouver les prêtres et de leur rendre leur argent après avoir avoué son crime. Judas le fit aussitôt, et leur dit à haute voix ces paroles : *J'ai péché, parce que j'ai livré le sang de l'innocent* (1). Mais eux, qui n'étaient pas moins endurcis, lui dirent qu'il devait y avoir bien pensé auparavant. L'intention du démon était d'empêcher, s'il eût pu, la mort de notre Seigneur Jésus-Christ, pour les raisons que j'ai dites et pour celles que je dirai dans la suite. Par cette réponse si brusque et si cruelle que lui firent les princes des prêtres, le traître disciple acheva de perdre toute espérance, convaincu qu'il lui serait impossible d'empêcher la mort de son Maître. Le démon s'imagina aussi la même chose, quoiqu'il fit de nouvelles tentatives par le moyen de Pilate. Mais, comme il n'attendait plus rien de Judas en ce monde, il augmenta son chagrin et son désespoir, et lui persuada de s'ôter lui-même la vie pour éviter de plus grandes peines. Judas accueillit ce funeste conseil, et, étant sorti de la ville il se pendit (2) à un arbre sec, devenant homicide de lui-même après avoir été décide de son Créateur. Cette mort malheureuse de Judas eut lieu le vendredi même de la passion, à midi, et avant que notre Sauveur mourût; parce qu'il n'était pas convenable que l'affreuse mort de ce traître coïncidât avec celle de Jésus-Christ et avec la consommation de la rédemption, qu'il avait méprisée avec tant de malice.

(1) Matth., XXVII, 4. — (2) Matth., XXVII, 5.

2048. Les démons s'emparèrent de l'âme de Judas et la menèrent dans l'enfer; quant à son corps, il resta pendu, et ses entrailles crevèrent et se répandirent (1); éclatante punition de la trahison de cet infâme disciple, dont furent vivement frappés tous ceux qui en furent témoins. Le corps demeura trois jours attaché à l'arbre. Pendant ce temps-là les Juifs entreprirent de l'ôter de cette potence et de l'enterrer secrètement, parce que ce spectacle causait une grande confusion aux prêtres et aux pharisiens, qui ne pouvaient point récuser ce témoignage de leur méchanceté; mais en dépit de leurs efforts, ils ne purent parvenir à détacher le cadavre, jusqu'à ce que, les trois jours écoulés, les démons eux-mêmes l'ôtèrent de l'arbre par la permission de la justice divine, et l'emportèrent pour le réunir à son âme, afin que le malheureux Judas reçût dès lors et à jamais au fond des abîmes éternels, en corps et en âme, le châtiment dû à son péché. Et comme ce qui m'a été révélé des justes supplices infligés au perfide disciple est un digne sujet de terreur et d'étonnement, je le dirai avec les détails dans lesquels il m'a été prescrit d'entrer. Entre les gouffres obscurs qui se trouvent dans les abîmes de l'enfer, il y en avait un fort grand, où les tourments étaient beaucoup plus rigoureux que dans les autres, et où il n'y avait aucun damné, parce que les démons n'avaient encore pu y précipiter aucune âme, malgré tous les efforts qu'ils avaient faits depuis Caïn jusqu'à ce jour-là. Tout l'enfer s'étonnait de cette impossibilité dont il ignorait le secret, jusqu'à ce qu'y fût arrivée l'âme de Judas; car les démons purent facilement la précipiter dans cet effroyable gouffre, auparavant inhabité. La raison en était que dès la création du monde ce lieu, où toutes les peines étaient redoublées, fut destiné pour les mauvais chrétiens qui, après avoir reçu le baptême, se damneraient pour n'avoir pas profité des sacrements, de la doctrine, de la passion et de la mort du Rédempteur, et de l'intercession de sa très sainte Mère. Et comme Judas fut le premier qui participa avec tant d'abondance à ces bienfaits pour son salut, s'il eût voulu s'en servir, et qui les méprisa avec tant d'obstination, il fut aussi le premier qui entra dans ce lieu épouvantable et qui éprouva les

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

tourments réservés pour lui et pour tous ceux qui l'imiteront.

(1) Act., I, 18.

2049. Il m'a été expressément enjoint d'écrire ce mystère pour l'instruction de tous les chrétiens, et surtout des prêtres, des prélats et des religieux, qui fréquentent et reçoivent plus souvent le sacré corps et le précieux sang de notre Seigneur Jésus-Christ, et qui, par les obligations de leur état, sont plus étroitement attachés à son service. Que ne puis-je, afin de n'essuyer moi-même aucun reproche, trouver des paroles et des raisons assez fortes pour en donner une juste idée et réveiller une trop commune insensibilité. Je voudrais que cet exemple nous profitât à tous, et qu'il nous apprît à craindre la punition qui attend tous les mauvais chrétiens, chacun selon son état. Les démons tourmentèrent Judas avec une cruauté inconcevable, pour se venger de ce qu'il avait persisté dans la résolution de vendre son divin Maître, par la passion et par la mort duquel ils devaient être vaincus et privés de l'empire du monde. Ils en connurent une nouvelle rage contre notre Sauveur et contre la très sainte Mère, et ils l'exercent, autant qu'il leur est permis, sur tous ceux qui imitent le traître disciple, et qui méprisent comme lui la doctrine évangélique, les sacrements de la loi de grâce et le fruit de la rédemption. Il est bien juste que ces esprits de ténèbres fassent ressentir toute leur fureur aux membres du corps mystique de l'Église qui, loin de s'être unis à leur chef Jésus-Christ, s'en sont volontairement séparés, et ont mieux aimé se livrer à eux, qui l'abhorrent et le maudissent avec un orgueil et une haine implacable, et qui, comme instruments de la justice divine, punissent impitoyablement les ingratitude que ceux qui ont été rachetés commettent contre leur Rédempteur. Que les enfants de la sainte Église fassent de sérieuses réflexions sur cette vérité; car s'ils la méditent souvent, il n'est pas possible qu'ils n'en soient vivement touchés, et qu'ils ne se résolvent d'éviter un malheur si déplorable.

2050. Lucifer et ses ministres d'iniquité étaient fort attentifs à tout ce qui arrivait dans le cours de la passion, pour achever de s'assurer si notre Seigneur Jésus-Christ était le Messie et le Rédempteur du monde. Car parfois les miracles le leur persuadaient, et parfois les actions et les défaillances de la nature humaine que notre Sauveur avait acceptées pour nous, leur faisaient croire le contraire; mais où les doutes du dragon augmentèrent davantage, ce fut dans le jardin, où il sentit la force de ces mots que prononça le Seigneur : *C'est moi* (1); au même instant, les démons tombèrent à la renverse, comme les soldats en la présence de Jésus-Christ. Il y avait fort peu de temps qu'ils étaient sortis de l'enfer, après avoir été chassés du cénacle. C'était la bienheureuse Marie qui, comme je l'ai rapporté, les avait chassés de ce lieu sacré et précipités dans l'abîme, et de tout ce qui se passait Lucifer conclut avec ses satellites qu'il devait y avoir quelque chose de tout à fait extraordinaire dans cette force du Fils et de la Mère, à laquelle ils n'avaient jamais rien rencontré de semblable. Lorsqu'il lui fut permis de se relever dans le jardin, il s'adressa à ses compagnons, et leur dit : « Il n'est pas possible que ce pouvoir vienne d'un simple mortel; sans doute celui-ci est Dieu et homme tout ensemble. S'il meurt, selon notre projet, il opérera par sa mort la rédemption et satisfera à la justice de Dieu; et du coup notre empire est détruit, et toutes nos prétentions sont frustrées. Nous avons mal calculé en machinant sa perte. Que si maintenant nous ne pouvons plus empêcher sa mort, voyons jusqu'où ira sa patience, et faisons en sorte que ses ennemis le traitent avec la cruauté la plus atroce. Irritons-les contre lui, excitons-les par nos suggestions impies à le couvrir de mille opprobres et des outrages les plus sanglants; qu'ils s'ingénient à inventer les nouveaux tourments auxquels ils pourront livrer sa personne, pour provoquer sa colère, et observons les effets que produiront en lui toutes ces choses. Les démons firent tous les essais qu'ils avaient concertés, mais avec un succès bien différent, comme le prouve l'histoire de la passion, à cause

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

des mystérieux desseins du Très Haut, dont j'ai déjà parlé et dont je parlerai encore. Ils poussèrent les bourreaux à outrager notre Seigneur Jésus-Christ par des vilenies plus odieuses que celles dont, en fait, ils se rendirent coupables sur sa personne divine; mais il ne permit point qu'ils lui fissent d'autres outrages que ceux qu'il voulait bien subir, et qu'il était convenable qu'il subit, leur laissant déployer en ceux-ci toute leur fureur. »

(1) Jean., XVIII, 5.

2051. Notre auguste Princesse intervint aussi pour réprimer la malice insolente de Lucifer; car elle découvrait tous les desseins de ce dragon infernal. Tantôt elle usait de son autorité de Reine en l'empêchant de proposer certains attentats aux exécuteurs de la passion. Tantôt, quand il les leur inspirait, elle priait Dieu de n'en point permettre l'accomplissement, et elle contribuait à les détourner par le moyen de ses saints anges. Quant aux outrages qu'elle connaissait par sa sublime sagesse que son très saint Fils consentait à souffrir, elle ne s'y opposait point; et ainsi il n'arrivait que ce que permettait la volonté divine. Elle connut aussi toutes les particularités de la fin malheureuse de Judas, les tourments auxquels il était condamné, la place qui lui était assignée dans l'enfer, et le trône de feu qu'il devait éternellement occuper, comme maître de l'hypocrisie et précurseur de tous ceux qui renonceraient à notre Rédempteur Jésus-Christ par la pensée et par les œuvres, et qui délaisseraient, comme dit Jérémie (1), la source des eaux vives, qui n'est que le Seigneur lui-même, pour faire écrire leurs noms sur la terre et pour s'éloigner du ciel, où sont écrits les noms des prédestinés. La Mère de miséricorde connut tout cela, et cette connaissance lui fit répandre beaucoup de larmes; elle pria le Seigneur pour le salut des hommes, et le supplia de les préserver d'un si terrible aveuglement et d'une si effroyable ruine, en se conformant toutefois aux secrets et justes jugements de sa providence divine.

(1) Jerem., XVII, 13.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

2052. Ma fille, vous êtes toute stupéfaite, et avec raison, de ce que vous avez appris et raconté du malheureux sort de Judas et de la chute des apôtres, alors qu'ils étaient tous à l'école de Jésus-Christ mon très saint Fils, nourris de sa doctrine, édifiés par la sainteté de sa vie, par son exemple et par ses miracles, et favorisés de sa très douce conversation, de mon intercession, de mes conseils et de tant d'autres bienfaits qu'ils recevaient par mon canal. Mais je vous dis en vérité que si tous les enfants de l'Eglise faisaient les réflexions qu'un exemple si frappant demande, ils y trouveraient de quoi craindre la dangereuse condition de la vie mortelle, quelque grandes que soient les faveurs qu'ils y reçoivent de la main du Seigneur; car toutes leur paraîtront bien moindres que celle de le voir, de l'entendre, de le fréquenter et de pouvoir contempler en lui le vivant modèle de la sainteté. Je vous dis la même chose de moi, puisque je donnai aux apôtres de très salutaires instructions; ils furent témoins de ma sainte conduite, et jouirent de ma conversation; ils obtinrent de ma bonté maternelle de grands bienfaits, et je leur communiquai la charité que je puisais dans le sein de Dieu, où j'avais établi ma demeure. Et si en présence même de leur adorable Maître ils ont oublié tant de faveurs et l'obligation qu'ils avaient d'y correspondre, qui sera si présomptueux dans la vie mortelle, que de ne pas craindre les dangers qui l'environnent, quelque grandes que soient les grâces qu'il a reçues? Ceux-là étaient apôtres choisis par leur divin Maître, qui était Dieu véritable, et cependant l'un a fait la plus malheureuse chute dont un homme fût capable, et les autres ont manqué à la foi, qui est le fondement de toutes les vertus; et ce fut selon la justice et les jugements impénétrables du Très

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Haut. Or comment ne trembleront pas ceux qui ne sont point apôtres, qui n'ont pas travaillé autant qu'eux à l'école de Jésus-Christ, mon très saint Fils, et qui ne sont pas aussi dignes de mon intercession?

2053. Ce que vous avez rapporté de la perte de Judas et de sa très juste punition, suffit pour faire comprendre dans quel état les vices et la mauvaise volonté peuvent précipiter un homme qui s'y abandonne, qui se livre au démon, et qui méprise les appels et les secours de la grâce. Ce dont je vous avertis, indépendamment de ce que vous venez d'écrire, c'est que non seulement les tourments qu'endure le traître disciple Judas, mais aussi ceux de beaucoup de chrétiens qui se damnent comme lui, et qui descendent dans le même lieu qui leur est destiné depuis le commencement du monde, surpassent les tourments de bien des démons. Et pourquoi? parce que mon très saint Fils n'est pas mort pour les mauvais anges, mais pour les hommes; et le fruit et les effets de la rédemption que les enfants de l'Église reçoivent effectivement dans les sacrements, ne s'étendent point sur les démons; ainsi le mépris de ce bienfait incomparable n'est pas tant le péché du démon que celui des fidèles; ils doivent donc subir un châtiment particulier et différent à raison de ce mépris. En outre, l'erreur dans laquelle Lucifer et ses ministres furent en ne connaissant pas Jésus-Christ pour Rédempteur et pour véritable Dieu jusqu'au temps de sa mort, ne cesse d'exciter les regrets et de confondre les facultés de ces esprits rebelles; et cette peine les jette dans une nouvelle rage contre ceux qui ont été rachetés, et surtout contre les chrétiens, à qui s'appliquent plus largement la rédemption et le sang de l'Agneau. C'est pour cela que les démons font tant d'efforts pour amener les fidèles à oublier l'œuvre de la rédemption et à en perdre le fruit; et ils se montrent ensuite dans l'enfer plus irrités contre les mauvais chrétiens; et dans cette impitoyable fureur ils leur feraient ressentir de plus grands tourments, si la justice divine ne disposait par son équité que les peines soient proportionnées aux péchés, n'en laissant pas la dispensation à la volonté des démons, mais la réglant par sa puissance et par sa sagesse infinies; car la bonté du Seigneur s'étend jusque dans ce lieu de punition.

2054. Je veux, ma très chère fille, que vous considériez dans la chute des autres apôtres le danger de la fragilité des hommes, qui s'accoutument facilement à une grossière ingratitude et à une inconcevable négligence, jusqu'au milieu des faveurs dont les comble le Seigneur, comme il arriva aux onze apôtres qui abandonnèrent leur Maître céleste par leur incrédulité. Ce danger vient de ce que les hommes sont naturellement sensibles et enclins à tout ce qui est apparent et terrestre; de ce que ce penchant a été dépravé par le péché, et de ce qu'ils s'accoutument à vivre et à agir plus pour les choses terrestres et charnelles que selon l'esprit. Il arrive de là qu'ils regardent et qu'ils aiment d'une manière sensible, même les dons et les bienfaits du Seigneur. Et quand ils ne peuvent pas en jouir de cette manière, ils se tournent aussitôt vers d'autres objets sensibles, les poursuivent et perdent la voie et le goût de la vie spirituelle, parce qu'ils la regardaient et la recevaient comme une chose sensible, sans en avoir une assez haute idée. C'est à cause de cette inadvertance ou grossièreté que les apôtres tombèrent, quoiqu'ils fussent si favorisés de mon très saint Fils et de moi; car les miracles, la doctrine et les exemples dont ils étaient témoins étaient sensibles, et comme malgré le degré éminent de justice et de perfection auquel ils étaient parvenus, ils étaient eux-mêmes terrestres et attachés uniquement à ce qui frappait leurs sens, du moment où cela vint à leur manquer, ils se troublèrent dans la tentation et ils y succombèrent, pour n'avoir pas assez pénétré les mystères et l'esprit de ce qu'ils avaient vu et ouï à l'école de leur Maître. Vous apprendrez, ma fille, par cet exemple et par cette leçon, à devenir ma disciple spirituelle et non terrestre, et à ne point vous accoutumer à ce qui est sensible, même en ce qui concerne les faveurs du Seigneur et les miennes. Car en les recevant vous ne devez point vous arrêter à ce qu'elles ont de matériel, mais il faut élever votre esprit à

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ce qu'elles ont de sublime et de spirituel, et qui se discerne par la lumière intérieure, et non par le sens animal (1). Et si ce que les bienfaits du Seigneur ont de sensible est capable d'embarrasser dans la vie spirituelle, que sera-ce de ce qui appartient à la vie terrestre et animale? Or c'est pour cela que je veux que vous oubliiez et effaciez de vos puissances toutes les images des créatures, afin que vous deveniez apte à m'imiter et à profiter de mes instructions salutaires.

(1) I Cor., II, 14.

CHAPITRE XV.

On amène notre Sauveur Jésus-Christ lié chez le pontife Anne. Ce qui arriva dans cette circonstance, et ce que sa très sainte Mère y souffrit.

2055. il faudrait, pour parler dignement de la passion, des opprobres et des souffrances de notre Sauveur Jésus-Christ, se servir de paroles si vives et si efficaces qu'elles pussent pénétrer plus avant qu'une épée à deux tranchants, et atteindre par une profonde blessure jusqu'aux fibres les plus secrètes de nos lecteurs (1). Les peines de cet adorable Seigneur ne furent point communes, et il n'y aura jamais de douleur semblable à la sienne (2). Sa personne sacrée n'était point comme celle des autres enfants des hommes; il ne souffrit point pour lui-même ni pour ses péchés, mais pour nous et pour nos propres crimes (3). Il ne faut donc pas que les termes dont nous nous servons pour parler de ses souffrances soient communs, mais extraordinaires et efficaces, afin de nous en faire concevoir un juste sentiment. Mais, hélas ! il ne m'est pas possible de donner cette force à mes paroles, ni de trouver celles que mon âme désire pour manifester ce mystère ! J'en dirai pourtant ce que je pourrai, employant les termes qui me seront dictés, quoique la petitesse de mon talent amoindrisse la grandeur de l'intelligence que j'en ai, et que ces termes ne répondent pas à ce que j'en conçois. Que la force et la vivacité de la foi que les enfants de l'Église professent suppléent donc à la faiblesse de mon discours. Et si les expressions sont communes, faisons en sorte que la douleur soit extraordinaire, la pensée haute, la pénétration vive, la considération profonde, la reconnaissance sincère et l'amour fervent, et croyons que tout cela sera fort au-dessous de la vérité de l'objet, et du retour que nous devons à notre divin Rédempteur comme serviteurs, comme amis, et comme enfants adoptés par le moyen de sa passion et de sa mort.

(1) Hebr., IV. 12. — (2) Lam., I, 12. — (3) I Pierre., II, 21.

2056. Le très doux agneau Jésus-Christ ayant été pris et garrotté dans le jardin, fut amené chez les pontifes, et d'abord chez Anne (1). Le traître disciple avait recommandé d'avance à cette troupe turbulente de soldats et de ministres de ne se point fier à son Maître, mais de le tenir étroitement lié, parce que c'était un magicien, et qu'il pourrait bien s'échapper de leurs mains (2). Lucifer et ses princes des ténèbres les irritaient secrètement, afin qu'ils traitassent le Seigneur avec une cruauté impie et un mépris sacrilège. Et comme tous étaient des instruments dociles à la volonté de Lucifer, ils exercèrent sur la personne de leur Créateur toutes les inhumanités qui leur furent permises. Ils le lièrent avec une fort longue chaîne d'une telle manière, qu'ils lui en firent divers tours à la ceinture et au cou, laissant les deux bouts libres; ils avaient fixé à cette chaîne des menottes, qu'ils mirent aussi aux mains du Seigneur qui avait

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

créé les cieux, les anges et tout le reste de l'univers (3). Et, les ayant ainsi liées, ils les lui firent passer par derrière. Ils avaient apporté cette chaîne de la maison du pontife Anne, où elle servait à fermer la porte d'un cachot par une espèce de pont-levis; ils l'en avaient détachée dans le dessein d'en charger notre divin Maître, et y avaient ajusté des menottes garnies de cadenas. Ils ne furent pourtant pas satisfaits ni rassurés de cette manière inouïe de lier un captif; car ils s'empressèrent de joindre à cette pesante chaîne deux cordes assez longues; ils en jetèrent une autour du cou du Sauveur, et, la lui croisant sur la poitrine, ils lui en entourèrent le corps et l'attachèrent avec des nœuds fort serrés, laissant encore les deux extrémités assez longues sur le devant pour que deux soldats pussent tirer par là notre adorable Seigneur. Ils se servirent de l'autre corde pour lui lier les bras, et, lui en ayant fait aussi plusieurs tours à la ceinture, ils laissèrent les deux bouts pendre sur le dos, où il avait les mains liées, afin que deux autres soldats pussent le tirer et le relever.

(1) Jean., XVIII, t3. — (2) Marc., XIV, 44. — (3) Hebr., I, 10.

2057. Le Saint et le Tout Puissant se laissa lier et emmener de cette sorte, comme s'il eût été le dernier des criminels et le plus faible des hommes; parce qu'il s'était chargé de toutes nos iniquités (1), et de la faiblesse ou Impuissance pour le bien à laquelle nous avaient réduits ces mêmes iniquités. Après l'avoir pris dans le jardin et l'avoir maltraité et blessé avec les mains, avec les cordes et avec les chaînes, les bourreaux l'attaquèrent encore avec leurs langues car ils vomirent, comme des vipères, le venin sacrilège qu'ils avaient, par des blasphèmes et par des injures inouïes contre Celui que les anges et les hommes adorent et glorifient dans le ciel et sur la terre. Ils partirent tous de la montagne des Oliviers avec un tumulte et des vociférations horribles, menant au milieu d'eux le Sauveur du monde, les uns le tirant par les cordes de devant, les autres par celles qui lui assujettissaient les bras par derrière, et cela avec une violence inconcevable; quelquefois ils le faisaient marcher avec précipitation; quelquefois ils le faisaient reculer et l'arrêtaient tout court; d'autres fois ils le traînaient soit d'un côté, soit d'un autre, suivant que les démons les poussaient eux-mêmes. Ils le faisaient souvent tomber, et, comme il avait les mains liées par derrière, il donnait de la tête contre terre, et sa face vénérable en était toute meurtrie et toute couverte de poussière. Quand il tombait, ils se jetaient sur lui, l'accablaient de coups et foulaient aux pieds sa personne sacrée et jusqu'à son visage; et, mêlant à toutes ces insultes de grands cris et de sanglantes moqueries, ils le rassasièrent d'opprobres, comme Jérémie l'avait déploré d'avance (2).

(1) Isa., LIII, 6. — (2) Lam., III, 30.

2058. Au milieu des excès de la fureur impie dont Lucifer enflammait ces ministres impitoyables, il était lui-même fort attentif aux œuvres de notre Sauveur, dont il prétendait éprouver la patience pour reconnaître s'il était véritablement un simple mortel; car l'incertitude où il était à cet égard tourmentait plus son orgueil que toutes ses autres peines. Et, lorsqu'il observa la douceur et la patience que Jésus-Christ montrait parmi tant de mauvais traitements, et qu'il les supportait avec un air tranquille et majestueux, sans aucun trouble et sans la moindre émotion, ce dragon infernal entra dans une plus grande colère, et comme eût fait un homme furieux et enragé, il résolut de prendre les cordes dont les bourreaux se servaient, et de tirer lui-même, assisté des autres démons, le Sauveur avec plus de violence, pour tâcher d'altérer le calme et la mansuétude de la divine victime. Mais la très pure Marie, qui de sa retraite découvrait par une claire vision tout ce qui se passait autour de son très saint Fils, prévint cet attentat, et, quand elle s'aperçut de l'audacieux dessein de Lucifer, usant de son pouvoir de Reine, elle lui défendit de s'approcher de la personne sacrée de Jésus-Christ pour l'offenser. A l'instant même cet ennemi perdit ses forces, et il lui fut impossible de rien exécuter; car il n'était

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pas convenable que sa malice se mêlât en cette manière de la passion et de la mort du Rédempteur. Il lui fut néanmoins permis de porter ses satellites à irriter les Juifs, fauteurs de la mort du Sauveur, puisqu'il dépendait du libre arbitre de ceux-ci d'y consentir ou de s'y opposer. Lucifer se prévalut de cette permission, et, s'adressant à ces ministres d'iniquité, il leur dit : « Quel homme est-ce donc que celui-là? Il est né dans le monde, et, par sa patience et par ses œuvres, il nous tourmente et nous détruit! Personne, depuis Adam jusqu'à présent, n'a montré dans les souffrances ce courage, cette égalité d'âme. Nous n'avons jamais vu chez les mortels tant d'humilité ni tant de douceur. Comment serions-nous en repos lorsque nous voyons sur la terre un si rare et si puissant exemple, capable d'en entraîner tous les habitants? Si c'est là le Messie, il ouvrira sans doute le ciel, et fermera les voies par où nous conduisons les hommes à nos tourments éternels, et nous serons vaincus et frustrés de nos prétentions. Que si ce n'est qu'un simple homme, nous ne devons pas souffrir qu'il laisse aux autres un si grand exemple de patience. Venez donc, complices de mon orgueilleuse rébellion; marchons et persécutons-le par le moyen de ses ennemis, qui, obéissants sujets de mon empire, sont animés contre lui de la furieuse envie que je leur ai communiquée.

2059. L'auteur de notre salut se livra en proie à la rage que Lucifer avait inspirée à cette troupe de Juifs, cachant le pouvoir qu'il avait de les anéantir ou d'empêcher les outrages qu'ils lui faisaient, afin que notre rédemption fût plus abondante. Or le menant lié et maltraité de la sorte, ils arrivèrent chez le pontife Anne, auquel ils le présentèrent comme un criminel digne de mort. C'était la coutume des Juifs de présenter ainsi liés les malfaiteurs qui méritaient le dernier supplice, et ces liens étaient comme autant de témoins du crime qui méritait la mort; et ils amenaient de cette sorte le Sauveur comme lui signifiant la sentence avant que le juge l'eût prononcée. Le sacrilège pontife parut dans une grande salle, où il s'assit, plein d'une arrogance superbe, sur une estrade qui s'y trouvait. Le prince des ténèbres, Lucifer, environné d'une grande multitude de démons, se mit aussitôt près de lui. Les satellites et les soldats présentèrent Jésus-Christ chargé de chaînes au pontife, et lui dirent : « Nous vous amenons, Seigneur, ce méchant homme, qui a troublé tout Jérusalem et toute la Judée par ses sortilèges et par ses méchancetés; au moins, cette fois son art magique ne lui a servi de rien pour s'échapper de nos mains. »

2060. Notre Sauveur Jésus-Christ était assisté d'une multitude innombrable d'anges, qui l'adoraient et le glorifiaient, admirant par quels jugements impénétrables de sa sagesse (1) le Verbe divin consentait à être présenté comme coupable et pécheur devant un prêtre inique, qui faisait parade de son zèle pour la justice et pour l'honneur du Seigneur, au moment où il voulait le lui ôter aussi bien que la vie d'une manière sacrilège, tandis que le très doux Agneau gardait le silence sans ouvrir la bouche, comme l'avait dit Isaïe (2). Le pontife l'interrogea d'un ton impérieux sur ses disciples et sur la doctrine qu'il enseignait (3). Il lui fit cette question pour en calomnier la réponse, dans le cas où elle eût prêté tant soit peu à une interprétation fâcheuse. Mais le Maître de la sainteté, qui est le guide de la sagesse, et qui redresse les plus sages (4), offrit au Père éternel cette humiliation qu'il subissait étant présenté au pontife comme coupable, et interrogé par lui comme criminel et auteur d'une fausse doctrine. Notre Rédempteur répondit, quant à sa doctrine, avec un air humble et tranquille : *J'ai parlé publiquement à tout le monde, j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le Temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit, ceux-là savent ce que j'ai enseigné* (5). Le Sauveur s'en rapporta à ses auditeurs, en faisant cette réponse, parce que sa doctrine était de son Père éternel, qu'on aurait calomnié le témoignage que lui-même en aurait rendu, et que la vérité et la vertu se justifient d'elles-mêmes parmi leurs plus grands ennemis.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Roi., XI, 33. — (2) Isa., LIII, 7. — (3) Jean., XVIII, 19. — (4) Sag., VII, 18. — (5) Jean., XVIII, 20, 21.

2061. Il ne parla point de ses apôtres, parce que ce n'était pas alors nécessaire, et que d'ailleurs ils se trouvaient dans une telle disposition qu'ils ne pouvaient point être loués de leur Maître. Et quoique cette réponse qu'il fit relativement à sa doctrine fût si pleine de sagesse et si directe à la question qui lui avait été posée, il y eut parmi les satellites qui se trouvaient auprès du pontife un soldat qui osa, dans son effroyable témérité, lever la main et donner un soufflet à cet adorable Seigneur; et non content de l'avoir frappé, il le reprit, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife (1)? Le Sauveur reçut ce sanglant affront, en priant le Père éternel pour celui qui le lui avait fait, et il était même prêt à tendre l'autre joue si c'eût été nécessaire, pour recevoir un autre soumet, accomplissant jusqu'aux moindres détails la doctrine qu'il avait enseignée (2). Mais afin que ce stupide et audacieux valet, loin de pouvoir se vanter, eût à rougir d'une méchanceté si inouïe, le Seigneur lui repartit avec beaucoup de sérénité et de douceur : *Si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous* (3) ? O spectacle digne d'une nouvelle admiration pour les esprits célestes ! Combien de sujet ont et doivent avoir les colonnes du ciel et tout le firmament de trembler, seulement à en entendre le récit ! Cet adorable Seigneur est Celui, comme Job l'assure (4), qui est si sage en son cœur et si puissant en sa force, que personne ne lui peut résister et trouver la paix en lui résistant; qui transporte les montagnes et les renverse dans sa colère avant qu'elles puissent s'en apercevoir, qui ébranle la terre sur ses fondements et en secoue les colonnes les unes contre les autres, qui commande au soleil, et le soleil ne se lève point, qui tient les étoiles enfermées comme sous un sceau, qui fait des choses grandes et incompréhensibles, à la colère duquel personne ne peut résister, et sous qui fléchissent ceux qui soutiennent le monde; et cependant c'est le même qui souffre pour l'amour des hommes et qu'un impie soldat frappe au visage.

(1) Jean., XVIII, 22. — (2) Matth., V, 39. — (3) Jean., XVIII, 23. — (4) Job., IX, 4, etc.

2062. Le sacrilège serviteur fut confondu dans sa méchanceté par la réponse humble et efficace que fit le Sauveur. Mais ni cette confusion, ni celle que pouvait avoir le pontife, de ce que l'on commettait un tel crime en sa présence, ne furent capables de les émouvoir ni d'adoucir les autres ennemis de l'Auteur de la vie. Pendant qu'on le maltraitait de la sorte, saint Pierre et l'autre disciple, qui était saint Jean, arrivèrent chez Anne. Saint Jean, qui en était fort connu, entra facilement; mais saint Pierre resta dehors, jusqu'à ce que le disciple bien-aimé eût parlé à la portière; et à sa considération elle le laissa entrer pour voir ce qui se passait à l'égard du Rédempteur (1). Les deux apôtres pénétrèrent dans la cour de la maison contiguë à la salle du pontife, et saint Pierre s'approcha du feu où les soldats se chauffaient, parce que la nuit était froide. Cette servante qui gardait la porte, ayant considéré avec attention saint Pierre, l'aborda et lui dit : « N'êtes-vous pas des disciples de cet homme (2)? » Elle lui fit cette demande en ayant l'air de s'en moquer; ce dont saint Pierre eut honte par une lâche pusillanimité; et cédant à la peur, il lui répondit : « Non, je n'en suis point. » Après avoir fait cette réponse, il s'écarta de la compagnie et sortit de la maison d'Anne; mais il suivit ensuite son maître chez Caïphe, où il le renonça deux autres fois, comme je le dirai ci-après.

(1) Jean., XVIII, 16. — (2) *Ibid.* 17.

2063. Le renoncement de Pierre causa une plus grande douleur à notre divin Maître que le soufflet qu'il reçut; car autant le péché était contraire et odieux à son immense charité, autant et plus les souffrances lui étaient agréables et douces, parce qu'elles lui servaient à vaincre nos propres péchés. Après ce premier renoncement, Jésus-Christ pria le Père éternel pour son apôtre, et disposa que la grâce et le pardon de ses trois renoncements successifs lui seraient

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ménagés par le moyen de l'intercession de la bienheureuse Marie. Cette auguste Princesse voyait de son oratoire tout ce qui se passait, ainsi que je l'ai indiqué. Et comme elle avait dans son sein le propitiatoire et le sacrifice, c'est-à-dire son adorable Fils lui-même sous les espèces eucharistiques, elle lui adressait ses amoureuses prières, exerçant des actes sublimes de compassion, de reconnaissance et d'adoration. Quand elle eut connu le renoncement de saint Pierre, elle pleura amèrement, et elle n'arrêta point ses larmes qu'elle n'eût su que le Très Haut ne lui refuserait point ses grâces, et qu'il le relèverait de sa chute; Cette tendre Mère sentit aussi dans son corps virginal toutes les douleurs et toutes les blessures de son Fils, et aux mêmes endroits que lui. Et lorsque le Seigneur fut garrotté avec les cordes et les chaînes, elle éprouva aux mains un mal si violent, que le sang en jaillit comme si elles eussent été fortement liées; et il en arriva de même pour les autres blessures qu'il recevait sur sa personne sacrée. Comme à ces souffrances corporelles se joignait la douleur qui déchirait son âme en la vue des tourments qu'endurait notre Seigneur Jésus-Christ, elle finit par verser dans cet amoureux martyr des larmes de sang, prodige qu'opéra le bras du Seigneur. Elle sentit aussi le soufflet qui fut donné à son très saint Fils comme si la même main sacrilège eût frappé en même temps et le Fils et la Mère. Pendant tous ces mauvais traitements que le Sauveur subissait, elle incita les saints anges à glorifier et à adorer leur Créateur avec elle, pour réparer les outrages que les pécheurs lui faisaient; et communiquant aux mêmes anges ses profondes et douloureuses réflexions, elle s'entretenait avec eux du triste sujet de sa compassion, de ses amertumes et de ses larmes.

Instruction que la grande Reine de l'univers m'a donnée.

2064. Ma fille, la lumière divine que vous recevez pour connaître les mystères renfermés dans ce que mon très saint Fils et moi avons souffert pour le genre humain et pour apprécier le peu de retour qu'il nous rend pour tant de bienfaits, vous appelle à de grandes choses. Vous vivez dans une chair mortelle, et par conséquent vous êtes exposée aux mêmes ingratitude; mais la force de la vérité que vous comprenez, produit souvent en vous des mouvements de surprise, de douleur et de compassion, en raison du peu de réflexion que font les mortels sur de si hautes merveilles, et à la vue des biens qu'ils perdent par leur lâcheté. Or, si vous êtes dans ces sentiments, quelles doivent être les pensées des anges et des saints sur ce sujet? Que dois-je penser moi-même sous les yeux du Seigneur, en voyant le monde et les fidèles dans un état si dangereux et dans un oubli si déplorable, après que mon très saint Fils a souffert une mort si cruelle, tandis qu'ils peuvent m'invoquer comme leur Mère et leur avocate, et quand son admirable vie et la mienne leur servent d'exemple? Je vous dis en vérité, ma très chère fille, que mon intercession et les mérites que je représente au Père éternel de son Fils et du mien, peuvent seuls apaiser sa juste colère, et empêcher qu'il ne détruise le monde et qu'il ne punisse rigoureusement les enfants de l'Église, qui savent la volonté du Seigneur, et ne l'accomplissent point (1). Mais je suis fort indignée d'en trouver si peu qui s'affligent avec moi, et qui consolent mon Fils dans ses peines, comme dit David. (2) Cette insensibilité sera ce qui couvrira d'une plus grande confusion les mauvais chrétiens au jour du jugement; parce qu'ils connaîtront alors avec une douleur irréparable qu'ils ont été non seulement ingrats, mais inhumains et cruels envers mon très saint Fils, envers moi et envers eux-mêmes.

(1) Jean., IV, 25. — (2) Ps. LXVIII, 21.

2065. Réfléchissez donc, ma fille, à vos obligations, élevez-vous au-dessus de tout ce qui est terrestre et au-dessus de vous-même; car je vous appelle et vous choisis, afin que vous m'imitiez et m'accompagniez là où les créatures me laissent si seule, après tant de faveurs que mon très saint Fils et moi leur avons faites. Considérez avec toute l'attention dont vous êtes

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

capable combien il en a coûté à mon Seigneur de réconcilier les hommes avec son Père et de leur mériter son amitié (1). Gémissiez de ce que tant d'hommes vivent sans y songer, et semblent travailler de toutes leurs forces à détruire et à perdre ce qui a coûté le sang et la mort de Dieu même, ce que je leur ai procuré dès ma conception, et ce que je ne cesse de solliciter et de tâcher d'obtenir pour leur salut. Pleurez amèrement de ce qu'il se trouve dans la sainte Église plusieurs successeurs de ces pontifes hypocrites et sacrilèges, qui sous prétexte de piété condamnèrent Jésus-Christ; de ce que l'orgueil et beaucoup d'autres grands péchés sont autorisés et applaudis; de ce que l'humilité, la vérité, la justice et les vertus sont opprimées; et de ce qu'il n'y a que la cupidité et que la vanité qui triomphent. Bien peu de personnes connaissent la pauvreté de Jésus-Christ, bien moins de personnes encore veulent l'embrasser. Les progrès de la sainte foi sont arrêtés par l'ambition excessive des puissants du monde, et chez un grand nombre de catholiques elle est oiseuse et stérile; tout ce qui doit avoir vie est mort, et tout marche à une ruine irréparable. Les conseils de l'Évangile sont oubliés, les préceptes transgressés, la charité presque éteinte. Mon Fils et mon Dieu a présenté ses joues avec une patience et une douceur ineffable pour être frappé (2). Qui est celui qui pardonne une injure pour l'imiter? Au contraire le monde a fait des lois pour se venger, et non seulement les infidèles, mais aussi les enfants de la foi et de la lumière les pratiquent.

(1) Colos., I, 22. — (2) Lam., III, 30.

2066. Je veux que, connaissant l'énormité de ces péchés, vous imitiez ce que j'ai fait dans le cours de la passion et durant toute ma vie; car j'exerçais pour tous les hommes tous les actes de vertu contraires aux différents vices. Pour les blasphèmes et les injures que l'on adressait à mon adorable Fils, je le bénissais et le louais; pour les infidélités que l'on pratiquait à son égard, je croyais en lui, et ainsi de toutes les autres offenses. C'est ce que je veux que vous fassiez dans le monde où vous vivez et que vous connaissez. Que l'exemple de Pierre vous fasse fuir aussi les dangers auxquels exposent les créatures; car vous n'êtes pas plus forte que cet apôtre de Jésus-Christ, et si votre fragilité vous fait parfois tomber, pleurez aussitôt comme lui, et ayez recours à mon intercession. Réparez vos fautes journalières par la patience dans les adversités, recevez-les avec joie, sans trouble et sans aucune distinction, quelles qu'elles puissent être; soit les maladies, soit les insultes des créatures, soit les agitations et la lutte des passions que vos ennemis invisibles feront naître dans votre âme (1). Il y a dans tout cela de quoi souffrir, et vous devez vous y résigner avec foi, espérance et magnanimité. Croyez bien qu'il n'y a point d'exercice plus profitable pour l'âme que celui des tribulations; elles éclairent, détrompent et éloignent le cœur humain des choses terrestres, et le portent au Seigneur, qui vient au-devant de lui; car il habite avec les affligés, il les délivre et les protège (2).

(1) Rom., VII, 23. — (2) Ps. XC, 15.

CHAPITRE XVI.

On amène notre Sauveur Jésus-Christ chez Caïphe le grand prêtre, où il est accusé et interrogé s'il est le Fils de Dieu. — Saint Pierre le renonce deux autres fois. — Ce que fait l'auguste Marie dans cette rencontre, et quelques autres mystères.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2067. Après que notre Sauveur eut reçu chez Anne les outrages et le soufflet dont j'ai parlé, ce pontife l'envoya lié à son gendre Caïphe, qui remplissait cette année-là les fonctions de grand prêtre, et près duquel les scribes et les anciens s'étaient rassemblés pour examiner la cause du très innocent Agneau (1). La patience invincible et la mansuétude que le Seigneur des vertus témoignait au milieu des injures qu'on lui faisait, étonnaient, confondaient et irritaient les démons d'une façon inexprimable, et comme ils ne pénétraient point les opérations intérieures de la très sainte Humanité, comme quant aux actions extérieures, par lesquelles ils tâchent de deviner le cœur des autres hommes, ils ne découvraient en lui aucun mouvement désordonné, et que le très doux Seigneur ne se plaignait pas, ne soupirait même pas, et refusait à son humanité jusqu'à cette légère consolation; cette générosité héroïque les tourmentait singulièrement, et ils l'admiraient comme quelque chose d'étrange et de tout à fait extraordinaire chez les hommes, qui sont d'une condition passible et faible. Transporté d'une nouvelle fureur, le Dragon excitait tous les princes des prêtres, les scribes et tous leurs serviteurs à insulter et à maltraiter le Seigneur de la manière la plus abominable; et de leur côté, ils étaient prêts à exécuter tout ce que l'ennemi leur suggérerait, quand la divine volonté le leur permettait.

(1) Jean., XVIII, 24; Matth., XXVI, 57., Ps. XXIII, 10.

2068. Cette troupe infâme de ministres infernaux et d'hommes sans pitié partit de la maison d'Anne, et traîna notre Sauveur chez Caïphe à travers les rues de la ville, continuant de le traiter avec une cruauté implacable et avec toutes les ignominies imaginables. Ils envahirent sa demeure avec un tumulte scandaleux, et le grand prêtre et ses assistants accueillirent le divin captif par de cruels sarcasmes, le voyant soumis à leur pouvoir et à leur juridiction, dont ils ne croyaient pas qu'il pût désormais se défendre. O secret de la très haute sagesse du ciel de l'ignorance diabolique et stupide aveuglement des mortels ! Quelle distance immense vois-je entre vous et les œuvres du Très Haut ! C'est quand le Roi de gloire, qui est puissant dans les combats (1), triomphe des vices, de la mort, et du péché par les vertus de patience, d'humilité et de charité, comme Seigneur de toutes les vertus, que le monde croit l'avoir vaincu par son orgueil ! Combien différentes étaient les pensées de notre Seigneur Jésus-Christ, de celles de tous ces ouvriers d'iniquité ! L'Auteur de la vie offrait à son Père éternel ce triomphe que sa douceur et son humilité remportaient sur le péché; il priait pour les prêtres, pour les scribes, et pour tous ses autres persécuteurs; et il représentait à son Père sa patience, ses propres douleurs, et l'ignorance de ceux qui l'outrageaient. Au même moment sa bienheureuse Mère offrait la même prière pour ses ennemis et ceux de son très saint Fils, imitant en tout ce que sa Majesté faisait; car elle le découvrait clairement, comme je l'ai maintes fois répété. De sorte qu'il se trouvait entre le Fils et la Mère une admirable correspondance à laquelle se complaisait infiniment le Père éternel.

(1) Ps., XXIII, 8.

2069. Le pontife Caïphe occupait son siège sacerdotal enflammé d'une envie et d'une haine mortelle contre le Maître de la vie. Lucifer et tous les démons, qui vinrent de la maison d'Anne, l'assistaient. Les scribes et les pharisiens s'acharnaient comme des loups affamés contre le très doux Agneau; tous se réjouissaient de sa prise, comme l'envieux se réjouit quand il voit son compétiteur abattu. Ils cherchèrent d'un commun accord des témoins, qui, subornés par des présents et des promesses, dissent quelque faux témoignage contre notre Sauveur Jésus-Christ (1). Ceux qui avaient été prévenus se présentèrent; mais ils ne s'accordaient point dans leurs dépositions; et ils pouvaient encore moins les appliquer à Celui qui était par nature l'innocence et la sainteté même (2). Pour se tirer d'embarras, ils appelèrent deux autres faux témoins, qui déposèrent contre Jésus, assurant de lui avoir ouï dire qu'il pouvait détruire ce Temple de Dieu

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

bâti par la main des hommes, et dans trois jours en rebâtir un autre, qui ne serait point fait par la main des hommes (3). Mais ce faux témoignage n'était pas non plus convaincant; quoiqu'ils prétendissent s'en servir contre notre Sauveur, pour prouver qu'il usurpait le pouvoir divin, et qu'il se l'arrogeait à lui-même. Quand cela eût été, il était la vérité infallible, par conséquent il ne pouvait rien dire de faux, rien de présomptueux, puisqu'il était véritablement Dieu. Mais le témoignage était faux; attendu que le Seigneur n'avait point proféré ces paroles telles que les témoins les rapportaient, en les appliquant au Temple matériel de Dieu. Ce que le Sauveur avait dit dans une certaine circonstance, lorsqu'il chassa du Temple ceux qui y vendaient et qui y achetaient, et qu'il répondit à ceux qui lui demandaient par quel pouvoir il les chassait : Détruisez ce Temple (4), équivalait à leur dire, de détruire le Temple de son corps, et qu'il ressusciterait le troisième jour, comme il fit pour preuve de sa puissance divine.

(1) Matth., XXVI, 59; Marc., XIV, 56. — (2) Hebr., VII, 26. — (3) Matth., XXVI, 60; Marc., XIV, 68. — (4) Jean, II, 19.

2070. Notre Sauveur ne répondit pas un seul mot à toutes les calomnies que l'on inventait contre son innocence. Caïphe voyant le silence et la patience du Seigneur, se leva de son siège, et lui dit : « Ne répondez-vous rien aux accusations dont ces gens vous chargent (1)? » Mais il se tut et ne fit encore aucune réponse (2), parce que Caïphe et les autres membres du conseil, non seulement étaient décidés à ne pas ajouter foi à ce qu'il aurait dit, mais leur double intention était qu'il répondit quelque chose, dont ils pussent se servir pour le calomnier, afin de couvrir leur tyrannique dessein, et d'empêcher que le peuple ne s'aperçût qu'ils le condamnaient injustement à mort. Cet humble silence de Jésus-Christ, qui devait adoucir le pontife, l'irrita encore davantage, parce qu'il lui ôtait tout prétexte pour exercer sa malice. Lucifer, qui excitait Caïphe aussi bien que les autres, était fort attentif à tout ce que le Rédempteur du monde faisait. Quoique l'intention de ce dragon fût bien différente de celle du pontife; car il prétendait seulement pousser à bout la patience du Seigneur, ou lui donner lieu de dire quelque parole à laquelle il pût reconnaître s'il était véritablement Dieu.

(1) Marc., XIV, 60. — (2) *Ibid.*, 61.

2071. Dans cette intention Lucifer inspira à Caïphe de faire avec emportement et d'un ton impérieux cette nouvelle question à notre Seigneur Jésus-Christ : *Je vous conjure par le Dieu vivant de nous déclarer si vous êtes le Christ Fils de Dieu* (1)? Cette question de la part du pontife fut pleine de témérité et de folie; car s'il doutait que Jésus-Christ ne fût Dieu, c'était un crime énorme et une insigne témérité de le tenir garrotté comme un coupable en sa présence; cet examen devait être fait d'une autre manière et selon la raison et selon la justice. Mais Jésus-Christ entendant que le grand prêtre le conjurait au nom du Dieu vivant, adora ce saint Nom, quoique prononcé par une bouche si sacrilège. Et pour exprimer son respect, il répondit en ces termes : *Vous le dites, et je le suis. Toutefois je vous annonce qu'un jour vous verrez venir sur les nues du ciel le Fils de l'homme, qui n'est autre que moi, assis à la droite de Dieu* (2). Les démons et les hommes se troublèrent diversement par cette réponse. Lucifer et ses ministres n'y purent point résister, et sentirent en elle une force qui les précipita dans l'abîme, écrasés sous le poids de cette vérité qui leur causait de nouveaux tourments. Et ils n'auraient point osé retourner en présence du Seigneur, si sa très haute Providence n'eut disposé, que Lucifer entrât en de nouveaux doutes si Jésus-Christ avait dit la vérité ou s'il n'avait pas fait cette réponse pour se délivrer des Juifs. Dans cette incertitude, ils firent de nouveaux efforts et revinrent au combat; car le dernier triomphe que le Sauveur devait remporter sur eux et sur la mort était réservé pour la croix, comme nous le verrons dans la suite selon la prophétie d'Habacuc (3).

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Matth., XXXVI, 63. — (2) Matth., XXVI, 64. — (3) Habac., III, 13.

2072. Mais Caïphe, irrité de la réponse du Seigneur, qui devait le détromper entièrement, se leva une seconde fois, et déchirant ses habits pour marquer le zèle qu'il prétendait avoir de l'honneur de Dieu, il dit à haute voix : *Il a blasphémé, qu'avons-nous besoin encore de témoins? N'avez-vous pas entendu son blasphème? Qu'en pensez-vous* (1)? Cette inepte et abominable déclaration de Caïphe fut véritablement un blasphème; car il dénia à Jésus-Christ la qualité de Fils de Dieu, qui par nature lui appartenait, et lui attribua le péché, qui par nature répugnait à sa divine personne. Telle fut la folie de ce méchant prêtre, qui était obligé par sa charge de connaître la vérité religieuse et de l'enseigner; de sorte qu'il devint lui-même un blasphémateur exécrable quand il dit que Celui qui était la sainteté même blasphémait. Et ayant prophétisé peu de temps auparavant, par l'inspiration du Saint-Esprit en vertu de sa dignité, qu'il était expédient qu'un seul homme mourut pour toute la nation (2), il ne mérita pas à cause de ses péchés d'entendre la vérité qu'il annonçait. Mais comme l'exemple et le sentiment des princes et des prélats sont si puissants pour mouvoir le peuple, qui est ordinairement porté à flatter les grands, tous ceux qui assistaient à cette inique assemblée s'irritèrent contre notre adorable Sauveur, et répondant à Caïphe, s'écrièrent : *Il mérite la mort; qu'il meure, qu'il meure* (3) ! Et excités par le démon, ils se jetèrent tous ensemble sur notre très doux Maître, et déchargèrent sur lui leur fureur diabolique; les uns lui donnaient des soufflets et lui tiraient les cheveux, les autres lui crachaient au visage, d'autres lui donnaient des coups de pied ou le frappaient de la main sur le cou; c'était une espèce d'affront très sanglant que les Juifs réservaient aux gens qu'ils méprisaient le plus.

(1) Matth., XXVI, 65. — (2) Jean., XI, 50. — (3) Matth., XXVI, 67.

2073. Jamais les hommes n'ont été témoins d'outrages aussi cruels que ceux que les Juifs firent dans cette occasion à notre Rédempteur. Saint Luc et saint Marc rapportent que ces bourreaux impitoyables lui couvrirent le visage, et que lui ayant bandé les yeux, ils lui donnaient des soufflets en l'apostrophant ainsi : « Devine maintenant, devine, puisque tu es prophète, dis-nous qui t'a frappé (1). » La cause pour laquelle ils lui couvrirent le visage fut mystérieuse; et c'est parce que de la joie que notre Sauveur avait de souffrir ces opprobres, comme je le dirai bientôt, il rejaillissait sur son vénérable visage une beauté et une splendeur extraordinaire, qui remplirent tous ces ouvriers d'iniquité d'une surprise et d'une confusion fort pénibles, et pour cacher leur étonnement, ils attribuèrent cet éclat à l'art magique, et ils prirent de là occasion de voiler la face du Seigneur avec un linge fort sale, indignes qu'ils étaient de la regarder, et voulant d'ailleurs se soustraire à l'aspect de cette divine lumière, qui les tourmentait et paralysait leur fureur diabolique. La bienheureuse Marie ressentait tous les sanglants affronts que subissait le Sauveur; elle sentait aussi la douleur des coups et des blessures dans les mêmes endroits et dans les mêmes moments que l'adorable Rédempteur les recevait. Il y avait cette seule différence : c'est qu'en notre Seigneur Jésus-Christ les douleurs étaient causées par les coups que les Juifs lui donnaient, tandis que la main du Très Haut les causait en sa très pure Mère, suivant ses propres désirs. Et il est sûr que naturellement elle aurait succombé aux douleurs et aux peines intérieures dont elle était accablée, si la vertu divine ne l'eût fortifiée en même temps, afin qu'elle continua de souffrir avec son bien-aimé Fils et son Seigneur.

(1) Luc., XXII, 64; Marc., XIV, 65.

2074. Il n'est pas possible d'exprimer ni même de concevoir les œuvres intérieures que fit le Sauveur au milieu de ces traitements d'une cruauté inouïe. Il n'y eut que la bienheureuse Marie qui les connut entièrement, pour les imiter avec une souveraine perfection. Mais comme

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

notre divin Maître apprenait à l'école de l'expérience de ses propres douleurs les souffrances de ceux qui devaient l'imiter et suivre sa doctrine, il s'appliqua à les sanctifier et à les bénir d'une manière spéciale en cette occasion, où il leur enseignait par son exemple le chemin étroit de la perfection. Parmi ces opprobres, ces tourments et tous ceux qu'il souffrit ensuite, il se plut à renouveler en faveur de ses élus les béatitudes qu'il leur avait promises auparavant. Il se tourna vers les pauvres en esprit qui devaient l'imiter en cette vertu, et il dit : « Vous serez bienheureux dans votre dénuement des choses terrestres, car je rendrai par ma passion et par ma mort le royaume du ciel comme une possession assurée, et comme une récompense certaine de la pauvreté volontaire (1). Bienheureux seront ceux qui souffriront avec douceur et qui supporteront les adversités avec patience; car outre le droit qu'ils acquièrent à ma félicité pour m'avoir imité, ils posséderont la terre des volontés et des cœurs des hommes, par leur paisible conversation et par les charmes de la vertu. Bienheureux seront ceux qui sèmeront dans les larmes (2) et qui pleureront; car elles leur feront trouver le pain d'intelligence et de vie, et cueillir plus tard le fruit de la joie éternelle (3).

(1) Matth., V, 3. — (2) Ps. CXXV, 6. — (3) Eccles., XV, 3.

2075. Bienheureux seront aussi ceux qui auront faim et soif de la justice et de la vérité; car je leur mérite une nourriture qui les rassasiera, et qui surpassera tous leurs désirs, soit en la grâce, soit en la récompense de la gloire. Bénis seront les miséricordieux qui auront compassion de ceux qui les offensent et qui les persécutent, comme je le fais en leur pardonnant et en leur offrant mon amitié et ma grâce, s'ils veulent la recevoir; et je leur promets au nom de mon Père une miséricorde abondante. Bénis soient ceux qui ont le cœur pur, qui m'imitent et qui crucifient leur chair pour conserver la pureté de l'esprit. Je leur promets la vision de la paix, et qu'ils arriveront à celle de ma divinité par ma ressemblance et par ma participation. Bénis soient les pacifiques qui, sans chercher leurs intérêts, ne résistent point aux maux, et les reçoivent avec un cœur ingénu et tranquille, sans aucun esprit de vengeance; ils seront appelés mes enfants, parce qu'ils ont suivi la conduite de leur Père céleste; je les porte et les écris dans ma mémoire et dans mon entendement pour les adopter comme miens. Que ceux qui souffriront persécution pour la justice soient bienheureux et héritiers de mon royaume céleste, parce qu'ils ont souffert avec moi; je veux qu'ils soient éternellement avec moi, où je suis moi-même (1). Que les pauvres se réjouissent, que les affligés se consolent, que les petits et les méprisés du monde célèbrent leur bonheur; et vous qui souffrez avec humilité et avec patience, goûtez donc vos souffrances avec joie intérieure, puisque vous me suivez par les voies de la vérité. Renoncez à la vanité, dédaignez les pompes et les applaudissements de la superbe et trompeuse Babylone; passez par le feu et par les eaux de la tribulation jusqu'à ce que vous soyez arrivés à moi, qui suis la lumière, la vérité, et votre guide qui vous conduis au repos éternel et au lieu de rafraîchissement (2). »

(1) Jean., XII, 26. — (2) Ps. CXXV, 12.

2076. Notre Sauveur Jésus-Christ s'occupait à ces œuvres si divines et à des prières pour les pécheurs, tandis que le conseil des méchants l'entourait et l'assiégeait, suivant l'expression de David (1), comme une bande de chiens enragés, l'accablant d'insultes, d'opprobres, de coups et de blasphèmes. La Vierge mère, toujours attentive, s'associait à ce qu'il faisait et souffrait; dans la prière, elle faisait les mêmes demandes pour les ennemis; et dans les bénédictions que son très saint Fils donna aux justes et aux prédestinés, elle se constitua leur mère, leur avocate et leur protectrice; et elle fit au nom de tous des cantiques de louange et de reconnaissance, de ce que le Seigneur réservait aux pauvres et aux méprisés du monde une si haute place dans son estime et une si large part dans ses complaisances. Pour cette raison et pour plusieurs autres choses qu'elle connut dans les œuvres intérieures de Jésus-Christ; elle fit de nouveau, avec une

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ferveur incomparable, choix des souffrances, des mépris, des tribulations et des peines pour tout le reste de la passion et de sa très sainte vie.

(1) Ps. XXI, 17.

2077. 1278. Saint Pierre avait suivi notre Sauveur de la maison d'Anne jusqu'à celle de Caïphe, mais toujours d'un peu loin, parce que la crainte qu'il avait des Juifs l'intimidait; toutefois, il parvenait à la surmonter jusqu'à un certain point par l'amour qu'il portait à son Maître, et par un effort de courage naturel. Il ne fut pas difficile à cet apôtre, favorisé d'ailleurs par l'obscurité de la nuit, de s'introduire dans la maison de Caïphe, à cause de la multitude des personnes qui entraient et qui sortaient. Il fut pourtant aperçu entre les portes de la cour par une autre servante, qui était portière, comme l'était celle de la maison d'Anne; et, s'étant approchée des soldats qui se chauffaient dans cette même cour, elle leur dit : « Cet homme-là est un de ceux qui étaient avec Jésus de Nazareth; » et une personne de sa compagnie lui dit : *Vous êtes véritablement Galiléen, et un de ses disciples*. Saint Pierre le nia, et jura qu'il n'en était point (1); après cela il s'écarta du feu et de la compagnie. Mais, quoiqu'il sortît de la cour, il ne put pas se résoudre de s'en éloigner, jusqu'à ce qu'il eût vu la fin de tout ce qui arriverait au Sauveur; car il était retenu par l'amour qu'il lui portait et par la compassion naturelle qu'il avait des peines dans lesquelles il le laissait. Après qu'il eut tournoyé et épié environ une heure dans cette même maison de Caïphe, un parent de Malchus, à qui l'Apôtre avait coupé l'oreille, le reconnut et lui dit : *Vous êtes Galiléen et disciple de Jésus; je vous ai vu avec lui dans le jardin* (2)? Alors saint Pierre, se voyant découvert, fut saisi d'une plus grande crainte; et il se prit à protester et à jurer qu'il ne connaissait point cet homme. Aussitôt le coq chanta pour la seconde fois (3); de sorte que la parole que son divin Maître lui avait dite fut ponctuellement accomplie, qu'avant que le coq chantât deux fois, il le renoncerait cette nuit trois fois (4).

(1) Marc., XIV, 67 et 71; XIV, 68; Luc., XXII, 58 et 59; Matth., XXVI, 72. — (2) Jean, XVIII, 26. — (3) Marc., XIV, 72. — (4) *Ibid.*, 30.

2078. Lucifer employa toutes ses ruses et toutes ses forces pour perdre saint Pierre. Il excita premièrement les servantes des pontifes, comme plus volages, et ensuite les soldats, afin que les unes et les autres tourmentassent l'Apôtre par leurs remarques et leurs questions, et il troubla le saint lui-même par de violentes tentations, parce qu'il vit le danger, et surtout quand il commença à chanceler. Par suite de ces cruelles attaques, le premier renoncement de saint Pierre fut simple, le second avec serment, et il ajouta au troisième des imprécations contre lui-même. C'est ainsi que l'on tombe d'un moindre péché dans un plus grand, quand on prête l'oreille aux suggestions de l'ennemi. Mais, saint Pierre ayant ouï le chant du coq, se souvint de la prédiction de son divin Maître, parce que sa Majesté le regarda avec sa bénigne miséricorde (1). La Reine de l'univers lui procura ce bonheur par ses charitables prières; car elle connut, du cénacle où elle était, les renoncements que l'Apôtre avait faits, et tout ce qui avait contribué à sa chute, entraîné qu'il avait été par la crainte naturelle, et bien plus encore par la violence de la tentation de Lucifer. Elle se prosterna aussitôt, et pria avec beaucoup de larmes pour saint Pierre, en représentant sa fragilité et en même temps les mérites de son adorable Fils. Le Seigneur lui-même excita le cœur de Pierre et le reprit avec douceur par le moyen de la lumière qu'il lui envoya, afin qu'il reconnût sa faute et qu'il la pleurât. L'Apôtre sortit incontinent de la maison du pontife, le cœur brisé par la plus vive douleur et par les sanglots que lui arrachait le regret de sa chute. Pour la pleurer dans toute l'amertume de son âme, il alla dans une grotte, qui est maintenant appelée du chant du coq, où il pleura avec un profond repentir. En trois heures il recouvra la grâce, et obtint le pardon de ses péchés, n'ayant pourtant jamais été privé des saintes inspirations. Notre auguste Princesse lui envoya un de ses anges, avec charge de le

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

consoler secrètement et de le porter à conserver l'espérance du pardon, de peur qu'il ne lui fût retardé par la défiance et le découragement. Le saint ange partit avec ordre de ne point se manifester à Pierre, attendu que son péché était encore trop récent. Cet esprit céleste exécuta tout ce qui lui avait été ordonné, sans que l'Apôtre s'aperçût de sa présence; ainsi ce grand pénitent fut fortifié et consolé par les inspirations de l'Ange, et reçut le pardon de son crime par l'intercession de la très pure Marie.

(1) Luc., XXII, 61.

Instruction que notre grande Reine m'a donnée.

2079. Ma fille, le secret mystérieux des opprobres, des outrages et des mépris auxquels fut en butte mon très saint Fils, est le livre scellé, qui ne peut être ouvert ni entendu que par la divine lumière, comme il vous a été donné de le connaître et de le lire en partie, quoique vous en écriviez beaucoup moins que vous n'en pénétrez, parce que vous ne sauriez tout exprimer. Mais comme ce livre vous est ouvert dans le plus intime de votre cœur, je veux qu'il y reste imprimé, et que dans la connaissance de cet exemplaire vivant et véritable vous étudiiez la science divine, que ni la chair ni le sang ne peuvent vous enseigner, parce que le monde ne la connaît point, et qu'il ne mérite pas de la connaître. Cette divine philosophie consiste à comprendre et à aimer le bonheur inestimable du sort de ceux qui sont pauvres, humbles, affligés, méprisés et inconnus parmi les enfants de la vanité (1). Mon très saint et très aimé Fils établit cette école dans son Église, quand il prêcha et proposa à tous les huit béatitudes sur la montagne. Et il mit depuis cette doctrine en pratique, comme un Maître qui fait ce qu'il enseigne, quand il renouvela dans sa passion les chapitres de cette science qu'il s'appliquait à lui-même, ainsi que vous l'avez rapporté. Cette école est partout ouverte aux catholiques; ce livre est toujours étalé sous leurs yeux, et pourtant, qu'il y en a peu et qu'on compterait aisément ceux qui entrent dans cette école et qui lisent dans ce livre, tandis qu'il y a une infinité d'insensés qui ignorent cette science, parce qu'ils ne se disposent point à en être instruits !

(1) Matth., V, 2, etc.

2080. Les mortels ont la pauvreté en horreur, et sont affamés des richesses, sans que leur vanité puisse les désabuser. Que de gens qui se laissent emporter à la colère et à la vengeance, et qui méprisent la mansuétude ! Qu'il en est peu qui gémissent de leurs véritables misères, et qu'il en est beaucoup qui cherchent les consolations terrestres ! A peine trouve-t-on un homme qui aime la justice, et qui ne soit injuste et déloyal envers son prochain. La miséricorde est éteinte, l'intégrité des cœurs violée ou blessée, la paix troublée. Personne ne veut pardonner; et, bien loin de vouloir souffrir pour la justice, les hommes font tous leurs efforts pour éviter les peines qui leur sont si légitimement dues. C'est pour cela, ma très chère fille, qu'il s'en trouve très peu qui soient bienheureux et qui reçoivent les bénédictions de mon très saint Fils et les miennes. Vous avez maintes fois connu la juste colère du Très Haut contre ceux, qui font profession de la foi, de ce qu'à la vue de leur exemplaire et du Maître de la vie, ils vivent presque comme des infidèles, et sont bien souvent plus horribles qu'eux; car ce sont eux qui méprisent véritablement le fruit de la rédemption, qu'ils avouent et qu'ils connaissent; ils commettent le mal avec impiété dans la terre des saints (1), et se rendent indignes du remède qui leur a été mis entre les mains avec tant de miséricorde.

(1) Isa., XXVI, 10.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2081. Je veux, ma fille, que vous travailliez à devenir bienheureuse, en suivant parfaitement mon exemple dans la mesure de la grâce que vous recevez pour entendre cette doctrine cachée aux sages et aux prudents du monde (1). Je vous découvre chaque jour de nouveaux secrets de ma sagesse, afin que votre cœur s'enflamme, et que vous vous excitiez à porter votre main à des choses fortes (2). Je vais maintenant vous faire connaître un exercice auquel je m'adonnais, et dans lequel vous pourrez en partie m'imiter. Vous savez déjà que dès le premier instant de ma conception je fus pleine de grâce, exempte de la tâche du péché originel et de toute participation à ses effets. Par ce privilège singulier, je fus dès lors bienheureuse dans les vertus, sans y sentir aucune répugnance, et sans être obligée de satisfaire pour aucun propre péché. Néanmoins la science divine m'enseigna que, comme j'étais fille d'Adam en la nature qui avait péché, je devais, quoique je ne la fusse point dans le péché commis, m'humilier jusqu'au centre de la terre. Et comme j'avais les sens de la même espèce que ceux par lesquels la désobéissance avait été commise, et qu'en affectaient les mauvais effets auxquels alors et depuis s'est trouvée sujette la condition humaine, je devais, à cause de cette seule relation, les mortifier, les humilier et les priver de l'inclination qu'ils éprouvaient en cette même nature. De sorte que j'agissais comme une très fidèle fille de famille, qui regarde comme sienne propre la dette de son père et de ses frères, quoiqu'elle ne l'ait point contractée, et qui tâche de la payer avec d'autant plus de zèle, qu'elle aime son père et ses frères, et qu'elle les voit dans l'impuissance d'y satisfaire, ne prenant aucun repos qu'elle ne soit parvenue à leur procurer une entière libération. C'est ce que je faisais à l'égard de tout le genre humain, dont je pleurais les misères et les péchés; et, comme j'étais fille d'Adam, je mortifiais en moi les sens et les puissances par lesquels il avait péché, et je m'humiliais comme confuse et coupable de sa désobéissance et de son péché, quoique j'en fusse exempte, et j'en faisais autant pour les autres, qui sont mes frères en la même nature. Vous ne sauriez m'imiter dans les mêmes conditions, parce que vous avez participé au péché. Mais c'est ce qui vous oblige à m'imiter dans les autres choses que je faisais sans en avoir été souillée; puisque l'obligation que vous avez de satisfaire à la justice divine, après l'avoir contractée, vous doit presser de travailler sans cesse et pour vous et pour votre prochain, et de vous humilier jusque dans le néant; car un cœur contrit et humilié porte la divine clémence à user de miséricorde (3).

(1) Matth., XI, 35. — (2) Prov., XXXI, 19. — (3) Ps. L, 19.

CHAPITRE XVII.

Ce que notre Sauveur souffrit depuis le renoncement de saint Pierre jusqu'au lendemain, et la grande affliction de sa très sainte Mère.

2082. Les écrivains sacrés ont passé cet endroit sous silence, sans avoir déclaré où l'on mit l'Auteur de la vie, ni ce qu'il souffrit, ni les injures qu'il reçut dans la maison de Caïphe et en sa présence, depuis le renoncement de saint Pierre jusqu'au lendemain, tandis qu'ils ont tous parlé du nouveau conseil qui se tint pour envoyer le Seigneur à Pilate, comme on le verra dans le chapitre suivant. J'hésitais à m'arrêter à ces circonstances, et à écrire ce qui m'en a été découvert, parce qu'il m'a été aussi montré qu'on ne connaîtra pas tout dans cette vie, qu'il n'est pas même convenable de dire à tous certaines choses, et que les mystères de la vie et de la Passion de notre Rédempteur ne seront entièrement manifestés aux hommes qu'au jour du

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

jugement. Pour ce qu'il m'est permis d'en révéler, je ne trouve point de termes qui soient proportionnés à l'idée que j'en ai formée, et encore moins à l'objet que je conçois, parce que tout y est ineffable et au-dessus de mon savoir dire. Je dirai néanmoins par obéissance ce que je pourrai, pour n'être pas reprise d'avoir caché la vérité, qui confond et condamne tellement notre vanité et notre oubli. Je confesse en présence du Ciel mon insensibilité, puisque je ne meurs point de honte et de douleur après avoir commis des fautes qui ont coûté tant de peines au même Dieu, qui m'a donné l'être et la vie que j'ai. Nous ne pouvons plus ignorer l'énormité du péché, puisqu'il a attiré tant de maux sur l'Auteur même de la grâce et de la gloire. Je serais la plus ingrate de tous les mortels, si dès maintenant je n'abhorrais le péché plus que la mort, et autant même que le démon; et je déclare cette obligation à tous les enfants de la sainte Église.

2083. Les opprobres que notre Seigneur Jésus Christ reçut en présence de Caïphe lassèrent, sans l'assouvir, l'envie de cet ambitieux pontife et la rage de ses complices. Mais, comme minuit était déjà passé, ceux du conseil déterminèrent que, pendant qu'ils dormiraient, notre Sauveur serait gardé dans un lieu de sûreté jusqu'au lendemain. C'est pourquoi ils le firent mettre, garrotté comme il était, dans une espèce de cave souterraine qui servait de prison pour les plus grands voleurs et les plus scélérats. Cette prison était si obscure, qu'on n'y voyait presque pas, et si puante, qu'elle aurait été capable d'infecter toute la maison, si l'on n'eût pris soin d'en bien boucher les ouvertures; car il y avait plusieurs années qu'on ne l'avait ni lavée ni nettoyée, tant parce qu'elle était fort profonde, que parce que, lorsqu'on y renfermait des brigands, on n'éprouvait aucun scrupule à les jeter dans cet horrible cachot, comme des gens indignes de pitié, et comme des bêtes féroces et indomptables.

2084. On exécuta ce que le conseil d'iniquité avait prescrit; ainsi les soldats menèrent le Créateur du ciel et de la terre au fond de cet immonde cachot ! Et comme il était toujours lié en la même manière qu'il était venu du jardin, les bourreaux purent continuer à satisfaire à leur aise la rage que le prince des ténèbres leur inspirait; car, se servant des cordes dont le Seigneur était attaché, ils le tirèrent, ou plutôt le traînèrent dans cette prison avec une fureur incroyable, le chargeant de coups et de blasphèmes exécrables. Il se trouvait dans un coin le plus enfoncé de cette cave une pointe de rocher si dure, qu'on n'avait pu la casser. Les bourreaux attachèrent notre Sauveur Jésus-Christ avec les bouts des cordes à ce rocher qui avait la forme d'un tronçon de colonne; mais ce fut avec un raffinement de cruauté, car il n'avait pas la liberté de se redresser ni de s'asseoir pour prendre le moindre soulagement, et cette posture était extrêmement gênante et pénible. L'ayant laissé dans cet état, ils fermèrent les portes de la prison, et en remirent les clefs à l'un de ces méchants satellites, afin qu'il les gardât.

2085. Mais le dragon infernal était continuellement agité par son orgueil, et brûlait toujours de découvrir qui était Jésus-Christ; et, voulant encore éprouver sa patience invincible, il s'unit à tous ces hommes pervers pour inventer une nouvelle méchanceté. Il poussa celui qui avait les clefs du lieu où était le divin prisonnier et le plus grand trésor du ciel et de la terre, à solliciter ses compagnons, aussi méchants que lui, de descendre tous ensemble dans la prison où était le Maître de la vie, et de s'entretenir un peu avec lui pour lui donner occasion de deviner ou de faire quelque prodige, car ils le prenaient pour un magicien. Cédant à cette suggestion diabolique, le geôlier appela d'autres soldats et satellites, qui adoptèrent son projet. Mais, pendant qu'ils se préparaient à l'exécuter, il arriva que la multitude d'anges qui accompagnaient le Rédempteur dans sa Passion, l'ayant vu dans une posture si pénible et dans un lieu si abject et si sale, se prosternèrent devant lui et l'adorèrent pour leur Dieu véritable; et, plus il se rendait admirable en se laissant traiter de la sorte pour l'amour des hommes, plus ils s'empressaient de lui témoigner leur vénération, et de lui offrir l'hommage de leur culte. Ils lui chantèrent

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

quelques-unes des hymnes que sa très pure Mère avait faites à sa louange, comme je l'ai dit plus haut. Et tous les esprits célestes le priaient au nom de cette auguste Reine, que, puisqu'il ne voulait pas montrer la puissance de sa droite en délivrant sa très sainte humanité de tant de peines, il leur permît au moins de le délier pour lui donner quelque soulagement, et de le défendre contre cette troupe de bourreaux, qui, inspirés par Lucifer, se disposaient à lui faire de nouveaux outrages.

2086. Le Sauveur, ne voulant pas recevoir le service que les anges s'offraient à lui rendre, leur dit Ministres de mon Père éternel, ce n'est pas ma volonté que vous me donniez maintenant aucun soulagement dans ma passion; je veux souffrir tous ces opprobres et toutes ces peines, afin de satisfaire à l'ardente charité avec laquelle j'aime les hommes, et laisser à mes élus et amis cet exemple, afin qu'ils m'imitent et qu'ils ne perdent point courage dans la tribulation, et afin que tous estiment les trésors de la grâce que je leur ai méritée avec abondance par le moyen de ces peines. Je veux aussi justifier ma cause, et montrer aux réprouvés, au jour de ma colère, combien il est juste qu'ils soient damnés, après avoir méprisé la très douloureuse passion que j'ai subie pour leur procurer le salut. Vous direz à ma Mère qu'elle se console dans cette tribulation, en attendant que le jour de la joie et du repos arrive; qu'elle m'imite maintenant en ce que je fais et en ce que j'endure pour les hommes, et que j'accepte sa tendre compassion et toutes ses œuvres avec beaucoup de complaisance. » Les saints anges allèrent aussitôt trouver leur grande Reine, et ils la consolèrent par leur ambassade sensible, quoiqu'elle connût par une autre voie la volonté de son très saint Fils et tout ce qui se passait dans la maison de Caïphe. Et lorsqu'elle vit la nouvelle cruauté que l'on exerçait sur l'Agneau du Seigneur et la posture si pénible de son très saint corps, elle sentit la même douleur en sa très pure personne, comme elle sentait toutes les autres peines de l'Auteur de la vie; car elles se répercutaient toutes comme un écho miraculeux dans le corps virginal de cette très innocente colombe; le même glaive de douleur transperçait et le Fils et la Mère, avec cette différence pourtant, que Jésus-Christ souffrait comme Homme-Dieu et l'unique Rédempteur des hommes, et la bienheureuse Marie comme simple créature et la coadjutrice de son très saint Fils.

2087. Quand elle sut que sa Majesté permettait à cette bande hideuse, excitée par le démon, d'entrer dans la prison, la tendre mère pleura amèrement pour les nouveaux outrages dont son fils serait l'objet. Et, prévoyant les desseins sacrilèges de Lucifer, elle résolut d'user de son autorité de Reine pour empêcher qu'on ne fit, contre la personne de notre Seigneur Jésus-Christ, aucune des actions indécentes par lesquelles ce dragon prétendait satisfaire la barbarie de ces misérables. Car, quoique tous les actes qu'ils commettaient pour maltraiter le Sauveur fussent odieux et d'une extrême irrévérence par rapport à sa divine personne, certains pouvaient être plus contraires à la décence, et c'est à ceux-là que l'ennemi poussait ses instruments pour irriter le Seigneur, n'ayant pu altérer sa douceur par les autres. Les œuvres que fit notre auguste Princesse dans cette occasion et dans tout le cours de la passion furent si admirables, si héroïques et si extraordinaires, qu'on ne saurait les louer ni les raconter dignement, quand même on écrirait plusieurs livres sur ce seul sujet; ainsi il faut le réserver pour quand on jouira de la vision béatifique, attendu qu'il n'est pas possible de le traiter pendant cette vie.

2088. Or ces ministres d'iniquité entrèrent dans la prison, solennisant par des blasphèmes la fête qu'ils se promettaient au milieu des insultes et des sarcasmes auxquels ils étaient décidés à se livrer contre le Seigneur des créatures. Et l'ayant abordé ils se mirent à lui cracher vilainement au visage, et à lui donner des soufflets avec un mépris incroyable. Le Sauveur n'ouvrit point la bouche et ne leva pas même les yeux, se tenant toujours dans une humble

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

sérénité. Ces ministres sacrilèges voulaient l'obliger de parler ou de faire quelque action ridicule ou extraordinaire, pour avoir occasion de le faire passer pour magicien et de se moquer de lui encore davantage; quand ils virent cette douceur inaltérable, ils se laissèrent aller à tous les transports de la colère qu'excitaient en eux les démons qui les accompagnaient, ils détachèrent notre divin Maître du rocher auquel il était lié, le placèrent au centre de la prison, et lui bandèrent les yeux avec un linge; et l'ayant ainsi au milieu d'eux, chacun lui donnait à l'envi des coups de poing et des soufflets, et redoublant leurs railleries et leurs blasphèmes, ils lui disaient de deviner qui l'avait frappé. Ces misérables proférèrent plus souvent ces blasphèmes dans cette occasion qu'en la présence de Caïphe; et lorsque saint Matthieu, saint Marc et saint Luc (1) racontent ce qui se passa devant ce pontife, ils comprennent tacitement ce qui arriva depuis.

(1) Matth., XXVI, 67; Marc., XIV, 65; Luc., XXII, 64.

2089. Le très doux Agneau se taisait parmi tant d'opprobres et de blasphèmes. Et Lucifer, qui souhaitait avec ardeur qu'il lui échappât un léger mouvement d'impatience, enrageait de voir la sérénité inaltérable de notre Sauveur; et il inspira avec une malice infernale à ces hommes, qui étaient et ses esclaves et ses amis, de lui arracher tous ses vêtements, et de le traiter avec toute l'irrévérence et toute la cruauté qu'un ennemi si exécrationnel pouvait imaginer. Les soldats ne résistèrent point à cette tentation, et résolurent d'exécuter un semblable projet. Mais notre très prudente Dame usa de son pouvoir de Reine pour empêcher ce sacrilège abominable, recourant aussi aux prières, aux larmes et aux soupirs; car elle pria le Père éternel de refuser son concours aux causes secondes de telles actions, et elle prescrivit aux organes des bourreaux eux-mêmes de n'user point de la vertu naturelle qu'ils avaient pour agir. Il résulta de cet ordre qu'ils ne purent rien exécuter de tout ce que le démon et leur propre malice leur suggéraient à cet égard; car ils oubliaient aussitôt beaucoup de choses, et ils n'avaient pas la force d'accomplir les autres choses qu'ils désiraient faire; leurs bras étaient comme engourdis et perclus jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé à leur mauvais dessein. Quand ils y avaient renoncé, ils revenaient à leur état naturel; parce que le miracle n'avait point lieu alors pour les châtier, mais seulement pour empêcher les actions plus indécentes, et permettre celles qui l'étaient moins, ou celles d'une autre espèce d'irrévérence que le Seigneur voulait bien souffrir.

2090. Notre puissante Reine imposa silence aux démons, et leur défendit d'exciter les ministres et les soldats à commettre ces indécences, auxquelles Lucifer voulait les porter. Par cette défense le dragon fut abattu, et n'eut pas la force d'entreprendre ce que la bienheureuse Vierge lui interdisait, ainsi il ne lui fut pas possible d'irriter davantage ces hommes dépravés, et ceux-ci ne purent ni dire ni faire autre chose que ce qui leur était permis. Mais après avoir éprouvé en eux-mêmes ces effets aussi admirables qu'étranges, ils ne méritèrent pas de se détromper ni de reconnaître la puissance divine, quoiqu'ils se sentissent tantôt comme perclus, et tantôt libres et sains, et tout cela subitement; ces endurcis l'attribuaient à l'art magique et disaient que le Maître de la vérité et de la vie était un enchanteur. Et dans cette erreur diabolique ils continuèrent à maltraiter le Sauveur et à le couvrir de mille moqueries injurieuses, jusqu'à ce qu'ils s'aperçurent que la nuit était déjà fort avancée, et alors ils le lièrent de nouveau au rocher; ensuite ils sortirent du cachot ainsi que les démons. Ce fut une disposition de la Sagesse divine de remettre au pouvoir de la bienheureuse Marie la défense de son très saint Fils quant à ces choses intéressant l'honnêteté et la décence, par lesquelles il n'était pas convenable que Lucifer et ses ministres l'offensassent.

2091. Notre Sauveur se trouva une seconde fois seul dans cette prison, assisté néanmoins des esprits célestes qui admiraient les œuvres et les secrets jugements de sa divine Majesté en ce qu'elle avait bien voulu souffrir, et qui, à la vue de ces merveilles, lui offrirent leurs louanges

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et leurs profondes adorations, ne cessant de glorifier et d'exalter son saint Nom. Notre divin Rédempteur fit une longue prière à son Père éternel, pour ceux qui devaient être les enfants de son Église évangélique, pour l'exaltation de la foi et pour les apôtres, surtout pour saint Pierre, qui pleurait alors son péché. Il pria aussi pour ceux qui l'avaient outragé, et il appliqua plus particulièrement sa prière à sa très sainte Mère, et à ceux qui, à son imitation, seraient affligés et méprisés du monde; et il offrit pour toutes ces fins sa passion et la mort qu'il attendait. Au même moment la Mère de douleurs faisait la même prière pour les enfants de l'Église et pour les ennemis de son Fils et les siens, sans avoir contre ceux-ci ni colère ni aigreur. Elle tourna toute son indignation contre le démon, comme incapable de la grâce à cause de son obstination irréparable. Et dans la sensible affliction où elle était, elle dit avec beaucoup de larmes au Seigneur.

2092. « Amour et bien de mon âme, mon Fils et mon Seigneur, vous êtes digne que toutes les créatures vous rendent le culte de respect, d'honneur et de louanges qu'elles vous doivent; car vous êtes l'image du Père éternel et la figure de sa substance (1), infini en votre être et en vos perfections; vous êtes le principe et la fin de toute sainteté (2). Si ces mêmes créatures dépendent absolument de votre volonté, comment, Seigneur, méprisent-elles, outragent-elles et tourmentent elles maintenant votre personne, qui mérite tous les hommages d'une adoration suprême? Comment la malice des hommes a-t-elle osé s'élever avec tant de témérité? Comment l'orgueil s'est-il oublié jusqu'à mettre sa bouche dans le ciel? Comment l'envie a-t-elle été si puissante? Vous êtes l'unique et radieux Soleil de justice, qui éclaire et qui bannit les ténèbres du péché (3). Vous êtes la source de la grâce, qui ne se refuse à aucun de ceux qui veulent la recevoir. C'est vous qui, par un amour libéral, donnez l'être et le mouvement à ceux qui l'ont dans la vie (4), et dont toutes les créatures reçoivent leur conservation; tout dépend nécessairement de vous, sans que vous ayez besoin de rien. Or qu'ont elles vu, ces créatures, dans vos œuvres? Qu'ont elles trouvé en votre personne pour vous maltraiter de la sorte? O laideur effroyable du péché, qui a bien pu défigurer à ce point la beauté du ciel et obscurcir les brillants rayons de la face la plus vénérable ! O monstre impitoyable, qui traitez avec tant d'inhumanité le Réparateur même de tes ravages ! Mais je connais, mon Fils, que vous êtes l'Artisan du véritable amour, l'Auteur du salut du genre humain, le Maître et le Seigneur des vertus (5), et que vous mettez en pratique la doctrine que vous enseignez aux humbles disciples de votre école. Vous humiliez et confondez l'orgueil, et vous êtes pour tous l'exemple de salut éternel. Et si vous voulez que tous imitent votre charité et votre patience ineffable, je dois être la première à suivre votre exemple, moi qui vous ai donné la chair passible en laquelle vous êtes bafoué, couvert de crachats, accablé de coups. Oh ! si je pouvais moi seule souffrir toutes ces peines, et faire en sorte, mon très innocent Fils, que vous en fussiez délivré! Mais si cela n'est pas possible, accordez-moi du moins de souffrir avec vous jusqu'à la mort. Et vous, esprits célestes, qui admirez la patience de mon bien-aimé, et qui connaissez sa divinité immuable, et l'innocence et la dignité de son humanité véritable, réparez les injures et les blasphèmes qu'il reçoit des hommes. Et proclamez qu'il est digne de recevoir l'honneur, la gloire, la sagesse, la puissance et la force (6). Conviez les cieux, les planètes, les étoiles et les éléments à le reconnaître, et voyez s'il est une douleur égale à la mienne (7). » Telles étaient, entre autres, les tristes plaintes par lesquelles la Mère désolée exhalait et soulageait quelque peu son amère douleur.

(1) Hebr., I, 3. — (2) Apoc., I, 8. — (3) Jean., I, 29. — (4) Act., XVII, 28. — (5) Ps. XXIII, 10. — (6) Apoc., V, 12. — (7) Lam., I, 12

2093. La patience que montra notre auguste Princesse dans la passion et à la mort de son bien-aimé Fils, fut incomparable; car elle ne crut jamais souffrir assez; la grandeur de ses peines

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

n'égalait point celle de son affection, qu'elle mesurait à l'amour et à la dignité de son très saint Fils, et à l'excès de ses souffrances; dans tous les outrages que l'on faisait au même Seigneur, elle ne témoigna pas le moindre ressentiment personnel. Il n'y en avait point un seul qui lui échappât; mais elle ne s'en considérait point comme directement offensée, elle les déplorait en tant qu'ils offensaient la divine personne de son Fils, et qu'ils devaient tourner au préjudice des agresseurs; elle pria pour tous, et sollicita le Très haut de leur pardonner, de les retirer du péché et de tout mal, de les éclairer par sa divine lumière, et de leur faire la grâce d'acquérir le fruit de la rédemption.

Instruction que j'ai reçue de la très sainte Vierge.

2094. Ma fille, il est écrit dans l'Évangile (1) que le Père éternel a donné à son Fils unique et le mien la puissance de juger et de condamner les réprouvés au dernier jour du jugement universel. Et cela devait être, non seulement afin que tous ceux qui seront jugés et criminels, voient alors le Juge suprême qui les condamnera selon la volonté et l'équité divine, mais encore afin qu'ils voient cette même forme de son humanité sainte, en laquelle ils ont été rachetés (2), et découvrent en elle les opprobres et les tourments qu'elle a subis pour les délivrer de la damnation éternelle; et le même Seigneur qui les doit juger leur représentera tout ce qu'il a fait pour eux. Et comme ils ne pourront lui alléguer aucune excuse ni trouver aucune justification, cette confusion sera pour eux le commencement de la peine éternelle qu'ils ont méritée par leur ingratitude obstinée. Car alors éclatera au grand jour l'immensité de la miséricorde avec laquelle ils ont été rachetés, et l'équité de la justice avec laquelle ils seront condamnés. La douleur, les peines et les amertumes que souffrit mon très saint Fils à la pensée que tous ne profiteraient pas du fruit de la rédemption, furent extrêmes; et ce fut ce qui me déchira le cœur dans le temps que je le voyais en butte à des outrages, à des blasphèmes et à des tourments si impies et si cruels, qu'il est impossible de les dépeindre dans la vie présente. Pour moi, j'en conçus une juste et claire idée, et ma douleur fut proportionnée à cette connaissance, aussi bien que l'amour et la vénération que j'avais pour Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Fils. Mais la plus grande peine que j'eus après celle-là, ce fut de savoir que sa Majesté ayant souffert une passion et une mort si affreuse pour les hommes, il s'en trouverait un si grand nombre qui se damneraient en dépit de cette rançon d'une valeur infinie.

(1) Jean., V, 27. — (2) Apoc., I, 7.

2095. Je veux que vous m'imitiez aussi en cette douleur, et que vous vous affligiez de ce malheur déplorable; car parmi les mortels il n'y en a point d'autre qui mérite beaucoup de larmes et de lamentations, et il n'est point de douleur qui soit comparable à celle-ci. On voit peu de gens dans le monde qui réfléchissent à cette vérité avec l'attention convenable. Mais mon Fils et moi regardons avec une complaisance particulière ceux qui nous imitent en cette douleur, et qui s'affligent de la perte de tant d'âmes. Tâchez, ma très chère fille, de vous distinguer dans ces saints exercices, et ne cessez de prier; car vous ne savez comment le Très Haut acceptera vos prières. Mais vous devez savoir qu'il promet de donner à ceux qui demanderont, et d'ouvrir la porte de ses trésors infinis à ceux qui y frapperont (1). Et afin que vous ayez de quoi lui offrir, gravez dans votre cœur et dans votre mémoire ce que mon très saint Fils et votre Époux a souffert de la part de ces hommes pervers et de ces vils bourreaux; contemplez la patience invincible, la mansuétude et le calme silencieux avec lesquels il s'est assujetti à leur inique volonté. Profitez dès maintenant de cet exemple, et faites en sorte que ni l'appétit irascible ni aucune autre passion de fille d'Adam ne règnent en vous; qu'il n'y ait dans votre cœur qu'une horreur efficace pour le péché de l'orgueil et pour tout ce qui pourrait vous porter à mépriser et

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

à offenser votre prochain. Demandez au Seigneur la patience, la douceur, la tranquillité dans les souffrances et l'amour de sa croix. Unissez-vous à elle, prenez-la avec une pieuse affection, et suivez Jésus-Christ votre époux (2), afin que vous puissiez l'atteindre.

(1) Luc., XI, 9. — (2) Matth., XVI, 24.

CHAPITRE XVIII.

On assemble le conseil dès le vendredi matin pour vider la cause de notre Sauveur Jésus-Christ. — On l'amène à Pilate. — Sa très sainte Mère, saint Jean l'Évangéliste, et les trois Marie, vont à sa rencontre.

2096. Les évangélistes disent (1) que le vendredi matin les anciens du peuple s'assemblèrent avec les princes des prêtres et les scribes, qui étaient les plus respectés du peuple, parce qu'ils étaient savants en la loi; et ce fut pour terminer d'un commun accord la cause de Jésus-Christ et pour le condamner à la mort, comme tous ceux du conseil le souhaitaient, en couvrant leur décision d'une apparence de justice, afin de satisfaire le peuple. Ce conseil se tint dans la maison de Caïphe, où le Sauveur était en prison. Et pour l'examiner de nouveau, ils ordonnèrent de le faire monter dans la salle du conseil. Les satellites descendirent aussitôt dans la prison pour exécuter cet ordre; et comme ils le détachaient de ce rocher dont j'ai parlé, ils lui dirent en se moquant de lui : « Sus, sus, Jésus de Nazareth, il faut marcher; tes miracles ne t'ont guère servi pour te défendre. Ne pourrais-tu pas maintenant employer pour te sauver cet art merveilleux par les secrets duquel tu disais que tu rebâtirais le Temple en trois jours? Mais tu paieras à cette heure tes vaines forfanteries, et nous allons rabattre tes hautes pensées. Viens, viens, car les princes des prêtres et les scribes t'attendent pour mettre un terme à tes fourberies et te livrer à Pilate, qui saura bien en finir d'un coup avec toi. » On détacha le Seigneur de ce rocher, et on le mena garrotté comme il était devant le conseil, sans qu'il ouvrît seulement la bouche. Mais il était si défiguré par les coups et par les crachats, dont il n'avait pu se nettoyer ayant les mains liées, qu'il causa de l'horreur à ceux du conseil, sans qu'ils en eussent la moindre compassion, si grande était la haine qu'ils avaient conçue contre notre adorable Maître !

(1) Matth., XXVII, 1; Marc., XV, 1; Luc., XXII, 66; Jean., XVIII, 28.

2097. Ils lui demandèrent encore s'il était le Christ, c'est-à-dire l'Oint (1). Cette seconde demande fut faite avec une intention malicieuse comme les autres, non pour entendre et accepter la vérité, mais pour la calomnier et rétorquer contre lui sa propre réponse. Mais le Seigneur, qui voulait mourir pour la vérité, ne voulut point la nier, ni l'avouer de manière qu'ils la méprisassent et qu'ils prissent quelque prétexte pour la décrier; car la seule apparence même de la calomnie était incompatible avec son innocence et avec sa sagesse. C'est pourquoi il tempéra sa réponse de telle sorte, que, si les pharisiens avaient un peu de piété, ils auraient aussi occasion de rechercher avec un zèle véritable le mystère que ses paroles renfermaient; et que, s'ils n'en avaient point, on sût que la faute était en leur mauvaise intention, et non en la réponse du Sauveur. Il leur répondit donc : *Si je vous dis que je le suis, vous ne me croirez point; et si je vous interroge sur quelque chose, vous ne me répondrez pas, et vous ne me laisserez pas aller* (2). Néanmoins, je vous dis que désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

la puissance de Dieu (3). Les pontifes répliquèrent : *Vous êtes donc le Fils de Dieu?* Le Seigneur leur répondit : *Vous le dites, je le suis* (4). Et ce fut comme s'il eût dit : La conséquence que vous avez tiré que je suis le Fils de Dieu est fort légitime; car mes œuvres, ma doctrine, vos Écritures, et tout ce que vous faites et que vous ferez à mon égard, rendent témoignage que je suis le Christ promis en la loi.

(1) Luc., XXII, 66. — (2) Luc., XXII, 67 et 68. — (3) *Ibid.*, 69. — (4) *Ibid.*, 70.

2098. Mais comme ces hommes remplis de malice n'étaient point disposés à ouvrir leur cœur à la vérité divine, quoiqu'ils l'entreussent à travers de claires conséquences, et qu'ils pussent y ajouter foi, ils ne l'entendirent et ne la crurent pourtant pas; au contraire, ils la regardèrent comme un blasphème digne de mort. Et voyant que le Seigneur confirmait ce qu'il avait déjà avoué, ils dirent : Qu'avons-nous besoin encore du témoignage de témoins, puisque nous avons entendu nous-mêmes de sa bouche (1)? Aussitôt ils déterminèrent, d'un commun accord, qu'étant digne de mort, il serait emmené devant Ponce Pilate, qui gouvernait la province de Judée au nom de l'empereur romain, comme maître de la Palestine pour ce qui concernait le temporel. Et, selon les lois de l'empire romain, les causes qui entraînaient la peine capitale étaient renvoyées au sénat, ou à l'empereur, ou à ses ministres, qui gouvernaient les provinces éloignées; car ils ne s'en remettaient point aux gens du pays, voulant que les affaires assez graves pour pouvoir aboutir au dernier supplice fussent examinées avec plus d'attention, et qu'aucun criminel ne fût condamné sans être ouï, et sans avoir eu le temps de se défendre; car, quant à ces règles de justice, les Romains se conformaient plus qu'aucune autre nation à la loi naturelle de la raison. Pour ce qui regarde notre Seigneur Jésus-Christ, les pontifes et les scribes étaient bien aises qu'il mourût par la sentence de Pilate, qui était idolâtre, pour se mettre à couvert des reproches du peuple, en disant que le gouverneur romain l'avait condamné, et qu'il ne l'aurait pas fait s'il n'eût été digne de mort. Leur perversité et leur hypocrisie les aveuglaient tellement, qu'ils se flattaient de pouvoir cacher leur jeu, comme s'ils n'eussent pas été les auteurs de toutes ces infâmes manœuvres, et plus sacrilèges que le juge idolâtre; mais le Seigneur fit que leur méchanceté se trahit aux yeux de tous par les instances mêmes qu'ils firent auprès de Pilate, comme nous le verrons bientôt.

(1) *Ibid.*, 71.

2099. Les satellites amenèrent notre Sauveur Jésus Christ de la maison de Caïphe à celle de Pilate, pour le lui présenter lié avec des chaînes et des cordes, comme digne de mort. La ville de Jérusalem était pleine de gens qui y étaient accourus de tous les coins de la Palestine, pour y célébrer la grande pâque de l'agneau et des azymes. Mille bruits s'étaient déjà répandus parmi le peuple, et le Maître de la vie était universellement connu, de sorte que les rues regorgeaient d'une multitude innombrable, curieuse de le voir passer ainsi garrotté, et se partageant déjà en divers camps. Les uns criaient : Qu'il meure, qu'il meure, ce méchant homme, cet imposteur qui trompait le monde. Les autres disaient : Sa doctrine et ses œuvres ne paraissaient pas être si mauvaises; il faisait du bien à tous. Ceux qui avaient cru en lui s'affligeaient et pleuraient, et toute la ville était dans le trouble et l'agitation. Lucifer et ses démons étaient fort attentifs à tout ce qui se passait; et cet ennemi, se voyant secrètement vaincu par la douceur et la patience invincible de notre Seigneur Jésus-Christ, se débattait contre son propre orgueil et sa propre fureur, soupçonnant de plus en plus que ces vertus dont il était si fort tourmenté ne pouvaient pas se trouver chez un simple mortel. D'autre part, il présumait que les mauvais traitements qu'il recevait, le mépris souverain qu'il subissait, et les défaillances qu'il ressentait en son corps, ne pourraient point compatir avec la perfection d'un homme qui serait véritablement Dieu; parce que, s'il l'était, concluait le dragon, la vertu et la nature divine, communiquée à la nature

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

humaine, produirait en celle-ci de grands effets qui empêcheraient ces sortes de défaillances, et ne permettrait point les outrages qu'on lui faisait. C'était la pensée de Lucifer, qui ignorait le prodige secret et divin par lequel notre Seigneur Jésus-Christ avait suspendu les effets qui auraient pu rejaillir de la divinité sur la nature humaine, afin que les souffrances arrivassent à leur plus haut degré, comme je l'ai dit ci-dessus. Dans ces doutes, le superbe dragon redoublait de rage et s'acharnait de plus en plus à persécuter le Seigneur, afin de découvrir quel était celui qui endurait ainsi de pareils tourments.

2100. Le soleil était déjà levé quand cela arriva, et la Mère de douleurs, qui observait toute chose, résolut de sortir de sa retraite pour suivre son très saint Fils à la maison de Pilate, et l'accompagner jusqu'à la croix. Comme elle sortait du cénacle, saint Jean survint pour l'informer de tout ce qui se passait; car le disciple bien-aimé ignorait alors que la bienheureuse Marie connût par une vision particulière toutes les œuvres de son divin Fils, ainsi que leurs divers incidents. Après le renoncement de saint Pierre, saint Jean s'était retiré, observant de plus loin les événements. Il reconnut aussi la faute qu'il avait commise en prenant la fuite au jardin, et, se présentant à notre auguste Reine, il la salua avec beaucoup de larmes comme Mère de Dieu, et sollicita humblement son pardon ; ensuite il lui dit tout ce qui se passait dans son cœur, tout ce qu'il avait fait, et tout ce qu'il avait vu en suivant son divin Maître. Il crut qu'il fallait prévenir la Mère désolée, afin d'adoucir la cruelle impression dont elle serait frappée, à l'aspect de son très saint Fils. Et, voulant dès lors la préparer à ce triste spectacle, il lui dit : « O ma vénérée Dame, à quel état est réduit notre divin Maître ! Il n'est pas possible de le regarder sans en avoir le cœur brisé; les coups et les crachats ont tellement défiguré son visage si beau, que vous aurez peine à le reconnaître quand vous le verrez. » La très prudente Mère écouta ce récit avec autant d'attention que si elle eût ignoré les mauvais traitements que l'on faisait à notre Rédempteur; mais elle fondait en larmes, et était abreuvée d'amertume et de douleur. Les saintes femmes, qui se trouvaient auprès d'elle, entendirent aussi ce triste récit; elles en eurent le cœur percé de la même douleur, et furent saisies d'un grand étonnement. La Reine du ciel ordonna à saint Jean de la suivre avec ces dévotes femmes, auxquelles elle adressa ces paroles : « Hâtons-nous, afin que je puisse voir le Fils du Père éternel, qui a pris chair humaine dans mon sein; vous verrez, mes très chères amies, ce que l'amour que mon Seigneur et mon Dieu porte aux hommes a bien pu opérer en lui, et ce qu'il lui coûte pour les racheter du péché et de la mort, et pour leur ouvrir les portes du ciel. »

2101. La divine Reine alla par les rues de Jérusalem, accompagnée de saint Jean, des saintes femmes (quoique toutes ne la suivissent pas toujours, hormis les trois Marie et quelques autres fort pieuses), et des anges de sa garde; elle dit à ces esprits célestes de faire en sorte, que la foule du peuple ne l'empêchât point de parvenir à l'endroit où se trouvait son très saint Fils. Ils lui obéirent et lui en facilitèrent l'abord. Elle entendait par les rires où elle passait les divers discours que l'on tenait et les divers jugements que l'on portait sur un cas si lamentable; car tout le monde s'entretenait de ce qui venait d'arriver à Jésus de Nazareth. Les personnes les plus compatissantes s'en affligeaient, et c'était le petit nombre; quelques-uns s'informaient pourquoi on le voulait crucifier; d'autres parlaient du lieu où il allait, et racontaient qu'on le menait lié comme un scélérat; ceux-ci avouaient qu'il était fort maltraité; ceux-là demandaient quel crime il avait commis, pour être soumis à un châtiment si cruel; enfin, beaucoup de gens disaient avec surprise ou avec peu de foi. « Voilà donc où ont abouti tous ses miracles? Il faut que cet homme soit un imposteur, puisqu'il n'a pas su se défendre ni se délivrer. Toutes les rues, toutes les places retentissaient de discussions et de murmures. Mais, au milieu d'un pareil tumulte, notre invincible Reine conservait, malgré l'excès de sa douleur, une sérénité et une constance imperturbables, priant pour les incrédules et pour les malfaiteurs, comme si elle n'eût

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

point eu d'autre soin que de travailler à obtenir le pardon de leurs péchés, et elle les aimait avec autant de charité que si elle en eût reçu de grands bienfaits. Elle ne s'irrita point contre ces ministres sacrilèges de la passion et de la mort de son bien-aimé Fils, et ne témoigna pas même la moindre indignation. Au contraire, elle les regardait avec affection, et leur faisait du bien.

2102. Plusieurs de ceux qui la rencontraient dans les rues reconnaissaient la Mère de Jésus de Nazareth, et lui disaient, émus d'une compassion naturelle : « O Mère affligée! quel malheur est le vôtre! Comme votre cœur doit être brisé, déchiré! » D'autres lui disaient avec impiété : « Que vous avez mal élevé votre fils! Pourquoi permettiez-vous qu'il introduisît tant de nouveautés parmi le peuple? Vous auriez bien mieux fait de les avoir empêchées; mais cet exemple servira pour les autres mères, qui apprendront par votre infortune à instruire leurs enfants. » La très innocente colombe entendait ces discours et d'autres semblables, encore plus injurieux; elle les accueillait tous, dans son ardente charité, avec les sentiments convenables, agréant la compassion des gens humains, supportant la dureté impie des incrédules, ne s'étonnant point du procédé des ingrats et des ignorants, et priant tour à tour le Très Haut pour les uns et pour les autres.

2103. Les saints anges conduisirent à travers cette cohue la Reine de l'univers à l'angle d'une rue où elle rencontra son très saint Fils; aussitôt elle se prosterna devant lui, et l'adora avec la plus haute et la plus fervente vénération que toutes les créatures ensemble lui aient jamais rendue. Ensuite elle se leva, et le Fils et la Mère se regardèrent avec une tendresse ineffable; ils se parlèrent intérieurement, le cœur navré d'une douleur qu'on ne saurait exprimer. Puis la très prudente Dame se retira un peu en arrière, et suivit notre Seigneur Jésus-Christ, en s'entretenant avec lui et avec le Père éternel dans le secret de son âme; mais c'était d'une manière si sublime, que la langue corruptible des mortels n'est pas capable d'en donner une juste idée. Cette Mère affligée disait : « Dieu suprême, mon Fils, je connais les ardeurs de la charité que vous avez pour les hommes, et qui vous oblige à cacher la puissance infinie de votre Divinité sous la forme de la chair passible que vous avez reçue dans mon sein (1). Je glorifie votre Sagesse incompréhensible, par laquelle vous acceptez des outrages si sanglants, et vous vous livrez, vous qui êtes le Seigneur de tout ce qui est créé, pour le rachat de l'homme, qui n'est qu'un esclave aussi vil que la cendre et la poussière (2). Vous êtes digne d'être loué et béni de toutes les créatures, et elles doivent exalter votre bonté immense; mais moi, qui suis votre Mère, comment cesserais-je de vouloir que ces opprobres retombent sur moi seule, et non point sur votre divine personne, qui est la beauté que les anges contemplent et la splendeur de la gloire du Père éternel? Comment me résignerais-je à ne point tâcher de vous procurer quelque soulagement dans de pareilles peines? Comment puis-je vous voir si affligé et si défiguré, et souffrir qu'on ne manque de compassion et de pitié qu'envers le Créateur et le Rédempteur dans une passion si amère? Mais s'il n'est pas possible que je vous donne, comme Mère, aucun soulagement, agréez, comme Fils et comme Dieu saint et véritable, ma douleur et le sacrifice que je vous offre, de l'impuissance où je me trouve de diminuer vos peines. »

(1) Philip., II, 7. — (2) Gen., III, 19.

2104. Notre auguste Princesse garda durant toute sa vie au fond de son âme l'image de son très saint Fils ainsi maltraité, défiguré, enchaîné et lié; et elle resta toujours aussi vivement frappée de ce triste spectacle que si elle eût continué à l'avoir sous les yeux. Notre Seigneur Jésus-Christ arriva à la maison de Pilate suivi de plusieurs membres du conseil des Juifs, et d'une foule innombrable composée de toutes les classes de la population. En le présentant au juge, les Juifs se tinrent hors du prétoire, affectant de vouloir, par zèle religieux, éviter toute espèce d'irrégularité, afin de pouvoir célébrer la pâque des pains sans levain, pour laquelle ils

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

devaient être tout à fait purs d'infractions commises contre la loi (1). Et ces stupides hypocrites ne faisaient point de cas de l'horrible sacrilège dont ils souillaient leurs âmes en se rendant homicides de l'innocent! Pilate, quoique gentil, eut quelque égard pour les cérémonies des Juifs; et, voyant qu'ils faisaient difficulté d'entrer dans le prétoire, il en sortit. Et, selon la coutume des Romains, il leur demanda : *De quoi accusez-vous cet homme* (2) ? Les Juifs lui répondirent : *Si ce n'était pas un scélérat, nous ne vous l'eussions pas livré de la sorte* (3). Et ce fut comme s'ils lui eussent dit : Nous avons examiné ses méfaits, et nous sommes si attachés à la justice et à nos devoirs, que, s'il n'était pas un insigne criminel, nous ne procéderions pas contre lui. Pilate leur répliqua : « Quels crimes a-t-il donc commis? Il a été convaincu, répondirent les Juifs, d'avoir troublé tout le pays et voulu s'établir notre roi, d'avoir défendu de payer les tributs à César, de s'être fait le Fils de Dieu (4), et d'avoir prêché une nouvelle doctrine, enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici (5). » Alors Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi; car je ne trouve aucun motif pour le juger. » Les Juifs répliquèrent ; « Il ne nous est pas permis de condamner à mort, et encore moins de faire mourir qui que ce soit (6). »

(1) Jean., XVIII, 28. — (2) *Ibid.*, 29. — (3) Jean., XVIII, 30. — (4) Luc., XXIII, 2. — (5) *Ibid.*. G. — (6) Jean., XVIII, 31.

2105. La bienheureuse Marie, saint Jean et les femmes qui la suivaient, se trouvaient présents à toutes ces procédures; car les saints anges conduisirent leur Reine à un endroit d'où elle pouvait voir et ouïr tout ce qui se faisait et tout ce qui se disait. Et, couverte de son voile, elle versait des larmes de sang par la violence de la douleur qui brisait son cœur virginal. Elle était, quant aux actes de toutes les vertus, un miroir très clair, dans lequel se réfléchissait l'âme très sainte de son Fils, et elle ressentait dans son corps le contrecoup de ses douleurs et de ses peines. Elle pria le Père éternel de lui accorder la grâce de ne point perdre de vue son adorable Fils jusqu'à sa mort, autant qu'il serait naturellement possible. Cela lui fut accordé pendant que le Seigneur ne fut point en prison. La très prudente Dame, considérant qu'il était convenable que l'on connut l'innocence de notre Sauveur parmi les fausses accusations des Juifs, et qu'ils demandaient injustement sa mort, pria avec beaucoup de ferveur que le juge ne fût point trompé, et qu'il fût assez éclairé pour comprendre que Jésus-Christ lui avait été livré par l'envie des prêtres et des scribes. En vertu de cette prière, Pilate eut une claire connaissance de la vérité, et découvrit que Jésus était innocent, et que c'était par envie qu'on le lui avait livré, comme le dit saint Matthieu (1); c'est pourquoi le Seigneur se communiqua davantage à lui, quoique Pilate ne coopérât point à la vérité qu'il connut, et qu'ainsi il n'en ait point profité; mais elle nous sert, à nous, et elle a fait voir la perfidie des pontifes et des pharisiens.

(1) Matth., XXVII, 18

2106. Les Juifs souhaitaient, dans leur haine, que Pilate leur fût favorable, et qu'il prononçât aussitôt la sentence de mort contre le Sauveur, et comme ils s'aperçurent qu'il éludait leurs poursuites par toutes ses objections, ils se mirent à pousser des cris de fureur, renouvelèrent leurs accusations calomniatrices, et répétèrent qu'il voulait s'emparer du royaume de Judée; que c'était dans ce dessein qu'il trompait et excitait le peuple, et qu'il disait être le Christ, c'est-à-dire roi sacré (1). Ils firent cette malicieuse plainte à Pilate, pour l'inquiéter davantage par le zèle du royaume temporel, qu'il devait conserver sous la domination de l'empire romain. Et comme, parmi les Juifs, les rois étaient sacrés, ils ajoutèrent que Jésus s'appelait Christ, c'est-à-dire oint comme roi (2), afin que Pilate, ayant les idées des gentils, dont les rois n'étaient point sacrés, entendit que, s'appeler le Christ, c'était la même chose que de s'appeler roi des Juifs, déjà sacré. Alors Pilate lui demanda : « Que répondez-vous à toutes ces

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

accusations (3)? » Mais Jésus ne répondit point un mot en présence des accusateurs, de sorte que Pilate était tout étonné d'un silence et d'une patience si extraordinaires (4). Et, désirant s'assurer davantage s'il était véritablement roi, il s'éloigna du tumulte des Juifs, et entra avec le Seigneur dans le prétoire. Et là, il lui dit à part : « Êtes-vous le roi des Juifs (5)? » Pilate ne put pas penser que Jésus-Christ fût roi de fait, puisqu'il savait assez qu'il ne régnait pas; ainsi il ne l'interrogeait que pour savoir s'il était roi de droit et s'il prétendait au trône. Notre Sauveur répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi (6)? Pilate repartit : « Je ne suis pas Juif; votre nation et vos princes des prêtres vous ont livré entre mes mains. Qu'avez-vous fait (7)? » Jésus répondit : *Mon royaume n'est pas de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour empêcher que je ne fusse livré aux Juifs; mais mon royaume n'est pas d'ici* (8). Pilate ajouta quelque créance à cette réponse du Seigneur; c'est pourquoi il lui dit : Vous êtes donc roi, puisque vous avez un royaume? Jésus répondit : *Oui, je le suis. Je suis né et suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque aime la vérité, écoute ma voix* (9). Pilate admira cette réponse du Seigneur, et lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Et, lui ayant fait cette question, il sortit de nouveau du prétoire sans en attendre la réponse, et dit aux Juifs : Je ne trouve aucun crime en cet homme pour le condamner (10). Mais c'est la coutume qu'à la fête de Pâque je vous délivre un prisonnier; voulez-vous donc que je vous délivre Jésus ou Barabbas (11)? (C'était un voleur et un assassin qu'on tenait alors en prison pour avoir tué un homme dans une querelle.) Alors tous redoublèrent leurs cris, et vociférèrent : Nous vous demandons de nous délivrer Barabbas, et de crucifier Jésus (12). Et ils persistèrent dans cette demande, jusqu'à ce qu'elle leur fût accordée.

(1) Luc., XXIII, 5. — (2) *Ibid.*, 2. — (3) Marc., XV, 4. — (4) *Ibid.*, 5. — (5) Jean., XVIII, 33. — (6) *Ibid.*, 34. — (7) *Ibid.*, 35. — (8) Jean., XVIII, 36. — (9) *Ibid.*, 37. — (10) *Ibid.*, 38. — (11) *Ibid.*, 39. — (12) *Ibid.*, 40.

2107. Pilate fut fort troublé des réponses de notre Sauveur Jésus-Christ et de l'obstination des Juifs; parce que, d'un côté, il ne voulait point rompre avec eux; et il les voyait si acharnés à exiger la mort du Seigneur, que cela lui paraissait bien difficile sans céder à leurs exigences; d'un autre côté, il connaissait clairement qu'ils le persécutaient par une envie mortelle qu'ils avaient contre lui, et que tout ce qu'ils disaient pour prouver qu'il soulevait le peuple, était faux et ridicule (1). Quant aux prétentions à la royauté qu'ils lui imputaient, il avait été satisfait de la réponse du Christ lui-même, qu'il voyait si pauvre; si humble et si patient dans les calomnies qu'on débitait contre lui. Et, à l'aide de la lumière qu'il reçut d'en haut, il reconnut la véritable innocence du Sauveur; mais ce fut là tout, car il continua à ignorer le mystère et la dignité de la Personne divine. La force des paroles de Jésus-Christ portait Pilate à en faire une haute estime, et à croire qu'il renfermait en lui quelque mystère; et c'est pourquoi il cherchait les moyens de le délivrer, et le renvoya ensuite devant Hérode, comme je le dirai dans le chapitre suivant; néanmoins toutes ces lumières ne furent point efficaces, parce que son péché l'en rendit indigne, qu'il n'eût en vue que des fins temporelles auxquelles il subordonna sa conduite sans se préoccuper de la justice, et qu'il se conduisait par l'inspiration de Lucifer, comme je l'ai marqué, plus que par la claire connaissance qu'il avait de la vérité. De sorte qu'il se comporta en juge inique, jugeant la cause de l'innocent selon la passion de ceux qui étaient ses ennemis déclarés, et qui l'accusaient faussement. Et son péché fut encore plus grand, en ce qu'il agit contre sa propre conscience, en condamnant à mort cet innocent, et en ordonnant qu'il fût d'abord fouetté avec tant de cruauté, comme nous le verrons en son lieu, sans aucun autre motif que de contenter les Juifs.

(1) Matth., XXVII, 18.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2108. Mais quoique Pilate se montrât, pour ces raisons et pour plusieurs autres, le plus méchant des juges en condamnant Jésus-Christ, qu'il prenait pour un simple mortel dont on ne pouvait contester l'innocence, son péché fut relativement moindre que celui des prêtres et des pharisiens, non seulement parce que ceux-ci agissaient par envie, par cruauté et pour d'autres fins détestables, mais aussi parce que ce fut pour eux un crime énorme de ne pas reconnaître Jésus-Christ comme le Messie véritable, et le Rédempteur Dieu et homme, promis en la loi que ces mêmes Hébreux croyaient et professaient. Et pour leur condamnation le Seigneur permit que, quand ils accusaient notre Sauveur, ils l'appelassent Christ et Roi sacré, confessant par leurs paroles la vérité qu'ils niaient. Mais ces incrédules devaient ajouter foi à ce qu'ils disaient, pour entendre que notre Seigneur Jésus-Christ était véritablement oint, non par l'onction figurative des rois et des prêtres anciens, mais par cette onction qu'annonce David (1), différente de toutes les autres, comme l'était l'onction de la Divinité unie à la nature humaine, qui l'éleva à être Christ, Dieu et homme véritable; son âme très sainte étant ointe par les dons de grâce et de gloire, qui répondent à l'union hypostatique. Or l'accusation des juifs signifiait cette vérité mystérieuse, quoiqu'ils ne la crussent point à cause de leur perfidie, et qu'ils l'interprétassent faussement par envie, reprochant au Seigneur de vouloir se déclarer roi sans qu'il le fût, tandis que le contraire était vrai. S'il ne voulait point en donner des preuves ni user de la puissance de roi temporel, lui, le Maître absolu de tout l'univers, c'était parce qu'il n'était pas venu dans le monde pour commander aux hommes, mais pour obéir (2). L'aveuglement des Juifs était encore plus grand, en ce qu'ils attendaient le Messie comme roi temporel, et pourtant blâmaient Jésus-Christ de ce qu'il l'était; il semble qu'ils ne voulaient pour Messie qu'un roi qui fût si puissant, que personne n'eût pu lui résister; mais alors même ils ne l'auraient reçu que par force, et non pas avec cette pieuse volonté que le Seigneur demande.

(1) Matth., XX, 28. — (2) Ps. XLIV, 7.

2109. Notre auguste Reine pénétrait profondément ces mystères cachés, et les repassait dans son cœur, exerçant des actes héroïques de toutes les vertus. Et comme les autres enfants d'Adam conçus dans le péché et souillés de plusieurs crimes, se laissent d'ordinaire d'autant plus troubler et abattre, qu'ils sont assaillis par des tribulations et des douleurs plus violentes, et qu'alors la colère et les autres passions désordonnées les agitent, le contraire arrivait en la très pure Marie, chez laquelle n'agissaient ni le péché ni ses effets; et la nature ne pouvait point contrebalancer l'excellente grâce qu'elle avait. Car les grandes persécutions et les grandes eaux de tant de douleurs n'éteignaient point le feu de son cœur enflammé de l'amour divin (1); mais c'étaient comme autant de brandons qui l'alimentaient et embrasaient de plus en plus cette âme divine et l'excitaient à redoubler ses prières pour les pécheurs au moment où ils en avaient un plus pressant besoin, puisque la malice des hommes était alors arrivée à son plus haut degré. O Reine des vertus, Maîtresse des créatures et très douce Mère de miséricorde ! que mon insensibilité est grande, puisque mon cœur ne se brise point de douleur dans la connaissance que j'ai de vos peines et de celles de votre bien-aimé Fils unique ! Si, malgré tout ce que je sais, je me trouve encore en vie, au moins faut-il que je m'humilie jusqu'à la mort. C'est manquer aux lois de l'amour et même de la simple pitié, que de voir souffrir l'innocent et de lui demander des grâces, sans prendre part à ses peines. Or de quel front dirons-nous, Reine vénérable, que nous aimons notre divin Rédempteur et que nous vous aimons, vous qui êtes sa Mère, si, lorsque vous buvez ensemble l'amer calice des douleurs les plus affreuses, nous nous enivrons au calice des plaisirs de Babylone ? Oh ! si je comprenais bien cette vérité ! Oh ! si je la sentais et pénétrais ! Si elle-même me pénétrait jusqu'au fond des entrailles, en me forçant de considérer ce que mon adorable Seigneur et sa Mère affligée ont souffert ! Comment pourrai-je penser qu'on est injuste à mon égard, lorsqu'on me persécutera ? comment oserai-je me plaindre, quand je me verrai

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

méprisée et rejetée du monde : « O grande Reine des martyrs et des âmes fortes, Maîtresse des imitateurs de votre Fils, si je suis votre fille et votre disciple, comme vous avez daigné me l'assurer, et que mon Seigneur a bien voulu me le mériter, ne repoussez point les désirs que j'ai de suivre vos traces dans le chemin de la croix ! Et si par faiblesse je viens à tomber, obtenez-moi, ma très charitable Mère, les forces dont j'aurai besoin pour me relever, et donnez-moi un cœur contrit et humilié pour pleurer mon ingratitude. Priez le Très Haut qu'il me favorise de son saint amour, qui est un don si précieux, que votre seule intercession me le peut procurer, et mon seul Rédempteur me le mériter.

(1) Cant., VIII, 7.

Instruction que j'ai reçue de notre grande Reine.

2110. Ma fille, les mortels sont fort négligents à considérer les œuvres de mon très saint Fils, et à pénétrer avec une humble vénération les mystères qu'il y a renfermés pour le remède et le salut de tous. C'est pour cela que tant de gens les ignorent, et qu'il s'en trouve d'autres qui s'étonnent que le Sauveur ait consenti à être traîné comme un criminel devant des juges iniques, qui l'examinèrent comme un malfaiteur et le regardèrent comme un insensé ; enfin, qu'il n'ait pas défendu son innocence par sa divine sagesse, et dévoilé la malice des Juifs et de ses autres adversaires, puisqu'il eût pu le faire avec tant de facilité. Mais dans un tel sujet d'admiration l'on doit révéler les très hauts jugements du Seigneur qui a établi cette ordonnance à la rédemption du genre humain, opérant avec équité et bonté, et comme il était convenable à tous ses attributs, sans refuser à aucun de ses ennemis les grâces suffisantes pour faire le bien, s'ils voulaient y coopérer, par le bon usage des droits de leur liberté; car il voulait que tous fussent sauvés, s'ils n'y mettaient aucun obstacle de leur côté. Ainsi, personne n'a sujet de se plaindre de la miséricorde divine, qui a été surabondante (1).

(1) I Tim., II, 4.

2111. Mais je veux encore, ma très chère fille, que vous découvriez l'instruction que ces œuvres renferment; car mon très saint Fils n'en a fait aucune qu'en qualité de Rédempteur et de Maître des hommes. Dans la patience qu'il montra et le silence qu'il garda, en sa passion, permettant qu'on le fit passer pour un perturbateur et pour un insensé, il a laissé aux hommes une leçon aussi importante qu'elle est peu étudiée et surtout peu pratiquée des enfants d'Adam. Ils ne se prémunissent pas contre la contagion que Lucifer leur a communiquée par le péché, et qu'il répand continuellement dans le monde; c'est pour cela qu'ils ne cherchent point auprès du Médecin le remède qui pourrait guérir leurs maladies; mais le Seigneur par son immense charité a laissé et en ses paroles et en ses œuvres le secours qui leur est nécessaire. Que les hommes considèrent donc qu'ils ont été conçus dans le péché (1), et qu'ils voient quelles profondes racines a jetées dans leurs cœurs la semence de l'orgueil, de la propre estime, de l'avarice, de l'hypocrisie, du mensonge et de tous les autres vices que le Dragon y a semés. Généralement, tous recherchent les honneurs et la vaine gloire, tous veulent être estimés, préférés. Ceux qui se croient savants veulent être vantés, applaudis, et font parade de leur science. Les ignorants veulent paraître savants. Les riches se glorifient de leurs richesses, et veulent être honorés. Les pauvres aspirent à devenir riches, affectent les dehors des riches et briguent leur faveur. Les puissants veulent qu'on les craigne, qu'on les respecte et qu'on leur obéisse. Tous enfin se précipitent à l'envi dans cette erreur, et tachent, même quant à la vertu, de paraître ce qu'ils ne sont point, et ne sont pas ce qu'ils désirent paraître. On excuse ses vices, on cherche à faire briller ses qualités et ressortir ses avantages, on s'attribue les dons et les

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

bienfaits comme si on ne les avait pas reçus, et on les reçoit comme s'ils n'étaient pas dispensés gratuitement par une main libérale; et au lieu d'en témoigner sa gratitude, on s'en sert contre Dieu, de qui ils viennent, et contre soi-même. Tous les hommes en général sont enflés du venin mortel de l'antique serpent, et plus il étend ses ravages et les consume, plus ils veulent s'en gorger. Le chemin de la croix est désert, parce que fort peu de personnes y marchent, et suivent Jésus-Christ dans les voies de l'humilité et de la sincérité chrétienne.

(1) Ps., L, 7.

2112. La patience et le silence qu'eut en sa passion mon Fils, permettant qu'on le traitât comme un insensé malfaiteur, brisèrent la tête du Dragon infernal et rabattirent sa superbe arrogance. Maître d'une philosophie nouvelle et médecin qui venait guérir le mal du péché, il ne voulut point se défendre ni se disculper ou se justifier, ni contredire ceux qui l'accusaient, laissant aux hommes ce grand exemple d'une conduite si opposée aux suggestions de Lucifer. De sorte qu'en sa Majesté fut mise en pratique cette doctrine du Sage, qui dit (1) qu'une folie légère et opportune est plus précieuse que la sagesse et que la gloire; car l'homme est si fragile qu'il vaut mieux qu'il soit pour quelque temps regardé comme ignorant et méchant, que de faire une vaine ostentation de sagesse et de vertu. Il y a une infinité de gens qui se laissent séduire par cette dangereuse erreur, et qui, voulant passer pour savants, se répandent en paroles comme des insensés; mais ils perdent par là ce qu'ils prétendent, parce qu'ils découvrent leur ignorance. Tous ces vices naissent de l'orgueil enraciné dans la nature corrompue. Pour vous, ma fille, conservez dans votre cœur la doctrine de mon très saint Fils et la mienne, fuyez la vanité, souffrez dans le silence, et ne vous mettez pas en peine si le monde vous répute ignorante, puisqu'il ne sait pas où se trouve la véritable sagesse.

(1) Baruch., III, 15.

CHAPITRE XIX.

Pilate renvoie à Hérode la cause et la personne de notre Sauveur Jésus-Christ. — On l'accuse devant Hérode, qui le méprise et le renvoie à Pilate.

— La bienheureuse Marie le suit, et ce qui arriva dans cette occasion.

2113. Une des accusations que les Juifs et leurs pontifes présentèrent à Pilate contre le Sauveur, fut qu'il avait commencé dans la province de Galilée à prêcher et à soulever le peuple par sa doctrine (1). Ce fut de là que Pilate prit occasion de demander si Jésus-Christ était Galiléen. Et ayant su qu'il l'était, il crut avoir quelque raison de se décharger de la cause de notre Rédempteur, dont il connaissait l'innocence, et de se délivrer des importunités des Juifs, qui le pressaient avec tant d'instance de le condamner à la mort. Hérode se trouvait alors à Jérusalem pour y célébrer la Pâque des Juifs. Celui-ci était fils de l'autre roi Hérode, qui avait fait mourir les innocents, et persécuté notre Seigneur Jésus-Christ nouvellement né (2), et comme il s'était marié avec une Juive, il avait embrassé le judaïsme en se faisant prosélyte. C'est pour cela que son fils Hérode observait aussi la loi de Moïse, et était parti de Galilée, dont il était gouverneur, pour venir célébrer la Pâque à Jérusalem. Pilate et Hérode, qui gouvernaient les deux

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

principales provinces de la Palestine, savoir, la Judée et la Galilée, étaient brouillés; car il était arrivé peu de temps auparavant que Pilate, voulant témoigner son zèle pour conserver les droits de l'empire romain, avait, comme il est rapporté au chapitre XIII de saint Luc (3), fait égorger plusieurs Galiléens dans le temps qu'ils faisaient certains sacrifices, mêlant le sang des coupables avec celui de leurs sacrifices. Or Hérode s'était irrité de cela, et Pilate souhaitant lui donner quelque satisfaction, résolut de lui renvoyer notre Sauveur, comme son sujet, afin qu'il examinât et jugeât sa cause (4); il espérait toujours d'ailleurs qu'Hérode le délivrerait comme innocent, et accusé par les pontifes et les scribes à cause de leur perfide envie.

(1) Luc., XIII, 5 et 6. — (2) Matth., II, 16. — (3) Luc., XIII, 1. — (4) Luc., XXIII, 7.

2114. Notre Seigneur Jésus-Christ sortit, garrotté comme il l'était, de la maison de Pilate pour aller chez Hérode; il était accompagné des scribes et des prêtres qui allaient l'accuser devant le nouveau juge, et d'un grand nombre de soldats et de satellites, pour l'amener en le tirant par les cordes, et pour s'ouvrir un passage à travers la multitude d'étrangers et de curieux qui remplissait les rues. Mais leur malice en rompait sans peine les rangs pressés, et comme les ministres et les pontifes étaient ce jour-là si impatients de répandre le sang du Sauveur, ils hâtaient le pas, et menaient sa Majesté presque en courant, et avec un horrible tumulte. La bienheureuse Marie sortit également avec sa compagnie de la maison de Pilate pour suivre son très doux Fils, et l'accompagner dans le chemin qu'il lui restait à parcourir jusqu'à la croix. Il n'aurait pas été possible que notre auguste Princesse eût fait ce chemin sans perdre de vue son bien-aimé, si les saints anges n'eussent fait en sorte, pour se conformer à ses désirs, qu'elle se trouvât toujours assez près de son Fils pour pouvoir jouir de sa présence, et participer ainsi avec une plus grande plénitude à toutes ses peines. Ce fut par son très ardent amour qu'elle obtint tout ce qu'elle souhaitait, et, s'attachant aux traces du Seigneur, elle entendait les injures que les bourreaux lui adressaient, les coups qu'ils lui donnaient, le murmure du peuple, et les divers sentiments que chacun exprimait ou rapportait.

2115. Quand Hérode eut appris que Pilate lui renvoyait Jésus de Nazareth, il en témoigna une joie singulière. Il savait qu'il était l'intime ami de Jean, auquel il avait fait trancher la tête (1); il était aussi informé de ses prédications, et par une folle curiosité il souhaitait s'entretenir avec lui, et surtout lui voir opérer quelque prodige en sa présence (2). L'Auteur de la vie fut donc amené devant Hérode, contre lequel le sang de saint Jean-Baptiste criait bien plus haut devant le même Seigneur que celui du juste Abel (3). Mais ce malheureux prince, qui ignorait les terribles jugements du Très Haut, le reçut avec force moqueries, le prenant pour un magicien. Et dans cette erreur effroyable, il l'examina et lui fit plusieurs questions pour le provoquer, pensait-il, à faire quelque merveille, comme il le désirait (4). Le Maître de la sagesse et de la prudence ne lui répondit pas un mot, gardant toujours un humble sérieux en la présence du très indigne juge, qui méritait bien par ses iniquités d'être privé du bonheur d'ouïr les paroles de vie éternelle qui seraient sorties de la bouche de Jésus-Christ si Hérode eût été disposé à les accueillir avec respect.

(1) Marc., VI, 27. — (2) Luc., XXIII, 8. — (3) Gen., IV, 10. — (4) Luc., XXIII, 9.

2116. Cependant les princes des prêtres et les scribes étaient présents; ils persistaient à accuser le Sauveur, et à lui reprocher les mêmes crimes dont ils l'avaient chargé devant Pilate (1). Mais il ne répondit rien non plus à toutes ces calomnies; car il n'ouvrit pas seulement la bouche devant Hérode, qui le pressait de parler, ni pour répondre à ses questions, ni pour détruire les fausses accusations de ses ennemis, parce qu'Hérode était en toute manière indigne d'ouïr la vérité; juste châtiment que les princes et les puissants du monde doivent craindre le

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

plus. Hérode s'irrita du silence et de la douceur de Jésus-Christ, qui trompaient sa vaine curiosité; et, pour dissimuler son mécompte, ce méchant juge prit le parti de tourner en dérision notre très innocent Maître; et, ayant porté, par son exemple, tous ceux de sa suite à lui prodiguer des marques de mépris, il ordonna de le ramener à Pilate (1). Tous les serviteurs d'Hérode se moquèrent aussi de la modestie du Seigneur; et, voulant le traiter en fou, ils le vêtirent d'une robe blanche, costume par lequel on distinguait les insensés, afin que tout le monde les évitât. Mais cette robe fut pour notre Sauveur le symbole de son innocence et de sa pureté, la providence du Très Haut l'ordonnant de la sorte, afin que ces ministres d'iniquité rendissent eux-mêmes, à leur insu, témoignage à la vérité, qu'ils prétendaient malicieusement obscurcir, aussi bien que les merveilles éclatantes qu'avait opérées notre adorable Rédempteur.

(1) Luc., XXIII, 10 — (2) Luc., XXIII, 11.

2117. Hérode remercia Pilate de la courtoisie avec laquelle il lui avait remis la cause et la personne de Jésus de Nazareth, et lui fit dire qu'il ne trouvait aucun crime en cet homme, qui ne paraissait être qu'un ignorant digne de mépris. Depuis ce jour-là, Hérode et Pilate, qui étaient brouillés, devinrent amis (1), le Très Haut le disposant ainsi par les secrets jugements de sa divine sagesse. Notre Sauveur fut donc renvoyé d'Hérode à Pilate, et conduit par beaucoup de soldats de ces deux gouverneurs, à travers les flots d'une populace plus agitée et plus bruyante encore. Car ceux qui l'avaient auparavant vénéré comme le Sauveur et le Messie béni du Seigneur (2), étant alors pervertis par l'exemple des prêtres et des magistrats, condamnaient et méprisaient le même Seigneur auquel ils venaient de rendre honneur et gloire; tant l'erreur et le mauvais exemple des chefs sont puissants pour entraîner le peuple! Au milieu de ce tumulte et de toutes ces ignominies; notre Sauveur répétait intérieurement, avec un amour, une humilité et une patience ineffables, ces paroles qu'il avait déjà dites par la bouche de David : *Je suis un ver, et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace. Ceux qui me voyaient se sont tous moqués de moi; et le mépris sur les lèvres, ils m'insultaient en branlant la tête* (3). Notre adorable Maître était un ver, et non un homme, non seulement parce qu'il ne fut point engendré comme les autres hommes, et qu'il n'était point un simple homme, mais véritablement homme et Dieu à la fois, mais aussi parce qu'au lieu d'être traité comme un homme, il le fut comme un ver de terre, et qu'en butte à tous les outrages, il ne fit non plus de bruit ni de résistance qu'un misérable vermisseau que l'on foule aux pieds et que l'on écrase comme l'objet le plus vil. Tous ceux qui regardaient notre Rédempteur Jésus-Christ (et ils formaient une multitude innombrable), semblaient, en vomissant l'injure et en secouant la tête, vouloir rétracter tout ce qu'ils avaient dit et tout ce qu'ils avaient fait à son avantage.

(1) *Ibid.*, 42. — (2) Matth., XXI, 9. — (3) Ps. XXI, 7 et 8.

2118. La Mère de douleurs ne se trouva point corporellement présente aux opprobres et aux accusations dont les prêtres chargèrent l'Auteur de la vie devant Hérode, ni à l'interrogatoire que ce malheureux prince lui fit subir, parce qu'elle resta hors de la salle où l'on fit entrer le Seigneur; elle sut néanmoins, par une vision intérieure; tout ce qui s'y passa. Mais quand le Sauveur sortit de cette salle où était le tribunal d'Hérode, il la rencontra, et alors ils se regardèrent tous deux avec une intime douleur et avec une compassion réciproque, qui répondait à l'amour d'un tel fils et d'une telle mère. Cette robe blanche qu'on lui avait mise, comme à un insensé, fut pour elle un nouvel objet qui lui brisa le cœur, quoiqu'elle connût, seule entre tous les mortels, le mystère de l'innocence et de la pureté que cet habit figurait. Elle l'adora sous cette robe mystérieuse, et le suivit chez Pilate, où on le ramenait; car ce que la volonté divine avait disposé pour notre remède, devait y être accompli dans le trajet du palais d'Hérode à celui de Pilate; la presse était telle, ainsi que la précipitation avec laquelle ces satellites impies

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

menaient le Sauveur, qu'ils le firent tomber plusieurs fois par terre, et alors ils le tiraient par les cordes avec une cruauté et une violence si horribles, que le sang jaillissait de ses sacrées veines; et, comme il ne pouvait pas facilement se relever à cause qu'il avait les mains liées, et que la foule ne pouvait ni ne voulait s'arrêter, ceux qui suivaient notre divin Rédempteur le heurtaient, marchaient sur son adorable personne, et lui donnaient plusieurs coups de pied, au milieu des éclats de rire des soldats, qui, excités par le démon, avaient abjuré tout sentiment de compassion naturelle, et semblaient n'avoir plus rien d'humain.

2119. La compassion et la douleur de la plus tendre des mères augmentèrent à la vue d'une pareille férocité, et, s'adressant à ses anges, elle leur ordonna de recueillir le précieux sang que leur Roi versait par les rues, afin qu'il ne fût point foulé aux pieds et profané par les pécheurs; et c'est ce que firent les ministres célestes. Elle leur prescrivit encore d'empêcher ces artisans d'iniquité de marcher sur la divine personne de son adorable Fils, s'il venait de nouveau à tomber. Et, comme elle était très prudente en tout, elle ne voulut pas que les anges exécutassent cet ordre sans avoir consulté le Seigneur lui-même; elle leur dit donc de lui demander, de sa part, son agrément, et de lui représenter les peines qu'elle souffrait comme mère, voyant ces pécheurs le fouler avec une telle irrévérence sous leurs pieds sacrilèges. Et, pour mieux décider son très saint Fils, elle le pria, par l'organe des mêmes anges, de changer cet acte d'humilité, qu'il voulait bien pratiquer en permettant à ces cruels satellites de le traiter d'une manière si odieuse, en un acte d'obéissance, en se laissant fléchir aux prières de sa Mère affligée, qui était aussi sa servante, et tirée de la poussière. Les saints anges représentèrent tout cela à notre Seigneur Jésus-Christ de la part de sa très sainte Mère ; ce n'est pas qu'il l'ignorât, puisqu'il savait tout ce qui se passait dans l'intérieur de la bienheureuse Marie, et qu'il l'opérait lui-même par sa divine grâce; mais c'est que le Seigneur veut que l'on garde dans des occasions semblables l'ordre de la raison, que notre auguste Reine connaissait alors par une très haute sagesse, pratiquant diversement les vertus dans ses différentes opérations; car la prescience du Seigneur, qui pénètre toutes choses, n'empêche point les mesures et les précautions.

2120. Notre Sauveur Jésus-Christ exauça les prières de sa bienheureuse Mère, et permit à ses anges d'exécuter, comme ministres de sa volonté, ce qu'elle souhaitait. Ainsi ils s'opposèrent à ce qu'on le fit tomber durant le chemin qui restait jusqu'à la maison de Pilate, et à ce qu'on le renversât et le foulât aux pieds comme auparavant, sans empêcher pourtant que les ministres de la justice et la populace furieuse n'exercassent les autres mauvais traitements sur sa divine personne. La sainte Vierge voyait tout, entendait tout, avec un cœur invincible, mais pénétré de la plus sensible douleur qu'on puisse imaginer. Les Marie et saint Jean, qui suivaient le Seigneur et sa très pure Mère, le virent aussi et le considérèrent avec beaucoup de larmes et avec des sentiments conformes à leurs dispositions. Je ne m'arrête point à dépeindre la désolation de ces saintes femmes et de quelques autres personnes dévotes qui accompagnaient aussi notre auguste Reine; ce triste tableau me demanderait trop de temps, surtout si j'entreprenais de rapporter ce que fit la Madeleine comme la plus fervente à témoigner son amour et sa reconnaissance à notre Rédempteur Jésus-Christ, ainsi que le Seigneur lui-même le dit quand il la justifia; car celui à qui on pardonne de plus grands péchés, c'est celui qui aime davantage (1).

(1) Luc., VII, 43.

2121. Le Sauveur arriva pour la seconde fois à la maison de Pilate, que les Juifs pressèrent de nouveau de le condamner à la mort de la croix. Pilate, qui connaissait l'innocence de Jésus-Christ et l'envie mortelle des Juifs, regretta vivement qu'Hérode lui eût renvoyé la cause dont il souhaitait se décharger. Mais se voyant obligé comme juge de la terminer, il tâcha d'apaiser les

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Juifs par divers moyens. C'est ainsi qu'il engagea secrètement plusieurs ministres et amis des pontifes et des prêtres à leur suggérer l'idée de demander la liberté de notre Rédempteur, de le délivrer après qu'il lui aurait fait subir quelque châtement, et de ne plus donner la préférence au voleur Barabbas. Pilate avait déjà fait cette tentative lorsqu'on lui présenta pour la seconde fois notre adorable Maître pour le condamner. Car il fit aux Juifs, non une seule fois, mais à deux ou trois reprises, la proposition de choisir Jésus ou Barabbas (1), avant et après qu'on eût mené le Seigneur devant Hérode; et c'est ce que racontent les évangélistes avec quelque différence, sans pourtant se contredire en la vérité. Pilate s'adressant aux juifs leur dit : « Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple; et l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez (2). Hérode non plus, à qui je vous ai renvoyés, ne lui a rien fait qui montre qu'il soit digne de mort, quoique vous l'ayez accusé devant lui (3). Je me contenterai donc maintenant de le châtier, afin qu'il se corrige à l'avenir (4). Et étant obligé de délivrer quelque malfaiteur à cause de la solennité de Pâque, je délivrerai le Christ, si vous voulez lui donner la liberté, et je punirai Barabbas du dernier supplice. » Les Juifs, s'apercevant que Pilate désirait délivrer Jésus-Christ, répondirent en masse : « Nous ne voulons point du Christ, faites-le mourir, et rendez-nous Barabbas (5). »

(1) Matth., XXVII, 17. — (2) Luc., XXIII, 14. — (3) *Ibid.* 15. — (4) *Ibid.*, 16. — (5) *Ibid.*, 18.

2122. La coutume de faire sortir un criminel de prison dans cette grande solennité de Pâque, fut introduite parmi les Juifs comme en mémoire et en reconnaissance de la liberté qu'à pareil jour leurs pères avaient obtenue, lorsque le Seigneur les délivra du pouvoir de Pharaon, en frappant dans la nuit les premiers-nés de l'Égypte, et en submergeant ensuite le même Pharaon et toute son armée dans la mer Rouge (1). C'est en souvenir de cet insigne bienfait que les Hébreux faisaient grâce à celui des prisonniers qui était le plus coupable, lui pardonnant ses crimes, et punissant les autres qui n'étaient pas aussi criminels. Et dans les traités qu'ils avaient conclus avec les Romains, ils avaient stipulé le maintien de cette coutume, à laquelle les gouverneurs se conformaient ponctuellement. Toutefois les Juifs altérèrent dans cette occasion le caractère de cette coutume, eu égard au jugement qu'ils faisaient de notre Seigneur Jésus-Christ; en effet, obligés de délivrer le plus criminel, et prétendant eux-mêmes que Jésus de Nazareth l'était, ils ne voulurent néanmoins pas le délivrer, et choisirent plutôt Barabbas, qu'ils croyaient moins coupable que lui. La rage du démon et leur propre envie les aveuglaient et leur pervertissaient les sens à un tel point, qu'ils se trompaient eux-mêmes en toutes choses.

(1) Exod., XII, 29; XIV, 28.

2123. Lorsque Pilate avait dans le prétoire tous ces débats avec les Juifs, il arriva que sa femme, qui s'appelait Procula, le sachant, lui envoya dire : « Ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce juste; car j'ai eu aujourd'hui à son sujet un songe qui m'a beaucoup tourmentée (1). » Le motif de cet avis de Procula fut que Lucifer et ses démons, voyant les mauvais traitements que l'on exerçait sur la personne de notre Sauveur et la douceur inaltérable avec laquelle il les supportait, sentirent, en dépit de leur fureur, une confusion et une perplexité toujours croissantes. Le superbe Lucifer ne pouvait pas comprendre avec ses orgueilleuses pensées comment il était possible que la Divinité se trouvât si étroitement unie au Sauveur, qu'elle permit qu'on l'accablât de tant d'opprobres, et qu'il éprouvât en son corps les effets de tant de cruautés; par suite, il ne parvenait pas à s'assurer s'il était Homme-Dieu ou s'il ne l'était pas; néanmoins ce dragon infernal croyait qu'il y avait là en faveur des hommes quelque grand mystère dont les conséquences ne pouvaient manquer de lui être fort préjudiciables, s'il n'arrêtait le progrès d'une chose si extraordinaire. Après s'être concerté à cet égard avec ses démons, il pressa les pharisiens par toutes sortes de suggestions de ne plus persécuter Jésus-

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Christ. Mais ces suggestions furent inutiles, comme introduites par le même dragon et sans vertu divine dans des cœurs obstinés et pervers. Et alors les démons désespérant de pouvoir rien obtenir des pharisiens, s'adressèrent à la femme de Pilate, et lui firent entendre dans un songe que cet homme était juste et innocent; que si son mari le condamnait il serait privé de sa charge, et qu'elle devait lui conseiller de délivrer Jésus et de punir Barabbas, s'ils ne voulaient point voir arriver quelque grand malheur et en leur famille et en leurs propres personnes.

(1) Matth., XXVII, 19.

2124. Procula fut fort effrayée de ce que le démon lui représenta dans ce songe, et quand elle sut ce qui se passait entre les Juifs et son mari, elle lui envoya dire ce que raconte saint Matthieu, afin qu'il ne condamnât point à la mort celui qu'elle regardait comme juste. Le démon inspira également à Pilate des craintes semblables, qu'accrut l'avis de sa femme; mais comme tous les motifs en étaient terrestres et politiques, et qu'il n'avait point coopéré aux grâces du Seigneur, ces craintes ne durèrent que jusqu'à ce qu'il en ait conçu une plus forte, ainsi que les faits le prouvèrent. Pour lors il chercha une troisième fois, comme le marque saint Luc (1), à défendre la cause de notre Seigneur Jésus-Christ; et s'adressant aux Juifs, il leur dit qu'il était innocent, qu'il ne trouvait rien en lui qui méritât la mort, qu'il le corrigerait, et qu'ensuite il le mettrait en liberté. Je rapporterai dans le chapitre suivant qu'il le fit effectivement châtier pour voir s'ils en seraient satisfaits. Mais les Juifs persistèrent, en élevant la voix, à exiger qu'il fut crucifié (2). Alors Pilate demanda de l'eau, et ordonna qu'on délivrât Barabbas comme ils le désiraient. Et se lavant les mains devant tout le monde, il dit : « Je n'ai nulle part en la mort de cet homme juste que vous condamnez. Prenez garde à ce que vous faites, car je me lave les mains, afin que l'on sache qu'elles ne trempent point dans le sang de l'innocent. (3). » Pilate crut par cette cérémonie se disculper de la mort de notre adorable Sauveur, et l'attribuer aux princes des Juifs et à tout le peuple qui la demandaient. Et les Juifs furent si insensés et si aveuglés dans leur fureur, qu'à la condition de voir bientôt notre divin Seigneur crucifié, ils acceptèrent le marché de Pilate et se chargèrent de ce crime, prononçant leur propre sentence par cette effroyable imprécation : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (4). »

(1) Luc., XXIII, 22. — (2) *Ibid.* 23. — (3) Matth., XXVII, 24. — (4) Matth., XXVII, 25.

2125. O stupide et cruel aveuglement! O témérité inouïe! Vous voulez assumer sur vous et sur vos enfants l'injuste condamnation du juste et le sang de l'innocent, que le juge lui-même déclare être sans crime, afin qu'il crie contre vous jusqu'à la fin du monde ! O Juifs perfides et sacrilèges ! croyez-vous donc que le sang de l'Agneau qui lave les péchés du monde, et la vie d'un homme, qui est en même temps vrai Dieu, soient d'un poids si léger? Quoi! est-il possible que vous veuillez ainsi vous en charger, vous et vos enfants? Quand il ne serait que votre frère, que votre bienfaiteur, que votre maître, votre inhumanité et votre malice seraient déjà monstrueuses et exécrables. Certes, le châtiment que vous subissez est bien juste; il faut que le sang de Jésus-Christ, que vous avez voulu faire retomber sur vous et sur vos enfants, ne vous laisse jouir d'aucun repos en nul endroit du monde; et que cette charge, qui pèse plus que les cieux et que la terre, vous abatte et vous écrase. Mais, hélas, que dirons-nous si nous considérons que ce sang divinisé ayant coulé sur tous les enfants d'Adam pour les laver et les purifier, et ayant coulé pour les laver et les purifier avec plus d'abondance sur les enfants de la sainte Église, il y a néanmoins tant de fidèles qui par leurs mauvaises œuvres se chargent de ce précieux sang, comme les Juifs s'en chargèrent et par leurs œuvres et par leurs paroles, ceux-ci ignorant et ne croyant point que ce fût le sang de Jésus-Christ, et les catholiques sachant et confessant que ce l'est !

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2126. Les péchés et les œuvres iniques des chrétiens ont en quelque sorte un langage par lequel ils demandent le sang et la mort de notre Seigneur Jésus-Christ, en consentant à ce que ce sang retombe sur eux-mêmes. Que le Christ soit outragé, déchiré et cloué sur une croix, méprisé, condamné à la mort, et moins estimé que Barabbas. Qu'il soit dépouillé, flagellé et couronné d'épines pour nos péchés, nous ne voulons point avoir d'autre part en ce sang que d'être nous-mêmes la cause qu'il soit répandu d'une manière ignominieuse et qu'on nous l'impute éternellement. Que ce Dieu incarné souffre et meure lui-même, pourvu que nous nous jouissions des biens visibles. Hâtons-nous d'user des créatures, couronnons-nous de roses (1), vivons dans la joie, servons-nous de notre pouvoir; empêchons que personne ne soit au-dessus de nous; méprisons l'humilité, fuyons la pauvreté, amassons des richesses; trompons tout le monde, ne pardonnons aucune injure; rassasions-nous des délices de la volupté; que nos yeux ne voient rien que notre cœur ne désire et ne tâche d'acquérir. Voilà notre loi; suivons-la aveuglément. Et si par cette conduite nous crucifions Jésus-Christ, que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.

(1) Sag., II, 6, etc.

2127. Demandons maintenant aux réprouvés qui sont dans l'enfer si tel n'a pas été le langage de leurs œuvres, comme le leur attribue Salomon dans la Sagesse, et si pour l'avoir tenu intérieurement ils ne s'appellent pas eux-mêmes insensés et impies, et s'ils ne l'ont pas réellement été. Que peuvent espérer après cela ceux qui ne profitent point du sang de Jésus-Christ, et qui s'en chargent eux-mêmes, non comme le désirant pour leur remède, mais comme le méprisant pour leur damnation? Où est celui d'entre les enfants de l'Église qui souffre qu'un voleur et un scélérat lui soit préféré? Cette doctrine est si mal pratiquée dans le temps où nous sommes, que l'on admire celui qui consent à ce qu'un homme d'un mérite égal ou même supérieur au sien obtienne la prééminence, et l'on ne considère pas que jamais personne ne sera aussi bon que Jésus-Christ, ni aussi méchant que Barabbas. Mais la plupart, quoiqu'ils aient cet exemple sous les yeux, se croient offensés et malheureux s'ils ne sont partout préférés, et s'ils ne jouissent de tous les avantages que procurent les honneurs, les richesses, les dignités, et toutes les choses qui brillent et qui provoquent les applaudissements du monde. Voilà ce que l'on recherche, ce que l'on se dispute; voilà ce à quoi les hommes consacrent tous leurs soins, toutes leurs forces et toutes leurs puissances, dès qu'ils commencent d'en user, jusqu'à ce qu'ils les perdent. Ce qui est encore plus déplorable, c'est que ceux qui par leur profession et par leur état ont renoncé au monde et lui ont tourné le dos, n'échappent point à cette contagion; et tandis que le Seigneur leur commande d'oublier leur peuple et la maison de leur père (1), ils se tournent de leur côté par l'action des principales facultés de la créature humaine, c'est-à-dire qu'ils prêtent toute leur attention et apportent toute leur sollicitude à l'administration de leurs intérêts, qu'ils aspirent et qu'ils travaillent à assurer à leur peuple et à la maison de leur père tout ce que le monde possède, et tout cela leur paraît peu répréhensible, et ils se laissent ainsi séduire par la vanité. Au lieu d'oublier la maison de leur père, ils oublient celle de Dieu, dans laquelle ils demeurent, où ils reçoivent avec les secours du Ciel pour s'occuper de leur salut, un honneur qu'ils n'auraient jamais reçu dans le monde, et où ils sont entretenus sans aucun embarras ni souci qui puisse les distraire de leurs obligations. Cependant ils deviennent ingrats à tous ces bienfaits, abandonnant l'humilité que leur état leur impose. Il semble qu'il n'y ait que les pauvres et que les solitaires, que le monde méprise, qui doivent participer à l'humilité de notre Sauveur Jésus-Christ, à sa patience, à ses affronts, aux opprobres de sa croix, profiter de son exemple et suivre sa doctrine; c'est pour cela que les voies de Sion sont délaissées, et qu'elles pleurent de ce qu'il s'en trouve si peu qui viennent à la solennité de l'imitation de notre adorable Rédempteur (2).

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Ps. XLIV, 11. — (2) Lam., I, 4.

2128. Elles n'ont pas été moindres, la folie et l'ignorance de Pilate, qui s'imaginait qu'après s'être lavé les mains, et avoir imputé le sang de Jésus-Christ aux Juifs, il serait justifié en sa conscience et devant les hommes, qu'il prétendait satisfaire par cette cérémonie pleine d'hypocrisie et de mensonge. Assurément les Juifs prirent la principale et la plus grande part à la condamnation de l'innocent, et appelèrent sur leurs têtes la responsabilité du plus horrible attentat; mais Pilate n'en fut pas moins coupable, puisque ayant reconnu l'innocence de notre Sauveur Jésus-Christ, il ne devait point lui préférer un voleur et un meurtrier, ni châtier un homme en qui il ne trouvait aucun crime (1). Bien moins encore lui était-il permis de le condamner à la mort et de le livrer à la merci de ses mortels ennemis, dont l'envie et la cruauté lui étaient manifestes. Aussi un juge ne saurait être juste lorsque, connaissant la vérité et la justice, il les met en balance avec les considérations et les fins humaines de l'intérêt personnel; car c'est là un poids qui entraîne la raison des hommes qui ont l'âme basse; et comme ils manquent du fonds solide de vertu et de probité, que les juges doivent nécessairement avoir, ils ne savent résister ni à la cupidité, ni aux peurs mondaines; ils se laissent aveugler par la passion, et abandonnent la justice, pour ne point s'exposer à perdre leurs avantages temporels; et c'est ce que fit Pilate.

(1) Luc., XXIII, 25.

2129. Notre grande Reine se trouvait, dans la maison de Pilate, à même d'apprendre par l'intermédiaire de ses saints anges les discussions qui s'étaient élevées entre cet inique juge et les scribes et les pontifes sur l'innocence de notre Seigneur Jésus-Christ, et sur la préférence qu'ils accordaient à Barabbas. Elle entendit tous les cris de ces forcenés en silence et avec une admirable patience, comme étant une image vivante de son très saint Fils. Et quoiqu'elle conservât un calme inaltérable plein de modestie, les vociférations des Juifs ne laissaient pas de pénétrer son cœur affligé, comme une épée à deux tranchants. Mais les gémissements qu'elle poussait dans son triste silence résonnaient dans le sein du Père éternel avec plus de douceur que les plaintes de la belle Rachel, qui, suivant l'expression de Jérémie, pleurait ses enfants sans vouloir être consolée (1), parce qu'ils n'étaient plus. Notre très belle Rachel la bienheureuse Marie ne demandait aucune vengeance; elle sollicitait le pardon des ennemis qui lui ravissaient le Fils unique du Père éternel et le sien. Elle imitait tous les actes de l'âme très sainte de Jésus-Christ, et agissait avec tant de sainteté, qu'il était impossible à l'affliction de troubler ses puissances, à la douleur d'affaiblir sa charité, à la tristesse de diminuer sa ferveur; le tumulte ne distrayait point son attention, et les injures et les cris de la populace ne l'empêchaient point de rester intérieurement recueillie parce qu'elle donnait à toutes choses la plénitude de toutes les vertus au degré le plus éminent.

(1) Jerem., XXXI, 15.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

2130. Ma fille, je vois que ce que vous avez écrit et connu vous jette dans l'étonnement, observant que Pilate et Hérode ne se montrèrent pas aussi barbares ni aussi cruels dans la Passion de mon très saint Fils que les prêtres, les pontifes et les pharisiens; vous remarquez surtout que ceux-là étaient des juges séculiers des gentils, et que ceux-ci étaient des docteurs de la loi, des prêtres du peuple d'Israël qui professaient la véritable foi. Je veux dissiper cette surprise par une leçon qui n'est pas nouvelle et que vous avez entendue autrefois; mais je veux que vous la repassiez maintenant en votre esprit, et que vous ne l'oubliiez de votre vie. Sachez

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

donc, ma très chère fille, que plus on est élevé, plus la chute est dangereuse ; car le mal en est irréparable, ou le remède fort difficile. Lucifer occupait dans le ciel une place éminente, tant par sa nature que par les dons de la grâce, car il surpassait en beauté toutes les autres créatures; mais par la chute de son péché il tomba dans la misère la plus profonde et dans la dernière difformité, ne surpassant ses sectateurs que par une plus grande obstination. Les premiers parents du genre humain Adam et Ève furent élevés à une très haute dignité, et reçurent de la main du Tout Puissant des dons très sublimes; mais ils se perdirent eux-mêmes par leur chute, et entraînèrent dans leur perte toute leur postérité. Que si elle a été réparée, le remède en a été aussi cher que la foi l'enseigne, et Dieu a fait éclater une miséricorde immense en les secourant eux et leurs descendants dans une telle disgrâce.

2131. Plusieurs autres âmes sont parvenues au sommet de la perfection, et en sont malheureusement tombées, et tombées si bas, qu'elles ont été presque réduites au désespoir ou à une espèce d'impossibilité de se relever. Du côté de la créature elle-même ce mal a des causes nombreuses. La première est le chagrin et la confusion excessive qu'éprouve celui qui est déclin du haut rang des sublimes vertus, non seulement parce qu'il s'est privé des plus grands biens, mais parce qu'il ne compte pas plus sur les bienfaits futurs que sur ceux qu'il a perdus dans le passé, et qu'il n'ose point s'appuyer davantage sur les grâces qu'il peut obtenir par de nouveaux efforts que sur celles qui lui ont été précédemment accordées, et dont il n'a pas profité par son ingratitude. Il résulte de ce funeste désespoir que l'on agit sans ferveur, sans goût et sans dévotion ; car le désespoir éteint tous les sentiments, comme l'espérance ferme aplanit mille difficultés, fortifie la créature humaine dans sa faiblesse, et lui fait entreprendre de grandes œuvres. Il y a encore une autre cause qui n'est pas moins formidable, c'est que les âmes accoutumées aux bienfaits de Dieu, ou par office comme les prêtres et les religieux, ou par l'habitude des vertus et des faveurs, comme les autres personnes adonnées à la spiritualité, pèchent ordinairement par le mépris qu'elles font de ces mêmes bienfaits, et par le mauvais usage des choses divines; car, par suite de leur fréquence, elles en viennent, par un aveuglement étrange, à estimer peu les dons du Seigneur ; cette irrévérence empêche les effets de la grâce, à laquelle elles cessent de coopérer, et bientôt elles perdent cette sainte crainte qui entretient la vigilance et excite la créature à faire le bien, à obéir à la volonté divine, et à profiter avec soin des moyens que Dieu a prescrits pour sortir du péché, et pour acquérir son amitié et la vie éternelle. Ce danger est extrêmement grave pour les prêtres tièdes qui fréquentent l'Eucharistie et les autres sacrements sans crainte et sans respect; pour les personnes instruites et pour les puissants du monde, qui se corrigent difficilement de leurs péchés, parce qu'ils ont perdu l'estime et la vénération des remèdes que l'Eglise leur présente, c'est-à-dire des sacrements, de la prédication et des bons livres. C'est pour cela que ces remèdes, qui sont salutaires aux autres pécheurs, et qui guérissent les ignorants, les rendent eux-mêmes malades, quoiqu'ils soient les médecins qui s'occupent de la santé spirituelle des autres.

2132. Ce ne sont pas là les seules raisons de ce mal; il y en a d'autres qui regardent le Seigneur même. Attendu que les péchés de ces âmes, qui par leur état ou par leur caractère sont les plus obligées à Dieu, se pèsent dans la balance de sa justice fort différemment de ceux des autres âmes, qui sont moins favorisées de sa miséricorde. Et quoique les péchés de tous les hommes soient les mêmes quant à la matière, ils n'en sont pas moins fort différents par leurs circonstances. En effet, les prêtres, les savants, les personnes puissantes, les prélats, ceux qui remplissent des fonctions saintes ou ont une réputation de vertu, font un mal incalculable par le scandale de leur chute et par les péchés qu'ils commettent. Ils se rendent coupables d'une audace plus téméraire, quand ils osent s'élever contre Dieu, qu'ils connaissent davantage et auquel ils sont les plus redevables, en l'offensant avec plus de lumières et de science, et par

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

conséquent avec plus d'insolence et de mépris que les ignorants; c'est pourquoi il est si grièvement offensé par les péchés des catholiques, et surtout par ceux des personnes qui sont les plus éclairées, ainsi qu'on le voit dans toutes les parties des livres sacrés. Et comme le terme de la vie humaine a été assigné à chacun des mortels afin qu'il y méritât la récompense éternelle, de même il a été déterminé jusqu'à quel nombre de péchés la longanimité du Seigneur doit attendre et souffrir chacun; et la justice divine ne suppose pas seulement ce nombre d'après la quantité, mais aussi d'après la qualité et la gravité des péchés; il peut donc arriver que dans les âmes qui ont reçu plus de lumières et plus de faveurs du Ciel, la qualité supplée à la multitude des péchés, et qu'elles soient abandonnées et punies avec un moindre nombre que les autres pécheurs. On ne doit pas s'imaginer que tous puissent prétendre au sort de David (1) et de saint Pierre (2), car tous n'auront pas fait avant leur chute autant de bonnes œuvres auxquelles le Seigneur ait égard. Il ne faut pas croire non plus que le privilège de quelques-uns soit une règle générale pour tous, puisque tous n'ont pas été choisis pour un ministère dans les jugements impénétrables du Seigneur.

(1) II Rois., XII, 13. — (2) Luc., XXII, 61.

2133. Votre doute sera éclairci, ma fille, par cette instruction, et vous comprendrez quel mal c'est d'offenser le Tout Puissant; combien est épouvantable le malheur des âmes qui pèchent, lorsque le Seigneur, les ayant rachetées par son propre sang, les élève et les conduit dans le chemin de la lumière, et continent une personne peut tomber d'un haut degré de vertu dans un endurcissement plus criminel que d'autres d'une vertu plus commune. Le mystère de la passion et de la mort de mon très saint Fils atteste cette vérité, en ce que les pontifes, les prêtres, les scribes et tout ce peuple étaient, comparativement aux Gentils, plus redevables à Dieu, et leurs péchés les firent tomber dans un endurcissement plus aveugle et plus cruel que celui des Gentils eux-mêmes, qui ignoraient la véritable religion. Je veux aussi que cette vérité et cet exemple vous rendent prudente, et vous fassent craindre un si terrible danger; et que vous unissiez à cette sainte crainte une humble reconnaissance et une haute estime des bienfaits du Seigneur. Souvenez-vous de la pauvreté au jour de l'abondance (1). Faites en une juste comparaison en vous-même. Considérez que vous portez votre trésor dans un vase fragile, et que vous le pouvez perdre (2); que lorsqu'on reçoit tant de faveurs, ce n'est pas une marque qu'on les ait méritées, puisqu'on ne les possède point par un droit de justice, mais par une pure grâce. Que si le Très Haut vous a traitée avec tant de familiarité, il ne vous a pas assurée pour cela que vous ne puissiez tomber, et il ne vous a pas donné lieu non plus de vivre dans la négligence, ou de perdre la crainte et le respect. Plus ses divines faveurs croissent à votre égard, plus vous devez être vigilante, car Lucifer est plus irrité contre vous que contre les autres âmes; parce qu'il a connu que le Seigneur vous a donné plus de marques de son amour libéral qu'à des générations entières; et si vous étiez ingrate après tant de bienfaits et de miséricordes, vous seriez la plus malheureuse des créatures et certainement digne d'un châtiment fort rigoureux, votre faute serait sans excuse.

(1) Eccles., XVIII, 25. — (2) II Cor., IV, 1.

CHAPITRE XX.

Notre Sauveur Jésus-Christ fut par ordre de Pilate flagellé, couronné d'épines et outragé. — Ce que fit la bienheureuse Marie dans cette occasion.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2134. Pilate, remarquant l'opiniâtreté et l'emportement des Juifs contre Jésus de Nazareth, et désirant ne le point condamner à mort, parce qu'il reconnaissait son innocence, crut qu'en le faisant durement fouetter, il apaiserait la fureur de ce peuple très ingrat, et l'envie des pontifes et des scribes, de sorte qu'ils cesseraient de le persécuter et de demander sa mort, et dans le cas où Jésus-Christ eût manqué en quelque chose aux cérémonies et aux coutumes judaïques, il en serait suffisamment châtié. Pilate fit ce jugement parce qu'il avait ouï dire que Jésus ne gardait pas le sabbat ni les autres rites; en effet, c'était ce dont les pharisiens l'accusaient, ainsi que le raconte l'évangéliste saint Jean (1). Mais ici Pilate raisonnait mal, puisqu'il n'était pas possible que le Maître de la sainteté manquât en la moindre chose à la loi, n'étant pas venu pour la détruire, mais bien pour l'accomplir entièrement (2). Et quand même cette accusation n'eût pas été calomnieuse, il ne devait pas lui imposer une si grande peine, puisque les Juifs avaient en leur loi d'autres moyens, par lesquels ils se purifiaient des transgressions fréquentes qu'ils commettaient contre elle; ainsi ç'aurait toujours été une criante injustice de le faire fouetter avec tant de rigueur. Le juge ne se trompait pas moins lorsqu'il s'imaginait que les Juifs se laisseraient toucher en cette circonstance d'une certaine compassion naturelle, et écouterait la voix de l'humanité. Car la fureur qu'ils avaient contre notre très doux maître n'était pas celle d'hommes naturellement portés à la pitié quand ils voient leur ennemi humilié et abattu, parce qu'ils ont un cœur de chair, et une sympathie instinctive pour leur semblable, laquelle provoque facilement leur compassion; mais ces perfides Juifs étaient comme transformés en démons, qui s'irritent davantage contre celui qui est le plus affligé et le plus humilié, et quand ils le voient dans un plus grand abandonnement, c'est alors qu'ils disent : Persécutons-le maintenant qu'il n'a personne qui le défende, et qui le délivre de nos mains (3).

(1) Jean., IX, 16. — (2) Matth., V, 17. — (3) Sag., II, 18.

2135. Telle était la rage implacable des pontifes et des pharisiens leurs complices contre l'Auteur de la vie ; parce que Lucifer, désespérant désormais d'empêcher sa mort, que les Juifs prétendaient, les irritait avec une horrible malice, afin qu'ils la lui donnassent avec une cruauté inouïe. Pilate hésitait entre la lumière de la vérité, qu'il connaissait, et les vues humaines et terrestres qui le conduisaient; et suivant l'erreur qu'elles inspirent à ceux qu'elles dirigent, il ordonna que l'on fouettât rigoureusement celui qu'il avouait être sans crime (1). On choisit six satellites de la justice, qui étaient les plus robustes pour exécuter cette sentence si injuste que le démon venait de suggérer, et ces vils scélérats incapables de pitié acceptèrent avec beaucoup de joie l'office de bourreaux; car l'homme violent et envieux est toujours bien aise d'exercer sa fureur, fût-ce par des actions basses et indignes. Aussitôt ces ministres du démon assistés de plusieurs autres menèrent notre Sauveur Jésus-Christ au lieu du supplice; c'était une cour ou un parvis de la maison où l'on mettait ordinairement à la question les malfaiteurs pour les obliger d'avouer leurs crimes. Ce parvis présentait une aire peu élevée, il était entouré de colonnes, dont les unes étaient couvertes par l'édifice qu'elles soutenaient, et les autres étaient à découvert et fort basses. Ils attachèrent fortement le Sauveur à une de celles-ci qui était de marbre, parce qu'ils le prenaient toujours pour un magicien, et qu'ils appréhendaient qu'il ne leur échappât.

(1) Jean., XIX, 1.

2136. Ils le dépouillèrent d'abord de la robe blanche, et ce fut avec autant d'ignominie que lorsqu'on l'en avait revêtu en la maison d'Hérode. Et quand ils lui ôtèrent les cordes et les

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

chaînes dont on l'avait garrotté en le prenant au Jardin, ils le maltraitèrent encore d'une manière affreuse, rouvrant les plaies que les mêmes liens lui avaient faites aux bras et aux poignets, tant on les lui avait serrés. Et lui ayant laissé ses divines mains libres, ils lui ordonnèrent brutalement, avec force blasphèmes, de se dépouiller lui-même de la tunique sans couture qu'il avait. C'était celle-là même que sa très sainte Mère lui avait mise en Égypte, quand elle commença à faire marcher le très doux Enfant Jésus, comme je l'ai rapporté en son lieu. Notre adorable Seigneur n'avait alors que cette tunique; car, quand on le prit au Jardin, on lui arracha le manteau qu'il portait ordinairement au-dessus de sa tunique. Le Fils du Père éternel obéit aux bourreaux, et consentit à exposer son sacré et vénérable corps aux regards de la foule. Mais ces cruels et impies satellites, s'imaginant que sa modestie le rendait trop lent à se déshabiller, lui enlevèrent la tunique avec beaucoup de violence et de précipitation. Ainsi le Seigneur de l'univers se trouva tout nu, n'ayant d'autre vêtement qu'un caleçon, qu'il portait et qu'il garda toujours; c'était aussi le même que sa bienheureuse Mère lui avait mis en Égypte avec la petite tunique; car tout ce qu'elle lui mit alors avait crû à mesure que le très saint corps croissait; et le Seigneur ne quitta jamais ni la tunique ni le caleçon, ni même les chaussures que notre auguste Princesse lui mit, excepté lorsqu'il allait prêcher, comme je l'ai dit ailleurs; alors il marchait souvent pieds nus.

2137. Il me semble avoir ouï dire que plusieurs docteurs ont écrit que notre Sauveur fut entièrement dépouillé de tout ce qui pouvait couvrir sa personne sacrée, au moment de la flagellation et du crucifiement, sa Majesté consentant à subir cette confusion pour augmenter ses souffrances. Mais m'étant informée de la vérité par un nouvel ordre que je reçus de mes supérieurs, il m'a été déclaré que notre divin Maître était disposé à souffrir sans résistance tous les opprobres qui ne choqueraient point la décence, et que les bourreaux essayèrent de lui faire cet affront d'une nudité complète, et voulurent lui ôter le seul caleçon qui lui restait; mais que cela ne leur fut pas possible, parce que quand ils voulurent l'entreprendre leurs bras se roidirent, comme il arriva dans la maison de Caïphe à ceux qui prétendirent dépouiller le Seigneur de l'univers, ainsi que je l'ai raconté au chapitre dix-septième. Et quoique les six bourreaux y employassent toutes leurs forces, ils éprouvèrent tous la même chose ; néanmoins ces ministres d'iniquité parvinrent ensuite, pour fouetter le Sauveur avec plus de cruauté, à relever un peu le caleçon, et c'est tout ce que sa Majesté permit. Du reste, ces barbares ne furent ni attendris ni touchés du miracle qui engourdissait leurs membres; mais, dans leur folie diabolique, ils l'attribuèrent aux sortilèges qu'ils imputaient à l'Auteur de la vérité et de la vie.

2138. Notre divin Rédempteur fut dépouillé de cette manière-là devant la multitude, et les six bourreaux le lièrent cruellement à une colonne de ce parvis pour le frapper plus à leur aise. Puis ils se mirent à le flageller deux à deux avec une cruauté si inouïe, que la nature humaine en eût été incapable, si Lucifer ne se fût comme incorporé avec ces ministres impitoyables. Les deux premiers fouettèrent le très innocent Seigneur avec de grosses cordes retorses, déployant dans cette exécution sacrilège toute leur rage et toutes leurs forces. Par ces premiers coups ils couvrirent tout le corps sacré de notre Sauveur d'énormes tumeurs et de meurtrissures, qui le défigurèrent entièrement et firent jaillir de toutes parts son très précieux sang des blessures. Quand ceux-là se furent lassés, deux autres bourreaux les remplacèrent et le frappèrent à l'envi avec de rudes lanières et avec tant de violence, qu'ils firent crever toutes les tumeurs et toutes les ampoules que les premiers avaient causées; et il en sortit une si grande quantité de sang, que non seulement tout le corps adorable du Sauveur en fut baigné, mais qu'il rejaillit sur les habits des satellites sacrilèges qui le frappaient, et ruissela jusqu'à terre. Ces deux bourreaux étant hors d'haleine, se retirèrent, et les derniers commencèrent à le frapper avec des nerfs aussi durs que des osiers déjà secs. Ceux-ci le déchirèrent avec une plus grande cruauté, non

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

seulement parce que leurs coups, au lieu de tomber simplement sur son très saint corps, ne pouvaient plus tomber que sur les plaies que les premiers lui avaient faites, mais aussi parce qu'ils furent de nouveau irrités par les démons, que la patience du Christ rendait de plus en plus furieux.

2139. Toutes ses veines étaient déjà rompues, et son corps sacré ne présentait plus qu'une vaste plaie, de sorte que ces troisièmes bourreaux ne trouvèrent point de partie saine à blesser. Mais ces monstres, redoublant leurs coups, déchirèrent la chair virginale de notre Rédempteur; ils en firent tomber plusieurs lambeaux par terre, et lui dénudèrent les os en divers endroits de ses épaules, où on les voyait tout ensanglantés, et quelques-uns sur un espace plus large même que la paume de la main. Et pour effacer jusqu'aux derniers vestiges de cette beauté, qui surpassait celle de tous les enfants des hommes (1), ils le frappèrent à son divin visage, sur les pieds et sur les mains, sans qu'il y eût une partie qui échappât à leurs coups et sur laquelle ils n'exercassent la rage qu'ils avaient conçue contre ce très innocent Agneau, dont le précieux sang coulait à flots sur le sol. Les coups qu'on lui appliqua sur les pieds, sur les mains et sur le visage lui causèrent une douleur incroyable, ces parties étant les plus nerveuses, les plus sensibles et les plus délicates. Ce vénérable visage était tout meurtri, et le sang qui en sortait de toutes parts se caillant devant ses yeux, l'aveuglait entièrement. En outre, ils le couvrirent de leurs immondes crachats, pour le rassasier en quelque sorte d'opprobres (2). Le nombre des coups de fouet que reçut le Sauveur depuis les pieds jusqu'à la tête fut de cinq mille cent quinze. Ainsi le souverain Seigneur et le Créateur de tout l'univers, qui par sa nature divine était impassible, devint pour nous et sous notre chair, comme l'avait prédit Isaïe (3), un homme de douleurs, connaissant à fond par sa propre expérience toutes nos souffrances, et il parut le dernier des hommes et le plus méprisé de tous.

(1) Ps., XLIV, 3. — (2) Lam., III, 30. (3) Isa., LIII, 3.

2140. La multitude de peuple qui suivait notre Sauveur remplissait les cours de la maison de Pilate aussi bien que les rues, parce que tout le monde attendait le dénouement de cette grande affaire, et s'en entretenait au milieu d'un tumulte horrible, chacun selon le jugement qu'il en avait formé. La bienheureuse Vierge souffrit des peines inexprimables parmi ces scènes de désordre, à la vue des opprobres dont les Juifs et les Gentils accablaient son très saint Fils. Quand on le mena au lieu du supplice, la très prudente Dame se retira dans un coin du parvis avec les Marie et saint Jean, qui l'assistaient et partageaient sa douleur. Retirée en cet endroit, elle découvrit par une vision très claire tous les coups que notre adorable Sauveur recevait. Et quoiqu'elle ne vît point par les yeux du corps ce qui se passait, elle n'en eut pas moins une connaissance fort distincte. Il n'est pas possible de dire ni même de concevoir les douleurs et la désolation qu'elle ressentit dans cette circonstance; on ne pourra les comprendre, avec les autres mystères de la Divinité qui nous sont cachés, que là où ils seront publiquement manifestés pour la gloire du Fils et de la Mère. J'ai dit en d'autres endroits de cette histoire, et notamment dans le récit que j'ai fait de la passion du Seigneur, que la très pure Marie sentit en son corps toutes les douleurs que son Fils éprouva par les mauvais traitements auxquels il fut en butte. Elle souffrit une douleur semblable dans toutes les parties de son corps, à mesure que celui de notre Seigneur Jésus-Christ était frappé des coups de fouet des bourreaux; de sorte que, sans répandre d'autre sang que celui qu'elle versa avec ses larmes, et sans non plus recevoir aucune plaie par impression de celles du Seigneur, la souffrance la changea et la défigura à un tel point, que saint Jean et les Marie ne la reconnaissaient presque plus aux traits de son visage. Outre les douleurs de son corps, celles qu'elle souffrit en son âme très sainte furent inexprimables; car c'est dans cette circonstance que l'on pouvait dire que l'augmentation de la

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

science n'était que l'augmentation des peines (2). Animée à la fois de l'amour naturel à une mère et de la souveraine charité de Jésus-Christ, elle seule comprit mieux que toutes les autres créatures ensemble l'innocence du même Seigneur, la dignité de sa personne divine, et l'énormité des injures qu'il essuyait des perfides Juifs, et de ces mêmes enfants d'Adam, qu'il rachetait de la mort éternelle.

(1) Eccles., I, 18.

2141. Ayant exécuté la sentence qui ordonnait la flagellation de notre Sauveur, les mêmes bourreaux le délièrent de la colonne avec un insolent dédain, et lui prescrivirent, en vomissant de nouveaux blasphèmes, de se vêtir au plus tôt de sa tunique, qu'ils lui avaient ôtée. Mais un de ces satellites inspiré du démon l'avait cachée pendant qu'on fouettait notre très doux Maître, afin qu'il ne pût la trouver et qu'il restât ainsi dépouillé pour prolonger sa confusion et les sarcasmes de ses ennemis. La bienheureuse Vierge connut cette malice infernale, et, usant du pouvoir de Reine, elle commanda à Lucifer et à tous ses démons de sortir de ce lieu; et aussitôt ils se sentirent forcés de s'en éloigner par la vertu et par la puissance de notre auguste Princesse. Ensuite elle ordonna aux saints Anges de remettre la tunique de son très saint Fils dans un endroit où sa Majesté pût facilement la prendre pour en vêtir son sacré corps, qui était tout déchiré de coups. Cela fut incontinent accompli, sans que les sacrilèges satellites en pénétrassent le mystère; ils l'attribuaient à des maléfices diaboliques. Notre Sauveur se vêtit, ayant, outre ses plaies, souffert une nouvelle douleur, que le froid lui causait; car la saison était froide, comme on le peut voir par ce que les évangélistes disent (1); et comme le Seigneur avait demeuré un assez longtemps dépouillé, le sang de ses plaies s'était figé, et c'est ce qui les lui rendait plus sensibles; il avait d'ailleurs moins de forces pour les endurer, parce que le froid les lui diminuait; cela n'empêchait pourtant pas que l'ardeur de son infinie charité ne lui fit désirer de souffrir toujours davantage. Et quoique la compassion soit si naturelle aux créatures raisonnables, personne ne fut touché du piteux état où il se trouvait, excepté sa Mère désolée, qui pleurait et gémissait pour tout le genre humain.

(1) Marc., XIV, 54; Luc., XXII, 55; Jean., XVIII, 18.

2142. Entre les mystères du Seigneur cachés à la sagesse humaine, c'est un grand sujet d'admiration que la fureur des Juifs, qui étaient des hommes de chair et de sang, sensibles comme nous, ne fût point apaisée en voyant notre adorable Maître si maltraité et tout déchiré des cinq mille cent quinze coups de fouet qu'il avait reçus; et que, bien loin d'être émus d'une certaine compassion naturelle à la vue d'un objet si pitoyable, leur envie leur suggérât de nouveaux moyens d'outrager celui qui avait déjà tant souffert. Mais leur rage était si implacable, qu'elle leur fit bientôt inventer un nouveau genre de tourment. Ils allèrent donc trouver Pilate dans le prétoire, et lui dirent devant ceux de son conseil : « Cet imposteur, ce séducteur du peuple, Jésus de Nazareth, a voulu par ses artifices et par sa vanité qu'on le prit pour le roi des Juifs; et afin d'humilier son orgueil et de confondre davantage sa présomption, nous vous demandons l'autorisation de lui mettre les insignes de la royauté, dont il s'est rendu digne par son orgueilleuse fantaisie. » Pilate accorda l'injuste demande des Juifs, et leur permit d'exécuter ce qu'ils souhaitaient.

2143. Or, ils menèrent notre Sauveur au prétoire, où ils le dépouillèrent de nouveau avec la même cruauté et la même insolence qu'auparavant; et ils le vêtirent d'un manteau de pourpre (1) tout déchiré et couvert de taches, pour le livrer à la risée de tous, sous ce costume propre à un roi imaginaire. Ils lui mirent aussi sur sa tête sacrée une couronne d'épines habilement entrelacées. Elle était composée de joncs épineux, dont les pointes étaient très fortes et très

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

aiguës, et ils la lui enfoncèrent avec tant de violence, que plusieurs épines pénétrèrent jusqu'au crâne, quelques-unes jusqu'aux oreilles, et d'autres jusqu'aux yeux. Aussi le couronnement d'épines fut-il un des plus douloureux tourments qu'ait soufferts notre adorable Seigneur. En guise de sceptre, ils lui mirent un roseau dans la main droite. Ensuite ils lui jetèrent sur les épaules un manteau violet, semblable aux chapes dont on use dans l'Église; car les rois se servaient aussi alors de cet ornement pour marquer leur dignité. Telle fut l'ignominie avec laquelle les perfides Juifs habillèrent comme un roi de théâtre Celui qui était par nature et à tous tes titres le véritable Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (2). Tous les hommes de la milice se réunirent sous les yeux des pontifes et des pharisiens, et ayant placé au milieu d'eux notre divin Maître, ils lui lancèrent, le blasphème à la bouche, les sarcasmes les plus mordants; car les uns, fléchissant le genou, lui disaient ironiquement : « Salut! Roi des Juifs. » D'autres lui donnaient des soufflets. Il y en avait qui, lui prenant le roseau qu'il avait à la main, en frappaient et meurtrissaient sa tête. D'autres le souillaient de leurs immondes crachas; tous l'accablaient de leurs injures, de leurs mépris, de leurs outrages, inspirés par une fureur vraiment infernale (3).

(1) Jean. XIX, 2. — (2) Apoc., XVI, 19. — (3) Matth., XXVII, 29; Jean., XIX, 9; Marc., XV, 19.

2144. O charité incompréhensible et sans borne ! ô patience inouïe et qui surpasse l'imagination des enfants d'Adam! qui a pu, Seigneur, obliger votre grandeur, vous qui êtes le Dieu véritable et puissant dans votre être et dans vos œuvres, à s'humilier jusqu'à vous faire souffrir des supplices, des opprobres et des blasphèmes si effroyables? Mais plutôt; quels sont ceux d'entre les hommes, ô mon adorable Créateur ! qui ne vous ont pas offensé et n'ont pas travaillé à vous empêcher de rien faire pour eux ? Qui d'entre nous pourrait s'imaginer ce que vous avez souffert, si nous ne connaissions pas votre bonté infinie? Mais puisque nous la connaissons et que nous considérons avec la certitude de la sainte foi tant de bienfaits, tant de merveilles admirables de votre amour, où est notre jugement? A quoi sert la lumière de la vérité que nous confessons? De quelles illusions sommes-nous donc le jouet, puisqu'à la vue de vos douleurs, des coups de fouet, des épines, des opprobres et des affronts que vous avez reçus, nous osons chercher les plaisirs, le repos, les honneurs et les vanités du monde? Le nombre des insensés est véritablement infini (1). En effet, la plus grande de toutes les folies est de connaître une obligation sans y satisfaire, de recevoir un bienfait sans jamais le reconnaître, d'avoir devant les yeux le plus précieux de tous les biens, et de le mépriser, de le rejeter, loin d'en tirer le moindre profit; enfin, de laisser la vie pour suivre la mort éternelle. Le très innocent agneau Jésus n'ouvrit pas seulement la bouche au milieu de tant d'opprobres. Mais ni les sanglantes railleries qu'ils firent de notre divin Maître, ni les mauvais traitements qu'ils exercèrent sur sa sacrée personne ne purent apaiser la rage des Juifs.

(1) Eccles., I, 15.

2145. Pilate crut que si ce peuple ingrat voyait Jésus de Nazareth dans un état si pitoyable, il en aurait le cœur attendri et confus; c'est pour cela qu'il ordonna qu'on le fît paraître à une fenêtre du prétoire, afin que tous le vissent ainsi déchiré de coups, défiguré, couronné d'épines, et sous le costume ignominieux d'un roi imaginaire. Et alors, s'adressant au peuple, il lui dit : *Ecce Homo* (1) : « Voilà l'homme que vous regardez comme votre ennemi. Que puis-je faire encore contre lui, après l'avoir fait châtier avec tant de rigueur? Il est si abattu, que vous n'avez plus sujet de le craindre. Je ne trouve rien en lui qui soit digne de mort. » Certes ce que le juge disait était incontestable; mais il condamnait par là même sa conduite aussi inique qu'impie, puisque sachant et avouant que cet homme était juste, et déclarant qu'il ne méritait point la mort, il ne lui avait pas moins infligé des tourments si cruels, qu'ils eussent suffi pour lui ôter

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

plusieurs fois la vie. O aveuglement de l'amour- propre ! ô quelle méchanceté de considérer dans ces sortes d'occasions ceux qui peuvent donner ou enlever, les charges ! Combien ces vues terrestres n'obscurcissent-elles pas la raison ! Comme elles font pencher la balance de la justice, puisque dans cette rencontre elle s'éleva contre la vérité souveraine, et entraîna la condamnation du Juste des justes ! Tremblez, juges, qui jugez la terre, et prenez bien garde que les poids de vos jugements ne soient faux (2); car en prononçant une sentence injuste, vous vous condamnez vous-mêmes. Comme les pontifes et les pharisiens ne souhaitaient rien tant dans leur haine implacable que de faire mourir notre Sauveur Jésus-Christ, rien aussi ne pouvait les satisfaire que sa mort; c'est pourquoi ils répondirent à Pilate : « Crucifiez- le, crucifiez-le (3). »

(1) Jean., XIX, 5. — (2) Ps. II, 10. — (3) Jean., XIX, 6.

2146. La bienheureuse Vierge vit son très saint Fils quand Pilate le montra, et dit : Ecce Homo; et s'étant prosternée, elle l'adora et le reconnut comme Dieu-Homme véritable. Saint Jean, les Marie et tous les anges qui accompagnaient notre auguste Dame firent de même; elle le leur prescrivit, et comme Mère de notre Sauveur et comme leur Reine; d'ailleurs les saints anges découvraient en Dieu même sa volonté à cet égard. Notre très prudente Reine dit alors au Père éternel, aux saints anges, et surtout à son bien-aimé Fils des choses si sublimes, si pleines de douleur, de compassion et de respect, qu'elles ne pouvaient partir que d'un cœur aussi embrasé que le sien des flammes du plus chaste amour. Elle considéra encore par sa très haute sagesse que dans cette occasion où son adorable Fils était si méprisé et si outragé des Juifs, il fallait chercher le moyen le plus convenable de lui conserver son honneur et de prouver son innocence. Dans cette très prudente pensée elle renouvela les prières qu'elle avait déjà faites en faveur de Pilate, comme je l'ai dit, afin qu'il continuât à déclarer, comme juge, que notre Rédempteur Jésus-Christ ne méritait point la mort et n'était point criminel, ainsi que les Juifs le prétendaient, et que tout le monde pût entendre cette déclaration.

2147. En vertu de cette prière de l'auguste Marie, Pilate sentit une vive pitié de voir le Seigneur si maltraité, et il fut fâché de l'avoir fait fouetter avec tant de barbarie. Bien que son caractère plus humain et plus compatissant que celui des Juifs contribuât à exciter en lui ces mouvements, ce qui opérait le plus dans son âme c'était la lumière qu'il recevait par l'intercession de la Mère de la grâce. Ce fut cette même lumière qui porta ce juge à faire tant de propositions aux Juifs pour tâcher de délivrer notre Sauveur Jésus-Christ après qu'on l'eut couronné d'épines, ainsi que le raconte l'évangéliste saint Jean au chapitre dix-neuvième (1). Car lorsqu'ils lui demandèrent son crucifiement, Pilate leur répondit : « Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le, car pour moi je ne trouve point de crime en lui pour le faire (2). » Les Juifs lui dirent : « Nous avons notre loi, et selon la loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu (3). » Ces paroles accrurent les craintes de Pilate; il songea qu'il pouvait être vrai que Jésus fût le fils de Dieu, selon le sentiment qu'il avait, comme Gentil, de la Divinité. Ces craintes le firent rentrer dans le prétoire, où il prit le Seigneur en particulier, et lui demanda d'où il était (4). Mais sa Majesté ne lui répondit rien, parce que Pilate n'était point en état de comprendre sa réponse, et il ne la méritait pas non plus. Il fit pourtant de nouvelles instances, et dit au Roi du ciel : « Vous ne me parlez point ? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer (5) ? » Pilate prétendit par-là obliger Jésus-Christ à se disculper et à répondre quelque chose qui pût l'éclaircir sur ce qu'il désirait savoir. Il lui semblait qu'un homme réduit à un si pitoyable état accepterait avec empressement la moindre avance et la moindre marque d'intérêt dont le juge voudrait le favoriser.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Jean., XIX, 4. — (2) Jean., XIX, 6. — (3) *Ibid.*, 7. — (4) *Ibid.*, 9. — (5) *Ibid.*, 10.

2148. Mais le Maître de la vérité répondit à Pilate sans s'excuser, et avec plus de magnanimité qu'il n'attendait; et dans cette réponse il lui dit : *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous avait été donné d'en haut; c'est pourquoi celui qui m'a livré entre vos mains est plus coupable que vous* (1). Cette seule réponse mettait ce juge dans l'impossibilité de trouver aucune excuse pour couvrir le crime qu'il commettait en condamnant Jésus-Christ, puisqu'elle devait lui faire comprendre que ni lui ni même César n'avaient aucun pouvoir sur cet homme adorable; que si on l'avait livré à sa juridiction contre toute raison et justice, cela avait été permis par un ordre supérieur, et qu'ainsi Judas et les pontifes en lui procurant la mort avaient commis un crime plus énorme ; mais qu'il en était lui-même coupable, quoique à un moindre degré. Pilate ne parvint point à connaître cette vérité mystérieuse; mais les paroles de notre Seigneur Jésus-Christ l'effrayèrent; ce qui lui fit faire les derniers efforts pour le délivrer. Les pontifes devinant l'intention de Pilate, le menacèrent de la disgrâce de l'empereur s'il le délivrait, et s'il ne faisait pas mourir celui qui se prétendait roi. Ils lui dirent : « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes pas ami de César; car quiconque se fait roi s'oppose à ses ordres (2). » Ils parlèrent ainsi parce que les empereurs romains ne permettaient point que personne prît dans toute l'étendue de leur empire les marques ou le titre de roi sans leur consentement; et si Pilate l'eût permis, il aurait contrevenu aux décrets de César. Il fut fort troublé par cette malicieuse menace des Juifs, et, s'asseyant dans son tribunal (3) (c'était environ vers la sixième heure) pour juger le Seigneur, il fit de nouvelles tentatives, disant aux Juifs : « Voilà votre roi (4). » Alors ils crièrent tous : « Otez, ôtez-le de là, crucifiez-le. » Pilate leur répliqua Crucifierai-je votre roi ? » A quoi ils répondirent : « Nous n'avons point d'autre roi que César (5). »

(1) Jean., XIX, 11. — (2) *Ibid.*, 11. — (3) *Ibid.*, 13. — (4) Jean., XIX, 14. — (5) *Ibid.*, 15.

2149. Pilate se laissa vaincre par la malice obstinée des Juifs. Et étant dans son tribunal, en un lieu qui s'appelle en grec Lithostrotos, et en hébreu Gabbatha, le jour de la préparation de la pâque, il prononça la sentence de mort contre l'Auteur de la vie, comme je le rapporterai dans le chapitre suivant. Les Juifs sortirent de la salle avec de grands témoignages de joie, publiant la sentence qui avait été prononcée contre le très innocent Agneau, et qui renfermait notre remède, quoique ces ingrats l'ignorassent. La Mère de douleur, qui était restée dehors, connut tout ce qui se passa par une vision particulière. Et lorsque les pontifes et les pharisiens sortirent en annonçant que son très saint Fils avait été condamné à mourir sur la croix, son affliction redoubla, et son cœur fut impitoyablement percé du glaive. Comme ce qu'elle souffrit alors surpasse tout ce que l'entendement humain peut concevoir, je me contente de livrer ce sujet aux méditations de la piété chrétienne. Il n'est pas possible non plus d'exprimer les actes d'adoration, de respect, d'amour, de compassion, de douleur et de soumission, qu'elle exerça intérieurement dans cette circonstance.

Instruction que j'ai reçue de la Reine de l'univers.

2150. Ma fille, vous considérez avec étonnement la malice endurcie des Juifs, et la facilité de Pilate, qui l'ayant appréciée ne laissa pas de la favoriser au préjudice de l'innocence de mon adorable Fils. Je veux vous tirer de cet étonnement par les avis dont vous avez besoin pour marcher avec précaution dans le chemin de la vie. Vous savez que les anciennes prophéties des mystères de la Rédemption et toutes les Écritures saintes devaient être infaillibles, puisque le ciel et la terre périraient plutôt qu'elles pussent manquer de s'accomplir (1), selon qu'il est déterminé dans l'entendement divin. Or, pour faire souffrir à mon Fils cette mort très

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ignominieuse que les prophètes avaient prédite (2), il fallait qu'il y eût des hommes qui le persécutassent; mais que ceux-ci aient été les Juifs, leurs pontifes, et Pilate l'inique juge qui le condamna, ç'a été leur malheur, et non point le choix du Très Haut, qui voudrait sauver tous les hommes (3). Et si ces ministres sont tombés dans un malheur si déplorable, on le doit attribuer à leurs propres péchés et à leur extrême malice, par laquelle ils ont résisté à la grâce des plus grands bienfaits, puisqu'ils avaient parmi eux leur Rédempteur et leur Maître, qu'ils pouvaient converser avec lui, le connaître, ouïr ses divines paroles, assister à ses miracles, et recevoir les faveurs que les anciens patriarches ont implorées si longtemps sans les obtenir (4). Par ce moyen la cause du Seigneur a été justifiée, et il a été visible qu'il a lui-même cultivé sa vigne et l'a entourée de soins (5), et qu'elle ne lui a produit que des épines et de mauvais fruits, donnant la mort au Maître qui l'a plantée, et ne voulant point le reconnaître, comme elle le devait et le pouvait bien plus que des étrangers.

(1) Matth., XXIV, 35. — (2) Sag., II, 20; Act., III, 18; Jerem., XI, 19. — (3) I Tim., II, 4. — (4) Matth., XIII, 17. — (5) Matth., XXI, 38.

2151. Ce qui arriva au chef Jésus-Christ mon Seigneur et mon Fils, doit arriver jusqu'à la fin du monde aux membres de ce corps mystique, qui sont les justes et les prédestinés; car ce serait une chose monstrueuse que les membres ne correspondissent point au Chef, les enfants au Père, et les disciples au Maître. Et quoique dans le monde les justes soient mêlés avec les pécheurs, les prédestinés avec les réprouvés, et que l'on y voie toujours des persécuteurs et des persécutés, des meurtriers qui donnent et des innocents qui subissent la mort, des personnes qui mortifient et d'autres qui sont mortifiées; le sort de chacun des hommes ne lui échoit que par suite de sa malice ou de sa bonté, et malheur à ceux qui par leurs péchés et par leur mauvaise volonté causent du scandale dans le monde (1); c'est par là qu'ils deviennent les instruments du démon. Les pontifes, les pharisiens, et Pilate commencèrent dans la nouvelle Église l'œuvre d'iniquité, car ils maltraitèrent le Chef de ce corps mystique si admirablement beau; et ceux qui en maltraitent et qui en maltraiteront les membres, c'est-à-dire les saints et les prédestinés, se rendront les disciples des Juifs et du démon.

(1) Matth., XVIII, 7.

2152. Voyez donc, ma très chère fille, lequel de ces sorts vous voulez maintenant choisir en la présence de mon Seigneur et en la mienne. Et si après que votre Rédempteur, votre Époux et votre Chef, a été maltraité, affligé, couronné d'épines et chargé d'opprobres, vous voulez être sa disciple et membre de ce corps mystique, il n'est ni convenable ni possible que vous viviez dans les délices du monde et selon la chair. Il faut que vous soyez persécutée sans que vous persécutiez personne, et opprimée sans opprimer qui que ce soit; que vous portiez la croix et souffriez le scandale sans le causer; que vous pâtissiez sans faire pâtir votre prochain; vous devez, au contraire, travailler à son salut autant qu'il vous sera possible, ne cessant de pratiquer la perfection de votre état et de votre vocation. C'est là le partage des amis de Dieu, et l'héritage de ses enfants dans la vie mortelle; cet héritage renferme la participation de la grâce et de la gloire que mon très saint Fils leur a acquise par les tourments, par les opprobres et par la mort de la croix; j'y ai aussi coopéré par tant de douleurs et d'afflictions que vous avez connues, et dont je veux que le souvenir ne s'efface jamais dans votre esprit. Le Très Haut pouvait prodiguer les richesses temporelles à ses élus, les élever aux plus hautes charges, et les douer d'une force tellement invincible qu'ils eussent soumis toutes choses à son pouvoir souverain. Mais il n'était pas convenable qu'ils fussent conduits par ce chemin, afin que les hommes ne se trompassent point eux-mêmes, en faisant consister leur félicité dans les grandeurs et les pompes mondaines, et en arrivant ensuite à délaisser les vertus, à ternir la gloire du Seigneur, à méconnaître

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

l'efficace de la grâce, à ne point désirer les choses spirituelles et éternelles. Je veux que vous étudiiez continuellement cette science, que vous y fassiez tous les jours de nouveaux progrès, et que vous pratiquiez tout ce qu'elle vous enseignera.

CHAPITRE XXI.

Pilate prononce la sentence de mort contre l'Auteur de la vie. — Le Seigneur porte sur ses épaules la croix sur laquelle il doit mourir. — Sa très sainte Mère le suit. — Ce que fit cette auguste Reine dans cette occasion contre le démon, et quelques autres événements.

2153. Pilate prononça la sentence par laquelle il condamnait notre Sauveur Jésus-Christ, auteur de la vie, à mourir de la mort de la croix, selon le souhait des pontifes et des pharisiens. Après qu'elle lui eut été notifiée, on le mena dans un autre endroit de la maison du juge, où on lui ôta le manteau de pourpre qu'on lui avait mis comme à un roi imaginaire. Cela eut lieu conformément aux vues mystérieuses du Seigneur, quoiqu'avec une intention malicieuse du côté des Juifs, qui voulaient conduire le Sauveur au supplice de la croix avec ses propres habits, afin que tous pussent le reconnaître; car les coups, les crachats et la couronne d'épines avaient si fort défiguré son divin visage, qu'il ne fut reconnaissable pour le peuple qu'à ses vêtements. On lui mit la tunique sans couture, que les anges apportèrent par ordre de leur Reine, l'ayant tirée secrètement d'une autre chambre, où les ministres l'avaient jetée lorsqu'ils la lui ôtèrent pour le revêtir du manteau de pourpre. Les Juifs ne s'aperçurent point de ce miracle, et ils n'étaient d'ailleurs pas en état de le remarquer, à cause de la précipitation avec laquelle ils s'occupaient des préparatifs de sa mort.

2154. L'activité des Juifs était telle, que la sentence de mort, qui avait été prononcée contre Jésus de Nazareth, fut aussitôt publiée par toute la ville, et le peuple courut à la maison de Pilate pour le voir sortir et mener au supplice. Jérusalem était pleine de gens ; car, outre le nombre considérable de ses habitants, il y était venu de tous les côtés beaucoup d'autres personnes pour célébrer la Pâque; et dans cette occasion tous se rendirent au palais de Pilate pour voir ce qui s'y passait à l'égard de Jésus-Christ. C'était le vendredi, jour de la préparation, selon l'interprétation grecque ; car ce jour-là les Hébreux se préparaient pour le jour suivant du Sabbat, qui était leur grande solennité, en laquelle ils ne vquaient à aucune œuvre servile, pas même pour ce qui concernait leur nourriture; tout se faisait le vendredi. On fit sortir notre Sauveur avec ses propres vêtements à la vue de tout ce peuple (1) ; il était si défiguré par les plaies, le sang et les crachats, qui couvraient sa face divine, que ceux qui l'avaient vu auparavant l'eussent pris pour un autre que lui-même. Il parut, suivant l'expression d'Isaïe (2), comme un lépreux, et comme un homme frappé de Dieu; en effet, avec toutes ses meurtrissures, son corps sacré, couvert de sang caillé, ne présentait plus qu'une seule grande plaie. Les saints anges l'avaient plus d'une fois essuyé par ordre de la Mère désolée ; mais aussitôt les bourreaux recommençaient à lui jeter tant d'autres crachats, qu'il en était tout souillé en ce moment. A l'aspect d'un objet si pitoyable, il s'éleva un si grand bruit parmi le peuple, qu'on ne pouvait rien entendre de tout ce que l'on disait. Mais les pontifes et les pharisiens dominaient de leur voix le tumulte, se livraient à une joie indécente, et engageaient la foule par de grossières plaisanteries

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

à se calmer et à débarrasser le chemin par lequel ils devaient faire passer le divin condamné, afin que tout le monde pût entendre la lecture de la sentence de mort qui avait été prononcée contre lui. Toute cette multitude était divisée d'opinion, et au milieu de la confusion, chacun cherchait à faire prévaloir son avis. Parmi les nations différentes qui assistaient à ce triste spectacle, il se trouvait des gens qui avaient été favorisés des charitables bienfaits, et secourus par les miracles du Sauveur; d'autres encore qui avaient ouï et embrassé sa doctrine, et qui étaient ses parents et ses amis; plusieurs de ceux-ci pleuraient amèrement; quelques-uns demandaient quels crimes avait commis cet homme pour être traité avec tant de cruauté. Les autres demeuraient dans le silence et dans la consternation enfin on ne voyait partout que confusion et que tumulte.

(1) Jean., XIX, 17. — (2) Isa., LIII, 4.

2155. Saint Jean fut le seul des Apôtres qui se trouvât présent à ce spectacle, car se tenant auprès de la bienheureuse Vierge et des Marie, il fut témoin de tout ce qui se passa, quoiqu'ils restassent un peu à l'écart de la multitude. Et lorsque le saint Apôtre vit sortir son divin Maître, songeant qu'il en était si particulièrement aimé, il fut saisi d'une si vive douleur, qu'il s'évanouit et tomba comme mort. Il en arriva autant aux trois Marie. Mais la Reine des vertus fut invincible, et quoiqu'elle sentît une douleur inexprimable, elle n'eut pas ces défaillances qui marquaient la faiblesse des autres. Elle fut en tout très prudente, très forte, et admirable ; elle sut garder tant de mesure dans ses actions extérieures, que, sans faire éclater la moindre plainte, elle consola les Marie et saint Jean, et pria le Seigneur de les fortifier, afin qu'ils pussent lui faire compagnie jusqu'à la fin de la Passion. En vertu de cette prière, ils revinrent en leur premier état, et parlèrent à notre auguste Dame, qui ne montra aucun trouble parmi tant de confusion et d'amertume, et conserva une sérénité et une dignité vraiment royales, quoiqu'elle ne cessât de répandre des larmes. Elle considérait son Fils et son Dieu véritable ; elle priait le Père éternel, et lui offrait les douleurs de la Passion, à l'exemple de notre Sauveur. Elle connaissait la malice du péché, pénétrait les mystères de la rédemption, conviait les anges à prier avec elle pour les amis et pour les ennemis; et élevant son amour et sa douleur à leur plus haut degré, elle donnait la plénitude à toutes ses vertus, se rendant par là un objet digne de l'admiration des anges, et de la complaisance de la Divinité. Et comme il n'est pas possible de traduire dans une langue humaine les sentiments que la Mère de la Sagesse formait dans son cœur et exprimait parfois par ses paroles, je m'en remets à la piété chrétienne.

2156. Les pontifes et les satellites de la justice tâchaient de faire taire le peuple, afin qu'il entendît la sentence qui avait été prononcée contre Jésus de Nazareth ; car après la lui avoir notifiée, ils voulaient la lire publiquement en sa présence. Ayant donc apaisé le tumulte, et le Seigneur étant debout comme un criminel, ils en donnèrent lecture à haute voix, afin que tous les assistants l'entendissent; ensuite ils la relurent plusieurs fois par les rues, et en dernier lieu au pied de la croix. Je sais que cette sentence a été souvent imprimée, et, selon ce qui m'a été déclaré, elle l'a été au fond d'une manière exacte, sauf quelques mots qu'on y a ajoutés; j'omettrai ces additions, attendu que les termes que je vais employer, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher, m'ont été inspirés comme il suit.

Teneur de la sentence de mort que Pilate prononça contre Jésus de Nazareth notre Sauveur.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2157. « Moi, Ponce Pilate, président de la Basse Galilée, gouvernant ici en Jérusalem pour l'empire romain, dans le palais de l'archi présidence, je juge et prononce que je condamne à mort Jésus, surnommé Nazaréen par le peuple, originaire de Galilée, comme factieux, rebelle à la Loi, à notre Sénat, et au grand empereur Tibère César. Et par cette sentence je détermine qu'il meure sur une croix, attaché avec des clous, comme l'on y attache les criminels, parce qu'assemblant ici chaque jour une foule de personnes pauvres et riches, il n'a cessé d'exciter des troubles par toute la Judée, en se prétendant le Fils de Dieu et le Roi d'Israël; en annonçant la ruine de cette célèbre ville de Jérusalem, du saint Temple et du sacré Empire; en refusant le tribut à César, et parce qu'il a poussé l'audace jusqu'à entrer en triomphe, avec des palmes, accompagné d'une grande partie du peuple, dans cette ville de Jérusalem et dans le saint Temple de Salomon. J'ordonne au premier centenier, appelé Quintus Cornelius, de le mener par la même ville avec ignominie, garrotté comme il l'est, et flagellé par mon ordre. On lui mettra ses propres vêtements, afin qu'il soit reconnu de tous; et il portera la croix sur laquelle il doit être crucifié. Il ira par toutes les rues les plus fréquentées entre deux voleurs qui ont été condamnés à la mort pour des larcins et des meurtres qu'ils ont commis, et c'est afin qu'il serve d'exemple à tout le peuple et aux malfaiteurs. « Je veux aussi et j'ordonne par cette présente sentence, qu'après que l'on aura mené de la sorte ce malfaiteur par les rues, ou le fasse sortir de la ville par la porte Pagora, appelée maintenant Antoniana, et qu'un héraut déclare tous les crimes énoncés dans cette sentence ; on le conduira ensuite sur le mont que l'on appelle Calvaire, où l'on exécute ordinairement les plus insignes malfaiteurs; et là, ayant été cloué et crucifié sur la même croix qu'il aura portée (comme il a été dit), son corps demeurera suspendu entre les deux susdits voleurs. On mettra au sommet de la croix le titre de son nom dans les trois langues actuellement le plus répandues, à savoir, l'hébraïque, la grecque et la latine, de sorte que chacun dise ; C'EST JÉSUS DE NAZARETH ROI DES JUIFS; afin que tous l'entendent et le connaissent. « Je défends aussi sous peine de confiscation de biens, de mort, et d'être déclaré rebelle à l'Empire Romain, que personne, de quelque état et condition qu'il soit, ose empêcher la justice que j'ordonne de faire et d'exécuter en toute rigueur, selon les lois romaines et hébraïques. L'année de la création du monde cinq mille deux cent trente-trois, le vingt- cinq mars.

« PONTIUS PILATUS JUDEX ET GUBERNATOR GALILEAE INFERIORIS PRO ROMANO IMPERIO, QUI SUPRA PROPRIA MANU. »

2158. Selon cette supputation, la création du monde eut lieu au mois de mars ; et cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf ans s'écoulèrent du jour auquel Adam fut créé jusqu'à l'Incarnation du Verbe. En y ajoutant les neuf mois qu'il demeura dans le sein virginal de sa très sainte Mère, et les trente-trois ans qu'il vécut, on trouve les cinq mille deux cent trente-trois ans et trois mois qui, selon le comput romain, restent jusqu'au vingt-cinq mars ; car suivant les calculs adoptés par l'Église, la première année du monde n'est composée que de neuf mois et sept jours, la seconde année commençant au premier janvier. Il m'a été déclaré qu'entre les opinions des Docteurs, la supputation que la sainte Église marque dans le Martyrologe Romain est la véritable, comme je l'ai déjà dit à propos de l'Incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ, au livre premier de la seconde partie, chapitre onzième.

2159. La sentence, que Pilate avait prononcée contre notre Sauveur ayant été lue à haute voix devant tout le peuple, les satellites chargèrent sur les épaules délicates et meurtries de Jésus la lourde croix sur laquelle il devait être crucifié. Et afin qu'il pût la tenir et la porter, ils lui délièrent les mains, sans délier pourtant le corps; car ils se promettaient de le mener et de le tirer par les cordes dont ils l'avaient garrotté, et par un raffinement de cruauté, ils lui en firent

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

deux tours au cou. La croix était de quinze pieds de long, fort épaisse et d'un bois fort pesant. Le héraut qui avait publié la sentence ouvrit la marche, et ensuite toute cette populace turbulente, les satellites et les soldats partirent du palais de Pilate avec des vociférations et un tumulte effroyables, pressant leurs rangs comme ceux d'une procession en désordre, pour se diriger vers le mont du Calvaire à travers les rues de Jérusalem. Quand notre Rédempteur eut aperçu la croix, il la regarda avec la joie la plus vive, semblable à l'époux qui considère les riches bijoux de son épouse, et en la recevant il lui adressa intérieurement ces paroles :

2160. « O Croix si longtemps attendue et désirée, viens à moi, ma bien-aimée, reçois-moi entre tes bras, afin que mon Père éternel y reçoive, comme sur un autel sacré, le sacrifice de la réconciliation éternelle avec le genre humain. Je suis descendu du ciel dans une vie mortelle et dans une chair passible, pour mourir entre tes bras; car tu dois être le sceptre par lequel je triompherai de tous mes ennemis, la clef avec laquelle j'ouvrirai les portes du paradis à mes élus (1), le sanctuaire où les criminels enfants d'Adam trouveront la miséricorde, et le canal des trésors qui peuvent les enrichir dans leur pauvreté. Je veux me servir de toi pour ennoblir les déshonneurs et les opprobres des hommes, afin que mes amis les embrassent avec joie et les recherchent avec ardeur pour me suivre dans le chemin que je leur fraierai par ton moyen. Je vous bénis, mon Père, Dieu éternel, Seigneur du ciel et de la terre (2); et obéissant à votre divine volonté, je charge sur mes épaules le bois du sacrifice de mon humanité passible et très innocente, et je l'accepte volontiers pour le salut éternel des hommes. Recevez-le, mon Père, pour satisfaire votre justice, afin que désormais ils ne soient plus des serviteurs, mais des enfants héritiers avec moi de votre royaume (3). »

(1) Isa., XXII, 2. — (2) Matth., XI, 25. — (3) Rom., VIII, 17.

2161. La bienheureuse Vierge pénétrait tous ces mystères avec une plus haute intelligence que les esprits célestes ; et ce qu'elle ne pouvait pas voir, elle le connaissait par une révélation particulière, qui le lui découvrait avec beaucoup de clarté, et lui manifestait en même temps les opérations intérieures de son très saint Fils. Cette divine lumière lui fit connaître le prix infini que le bois sacré de la croix acquit par le seul contact de l'humanité divinisée de notre Rédempteur Jésus-Christ. Aussitôt elle adora cet instrument auguste, et lui rendit le culte qui lui était dû. Les anges qui accompagnaient le Sauveur et sa très sainte Mère en firent de même. De son côté, elle partagea le tendre empressement avec lequel son adorable Fils reçut la croix, et lui adressa un discours très sublime comme Coadjutrice du Rédempteur. Elle pria aussi le Père éternel, imitant en tout de la manière la plus parfaite, son divin Exemple, sans omettre la moindre chose. Au moment où le héraut publiait la sentence par les rues, elle composa, pour exalter l'innocence de son très saint Fils, un cantique de louanges, qu'elle opposait aux crimes énumérés dans la sentence, comme si elle en eût voulu paraphraser les termes à la gloire du même Seigneur. Les saints anges faisaient leur partie dans ce cantique, et le répétaient avec elle à mesure que les habitants de Jérusalem blasphémaient contre leur divin Rédempteur.

2162. Et comme toute la foi, toute l'intelligence et tout l'amour des créatures étaient en cette triste occasion concentrés dans le cœur magnanime de la Mère de la Sagesse, elle seule avait une juste idée, et portait un digne jugement des peines et de la mort que Dieu souffrait pour les hommes. Et sans rien négliger de tout ce qu'il fallait faire extérieurement, elle repassait et pénétrait par sa sagesse tous les mystères de la Rédemption du genre humain, et le mode de leur accomplissement au moyen de l'ignorance des mêmes hommes qui étaient rachetés. Elle comprenait merveilleusement quel était Celui qui souffrait, ce qu'il souffrait, de qui et pour qui il le souffrait, la dignité de la personne de notre Rédempteur Jésus-Christ, en laquelle se trouvaient les deux natures divine et humaine, leurs perfections, et les attributs de ces mêmes

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

natures. La bienheureuse Marie seule en eut, après le Seigneur lui-même, la plus haute connaissance; de sorte qu'elle fut l'unique entre toutes les simples créatures qui parvint à faire une estime convenable de la Passion et de la mort de son très saint Fils. Elle ne fut pas seulement témoin oculaire de ce qu'il souffrit, mais elle le connut par sa propre expérience, et c'est ce qui doit exciter une sainte émulation, non seulement parmi les hommes, mais encore parmi les anges, qui ne participèrent point à cette grâce. Ils surent pourtant que notre auguste Reine éprouvait en son âme et en son corps les mêmes douleurs que son adorable Fils, et combien cela fut agréable à la très sainte Trinité; et ils suppléèrent aux peines qu'ils ne purent point souffrir par la gloire qu'ils lui rendirent. Il arrivait quelquefois que la Mère affligée, ne voyant point son très saint Fils, sentait en son corps et en son âme les nouveaux tourments qu'on lui faisait subir, même avant qu'elle les connut par l'intelligence. Et en étant comme alarmée, elle disait : Hélas! quel martyr souffre maintenant mon très doux Seigneur ! Bientôt elle apprenait et discernait nettement par la lumière d'en haut tout ce qui se passait à l'égard de sa divine Majesté. Mais elle fut si admirable et si constante dans le désir qu'elle avait d'imiter son divin Exemple, qu'elle refusa durant la Passion toute sorte de soulagement naturel, non seulement à son corps, car elle ne reposa, ne mangea et ne dormit point pendant ce temps-là ; mais encore à son âme, suspendant toutes les considérations qui pouvaient adoucir ses amertumes, et ne voulant recevoir aucune consolation, excepté celles que le Très Haut lui communiquait par quelque divine influence; et alors elle la recevait avec humilité et avec reconnaissance pour recouvrer de nouvelles forces, afin de s'attacher avec plus de ferveur à l'objet douloureux et à la cause de ses peines. Elle réfléchissait aussi sur la malice des Juifs et des ministres, sur le grand besoin qu'avait le genre humain d'être secouru dans son état déplorable, et sur l'ingratitude des mortels, pour qui son très saint Fils souffrait tout cela, elle le connut à un degré très éminent et très parfait, et elle le ressentit plus que toutes les créatures.

2163. Le Tout Puissant opéra dans ces circonstances, par l'organe de l'auguste Marie, un autre mystère admirable et secret contre Lucifer et ses ministres infernaux, et le prodige arriva en cette manière; Comme les démons étaient fort attentifs à tout ce qui se passait en la Passion du Seigneur, qu'ils ne parvenaient point à connaître, ils sentirent au moment même où sa Majesté reçut la croix sur ses épaules, un nouvel accablement et une espèce de défaillance dont ils ignoraient la cause, et dont l'étrangeté les jeta dans une grande surprise et une nouvelle tristesse mêlée de confusion et de rage. Le prince des ténèbres sentant ces nouveaux et irrésistibles effets, craignit que la Passion et la mort de Jésus-Christ ne le menaçassent d'une irréparable catastrophe et de la ruine de son empire. Et ne voulant point en attendre l'événement en la présence de notre Sauveur, il résolut de s'enfuir et de se retirer avec tous les autres esprits rebelles dans les enfers. Lorsqu'il voulut exécuter cette résolution, notre auguste Princesse s'y opposa, car le Très Haut l'éclaira au même moment et la revêtit de son pouvoir, lui donnant connaissance de ce qu'elle devait faire dans cette rencontre. Or la bienheureuse Vierge s'adressant à Lucifer, et à ses légions, leur défendit avec une autorité de Reine de prendre la fuite, et leur commanda d'attendre la fin de la Passion, et de se trouver présents à tout ce qui s'y passerait jusqu'au mont du Calvaire. Les démons ne purent résister au commandement de notre puissante Reine, parce qu'ils connurent et sentirent la vertu divine qui opérait en elle. Ainsi contraints d'obéir à ses ordres, ils accompagnèrent, comme s'ils avaient été liés et enchaînés, notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'au Calvaire, où il devait, du haut du trône de la croix, triompher d'eux; selon qu'il était déterminé par la Sagesse éternelle, comme nous le verrons dans la suite. Je ne saurais exprimer la tristesse et le découragement dont Lucifer et ses démons furent saisis dans cette occasion. Mais, selon notre manière de concevoir, ils allaient au Calvaire comme des criminels que l'on traîne au supplice, et que l'approche d'une punition inévitable plonge dans un abattement mortel. Et cette peine fut chez le démon proportionnée à sa nature

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et à sa malice, et répondit au mal qu'il avait fait dans le monde, en y introduisant la mort et le péché (1), pour le remède duquel Dieu lui-même allait mourir.

(1) Sag., II, 24.

2164. Notre Sauveur continua à se diriger vers le mont du Calvaire, portant sur ses épaules, comme dit Isaïe (1), le signe de sa domination, qui était la sainte croix par laquelle il devait régner et assujettir le monde, mériter l'exaltation de son nom au-dessus de tout nom (2), et racheter le genre humain entier de la puissance tyrannique que le démon s'était acquise sur les enfants d'Adam (3). Le même Isaïe (4) appelle cette tyrannie le joug qui les accablait, et le sceptre de celui qui les opprimait, et qui exigeait avec violence le tribut du premier péché. Et pour vaincre ce tyran et détruire le sceptre de sa domination et le joug de notre servitude, notre Seigneur Jésus-Christ mit la croix au même endroit où l'on porte le joug de la servitude et le sceptre de la puissance royale, voulant marquer par là qu'il en dépouillait le démon et la transportait sur ses épaules, afin que dès l'instant où il prit sa croix, les captifs enfants d'Adam le reconnussent pour leur légitime Seigneur et leur véritable Roi, qu'ils devaient suivre par le chemin de cette croix (5), par laquelle il a réduit tous les mortels sous son empire (6), et les a rendus ses sujets et ses esclaves achetés au prix de son précieux sang et de sa propre vie (7).

(1) Isa., IX, 6. — (2) Philip., II, 9. — (3) Colos., II, 15. — (4) Isa., IX, 4. — (5) Matth., XVI, 21. — (6) Jean., XII, 32. — (7) I Cor., VI, 20.

2165. Mais, hélas! que notre ingratitude est extrême! Que les Juifs et les ministres de la Passion aient ignoré ce mystère caché aux princes du monde; qu'ils n'aient point osé toucher la croix du Seigneur, parce qu'ils la croyaient ignominieuse, ce fut par leur faute, et cette faute a été énorme. Mais elle n'est point comparable à la nôtre, puisque ce mystère nous est maintenant découvert, et qu'en témoignage de notre croyance, nous condamnons l'aveuglement de ceux qui ont persécuté notre divin Maître. Or, si nous les blâmons de ce qu'ils ont ignoré ce qu'ils devaient connaître, quel péché sera le nôtre, si tout en reconnaissant Jésus-Christ pour notre Rédempteur, nous le persécutons et le crucifions comme eux (1) par nos offenses? O mon très doux Jésus! lumière de mon entendement, gloire de mon âme, méfiez-vous de ma tiédeur et de ma faiblesse, qui me font répugner à vous suivre avec ma croix dans le chemin que vous m'avez frayé par la vôtre. Ayez la bonté, mon adorable Maître, de m'attirer après vous (2), et je courrai à l'odeur de votre ardent amour, de votre patience ineffable, de votre éminente humilité, et à la participation de vos opprobres; de vos angoisses, de vos affronts et de vos douleurs. Que ce soit là mon héritage dans cette vie passagère et pénible; que ce soit là ma gloire et mon repos, car je ne veux avoir d'autre vie, d'autre consolation, d'autre paix, d'autre joie que votre croix et vos ignominies. Comme les Juifs et tout ce peuple aveuglé prenaient des précautions pour ne point toucher la croix du très innocent condamné, s'imaginant que son glorieux déshonneur était capable de les souiller, cet adorable Seigneur s'ouvrait lui-même la route qu'il devait parcourir à travers le flot de la populace qui remplissait les rues de vociférations horribles et confuses, au milieu desquelles on entendait retentir la voix du héraut qui publiait la sentence.

(1) Hebr., VI, 6. — (2) Cant., I, 3.

2166. Les satellites de la justice; abjurant tout sentiment de pitié naturelle, menaient notre Sauveur avec une cruauté incroyable. Les uns le tiraient avec les cordes par devant pour hâter sa marche, les autres par derrière pour augmenter ses peines et l'arrêter tout court. Ces violences et la pesanteur de la croix lui faisaient faire de fréquents soubresauts et des chutes nombreuses. Les pierres qu'il rencontrait en tombant le blessèrent surtout aux genoux, où les

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

blessures se renouvelaient toutes les fois qu'il tombait. Le poids de la croix lui causa en outre un grand ulcère à l'épaule. Et par les secousses qu'on lui imprimait, tantôt la croix heurtait contre sa tête, et tantôt sa tête contre la croix, et alors les épines de la couronne s'enfonçaient davantage dans les parties les plus vives de la chair. Ces ministres d'iniquité aggravaient les douleurs de leur victime par des blasphèmes exécrables et en couvrant sa face divine de leurs immondes crachats et de poussière. Ils lui en jetaient avec un tel acharnement, qu'ils lui en remplissaient les yeux, dont elle les regardait avec miséricorde, se déclarant par là encore plus indignes d'un regard si favorable. Ils étaient si impatients de faire mourir notre doux Maître, qu'ils ne lui laissaient prendre aucun repos; et comme il avait été accablé de tant de mauvais traitements en un si court laps de temps, son corps sacré était tellement affaibli et réduit à un tel état de défaillance, qu'on eût cru qu'il allait succomber à tant d'affreux tourments.

2167. La Mère de douleurs quitta la maison de Pilate pour suivre son très saint Fils; elle était accompagnée de saint Jean, de la Madeleine et des autres Marie. Et comme la grande foule la pressait et l'empêchait de s'approcher du Sauveur, elle pria le Père éternel de lui faire la grâce de pouvoir se trouver au pied de la croix en la compagnie de son Fils, de sorte qu'elle pût le voir par l'organe physique; et assurée de la volonté du Très-Haut, elle ordonna aux saints anges de lui en faciliter le moyen. Les anges lui obéirent avec un humble respect, et conduisirent leur Reine par une rue qui abrégait le chemin. Grâce à cette diligence, ils rencontrèrent notre divin Maître, et alors le Fils et la Mère se regardèrent en face, chacun d'eux ressentant une nouvelle douleur à la vue de ce que l'autre souffrait; mais ils ne se parlèrent point de vive voix, et la dureté des bourreaux ne leur aurait pas donné le temps de le faire. La très prudente Mère adora son très saint Fils qu'elle voyait pliant sous le poids de la croix, et le pria intérieurement, que puisqu'elle ne pouvait point le soulager de ce lourd fardeau, et qu'il ne voulait pas non plus permettre que les anges le fissent suivant le désir que lui inspirait son amour maternel, il se servît du moins de sa puissance divine pour suggérer à ses ministres l'idée de lui donner quelqu'un qui l'aidât à porter l'instrument du supplice. Notre Rédempteur Jésus-Christ exauça cette prière; et c'est ainsi qu'un homme de Cyrène appelé Simon fut destiné à porter la croix avec le Seigneur. Les pharisiens et les satellites se décidèrent à lui procurer ce soulagement, les uns par une certaine compassion naturelle, les autres par la crainte qu'ils avaient que Jésus-Christ ne mourût avant que d'être crucifié, car il était dans une extrême défaillance, comme je l'ai rapporté.

2168. L'esprit humain ne saurait ni concevoir ni exprimer la douleur que la tendre Vierge Mère éprouva dans le trajet qu'elle fit jusqu'au mont du Calvaire, ayant devant les yeux son propre Fils, qu'elle seule pouvait dignement connaître et aimer. Son affliction était si grande qu'elle n'aurait pu manquer de mourir si la puissance divine ne l'eût soutenue. Dans cette extrême désolation, elle dit intérieurement au Seigneur : « Mon Fils et mon Dieu éternel, lumière de mes yeux et vie de mon âme, recevez, Seigneur, le sacrifice douloureux de l'impuissance où je suis de vous soulager de la croix, et de la porter moi-même qui suis fille d'Adam, afin d'y mourir pour votre amour, comme vous y voulez mourir par la très ardente charité que vous avez pour le genre humain. O généreux médiateur entre le péché et la justice! combien fortement sollicitez-vous la miséricorde parmi tant d'injures! O charité sans borne et sans mesure, qui, pour avoir lieu d'agir avec plus d'énergie et d'efficace, permettez tous ces opprobres ! O doux amour infini, que ne puis-je disposer de tous les cœurs et de toutes les volontés des hommes, afin de les empêcher de répondre si mal à ce que vous souffrez pour tous! Oh ! si quelqu'un pouvait parler au cœur des mortels, et leur faire comprendre ce qu'ils vous doivent, puisque le rachat de leur captivité et la réparation de leur ruine vous ont coûté si cher ! » Notre auguste Princesse ajoutait à ces paroles plusieurs autres choses pleines de la plus

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

sublime sagesse que je ne saurais rendre.

2169. Comme le dit l'évangéliste saint Luc, cette multitude (1) comptait dans ses rangs beaucoup d'autres femmes qui suivaient aussi le Seigneur, et qui s'affligeaient et pleuraient de le voir si maltraité. Mais le très doux Jésus se retournant vers elles, leur dit : *Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car les jours viendront dans lesquels on dira : Heureuses les femmes stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point conçu, les mamelles qui n'ont point nourri* (2) ! Alors les hommes diront aux montagnes : *Tombez sur nous, et aux collines; Cachez-nous. Car s'ils traitent ainsi le bois vert, que feront-ils du bois sec* (3) ? Par ces termes mystérieux, le Seigneur approuvait en quelque sorte les larmes que ces femmes versaient à cause de sa très sainte Passion, et témoignait agréer leur compassion, nous apprenant en même temps quel doit être le principe de nos larmes pour qu'elles soient salutaires. Ces pieuses disciples de notre divin Maître l'ignoraient alors, car elles pleuraient ses affronts et ses douleurs, et non pas la cause pour laquelle il les souffrait; mais elles méritèrent d'en être instruites. Ce fut comme si le Seigneur leur eût dit : Pleurez sur vos péchés et sur ceux de vos enfants en me voyant souffrir, et non pas sur les miens, car je n'en ai aucun, et il n'est pas même possible qu'on en trouve en moi; c'est pour vos propres péchés que je souffre. Et si la compassion que vous me montrez est bonne et juste, j'aime encore mieux que vous pleuriez vos péchés que les peines que j'endure pour eux; en pleurant de la sorte, vous recevrez et sur vous et sur vos enfants le prix de mon sang et de la rédemption que ce peuple aveugle ignore. Car le temps viendra, qui sera celui du jugement universel, auquel celles qui n'auront point d'enfants se croiront bienheureuses, et auquel les réprouvés souhaiteront que les montagnes tombent sur eux pour ne point voir ma colère. Car si leurs péchés dont je me suis chargé, ont produit ces effets en moi qui suis innocent, quels sont ceux qu'ils produiront en eux, qui seront comme un bois sec, sans aucun fruit de grâce et de mérite?

(1) Luc., XXIII, 27. — (2) Luc., XXIII, 28 et 29. — (3) *Ibid.*, 30 et 31.

2170. Ces femmes fortunées furent éclairées, en récompense de leurs larmes et de leur compassion, pour pénétrer cette doctrine. La prière de la très pure Marie ayant été exaucée, les pontifes, les pharisiens et les satellites résolurent de chercher un homme qui aidât notre Rédempteur Jésus-Christ à porter la croix jusqu'au Calvaire. Ils rencontrèrent à propos Simon de Cyrène (appelé le Cyrénéen parce qu'il était natif de cette ville de Libye, et venait souvent à Jérusalem); c'était le père de deux disciples du Seigneur qui se nommaient Alexandre et Rufus (1). Les Juifs contraignirent ce Simon de porter la croix de Jésus une partie du chemin, sans vouloir eux-mêmes la toucher, parce qu'ils croyaient qu'ils se souilleraient en touchant l'instrument du supplice d'un homme qu'ils punissaient comme un insigne malfaiteur. Ils prétendaient le faire passer pour tel aux yeux du peuple par ces précautions affectées. Simon prit la croix et suivit le Sauveur qui marchait entre les deux larrons, afin que tous le regardassent comme un scélérat de leur espèce. La Mère de douleurs s'avancait à quelques pas du Sauveur, comme elle l'avait demandé au Père éternel; et elle se conformait si entièrement à sa divine volonté dans toutes les peines de la Passion de son adorable Fils, auxquelles elle participait d'une manière si sensible, qu'elle n'eut pas la moindre pensée de rétracter le consentement qu'elle avait donné à ses souffrances et à sa mort; si grande était la charité qu'elle avait pour les hommes, si grande la grâce par laquelle notre sainte Reine surmontait la nature !

(1) Marc., IV, 21.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.

2171. Ma fille, je veux que le fruit de l'obéissance par laquelle vous écrivez l'histoire de ma vie soit de former en vous une véritable disciple de mon très saint Fils et de moi. C'est pour cela en premier lieu que vous recevez la divine lumière qui vous fait découvrir de si hauts mystères, et les avis que je ne me lasse point de vous donner, afin que vous arriviez à bannir de votre cœur toute affection quelconque pour les créatures. Par ce dénuement vous surmonterez les obstacles que le démon vous suscite, et qui vous exposent à tant de dangers à cause de votre naturel facile. Moi qui le connais, je vous en avertis et je vous corrige; je vous instruis pour vous conduire comme une mère et une maîtresse. Vous connaissez par la lumière du Très Haut les mystères de la Passion et de la mort de mon Fils, et l'unique et véritable chemin de la vie, qui est celui de la croix ; cette même lumière vous fait voir aussi que tous ceux qui sont appelés ne sont pas élus pour la croix. Il y a beaucoup de gens qui disent qu'ils désirent suivre Jésus-Christ; mais le nombre de ceux qui se disposent véritablement à l'imiter est fort petit; car aussitôt que la croix des souffrances se fait sentir, on la rejette et on lui tourne le dos. La douleur que causent les afflictions est fort sensible à la nature humaine par rapport à la chair; le fruit spirituel en est plus caché, et peu de personnes se laissent guider par la lumière. C'est pourquoi sont en si grand nombre les mortels qui, oubliant la vérité, n'écoutent que la chair, et veulent toujours la caresser sans lui refuser jamais rien. Ils aiment les honneurs, rejettent les affronts, souhaitent les richesses, et ont en horreur la pauvreté; ils courent après les plaisirs, et évitent les mortifications. Tous ceux-là sont ennemis de la croix de Jésus Christ et la rebutent, parce qu'ils la croient ignominieuse comme ceux qui le crucifièrent (1).

(1) Philip., III, 18.

2172. Une autre illusion est commune dans le monde, c'est celle des personnes qui s'imaginent suivre Jésus-Christ, leur divin Maître, sans souffrir et sans agir; elles se contentent de n'être pas fort hardies à commettre les péchés, et font consister toute la perfection en une espèce de prudence ou d'amour tiède, qui leur permet de ne rien refuser à leur volonté; et de se dispenser de la pratique des vertus qui sont pénibles à la chair. Elles sortiraient de cette erreur, si elles considéraient que mon très saint Fils a été maître autant que Rédempteur; et qu'il n'a pas seulement laissé aux hommes le trésor de ses mérites comme un secours pour les tirer de la damnation, mais encore comme un remède nécessaire pour les guérir de la maladie que le péché avait causée à la nature. Personne n'a été aussi sage que mon Fils et mon Seigneur; personne n'a pu connaître les conditions de l'amour aussi bien que lui, qui est la sagesse et la charité même (1); il pouvait en outre faire tout ce qu'il voulait. Eh bien, avec tout cela, il n'a pas choisi une vie douce et agréable pour la chair, mais pénible et pleine de douleurs, parce qu'il n'aurait pas suffisamment accompli son ministère en rachetant les hommes, s'il ne leur eût point enseigné à vaincre le démon et la chair, et à se vaincre eux-mêmes, et s'il ne leur eût fait connaître en même temps que cette glorieuse victoire est remportée par la croix, par les peines, la pénitence, la mortification et l'abaissement, qui sont les témoignages de l'amour et les marques des prédestinés.

(1) I Jean., IV, 16..

2173. Pour vous, ma fille, qui connaissez le prix de la sainte croix et l'honneur que les ignominies et les tribulations en ont reçu, vous devez embrasser votre croix et la porter avec joie sur les traces de mon Fils et votre Maître (1). Il faut que dans le cours de la vie passagère, vous trouviez votre gloire dans les persécutions, les mépris, les maladies, les outrages, la pauvreté,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

les humiliations, et dans tout ce qui est pénible et contraire à la chair mortelle (2). Et afin que vous m'imitiez et me soyez agréable en tous vos exercices, je ne veux pas que vous cherchiez du soulagement dans les choses terrestres. Vous ne devez point vous amuser à réfléchir sur ce que vous souffrez, ni le découvrir à personne dans l'espoir de diminuer vos peines. Gardez-vous bien surtout d'exagérer les persécutions et les déplaisirs que vous recevez des créatures, ou de dire que vous souffrez beaucoup, ou de vous comparer avec les autres personnes affligées. Je ne vous dis pas que ce soit un péché de se procurer quelque soulagement honnête et modéré, et de se plaindre quelquefois avec patience. Mais de votre part, ma fille, ce soulagement serait une infidélité à l'égard de votre Époux et de votre Seigneur, car il vous a plus favorisée vous seule que des générations entières; et si le retour que vous lui devez en souffrant et en l'aimant, n'était pas aussi parfait que possible, vous ne sauriez-vous disculper. Cet adorable Seigneur veut que vous vous unissiez si intimement à lui, que vous ne devez pas même accorder un soupir à votre faible nature sans autre fin plus haute que celle de vous soulager, de vous consoler. Et si l'amour vous attire, alors vous vous laisserez entraîner par sa douce force pour vous reposer dans les douceurs de l'amour; mais bientôt l'amour de la croix vous fera renoncer à ce soulagement, comme vous savez que je le faisais avec une humble soumission. Tenez pour règle générale que toutes les consolations humaines amènent des imperfections et des dangers. Vous ne devez recevoir que celles que le Très Haut vous enverra par soi-même ou par ses saints anges. Et ne puisiez avec discrétion dans ces divines douceurs que ce qui vous fortifiera pour souffrir davantage, et pour vous éloigner des consolations sensibles qui pourraient passer à la partie animale.

(1) Rom., V, 3 — (2) Matth., XVI, 24.

CHAPITRE XXII.

Notre Sauveur Jésus-Christ est crucifié au mont du Calvaire. — Les sept paroles qu'il prononça du haut de la croix. — Sa très sainte mère s'y trouve présente, percée de douleur.

2174. Notre véritable et nouvel Isaac, fils du Père éternel, arriva au mont du sacrifice, au même lieu où fut essayée la figure sur le fils du patriarche Abraham (1) et où l'on exécuta sur le très innocent Agneau la rigueur qui fut suspendue à l'égard de l'ancien Isaac qui le représentait. Le mont du Calvaire était un lieu méprisé, comme étant destiné pour le supplice des plus insignes criminels, dont les cadavres infects le rendaient encore plus ignominieux. Notre très doux Jésus y arriva épuisé de fatigue, couvert de sang et de plaies, et tout défiguré. La vertu de la Divinité qui défiait sa très sainte humanité par l'union hypostatique, le soutint, non pour le soulager mais pour le mortifier dans ses souffrances, afin que son amour immense en fût rassasié de telle sorte néanmoins qu'il lui conservât la vie, jusqu'à ce qu'il fût permis à la mort de la lui ôter sur la croix. Navrée de douleur, la divine Mère parvint aussi au sommet du Calvaire, et put corporellement s'approcher de son Fils; mais en esprit et par ce qu'elle souffrait, elle était comme hors d'elle-même, car elle ne vivait plus que dans son bien-aimé et de ses souffrances. Saint Jean et les trois Marie étaient auprès d'elle, parce qu'elle avait prié le Très Haut de lui accorder cette seule et sainte compagnie, et leur avait obtenu de sa divine Majesté cette grande faveur de se trouver si près du Sauveur au pied de la croix.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Gen., XXII, 9.

2175. Comme la très prudente Mère connaissait que les mystères de la Rédemption allaient être accomplis, quand elle vit que les bourreaux se disposaient à dépouiller le Seigneur pour le crucifier, elle se tourna en esprit vers le Père éternel et lui adressa cette prière : « Mon Seigneur et mon Dieu, vous êtes Père de votre Fils unique, qui, par la génération éternelle, est né Dieu véritable de Dieu véritable, qui n'est autre que vous ; et par la génération temporelle il est né de mon sein, où je lui ai donné le corps humain dans lequel il souffre. Je l'ai nourri de mon propre lait; en qualité de Mère, je l'aime comme le meilleur Fils qui ait jamais pu naître d'une autre créature, et j'ai un droit naturel sur son humanité très sainte en la personne qu'il a; et votre divine Providence ne dénie jamais ce droit à qui appartient. Or je vous offre maintenant ce droit de mère, et le mets de nouveau entre vos mains, afin que votre Fils et le mien soit sacrifié pour la rédemption du genre humain. Acceptez, Seigneur, mon offrande, puisque je ne vous offrirais pas autant si j'étais moi-même crucifiée; non seulement parce que mon Fils est vrai Dieu et de votre propre substance, mais aussi par rapport à ma douleur. Car, si je mourais, et que les sorts fussent changés afin que sa très sainte vie fût conservée, ce serait pour moi une grande consolation et l'accomplissement de mes désirs. » Le Père éternel accueillit cette prière de notre auguste Reine avec une complaisance ineffable. Il ne fut permis au patriarche Abraham que l'essai du sacrifice figuratif de son fils (1), parce que le Père éternel en réservait l'exécution et la réalité pour son Fils unique. Cette mystique cérémonie ne fut pas non plus communiquée à Sara, mère d'Isaac, non seulement à cause de la prompte obéissance d'Abraham, mais aussi parce que ce secret ne devait pas même être confié à l'amour maternel de Sara, qui peut-être, quoiqu'elle fût sainte et juste, aurait entrepris de s'opposer à l'ordre du Seigneur. Mais il n'en arriva pas de même à l'égard de l'incomparable Marie ; car le Père éternel put avec sûreté lui confier sa volonté éternelle, afin qu'elle coopérât dans une juste proportion au sacrifice du Fils unique, en s'associant à la volonté même du Père.

(1) Gen., XXII, 12.

2176. La Mère invincible ayant achevé cette prière, connut que les impitoyables ministres de la Passion voulaient, comme le rapportent saint Matthieu et saint Marc (1), faire boire au Seigneur du vin mêlé avec du fiel et de la myrrhe, pour augmenter les peines de sa Majesté. Les Juifs prirent prétexte de la coutume qu'ils avaient de donner aux condamnés à mort une certaine quantité de vin généreux et aromatique, pour leur fortifier les esprits vitaux, afin qu'ils subissent leur supplice avec plus de courage; cette coutume s'était introduite à propos de ce que dit Salomon dans les Proverbes : Donnez du cidre à ceux qui sont affligés, et du vin à ceux qui sont dans l'amertume du cœur (2). Cette boisson pouvait animer et soulager un peu les autres condamnés; mais les Juifs, par une cruauté étrange, y mêlèrent tant de fiel, qu'elle ne pouvait causer à notre adorable Sauveur qu'une extrême amertume. La divine Mère connut cette perfidie, et, touchée d'une compassion maternelle, elle pria avec beaucoup de larmes le Seigneur de ne la point prendre. Et sa Majesté condescendit de telle sorte aux prières de sa Mère, qu'ayant goûté l'amertume de ce vin pour ne pas refuser entièrement cette nouvelle mortification, elle n'en voulut pas boire (3).

(1) Matth., XXVII, 34; Marc., XV, 23. — (2) Prov., XXXI, 6. — (3) Matth., XXVII, 34.

2177. On était déjà à la sixième heure du jour, qui répond à celle de midi ; et les bourreaux étant sur le point de crucifier le Sauveur, le dépouillèrent de la tunique sans couture. Et comme cette tunique était étroite et longue, ils la lui ôtèrent par le haut sans lui ôter la couronne d'épines; mais ils y mirent tant de violence, qu'ils arrachèrent la couronne avec la même tunique

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

d'une manière impitoyable ; car ils lui ouvrirent de nouveau les blessures de sa tête sacrée, dans quelques-unes desquelles restèrent les pointes des épines, qui, nonobstant leur dureté, ne laissèrent pas de se rompre par la force avec laquelle les bourreaux lui enlevèrent la tunique, et avec elle la couronne. Ils la lui replacèrent aussitôt sur la tête avec une cruauté inouïe, ajoutant plaies sur plaies. Ils renouvelèrent aussi celles de son très saint corps car la tunique s'y était comme collée, de sorte qu'en la lui arrachant ils ajoutèrent, comme dit David (1), des douleurs nouvelles à celles de ses plaies. On dépouilla quatre fois notre adorable Sauveur dans le cours de sa Passion. La première, pour le fouetter lorsqu'on le lia à la colonne; la seconde, pour lui mettre le manteau de pourpre par dérision; la troisième, quand on le lui ôta pour le revêtir de sa tunique; la quatrième fois sur le Calvaire, pour le laisser en cet état ; et alors ses souffrances furent plus vives, parce que ses plaies étaient plus profondes, que sa très sainte humanité était réduite à une faiblesse extrême, et que le mont du Calvaire était plus exposé aux intempéries de l'air; car il fut aussi permis au vent et au froid de l'affliger en sa mort.

(1) Ps. LXVIII, 31.

2178. Une de ses plus grandes peines fut de se voir nu en la présence de sa bienheureuse Mère, des pieuses femmes qui l'accompagnaient, et de la multitude du peuple qui assistait à ce triste spectacle. Il ne réserva par son pouvoir divin que le caleçon que sa très sainte Mère lui avait mis en Égypte; en effet, il ne fut pas possible aux bourreaux de le lui ôter, ni lorsqu'ils le fouettèrent, ni quand ils le dépouillèrent pour le crucifier; ainsi il le portait lorsqu'il fut déposé dans le sépulcre, et c'est ce qui m'a été déclaré plusieurs fois. Il est vrai que le Sauveur serait mort volontiers tout nu et sans ce caleçon, pour mourir dans la dernière pauvreté, et sans rien avoir de tout ce qu'il avait créé et dont il était le Seigneur véritable, si sa très sainte Mère ne l'eût prié de ne point permettre qu'on le lui ôtât; le Seigneur se rendit à ses désirs, parce qu'il suppléait par cette espèce d'obéissance filiale à l'extrême pauvreté en laquelle il souhaitait mourir. La sainte croix était étendue par terre, et les bourreaux préparaient les autres choses nécessaires pour crucifier notre divin Maître, aussi bien que les deux voleurs qui devaient mourir en même temps. Et tandis qu'ils s'occupaient de ces préparatifs, il fit cette prière au Père éternel :

2179. « Mon Père, Dieu éternel, infini en bonté et en justice, j'offre à votre Majesté incompréhensible tout mon être humain et toutes les œuvres que j'ai faites en lui par votre très sainte volonté, après être descendu de votre sein dans cette chair passible et mortelle, pour racheter en elle mes frères les hommes. Je vous offre, Seigneur, avec moi, ma Mère bien-aimée, son amour, ses œuvres très parfaites, ses douleurs, ses peines, ses fatigues, et la prudente sollicitude avec laquelle elle s'est attachée à me servir, à m'imiter, à m'accompagner jusqu'à la mort. Je vous offre le petit troupeau de mes apôtres, la sainte Église, et l'assemblée des fidèles, telle qu'elle existe maintenant et qu'elle existera jusqu'à la fin du monde, et avec elle tous les mortels enfants d'Adam. Je remets tout entre vos mains comme étant le vrai Dieu et le Seigneur Tout Puissant; et pour ce qui me regarde, je souffre et je meurs volontairement pour tous; et par cette volonté je veux que tous soient sauvés, si tous veulent me suivre, et profiter de leur rédemption, afin que d'esclaves du démon, ils deviennent vos enfants, mes frères et mes cohéritiers par la grâce que je leur ai méritée. Je vous offre, en particulier, Seigneur, les pauvres, les misérables et les affligés, qui sont mes amis, et qui m'ont suivi par le chemin de la croix. Et je désire que les noms des justes et des prédestinés soient écrits dans votre mémoire éternelle. Je vous prie, mon Père, d'arrêter les effets de votre justice envers les hommes, de ne point leur infliger les châtiments dont ils se sont rendus dignes par leurs péchés, enfin, d'être désormais leur Père, comme vous êtes le mien. Je vous prie aussi pour ceux qui assistent à ma mort avec

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

une pieuse affection, afin qu'ils soient éclairés de votre divine lumière; et pour tous ceux qui me persécutent, afin qu'ils se convertissent à la vérité; et surtout je vous prie pour l'exaltation de votre ineffable et très saint Nom. »

2180. La bienheureuse Vierge connut cette prière de notre Sauveur, et pour l'imiter, elle pria de son côté le Père éternel dans les termes qui convenaient à sa qualité de mère. Elle n'oublia jamais d'accomplir cette première parole qu'elle entendit de la bouche de son Fils et de son Maître nouvellement né : *Rendez-vous semblable à moi, ma bien-aimée*. Le Seigneur ne manqua jamais non plus de remplir la promesse qu'il lui avait faite de lui donner par sa toute-puissance un nouvel être de grâce divine, qui serait au-dessus de celui de toutes les créatures, en retour du nouvel être humain qu'elle donna au Verbe éternel dans son sein virginal. Ce bienfait renfermait la très haute connaissance qu'elle avait de toutes les opérations de la très sainte humanité de son Fils, sans que la moindre lui échappât. Et elle les imita, comme elle les connut; de sorte qu'elle fut toujours soigneuse à les observer, habile à les pénétrer, prompte en l'exécution, forte et diligente en toutes ses œuvres. En cela elle ne fut point troublée par la douleur, ni empêchée par les peines, ni embarrassée par les persécutions, ni attiédie par l'amertume de la Passion. Et quoique cette constance fût admirable en notre auguste Reine, elle l'aurait été pourtant moins, si elle n'eût assisté à la Passion de son Fils que comme les autres justes. Mais il n'en fut point ainsi; unique et exceptionnelle en toutes choses, elle sentait en son très saint corps, comme je l'ai dit ailleurs, les douleurs intérieures et extérieures que notre Sauveur souffrait en sa personne sacrée. On peut dire, quant à cette correspondance sympathique, que cette divine Mère fut aussi fouettée et couronnée d'épines, qu'elle reçut des crachats et des soufflets, qu'elle porta la croix sur ses épaules, et qu'elle y fut clouée, puisqu'elle subit en son corps tous ces tourments, aussi bien que les autres; sans doute ce fut d'une manière différente, mais toujours avec une très grande ressemblance, afin que la Mère fût en tout la vive image du Fils. Outre qu'en cela la grandeur et la dignité de la très pure Marie devaient répondre à celles du Sauveur suivant toute la proportion dont elle était capable, cette merveille renferma un autre mystère : ce fut de satisfaire en quelque sorte à l'amour de Jésus-Christ, et à l'excellence de sa Passion, qui devait être par-là fidèlement reproduite par une simple créature. Or, quelle est celle qui pût prétendre à ce glorieux privilège, comme sa propre Mère?

2181. Les bourreaux voulant marquer sur la croix les trous où ils devaient mettre les clous, ordonnèrent insolemment au Créateur de l'univers (O témérité effroyable) ! de s'étendre sur la même croix, et le Maître de l'humilité obéit sans résistance. Mais par une malice inouïe, ils marquèrent la place des trous à une distance plus grande que ne l'indiquait la longueur des bras et du reste du corps. La Mère de la lumière remarqua cette nouvelle cruauté, et ce fut une des plus grandes afflictions qu'elle souffrit dans toute la Passion, car elle pénétra les intentions perverses de ces ministres d'iniquité, et prévint les douleurs que son très saint Fils souffrirait quand on le clouerait sur la croix. Mais elle ne put l'empêcher, attendu que le même Seigneur voulait souffrir encore cette peine pour les hommes. Et lorsque le Sauveur se leva de la croix afin qu'on y pratiquât les trous, notre auguste Princesse s'en approcha et l'aida à se relever en le prenant par le bras, puis elle l'adora et lui baisa la main avec une profonde vénération. Les bourreaux le lui permirent, parce qu'ils croyaient que la présence de sa Mère ne ferait qu'augmenter l'affliction du Seigneur, auquel ils n'épargnèrent aucune des douleurs qu'ils purent imaginer. Mais ils n'en pénétrèrent point le mystère, car notre adorable Rédempteur n'eut point d'autre plus grande consolation dans sa Passion que de voir sa très sainte Mère, et de considérer la beauté de son âme, et en elle sa plus fidèle image, et la complète acquisition du fruit de sa Passion et de sa mort. En ce moment cette vue remplit notre Seigneur Jésus-Christ d'une joie intérieure, qui contribua en quelque façon à le fortifier.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2182. Après qu'on eut fait les trois trous dans la sainte croix, les bourreaux ordonnèrent une seconde fois au Sauveur de s'y étendre pour l'y clouer. Et le souverain et puissant Monarque, le Maître de la patience obéit et se mit sur la croix, étendant les bras au gré des ministres de sa mort. Il était si exténué et si défiguré, que si ces barbares eussent conservé quelque reste de raison et d'humanité, ils n'auraient pu persister dans leur cruauté en voyant la douceur, l'humilité, les plaies et l'état pitoyable de l'innocent Agneau. Mais les Juifs et les satellites (O terribles et impénétrables jugements du Seigneur!) étaient animés de la haine implacable et pleins de la malice des démons, et, privés de tout sentiment humain, ils n'agissaient plus qu'avec une fureur diabolique.

2183. Or, l'un des bourreaux prit la main de notre adorable Sauveur, et tandis qu'il la tenait sur le trou de la croix, un autre bourreau la cloua, perçant à coups de marteau la main du Seigneur avec un gros clou aigu, qui rompit les veines et les nerfs, et disloqua les os de cette main sacrée qui avait fait les cieux et tout ce qu'ils renferment. Quand il fallut clouer l'autre main, le bras ne put pas arriver au trou, parce que les nerfs s'étaient retirés et que l'on avait pratiqué malicieusement les trous trop distants l'un de l'autre, comme on l'a vu plus haut. Et pour en venir à bout, ces hommes impitoyables prirent la chaîne avec laquelle le très doux Seigneur avait été lié, et plaçant sa main dans une espèce de menottes qui garnissaient l'un des bouts de la même chaîne, ils tirèrent par l'autre bout avec tant de violence, qu'ils ajustèrent la main au trou, et la clouèrent avec un autre clou. Ils passèrent ensuite aux pieds, et les ayant posés l'un sur l'autre, ils les lièrent avec la même chaîne; et les tirant avec une cruauté inouïe, ils les clouèrent tous deux avec le troisième clou, qui était un peu plus fort que les autres. Ainsi fut attaché à la sainte croix ce corps sacré auquel la Divinité était unie, et l'admirable structure de ses membres déifiés et formés par le Saint-Esprit, fut rompue au point qu'on pouvait lui compter les os (1), tant ils s'étaient luxés et disloqués d'une manière sensible. Ceux de la poitrine et des épaules se déboîtèrent, et tous sortirent hors de leur place par la cruelle violence des bourreaux.

(1) Ps., XXI, 13.

2184. Il n'est pas possible d'exprimer ni même de concevoir les douleurs atroces que notre adorable Sauveur souffrit dans ce supplice. Il ne les fera comprendre mieux qu'au jour du jugement, pour justifier sa cause contre les réprouvés, et afin que les saints le louent et le glorifient dignement. Mais à présent que la foi à cette vérité nous permet et nous oblige d'y appliquer tout notre jugement (ou il faudrait que nous n'en eussions aucun), je supplie, je conjure les enfants de la sainte Église de considérer attentivement un mystère si vénérable, et d'en peser toutes les circonstances ; car si nous les méditons sérieusement, nous y trouverons des motifs efficaces pour abhorrer le péché et pour ne le plus commettre, puisqu'il a causé tant de souffrances à l'Auteur de la vie. Réfléchissons aussi aux grandes douleurs qui affligeaient l'esprit et le corps de sa très pure Mère; car par cette porte nous découvrirons le Soleil qui nous éclaire le cœur. O Reine et Maîtresse des vertus ! O Mère véritable du Roi des siècles, immortel et incarné pour mourir ! Il est vrai, mon auguste Princesse, que la dureté de nos cœurs ingrats nous rend incapables et indignes de ressentir vos douleurs et celles de votre très saint Fils, notre Rédempteur; mais procurez-nous par votre clémence ce bien que nous ne méritons point. Bannissez de nous une insensibilité si criminelle. Si nous sommes la cause de toutes ces peines, est-il raisonnable, est-il juste qu'elles s'arrêtent à vous et à votre bien-aimé? Il faut que le calice des innocents passe jusqu'aux coupables qui l'ont mérité. Mais, hélas ! où est le jugement? où est la sagesse? où est la lumière de nos yeux? qui nous a privés de la raison? qui nous a ravi le cœur sensible et humain ? Quand je n'aurais pas reçu, Seigneur, l'être que j'ai à votre image et

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

à votre ressemblance (1); quand vous ne m'auriez pas donné la vie et le mouvement (2) ; quand tous les éléments et toutes les créatures, que vous avez créés pour mon service (3), ne me donneraient pas une connaissance si certaine de votre amour immense; l'excès infini que ce même amour a fait paraître en vous clouant à la croix, au milieu de douleurs et de tourments si affreux, devrait me convaincre et me captiver dans des liens indissolubles de compassion; de reconnaissance, d'amour et de confiance en votre bonté ineffable. Mais si la voix de tant de prodiges ne m'éveille, si votre amour ne m'enflamme, si votre Passion et vos peines ne me touchent, si tant de bienfaits ne me subjuguent, quelle fin dois-je attendre de ma folie?

(1) Sag., II, 23. — (2) Act., XVII, 28. — (3) Eccle., XXXIX, 30 ; Amos., IV, 18.

2185. Après que le Sauveur eut été cloué à la croix, les satellites de la justice, craignant que les clous ne lâchassent, résolurent de les river derrière le bois sacré, qu'ils avaient perforé. Dans ce dessein, ils levèrent la croix pour la renverser brusquement contre terre avec le même Seigneur crucifié. Cette nouvelle cruauté fit frémir tout le peuple, qui, ému de compassion, jeta un grand cri. Quant à la Mère de douleurs, pour prévenir cet odieux attentat, elle pria le Père éternel de ne point permettre que les bourreaux exécutassent leur projet tel qu'ils l'avaient conçu. Ensuite elle ordonna aux saints anges de veiller au service de leur Créateur. Tout se fit suivant les instructions de notre auguste Reine; car au moment où les bourreaux renversèrent la croix afin que le Sauveur tombât avec elle le visage contre la terre, qui était couverte de pierres et d'ordures, les anges le soutinrent; et par ce moyen il ne toucha aucune de ces pierres, non plus que le sol. Les satellites rivèrent les pointes des clous sans s'apercevoir du miracle ; car le corps du Seigneur était si près de terre, et les anges tenaient la croix si bien fixée, que les impitoyables Juifs croyaient que les pierres et les ordures atteignaient leur adorable victime.

2186. Aussitôt ils approchèrent la croix avec le divin Crucifié du lieu où elle devait être dressée. Et se servant les uns de leurs épaules, les autres de leurs hallebardes et de leurs lances, ils l'élevèrent avec le Seigneur, et la poussèrent dans le trou qu'ils avaient pratiqué à cet effet. Alors l'Auteur de notre salut et de notre vie se trouva suspendu sur le bois sacré à la vue d'une infinité de personnes de différentes nations. Je ne veux point omettre une autre cruauté qu'ils exercèrent, m'a-t-il été déclaré, à l'égard du Sauveur, en dressant la croix; c'est qu'en se servant de la pointe de leurs armes pour la soutenir, ils lui firent de profondes blessures en divers endroits de son très saint corps, et surtout sous les bras. A ce spectacle, le peuple redoubla ses cris et augmenta en même temps la confusion. Les Juifs blasphémaient, les gens humains se désolaient, les étrangers s'étonnaient, tout le monde se faisait remarquer cette scène horrible. Il y en avait qui n'osaient point regarder le Rédempteur dans un état si pitoyable; ceux-ci considéraient un exemple si étrange; ceux-là disaient que cet homme était juste et innocent ; et tous ces divers sentiments étaient comme autant de flèches qui perçaient le cœur de la plus affligée des mères. Le corps sacré du Sauveur perdait beaucoup de sang par les blessures que les clous lui avaient faites ; car la secousse qu'il reçut lorsqu'on laissa tomber la croix dans le trou, renouvela toutes ses plaies; ouvrant ainsi de plus grandes issues aux sources auxquelles il nous invitait, par la bouche d'Isaïe (1), à aller puiser avec joie les eaux propres à étancher notre soif, et à laver les taches de nos péchés. De sorte qu'on ne saurait se disculper si on ne s'empresse d'y courir (2), puisqu'on les achète sans argent et sans aucun échange, et que la volonté de les recevoir suffit pour les obtenir.

(1) Isa., XII, 3. — (2) Isa., LV, 9.

2187. Ils crucifièrent en même temps les deux larrons, et dressèrent leurs croix l'une à la droite, l'autre à la gauche de notre Rédempteur, le plaçant au milieu comme celui qu'ils

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

croyaient le plus coupable. Les pontifes et les pharisiens, oubliant les deux scélérats, tournèrent toute leur fureur contre Celui qui était impeccable et saint par nature. Et branlant la tête par moquerie (1), ils jetaient des pierres et de la poussière contre la croix du Seigneur, et contre sa personne sacrée. Ils lui disaient : « Toi qui détruis le temple de Dieu et qui, le rebâtis en trois jours, sauve-toi maintenant toi-même ; il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même (2). » D'autres disaient : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. » D'abord les deux larrons se moquaient aussi de sa Majesté, et lui disaient : « Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi, et sauve-nous avec toi (3). » Les blasphèmes des larrons furent d'autant plus sensibles au Seigneur, qu'ils étaient plus proches de la mort, qu'ils perdaient le mérite du supplice qu'ils subissaient, et qu'étant punis par la justice, ils pouvaient satisfaire en partie pour leurs crimes; comme l'un des deux le fit peu de temps après, profitant de la plus favorable occasion que jamais pécheur ait eue dans le monde

(1) Matth., XXVII, 89. — (2) Matth., XXVII, 42. — (3) *Ibid.*, 44

2188. Lorsque notre auguste Princesse vit que les Juifs, persistant dans leur perfide envie, s'acharnaient à déshonorer de plus en plus Jésus-Christ crucifié, qu'ils le blasphémaient et le regardaient comme le plus méchant des hommes, et qu'ils juraient de retrancher son nom de la terre des vivants, comme Jérémie l'avait prophétisé (1), son âme fidèle s'enflamma de nouveau du zèle de l'honneur de son Fils et de son Dieu véritable. Et s'étant prosternée devant sa sacrée personne crucifiée, elle l'adora et pria le Père éternel de défendre l'honneur de son Fils unique par des signes si éclatants, que les perfides Juifs en fussent confondus et frustrés dans leurs malicieuses intentions. Après avoir fait cette prière au Père, elle s'adressa avec le même zèle et avec le même pouvoir de Reine de l'univers à toutes les créatures irraisonnables qu'il contient, et leur dit : « Créatures insensibles, sorties de la main du Tout Puissant, manifestez le sentiment que les hommes doués de raison refusent stupidement d'éprouver à la vue de sa mort. Cieux, soleil, lune, étoiles, planètes, arrêtez votre cours, suspendez vos influences envers les mortels. Éléments, altérez vos propriétés; que la terre perde son repos; que les pierres et les rochers se brisent. Tombeaux, qui servez de triste demeure aux morts, ouvrez-vous pour confondre les vivants. Voile mystique et figuratif du Temple, déchirez-vous par le milieu et par ce déchirement annoncez aux incrédules leur punition, et attestez la vérité de la gloire de leur Créateur et de leur Rédempteur qu'ils prétendent obscurcir. »

(1) Jerem., XI, 19.

2189. En vertu de cette prière et de ce pouvoir de la bienheureuse Vierge Mère de Jésus-Christ crucifié, la toute-puissance du Très Haut avait disposé tout ce qui arriva au moment de la mort de son Fils unique. Sa divine Majesté éclaira et toucha les cœurs de beaucoup de personnes témoins des prodiges qui arrivèrent, et déjà auparavant de plusieurs autres, afin qu'elles reconnussent Jésus crucifié pour saint et juste, et pour le véritable Fils de Dieu, comme le centenier et un grand nombre d'autres qui s'en retournèrent du Calvaire en frappant leur poitrine de douleur, ainsi que le racontent les évangélistes (1). Il n'y eut pas que ceux qui avaient ouï et reçu sa doctrine qui le reconnurent; il y en eut une foule d'autres qui ne l'avaient point connu et qui n'avaient pas vu ses miracles. Par l'effet de cette même prière, Pilate fut inspiré de ne point changer le titre de la croix que l'on avait déjà inscrit au-dessus de la tête du Seigneur en trois langues, c'est-à-dire en hébreu en grec et en latin. Et quoique les Juifs insistassent auprès du juge pour que l'inscription ne portât point *Jésus de Nazareth roi des Juifs*, mais *seulement qui se qualifiait roi des Juifs* (2). Pilate répondit : « Ce qui est écrit demeurera écrit; » et ne voulut point la changer (3). Toutes les autres créatures insensibles obéirent, par la

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

volonté divine, à l'ordre de la très pure Marie. Et tous les prodiges que des évangélistes racontent (4), arrivèrent entre midi et trois heures du soir, ou la neuvième heure en laquelle le Sauveur expira. Le soleil s'obscurcit; les planètes changèrent leurs influences; les cieux et la lune interrompirent leurs mouvements; les éléments se troublèrent; la terre trembla; plusieurs montagnes se fendirent; les pierres se brisèrent les unes contre les autres; les tombeaux s'ouvrirent, d'où les corps de certaines personnes qui étaient mortes ressuscitèrent. Le bouleversement de tout ce qui est visible et élémentaire, fut si extraordinaire, qu'il se fit sentir dans toutes les parties monde. Les Juifs qui étaient dans Jérusalem furent saisis d'étonnement et d'effroi; néanmoins leur perfidie et leur malice extrême les rendirent indignes de connaître la vérité que toutes les créatures insensibles leur publiaient.

(1) Matth., XXVII, 54; Luc., XXIII, 48. — (2) Jean., XIX, 21. — (3) *Ibid.*, 22. — (4) Luc., XXIII, 45; Matth., XXVII, 51 et 52.

2190. Les soldats qui crucifièrent notre Sauveur Jésus-Christ, et à qui appartenait comme exécuteurs la dépouille des justiciers, convinrent entre eux de partager les habits de l'innocent Agneau. Ils firent quatre parts du manteau ou surtout qu'il avait quitté lors de la cène pour laver les pieds à ses apôtres, et qu'ils avaient, par une disposition divine, porté au Calvaire, et chacun d'eux eut la sienne, car ils étaient quatre (1); mais ils ne voulurent point couper la tunique sans couture (2), la Providence l'ordonnant de la sorte dans des vues fort mystérieuses; c'est pourquoi ils tirèrent au sort à qui elle resterait; et elle fut cédée à celui auquel le sort la fit échoir, de sorte que ce que dit David dans le psaume vingt et unième (3) fut accompli à la lettre. Les saints docteurs expliquent les mystères que cachait cette conduite de la divine Providence, qui ne permit point que cette tunique fût coupée; et entre autres choses elle voulut nous signifier que quoique les Juifs déchirassent par les coups et par les plaies la très sainte humanité de notre Seigneur Jésus-Christ qui recouvrait la Divinité, ils ne purent néanmoins pas atteindre ni blesser celle-ci par la Passion; et celui à qui échera l'heureux sort d'être justifié en participant à cette même Passion, entrera un jour dans la pleine et entière possession et jouissance de la Divinité.

(1) Jean., XIX, 21. — (2) *Ibid.*, 24. — (3) Ps., XXI, 19.

2191. Et comme la sainte croix était le trône royal de Jésus-Christ et la chaire d'où il voulait enseigner la science de la vie, confirmant, lorsqu'il y fut élevé, sa doctrine par son exemple, il prononça cette parole, en laquelle il renferma tout ce que la charité et la perfection ont de plus sublime : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (1). Notre divin Maître s'appropriâ ce précepte de la charité et de l'amour fraternel, en l'appelant sien (2). Et pour preuve de cette vérité qu'il avait enseignée, il en pratiqua le précepte sur la croix, non seulement en aimant ses ennemis et en leur pardonnant (3), mais aussi en représentant leur ignorance pour les disculper, au moment même où leur malice était arrivée au plus haut degré auquel pussent atteindre les hommes, puisqu'elle leur avait fait persécuter, et crucifier, et blasphémer leur Dieu et leur Rédempteur. Telle fut l'ingratitude humaine après tant de lumières, d'instructions et de bienfaits, et telle fut l'ardente charité de notre adorable Sauveur en retour des tourments, des épines, des clous, de la croix et de tant de cruels outrages. O amour incompréhensible! ô douceur ineffable! ô patience que les hommes ne sauraient jamais concevoir, que les anges admirent et que les démons redoutent ! L'un des deux larrons, appelé Dismas, comprit quelque chose de ce mystère, et l'intercession de la bienheureuse Vierge opérant en même temps, il fut éclairé d'une lumière intérieure qui lui fit connaître son Rédempteur et son Maître à cette première parole qu'il dit sur la croix. Et; touché d'une véritable contrition de ses péchés, il se tourna vers son compagnon et lui dit : *Quoi ! tu ne crains*

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pas Dieu, quand tu es condamné au même supplice? Pour nous, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine due à nos crimes; mais celui-ci n'a commis aucun mal (4). Et s'adressant ensuite à notre Sauveur, il lui dit : *Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume* (5):

(1) Luc., XXIII, 34. — (2) Jean., XV, 12. — (3) Matth., V, 44. — (4) Luc., XXIII, 40 et 41. — (5) *Ibid.*, 42.

2192. Cet heureux voleur, le centenier, et les autres qui confessèrent Jésus-Christ sur la croix, furent les premiers à ressentir les effets de la rédemption. Mais le plus heureux de tous, ce fut Dismas, qui mérita d'entendre la seconde parole que dit le Seigneur : *Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis* (1). O bienheureux voleur, qui seul avez obtenu cette parole si désirée de tous les justes de la terre! Les anciens patriarches et les prophètes n'ont pas eu le bonheur de l'entendre, s'estimant fort heureux de descendre dans les limbes, et d'y attendre pendant le cours de plusieurs siècles le paradis que vous avez obtenu en un moment par le plus beau trait de votre métier. Naguère vous voliez le bien d'autrui et les choses terrestres, et vous ravissez maintenant le ciel des mains de son Maître ! Mais vous l'emportez avec justice, et il vous le donne par grâce; vous avez été le dernier disciple de sa doctrine pendant sa vie, et le premier à la pratiquer après l'avoir ouïe. Vous avez aimé et corrigé votre frère; vous avez reconnu votre Créateur; vous avez repris ceux qui blasphémaient; vous avez imité votre adorable Maître en souffrant avec patience, vous l'avez prié avec humilité de se souvenir de vos misères comme rédempteur; et il a récompensé vos désirs comme glorificateur, en vous accordant sans délai la récompense qu'il vous a méritée, à vous et à tous les mortels.

(1) *Ibid.*, 43.

2193. Le bon larron justifié, Jésus jeta ses doux regards sur sa Mère affligée, qui se tenait au pied de la croix avec saint Jean ; et s'adressant d'abord à sa Mère, il lui dit : *Femme, voilà votre fils* (1); et s'adressant ensuite à l'Apôtre, il lui dit : *Voilà votre mère* (2). Le Seigneur appela la sainte Vierge du nom de femme, et non de celui de mère, parce qu'il aurait été sensiblement consolé en prononçant ce dernier nom si plein de douceur; et il ne voulut pas se donner cette consolation au milieu de ses plus grandes souffrances, comme je l'ai déjà fait remarquer, parce qu'il avait renoncé à tout ce qui pouvait adoucir ses peines. Mais en l'appelant femme, il lui dit intérieurement : Femme bénie entre toutes les femmes (3), la plus prudente entre les enfants d'Adam; femme forte et confiante (4), exempte de tout péché, toujours fidèle en mon amour, toujours assidue à mon service, femme dont la charité n'a pu être éteinte ni troublée par les eaux amères de la Passion (5); je m'en vais à mon Père, et je ne puis désormais vous faire compagnie ; mon disciple bien-aimé vous assistera, il vous servira comme sa mère, et sera votre fils. Notre auguste Reine entendit tout cela. Et dès cette heure le saint apôtre la reçut pour sienne, favorisé de nouvelles lumières pour mieux connaître et estimer davantage la plus parfaite créature que la Divinité eût créée après l'humanité de notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi éclairé, il l'honora et la servit tout le reste de la vie de cette grande Reine, comme je le dirai plus loin. Elle le prit aussi pour son fils avec une humble obéissance, et lui promit dès lors une sollicitude toute maternelle, sans que les douleurs extrêmes de la Passion empêchassent son cœur magnanime de pourvoir à tout; car elle faisait toujours ce que la perfection et la sainteté ont de plus sublime, sans en omettre la moindre chose.

(1) Jean., XII, 26. — (2) *Ibid.*, 27. — (3) Luc., I, 42. — (4) Prov., XXXI, 10. — (5) Cant., VIII, 7.

2194. Il était environ la neuvième heure du jour, bien que les ténèbres et le deuil de la nature parussent déjà faire régner la confusion de la nuit, quand notre Sauveur Jésus-Christ

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

prononça d'une voix éclatante et forte la quatrième parole, que tous ceux qui étaient présents purent entendre : *Mon Dieu*, dit-il, *mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* (1)? Quoique le Seigneur dît ces paroles en la langue hébraïque, elles ne furent pas comprises de tous. Et comme les premiers mots en cette langue étaient, *Eli, Eli*, quelques-uns s'imaginèrent qu'il appelait Élie; quelques autres dirent en se moquant : « Voyons si Élie viendra maintenant le délivrer de nos mains (2). » Mais le mystère de ces paroles de Jésus-Christ fut aussi profond que caché aux Juifs et aux Gentils; car elles comportent plusieurs sens que les docteurs sacrés leur ont donnés. Ce qui m'a été expliqué, c'est que le délaissement de Jésus-Christ ne consista point en ce que la Divinité s'éloigna de la très sainte humanité par la dissolution de l'union substantielle hypostatique, ni par la suspension de la vision béatifique de son âme; car l'humanité eut ces deux unions avec la Divinité dès l'instant qu'elle fut conçue dans le sein virginal, de l'auguste Marie par l'opération du Saint-Esprit; et la Divinité n'a jamais délaissé ce à quoi elle s'est une fois unie. Telle est la vraie et catholique doctrine. Il est également certain que la très sainte humanité fut abandonnée de la Divinité, en ce qu'elle ne la préserva point de la mort et des douleurs de la Passion. Mais le Père éternel ne la délaissa point entièrement, en ce qui regarde le soin de son honneur, puisqu'il le défendit avec éclat par le désordre de toutes les créatures insensibles, qui pleurèrent sa mort. Il y a encore un autre délaissement que notre Sauveur Jésus-Christ exprima par cette plainte, qui naissait de la charité immense qu'il avait pour les hommes, et ce délaissement fut celui des réprouvés; il se plaignit de ceux-ci à la dernière heure de sa vie, comme dans la prière qu'il fit au jardin, où son âme très sainte fut saisie de cette tristesse mortelle que j'ai dépeinte ci-dessus; parce qu'offrant une rédemption si abondante pour tout le genre humain, elle ne devait point être efficace dans les réprouvés; et qu'il s'en trouverait privé au sein du bonheur éternel, pour lequel il les avait créés et rachetés; et comme c'était un décret de la volonté éternelle du Père, il se plaignit amoureusement et avec douleur, quand il dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* entendant parler de la compagnie des réprouvés.

(1) Matth., XXVII, 46. — (2) Matth., XXVII, 49.

2195. Comme plus grand témoignage de ces sentiments, le Seigneur ajouta aussitôt la cinquième parole, et dit : *J'ai soif* (1). Les douleurs de la Passion pouvaient causer à notre adorable Sauveur une soif naturelle. Mais ce n'était pas alors le moment de la faire connaître et de l'apaiser, et le divin Maître, sachant qu'il était sur le point d'expirer, n'en aurait rien dit, sans quelque dessein mystérieux. Il désirait avec ardeur que les captifs enfants d'Adam ne refusassent point la liberté qu'il leur méritait, et qu'il leur offrait. Il désirait que tous répondissent à ses soins charitables par la foi et, par l'amour qu'ils lui devaient; qu'ils reçussent ses mérites et ses douleurs, sa grâce et son amitié, qu'ils pouvaient acquérir en participant et à ses mérites et à ses souffrances; et qu'ils ne perdissent point leur félicité éternelle, qu'il leur laissait pour héritage, s'ils voulaient la recevoir et la mériter. Voilà quelle était la soif de notre divin Maître, et il n'y eut alors que la bienheureuse Marie qui la comprit parfaitement; c'est pour cette raison, qu'elle appela intérieurement avec la charité la plus vive les pauvres, les humbles, les êtres affligés, méprisés et persécutés, afin qu'ils s'approchassent du Seigneur, et qu'ils apaisassent en partie cette soif, puisqu'il n'était pas possible de l'apaiser entièrement. Mais les perfides Juifs et les bourreaux, pour témoigner davantage leur funeste endurcissement, présentèrent par dérision au Seigneur une éponge trempée dans le fiel et le vinaigre, et l'ayant attachée au bout d'une canne, ils la lui portèrent à la bouche, afin qu'il en bût (2), accomplissant la prophétie de David, qui dit : Dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à boire (3). Notre très patient Seigneur en goûta, et même il en but quelque peu, pour montrer par ce mystère qu'il tolérât la damnation des réprouvés. Mais à la prière de sa très sainte Mère, il cessa presque

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

aussitôt d'en prendre ; parce qu'étant la Mère de la grâce, elle devait en être aussi la porte, et la médiatrice de ceux qui profiteraient de la Passion et de la rédemption.

(1) Jean., XIX, 28. — (2) Jean., XIX, 29. — (3) Ps., LXVIII, 22.

2196. Ensuite le Sauveur prononça avec le même mystère la sixième parole : *Consummatum est* (1). J'ai maintenant accompli l'œuvre pour laquelle je suis venu du ciel. J'ai accompli la rédemption des hommes et la volonté de mon Père éternel, qui m'a envoyé pour souffrir et mourir pour le salut des hommes. J'ai accompli les Écritures, les prophéties, les figures du vieux Testament, et le cours de la vie passible et mortelle que j'ai reçue dans le sein de ma Mère. Je laisse dans le monde mon exemple, ma doctrine, mes sacrements, et les remèdes propres à guérir les maux que le péché a causés. J'ai satisfait à la justice de mon Père éternel pour la dette de la postérité d'Adam. J'ai enrichi mon Église pour le remède des péchés que les hommes commettent; et pour ce qui regardait ma mission de réparateur, j'ai achevé avec une entière perfection l'œuvre de mon avènement au monde, et j'ai jeté dans l'Église militante un fondement assuré pour l'édifice de l'Église triomphante, que personne ne pourra ni ébranler ni changer. Tous ces mystères sont renfermés dans ces paroles : *Consummatum est*.

(1) Jean., XII, 30.

2197. L'œuvre de la rédemption du genre humain ayant été entièrement achevée, il fallait que, comme le Verbe était sorti de son Père pour s'incarner et vivre d'une vie mortelle dans le monde (1), il s'en allât par la perte de cette vie, à son Père, avec l'immortalité. C'est pour cela que Jésus-Christ notre Sauveur dit la dernière parole : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (2). Le Seigneur prononça ces mots d'une voix forte, de sorte que tous les assistants les entendirent; et quand il voulut les prononcer, il leva les yeux au ciel, comme s'adressant à son Père éternel, et après le dernier mot, il baissa de nouveau la tête et rendit l'esprit. Par la vertu divine de ces dernières paroles, Lucifer et tous les démons furent précipités dans les abîmes, où ils demeurèrent tous abattus, comme je le dirai dans le chapitre suivant. L'invincible Reine, la Maîtresse des vertus pénétra toute la profondeur de ces mystères, comme Mère du Sauveur et coadjutrice de sa Passion, au-delà de ce que toutes les créatures ensemble en peuvent concevoir. Et afin qu'elle participât en tout à cette même Passion, il fallait que, comme elle avait ressenti les douleurs qui répondaient à celles de son très saint Fils, elle souffrît aussi, sans mourir, les peines qu'eut le Seigneur à l'instant de sa mort. Que si elle ne mourut point, c'est que Dieu lui conserva la vie par un miracle qui fut plus grand que les autres par lesquels sa divine Majesté la lui avait conservée dans tout le cours de la Passion. Car cette dernière douleur fut beaucoup plus intense et plus vive que les autres; et nous pouvons dire que tout ce que les hommes ont enduré depuis le commencement du monde ne saurait égaler ce que la bienheureuse Marie souffrit dans la Passion. Elle resta au pied de la croix jusqu'au soir, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on ensevelit le corps sacré du Sauveur, comme je le dirai dans la suite; et en récompense de cette dernière douleur, le peu d'être terrestre qui animait son corps virginal fut encore spiritualisé d'une manière spéciale.

(1) Jean., XVI, 28. — (2) Luc., XXIII, 46.

2198. Les saints évangélistes n'ont pas écrit les autres mystères cachés que notre Rédempteur Jésus-Christ opéra sur la croix, et les catholiques ne peuvent former, à cet égard, que les prudentes conjectures qu'ils tirent de la certitude infaillible de la foi. Mais entre ceux qui m'ont été découverts en cette histoire et en cette partie de la Passion, il y a une prière que le Sauveur fit au Père éternel avant de prononcer les sept paroles dont les évangélistes font

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

mention. Je l'appelle une prière, parce qu'il s'adressa au Père éternel, quoique ce fût plutôt un testament qu'il fit en qualité de véritable et très sage Père de la grande famille du genre humain, que son Père lui avait recommandée. Et comme la raison naturelle enseigne que le chef d'une famille et le possesseur d'un bien quelconque ne serait pas un prudent administrateur, et négligerait les devoirs de sa position, s'il ne déclarait à l'heure de sa mort la manière dont il entend disposer de ses biens et régler les intérêts de sa famille, afin que ses héritiers et ses successeurs sachent ce qui revient à chacun d'eux, sans être obligés de se disputer, et qu'ils entrent ensuite en possession légitime et paisible de leur part d'héritage; c'est pour cela que les hommes du siècle font leurs testaments quand ils se portent bien, pour éviter toute inquiétude à leurs derniers moments. Les religieux eux-mêmes se désapproprient de l'usage des choses qu'ils ont, car tout ce qui est terrestre pèse beaucoup à l'heure de la mort, et les soucis qui en naissent empêchent l'âme de s'élever librement à son Créateur. Sans doute, les choses terrestres n'étaient pas capables d'embarrasser notre Sauveur, puisqu'il n'en possédait aucune, et d'ailleurs elles n'auraient pu gêner sa puissance infinie; néanmoins il était convenable qu'il disposât alors des trésors spirituels et des dons qu'il avait acquis pour les hommes pendant le cours de sa vie.

2199. Le Seigneur attaché à la croix disposa de ces biens éternels, faisant connaître ceux à qui ils devaient appartenir et qui devaient être ses légitimes héritiers, et ceux qu'il déshéritait, ainsi que les causes de la différence de leur sort. Il s'entretint de tout cela avec son Père éternel, comme souverain Seigneur et très juste juge de toutes les créatures, car les secrets de la prédestination des saints et de la réprobation des impénitents étaient renfermés dans ce Testament, qui fut fermé et cacheté pour les hommes. Seule, la bienheureuse Marie eut le privilège de l'entendre, parce que non seulement elle pénétrait toutes les opérations de l'âme très sainte de Jésus-Christ, mais elle était encore son héritière universelle, constituée la maîtresse de tout ce qui est créé. Coadjutrice de la rédemption, elle devait être aussi l'exécutrice testamentaire qui présiderait à l'accomplissement des volontés de ce Fils, qui mit toutes choses entre les mains de sa Mère, comme le Père éternel les avait mises entre les siennes (1), et en cette qualité, elle devait être chargée de distribuer les trésors acquis par son Fils et lui appartenant, tant à raison de son titre que de ses mérites infinis. Cette connaissance m'a été donnée comme faisant partie de cette histoire, afin de faire mieux ressortir la dignité de notre auguste Reine, et que les pécheurs recourent à elle comme à la dépositaire des richesses, dont son Fils notre Rédempteur veut rendre compte à son Père éternel; car tous nos secours doivent être tirés du dépôt de la très pure Marie, et c'est elle qui doit les distribuer de ses mains charitables et libérales.

(1) Jean., XIII, 3.

Testament que fit sur la croix Jésus-Christ, notre Sauveur priant son Père éternel.

2200. Après que la sainte croix eut été dressée sur le Calvaire, le Verbe incarné qui y était attaché, dit intérieurement à son Père, avant de prononcer aucune des sept paroles : « Mon Père, Dieu éternel, je vous glorifie de cette croix où je suis, et je vous honore par le sacrifice de mes douleurs, de ma passion et de ma mort, vous bénissant de ce que par l'union hypostatique de la nature divine, vous avez élevé mon humanité à la suprême dignité de Christ, Dieu et homme, oint par votre Divinité même. Je vous glorifie pour la plénitude de tous les dons possibles de grâce et de gloire que vous avez communiqués à mon humanité dès l'instant de mon incarnation ; et je reconnais que vous m'avez donné dès ce moment l'empire universel sur

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

toutes les créatures dans l'ordre de la grâce et de la nature pour toute l'éternité (1) ; que vous m'avez établi Maître des cieux et des éléments, du soleil, de la lune, des étoiles, du feu, de l'air, des mers, de la terre, et de toutes les créatures sensibles et insensibles qui s'y trouvent ; de la révolution des siècles, des jours et des nuits, soumettant tout à mon pouvoir absolu; que vous m'avez fait le Chef, le Roi et le Seigneur des anges et des hommes, pour les gouverner et pour récompenser les bons et punir les méchants (2) ; qu'à cet effet vous m'avez donné la toute-puissance et les clefs de l'abîme (3), depuis les hauteurs du ciel jusque dans les profondeurs des enfers; que vous avez remis entre mes mains la justification éternelle des hommes, leurs empires, leurs royaumes et leurs principautés, les grands et les petits, les pauvres et les riches, et tous ceux qui sont capables de votre grâce et de votre gloire; enfin, que vous m'avez établi le Justificateur, le Rédempteur et le Glorificateur universel de tout le genre humain (4), le Seigneur de la mort et de la vie, de tous ceux qui sont nés, de la sainte Église et de ses trésors, des Écritures, des mystères, des sacrements, des secours, des lois, et des dons de la grâce; vous avez remis, mon Père, toutes choses entre mes mains (5), et les avez subordonnées à ma volonté, et c'est pour cela que je vous bénis, que je vous exalte, que je vous glorifie.

(1) Matth., XXVIII, 18. — (2) Ephes., I, 21; Jean., V, 22. — (3) Apoc., XX, 1. — (4) I Cor., I, 30. — (5) Jean., XIII, 3.

2201. Maintenant, Père éternel, que je sors de ce monde pour m'en aller à votre droite par la mort que je vais souffrir sur la croix, et que j'ai accompli par elle et par ma passion la rédemption des hommes que vous m'avez confiée, je demande, mon Dieu, que cette croix soit le tribunal de notre justice et de notre miséricorde. Je veux juger, pendant que j'y suis attaché, ceux pour qui je donne la vie. Et justifiant ma cause, je veux disposer des trésors de mon avènement au monde, de ma passion et de ma mort; afin de déterminer dès maintenant ce qui est dû aux justes ou aux réprouvés, à chacun selon les œuvres par lesquelles il m'aura témoigné son amour ou son mépris. J'ai cherché, Seigneur, tous les hommes, je les ai tous appelés à mon amitié et à ma grâce, et j'ai travaillé sans cesse pour eux dès l'instant que j'ai pris chair humaine ; j'ai souffert toute sorte de peines, de fatigues, d'injures, d'opprobres; j'ai subi une flagellation ignominieuse, et supporté la couronne d'épines; enfin je vais mourir de la mort cruelle de la croix; j'ai imploré votre miséricorde infinie pour tous; je vous ai sollicité en faveur de tous par mes veilles, par mes jeûnes et par mes travaux ; je leur ai enseigné le chemin de la vie éternelle; et autant que cela peut dépendre de ma volonté, je veux l'accorder à tous, comme je l'ai méritée pour tous, sans en excepter ni en exclure aucun; c'est pour tous que j'ai établi la loi de grâce ; et l'Église, dans le sein de laquelle ils pourront se sauver, durera toujours, sans que personne puisse l'ébranler.

2202. Mais nous connaissons, mon Père, par notre prescience, que par leur malice et leur dureté tous les hommes ne veulent pas recevoir notre salut éternel, ni se prévaloir de notre miséricorde, ni marcher dans le chemin que je leur ai frayé par ma vie, par mes œuvres et par ma mort; mais qu'ils veulent arriver, par les voies de l'iniquité, jusqu'à la damnation. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont très équitables (1) ; il est juste aussi, puisque vous m'avez établi juge des vivants et des morts (2), des bons et des méchants, que je décerne aux justes la récompense qu'ils ont méritée en me servant et m'imitant, et que j'inflige aux pécheurs le châtiment de leur obstination perverse; que ceux-là aient part avec moi à mes biens, et que ceux-ci soient privés de mon héritage, qu'ils n'ont pas voulu accepter. Or, mon Père éternel, en votre nom et au mien, et pour vous rendre gloire, je vais faire les dernières dispositions de ma volonté humaine, qui est conforme à votre volonté éternelle et divine. Je veux en premier lieu nommer ma très pure Mère qui m'a donné l'être humain, et la constituer mon héritière unique et universelle de tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire qui m'appartiennent, afin

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

qu'elle en soit la maîtresse avec un plein pouvoir; je lui accorde actuellement tous ceux de la grâce, qu'elle peut recevoir dans sa condition de simple créature, et je lui promets ceux de la gloire dans l'avenir. Je veux aussi qu'elle soit maîtresse des anges et des hommes; qu'elle ait sur eux un empire absolu, que tous lui obéissent et la servent, que les démons la craignent et lui soient assujettis, et que toutes les créatures privées de raison et de sentiment lui soient soumises, les cieux, les étoiles, les planètes, les éléments et tous les êtres vivants, oiseaux, poissons et animaux que l'univers contient; je la rends maîtresse de tout, et veux que tous la sanctifient et l'exaltent avec moi. Je veux encore qu'elle soit la dépositaire et la dispensatrice de tous les biens que les cieux et la terre renferment. Ce qu'elle ordonnera et disposera dans l'Église à l'égard des hommes et des enfants, sera confirmé dans le ciel par les trois personnes divines, et nous accorderons selon sa volonté tout ce qu'elle demandera pour les mortels, maintenant et toujours.

(1) Ps. CXVIII, 137. — (2) Act., X, 42.

2203. Je déclare que le suprême ciel appartient aux anges, qui ont obéi à votre sainte et juste volonté, afin qu'il soit leur demeure propre et éternelle ; et que là leur appartiennent également la jouissance et la claire vision de notre Divinité. Je veux qu'ils en jouissent d'une possession éternelle, en notre amitié et en notre compagnie. Je leur prescris de reconnaître ma Mère pour leur Reine et leur Maîtresse légitime, de la servir, de l'accompagner, de l'assister en tout lieu et en tout temps, et de lui obéir en tout ce qu'elle voudra leur commander. Quant aux démons qui ont été rebelles à notre parfaite et sainte volonté, je les bannis de notre vue et de notre compagnie; je les condamne de nouveau à notre indignation et à la privation éternelle de notre amitié et de notre gloire, et de la vue de ma Mère, des saints et des justes mes amis. Je leur assigne pour demeure perpétuelle l'enfer, qui est le centre de la terre, et le lieu le plus éloigné de notre trône céleste, où ils seront privés de la lumière, et dans l'horreur des ténèbres palpables. Et je déclare que c'est là la part d'héritage qu'ils ont choisie par leur obstination et par leur orgueil, en s'élevant contre le divin et contre ses ordres; et je les condamne à être tourmentés dans ces antres ténébreux par un feu éternel qui ne s'éteindra jamais.

(1) II Cor., VI, 18

2204. Par toute la plénitude de ma volonté, j'appelle, je choisis, et je tire de la nature humaine entière tous les justes et tous les prédestinés qui, par ma grâce et par mon imitation doivent être sauvés en accomplissant ma volonté et observant ma sainte loi. Ce sont ceux que je nomme en premier lieu (après ma bienheureuse Mère) les héritiers de toutes mes promesses, de mes mystères, de mes bénédictions, des trésors de mes sacrements, des secrets de mes Écritures, de mon humilité, de ma douceur, des vertus de foi, d'espérance et de charité, de prudence, de justice, de force et de tempérance, de mes dons, de mes faveurs, de ma croix, de mes souffrances, de mes opprobres, de mes humiliations et de ma pauvreté. Ce sera là leur partage en la vie passagère. Et comme ils en doivent faire eux-mêmes le choix par leurs bonnes œuvres, afin qu'ils le fassent avec joie, je le leur destine en gage de mon amitié, parce que je l'ai choisi pour moi-même. Je leur promets ma protection, mes inspirations, mes faveurs, mes secours, mes dons, et la justification, selon leur disposition et leur amour; car je serai pour eux un père, un frère, un ami (1), et ils seront mes enfants, mes élus et mes bien-aimés; et comme tels, je les institue légataires de tous mes mérites et de tous mes trésors sans aucune réserve de ma part. Je veux qu'ils obtiennent de ma sainte Église et puisent dans mes sacrements tout ce qu'ils se rendront capables de recevoir; qu'ils puissent recouvrer la grâce s'ils la perdent, et regagner mon amitié en se baignant et se purifiant de plus en plus dans mon sang; que l'intercession de ma Mère et de mes saints leur serve dans tous leurs besoins; qu'elle les adopte

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pour ses enfants et les protège comme siens; que mes anges les gardent, les conduisent et les défendent; qu'ils les portent dans leurs mains, de peur qu'ils ne trébuchent, et en cas de chute, qu'ils les aident à se relever (2).

(1) II Cor., VI, 18 — (2) Ps. XC, 11 et 12.

2205. Je veux que mes justes et mes élus dominant, sur les réprouvés et sur les démons, et que mes ennemis les craignent et leur soient assujettis; que toutes les créatures les servent; que les cieux, les planètes, les étoiles et leurs influences les conservent; que la terre, les éléments, tous les animaux et toutes les autres créatures, qui sont à moi et qui me servent, les entretiennent comme mes enfants et mes amis, et que leur bénédiction soit dans la rosée du ciel et dans la graisse de la terre (1). Je veux moi-même prendre mes délices au milieu d'eux (2), leur communiquer mes secrets, converser intimement et demeurer avec eux dans l'Église militante sous les espèces du pain et du vin; en gage infaillible de la félicité et de la gloire éternelles que je leur promets, et dont je les fais héritiers, afin qu'ils en jouissent à jamais avec moi dans le ciel d'une possession inamissible.

(1) I Cor., III, 22; Sag., XVI, 24; Genes., XXVII, 39. — (2) Prov., VIII, 31.

2206. Quant à ceux que notre volonté rejette et réprouve (bien qu'ils fussent créés pour une plus haute fin), je consens à leur attribuer comme leur partage en cette vie passagère, la concupiscence de la chair et des yeux, l'orgueil et tous ses effets (1) ; je permets qu'ils se rassasient de la poussière de la terre, c'est-à-dire de ses richesses, des vapeurs et de la corruption de la chair, de ses plaisirs, des vanités et des pompes mondaines. Pour en acquérir la possession, ils n'ont cessé d'employer tous les efforts de leur volonté; ils y ont appliqué leurs sens, leurs facultés, les dons et les bienfaits que nous leur avons accordés; et ils ont eux-mêmes choisi volontairement l'erreur et rejeté la vérité que je leur ai enseignée dans ma sainte loi (2). Ils ont renoncé à celle que j'ai écrite dans leur propre cœur, et à celle que ma grâce leur a inspirée; ils ont méprisé ma doctrine et mes bienfaits; ils se sont associés avec mes ennemis et les leurs; ils ont accueilli leurs mensonges et aimé la vanité; ils se sont plu aux injustices, à la vengeance et aux projets de l'ambition, ils n'ont cessé de persécuter les pauvres, d'humilier les justes, de railler les simples et les innocents; ils ont cherché leur propre gloire et aspiré à s'élever au-dessus des cèdres du Liban (3) dans la loi de l'iniquité qu'ils ont observée.

(1) I Jean., II, 16. — (2) Rom., II, 8; Ps. IV, 3. — (3) Ps., XXXVI, 35.

2207. Comme ils ont fait tout cela en dépit de notre bonté divine, qu'ils ont persisté dans leur malice opiniâtre et renoncé au droit d'enfants que je leur ai acquis, je les déshérite de mon amitié et de ma gloire. Et ainsi qu'Abraham éloigna de lui les enfants des esclaves, avec quelques présents, et réserva tout son bien pour Isaac, fils de Sara, qui était né libre (1), de même j'exclus les réprouvés de mon héritage avec les biens passagers et terrestres qu'ils ont eux-mêmes choisis. Et en les repoussant de notre compagnie, de celle de ma Mère, des anges et des saints, je les condamne aux abîmes et au feu éternel de l'enfer où ils seront en la compagnie de Lucifer et de ses démons, auxquels ils se sont volontairement assujettis, et je les prive pour notre éternité de l'espérance du remède. C'est là, mon Père, la sentence que je prononce comme juge et comme chef (2) des hommes et des anges, et le testament que je fais au moment de ma mort pour régler l'effet de la rédemption du genre humain, rendant à chacun ce qui lui est dû en justice selon les œuvres (3), et conformément au décret de votre sagesse incompréhensible et de votre justice très équitable. » Ainsi parla notre Sauveur crucifié à son Père éternel, et ce mystère fut caché et gardé dans le cœur de la bienheureuse Marie, comme un testament secret

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et scellé, afin qu'il fût exécuté en temps et lieu, et dès lors même dans l'Eglise par son intercession, comme il l'avait été précédemment par la prescience divine, dans laquelle le passé et l'avenir sont également présents.

(1) Genes., XXV, 5. — (2) Ephes. IV, 15; Colos., II, 10. — (3) II Tim., IV, 8.

Instruction que notre auguste Maîtresse m'a donnée.

2208. Ma fille, tâchez de n'oublier jamais la connaissance des mystères que je vous ai découverts dans ce chapitre. Je prierai le Seigneur, comme votre Mère et votre Maîtresse, de graver de sa main divine dans votre cœur les leçons que je vous ai données, afin que tant que vous vivrez vous les ayez constamment présentes à votre esprit. Je veux que par ce bienfait vous conserviez continuellement le souvenir de Jésus-Christ crucifié, mon très saint Fils et votre Époux, et que vous n'oubliiez jamais les douleurs qu'il ressentit sur la croix, et la doctrine qu'il y enseigna et qu'il y pratiqua. C'est avec ce miroir que vous devez perfectionner la beauté de votre âme, et apprendre à n'avoir qu'au dedans de vous-même votre éclat et vos charmes, comme la fille du Roi (1), pour que vous marchiez de progrès en progrès, et que vous régniez en qualité d'épouse du souverain Roi. Et comme ce titre glorieux vous oblige de faire tous vos efforts pour l'imiter, et de vous modeler sur lui autant qu'il vous sera possible avec sa grâce, comme ce doit être là le fruit de mes instructions, je veux que dès maintenant vous viviez crucifiée avec Jésus-Christ (2), et que vous vous rendiez semblable à cet adorable exemplaire en mourant à la vie terrestre. Je veux que les effets du premier péché soient détruits en vous, que vous ne viviez plus que dans les opérations et les effets de la vertu divine, et que vous renonciez à tout ce que vous avez hérité comme fille du premier Adam, afin d'acquérir l'héritage du second, qui est Jésus-Christ votre Rédempteur et votre Maître.

(1) Ps XLIV, 13. — (2) II Cor., V, 15.

2209. Votre état doit être une croix fort étroite, où il faut que vous soyez clouée, et non une voie large où vous trouveriez des privilèges et des interprétations qui la rendraient plutôt large et commode qu'assurée et parfaite. L'illusion des enfants de Babylone et d'Adam est de chercher dans leurs différents états des adoucissements à la loi de Dieu, et de vouloir marchander le salut de leurs âmes pour acheter le ciel à bon compte, même au risque de le perdre, s'il leur en doit coûter la peine de se conformer à la rigueur de la loi divine et de ses préceptes. De là vient qu'ils courent en quête des doctrines et des opinions qui élargissent les voies de la vie éternelle; sans songer que mon très saint Fils, leur a enseigné qu'elles étaient fort étroites (1), et qu'il n'en a point suivi d'autres, afin que personne ne s' imagine pouvoir arriver au bonheur éternel par des voies plus spacieuses et proportionnées aux inclinations d'une chair pervertie par le péché. Ce danger est plus grand pour les ecclésiastiques et les religieux, qui par leur état doivent suivre leur divin Maître et se conformer à sa vie et à sa pauvreté; c'est pour cela qu'ils ont choisi le chemin de la croix; et cependant ils veulent que leurs dignités ou leur profession leur procurent plus de commodités temporelles et de plus grands honneurs qu'ils n'en auraient obtenus dans une autre carrière. Et pour y réussir, ils accommodent à leur gré la croix qu'ils ont promis de porter, de sorte qu'elle ne les empêche pas de vivre fort à l'aise et de mener une vie sensuelle en se fondant sur de simples opinions, et sur des interprétations trompeuses. Mais ils connaîtront un jour la vérité de cette sentence du Saint-Esprit qui dit : « Toutes les voies de l'homme lui paraissent droites, mais le Seigneur pèse les cœurs (2). »

(1) Matth., VII, 14. — (2) Prov., XXI, 2.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2210. Je veux, ma fille, que vous soyez si loin de cette erreur, que vous pratiquiez toujours ce que votre profession présentera de plus rigoureux et de plus étroit; de sorte que vous ne puissiez-vous séparer de cette croix ni vous tourner d'un côté ou de l'autre, comme y étant clouée avec Jésus-Christ; car vous devez préférer la moindre obligation de cet état à toutes les commodités temporelles. Il faut que votre main droite soit clouée par l'obéissance, sans que vous vous réserviez, un seul mouvement, une seule action, pensée ou parole qui ne soit dirigée par cette vertu. Vous ne devez point vous permettre un geste qui vienne de votre propre volonté, mais vous devez suivre en tout celle de vos supérieurs; il ne faut pas non plus que vous soyez sage à vos propres yeux (1) en quoi que ce soit, mais ignorante et aveugle, afin que vos guides ne trouvent en vous aucune résistance. Celui qui promet, dit le Sage (2), a cloué sa main et se trouve pris par ses paroles. Or vous avez cloué votre main par le vœu d'obéissance, et par cet acte vous vous êtes dépouillée de votre liberté et du droit de dire : Je veux, ou je ne veux point. Votre main gauche sera clouée par le vœu de pauvreté, et vous ne conserverez aucune inclination, aucune affection pour aucune des choses qui flattent d'ordinaire les yeux; car, soit dans l'usage, soit dans le désir de ces choses, vous devez imiter fidèlement Jésus-Christ pauvre sur la croix. Vos pieds doivent être cloués par le troisième vœu, celui de chasteté, afin que vous soyez pure, chaste et belle dans toutes vos démarches et dans toutes vos voies. C'est pourquoi vous ne devez point permettre que l'on dise en votre présence aucune parole qui choque la bienséance, ni recevoir aucune image des choses passagères, ni regarder ou toucher aucune créature humaine; vous devez consacrer tous vos sens et particulièrement vos yeux à la chasteté, et ne vous en servir que pour contempler Jésus crucifié. Vous garderez avec toute sûreté le quatrième vœu de clôture dans le côté de mon très saint Fils, c'est là que je vous en demande l'accomplissement. Et afin que cette doctrine vous paraisse plus douce et ce chemin moins étroit, mettez-vous à considérer en vous-même l'image de mon adorable fils tout couvert de plaies, accablé d'outrages, cloué sur la croix, et déchiré en toutes les parties de son corps sacré, tel qu'il vous a été représenté. Nous étions, mon très saint fils et moi, d'un tempérament plus sensible et plus délicat qu'aucun des enfants des hommes, et nous avons souffert pour eux des tourments affreux, afin qu'ils eussent le courage de se résigner à des peines beaucoup plus légères pour leur propre bien éternel et en retour de l'amour que nous leur avons témoigné, ils devraient prouver leur reconnaissance en choisissant le chemin des épines et en portant la croix sur les traces de Jésus-Christ pour acquérir la félicité éternelle, puisque c'est là le droit chemin pour y parvenir (3).

(1) Matth., XVI, 24 — (2) Prov., III, 7. — (3) Prov., VI, 1.

CHAPITRE XXIII.

Le triomphe que notre Sauveur Jésus-Christ remporta sur le démon et sur la mort étant sur la croix. — La prophétie d'Habacuc, et le conciliabule que les démons tinrent dans l'enfer.

2211. Les sacrés mystères de ce chapitre correspondent à plusieurs autres dont j'ai fait mention en divers endroits de cette histoire. L'un de ces mystères est que Lucifer et ses démons ne parvinrent jamais, dans le cours de la vie et des miracles de notre adorable Sauveur, à connaître avec une certitude infaillible qu'il était vrai Dieu et Rédempteur du monde, et par



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

conséquent ils ne connaissaient point non plus la dignité de la bienheureuse Marie. La providence de la divine Sagesse disposait les choses de la sorte, afin que tout le mystère de l'incarnation et de la rédemption des hommes s'opérât d'une manière plus avantageuse. Ainsi, quoique Lucifer sût que Dieu se revêtirait de la chair humaine, il ignorait le mode et les circonstances de l'incarnation; et c'est parce qu'il lui fut permis d'en juger selon son orgueil, qu'il se trouva dans une si grande perplexité, tantôt assurant que Jésus-Christ était Dieu à cause des miracles qu'il faisait, et tantôt le niant parce qu'il le voyait pauvre, méprisé, affligé et maltraité. Ébloui par le mobile éclat de ces diverses lumières, il demeura dans le doute jusqu'à ce que notre Sauveur fût crucifié, moment auquel le dragon infernal devait être, par la connaissance des mystères du Rédempteur, à la fois convaincu et dompté par la vertu de la Passion et de la mort qu'il avait procurée à sa très sainte humanité.

2212. Ce triomphe de notre Rédempteur Jésus-Christ fut accompli d'une manière si sublime et si admirable, que je me trouve dans l'impossibilité de le dépeindre; car il fut tout spirituel, et il ne s'y passa rien que les sens puissent apercevoir. Je voudrais, pour le faire comprendre, que nous nous communiquassions nos pensées les uns aux autres comme les anges, au moyen de cette simple vue intellectuelle par laquelle ils s'entendent entre eux; car il faudrait que nous pussions nous en servir pour manifester et pénétrer cette grande merveille de la Toute-puissance. J'en dirai pourtant tout ce que je pourrai, persuadée qu'on en découvrira plus par la lumière de la foi qu'on n'en comprendra par mon faible exposé.

2213. Ou a vu dans le chapitre précédent comment Lucifer et ses démons essayèrent de s'éloigner de notre Sauveur Jésus-Christ et de se jeter dans l'enfer aussitôt que sa Majesté eut reçu la croix sur ses sacrées épaules, parce qu'ils sentirent en ce moment la puissance divine les subjuguier avec une plus grande force. Par ce nouveau tourment ils comprirent (le Seigneur le permettant de la sorte) que la mort de cet homme innocent qu'ils avaient tramée, les menaçait de quelque grande perte, et qu'il devait ne pas être un simple mortel. C'est pourquoi ils souhaitaient se retirer et ne plus assister les Juifs et les bourreaux comme ils l'avaient fait jusqu'alors. Mais la puissance divine les retint et les enchaîna comme des dragons furieux, les forçant, au moyen de l'empire que la bienheureuse Marie avait reçu sur eux, de demeurer et de suivre Jésus-Christ jusqu'au Calvaire. Le bout de cette chaîne invisible fut remis entre les mains de notre auguste Reine, pour qu'elle pût les assujettir et les maîtriser par les vertus de son très saint Fils, comme des captifs retenus par autant d'amicaux. Ils avaient beau se débattre comme des forcenés, et tenter vainement à diverses reprises de prendre la fuite, ils ne purent surmonter la force irrésistible avec laquelle la bienheureuse Vierge les arrêta et les contraignait à s'approcher du Calvaire et à se ranger autour de la croix, où elle leur ordonna de demeurer immobiles jusqu'à la consommation de tant de sublimes mystères qui y étaient opérés pour le salut des hommes et pour la ruine des démons.

2214. Ainsi enchaînés, Lucifer et les autres esprits infernaux se sentirent tellement torturés par ce que leur faisait subir la présence de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, et tellement consternés par la perspective de la défaite dont ils étaient menacés, qu'ils eussent voulu chercher une espèce de soulagement dans les ténèbres de l'abîme. Et comme il ne leur était pas permis de s'y précipiter, ils se pressaient les uns contre les autres et se roulaient comme des insectes épouvantés qui cherchent un abri pour se cacher, quoique leur fureur surpassât celle des plus cruels animaux. C'est là que fut profondément humilié l'orgueil de Lucifer, et que furent confondues les bonnes pensées qu'il avait d'établir son trône au-dessus des étoiles (1), et d'absorber les plus pures eaux du Jourdain (2). A quelle impuissance était réduit celui qui avait si souvent prétendu bouleverser tout l'univers ! Dans quel honteux abattement était tombé celui

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

qui avait trompé tant d'âmes par ses fausses promesses ou par ses menaces! Comme ce malheureux Aman était troublé à la vue de la potence qu'il avait préparée pour son ennemi Mardochée (3) ! Quelle confusion fut la sienne quand il vit la véritable Esther, l'auguste Marie solliciter le salut de son peuple, et demander que le traître fût dépouillé de son ancienne grandeur, et puni du châtiment qu'il s'était attiré par l'excès de son orgueil (4)! C'est là que notre invincible Judith vainquit l'ennemi superbe dont elle abattit la tête altière (5). Je saurai maintenant, ô Lucifer, que ton arrogance et ta présomption surpassent tes forces (6). Comment es-tu déjà tout rempli de vers et rongé de la teigne, toi qui paraissais si brillant? Comment es-tu plus opprimé que les nations que tu frappais de tes plaies (7)? Ah! désormais je ne craindrai plus tes vaines menaces, et je ne me laisserai plus tromper par tes mensonges, car je te vois affaibli, dompté, et sans aucun pouvoir.

(1) Isa., XIV, 13. — (2) Job., XL., 18. — (3) Esth., VII., 9. — (4) *Ibid* 9., — (5) Jud., XIII, 10. — (6) Isa., XIV, 6. — (7) Isa., XIV, 12.

2215. Il était déjà temps que le Maître de la vie vainquit l'antique serpent. Et comme il devait remporter cette victoire en lui faisant connaître la vérité qu'il ignorait, et qu'ici l'aspic venimeux ne pouvait point fermer les oreilles à la voix de l'enchanteur (1), le Seigneur commença à prononcer sur la croix les sept paroles, permettant à Lucifer et à ses démons d'en pénétrer le sens mystérieux; car c'est en leur accordant l'intelligence que sa Majesté voulait triompher d'eux, du péché et de la mort, et les dépouiller de la tyrannie qu'ils exerçaient sur tout le genre humain. Or le Sauveur prononça la première parole : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (2). A cette prière, les princes des ténèbres connurent avec certitude que notre Seigneur Jésus-Christ s'adressait au Père éternel, et qu'il était son Fils naturel, et vrai Dieu avec lui et avec le Saint-Esprit; qu'homme parfait, il recevait volontairement en sa très sainte humanité, unie à la divinité, la mort pour racheter tout le genre humain, et qu'il promettait par ses mérites infinis aux enfants d'Adam et même à ceux qui le crucifiaient sans en excepter aucun, le pardon général de tous leurs péchés, pourvu qu'ils profitassent de leur rédemption et voulussent se l'appliquer pour leur remède. Cette connaissance provoqua chez tous les esprits rebelles un si violent accès de dépit et de rage, qu'ils voulurent à l'instant s'élancer avec impétuosité au fond des enfers; mais ils s'épuisaient en vains efforts pour y parvenir, car notre puissante Reine les retenait.

(1) Ps. LVII, 5. — (2) Luc., XXIII, 34.

2216. Dans la seconde parole que le Seigneur adressa à l'heureux voleur : Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis (1), les démons découvrirent le fruit de la rédemption en la justification des pécheurs, et la fin dernière de cette même rédemption en la glorification des justes; et ils comprirent que dès lors les mérites de Jésus-Christ commençaient à opérer avec une nouvelle force; que par ces mêmes mérites allaient s'ouvrir les portes du paradis, qui avaient été fermées par le péché; et que les hommes entreraient dans le ciel pour y jouir du bonheur éternel et y occuper les places auxquelles les démons étaient dans l'impossibilité d'arriver. Par-là ils reconnurent la puissance que le Sauveur avait d'appeler les pécheurs, de les justifier et de les glorifier, et les victoires qu'il avait remportées sur eux pendant sa très sainte vie par les très éminentes vertus d'humilité, de patience, de douceur, et par toutes les autres qu'il avait pratiquées. On ne saurait exprimer la confusion et la peine qui accablèrent Lucifer quand il dut avouer cette vérité; elles furent si grandes, que, malgré son orgueil, il s'humilia jusqu'à prier la bienheureuse Marie de permettre à lui et à ses compagnons de descendre dans l'enfer, et de les chasser de sa présence; mais notre auguste Reine n'y consentit point, parce que le moment n'était pas encore venu.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Luc., XXIII, 43.

2217. Par la troisième parole que le très doux Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils (1), les démons connurent que cette divine Femme était véritablement Mère de Dieu incarné, et la même que celle dont l'image leur avait été montrée dans le ciel à l'époque de leur création; celle enfin qui leur briserait la tête, ainsi que le Seigneur le leur avait annoncé dans le paradis terrestre (2). Ils connurent que la dignité et l'excellence de cette grande Reine la mettaient au-dessus de toutes les créatures, et qu'elle avait un pouvoir absolu sur eux, selon l'expérience qu'ils en faisaient. Et comme dès le commencement du monde, quand la première femme fut créée, les démons avaient employé toutes leurs ruses pour tâcher de découvrir cette auguste Femme qui leur avait été représentée dans le ciel, et s'aperçurent alors seulement qu'elle avait toujours échappé à leurs recherches inquiètes, ils entrèrent dans une fureur indescriptible, parce que la connaissance qu'ils en eurent tout à coup les tourmentait plus que tous les autres supplices qu'ils enduraient; ils enrageaient les uns contre les autres comme des bêtes féroces, et ils redoublèrent de colère contre la bienheureuse Vierge; mais tout cela n'aboutit à rien. Ils comprirent en outre que notre Sauveur avait destiné saint Jean à être comme l'ange gardien de sa Mère, en le revêtant de la puissance sacerdotale. Ils y virent comme une menace contre la colère qu'ils avaient à l'égard de notre auguste Princesse, et saint Jean comprit aussi sa mission. Lucifer connut non seulement le pouvoir que le saint évangéliste avait sur les démons, mais encore celui que tous les prêtres recevaient à raison de leur dignité et de leur participation à celle de notre Rédempteur; et il sut que les autres justes, ne fussent-ils point prêtres, obtiendraient du Seigneur une protection spéciale et une grande puissance contre l'enfer. Tout cela consternait Lucifer et ses légions.

(1) Jean., XIX, 26. — (2) Gen., III, 15.

2218. Lorsque Jésus-Christ notre Sauveur prononça la quatrième parole, en disant au Père éternel : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* (1)? les esprits rebelles connurent que la charité de Jésus-Christ était sans bornes à l'égard de tous les hommes; et que, pour la satisfaire, la Divinité avait mystérieusement suspendu son influence sur la très sainte humanité, afin que par l'extrême rigueur de ses souffrances la rédemption fût plus surabondante; ils comprirent aussi qu'il se plaignait amoureusement de ce que ne se sauveraient pas tous les hommes, eux dont il se trouvait abandonné, et pour lesquels il était prêt à souffrir davantage, si le Père éternel l'ordonnait. Ce bonheur que les hommes avaient d'être si aimés de Dieu augmenta l'envie de Lucifer et de ses ministres, d'autant plus qu'ils sentirent en même temps la toute-puissance divine pour déployer sur les hommes sans aucune mesure cette charité infinie. Cette pensée abattit l'orgueil et la malice de nos implacables ennemis, et ils se reconnurent trop faibles pour s'opposer efficacement à cette charité si les hommes voulaient s'en prévaloir.

(1) Matth., XXVII, 46

2219. La cinquième parole que notre Seigneur Jésus-Christ prononça : *J'ai soif* (1), rehaussa encore le triomphe qu'il remportait sur les démons, et accrut de nouveau leur fureur, parce que le Sauveur l'adressa plus clairement contre eux. Ils entendirent que sa Majesté leur disait : « S'il vous semble que ce que je souffre pour les hommes soit excessif, ainsi que l'amour que je leur porte, je veux que vous sachiez que ma charité ne cesse d'être ardente pour leur salut éternel; que les eaux très amères de ma Passion n'ont pas été capables de l'éteindre (2), et que je souffrirais encore pour eux de plus affreux tourments, s'il le fallait, afin de les délivrer de votre tyrannie et de les rendre assez forts, assez puissants pour surmonter votre malice et votre orgueil.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Jean., XIX, 28. — (2) Cant., VIII, 7.

2220. Par la sixième parole du Seigneur : *Consummatum est* (1), les démons eurent une entière connaissance du mystère de l'incarnation et de la rédemption des hommes, qui venait, selon l'ordre de la sagesse divine, d'être achevée dans toute sa perfection. Car il leur fut à l'instant manifesté que notre Rédempteur Jésus-Christ avait accompli la volonté du Père éternel, les promesses et les prophéties qui avaient été faites au monde par les anciens patriarches; que l'humilité et l'obéissance de notre Sauveur avaient vengé le Très Haut de leur propre orgueil et de leur révolte dans le ciel, lorsqu'ils avaient refusé de se soumettre et de le reconnaître pour supérieur dans la chair humaine qu'il devait prendre, et que c'est pour cela qu'ils étaient, suivant les règles d'une sagesse et d'une équité souveraine, humiliés par ce même Seigneur qu'ils avaient méprisé. Et comme, à raison de la dignité suprême et des mérites infinis du Christ, il était convenable qu'il exerçât alors la puissance que le Père éternel lui avait remise, de juger les anges et les hommes (2), usant de ses attributions et intimant en quelque sorte la sentence à Lucifer et à tous les démons dans son exécution même, il leur ordonna, comme condamnés aux flammes éternelles, de descendre à l'instant au fond des gouffres infernaux. Et en même temps il prononça la septième parole : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (3). Notre puissante Reine concourut à la volonté de son très saint Fils, et ordonna aussi à Lucifer et à ses compagnons de se précipiter dans l'abîme. En vertu de cet ordre du souverain Roi de l'univers et de sa bienheureuse Mère, les esprits rebelles furent chassés du Calvaire et précipités jusque dans les dernières profondeurs des enfers avec une force plus rapide que celle de la foudre qui s'échappe de la nuée.

(1) Jean., XIX, 30. — (2) Jean., V, 22. — (3) Luc., XXIII, 46.

2221. Notre Sauveur Jésus-Christ, victorieux triomphateur, voulant, après avoir subjugué ses plus grands ennemis, remettre son âme entre les mains du Père éternel (1), baissa la tête comme pour permettre à la mort de s'approcher de lui; il vainquit aussi la mort par cette permission, par laquelle elle fut trompée comme le démon. La raison en est, que la mort n'aurait pu avoir aucune juridiction sur les hommes, si le premier péché ne leur eût attiré ce châtiment; c'est pour cela que l'Apôtre dit que l'aiguillon de la mort c'est le péché, et que par le péché elle a passé à tous les hommes (2); et comme notre Sauveur paya la dette du péché qu'il ne pouvait commettre, il en résulta que quand la mort lui ôta la vie, sans avoir aucun droit sur sa Majesté, elle perdit celui qu'elle avait sur les enfants d'Adam ; de sorte que dès lors ni la mort ni le démon ne pouvaient plus les attaquer avec le même succès qu'auparavant, pourvu qu'ils se prévalussent de la victoire de Jésus-Christ, et ne voulussent pas rentrer de plein gré sous leur empire. Si notre premier père Adam n'eût pas péché, et qu'en lui nous n'eussions pas tous péché, la mort n'aurait point été connue, nous aurions été transportés de cet heureux état d'innocence dans le fortuné séjour de la patrie éternelle. Mais le péché nous a rendus sujets de la mort et esclaves du démon, qui nous l'a procurée afin de nous empêcher par son moyen d'arriver à la vie éternelle, après nous avoir privés de la grâce et de l'amitié de Dieu, et réduits dans l'esclavage du péché et sous son empire tyrannique. Notre adorable Sauveur est venu détruire toutes ces œuvres du démon (3), et mourant innocent après avoir satisfait pour nos péchés, il fit que la mort ne frapperait que le corps, et non pas l'âme; qu'elle ne nous ôterait que la vie corporelle, et non point l'éternelle, la vie naturelle, et non point la spirituelle; enfin qu'elle deviendrait pour nous la porte par laquelle nous pourrions arriver au souverain bonheur si nous-mêmes ne voulions le perdre. C'est ainsi que le Sauveur se chargea de la peine du premier péché, et décida que la mort corporelle reçue pour son amour serait la satisfaction que nous pouvions offrir de notre côté. C'est ainsi qu'il détruisit la mort, et la sienne fut comme l'appât dont il se servit pour la tromper et pour la vaincre (4).

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Jean., XIX, 30. — (2) Rom., V, 12 ; I Cor., XV, 55. — (3) 1 Jean., III, 8. — (4) I Cor., XV, 54, Os., XIII, 14.

2222. La prophétie contenue dans le cantique d'Habacuc fut accomplie dans ce triomphe de notre Sauveur; je n'en prendrai que ce qui convient à mon sujet. Le prophète connut ce mystère et le pouvoir que Jésus-Christ avait sur la mort et sur le démon. Il pria le Seigneur avec une sainte crainte de vivifier son œuvre, qui était l'homme; et prédit qu'il le ferait, et qu'au fort de sa colère il se souviendrait de sa miséricorde (1); que la gloire de cette merveille couvrirait les cieux, et que la terre retentirait de ses louanges (2) que sa splendeur brillerait comme le soleil (3); qu'il aurait la force dans ses mains, c'est-à-dire les bras de la croix, et que sa puissance y serait cachée; que la mort vaincue irait devant sa face, et que Satan marcherait devant lui et mesurerait la terre (4). Tout cela fut accompli à la lettre, car Lucifer terrassé eut la tête écrasée sous les pieds de Jésus-Christ et de sa bienheureuse Mère, qui au Calvaire l'accablèrent de tout le poids de la Passion et de la puissance divine. Il descendit jusqu'au centre de la terre (qui est le fond de l'enfer et le point le plus éloigné de la superficie); c'est pourquoi le prophète dit qu'il mesura la terre. Tout le reste du cantique s'applique au triomphe de notre Sauveur dans le progrès de l'Église jusqu'à la fin, et il n'est pas nécessaire de le citer. Mais ce qu'il faut que tous les hommes sachent, c'est que Lucifer et ses démons furent enchaînés et brisés par la mort de Jésus-Christ, qu'ils furent presque réduits à l'impuissance de les tenter, s'ils ne leur eussent eux-mêmes ôté volontairement leurs chaînes par leurs péchés, et encouragé la présomption de leurs ennemis à entreprendre encore de perdre le monde par de nouveaux efforts. On le verra mieux par le récit du conciliabule qu'ils tinrent dans l'enfer, et de la suite de cette histoire.

(1) Habac., III, 2. — (2) *Ibid.*, 8. — (3) *Ibid.*, 4. — (4) *Ibid.*, 5.

Conciliabule que Lucifer tint avec ses démons dans l'enfer après la mort de notre Seigneur Jésus-Christ.

2223. La chute que Lucifer et ses démons firent des hauteurs du Calvaire jusqu'au fond de l'abîme, fut plus violente que quand ils furent précipités du ciel. Et quoique ce triste lieu soit toujours une terre ténébreuse, couverte des ombres de la mort, pleine d'horreur, de misère et de tourments, comme le dit le saint homme Job (1), il y régna en ce moment un désordre plus affreux encore; car les damnés furent saisis d'une nouvelle épouvante, et eurent à souffrir une peine accidentelle, à cause de la violence avec laquelle les démons se jetèrent sur eux en tombant, et des transports de rage auxquels ils se livrèrent. Il est bien vrai qu'ils n'ont pas le pouvoir dans l'enfer de tourmenter les âmes selon leur volonté, et de les mettre dans des lieux où les peines sont plus ou moins grandes, attendu que cela est réglé par la puissance de la justice divine, suivant le degré de démérite de chacun des réprouvés, qui ne sont tourmentés que dans cette mesure. Mais, outre la peine essentielle, le juste Juge ordonne qu'ils puissent successivement souffrir, en certaines circonstances, d'autres peines accidentelles; parce que leurs péchés ont laissé des racines dans le monde, et plusieurs mauvais exemples qui contribuent à la perte d'un grand nombre de personnes, et c'est le nouvel effet de leurs péchés qu'ils n'ont point réparés, qui leur cause ces peines. Les démons firent subir à Judas de nouveaux supplices pour avoir vendu Jésus-Christ, et pour lui avoir procuré la mort. Et ils surent alors que le lieu si horrible où ils l'avaient mis, et que j'ai déjà dépeint, était destiné pour la punition de ceux qui, ayant reçu la foi, se damneraient faute de bonnes œuvres, et de ceux qui mépriseraient délibérément le culte de cette vertu, et le fruit de la rédemption. C'est, contre cette classe de réprouvés que les démons tournent toute leur colère; tâchant d'exercer sur eux la haine qu'ils ont conçue contre Jésus et Marie.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Job., X, 21.

2224. Aussitôt que Lucifer eut reçu la permission de s'occuper de ses nouveaux desseins, et put sortir de l'abattement dans lequel il resta quelque temps plongé, il entreprit de communiquer aux démons la nouvelle rage qu'il avait contre le Seigneur. C'est pourquoi il les rassembla tous, et s'étant placé sur un lieu éminent, il leur dit : « Vous n'ignorez pas, vous autres qui avez depuis tant de siècles embrassé mon juste parti, et qui y demeurerez fidèles pour venger mes injures, vous n'ignorez pas, dis-je, celle que je viens de recevoir de ce nouvel Homme-Dieu; vous savez qu'il m'a tenu dans une étrange perplexité durant trente-trois ans, me cachant son être divin et les opérations de son âme, et qu'il a triomphé de nous par la mort même que nous lui avons procurée pour nous en défaire. Je l'ai abhorré avant même qu'il prit la chair humaine, et j'ai refusé de le reconnaître comme plus digne que moi de recevoir les adorations de tous en qualité de souverain Seigneur. Et quoique j'aie été précipité du ciel avec vous à cause de cette résistance, et revêtu de cette difformité si indigne de ma grandeur et de ma beauté primitive, ce qui me tourmente plus que ma déchéance, c'est de me voir si opprimé par cet homme et par sa Mère. Je les ai cherchés avec une activité infatigable dès que le premier homme fut créé, pour les détruire ou pour anéantir du moins toutes leurs œuvres et empêcher que personne ne le reconnût pour son Dieu, et ne profitât des exemples du Fils et de la Mère. J'ai fait tous mes efforts pour y réussir, mais ç'a été en vain, puisqu'il m'a vaincu par son humilité et par sa pauvreté, qu'il m'a renversé par sa patience, et qu'il m'a enfin privé par sa Passion et par sa mort ignominieuse de l'empire que j'exerçais sur le monde. Cela me tourmente tellement, que si je pouvais l'arracher de la droite de son Père où il va s'asseoir triomphant, et l'entraîner ensuite, avec tous ceux qu'il a rachetés, dans les abîmes où nous sommes, je n'en serais pas encore satisfait, et ma fureur ne serait pas encore apaisée.

2225. « Est-il possible que la nature humaine, si inférieure à la mienne, doive être autant élevée au-dessus de toutes les créatures! Qu'elle soit si aimée et si favorisée de son Créateur, qu'il l'ait unie à lui-même en la personne du Verbe éternel! Qu'elle m'ait persécuté avant même cette union, et qu'après elle m'ait défait et confondu à ce point! Je l'ai toujours regardée comme ma plus cruelle ennemie ; elle m'a toujours été odieuse. O hommes si favorisés du Dieu que j'abhorre, et si aimés de son ardente charité, comment empêcherai-je votre bonheur? Comment vous rendrai-je aussi malheureux que moi, puisque je ne puis anéantir l'être que vous avez reçu? Que ferons-nous maintenant, ô mes sujets? Comment rétablirons-nous notre empire? Comment recouvrerons-nous nos forces pour attaquer l'homme? Comment pourrons-nous désormais le vaincre? Car dorénavant, à moins que les mortels ne soient tout à fait insensibles et ingrats, à moins qu'ils ne soient plus endurcis que nous à l'égard de cet Homme-Dieu qui les a rachetés avec tant d'amour, il est certain qu'ils le suivront tous à l'envi; ils lui donneront leur cœur et embrasseront sa douce loi ; personne ne voudra prêter l'oreille à nos mensonges; ils fuiront les vains honneurs que nous leur promettons, et rechercheront les mépris ; ils s'attacheront à mortifier leur chair, et connaîtront le danger qui se trouve dans les plaisirs ; ils abandonneront les richesses pour embrasser la pauvreté, qui a été si honorée de leur Maître, et ils dédaigneront tout ce que nous pourrions offrir à leurs sens, pour imiter leur véritable Rédempteur. Ainsi notre royaume sera détruit puisque personne ne viendra demeurer avec nous dans ce lieu de confusion et de supplices ; ils acquerront tous le bonheur que nous avons perdu ; ils s'humilieront et souffriront avec patience ; rien ne restera à ma fureur et à mon orgueil.

2226. O malheureux que je suis, quels tourments me cause ma propre erreur! Si j'ai tenté cet homme dans le désert (1), cela n'a servi qu'à lui faire remporter sur moi une insigne victoire,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et laisser un exemple très efficace aux hommes pour me vaincre. Si je l'ai persécuté, il n'en a que mieux fait éclater son humilité et sa patience. Si j'ai persuadé à Judas de le vendre, et aux Juifs de le crucifier avec tant de cruauté, ce n'a été que pour avancer ma ruine et le salut des hommes, et que pour établir dans le monde cette doctrine que je voulais détruire. Comment Celui qui était Dieu a-t-il pu s'humilier de la sorte? Comment a-t-il tant souffert de la part d'hommes si méchants? Comment ai-je moi-même tant travaillé à rendre la rédemption des hommes si abondante, si admirable et si divine, qu'elle me tourmente horriblement, et me réduit à une telle impuissance? Comment cette femme, qui est sa Mère et mon ennemie, est-elle si forte et si invincible? Ce pouvoir est extraordinaire chez une simple créature; sans doute elle le reçoit du Verbe éternel, à qui elle a donné la chair humaine. Le Tout Puissant m'a toujours fait une guerre à outrance par le moyen de cette femme, que mon ambition m'a fait détester dès le premier moment où son image me fut représentée. Mais si je ne parviens point à assouvir ma haine et à satisfaire mon orgueil, je n'en persisterai pas moins à combattre perpétuellement ce Rédempteur, sa Mère et les hommes. Eh bien donc, compagnons, voici le moment de nous livrer à notre haine contre Dieu. Approchez-vous pour conférer avec moi sur les moyens dont nous nous servons, car je souhaite connaître votre opinion sur cette affaire.

(1) Matth., IV, 3.

2227. Quelques-uns des principaux démons répondirent à cette horrible proposition de Lucifer, et l'encouragèrent en lui communiquant divers desseins qu'ils avaient couvés pour empêcher le fruit de la rédemption dans les hommes. Ils convinrent tous qu'il n'était pas possible de s'attaquer à la personne de Jésus-Christ, ni de diminuer le prix infini de ses mérites, ni de détruire l'efficacité de ses sacrements, ni de changer la doctrine qu'il avait prêchée; mais qu'il fallait néanmoins, en tenant compte des nouveaux moyens et des nouvelles faveurs que Dieu avait ménagés pour le salut des hommes, inventer de nouveaux artifices pour les empêcher d'en faire leur profit, et essayer de les séduire par de plus grandes tentations. A cet effet, plusieurs démons des plus rusés dirent : « Il est vrai que les hommes ont maintenant une nouvelle doctrine et une loi fort puissante; qu'ils ont de nouveaux sacrements, qui sont efficaces, un nouvel exemplaire, qui est le Maître des vertus, et une éloquente Avocate en cette femme extraordinaire; mais les inclinations et les passions de leur chair et de leur nature sont toujours les mêmes, et les choses délectables et sensibles n'ont point été changées. Ainsi, en redoublant de malice, nous détruirons, autant qu'il dépend de nous, ce que ce Dieu homme a opéré pour eux, et nous leur ferons une vigoureuse guerre, car nous tâcherons de les attirer à nous par nos suggestions et d'exciter leurs passions, afin qu'ils se laissent entraîner à leur impétuosité sans considérer leurs suites funestes; nous savons tous que la capacité humaine est si bornée, qu'étant occupée à un objet, elle ne peut être attentive à ce qui lui est opposé. »

2228. Après cette délibération, les démons se partagèrent en plusieurs bandes, suivant les différents vices, et se départirent les offices qu'ils devaient exercer pour tenter les hommes avec toute l'astuce possible. Ils décidèrent qu'ils devaient s'efforcer de maintenir l'idolâtrie dans le monde, afin que les hommes n'arrivassent point à la connaissance du vrai Dieu et de la rédemption du genre humain. Et que si l'idolâtrie disparaissait ils feraient naître de nouvelles sectes et des hérésies, en choisissant à cet effet les hommes les plus pervers et les plus corrompus, qui seraient les premiers à les embrasser et à les enseigner.

C'est dans ce conciliabule infernal que furent inventées la secte de Mahomet, les hérésies d'Arius, de Pélage, de Nestorius, et toutes celles qui se sont produites dans le monde depuis la primitive Église jusqu'à nos jours, entre plusieurs autres qu'ils y forgèrent et qu'il n'est ni nécessaire ni convenable de rapporter ici. Lucifer

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

approuva ce système diabolique parce qu'il était contraire à la vérité divine, et sapait le fondement du salut des hommes, qui consiste en la foi. Et il félicita, caressa et plaça près de lui les démons qui l'avaient imaginé, et s'étaient chargés de chercher les impies propres à introduire ces erreurs.

2229. D'autres démons promirent pour leur compte de pervertir les inclinations des petits enfants en les observant dès leur berceau ; d'autres encore, de rendre les parents négligents dans l'éducation de leurs enfants, soit par aversion, soit par une tendresse excessive, et d'inspirer aux enfants de l'antipathie pour leurs parents. Il y en eut qui s'offrirent à semer la division entre les personnes mariées, et à leur faciliter l'adultère et le mépris de leurs obligations réciproques et de la fidélité qu'elles se doivent. Tous contractèrent l'engagement de propager parmi les hommes les querelles, la haine, la discorde et la vengeance; de les y exciter par les jugements téméraires, par l'orgueil, par la sensualité, par l'avarice et par l'ambition; de combattre par des arguments captieux toutes les vertus que Jésus-Christ avait enseignées, et surtout de détourner les mortels du souvenir de sa Passion et de sa mort, et du bienfait de la rédemption, de la pensée des supplices de l'enfer et de leur éternité. Par tous ces moyens les démons se flattèrent que les hommes s'attacheraient exclusivement aux choses sensibles, et ne se mettraient pas fort en peine des choses spirituelles et de leur propre salut.

2230. Lucifer ayant ouï ces projets et plusieurs autres que les démons avaient formés, leur dit : « Je suis fort content de vos avis, je les admetts et les approuve tous, et je ne doute pas que nous n'obtenions un succès facile sur ceux qui n'embrasseront point la loi que ce Rédempteur a donnée aux hommes. Mais ce sera une affaire grave que d'attaquer ceux qui la recevront. Néanmoins je prétends employer toute ma rage contre cette loi, et persécuter cruellement ceux qui la suivront; à ceux-là nous devons faire une guerre acharnée jusqu'à la fin du monde. Je vais tâcher de semer mon ivraie dans cette nouvelle Église (1), c'est-à-dire l'ambition, l'avarice, la sensualité, les haines mortelles et tous les vices dont je suis la source. Car si les péchés se multiplient une fois parmi les fidèles, ils irriteront Dieu par leur malice et par leur grossière ingratitude, et l'obligeront à leur refuser avec justice les secours de la grâce si abondants que leur Rédempteur leur a mérités; et s'ils s'en privent par leurs iniquités, nous sommes sûrs de remporter sur eux de grandes victoires. Il faut aussi que nous travaillions à leur ôter la piété et le goût de tout ce qui est spirituel et divin, de sorte qu'ils ne comprennent point la vertu des sacrements, ou qu'ils les reçoivent sans s'être purifiés de leurs péchés, ou du moins sans dévotion; car, comme ces bienfaits sont spirituels, il est indispensable de les recevoir avec ferveur pour en augmenter le fruit. Et si les mortels méprisent leur remède, ils recouvreront bien tard leur santé et résisteront moins à nos tentations; ils ne découvriront point nos mensonges, ils oublieront les faveurs célestes, méconnaîtront la mémoire de leur Rédempteur et dédaigneront l'intercession de sa Mère; cette noire ingratitude les rendra indignes de la grâce, et leur Dieu et leur Sauveur sera trop irrité pour la leur accorder. Je veux que tous vous secondiez mon entreprise et que vous y apportiez tous vos soins, sans perdre ni temps ni occasion d'exécuter ce que je vous commande. »

(1) Matth., XIII, 25.

2231. Il n'est pas possible d'exposer les résolutions que Lucifer et ses ministres prirent dans cette occasion contre la sainte Église et ses enfants, pour tâcher, d'absorber ces eaux du Jourdain (1). Il nous suffira de dire que cette conférence dura presque une année entière après la mort de Jésus-Christ, et de considérer dans quel état se trouvait anciennement le monde, et celui dans lequel il se trouve depuis cette précieuse mort, et depuis que le Seigneur a manifesté la vérité de la foi par tant de miracles, par tant de bienfaits, et par les exemples de tant de saints

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

personnages. Et si tout cela ne suffit pas pour ramener les mortels dans le chemin du salut, on peut comprendre l'étendue du pouvoir que Lucifer s'est acquis sur eux et l'acharnement de la haine qu'il leur a vouée, haine telle, que nous pouvons dire avec saint Jean : « Malheur à la terre, car Satan descend vers vous, plein de fureur et de rage (2). » Mais, hélas! faut-il que des vérités aussi infaillibles et aussi importantes que celles-là, et si propres à nous faire connaître notre danger et à nous le faire éviter par tous les moyens possibles, soient aujourd'hui si éloignées du souvenir des mortels qui ne remarquent pas les pertes irréparables que cet oubli cause dans le monde! Nôtre ennemi est rusé, cruel et vigilant, et nous restons cependant les bras croisés! Doit-on s'étonner que Lucifer soit devenu si puissant dans le monde, quand tant de gens l'écoutent, l'accueillent et croient à ses mensonges, et que très peu lui résistent, parce qu'ils ne songent pas à la mort éternelle que cet implacable ennemi leur procure avec tant de malice? Je prie ceux qui liront ceci de ne point mépriser un danger si effroyable. Et si la situation du monde et ses malheurs, si les expériences funestes que chacun fait en soi-même ne sont pas capables de nous éclairer sur l'imminence du péril, apprenons au moins à le connaître par la grandeur des secours que notre adorable Sauveur nous a laissés dans son Église; car il ne nous aurait pas donné tant de remèdes si l'extrême gravité de notre maladie ne nous eût exposés aux plus terribles chances d'une mort éternelle.

(1) Job., XL, 18. — (2) Apoc., XII, 12.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

2232. Ma fille, vous avez reçu de la divine lumière de grandes connaissances sur le glorieux triomphe que mon Fils et mon Seigneur remporta sur les démons étant sur la croix, et sur l'abattement dans lequel les jeta leur défaite. Mais vous devez être persuadée que vous ignorez beaucoup plus de choses de ces mystères si ineffables que vous n'en avez connu; car, tant que l'on vit dans la chair mortelle, on n'a pas les dispositions nécessaires pour les pénétrer à fond; la Providence en réserve l'entière pénétration pour la récompense des saints qui jouissent de la vue de Dieu dans le ciel, où l'on a une parfaite intelligence de ces mystères; et en même temps pour la confusion des réprouvés, lorsqu'ils les connaîtront en leur manière à la fin de leur course. Mais ce que vous avez appris est plus que suffisant pour vous convaincre des dangers de la vie mortelle, et pour vous animer par l'espérance de vaincre vos ennemis. Je veux aussi vous avertir de la nouvelle haine que le Dragon a conçue contre vous à cause de ce que vous avez écrit dans ce chapitre. Il n'a cessé de vous haïr, et il a fait tous ses efforts pour vous empêcher d'écrire ma vie, comme vous avez eu lieu de vous en apercevoir depuis que vous l'avez commencée. Mais il est maintenant dans une plus grande colère, parce que vous avez découvert l'humiliation qu'il a reçue à la mort de mon très saint Fils, l'abattement auquel il fut réduit, et le plan qu'il a dressé avec ses démons pour se venger de sa ruine sur les enfants d'Adam, et particulièrement sur ceux de la sainte Église. Tout cela le met dans un nouveau trouble, et il frémit de voir que l'on étale ses misères devant ceux qui les ignoraient. Vous sentirez cette colère par les persécutions et les tentations qu'il vous suscitera; car vous avez déjà commencé, à éprouver la cruauté de cet ennemi, et je vous en avertis afin que vous soyez bien sur vos gardes.

2233. Vous êtes surprise, et c'est avec raison, d'avoir connu d'un côté l'efficacité des mérites de mon Fils pour la rédemption du genre humain, et la ruine et l'impuissance à laquelle il réduisit les démons, et de les voir d'un autre côté exercer avec audace un si grand empire dans le monde. Les lumières que vous avez reçues pour écrire cette histoire suffiraient pour vous tirer de cet étonnement; je veux néanmoins vous donner de nouveaux éclaircissements afin que vous

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

redoublez de précautions contre des ennemis si pleins de malice. Il est certain que quand ils connurent le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, qu'ils virent mon très saint Fils naître dans la pauvreté et vivre dans les humiliations et dans les mépris, quand ensuite ils eurent pénétré les secrets de sa vie, de ses miracles, de sa Passion, de sa mort mystérieuse et de toutes les autres choses qu'il fit dans le monde pour gagner les cœurs des hommes, Lucifer et ses démons se trouvèrent sans aucune force pour tenter les fidèles comme ils avaient accoutumé de tenter les autres, et selon le souhait qu'ils en avaient toujours. Ce découragement des démons et la peur que leur inspiraient ceux qui étaient baptisés et qui suivaient notre Seigneur Jésus-Christ, durèrent plusieurs années dans la primitive Église; car le zèle avec lequel ils l'imitaient, la ferveur avec laquelle ils professaient sa sainte foi, embrassaient la doctrine de l'Évangile, et pratiquaient toutes les vertus par les actes les plus héroïques d'amour, d'humilité, de patience et de mépris des vanités du monde, faisait resplendir en eux la vertu divine à un point tel, que des milliers d'entre eux répandaient leur sang et sacrifiaient leur vie pour notre Seigneur Jésus-Christ, opérant les choses les plus merveilleuses et les plus excellentes pour la gloire de son saint nom. Cette force invincible leur venait de ce que la Passion, la mort de leur Rédempteur et le prodigieux exemple de sa patience et de son humilité, frappaient encore leurs yeux de près, et de ce qu'ils étaient moins vivement attaqués par les démons, qui ne pouvaient se relever du profond abattement dans lequel le triomphe du divin Crucifié les plongeait.

2234. Les démons craignaient tant cette vive image et l'imitation de Jésus-Christ qu'ils reconnaissaient chez les premiers enfants de l'Église, qu'ils n'osaient s'en approcher et fuyaient même leur rencontre, ainsi qu'il leur arrivait à l'égard des apôtres et des autres justes qui furent assez heureux que de recevoir la doctrine de mon très saint Fils pendant qu'il vivait sur la terre. Ils offraient au Très Haut dans leurs œuvres très parfaites les prémices de la grâce et de la rédemption. La même chose aurait continué à se produire jusqu'à présent, témoin les saints, si tous les catholiques eussent profité de la grâce par une coopération fidèle, et eussent suivi le chemin de la croix, comme Lucifer le craignait et comme vous l'avez expliqué. Mais peu à peu la charité, la ferveur, la dévotion se sont refroidies en beaucoup de fidèles qui ont suivi les inclinations et les désirs de la chair, aimé la vanité et les biens de la terre, et se sont laissé tromper par les illusions de Lucifer; de sorte qu'ils ont terni dans leur âme la gloire du Seigneur, en se livrant à ses plus grands ennemis. Voilà l'ingratitude monstrueuse qui a conduit le monde au déplorable état où il se trouve, et permis aux démons d'élever leur orgueil contre Dieu, présumant d'assujettir tous les enfants d'Adam, grâce à la coupable indifférence des catholiques. Leur audace s'en est accrue à ce point, qu'ils ont entrepris de détruire toute l'Église en portant un si grand nombre de personnes à ne la point reconnaître, et ceux qui vivent dans son sein à la mésestimer, ou à ne point se prévaloir du prix du sang et de la mort de leur Rédempteur. Mais ce qui est le plus désolant, c'est que la plupart des catholiques ne parviennent point à connaître le mal et ne se soucient pas du remède; et pourtant ils ont sujet de croire qu'ils sont arrivés aux temps calamiteux dont mon très saint Fils avait menacé le monde lorsqu'il dit, en s'adressant aux filles de Jérusalem, que les femmes stériles seraient alors bienheureuses, et que les hommes demanderaient que les montagnes et les collines tombent sur eux pour les cacher, afin de ne point voir l'incendie allumé par tant de péchés énormes, sous les pieds des enfants de perdition qui y seront consumés comme des sarments desséchés et stériles (1). Vous vivez, ma fille, dans ce siècle malheureux, et afin que vous ne soyez pas entraînée dans la perte de tant d'âmes, pleurez-la amèrement, et n'oubliez jamais les mystères de l'Incarnation, de la Passion et de la mort de mon très saint Fils; car je veux que vous en témoigniez une juste reconnaissance pour beaucoup de personnes qui les méprisent. Je vous assure que ce seul souvenir remplit les démons de terreur, et leur fait fuir ceux qui méditent avec reconnaissance la vie et les mystères de mon très saint Fils.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Luc., XXIII, 28.

CHAPITRE XXIV.

Le coup de lance donné au côté de Jésus-Christ après sa mort. — La descente de la croix et sa sépulture, et ce que fit la bienheureuse Vierge dans ces circonstances jusqu'à son retour au cénacle.

2235. L'évangéliste saint Jean dit que la bienheureuse Marie, Mère de Jésus, était auprès de la croix, accompagnée de Marie Cléophas et de Marie Madeleine (1). Et quoiqu'il rapporte cela avant que notre Sauveur eût expiré, on doit entendre que notre invincible Reine y resta encore après, et qu'elle s'y tint toujours debout, adorant son bien-aimé Jésus, mort sur cet arbre de vie, ainsi que la Divinité, qui était toujours unie au corps sacré de notre Rédempteur. Notre auguste Princesse était d'une constance inébranlable dans ses sublimes vertus, immobile au milieu des flots impétueux des douleurs qui pénétraient jusqu'au fond de son cœur ; et avec sa science éminente elle repassait en son esprit les mystères de la Rédemption, admirant l'harmonie avec laquelle la divine Sagesse les disposait. La plus grande affliction de cette Mère de miséricorde était l'ingratitude par laquelle elle prévoyait que les hommes répondraient à un bienfait si rare et si digne d'une reconnaissance éternelle. Elle se demandait aussi avec inquiétude comment elle donnerait la sépulture au corps sacré de son très saint Fils, et qui le lui descendrait de la croix sur laquelle elle avait continuellement les yeux élevés. Dans ce pénible embarras, elle s'adressa en ces termes aux anges qui l'assistaient : « Ministres du Très Haut, mes amis dans la tribulation, vous savez qu'il n'y a point de douleur égale à la mienne ; dites-moi comment je descendrai de la croix mon bien-aimé. Où pourrai-je lui donner une sépulture honorable? car ce soin me regarde comme Mère. Dites-moi ce que je dois faire, et aidez-moi dans cette triste occasion. »

(1) Jean., XIX, 25.

2236. Les saints anges lui répondirent : « Reine et Maîtresse de l'univers, préparez votre cœur à ce qu'il lui reste à souffrir encore. Le Très Haut a caché sa gloire et sa puissance aux mortels, pour se soumettre aux dispositions impies et cruelles des méchants; et il continue à vouloir que l'on accomplisse à son égard les lois établies par les hommes ; or, une de ces lois porte que les condamnés à mort ne doivent pas être ôtés de la croix sans la permission du juge lui-même. Nous nous empresserions de vous obéir et de défendre notre Dieu et notre Créateur véritable; mais son bras nous arrête, parce qu'il veut en tout justifier sa cause, et verser encore en faveur des hommes le peu de sang qui lui reste, afin de les obliger d'autant plus à répondre à son amour, qui les a rachetés avec tant d'abondance (1). Et s'ils ne profitent pas de ce bienfait, leur punition sera effroyable; et plus le Seigneur aura tardé à se venger, plus la vengeance sera rigoureuse.» Cette réponse des anges augmenta la douleur de la Mère affligée; car il ne lui avait pas été révélé que son très saint Fils dût encore être percé d'un coup de lance; aussi, fût-elle saisie d'une nouvelle tristesse, dans l'incertitude de ce qui arriverait au corps sacré du Sauveur.

(1) Ps. CXXIX, 7.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2237. Bientôt elle vit une troupe de gens armés qui venaient au Calvaire; et craignant qu'ils ne commissent quelque nouvel attentat contre notre Rédempteur, qui avait déjà expiré sur la croix, elle s'adressa à saint Jean et aux Marie, et leur dit : « Hélas ! ma douleur est arrivée à son comble ; j'en ai le cœur brisé. Les bourreaux et les Juifs ne sont peut-être pas satisfaits d'avoir fait mourir, mon Fils et mon Seigneur. Ils prétendent sans doute exercer quelque nouvelle cruauté sur son sacré corps. » C'était la veille de la grande fête du Sabbat des Juifs; et pour la célébrer sans préoccupation, ils avaient prié Pilate de leur permettre de rompre les jambes aux trois crucifiés, pour hâter leur mort, et les descendre ce même soir de leurs croix, afin qu'ils n'y parussent point le jour suivant, qui leur était très solennel (1). Cette compagnie de soldats que vit la bienheureuse Vierge, arriva au Calvaire avec cette intention. Et comme ils y trouvèrent les deux voleurs encore en vie, ils leur rompirent les jambes, et les firent mourir dans ce dernier tourment (2). Mais, voyant que notre Sauveur Jésus-Christ était déjà mort, ils se dispensèrent de lui rompre les jambes (3), accomplissant par-là la mystérieuse prophétie qui est contenue dans l'Exode, où le Seigneur leur défendait de rompre les os de l'Agneau figuratif qu'ils mangeaient le jour de Pâque (4). Cependant un soldat appelé Longin s'approcha de notre Rédempteur, et lui ouvrit le côté avec sa lance (5); et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau, comme l'assure saint Jean, qui, témoin du prodige, rendit témoignage à la vérité (6).

(1) Jean., XIX, 31. — (2) Jean., XIX, 32. — (3) *Ibid.*, 33. — (4) Exod., XII, 46. — (5) Jean., XIX, 34. — (6) *Ibid.*, 35.

2238. La bienheureuse Marie sentit le coup de lance que le corps inanimé de Jésus ne pouvait sentir, percée de la même douleur que si elle eût reçu la blessure. Mais cette douleur qu'elle éprouva dans son corps céda à celle qui remplit son âme très sainte quand elle vit la cruauté inouïe avec laquelle on ouvrit le côté à son adorable Fils après sa mort. Et touchée d'une égale compassion, elle oublia ses propres maux pour dire à Longin : *Que le Tout Puissant vous regarde avec des yeux de miséricorde, pour la peine que vous avez causée à mon âme.* Voilà jusqu'où alla son indignation, ou, pour mieux dire, sa douce clémence, pour l'enseignement de tous ceux qui auraient à se plaindre de quelque offense. Car elle considérait que Jésus-Christ avait reçu après sa mort une très grande injure par ce coup de lance; et cependant ce fut par le plus grand des bienfaits qu'elle paya de retour celui qui la lui fit, puisqu'elle obtint que Dieu le regardât avec des yeux de miséricorde, lui rendit le bien pour le mal, et le comblât de bénédictions et de grâces. Il arriva donc que notre Sauveur, exauçant la prière de sa très sainte Mère, voulut que du sang et de l'eau qui coulèrent de son divin côté, quelques gouttes rejaillissent sur le visage de Longin, et par cette faveur il lui accorda la vue corporelle dont il était presque privé, et éclaira en même temps son âme, afin qu'il connût le Crucifié qu'il avait inhumainement percé. Par cette connaissance, Longin se convertit; et pleurant ses péchés, il les lava dans le sang et de l'eau qui s'échappèrent du côté de Jésus-Christ, qu'il reconnut pour vrai Dieu et pour le Sauveur du monde. Et aussitôt il fit une déclaration publique de ses sentiments devant les Juifs pour leur plus grande confusion, et en témoignage de leur endurcissement et de leur perfidie.

2239. Notre très sage Reine pénétra le mystère du coup de lance, et comprit que de ces dernières gouttes de sang et d'eau, qui jaillirent du côté de son très saint Fils, allait sortir l'Église nouvelle, purifiée et rajeunie en vertu de sa Passion et de sa mort, et que de son sacré cœur sortaient encore comme de leur racine les branches qui, chargées de fruits de la vie éternelle, se sont étendues par tout le monde. Elle repassa en son esprit le mystère de ce rocher frappé de la verge de la justice du Père éternel, afin qu'il en jaillît de l'eau vive pour apaiser la soif de tout le genre humain, et rafraîchir tous ceux qui en boiraient (1). Elle considéra les relations qui se trouvaient entre ces cinq fontaines des pieds, des mains et du côté, ouvertes dans le paradis

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

nouveau de la très sainte humanité de notre Seigneur Jésus-Christ, et bien plus abondantes, bien plus propres à fertiliser le monde que le fleuve du Paradis terrestre, divisé en quatre canaux pour arroser la superficie de la terre (2). Elle résuma ces mystères et plusieurs autres dans un cantique de louange qu'elle fit à la gloire de son très saint Fils, après qu'il eut reçu le coup de lance; outre ce cantique, elle fit une très fervente prière, afin que tous ces mystères fussent accomplis en faveur de tout le genre humain.

(1) Exod., XVII, 6. — (2) Gen., II, 10.

2240. Le soir de ce jour de la préparation était déjà fort avancé, et la tendre Mère ne savait pas encore comment elle pourrait satisfaire son désir de donner la sépulture au corps de son adorable Fils; car le Seigneur voulait adoucir les peines de sa très sainte Mère par les moyens particuliers que sa divine Providence avait ménagés, en inspirant à Joseph d'Arimathie et à Nicodème de demander la permission d'enterrer le corps de leur divin Maître (1). Tous deux étaient disciples du Seigneur, et justes, quoiqu'ils ne fussent point du nombre des soixante-douze ; mais ils ne se déclaraient point ouvertement parce qu'ils redoutaient les Juifs, qui regardaient comme suspects et même comme ennemis tous ceux qui suivaient la doctrine de Jésus-Christ et le reconnaissaient pour leur Maître. Le plan de la volonté divine relativement à la sépulture qu'elle désirait procurer à son très saint Fils, n'avait point été communiqué à la très prudente Vierge; c'est pourquoi les difficultés qui se présentaient à son imagination augmentaient le douloureux embarras d'où elle ne savait comment se tirer par elle-même. Dans cette affliction elle leva les yeux vers le ciel, et dit : « Père éternel, j'ai été, par votre bonté et votre sagesse infinie, élevée de la poussière à la très haute dignité de Mère de votre Fils éternel, et me comblant de vos dons avec une libéralité immense comme votre Être, vous avez bien voulu que je le nourrisse de mon propre lait, que je pourvusse à ses besoins, et que je l'accompagnasse jusqu'à la mort ; je suis maintenant obligée en qualité de Mère de donner une sépulture honorable à son sacré corps, et tout ce que je puis faire dans l'état où je me trouve, c'est de la lui souhaiter, et de m'affliger de ce que je n'ai pas le moyen d'accomplir mon désir. O mon Dieu, je supplie votre Majesté de me le procurer par votre toute- puissance. »

(1) Jean., XIX, 38

2241. Telle est la prière que fit la compatissante Mère après que le corps de Jésus eut reçu le coup de lance. Un instant après elle vit venir vers le Calvaire une troupe de gens avec des échelles et d'autres préparatifs, et elle put supposer qu'ils venaient ôter de la croix son trésor inestimable ; mais comme elle ne pénétrait point leurs intentions, elle entra dans de nouvelles alarmes à la pensée de la cruauté des Juifs, et s'adressant à saint Jean, elle lui dit : « Mon fils, quel serait le dessein de ces gens qui viennent avec tant de préparatifs? » L'apôtre répondit : « Chère Dame, ne craignez point ; car ceux que nous voyons venir sont Joseph et Nicodème accompagnés de leurs domestiques; ce sont tous des amis et des serviteurs de votre très saint Fils mon Seigneur. » Joseph était juste aux yeux de Dieu, estimé du peuple, d'une naissance illustre, et l'un des magistrats de la ville (1); il siégeait donc ordinairement au conseil, comme l'Évangile le fait entendre en disant que Joseph n'avait point adhéré aux projets, ni connivé à la conduite des homicides de Jésus-Christ, qu'il reconnaissait pour le Messie véritable (2). Et si Joseph ne s'était point avant la mort du Sauveur déclaré ouvertement son disciple, alors du moins il le fit avec éclat, l'efficace de la rédemption produisant des effets tout nouveaux. Chassant la crainte qu'il avait auparavant de l'envie des Juifs et du pouvoir des Romains, il s'en vint hardiment trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus (3), pour le descendre de la croix, et lui donner une sépulture honorable ; attestant qu'il était innocent et le vrai Fils de Dieu, et que cette vérité était établie par les miracles de sa vie et de sa mort.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Luc., XXIII, 50. — (2) *Ibid.*, 51. — (3) Marc., XV, 13.

2242. Pilate n'osa point refuser à Joseph ce qu'il demandait ; ainsi il lui permit de disposer du corps de Jésus comme il jugerait à propos. Ayant reçu cette permission, il sortit de la maison du juge et appela Nicodème, qui était aussi juste, et savant dans les lettres divines et humaines, comme on le peut inférer de ce qui arriva lorsqu'il alla, suivant le récit de saint Jean, trouver Jésus dans la nuit pour entendre sa doctrine (1). Ces deux saints personnages prirent courageusement la résolution de donner la sépulture à Jésus crucifié. Joseph prépara un linceul blanc pour l'envelopper (2), et Nicodème acheta environ cent livres de parfums (3), dont les Juifs avaient accoutumé de se servir pour embaumer les corps des personnes les plus distinguées. Ils se rendirent au Calvaire avec ces préparatifs et tous les instruments nécessaires, accompagnés de leurs serviteurs et de plusieurs gens pieux, en qui opérait aussi le sang du divin Crucifié, qui avait été répandu pour tous.

(1) Jean., III, 2. — (2) Matth., XXVII, 39. — (3) Jean., XIX, 39.

2243. Ils arrivèrent en présence de la bienheureuse Marie, qui se tenait plongée dans la plus profonde douleur au pied de la croix, avec saint Jean et les Marie. Et au lieu de la saluer, ils furent si touchés de ce triste spectacle, qu'ils restèrent quelque temps prosternés aux pieds de notre auguste Reine, et les uns et les autres au pied de la croix, sans pouvoir retenir leurs larmes ni proférer aucune parole. Ils ne cessèrent de gémir et de sangloter que lorsque notre invincible Princesse les releva de terre, les consola et les anima; et alors ils la saluèrent avec une humble compassion. La très prévoyante Mère les remercia de leur piété et de l'hommage qu'ils rendaient à leur Dieu et à leur Maître en donnant la sépulture à son très saint corps, et elle leur portait au nom du Seigneur la récompense de cette bonne œuvre. Joseph d'Arimathie dit à la bienheureuse Vierge : « Chère Dame, nous sentons déjà au fond de nos cœurs la douce et forte action de l'Esprit divin qui nous remplit de sentiments si tendres, que nous ne saurions ni les mériter ni les exprimer. » Aussitôt Joseph et Nicodème ayant quitté leurs manteaux, dressèrent eux-mêmes les échelles contre la croix, et y montèrent pour détacher le corps du Sauveur; et comme la glorieuse Mère en était fort proche, avec saint Jean et la Madeleine qui l'assistaient, Joseph craignit que la douleur de la divine peine ne se renouvelât si elle voyait déclouer le sacré corps, et si elle le touchait quand ils le descendraient. Il avertit donc l'apôtre de l'entraîner un peu à l'écart, afin de lui épargner cette nouvelle affliction. Mais saint Jean, qui connaissait mieux le cœur invincible de notre auguste Dame, lui répondit que dès le commencement de la Passion elle s'était trouvée présente à toutes les peines du Seigneur, et qu'elle ne le quitterait point jusqu'à la fin; parce qu'elle le révérait comme son Dieu, et l'aimait comme le Fils de ses entrailles.

2244. Ils la supplièrent néanmoins de vouloir bien se retirer un peu pendant qu'ils descendraient de la croix le corps de leur Maître. Mais la bienheureuse Vierge leur répondit : « Chers amis, puisque je me suis trouvée présente lorsqu'on a cloué mon très saint Fils sur la croix, permettez que je le sois quand on l'en détachera; car quoiqu'une chose si touchante doive de nouveau me déchirer le cœur, plus je la verrai de près, plus elle adoucira mes peines. » En conséquence de cette réponse, ils se disposèrent à descendre le corps du Sauveur. Ils commencèrent par lui ôter la couronne d'épines, et découvrirent par-là les profondes blessures qu'elles avaient faites à son chef sacré. Ils la descendirent avec beaucoup de vénération et de larmes, et la mirent entre les mains de sa très douce Mère. Elle la reçut à genoux, et l'adora avec une dévotion admirable, la baisant et l'arrosant de ses larmes; et elle la pressa si fort de ses lèvres, que quelques pointes y pénétrèrent. Elle pria le Père éternel de faire que ces épines, consacrées par le sang de son Fils, fussent tenues en grande vénération par les fidèles qui

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

auraient plus tard le bonheur d'en être dépositaires.

2245. Puis, à l'exemple de la divine Mère, saint Jean, la Madeleine, les Marie et d'autres femmes dévotes, et quelques fidèles qui se trouvaient là, adorèrent cette sainte couronne, ainsi que les clous que la bienheureuse Vierge avait également reçus et adorés la première. Quand on descendit le corps de notre adorable Sauveur, sa très sainte Mère voulant le recevoir se mit à genoux et étendit ses bras avec le linceul déplié; saint Jean était du côté de la tête, et la Madeleine du côté des pieds pour aider Joseph et Nicodème, et tous ensemble, les yeux baignés de larmes, le remirent avec le plus grand respect entre les bras de la plus tendre des mères. En ce moment elle se sentit également pénétrée de compassion et de joie; car la vue de ce Fils, le plus beau des enfants des hommes (1), alors couvert de plaies et défiguré, renouvela toutes les douleurs de son âme; mais si en le tenant dans ses bras, en le pressant contre son sein, elle souffrait quelque chose d'inexprimable, elle goûtait en même temps, par la possession de son trésor, des consolations et des douceurs qui satisfaisaient l'ardeur de son amour. Elle lui rendit le culte de la plus humble adoration en versant des larmes de sang. Après qu'elle l'eut adoré, tous les anges qui l'accompagnaient l'adorèrent aussi, sans toutefois que les assistants s'en aperçussent. Saint Jean à son tour adora le corps sacré de notre Rédempteur, et après lui tous les autres l'adorèrent, chacun selon son rang. Pendant cette adoration la très prudente Mère le tenait entre ses bras, assise par terre.

(1) Ps. XLIV, 3.

2246. Notre grande Reine agissait dans toutes ces circonstances avec tant de sagesse et de prudence, qu'elle était l'admiration des hommes et des anges; car ses discours toujours mesurés, étaient à la fois pleins d'une douce tendresse et d'une vive compassion pour ce divin objet, naguère si beau (1), de plaintes amoureuses et du sens le plus mystérieux. Elle appréciait la perte qu'elle venait de faire au de-là de toutes celles qui peuvent affliger les mortels. Elle attendrissait les cœurs et éclairait les âmes pour leur faire connaître le mystère qu'elle repassait en son esprit. Enfin elle présentait dans toute sa personne le modèle de la plus haute perfection; on y découvrait une humble majesté, et la sérénité de son visage n'était point altérée par l'indicible tristesse de son cœur. Calme au milieu de cette lutte de sentiments si divers, elle parlait à son bien-aimé Fils, au Père éternel, aux anges, aux assistants, et à tout le genre humain, pour la rédemption duquel Jésus avait bien voulu souffrir et mourir. Je n'entrerai pas dans de plus longs détails sur les actions et les discours de notre auguste Princesse dans ce cas; la piété chrétienne trouvera assez de matière pour s'y étendre, et il m'est d'ailleurs impossible de m'arrêter à chacun de ces vénérables mystères.

(1) Ps., XLIV, 3.

2247. Après que la Mère de douleurs eut gardé quelque temps le corps de son adorable Fils sur ses genoux, saint Jean et Joseph la supplièrent de leur permettre de l'ensevelir, parce qu'il était déjà fort tard. La très prudente Mère le leur permit, et le corps du Sauveur fut embaumé sur le même linceul dont nous avons parlé, et avec les aromates et les parfums que Nicodème avait achetés, et qui servirent tous à leur destination (1). On le mit ensuite dans un cercueil pour le porter au sépulcre. Notre auguste Princesse, qui était très attentive à tout, convoqua un grand nombre d'anges du ciel, afin qu'ils assistassent avec ceux de sa garde à la sépulture du corps de leur Créateur, et ils descendirent à l'instant sous des formes humaines, invisibles toutefois pour tous, excepté pour leur Reine. Une procession eut lieu, où se trouvaient les anges et les hommes : saint Jean, Joseph, Nicodème, et le centenier qui assista à la mort du Sauveur, et qui le reconnut pour le vrai Fils de Dieu, furent les quatre qui portèrent le sacré corps. La divine Mère

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

les suivait, accompagnée de Madeleine, des Marie et de quelques autres femmes dévotes ses disciples. A elles se joignirent beaucoup de fidèles qui, éclairés de la divine lumière, vinrent au Calvaire après le coup de lance. Tous se dirigèrent dans cet ordre, au milieu d'un profond silence et versant des larmes, vers un jardin qui était proche, et dans lequel Joseph avait un sépulcre neuf où l'on n'avait encore mis personne (2). Ils déposèrent dans ce sépulcre béni le sacré corps de Jésus. Et avant qu'on le fermât, sa très sainte Mère l'adora de nouveau. Après qu'elle lui eut rendu ce culte, les anges et les hommes adorèrent aussi leur Seigneur, puis l'on ferma le sépulcre avec une pierre qui était fort grande, comme le rapporte l'évangéliste (3).

(1) Jean., XIX, 40. — (2) Jean., XIX, 41. — (3) Matth., XXVII, 60.

2248. Aussitôt que le sépulcre de Jésus-Christ fut fermé, ceux qui s'étaient ouverts au moment de sa mort se fermèrent de nouveau, jusque-là ils s'étaient (mystère qui n'était pas le seul que renfermât ce prodige) pour ainsi dire tenus prêts à recevoir, par un heureux sort, le corps de leur Créateur incarné; ils ne pouvaient lui offrir que cet asile, lorsque les Juifs n'avaient point voulu, malgré ses bienfaits, le recevoir pendant sa vie. Plusieurs anges demeurèrent pour garder le sépulcre, par ordre de leur Reine, qui y laissait son trésor. Tous ceux qui avaient assisté à la sépulture du corps sacré du Sauveur, revinrent au Calvaire dans le même silence et le même ordre qu'ils avaient gardé en le quittant. La Maîtresse des vertus s'approcha de la sainte croix et l'adora avec une tendre dévotion. Saint Jean, Joseph et tous ceux qui s'étaient trouvés aux funérailles, lui rendirent ensuite le même culte. Le soleil s'était déjà couché, et notre auguste Princesse partit du Calvaire pour s'en retourner au cénacle, où ce saint cortège la suivit. Elle y entra avec saint Jean, les Marie et leurs compagnes; les autres prirent congé d'elle après lui avoir demandé sa bénédiction avec beaucoup de larmes. La très humble et très prudente Dame les remercia du service qu'ils avaient rendu à son très saint Fils, et de la consolation qu'elle en avait reçue, puis elle les renvoya comblés de bienfaits intérieurs, et tout attendris de sa douceur admirable et de sa profonde humilité.

2249. Les Juifs, confondus et troublés par ce qui se passait, allèrent chez Pilate le samedi matin (1), pour le prier de faire garder le sépulcre, disant que Jésus-Christ (qu'ils appelèrent ce séducteur) avait dit qu'il ressusciterait après trois jours, et que ses disciples pourraient bien dérober le corps et dire qu'il serait ressuscité. Pilate acquiesça à cette malicieuse prévoyance, il leur accorda les gardes qu'ils demandaient, et ils les mirent au sépulcre (2). Mais les perfides Juifs ne prétendaient qu'obscurcir l'événement qu'ils craignaient, comme on le découvrit depuis quand ils subornèrent les gardes pour leur faire dire que notre Seigneur Jésus-Christ n'était point ressuscité, mais que ses disciples l'avaient enlevé (3). Et comme il n'y a point de conseil contre le Seigneur (4), toutes ces précautions ne servirent qu'à mieux établir et divulguer la résurrection.

(1) Matth., XXVII, 62. — (2) *Ibid.*, 65. — (3) Matth., XXVIII, 13. — (4) Prov., XXI, 30.

Instruction que j'ai reçue de notre auguste Maîtresse.

2250. Ma fille, le coup de lance que mon très saint Fils reçut dans son sacré côté ne fut douloureux que pour moi; mais ses effets et ses mystères sont très doux pour les âmes saintes qui en savent goûter la douceur. J'en fus fort affligée, mais cette faveur mystérieuse est d'une grande consolation pour ceux qui en ont profité. Pour apprendre à y participer, vous devez considérer que mon Fils et mon Seigneur voulut, par le très ardent amour qu'il a pour les hommes, recevoir, outre les plaies des mains et des pieds, celle du côté, qui lui ouvrit le cœur,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

siège de l'amour, afin que les âmes entrassent, en quelque façon par cette porte pour goûter cet amour en le puisant à sa propre source, et que ce fût le lieu de leur refuge. Je veux que vous n'ayez point d'autre pendant votre exil, et que vous y fassiez votre demeure assurée tant que vous vivrez. C'est là où vous apprendrez les conditions et les lois de l'amour dans lequel vous m'imiterez, et où vous comprendrez que vous devez rendre des bénédictions pour les injures qui vous seront faites, à vous ou à vos proches, comme vous avez vu que je le faisais quand je fus moi-même percée du coup de lance que mon très saint Fils reçut au côté après sa mort. Je vous déclare, ma très chère fille, que vous ne sauriez rien faire de plus utile et de plus efficace pour acquérir la grâce du Très Haut que vous souhaitez. Et la prière que vous ferez en pardonnant les injures sera extrêmement profitable, non seulement pour vous, mais encore pour ceux qui vous auront offensée; car mon très saint Fils est tout touché quand il voit que les créatures l'imitent, en pardonnant à ceux qui les outragent et en priant pour eux, parce qu'ainsi elles participent à la très excellente charité qu'il a fait éclater sur la croix. Gravez dans votre cœur cette doctrine, et pratiquez-la pour m'imiter en la vertu que j'ai estimé le plus. Regardez par cette plaie le cœur de Jésus-Christ votre Époux, et considérez avec quelle tendresse, avec quelle générosité j'ai aimé en lui ses bourreaux et toutes les créatures.

2251. Méditez aussi sur la providence admirable du Très Haut, voyez combien elle est ponctuelle à secourir à temps les créatures qui l'invoquent dans leurs besoins avec une confiance véritable, comme sa divine Majesté le fit à mon égard, quand je me trouvai si affligée à cause de l'impuissance où j'étais de donner la sépulture à mon très saint Fils, selon mon obligation. Le Seigneur voulant me secourir dans cette nécessité, inspira à Joseph, à Nicodème et aux autres fidèles qui vinrent ensevelir son corps, les sentiments d'une pieuse charité. Et ces hommes justes me consolèrent tellement dans cette pénible circonstance, que le Très Haut ayant égard à cette bonne œuvre et à mes prières, les remplit d'ineffables influences de sa divinité; ils en furent favorisés tout le temps qu'ils employèrent à descendre de la croix le corps du Sauveur et à lui donner la sépulture; et dès lors ils furent renouvelés et éclairés pour pénétrer les mystères de la rédemption. Tel est l'ordre admirable que garde dans sa conduite la douce et forte Providence du Très Haut pour rendre certaines créatures dignes de récompense, elle en met d'autres dans l'affliction ; elle excite la pitié des personnes qui peuvent venir en aide aux nécessiteux, afin que leurs bienfaits et la prière des pauvres qui les reçoivent, leur attirent la grâce qu'elles ne mériteraient point si elles n'exerçaient ces œuvres charitables. Et le Père des miséricordes, qui nous inspire et nous facilite par ses secours la pratique d'une bonne œuvre, daigne accorder ensuite la récompense comme si elle nous était due en justice, parce que nous répondons à ses inspirations par la faible coopération que nous apportons de notre côté, quoique tout le bien qui se trouve en ce que nous faisons vienne de sa main libérale (1).

(1) Jacob., I, 17.

2252. Considérez aussi l'ordre très équitable de cette Providence en la justice qu'elle exerce, réparant les outrages que l'on reçoit avec patience. Ainsi, mon très saint Fils ayant souffert une mort pleine d'opprobres, le Très Haut ordonna aussitôt qu'il fût enseveli avec honneur, et suscita une foule de personnes qui le reconnurent pour le vrai Dieu et le Rédempteur véritable, et qui déclarèrent ouvertement qu'il était saint, innocent et juste; et il fit qu'au moment même où ses bourreaux venaient de le crucifier avec tant d'ignominie, il fût adoré comme le vrai Fils de Dieu ; et que ses propres ennemis confondus sentissent intérieurement l'horreur du crime qu'ils avaient commis en le persécutant. Quoiqu'ils n'aient pas tous profité de sa bonté, ces bienfaits n'en furent pas moins des effets de l'innocence et de la mort du Seigneur. Je contribuai aussi par mes prières à le faire connaître et révéler des secrets serviteurs qu'il s'était choisis.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

CHAPITRE XXV.

Comment notre auguste Reine consola saint Pierre et les autres apôtres. — La prudence avec laquelle elle agit après la sépulture de son fils. — Comment elle vit descendre son âme très sainte dans les limbes des saints Pères.

2253. La plénitude de la sagesse qui éclairait l'entendement de la bienheureuse Marie, la rendait attentive à tout ; de sorte que, même au milieu de ses douleurs, elle prévoyait et ordonnait toujours ce qu'il fallait faire selon les temps et les circonstances, sans oublier ni négliger quoi que ce fût. Et par cette prudence céleste elle pratiquait ce que toutes les vertus ont de plus saint et de plus parfait. Après les funérailles de notre Seigneur Jésus-Christ, elle se retira, comme on l'a vu plus haut, dans la maison du Cénacle. Et se trouvant dans la salle où les cènes furent célébrées, avec saint Jean, les Marie et quelques autres saintes femmes qui avaient suivi le Seigneur depuis son départ de la Galilée, elle s'adressa à elles et à l'apôtre, et les remercia avec une profonde humilité et avec beaucoup de larmes, de la fidélité avec laquelle elles l'avaient accompagnée durant toute la Passion de son bien-aimé Fils; elle leur promit en son nom la récompense de leur constante piété et de leur sainte affection, et s'offrit encore à être leur servante et leur amie. Saint Jean et ces saintes femmes lui rendirent des actions de grâces pour cette grande faveur, lui baisèrent les mains et lui demandèrent sa bénédiction. Ils la prièrent aussi de reposer un peu et de prendre quelque nourriture. Mais notre auguste Reine leur répondit : Tout mon repos et toute ma nourriture consistent à voir mon Fils et mon Seigneur ressuscité. Satisfaites, vous autres, vos besoins comme il convient, pendant que je me retirerai auprès de mon Fils.

2254. Elle alla aussitôt dans sa retraite accompagnée de saint Jean, et s'y trouvant seule avec lui, elle se mit à genoux et lui dit : « Il ne faut pas que vous oubliiez les paroles que mon très saint Fils nous a adressées du haut de la croix. Il a bien voulu, par sa divine bonté, vous désigner pour mon fils, et moi pour votre mère. Vous êtes prêtre du Très Haut, et à raison de votre éminente dignité, il est juste que je vous obéisse dans toute ma conduite ; c'est pourquoi je veux que dès maintenant vous me prescriviez ce que je devrai faire; car j'ai toujours été servante, et toute ma joie consiste à obéir jusqu'à la mort. » Ce disant, notre auguste princesse versa beaucoup de larmes. Et l'apôtre, sans pouvoir retenir les siennes, lui répondit : « Chère Dame, Mère de mon Rédempteur, c'est moi qui dois vous être soumis; car le nom de fils ne marque aucune autorité, mais plutôt l'obligation rigoureuse d'obéir à sa mère ; et Celui qui m'a fait prêtre vous a choisie pour être sa Mère, et s'est soumis à votre volonté (1), quoiqu'il fût le Créateur de l'univers. Il est bien juste que je vous obéisse aussi, et que je fasse tous mes efforts pour remplir dignement la charge qu'il m'a confiée de vous servir comme fils ; et pour m'acquitter de mes devoirs en cette qualité, je voudrais être plus ange qu'homme. » Cette réponse de l'apôtre fut très sage, mais elle ne fut pas assez convaincante pour vaincre l'humilité de la Mère des vertus, qui répartit humblement : « Mon fils Jean, toute ma satisfaction sera de vous obéir comme au chef, puisque vous l'êtes. Dans cette vie passagère, je dois toujours avoir un supérieur auquel et ma volonté et mes sentiments soient soumis; c'est pour cela que vous êtes ministre du Très Haut, et, comme fils, vous me devez cette consolation dans ma pénible

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

solitude. » Saint Jean répondit : « Ma Mère, que votre volonté soit faite, car en elle je trouverai toute ma sûreté. » Et sans plus de réplique, la divine Mère lui demanda la permission de demeurer seule dans la méditation des mystères de son très saint Fils, et le pria d'aller chercher quelque nourriture pour les femmes qui l'accompagnaient, de les assister et de les consoler. Elle en excepta seulement les Marie, parce qu'elles désiraient persévérer dans le jeûne jusqu'à ce qu'elles eussent vu le Seigneur ressuscité, et elle recommanda à saint Jean de leur laisser satisfaire leur dévotion.

(1) Luc., II, 51.

2255. Saint Jean alla consoler les Marie, et exécuta l'ordre que la Reine du ciel lui avait donné. Et après qu'il eut pourvu aux besoins de ces pieuses femmes, elles se retirèrent, et consacrèrent cette nuit à de douloureuses méditations sur la Passion et sur les mystères du Sauveur. La bienheureuse Marie agissait avec cette prudence divine, pratiquant l'obéissance, l'humilité, la charité, et prévoyant tout ce qui était nécessaire avec une ponctualité merveilleuse, quoiqu'elle fût plongée dans la plus amère désolation. Elle prit soin de ses pieuses disciples sans s'oublier elle-même, et sans négliger ce qui regardait sa plus grande perfection. Tout en approuvant l'abstinence des Marie comme étant plus fortes et plus ferventes en amour, elle prévint les besoins de celles qui étaient plus faibles. Elle avertit l'apôtre de ce qu'il devait faire à son égard, et se montra en tout la Maîtresse de la perfection et la Reine de la grâce. Telle fut sa conduite au moment où les eaux de la tribulation étaient débordées sur son âme (1). Car, une fois seule dans sa retraite, elle donna libre cours aux sentiments douloureux qui agitaient tout son être, et laissa ses puissances intérieures et extérieures s'abîmer dans l'amertume de son cœur, se représentant les images de tous les mystères de la mort ignominieuse de son très saint Fils; de ceux de sa vie, de sa prédication et de ses miracles, du prix infini de la rédemption des hommes, de l'Église nouvelle qu'il avait établie, ornée d'une merveilleuse beauté; enrichie de ses sacrements et de tous les trésors de sa grâce, du bonheur incompréhensible de tout le genre humain, racheté avec tant d'abondance et de gloire, de la félicité certaine réservée aux prédestinés, et de la perte effroyable des réprouvés, qui se rendraient volontairement indignes de la gloire éternelle que son Fils leur avait méritée.

(1) Ps. LXVIII, 1.

2256. L'auguste Vierge passa toute la nuit dans la considération de ces sublimes mystères,, pleurant et gémissant, louant et glorifiant les œuvres de son Fils, sa Passion, ses jugements impénétrables, et d'autres ineffables secrets de la divine sagesse et de la providence du Seigneur ; elle les repassait tous dans son esprit, et les pénétrait comme l'unique Mère de la véritable sagesse ; s'entretenant tantôt avec les saints anges, et tantôt avec le Seigneur lui-même, de ce que sa divine lumière lui en faisait connaître intérieurement. Le samedi matin, un peu après quatre heures, saint Jean alla voir la Mère affligée avec le désir de la consoler. Et s'étant mise à genoux, elle le pria de lui donner sa bénédiction comme prêtre et comme son supérieur. Le nouveau fils la lui demanda à son tour avec beaucoup de larmes, et ils se la donnèrent réciproquement. Notre grande Reine l'engagea à parcourir immédiatement la ville, où il ne tarderait pas à rencontrer saint Pierre, qui venait la chercher ; elle lui dit de l'accueillir avec cordialité, de le consoler et de le mener en sa présence; et d'en faire de même à l'égard des autres apôtres qu'il rencontrerait, leur donnant l'espérance du pardon, et leur promettant son amitié. Saint Jean sortit du Cénacle, et quelques instants après il rencontra saint Pierre tout confus et tout baigné de larmes, qui se rendait en tremblant auprès de notre auguste Reine. Il venait de la grotte, où il avait pleuré son renoncement ; l'évangéliste le consola, et l'encouragea par la promesse qu'il lui fit de la part de la divine Mère. Ils cherchèrent tous deux les autres apôtres;

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ils en trouvèrent quelques-uns, et ils allèrent ensemble au Cénacle, où était leur véritable remède. Pierre se présenta tout seul le premier à la Mère de la grâce, et se jetant à ses pieds, il dit, le cœur pénétré d'une profonde douleur : « J'ai péché, Vierge sainte, j'ai péché devant mon Dieu, j'ai offensé mon Maître, et vous aussi. Il ne lui fut pas possible d'en dire davantage, tant il était suffoqué par les soupirs, par les larmes, et par les sanglots que lui arrachait le souvenir de son infidélité.

2257. La bienheureuse Marie voyant dans Pierre prosterné à la fois le pécheur repentant de sa faute récente et le chef de l'Église, choisi de son très saint Fils pour être son vicaire, ne crut pas convenable de se prosterner elle-même aux pieds du pasteur, qui avait si peu de temps auparavant renié son Maître; mais dans son humilité, elle ne savait non plus se résoudre à ne point lui rendre l'hommage qui était dû à sa dignité. Pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre de ses devoirs, elle jugea qu'elle pouvait l'honorer par un acte extérieur, en lui en dissimulant le motif. Ainsi elle se mit à genoux, voulant lui témoigner son respect; mais elle lui dit en même temps, pour cacher son intention : « Demandons pardon de votre péché à mon Fils et votre Maître. » Elle pria Dieu et encouragea l'apôtre, le fortifiant dans l'espérance, et lui représentant les miséricordes dont le Seigneur avait usé envers les pécheurs convertis, et l'obligation qu'il avait, comme chef du collège des apôtres, de confirmer les autres dans la foi par son exemple. C'est par des exhortations semblables, toutes pleines de force et de douceur, qu'elle affermit Pierre dans l'espérance du pardon. Les autres apôtres se présentèrent à leur tour devant la très pure Marie, et se prosternant aussi à ses pieds, lui demandèrent pardon de la lâcheté avec laquelle ils avaient abandonné son très saint Fils dans sa Passion. Ils pleurèrent amèrement leur péché, et la présence de la bienheureuse Vierge, qui leur montrait une tendre compassion, augmentait la vivacité de leur repentir, car il éclatait sur son visage une vertu si admirable, qu'elle produisait en eux de divins effets de contrition de leurs péchés, et d'amour pour leur adorable Maître. Notre auguste Princesse les releva et les encouragea, en leur promettant le pardon qu'ils souhaitaient, et son intercession pour le leur obtenir. Ils commencèrent ensuite, chacun selon son rang, à lui raconter ce qui leur était arrivé dans leur fuite, comme si notre Reine en eût ignoré quelque chose. Elle les écouta avec bonté, prenant occasion de ce qu'ils disaient pour leur parler au cœur, les confirmer dans la foi de leur Rédempteur, et rallumer en eux son divin amour. La très pure Marie vint efficacement à bout de tout cela, car ils la quittèrent animés de ferveur et justifiés par de nouveaux accroissements de grâce.

2258. La bienheureuse Mère passa une partie du samedi dans ces saints entretiens. Et quand le soir vint, elle se retira une seconde fois, laissant les apôtres renouvelés en esprit, pleins de consolation et de joie du Seigneur, mais toujours profondément touchés de la Passion de leur Maître. De son côté, notre divine Reine s'appliqua à considérer ce que l'âme très sainte de son Fils faisait depuis qu'elle était sortie de son corps sacré. Elle sut alors que cette âme de Jésus-Christ, unie à la Divinité, descendait dans les limbes des saints patriarches, pour les tirer de cette prison souterraine, où ils étaient retenus depuis le premier juste qui mourut dans le monde, attendant la venue du Rédempteur universel des hommes. Pour exposer, ce mystère, qui est un des articles de la très sainte humanité de notre Seigneur Jésus-Christ, il me paraît utile de donner ici les notions que j'ai reçues sur les limbes, et sur leur situation. Or je dis que la terre a deux mille cinq cent deux lieues de diamètre, passant par le centre d'une superficie à l'autre; et jusqu'au demi diamètre, qui est le centre, il y en a mille deux cent cinquante et une; et l'on doit mesurer la circonférence de ce globe par rapport au diamètre. L'enfer des damnés se trouve dans le centre comme dans le cœur de la terre; c'est un abîme, un chaos qui contient plusieurs gouffres ténébreux, où les peines sont différentes, mais toutes effroyables et terribles ; et tous ces gouffres forment un globe, qui est fait à peu près comme un vase d'une dimension

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

immense, dont l'orifice est fort large. Les démons et tous les damnés étaient dans cet horrible lieu de confusion et de tourments, et ils y seront pendant toute l'éternité, tant que Dieu sera Dieu ; car dans l'enfer il n'y a point de rédemption.

2259. A l'un des côtés de l'enfer se trouve le purgatoire, où les âmes des justes se purifient, lorsque pendant cette vie elles n'ont pas entièrement satisfait pour leurs péchés; et qu'elles n'en sont pas sorties assez pures pour pouvoir arriver aussitôt à la vision béatifique. Cet antre est fort grand aussi, mais il l'est beaucoup moins que l'enfer; et quoiqu'il y ait de grandes peines dans le purgatoire, elles ne ressemblent point à celles de l'enfer des damnés. A l'autre côté se trouvent les limbes, qui sont divisés en deux parties. L'une est destinée aux enfants qui meurent sans avoir reçu le baptême, avec le seul péché originel, et sans avoir volontairement fait aucune œuvre ni bonne ni mauvaise. L'autre était la demeure des âmes des justes qui avaient déjà expié leurs péchés, mais qui ne pouvaient entrer dans le ciel ni jouir de Dieu jusqu'à ce qu'eût eu lieu la rédemption des hommes, et que notre Sauveur Jésus-Christ eût ouvert les portes du paradis (1), que le péché d'Adam avait fermées. Cet antre des limbes est aussi plus petit que l'enfer; il n'a aucune communication avec lui, et l'on n'y souffre point les peines du sens comme dans le purgatoire; car les âmes y arrivent après avoir été purifiées de leurs souillures dans le même purgatoire; elles n'étaient que privées, de la vision béatifique, que soumises à la peine du dam ; c'est là que se trouvaient tous ceux qui étaient morts en état de grâce, jusqu'à ce que le Sauveur mourût. C'est là que descendit son âme très sainte unie à la Divinité, comme nous l'exprimons, quand nous disons qu'il est descendu aux enfers, quoique les limbes et le purgatoire aient d'autres noms particuliers; car ce nom d'enfer est généralement appliqué à tous ces lieux souterrains, quoique communément parlant nous entendions par ce nom le lieu où se trouvent les démons et les damnés, ainsi que par le, nom de ciel nous entendons ordinairement l'empyrée où sont les saints, et où ils demeureront toujours, comme les damnés dans l'enfer. Après le jugement universel il n'y aura que le ciel et l'enfer qui soient habités; en effet, le purgatoire ne sera plus nécessaire, et les enfants sortiront aussi des limbes, et passeront dans une autre demeure.

(1) Matth., XXV, 41.

2260. L'âme très sainte de notre Seigneur Jésus-Christ arriva aux limbes accompagnée d'une multitude innombrable d'anges, qui célébraient les louanges de leur Roi victorieux et triomphant, et lui rendaient honneur et gloire. Et pour représenter sa grandeur et sa majesté, ils commandaient aux portes de cette ancienne prison de s'ouvrir, afin de laisser entrer le Roi de gloire et le Seigneur des armées, qui est puissant dans les combats (1). En vertu de ce commandement quelques rochers du chemin se brisèrent, quoique cela ne fût pas nécessaire pour l'entrée du Roi et de sa milice céleste, qui n'était composée que d'esprits doués d'une merveilleuse subtilité. Par la présence de l'âme très sainte de notre Rédempteur, cet antre ténébreux fut changé en ciel; il se trouva inondé des plus vives splendeurs; les âmes des justes qui y étaient furent béatifiées par la claire vision de la Divinité, et dans un instant elles passèrent de l'état d'une si longue attente à la possession éternelle de la gloire, et des ténèbres à la lumière inaccessible, dont elles jouissent maintenant. Elles reconnurent leur vrai Dieu et leur Rédempteur véritable, lui rendirent des actions de grâces, et le louèrent par de nouveaux cantiques, disant : *L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la divinité, la puissance et la force* (2). *Vous nous avez rachetés, Seigneur, par votre sang, de toute tribu, de tout peuple et de toute nation. Vous avez fait que nous soyons un royaume pour notre Dieu, et nous régnerons* (3). *Seigneur, la puissance, l'empire et la gloire de vos œuvres vous appartiennent.* Au même moment sa divine Majesté ordonna aux anges de tirer du purgatoire toutes les armes

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

qui y souffraient; et à l'instant elles furent menées en sa présence. Et comme pour les prémices de la rédemption des hommes, elles furent toutes délivrées par le Rédempteur lui-même des peines qu'elles y devaient souffrir encore, et furent glorifiées par la vision béatifique, comme les autres âmes des justes. De sorte que, ce jour-là les deux prisons, les limbes et le purgatoire, se trouvèrent désertes à la suite de la visite du souverain Roi.

(1) Ps. XXIII, 7 et 8. — (2) Apoc., V, 12. — (3) *Ibid.* 9.

2261. Ce jour ne fut terrible que pour l'enfer des damnés, car le Très Haut fit que tous ces malheureux connussent et sentissent la descente du Rédempteur dans les limbes, et que les saints Pères et les justes connussent aussi la terreur que ce mystère causait aux damnés et aux démons. Ceux-ci étaient atterrés, écrasés sous le poids d'une oppression semblable à celle qu'ils avaient subie sur le Calvaire, comme je l'ai rapporté plus haut, et lorsqu'ils entendirent (en leur manière de parler et d'entendre) la voix des anges qui allaient aux limbes devant leur Roi, ils furent saisis d'un nouveau trouble et d'un nouvel effroi, et ils se cachaient dans les plus profondes cavernes de l'enfer, comme des serpents que l'on poursuit. Les damnés furent accablés d'un surcroît de confusion, reconnaissant avec un plus grand désespoir l'erreur qui leur avait fait perdre le fruit de la rédemption dont les justes avaient su profiter. Et comme Judas et le mauvais larron étaient récemment arrivés dans l'enfer, où ils souffraient beaucoup plus que les autres, leurs tourments s'accrurent encore en ce moment, car les démons redoublèrent contre eux de fureur. Ces esprits rebelles résolurent, autant qu'il dépendrait d'eux, de persécuter et de tourmenter davantage les chrétiens qui feraient profession de la foi catholique, et de punir plus cruellement ceux qui l'abjureraient ou qui transgresseraient la loi du Seigneur, parce qu'ils jugeaient que ceux-là méritaient un châtiment plus rigoureux que les infidèles à qui la foi n'aurait pas été annoncée.

2262. La grande Reine de l'univers étant dans sa retraite, eut connaissance de tous ces mystères et de plusieurs autres secrets que je ne puis déclarer. Et quoique cette vision particulière excitât une joie ineffable dans la partie supérieure de son âme où elle la recevait, cette joie ne se communiqua pas à ses sens corporels, comme cela eût pu naturellement arriver. Au contraire, lorsque la bienheureuse Vierge s'aperçut qu'elle commençait à s'étendre jusqu'à la partie inférieure de son âme, elle pria le Père éternel de suspendre cet écoulement, parce qu'elle ne voulait point jouir en son corps, tant que celui de son très saint Fils se trouverait dans le sépulcre et ne serait point glorifié. La très prudente Mère témoigna par-là le grand amour qu'elle avait pour son adorable Fils, comme la plus vive et la plus parfaite image de cette humanité déifiée; et c'est à cause de sa fidélité incomparable qu'il lui fut donné de souffrir de mortelles angoisses dans son corps, tandis que son âme surabondait de joie, comme il arriva à notre Sauveur Jésus Christ. Durant cette vision elle fit des cantiques de louanges, célébrant ce mystérieux triomphe, et glorifiant la très douce et très sage providence du Rédempteur, qui comme un Père plein de tendresse et comme un Roi Tout Puissant, voulut lui-même descendre pour prendre possession de ce nouveau royaume que son Père lui avait remis, et voulut en racheter les habitants par sa présence, afin qu'ils commençassent, avant de le quitter, à jouir de la récompense qu'il leur avait méritée. L'accomplissement de ces hauts desseins et de plusieurs autres qui lui furent révélés la transportait d'allégresse, et c'est pourquoi elle exaltait le nom du Seigneur comme Coadjutrice et comme Mère de l'adorable Triomphateur.

Instruction que j'ai reçue de la Reine du ciel.

2263. Ma fille, méditez les enseignements que contient ce chapitre, ils vous sont

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

directement applicables et très nécessaires dans l'état où vous a placé le Très Haut, et eu égard à ce qu'il demande de vous afin que vous correspondiez à son amour. Or, ce qu'il demande de vous, c'est que parmi les embarras des créatures, soit comme supérieure, soit comme inférieure, soit en commandant, soit en obéissant, vous ne perdiez jamais, malgré toutes les occupations extérieures, la vue du Seigneur dans la partie supérieure de votre âme, et que vous ne détourniez jamais vos regards de la lumière du Saint-Esprit, qui vous assistera pour vous disposer à recevoir ses continuelles communications; car mon très saint Fils veut trouver dans la solitude de votre cœur ces voies cachées au démon et fermées aux passions, qui conduisent dans le sanctuaire où n'entre que le souverain Prêtre (1), et où l'âme jouit des secrets et saints embrassements du divin Époux, lorsque entièrement dégagée des choses terrestres, elle lui prépare le lieu sacré de son repos. C'est là où vous trouverez votre Seigneur favorable, le Très Haut libéral, votre Créateur miséricordieux, votre Rédempteur et votre Époux plein de douceur et d'amour; vous n'y craignez point la puissance des ténèbres ; ni les effets du péché, qui ne pénètrent point jusqu'à cette région de lumière et de vérité. Mais ce qui détruit ces voies divines, est l'amour déréglé pour ce qui est visible, c'est la négligence à garder la loi du Seigneur; ce qui suffit pour les obstruer, c'est le moindre désordre des passions ou le plus petit soin inutile, c'est surtout l'inquiétude de l'âme et le trouble intérieur; car pour y marcher, il faut que le cœur soit pur et libre de ce qui n'est point vérité et lumière.

(1) Hebr., IX, 7.

2264. Vous avez bien compris et expérimenté cette doctrine, je n'ai cessé de vous la manifester dans ma conduite comme dans un clair miroir. Vous avez su de quelle manière je me suis comportée dans les douleurs et dans les afflictions de la Passion de mon très saint Fils; avec quel zèle je m'occupai des apôtres et des préparatifs de la sépulture, comment j'assistai les saintes femmes et comment j'agis tout le reste de ma vie, conciliant toujours ces choses extérieures avec les opérations de mon âme, sans que les unes empêchassent les autres. Or, pour m'imiter en cela, comme je veux que vous le fassiez, il faut que ni la fréquentation inévitable des créatures, ni les occupations de votre état, ni les peines de la vie passagère, ni les tentations et la malice du démon puissent détourner votre attention et troubler votre intérieur. Et je vous avertis, ma très chère fille, que si vous n'êtes très soigneuse sur cet article, vous perdrez beaucoup de temps, vous vous priverez d'une infinité de faveurs extraordinaires, vous frustrerez les très hautes et très saintes fins du Seigneur, et vous nous contristerez moi et les anges, car nous voulons tous que votre conversation soit avec nous ; vous perdrez aussi par cette négligence la tranquillité de votre esprit, la consolation de votre âme, plusieurs degrés de grâce, les accroissements de l'amour divin que vous souhaitez, et enfin une très grande récompense dans le ciel. Vous voyez par-là combien il vous importe d'être attentive à mes avis, et de m'obéir en ce que je vous enseigne avec un amour maternel. Faites-y réflexion, ma fille, et gravez dans votre cœur mes paroles, afin que vous les mettiez en pratique par mon intercession et avec la grâce du Très Haut. Tâchez aussi de m'imiter en la fidélité de l'amour avec lequel je refusai, afin d'imiter mon adorable Maître, le soulagement que mes sens corporels auraient pu recevoir, tout en le remerciant de son secours ainsi que de la faveur qu'il fit aux justes des limbes, lorsque son âme très sainte y descendit pour les racheter et les combler de joie par sa présence; car toutes ces merveilles furent les effets de son amour infini.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

CHAPITRE XXVI.

La résurrection de notre Sauveur Jésus-Christ, et son apparition à sa très sainte Mère avec les saints Pères des limbes.

2265. L'âme très sainte de notre Rédempteur Jésus-Christ demeura dans les limbes depuis les trois heures et demie du vendredi au soir jusqu'aux trois heures du matin du dimanche suivant. Alors elle retourna victorieuse au sépulcre, accompagnée des mêmes anges qui l'escortaient dans sa descente aux limbes, et des saints qu'elle tira de ces prisons souterraines, comme les dépouilles que sa victoire lui avait acquises et les trophées de son glorieux triomphe, laissant ses ennemis rebelles dans l'abattement et l'effroi. Il y avait au sépulcre beaucoup d'autres anges qui le gardaient pour faire honneur au sacré corps uni à la Divinité. Et quelques-uns d'eux avaient recueilli par l'ordre de leur Reine les reliques du sang que son très saint fils versa, les lambeaux de chair qu'on lui fit tomber de ses plaies, les cheveux qu'on lui arracha, et tout le reste qui contribuait à la parfaite intégrité de son humanité sainte, la très prudente Mère songea à tout. Les anges gardaient précieusement ces reliques, chacun d'eux s'estimant fort heureux de la part qui lui était échue. En premier lieu les saints Pères virent le corps de leur Rédempteur tout blessé, déchiré et défiguré par la cruauté des Juifs. Les patriarches, les prophètes et tous les autres saints le reconnurent dans ce pitoyable état, l'adorèrent et déclarèrent de nouveau que le Verbe incarné s'était véritablement chargé de nos infirmités et de nos douleurs (1), et qu'il avait surabondamment payé notre dette et satisfait à la justice du Père éternel pour ce que nous avions mérité, étant lui-même très innocent et sans aucun péché. C'est là où nos premiers parents, Adam et Ève, apprécièrent les ravages que leur désobéissance avait causés dans le monde, combien en avait coûté la réparation, et l'immense bonté, la miséricorde infinie du Rédempteur. Les patriarches et les prophètes virent accomplies leurs prédictions et les espérances qu'ils avaient eues dans les promesses du Très Haut. Et comme ils sentaient en la gloire de leurs âmes l'effet de la rédemption abondante, ils en louèrent de nouveau le Tout Puissant et le Saint des saints, qui l'avait opérée avec un ordre si merveilleux de sa sagesse.

(1) Isa., LIII, 4.

2266. Les anges restituèrent ensuite au corps sacré toutes les reliques qu'ils avaient recueillies, le rétablissant dans son intégrité naturelle, et cela se fit en présence de tous les saints qui étaient sortis des limbes. Au même instant l'âme très sainte du Seigneur se réunit à son corps, et lui donna la vie et la gloire immortelle. Et quittant le linceul et les parfums avec lesquels on l'avait enseveli (1), il fut revêtu des quatre dons de gloire, la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la subtilité. Ces dons rejaillirent de la gloire immense de l'âme de notre Seigneur Jésus-Christ sur son corps déifié. Et quoiqu'il eût dû les recevoir au moment même de la conception, comme un apanage et comme une attribution naturelle, puisque dès lors son âme très sainte fut glorifiée, et que toute cette humanité très innocente était unie à la Divinité, il est vrai qu'ils furent alors suspendus et ne rejaillirent point sur le sacré corps, afin que restant passible il pût nous mériter notre gloire en se privant de celle de son corps, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Mais en la résurrection ces dons lui furent rendus avec justice, dans le degré et dans la proportion qui répondait à la gloire de l'âme et à l'union de l'âme avec la Divinité. Et comme la gloire de l'âme très sainte de notre Sauveur Jésus-Christ est incompréhensible et ineffable, de même il est impossible de bien exprimer par nos faibles paroles et par aucun exemple la gloire et les

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

dons de son corps déifié, car par rapport à sa pureté, le cristal est obscur. La clarté dont il resplendissait surpasse celle des autres corps glorieux, comme le jour surpasse la nuit, et plus que l'éclat de mille soleils ne surpasserait celui d'une seule étoile; et parvint- on à réunir en une seule créature les beautés de toutes les autres, elle paraîtrait difforme auprès de lui ; aussi n'y a-t-il rien en tout ce qui est créé qui puisse lui être comparé.

(1) Jean., XIX, 40.

2267. L'excellence de ces dons surpassa de beaucoup en la résurrection la gloire qu'ils communiquèrent en la transfiguration et en d'autres occasions où notre Seigneur Jésus-Christ se transfigura, comme on l'a vu dans le cours de cette histoire; car alors il la reçut en passant et proportionnellement à la fin pour laquelle il se transfigurait; mais en la résurrection il l'eut avec plénitude pour en jouir éternellement. Par l'impassibilité le corps sacré devint inaltérable. Par la subtilité il fut tellement purifié de ce qu'il avait de terrestre, qu'il pouvait pénétrer les autres corps sans aucune résistance, comme s'il eût été un pur esprit; et c'est ainsi qu'il pénétra la pierre du sépulcre sans la déplacer et sans la briser, en la manière dont il était sorti du sein virginal de sa très pure Mère. L'agilité l'affranchit du poids de la matière au point qu'il surpassait la libre activité des anges ; et il pouvait par lui-même se transporter plus rapidement qu'eux d'un lieu à un autre, comme il le fit quand il se montra aux apôtres et en d'autres occasions. Les sacrées plaies qui le défiguraient auparavant parurent aux pieds, aux mains et au côté si brillantes, qu'elles rehaussaient sa beauté ravissante comme du trait caractéristique le plus admirable. Notre Sauveur sortit du sépulcre revêtu de toute cette beauté et de toute cette gloire. Et en présence des saints et des patriarches qu'il avait tirés des limbes, il promit à tout le genre humain la résurrection universelle, comme un effet de la sienne, en la même chair et dans le même corps de chacun des mortels; et aux justes leur future glorification dans leur chair et dans leur corps. Pour gage de cette promesse de la résurrection universelle, sa divine Majesté ordonna aux âmes de beaucoup de saints qui se trouvaient présentes, de s'unir à leurs corps et de les ressusciter à une vie immortelle. Cet ordre divin fut aussitôt exécuté, et alors eut lieu la résurrection des corps dont saint Matthieu prévenant le mystère fait mention dans son Évangile (1); entre autres, de ceux de sainte Anne, de saint Joseph, de saint Joachim et de quelques anciens Pères et patriarches qui se distinguèrent le plus en la foi et en l'espérance de l'incarnation, et qui la demandèrent avec le plus d'ardeur au Très Haut. Et en récompense de leur ferveur et de leurs saints désirs, ils obtinrent par avance la résurrection et la gloire de leurs corps.

(1) Matth., XXVII, 52.

2268. Oh ! combien ce Lion de Juda, ce fils de David paraissait déjà puissant, admirable, victorieux et fort (1) ! Jamais personne ne sortit du sommeil aussi vivement que Jésus-Christ de la mort. A sa voix impérieuse, les ossements desséchés et dispersés de ces vieux morts se rapprochèrent aussitôt, et la chair qui était réduite en poussière, se renouvela et s'unit aux os pour reconstituer son être primitif, mais perfectionné par les dons de gloire que le corps reçut de l'âme glorifiée qui lui donna la vie. Tous ces saints ressuscitèrent dans un instant avec leur Rédempteur, et parurent plus clairs et plus resplendissants que le soleil; beaux, transparents, légers, capables de le suivre partout; et par leur bonheur ils nous ont confirmés dans l'espoir que nous verrions notre Rédempteur dans notre propre chair, et que nous le contemplerions de nos propres yeux comme Job l'a prédit pour notre consolation (2). La grande Reine du ciel pénétrait tous ces mystères, et y participait par la vision qu'elle avait dans le Cénacle. Au moment même où l'âme très sainte de Jésus-Christ entra dans son corps et lui donna la vie, celui de sa très pure Mère reçut la joie qui était suspendue dans son âme jusqu'à la résurrection

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de cet adorable Seigneur, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent. Ce bienfait fut si excellent, qu'elle en fut toute transformée, et elle passa incontinent de la désolation où elle était à une céleste consolation, et de la tristesse à une joie ineffable. Il arriva que dans cette circonstance l'évangéliste saint Jean l'alla voir pour la consoler dans son amère solitude, comme il l'avait fait le jour précédent; mais il fut agréablement surpris de trouver entourée des splendeurs de la gloire, celle qui naguère était presque méconnaissable à cause de son affliction. Le saint apôtre l'ayant considérée avec admiration et avec un profond respect, crut que le Seigneur devait être déjà ressuscité, puisque sa divine Mère recevait tant de consolation qu'elle en était toute renouvelée.

(1) Ps. III, 6. — (2) Job., XIX, 26.

2269. Par cette nouvelle joie et par, les opérations si divines que l'âme de notre auguste Princesse produisait dans la vision de tous ces mystères si sublimes, elle commença à se disposer à la prochaine apparition de son Fils ressuscité. Et au milieu des cantiques de louanges et des prières quelle faisait, elle sentit tout à coup, outre la joie qu'elle avait, quelque chose d'extraordinaire, je ne sais quelle consolation céleste, qui répondait d'une manière merveilleuse aux douleurs et aux peines intérieures qu'elle avait souffertes dans la Passion; ce bienfait était tout différent et fort au-dessus de la joie qui rejaillissait de son âme sur son corps comme un écoulement naturel. Après ces admirables effets, elle reçut une autre grâce qui lui fit goûter des faveurs divines qui étaient toutes nouvelles. Alors elle sentit s'opérer en elle une nouvelle infusion de sentiments et de lumières qui précèdent la vision béatifique, et que je ne décris point ici, parce que je l'ai déjà fait lorsque j'ai traité de cette matière dans la première partie. J'ajoute seulement que notre incomparable Reine reçut ces bienfaits dans cette occasion d'une manière plus excellente et avec plus d'abondance que dans les autres rencontres, parce que la Passion de son très saint Fils et les mérites qu'elle y acquit avaient précédé, et son Fils Tout Puissant lui donnait une consolation qui répondait à la grandeur des peines qu'elle avait souffertes.

2270. La bienheureuse Marie étant ainsi préparée, notre Sauveur Jésus-Christ ressuscité et glorieux entra accompagné de tous les saints et de tous les patriarches qu'il avait tirés des limbes. La très humble Reine se prosterna et adora son très saint Fils, et le Seigneur la releva lui-même. Et par cette faveur, beaucoup plus grande que celle que demandait la Madeleine en souhaitant toucher les sacrées plaies de Jésus-Christ (1), la Mère Vierge reçut un bienfait extraordinaire qu'elle seule put mériter comme exempte de la loi du péché. Et quoique ce ne fût pas le plus grand de ceux dont elle fut favorisée dans cette occasion, elle n'eût pas été capable de le recevoir si elle n'eût été soutenue par les anges et fortifiée par le Seigneur lui-même, afin de ne point tomber en défaillance. Ce bienfait consista en ce que le corps glorieux de Jésus-Christ pénétra celui de sa très pure Mère, qui devint tout éclatant, comme si un globe de cristal renfermait le soleil, qui le remplirait de splendeur et de beauté par sa lumière. C'est ainsi à peu près que le corps de l'auguste Marie fut uni à celui de son adorable Fils par le moyen de cette divine pénétration, qui fut pour elle comme une voie pour arriver à la connaissance de la gloire de l'âme et du corps du même Seigneur. Par ces faveurs, comme par autant de degrés de dons ineffables, notre grande Reine s'éleva à la contemplation des mystères les plus sublimes. Parvenue à ces hauteurs, elle entendit une voix qui lui disait : *Ma bien-aimée, montez encore, montez plus haut* (2). En vertu de cette voix, elle fut toute transformée et vit la Divinité d'une vue claire et intuitive, dans laquelle elle trouva le repos et pour quelques moments au moins la récompense de toutes ses peines. Il faut forcément garder ici le silence, puisque les paroles nous manquent pour exprimer ce qui se passa à l'égard de la très pure Marie dans cette vision béatifique, qui fut la plus haute et la plus divine de celles dont elle avait été privilégiée

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

jusqu'alors. Célébrons ce jour avec des cantiques de louanges, avec des transports d'admiration, avec des congratulations, avec amour et avec d'humbles actions de grâces de ce qu'elle fut si exaltée, de ce qu'elle nous mérita à nous, et de ce dont elle jouit elle-même.

(1) Jean., XX, 17. — (2) Luc., IV, 10.

2271. Notre auguste Princesse jouit pendant quelques heures de l'être de Dieu avec son très saint Fils, et participa à sa gloire comme elle avait participé à ses douleurs. Ensuite elle descendit de cette vision par les mêmes degrés par lesquels elle y était montée; et à la fin de cette faveur elle fut de nouveau appuyée sur le bras gauche de la très sainte humanité, et, caressée en une autre manière de la droite de la Divinité (1). Elle eut de très doux entretiens avec son adorable Fils sur les sublimes mystères de sa Passion et de sa gloire. Et dans ces entretiens elle fut de nouveau enivrée du vin de la charité et de l'amour, qu'elle but sans mesure à sa propre source. Elle reçut abondamment dans cette circonstance tout ce qui pouvait être accordé à une simple créature, comme si la divine équité avait voulu, selon notre manière de concevoir, réparer pour ainsi dire l'injure (je me sers de cette expression, parce que je ne saurais mieux m'expliquer) qu'avait reçue une créature si pure et exempte de toute tache, en souffrant les douleurs et les tourments de la Passion, qui, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, étaient les mêmes que notre Sauveur Jésus-Christ endura; et dans ce mystère la joie de la divine Mère répondit aux peines qu'elle avait souffertes.

(1) Cant., II, 6.

2272. Après avoir été comblée de toutes ces faveurs, elle s'adressa, tout en restant dans un état très sublime, aux saints patriarches et aux justes qui accompagnaient le Sauveur; elle les reconnut tous et parla à chacun selon son rang, se réjouissant de leur sortie des limbes, et louant le Tout Puissant de ce que sa miséricorde libérale avait opéré en chacun d'eux. Elle s'entretint particulièrement avec ses parents, saint Joachim et sainte Anne, avec son époux Joseph et avec saint Jean-Baptiste. Ensuite elle parla aux patriarches, aux prophètes et à nos premiers parents Adam et Eve. Ils se prosternèrent tous aux pieds de notre auguste Princesse, et la reconnurent comme la Mère du Rédempteur du monde, pour la cause de leur remède, et la Coadjutrice de leur rédemption; et comme telle ils voulurent, conformément aux dispositions de la divine Sagesse, l'honorer d'un digne culte de vénération. Mais la Reine des vertus et la Maîtresse de l'humilité se prosterna elle-même, et rendit aux saints l'honneur qui leur était dû, et le Seigneur le permit, parce que les saints, quoiqu'ils fussent inférieurs en la grâce, étaient supérieurs en l'état de bienheureux qui leur assurait à jamais la gloire éternelle, et que la Mère de la grâce, encore voyageuse sur la terre, n'était point au nombre des compréhenseurs. Cet entretien avec les saints Pères se prolongea en présence de notre Sauveur Jésus-Christ. Et la très pure Marie convia tous les anges et tous les saints qui y assistaient, à louer le Triomphateur de la mort, du péché et de l'enfer, et ils lui chantèrent tous des cantiques nouveaux, des psaumes et des hymnes de gloire; ensuite le Sauveur ressuscité fit les autres apparitions que je rapporterai dans le chapitre suivant.

Instruction que la bienheureuse Vierge Marie m'a donnée.

2273. Ma fille, réjouissez-vous dans la peine où vous êtes, de ce que vous ne sauriez exprimer par vos faibles paroles ce que vous concevez des ineffables mystères que vous venez d'écrire. C'est une victoire que le Très Haut remporte sur la créature, et sa divine Majesté trouve sa gloire à entendre cette même créature se déclarer vaincue par la grandeur de mystères aussi sublimes que ceux-ci ; car on en pénétrera fort peu tant que l'on vivra dans une chair mortelle.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Je sentis toutes les peines de la Passion de mon très saint Fils, et quoique je ne perdisse point la vie, j'expérimentai néanmoins d'une manière mystérieuse les douleurs de la mort, et à ce genre de mort correspondit en moi une autre admirable et mystique résurrection à un état plus élevé de grâce et de célestes opérations. Et comme l'être de Dieu est infini, à quelques communications que la créature soit appelée, il lui en reste toujours davantage à connaître, à aimer, à posséder. Mais afin que vous puissiez découvrir dès maintenant quelque chose de la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ, de la mienne et de celle des saints, en vous servant du raisonnement et des notions que vous avez sur les dons du corps glorieux, je veux vous donner une règle par laquelle vous pourrez passer à ceux de l'âme. Vous savez déjà que ceux-ci sont : la vision, la compréhension et la jouissance. Ceux du corps sont ceux que vous avez indiqués : la clarté, l'impassibilité, la subtilité et l'agilité.

2274. A tous ces dons correspond une certaine augmentation pour la plus petite action méritoire que fait celui qui est en état de grâce, quand ce ne serait que remuer une paille ou donner un verre d'eau pour l'amour de Dieu (1). La créature recevra pour la moindre de ces actions, lorsqu'elle sera bienheureuse, une plus grande clarté que celle de plusieurs soleils. Dans l'impassibilité, elle sera plus à l'abri de la corruption humaine et terrestre que tous les efforts et toutes les précautions des puissants de la terre ne sauraient les défendre de ce qui peut leur nuire ou altérer leur état. Dans la subtilité elle est au-dessus de tout ce qui peut lui résister, et elle exerce un nouvel empire sur tout ce qu'elle veut pénétrer. Enfin dans le don d'agilité elle obtient pour la moindre action méritoire une plus grande activité pour se mouvoir que celle qu'ont les oiseaux, les vents et les créatures les plus actives, comme le feu et les autres éléments pour tendre à leur centre naturel. Par l'augmentation que l'on mérite dans ces dons du corps, vous comprendrez celle dont sont susceptibles les dons de l'âme, auxquels les premiers correspondent et desquels ils dérivent. Car l'on reçoit dans la vision béatifique, pour le moindre mérite, de plus grandes lumières et une plus profonde connaissance des attributs et des perfections de Dieu, que toutes les lumières qu'aient jamais pu avoir, et que toute la connaissance qu'aient jamais pu acquérir dans la vie mortelle tous les docteurs de l'Église. Il y a aussi une augmentation dans le don de compréhension à l'objet divin; car de la certitude inébranlable avec laquelle le juste comprend ce bien infini, résulte pour lui un sentiment de sécurité et de nouvelle satisfaction plus digne d'envie que tout ce que les créatures ont de plus précieux, pût-il le posséder sans crainte de le perdre. Dans le don de jouissance, qui est le troisième de l'âme, il est accordé au juste dans le ciel, en récompense de l'amour avec lequel il a fait une minime bonne œuvre, des degrés d'amour de jouissance si excellents, que cette augmentation surpasse tout ce qui est capable d'attirer l'affection et les désirs des hommes dans la vie passagère; et les délices qu'elle procure sont tels, qu'il n'y a rien dans le monde qui puisse lui être comparable.

(1) Matth., X, 42.

2275. Élevez maintenant votre esprit, ma fille, et, après avoir apprécié les récompenses si merveilleuses qui sont réservées à la moindre action faite pour Dieu, jugez quelle est la récompense des saints qui pour l'amour du Seigneur ont fait les choses si héroïques et souffert les supplices si cruels que vous raconte l'histoire de l'Église. Et si cela arrive chez les saints qui sont de simples mortels sujets à des péchés et à des imperfections qui diminuent le mérite, considérez avec toute l'attention possible qu'elle doit être la gloire de mon très saint Fils, et vous sentirez combien l'intelligence humaine est incapable, surtout dans la vie passagère, de comprendre dignement ce mystère, et de se former une juste idée d'une grandeur si immense. L'âme très sainte de mon Seigneur était substantiellement unie à la Divinité en sa personne

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

divine, et par l'union hypostatique il fallait que l'océan infini de cette même Divinité lui fût communiqué, la béatifiant comme celle à qui elle avait communiqué son propre être de Dieu d'une manière ineffable. Mais si son âme n'a pas acquis par ses mérites cette gloire qui lui fut donnée dès l'instant de sa conception dans mon sein en vertu de l'union hypostatique, les œuvres qu'il fit ensuite durant l'espace de trente-trois ans, naissant dans la pauvreté, vivant dans les fatigues, aimant, pratiquant comme voyageur toutes les vertus, prêchant, souffrant, méritant, rachetant tout le genre humain, établissant l'Église et tout ce que la foi catholique enseigne; ces œuvres, dis-je, méritèrent la gloire de son corps sacré, et cette gloire correspondait à celle de son âme; tout cela est incompréhensible, magnifique, immense, la manifestation en est réservée pour la vie éternelle. Et par rapport à mon adorable Fils, le puissant bras du Très Haut opéra de grandes choses en moi, simple créature que j'étais; de sorte que j'oubliai aussitôt les douleurs que j'avais eues. Il en arriva de même aux Pères des limbes, et il en arrive encore de même aux autres saints quand ils reçoivent la récompense. J'oubliai toutes mes afflictions, parce que la joie inexprimable que je ressentais excluait la peine; mais je ne perdis jamais le souvenir de ce que mon Fils avait souffert pour le genre humain.

CHAPITRE XXVII.

Quelques apparitions de notre Sauveur Jésus-Christ ressuscité aux Marie et aux apôtres. — Le récit qu'ils en faisaient à notre auguste Reine, et la prudence avec laquelle elle les écoutait.

2276. Après que notre Sauveur Jésus ressuscité et glorieux eut visité et rempli de gloire sa très sainte Mère, il résolut, comme un père plein de tendresse et comme un pasteur très vigilant, de rassembler les brebis de son troupeau, que le scandale de sa Passion avait troublées et dispersées. Les saints Pères et tous ceux qu'il avait tirés des limbes et du purgatoire l'accompagnaient toujours, quoiqu'ils ne se manifestassent point dans ses apparitions; car il n'y eut que notre auguste Reine qui les vit, qui les connût, et qui leur parlât pendant les quarante jours qui se passèrent jusqu'à l'Ascension de son très saint Fils. Et lorsqu'il n'apparaissait point à d'autres personnes, il restait toujours auprès de sa bienheureuse Mère dans le Cénacle, où elle demeura sans en sortir durant ces quarante jours. Elle y jouissait de la vue du Rédempteur du monde, et de l'assemblée des prophètes et des saints qui faisaient compagnie au Roi et à la Reine de l'univers. Quand le Seigneur voulut se manifester aux apôtres, il commença par les femmes, comme étant non les plus faibles, mais les plus fortes en la foi et en l'espérance de sa résurrection ; car ce fut par-là qu'elles méritèrent d'obtenir les premières en faveur de le voir ressuscité.

2277. L'évangéliste saint Marc fait mention du soin que prirent Marie Madeleine et Marie mère de Joseph de remarquer où l'on déposait le corps sacré de Jésus dans le sépulcre (1). Par suite de cette prévoyance, elles sortirent le samedi soir du Cénacle avec quelques autres saintes femmes pour descendre dans la ville ; elles y achetèrent des parfums dans le dessein de retourner le jour suivant de grand matin au sépulcre pour y adorer le très saint corps de leur Maître, et l'embaumer de nouveau (2). Or, le dimanche elles sortirent avant le jour pour exécuter leur pieux dessein, ignorant que le sépulcre eut été scellé, et qu'on y eût mis des gardes

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

par ordre de Pilate (3). Dans le trajet, elles se préoccupaient uniquement de la difficulté de trouver quelqu'un qui leur ôterait la grande pierre au moyen de laquelle elles avaient remarqué qu'on avait fermé le sépulcre; mais l'amour leur persuadait qu'elles surmonteraient cet obstacle, sans toutefois qu'elles sussent comment. Il était nuit quand elles sortirent du Cénacle, et lorsqu'elles arrivèrent au sépulcre, le soleil était déjà levé (4), parce qu'il regagna le jour de la résurrection les trois heures pendant lesquelles il s'était couvert de ténèbres, au moment de la mort de notre Sauveur. Par ce miracle on concilie les récits des évangélistes saint Marc et saint Jean, qui disent, l'un que les Marie arrivèrent au sépulcre lorsque le soleil venait de se lever, et l'autre qu'elles y vinrent avant le jour et tout cela est vrai. En effet, elles sortirent de grand matin avant le point du jour; mais, quoiqu'elles ne se fussent point arrêtées en route, quand elles arrivèrent le soleil s'était déjà levé, à cause de la diligence extraordinaire qu'il fit ce jour-là. Le sépulcre était comme une petite grotte voûtée dont l'ouverture était fermée par une grande pierre; il y avait au dedans un endroit un peu élevé, et ce fut là que l'on déposa le corps de notre Sauveur.

(1) Marc., IV, 47. — (2) Marc., XVI, 2. — (3) Marc., XXVII, 65. — (4) Jean., XX, 1; Marc., XVI, 2.

2278. Un grand tremblement de terre se fit sentir un peu avant que les Marie s'entretinssent de la difficulté qu'elles auraient de faire ôter la pierre, et au même moment un ange du Seigneur renversa la pierre qui fermait le sépulcre (1). Les gardes en furent si saisis de frayeur, qu'ils demeurèrent comme morts (2), quoiqu'ils ne vissent point le Seigneur; car son corps était déjà ressuscité et sorti du sépulcre avant que l'ange en ôtât la pierre. Les Marie sentirent aussi quelque crainte, mais elles s'encouragèrent, et le Seigneur les fortifia; elles s'approchèrent donc, et entrèrent dans le sépulcre. Elles virent près de l'ouverture l'ange qui avait renversé la pierre, et qui était assis dessus; il avait le visage brillant comme un éclair, et son vêtement était blanc comme la neige (3); et il leur dit : *Ne craignez point; c'est Jésus de Nazareth que vous cherchez; il n'est pas ici, parce qu'il est ressuscité. Entrez, et vous verrez le lieu où on l'avait mis* (4). Les Marie entrèrent, et voyant le sépulcre vide, elles furent toutes désolées, parce qu'elles étaient plus occupées du désir qu'elles avaient de le voir, que de ce que l'ange leur avait dit. Bientôt elles virent deux autres anges assis aux côtés du sépulcre, qui leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant ? Il n'est point ici, mais il est ressuscité; souvenez-vous de ce qu'il vous a dit, étant encore en Galilée : qu'il fallait qu'il fût crucifié, et qu'il ressuscitât trois jours après (5). Allez promptement en donner la nouvelle à ses disciples et à Pierre, et dites-leur qu'ils aillent en Galilée, où ils le verront (6).

(1) Matth., XXVIII, 2. — (2) *Ibid.*, 4. — (3) Matth., XXVIII, 8. — (4) Marc., XVI, 6. — (5) Luc., XXIV, 5 et 6. — (6) Marc., XVI, 7.

2279. Par cet avis les Marie se souvinrent de ce que leur divin Maître avait dit. Et étant assurées de sa résurrection, elles partirent aussitôt du sépulcre pour en donner la nouvelle aux onze apôtres et aux autres disciples qui avaient suivi le Seigneur; mais la plupart prirent ce qu'elles leur disaient pour un vain rêve (1), tant ils étaient ébranlés dans leur foi, tant ils avaient déjà oublié les paroles de leur Rédempteur. Pendant que les Marie, pleines de joie et de crainte, racontaient aux apôtres ce qu'elles avaient vu, les gardes du sépulcre reprirent leurs sens (2). Et comme ils le virent ouvert, et que le sacré corps n'y était plus, ils allèrent avertir les princes des prêtres de ce qui s'était passé, et les mirent dans un si grand trouble, qu'ils s'assemblèrent immédiatement avec les anciens du peuple pour délibérer sur le moyen de cacher une merveille si éclatante (3). Ils résolurent de donner une grande somme d'argent aux soldats, afin qu'ils dissent que pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus étaient venus enlever son corps du sépulcre (4). Les princes des prêtres les ayant ainsi gagnés leur dirent de ne rien craindre, et

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

qu'ils les mettraient à couvert des suites de leur apparente négligence (5) ; c'est pourquoi ils publièrent cette imposture parmi les Juifs; et il y en eut beaucoup, qui furent assez stupides pour y ajouter foi; d'autres encore plus obstinés et plus aveuglés, admettent aujourd'hui même le témoignage de gens qui ont avoué qu'ils dormaient, tout en prétendant qu'ils ont vu enlever le corps du Sauveur.

(1) Luc., XXIV, 11. — (1) Matth., XXVIII, 11. — (2) *Ibid.*, 12. — (3) *Ibid.*, 18. — (4) *Ibid.*, 14.

2280. Quoique le rapport des Marie parût du délire aux disciples et aux apôtres, saint Pierre et saint Jean, souhaitant s'en éclaircir, se rendirent promptement au sépulcre, et les Marie y retournèrent après eux (1). Saint Jean arriva le premier, et, sans entrer dans le sépulcre, il vit de l'ouverture les linges à un autre endroit que celui où l'on avait mis le sacré corps (2), et il attendit que saint Pierre fût arrivé. Celui-ci entra le premier, saint Jean le suivit, et ils virent que le corps du Sauveur n'était point dans le sépulcre (3). Saint Jean dit qu'il crut alors, et c'est qu'il s'affermirait dans ce qu'il avait commencé à croire, lorsqu'il vit la Reine du ciel toute changée, comme je l'ai rapporté dans le chapitre précédent. Les deux apôtres s'en retournèrent, pour annoncer aux autres ce qu'ils avaient vu avec admiration dans le sépulcre. Les Marie ne s'en éloignèrent point, et elles considéraient avec étonnement tout ce qui arrivait. La Madeleine, poussée par une plus grande ferveur et versant beaucoup de larmes, entra de nouveau dans le sépulcre pour le reconnaître avec plus d'attention. Et quoique les apôtres n'eussent point vu les anges, la Madeleine les vit, et ils lui dirent : *Femme, pourquoi pleurez-vous ?* Marie répondit : *C'est parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis* (4). Ensuite elle marcha un peu dans le jardin où était le sépulcre, et aussitôt elle vit Jésus tout auprès d'elle, sans découvrir que ce fût lui. Et sa divine Majesté lui dit aussi : *Femme, pourquoi pleurez-vous ?* Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit sans réflexion et transportée du divin amour : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai* (5). Alors notre adorable Maître lui dit : *Marie* (6); Et en la nommant il se fit connaître par la voix.

(1) Jean., XX, 3. — (2) Jean., XX, 5. — (3) *Ibid.*, 6. — (4) *Ibid.*, 13. — (5) *Ibid.*, 15. — (6) *Jean.*, XX, 16.

2281. Quand la Madeleine connut que c'était Jésus, elle en fut ravie de joie, et lui dit : *Mon Maître* (1) ; et se prosternant à ses pieds, elle voulut les baiser, comme accoutumée à cette faveur. Mais le Seigneur la prévint, et lui dit : *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; allez vers mes frères les Apôtres, et dites-leur que je m'en vais monter vers mon Père et vers votre Père* (2). La Madeleine partit aussitôt toute consolée, toute joyeuse, et à une petite distance elle rencontra les autres Marie. A peine avait-elle achevé de leur dire ce qui lui était arrivé, et qu'elle avait vu Jésus ressuscité, qu'au milieu de leurs transports et de leurs larmes, le Seigneur leur apparut, et leur dit : *La paix soit avec vous* (3). Et quand elles l'eurent reconnu, l'évangéliste saint Matthieu dit qu'elles l'adorèrent; le Seigneur leur ordonna d'aller trouver les apôtres, et de leur dire qu'elles l'avaient vu, et qu'ils devaient se rendre en Galilée ; que là ils le verraient ressuscité, (4). Après cela le Seigneur disparut, et les Marie s'en retournèrent promptement au Cénacle, et racontèrent aux apôtres tout ce qu'il leur était arrivé; mais ils avaient toujours de la peine à le croire (5). Ensuite elles entrèrent dans la retraite de la Reine du ciel, et lui firent le récit de ce qui se passait. Elle les écouta avec une bonté et une prudence admirable, comme si elle l'eût ignoré, quoiqu'elle le sût par cette vision intellectuelle en laquelle elle connaissait toutes ces choses. Et elle prenait occasion de ce que les Marie lui racontaient, pour les confirmer en la foi des sublimes mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, et des saintes Écritures qui en traitaient. Mais la très humble Reine ne leur dit point ce qui lui était arrivé, quoiqu'elle fût la Maîtresse de ces fidèles et dévotes disciples,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

comme le Seigneur était le Maître des apôtres pour les rétablir en la foi.

(1) *Ibid.* — (2) *Ibid.*, 17. — (3) *Matth.*, XXVIII, 9. — (4) *Ibid.*, 10. — (5) *Luc.*, XXIV, 11.

2282. Les évangélistes ne disent point en quel temps le Seigneur apparut à saint Pierre, quoique saint Luc le suppose (1). Mais ce fut après que les Marie l'eurent vu ; et il lui apparut d'une manière plus secrète et en particulier comme au chef de l'Église, avant de se montrer aux apôtres réunis ou à aucun d'eux, le jour même de la résurrection, après que les Marie l'eurent assuré qu'elles l'avaient vu. Ensuite il apparut, comme saint Luc le raconte fort au long (2), aux deux disciples qui allaient en un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades, qui faisaient quatre milles de Palestine, et près de deux lieues d'Espagne. L'un des deux s'appelait Cléophas, et l'autre était saint Luc lui-même ; or, voici ce qui, arriva. Les deux disciples sortirent de Jérusalem après avoir appris ce que les Marie avaient annoncé ; chemin faisant, ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé en la Passion, de la sainteté de leur Maître, et de la cruauté des Juifs. Ils s'étonnaient que le Tout Puissant eût permis qu'un homme si saint et si innocent subît tant de mauvais traitements. L'un disait : « A-t-on jamais vu une pareille douceur ? » L'autre répliquait : « Est-il possible de trouver une patience égale à la sienne ? Il a toujours souffert sans se plaindre et sans perdre la majesté et la sérénité de son visage. Sa doctrine était sainte, sa vie irréprochable, dans ses discours il ne s'occupait que du salut éternel, et dans ses œuvres que du bien de tous ; or, quelle raison ont eu les prêtres de lui vouer une haine si implacable ? » L'un disait : « Il a été véritablement admirable en tout ; on ne peut pas nier qu'il ait été un grand Prophète, et qu'il n'ait fait de nombreux miracles ; il a rendu la vue aux aveugles, il a guéri les malades, il a ressuscité les morts, et il a prodigué de toutes parts les bienfaits ; mais il a dit qu'il ressusciterait le troisième jour qui suivrait sa mort ; c'est aujourd'hui, et nous ne voyons pas le fait s'accomplir. » L'autre répliqua : « Il a dit aussi qu'on le crucifierait, et cela est arrivé comme il l'a prédit (3). »

(1) *Luc.*, XXIV, 34. — (2) *Ibid.*, 15, etc. — (3) *Matth.*, XI, 19.

2283. Pendant qu'ils conféraient ensemble de toutes ces choses, Jésus leur apparut en costume de pèlerin, comme s'il les eût atteints sur la route, et leur demanda (après les avoir salués) : « De quoi vous entreteniez-vous, et pourquoi êtes-vous tristes (1) ? » Alors Cléophas lui répondit : « Êtes-vous le seul étranger dans Jérusalem qui ne sachiez point ce qui s'y est passé ces jours derniers ? » Le Seigneur lui dit : « Et qu'y est-il arrivé ? » Le disciple répondit : « Vous ne savez pas comment on a traité Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles ? Et comment les princes des prêtres et nos magistrats l'ont condamné à mort, et l'ont crucifié ? Nous espérions néanmoins que ce serait lui qui délivrerait Israël en ressuscitant ; mais c'est aujourd'hui le troisième jour après sa mort, et nous ne savons point ce qu'il est devenu. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous nous ont fort étonnés ; car étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant point trouvé le corps de Jésus, elles sont venues dire qu'elles avaient vu plusieurs anges, qui déclaraient qu'il était ressuscité. Aussitôt quelques-uns des nôtres ont couru au sépulcre, et ont trouvé que ce que les femmes avaient dit était exact. Quant à nous, nous nous rendons à Emmaüs pour y attendre la fin de toutes ces choses extraordinaires. » Alors le Seigneur leur dit : « Insensés dont le cœur est si lent à croire ce qui a été annoncé par les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces peines et une mort si ignominieuse, et qu'il entrât par cette voie dans sa gloire ? »

(1) *Luc.*, XXIV, 16, etc.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2284. Notre divin Maître leur signala dans les Ecritures les mystères de sa vie et de sa mort pour la rédemption du genre humain, commençant par la figure de l'agneau que Moïse ordonna d'immoler et de manger, après avoir teint de son sang le haut des portes (1) ; il leur expliqua le sens symbolique de la mort du grand prêtre Aaron (2), de la mort de Samson causée par l'excès de sa passion pour son épouse Dalila (3), et de plusieurs endroits des Psaumes de David (4), où il prédisait l'assemblée que les Juifs tinrent pour condamner le Seigneur, sa mort, le partage qu'ils firent entre eux de ses habits, et que son corps ne serait point sujet à la corruption; il leur expliqua aussi ce qui est dit au livre de la Sagesse (5), et ce qu'Isaïe et Jérémie ont exprimé encore plus clairement de sa Passion, à savoir qu'il serait défiguré comme un lépreux, qu'il paraîtrait un homme de douleurs, qu'on le mènerait à la mort comme une brebis qu'on va égorger, et qu'il n'ouvrirait seulement pas la bouche pour se plaindre (6); puis il passa à ce que dit Zacharie, qui l'avait vu couvert de toute sorte de plaies (7), et interpréta divers autres endroits des prophètes qui s'appliquent d'une manière évidente aux mystères de sa vie et de sa mort. Par la vertu de ses divines paroles, les disciples reçurent peu à peu la chaleur de la charité, et la lumière de la foi, qui s'était éclipsée en eux. Et lorsqu'ils furent arrivés près du bourg où ils allaient, notre adorable Sauveur feignit d'aller plus loin; mais ils le prièrent instamment de s'arrêter et de demeurer avec eux, lui représentant qu'il était déjà fort tard. Il accepta leur offre, et se mit à table avec eux pour faire la cène, suivant l'usage des Juifs, puis il prit du pain, le bénit selon sa coutume, le rompit et le leur présenta, leur donnant avec ce pain béni la certitude infaillible qu'il était leur Rédempteur et leur Maître.

(1) Exod., XII, 7. — (2) Num., XX, 29. — (3) Jud, XVI, 30. — (4) Ps. XXI, 16 et 19; XV, 10. — (5) Sag., II, 10. — (6) Isa., LIII, 2; Jerem., XI, 19. — (7) Zach., XIII, 6.

2285. Ils le reconnurent, parce qu'il leur ouvrit les yeux de l'âme, et aussitôt qu'il les eut éclairés par sa divine lumière il disparut. Pour eux, ravis d'admiration et transportés de joie, ils se disaient l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que nous sentions notre cœur brûler au dedans de nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et qu'il nous découvrait les Écritures? Et se levant à l'heure même, ils partirent, quoiqu'il fût déjà nuit, et retournèrent à Jérusalem (1). Ils entrèrent dans la maison où les apôtres s'étaient retirés pour éviter les insultes des Juifs, et ils les trouvèrent avec quelques autres personnes, qui assuraient que le Seigneur était ressuscité et qu'il était apparu à saint Pierre. Les deux disciples rapportèrent à leur tour ce qui leur était arrivé en chemin, et comment Jésus en rompant le pain s'était fait connaître à eux. Saint Thomas se trouvait alors présent, et quoiqu'il eût entendu les deux disciples, dont les paroles étaient confirmées par saint Pierre qui assurait aussi qu'il avait vu son Maître ressuscité, il s'en tint à ses objections et conserva ses doutes, sans vouloir ajouter foi au témoignage des trois disciples plus qu'à celui des saintes femmes. Il sortit avec une espèce de dépit, effet de son incrédulité, et se retira de la compagnie des autres. Peu d'instant après que Thomas se fut retiré, le Seigneur entra quoique les portes fussent fermées, et apparut au milieu de ceux qui étaient assemblés, et leur dit : *La paix soit avec vous; c'est moi, ne craignez pas* (2).

(1) Luc., XXIV, 33 — (2) Luc., XXIV, 36.

2286. Mais le trouble et la frayeur dont ils étaient saisis leur faisant penser que c'était un esprit qu'ils voyaient, il leur dit : *Pourquoi vous troublez-vous, et pourquoi toutes ces pensées vous entrent-elles dans l'esprit? Regardez mes mains et mes pieds, c'est moi-même; touchez-moi, considérez-moi bien, un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai* (1). Alors même les apôtres restèrent si éperdus de joie et d'admiration, que, tout en voyant et touchant les mains du Sauveur percées, ils ne parvenaient point encore à croire que ce fût bien lui qu'ils entendaient et qu'ils touchaient. Le meilleur des Maîtres leur demanda pour les rassurer

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

davantage : *Avez-vous ici quelque chose à manger* (2)? Ils lui présentèrent avec empressement un morceau de poisson rôti et un rayon de miel, dont il mangea en leur présence, et leur donna ce qui restait (3). Ensuite il leur dit : *Ce que vous voyez c'est ce que je vous avais dit lorsque j'étais avec vous: qu'il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, fût accompli* (4). Alors il leur ouvrit l'intelligence, ils le connurent, et comprirent les Écritures qui parlaient de sa Passion, de sa mort et de sa résurrection. Et les ayant ainsi éclairés par sa divine lumière, il leur dit une seconde fois : *La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie* (5), *afin que vous enseigniez au monde la vérité et la connaissance de Dieu et de la vie éternelle, et que vous prêchiez la pénitence et la rémission des péchés en mon nom*. Ayant dit ces paroles, il souffla sur eux et leur dit : *Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (6). *Vous prêcherez parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem* (7). Ensuite le Seigneur disparut, les laissant consolés et affermis dans la foi, et leur ayant donné, à eux et aux autres prêtres, le pouvoir de pardonner les péchés.

(1) *Ibid.*, 38. — (2) *Ibid.*, 41. — (3) *Ibid.*, 42. — (4) Luc., XXIV, 44. — (5) Jean., X, 21. — (6) *Ibid.*, 22 et 23. — (7) Luc., XXIV, 47.

2287. Tout cela arriva, comme je l'ai dit, en l'absence de saint Thomas. Mais par, une disposition de la divine Providence, il retourna bientôt à l'assemblée qu'il avait quittée, et les apôtres lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé depuis son départ. Et quoiqu'il les eût trouvés tout changés par la joie dont venait de les remplir l'apparition du Seigneur, il n'en persista pas moins dans son incrédulité, déclarant qu'il ne croirait point ce qu'on lui disait, s'il ne voyait les marques des clous dans ses mains, et s'il ne mettait la sienne dans la plaie de son côté (1). L'incrédule Thomas persista dans cette opiniâtreté jusqu'à ce que huit jours après le Seigneur entra une autre fois dans la maison, les portes fermées, et apparut de nouveau au milieu des apôtres, parmi lesquels l'incrédule se trouvait. Il les salua selon sa coutume, leur disant : *La paix soit avec vous* (2). Et s'adressant à Thomas, il le reprit avec une bonté et une douceur admirable, et lui dit : *Approchez-vous, Thomas; mettez ici votre doigt, et regardez mes mains; portez aussi votre main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais soumis et fidèle* (3). Thomas toucha les sacrées plaies de notre divin Sauveur, et il fut intérieurement éclairé, de sorte qu'il crut et qu'il reconnut sa faute. Et se prosternant il lui répondit : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* (4). Alors Jésus lui dit : *Vous croyez, Thomas, parce que vous voyez; heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (5). Puis il disparut, laissant les apôtres et Thomas, qui était avec eux, pleins de lumière et de joie. Ils allèrent aussitôt raconter à la bienheureuse Marie ce qui était arrivé, comme ils l'avaient fait après la première apparition.

(1) Jean., XX, 25. — (2) *Ibid.*, 26. — (3) *Ibid.*, 27. — (4) *Ibid.*, 28. — (5) *Ibid.*, 29.

2288. Les apôtres ne pénétraient point alors la profonde sagesse de la Reine du ciel, et encore moins la connaissance qu'elle avait de tout ce qui leur arrivait, et des œuvres de son très saint Fils; c'est pourquoi ils l'informaient de ce qui se passait, comme si elle l'eût ignoré; et elle les écoutait avec la plus grande prudence et avec une douceur maternelle. Après la première apparition quelques apôtres lui parlèrent de l'obstination de Thomas, disant qu'il ne voulait point les croire, quoiqu'ils assurassent avoir vu leur Maître ressuscité; et comme il persévéra pendant ces huit jours dans son incrédulité, l'indignation de ces apôtres contre lui ne fit qu'augmenter. Souvent ils allaient trouver la bienheureuse Vierge, et accusaient Thomas d'un sot entêtement à peine digne de l'homme le plus grossier. Notre indulgente Princesse les écoutait sans émotion, et voyant que les apôtres s'aigrissaient de plus en plus (car ils étaient

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

encore imparfaits), elle interpella les plus mécontents, et les apaisa en leur rappelant que les jugements du Seigneur étaient fort cachés, qu'il tournerait à sa gloire l'incrédulité de Thomas, qu'il en tirerait de grands biens pour les autres, et qu'il fallait qu'ils en attendissent les effets avec patience et sans se troubler. Elle fit une fervente prière pour Thomas, et par son intercession le Seigneur hâta l'application du remède dont cet apôtre incrédule avait besoin. Après qu'il eut reconnu son adorable Maître, et que les autres en eurent informé notre auguste Reine, elle prit de là occasion de les instruire et de les confirmer en la foi; et elle les exhorta à rendre avec elle des actions de grâces au Très Haut pour un si grand bienfait, et à ne point se laisser ébranler par les tentations, puisqu'ils étaient tous sujets à tomber. Elle leur donna plusieurs autres avis très salutaires, et les prépara pour ce qu'il leur restait à faire dans la nouvelle Église.

2289. Notre Sauveur fit encore d'autres apparitions et plusieurs autres miracles, comme l'évangéliste saint Jean l'énonce; mais on n'en a écrit que ce qui était suffisant pour établir la foi de la résurrection (1). Le même évangéliste rapporte ensuite que Jésus se manifesta de nouveau à saint Pierre, à Thomas, à Nathanaël, aux fils de Zébédée et à deux autres disciples près de la mer de Tibériade (2) ; et comme cette apparition est fort mystérieuse, j'ai cru ne devoir point l'omettre dans ce chapitre. Voici comment elle eut lieu. Les apôtres se rendirent en Galilée après ce qui leur était arrivé dans Jérusalem, parce que le Seigneur le leur avait ordonné, leur promettant que ce serait là qu'ils le verraient. Or saint Pierre, se trouvant avec les six autres disciples sur les bords de cette mer, leur dit qu'il voulait aller pêcher, puisque c'était son métier, pour tâcher de pourvoir à leurs besoins. Tous se joignirent à lui, et ils passèrent la nuit entière à jeter leurs filets sans prendre un seul poisson. Le matin suivant notre Sauveur leur apparut sur le rivage sans néanmoins se faire connaître. Il était proche de la barque dans laquelle ils pêchaient, et il leur demanda : *N'avez-vous rien à manger?* Ils lui répondirent : *Nous n'avons rien* (3). Le Seigneur leur dit : *Jetez votre filet du côté droit, et vous trouverez quelque chose* (4). Ils jetèrent leur filet, et ils ne le pouvaient plus tirer, tant il était rempli de poissons. Alors saint Jean reconnut Jésus-Christ à ce miracle, et s'adressant à saint Pierre il lui dit : « C'est le Seigneur (5). » A ces mots saint Pierre le reconnut aussi, et, emporté par son ardeur ordinaire, il se vêtit aussitôt de sa tunique et se jeta dans la mer, marchant sur les eaux jusqu'à l'endroit où se trouvait le Maître de la vie; et les autres disciples y menèrent leur barque, traînant le filet plein de poissons.

(1) Jean., XV, 30 . — (2) Jean., XXI, 1. — (3) Jean., XXI, 5. — (4) *Ibid.*, 6. — (5) *Ibid.*, 7.

2290. Ils descendirent à terre, et ils trouvèrent que le Seigneur leur avait déjà préparé à manger, car ils virent des charbons allumés et un poisson dessus, et du pain (1); mais le Sauveur leur dit d'apporter quelques poissons de ceux qu'ils venaient de prendre. Saint Pierre monta dans la barque, et tira le filet à terre; il contenait cent cinquante-trois gros poissons, et cette énorme quantité ne l'avait point déchiré. Le Seigneur leur dit de manger. Et quoiqu'il fût si familier avec eux, personne n'osa lui demander qui il était; car les miracles qu'il venait de faire et la majesté qui paraissait en lui les avaient pénétrés d'une grande crainte respectueuse. Il s'approcha d'eux, et leur distribua du pain et du poisson. Après qu'ils eurent mangé il se tourna vers saint Pierre et lui demanda : *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci?* Saint Pierre lui répondit : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.* Jésus lui dit : *Paissez mes agneaux* (2). Il lui demanda de nouveau : *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous?* Saint Pierre répondit encore : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime* (3). Il lui demanda pour la troisième fois : *Simon, fils de Jean m'aimez-vous?* Saint Pierre fut contristé de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois, *m'aimez-vous?* Il lui répondit : *Seigneur, rien ne vous est*

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

caché, vous savez que je vous aime. Notre Sauveur Jésus-Christ lui dit une troisième fois : *Paissez mes brebis* (4). Il l'établit ainsi seul chef de son Église universelle et unique, lui donnant comme à son vicaire la suprême autorité sur tous les hommes. Et c'est pour cela qu'il lui demanda si souvent s'il l'aimait, comme si ce seul amour l'eût rendu capable de la dignité souveraine, et eût suffi pour l'exercer dignement.

(1) *Ibid.*, 9. — (2) Jean., XXI, 15. — (3) *Ibid.*, 16. — (4) *Ibid.*, 17.

2291. Ensuite le Seigneur fit connaître à saint Pierre les devoirs de la charge qu'il lui confiait, et lui dit : En vérité, je vous assure que lorsque vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez là où vous vouliez ; mais quand vous serez vieux, vous étendrez vos bras, et un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudrez pas aller (1). Saint Pierre comprit que le Sauveur lui prédisait la mort de la croix en laquelle il l'imiterait. Et comme il aimait beaucoup saint Jean, il souhaita savoir ce qu'il deviendrait ; c'est pourquoi il demanda au Seigneur : Que ferez-vous de celui-ci que vous aimez tant (2) ? Le Seigneur lui répondit : Que vous importe de le savoir ? Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne une seconde fois au monde, cela ne dépendra que de moi. Mais vous, suivez-moi, et ne vous mettez pas en peine de ce que j'en veux faire (3). De là vint que le bruit courut parmi les apôtres que saint Jean ne mourrait point (4). Mais l'évangéliste lui-même fait remarquer que Jésus-Christ ne dit pas d'une manière positive qu'il ne mourrait point, et cela résulte des dernières paroles qu'il adressa à saint Pierre ; il semble plutôt que le Seigneur eût l'intention de celer ce qu'il voulait décider quant à la mort de l'évangéliste, et de s'en réserver alors le secret. La bienheureuse Marie eut une claire connaissance de tous ces mystères et de toutes ces apparitions par la révélation dont j'ai parlé en plusieurs endroits. Et comme la dépositaire des œuvres et des mystères du Seigneur en l'Église, elle les repassait souvent dans son esprit. Les apôtres, et surtout son nouveau fils saint Jean, l'informaient de tout ce qui leur arrivait. Cette auguste Princesse demeura dans sa retraite pendant les quarante jours qui s'écoulèrent depuis la résurrection ; et elle y jouissait de la vue de son très saint Fils, de celle des saints et des anges, et ceux-ci répétaient les cantiques de louanges que cette divine Mère faisait, et les recueillait pour ainsi dire sur ses lèvres pour exalter la gloire du Seigneur des victoires et des armées.

(1) *Ibid.*, 18. — (2) Jean., XXI, 21. — (3) *Ibid.*, 22. — (4) *Ibid.*, 23.

Instruction que j'ai reçue de notre auguste Reine.

2292. Ma fille, l'instruction que je vous donne dans ce chapitre servira aussi de réponse à la question, que vous désireriez me faire pour savoir pourquoi mon très saint Fils apparut une fois en pèlerin et une autre fois en jardinier, et pourquoi il ne se faisait pas toujours connaître aussitôt qu'il se manifestait. Sachez, ma très chère fille, qu'encore que les Marie et les apôtres fussent disciples du Seigneur, et comparativement beaucoup plus parfaits que tous les autres hommes du monde, ils n'étaient pourtant que des enfants en sainteté, bien loin du degré de perfection auquel ils auraient dû arriver à l'école d'un tel Maître. Ils chancelaient souvent dans leur foi, et dans les autres vertus ils n'avaient pas toute la ferveur que demandaient leur vocation et les bienfaits qu'ils recevaient du Seigneur ; or les plus petites fautes que commettent les âmes que Dieu choisit pour les favoriser de ses entretiens les plus familiers, pèsent plus dans les balances de sa très juste équité que plusieurs lourdes fautes des autres âmes qui ne sont point appelées à cette grâce. C'est pour cette raison que les Marie et les apôtres, quoiqu'ils fussent dans l'amitié du Seigneur, n'étaient pas assez bien disposés, à cause de leurs infidélités et de

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

leur tiédeur, pour sentir aussitôt les effets célestes de la présence de leur divin Maître. Mais avant de se faire connaître à eux, il leur adressait avec un amour paternel des paroles vivifiantes, par lesquelles il les disposait à recevoir ses lumières et ses faveurs. Quand une fois il avait renouvelé leur foi et leur amour, il se faisait connaître, il leur communiquait l'abondance de sa divinité, qu'ils sentaient, et les comblait des dons les plus admirables au moyen desquels ils s'élevaient au-dessus d'eux-mêmes. Et lorsqu'ils commençaient à jouir des délices de sa présence, il disparaissait, afin de leur faire désirer et solliciter avec une nouvelle ardeur ses communications et ses doux entretiens. Voilà, ma fille, les raisons pour lesquelles le Seigneur ne se fit point connaître d'abord qu'il apparut à la Madeleine, aux apôtres et aux disciples qui allaient à Emmaüs. Et il agit à peu près de même envers beaucoup d'âmes qu'il choisit pour leur offrir le commerce le plus intime.

2293. Cet ordre admirable de la divine Providence vous montrera combien vous devez vous reprocher l'incrédulité dans laquelle vous êtes tombée si souvent à l'égard des faveurs que vous recevez de la clémence de mon très saint Fils; car il est temps que vous modériez les craintes auxquelles vous vous êtes toujours laissée aller, afin que vous ne passiez point de l'humilité à l'ingratitude et du doute à l'obstination et à la dureté de cœur en ne croyant pas que ces faveurs viennent de lui. Vous trouverez aussi une instruction salutaire dans des réflexions sérieuses sur la promptitude avec laquelle le Très Haut se plaît, par sa charité infinie, à répondre à ceux qui sont humbles et dont le cœur est affligé (1), et à soulager ceux qui le cherchent avec amour (2), qui méditent sur ses mystères et qui s'entretiennent de sa Passion et de sa mort. Vous connaîtrez les effets de cette charité par l'exemple de Pierre, de la Madeleine et des deux disciples. Imitiez donc, ma fille, la Madeleine dans la ferveur avec laquelle elle cherchait son Maître, sans s'arrêter même avec les anges, sans s'éloigner du sépulcre comme tous les autres, et sans prendre un instant de repos jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. Cette grâce lui fut aussi accordée en récompense de ce qu'elle m'avait accompagnée avec le plus tendre dévouement durant tout le temps de la Passion. Les autres Marie montrèrent le même zèle, et par-là elles méritèrent d'être les premières à voir le Sauveur ressuscité. Après qu'elles eurent obtenu cette faveur, l'humilité de saint Pierre et la douleur avec laquelle il pleura son reniement (3), portèrent le Seigneur à le consoler et à ordonner aux Marie de lui annoncer particulièrement la nouvelle de sa résurrection (4): Et peu de temps après il le visita, le confirma en la foi et le remplit de joie et des dons de sa grâce. Quant aux deux disciples, il leur apparut ensuite malgré leurs doutes, avant de se manifester aux autres, parce qu'ils s'entretenaient avec compassion de sa mort et de ses souffrances. Par-là, ma fille, vous devez être persuadée que les hommes ne font aucune bonne œuvre avec une intention droite, qu'ils n'en reçoivent comme au comptant une grande récompense; car ni le feu le plus ardent ne consume aussi vite la matière là, plus inflammable, ni la pierre que rien ne retient ne tombe aussi rapidement pour arriver à son centre, ni les vagues de la mer ne s'élancent avec autant d'impétuosité, que la bonté du Très Haut ne le porte à communiquer sa grâce aux âmes, lorsqu'elles se disposent à cette communication en ôtant l'obstacle des péchés, qui arrête en quelque façon avec violence les effusions du divin amour. Cette vérité est une des choses qui excitent le plus vivement l'admiration des bienheureux qui la connaissent dans le ciel. Louez le Seigneur de cette bonté infinie, et de ce que par elle il tire de grands biens des maux qui arrivent, comme il le fit de l'incrédulité des apôtres, dont il se servit pour découvrir à leur égard l'attribut de sa miséricorde, pour établir d'une manière plus incontestable le mystère de sa résurrection, et pour donner une preuve éclatante de la rémissibilité des péchés et de sa clémence en pardonnant aux apôtres, en oubliant en quelque sorte leurs fautes pour les chercher et pour leur apparaître; enfin en se familiarisant avec eux comme un véritable Père, qui se plaisait à les éclairer et à proportionner ses instructions à leur ignorance et à leur peu de foi.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Ps. XXXIII, 18. — (2) Sag., VI, 13. — (3) Matth., XXVI, 75. — (4) Marc., XVI, 7.

CHAPITRE XXVIII.

Quelques profonds mystères qui arrivèrent à la bienheureuse Marie après la résurrection du Seigneur. — Elle reçoit le titre de Mère et de Reine de l'Église. — Apparition de Jésus-Christ un peu avant son ascension.

2294. L'abondance et la sublimité des mystères m'ont rendue pauvre de paroles dans tout le cours de cette histoire. L'entendement y découvre de grandes choses par la divine lumière, mais on n'en peut déclarer que fort peu; et cette difficulté m'a toujours causé beaucoup de peine, car l'intelligence est féconde et la parole stérile; de sorte que l'expression ne répond pas aux idées que je conçois, les termes dont je me sers me tiennent toujours dans la crainte, et je suis très peu satisfaite de ce que je dis, parce que tout me paraît insignifiant, et que je suis condamnée à laisser entrer la pensée et l'expression une grande lacune que je ne saurais remplir. Je me trouve maintenant dans la même peine pour exposer les sublimes mystères qui se passèrent à l'égard de la bienheureuse Marie depuis la résurrection de son adorable Fils jusqu'à son ascension. Après la Passion et la résurrection, le Tout Puissant la mit dans un nouvel état beaucoup plus élevé; les opérations étaient plus cachées, les faveurs étaient proportionnées à son éminente sainteté et à la volonté secrète de Celui qui les faisait; car cette même volonté était la règle sur laquelle il les mesurait. Que si je devais écrire tout ce qui m'a été manifesté, il faudrait singulièrement allonger cette histoire et multiplier les volumes. On pourra découvrir au moins une partie de ces divins mystères pour la gloire de cette auguste Reine par ce que j'en dirai.

2295. J'ai dit au commencement du chapitre précédent que le Seigneur passa avec sa très sainte Mère dans le Cénacle les quarante jours qui suivirent sa résurrection, excepté lorsqu'il s'en absentait pour apparaître à quelques personnes, et dans ce cas il y retournait aussitôt. Il n'est pas possible de concevoir les grandes choses que se dirent alors le Roi et la Reine de l'univers. Ce qu'il m'a été donné d'en connaître est ineffable, car ils se livrèrent souvent à de délicieux entretiens pleins d'une sagesse céleste, qui causaient à la divine Mère une joie particulière, inférieure sans doute à celle de la vision béatifique, mais surpassant toutes les consolations imaginables. D'autres fois cette grande Reine, les patriarches et les saints qui s'y trouvaient dans leur état de glorification, s'occupaient à louer le Très Haut. Elle connut toutes les œuvres et les mérites de ces mêmes saints, les bienfaits que chacun d'eux avait reçus de la droite du Tout Puissant, tous les mystères, toutes les figures et toutes les prophéties du temps des anciens Pères qui avaient précédé l'avènement du Messie. Et tout cela était plus présent à sa mémoire qu'à nous autres catholiques l'Ave Maria. Notre très prudente Dame considéra les grands motifs que tous ces saints avaient de bénir l'auteur de tous les biens, et quoiqu'ils ne cessassent de le bénir comme tous les justes glorifiés par la vision béatifique, elle leur dit, dans les entretiens qu'elle avait alors avec eux, qu'elle voulait qu'ils exaltassent avec elle le Seigneur pour toutes les faveurs dont elle savait qu'ils avaient été comblés par sa main libérale.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2296. Toute cette auguste assemblée des saints condescendit à la volonté de leur Reine, et ils commencèrent avec ordre ce divin exercice; de sorte qu'ils faisaient tous un chœur où chacun des bienheureux disait un verset, et où la Mère de la Sagesse leur répondait par un autre. Pendant qu'ils continuaient alternativement ces doux cantiques, il arrivait que la bienheureuse Vierge disait à elle seule autant de louanges que tous les saints et que tous les anges ensemble; car ceux-ci faisaient aussi leur partie dans ces cantiques nouveaux, qui leur paraissaient aussi admirables qu'aux autres bienheureux, parce que notre auguste Princesse, par la sagesse et le zèle qu'elle témoignait dans une chair mortelle, surpassait tous ceux qui n'étaient point du nombre des mortels et qui jouissaient de la vision béatifique. Tout ce que la très pure Marie fit pendant ces quarante jours est au-dessus de ce que les hommes peuvent concevoir. Mais ses hautes pensées et les motifs de son incomparable prudence furent dignes de son très fidèle amour; car, sachant que son très saint Fils s'arrêtait dans le monde surtout pour elle, afin de l'assister et de la consoler, elle résolut de répondre à son divin amour autant qu'il lui était possible. C'est pour cela quelle ordonna que les mêmes saints rendissent à notre adorable Sauveur sur la terre les continuelles louanges qu'ils lui auraient rendues dans le ciel. Et concourant à ces louanges de son Fils, elle les éleva au plus haut degré, et fit un ciel du Cénacle.

2297. Elle employa la plus grande partie de ces quarante jours dans ces exercices, et l'on y fit plus de cantiques et d'hymnes que tous les saints et les prophètes ne nous en ont laissé. Quelquefois on s'y servait des psaumes de David et des prophéties de l'Écriture, en les paraphrasant et en découvrant les profonds mystères qui s'y trouvent renfermés; et les saints Pères qui les avaient annoncées s'adressaient d'une manière plus particulière à la bienheureuse Vierge, reconnaissant les faveurs qu'ils avaient reçues de la divine droite lorsque tant de sublimes secrets leur avaient été révélés. La joie que ressentait notre auguste Reine lorsqu'elle répondait à sa très sainte mère et à son père saint Joachim, à saint Joseph, à saint Jean-Baptiste et aux grands patriarches, est inexprimable, et il est certain qu'on ne peut imaginer un état plus semblable à la jouissance béatifique de Dieu que celui dans lequel elle se trouvait alors. Une autre grande merveille eut lieu en ce temps-là, ce fut que toutes les âmes des justes qui moururent en grâce pendant ces quarante jours, venaient toutes au Cénacle, et celles qui n'avaient rien à expier y étaient béatifiées. Mais celles qui auraient dû aller en purgatoire y demeuraient sans voir le Seigneur, les unes trois jours, les autres cinq, et les autres plus ou moins de temps. Et alors la Mère de miséricorde satisfaisait pour elles par des génuflexions, des prosternations ou par quelque œuvre pénible, et surtout par la très ardente charité avec laquelle elle priait pour elles, et leur appliquait les mérites infinis de son Fils pour acquitter leurs dettes; et par ce secours elle leur abrégeait le temps, et les délivrait de la peine qu'elles souffraient de ne pas voir le Seigneur (car elles n'avaient point celle du sens), et aussitôt elles étaient béatifiées et reçues dans l'assemblée des saints. Et notre très douce Princesse faisait d'autres cantiques très sublimes au Seigneur pour chaque nouvelle âme qui y entra.

2298. Parmi tous ces exercices et toutes ces consolations ineffables, la bienheureuse Vierge n'oubliait point la misère et la pauvreté des enfants d'Ève, qui étaient hors de la gloire et en danger de la perdre; mais, considérant comme une Mère charitable l'état des mortels, elle fit pour tous la plus fervente prière. Elle pria le Père éternel de propager la nouvelle loi de grâce par tout le monde, de multiplier les enfants de l'Église, de la protéger et de rendre le prix de la rédemption efficace pour tous. Et quoiqu'elle subordonnât, pour ce qui en regardait l'effet, cette prière aux décrets éternels de la sagesse et de la volonté divine, la très miséricordieuse Mère embrassait tous les mortels dans son affection, et par ses désirs elle étendait sur tous le fruit de la rédemption et le bienfait de la vie éternelle. Outre cette prière générale, elle en fit une particulière pour les apôtres, et surtout pour saint Jean et pour saint Pierre, parce qu'elle

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

reconnaissait l'un pour son fils, et l'autre pour le chef de l'Église. Elle pria aussi pour la Madeleine, pour les Marie, pour tous les autres fidèles qui appartenaient alors à l'Église, et pour l'exaltation de la foi et du nom de son très saint Fils Jésus-Christ.

2299. Quelques jours avant l'ascension du Seigneur, sa très sainte Mère étant dans le Cénacle occupée à un de ces exercices, le Père éternel, et le Saint-Esprit y apparurent sur un trône d'une splendeur ineffable, au-dessus des chœurs des anges et des saints qui s'y trouvaient, et des autres esprits célestes qui accompagnèrent les personnes divines. Ensuite celle du Verbe incarné monta sur le trône où étaient les deux autres. Et l'humble Mère du Très Haut s'étant retirée dans un coin, se prosterna et adora la très sainte trinité, et en elle son propre Fils incarné. Le Père éternel ordonna à deux anges de la plus haute hiérarchie d'appeler la très pure Marie, et ils obéirent à l'instant ils s'approchèrent d'elle, et lui annoncèrent d'une voix très douce la volonté divine. Elle se releva avec une profonde humilité et une crainte respectueuse, et accompagnée des anges elle s'approcha du trône, au pied duquel elle se prosterna de nouveau. Le Père éternel lui dit : *Ma bien-aimée, montez plus haut* (1), et ces paroles opérant ce qu'elles signifiaient, elle fut placée par la vertu divine sur le trône des trois divines personnes. Ce fut un nouveau sujet d'admiration pour les saints, de voir une simple créature élevée à une dignité si éminente. Et connaissant l'équité et la sainteté des œuvres du Très Haut, ils lui donnèrent de nouvelles louanges et le reconnurent pour grand, pour juste, pour puissant, pour saint et pour admirable en tous ses conseils.

(1) Luc., XIV, 10.

2300. Le Père éternel s'adressa à la bienheureuse Marie, et lui dit : « Ma Fille, je vous confie et vous recommande l'Église que mon Fils unique a fondée, la nouvelle loi de grâce qu'il a enseignée dans le monde, et le peuple qu'il a racheté. » Le Saint-Esprit lui dit à son tour : « Mon Épouse, choisie entre toutes les créatures, je vous communique ma sagesse et ma grâce, et je mets en dépôt dans votre cœur les mystères, les œuvres, la doctrine et toutes les autres merveilles que le Verbe incarné a opérées dans le monde. » Le Fils s'adressant aussi à elle, lui dit : « Ma Mère bien-aimée, je m'en vais à mon Père, je vous laisse en ma place, et je vous recommande mon Église, ses enfants et mes frères, comme mon Père me les a recommandés. » Puis les trois personnes divines s'adressèrent aux chœurs des anges et des saints, et leur dirent : « Voici la Reine de tout ce qui est créé dans le ciel et sur la terre, voici la Protectrice de l'Église, la Maîtresse des créatures, la Mère de la charité, l'Avocate des fidèles et des pécheurs, la Mère du bel amour et de l'espérance sainte (1); elle est puissante pour attirer notre clémence et notre miséricorde. Nous l'avons faite la dépositaire des trésors de notre grâce, et avons gravé notre loi dans son cœur très fidèle. Elle renferme les mystères que notre toute-puissance a opérés pour le salut du genre humain. C'est le chef-d'œuvre de nos mains, où la plénitude de notre volonté se communique et repose sans aucun obstacle qui arrête le torrent de nos perfections divines. Celui qui l'invoquera du fond du cœur ne périra point, et celui pour qui elle intercèdera acquerra la vie éternelle. Nous lui accorderons ce qu'elle nous demandera, nous accomplirons toujours ses désirs et exaucerons ses prières, parce qu'elle s'est entièrement consacrée à notre bon plaisir. » L'auguste Vierge s'humilia à l'énumération de ces faveurs ineffables, et plus la droite du Très Haut l'élevait au-dessus de toutes les créatures humaines et angéliques, plus elle s'abaissait; et adorant le Seigneur, elle s'offrait, comme si elle eût été la dernière de toutes, à travailler dans la sainte Église avec tout le zèle d'une fidèle servante, et à exécuter avec promptitude tout ce que la divine volonté lui ordonnait. Elle accepta de nouveau le soin de l'Église évangélique, comme une mère pleine de tendresse pour tous ses enfants; et elle réitéra dès cette heure les prières qu'elle avait faites pour eux jusqu'alors, de sorte qu'elle les continua

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

avec beaucoup de ferveur pendant toute sa vie, comme nous le verrons dans la troisième partie de cette histoire, où l'on connaîtra plus clairement ce que l'Église doit à cette grande Reine, et les bienfaits qu'elle lui mérita et lui obtint. Par toutes ces faveurs et par celles que je marquerai dans la suite, elle eut une espèce de participation de l'être de son adorable Fils, que je ne saurais exprimer, car ce divin Seigneur lui donna une communication de ses attributs et de ses perfections qui correspondait au ministère de Mère et de Maîtresse de l'Église, en la place de Jésus-Christ lui-même; et par cette communication elle fut élevée à un être tout nouveau de science et de pouvoir; ainsi rien ne lui fut caché, soit dans les mystères divins soit dans les cœurs des hommes. Elle sut en quel temps et comment elle devait user de la puissance divine à laquelle elle participait à l'égard des hommes, des démons et de toutes les créatures; en un mot, notre grande Reine reçut dignement et avec plénitude tout ce qu'une simple créature était capable de recevoir. Saint Jean eut quelque intelligence de ces mystères, et elle lui fut accordée afin qu'il connût et estimât au degré convenable le trésor qui lui avait été confié, et dès ce jour-là il prit un nouveau soin de révéler et de servir la Maîtresse de l'univers.

(1) Eccles., XXIV, 24.

2301. Le Très Haut fit d'autres faveurs merveilleuses à la bienheureuse Marie pendant l'espace de ces quarante jours, sans en laisser passer aucun qu'il ne déployât pour elle sa toute-puissance par quelque bienfait singulier, comme se plaisant à l'enrichir de plus en plus avant de partir pour le ciel. Or, comme le temps déterminé par la divine Sagesse allait être accompli, auquel le Seigneur devait s'en retourner à son Père éternel, alors qu'il avait, comme le dit saint Luc (1), établi le mystère de sa résurrection par diverses apparitions et par les preuves les plus éclatantes, il résolut de se manifester de nouveau à toute l'assemblée, où les apôtres, les disciples et les femmes dévotes se trouvaient au nombre de vingt-six personnes. Cette apparition eut lieu dans le Cénacle le jour même de l'Ascension, après celle dont saint Marc fait mention dans le dernier chapitre de son Évangile (2). Car après que les apôtres furent allés en Galilée par ordre du Seigneur (3), et qu'ils l'y eurent vu près de la mer de Tibériade (4), comme je l'ai rapporté, et sur la montagne où saint Matthieu dit qu'ils l'adorèrent (5), et où cinq cents disciples le virent, suivant le témoignage de saint Paul (6); après, dis-je, ces apparitions, ils s'en retournèrent à Jérusalem, le Seigneur le disposant de la sorte afin qu'ils se trouvassent présents à son admirable ascension. Et les onze apôtres étant à table, le Seigneur entra, comme le racontent saint Marc dans son Évangile (7), et saint Luc dans les Actes des Apôtres (8), et il mangea avec eux avec une bonté et une familiarité paternelle, tempérant les splendeurs de sa gloire afin de se laisser voir à tous. Et après qu'ils eurent achevé de manger, il leur dit avec un sérieux plein de majesté et de douceur

(1) Act., I, 3. — (2) Marc., XVI, 14. — (3) Matth., XXVIII, 10. — (4) Jean., XXI, 1. — (5) Matth., XXVIII, 17. — (6) I Cor., XV, 6. (7) Marc., XVI, 14. — (8) Act., I, 4.

2302. « Sachez, mes disciples, que mon Père éternel m'a donné toute puissance dans le ciel et sur la terre (1); et je veux vous la communiquer, afin que vous étendiez ma nouvelle Église par tout le monde. Vous avez été incrédules, et n'avez ajouté foi à ma résurrection qu'avec beaucoup de peine ; mais il est temps que, comme mes fidèles disciples, vous instruisiez tous les hommes, et que vous leur prêchiez la foi et mon Évangile comme je vous l'ai enseigné. Vous baptiserez ceux qui croiront, et vous leur conférerez le baptême au nom du Père, et du Fils (qui n'est autre que moi), et du Saint-Esprit (2). Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné (3). Enseignez aux fidèles à garder ma sainte loi. Elle sera confirmée par plusieurs miracles; car ceux qui croiront chasseront les démons en mon nom ; ils parleront des langues qui leur étaient inconnues (4) ; ils guériront les morsures des serpents ;

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et s'ils boivent du poison, il ne leur nuira pas, et en imposant les mains sur les malades, ils leur rendront la santé (5). » Ce furent les merveilles que notre Sauveur Jésus-Christ promit pour établir son Église par la prédication de l'Évangile ; elles ont été toutes accomplies dans les apôtres et dans les fidèles de la primitive Église. Et le Seigneur continue les mêmes miracles, lorsqu'il le juge nécessaire, pour propager l'Évangile dans les parties du monde où il n'a pas été reçu, et pour conserver sa sainte Église dans les contrées où elle est établie; car il n'abandonnera jamais sa très chère épouse.

(1) Matth., XXVIII, 18. — (2) *Ibid.*, 10. — (3) Marc., XVI, 16. — (4) *Ibid.*, 17. — (5) *Ibid.*, 18.

2303. Ce même jour, par une disposition divine, pendant que le Seigneur était avec les onze apôtres, plusieurs autres fidèles et quelques saintes femmes s'assemblèrent dans la maison du Cénacle jusqu'au nombre de vingt-six, ainsi qu'on l'a vu plus haut car notre divin Maître avait résolu que toutes ces personnes fussent témoins de son ascension. Il voulut d'abord les instruire de ce qu'il convenait qu'ils apprissent avant qu'il montât au ciel, et faire en même temps ses adieux à toute l'assemblée. Or ils étaient tous réunis en paix et en charité dans la salle où la Cène avait été célébrée, quand l'Auteur de la vie leur apparut, et leur dit avec une douceur et une tendresse véritablement paternelle :

2304. « Mes très chers enfants, je m'en vais monter vers mon Père, du sein duquel je suis descendu pour sauver et racheter les hommes. Je vous laisse en ma place ma Mère, qui sera votre Protectrice, votre Avocate, votre Consolatrice et votre Mère. Vous l'écoutez et lui obéirez en tout. Et comme je vous ai dit que qui me verra, verra aussi mon Père, et que celui qui me connaît le connaîtra aussi (1), je vous assure maintenant que celui qui connaîtra ma Mère me connaîtra aussi; que celui qui l'écoute m'écoute; que celui qui lui obéira m'obéira; que celui qui l'offensera m'offensera ; et que celui qui l'honorera m'honorera aussi. Vous la reconnaîtrez tous pour votre Mère et pour votre Supérieure; et vos successeurs en feront de même. Elle résoudra toutes vos difficultés, et vous me trouverez en elle toutes les fois que vous me chercherez; car j'y demeurerai jusqu'à la fin du monde, et je m'y trouve maintenant, mais d'une manière qui vous est cachée. » Le Seigneur parla de la sorte parce qu'il était dans le sein de sa Mère sous les espèces sacrées qu'elle reçut au moment de la Cène; car elles s'y conservèrent sans aucune altération jusqu'à la première messe que l'on célébra ensuite, comme je le dirai plus loin, et ce fut ainsi que notre adorable Sauveur accomplit ce que saint Matthieu rapporte qu'il leur dit dans cette occasion : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles (2). » Le Seigneur ajouta : « Vous reconnaîtrez Pierre pour le chef suprême de mon Église, en laquelle je le laisse pour mon Vicaire; et vous lui obéirez comme en étant le souverain Pontife. Vous considérerez Jean comme le fils de ma Mère; car je le lui ai recommandé en cette qualité du haut de la croix (3). » Le Sauveur regardait sa très sainte Mère, qui se trouvait présente, et lui découvrait secrètement le dessein qu'il avait, de prescrire à toute cette assemblée de l'adorer par le culte qui était dû à sa dignité de Mère, et de laisser à cet égard un commandement spécial à l'Église. Mais la très humble Dame supplia son Fils de ne lui décerner que l'honneur qui était absolument nécessaire pour exécuter tout ce dont il l'avait chargée, et de ne point permettre que les nouveaux enfants de l'Église lui rendissent une plus grande vénération que celle qu'ils lui avaient rendue jusqu'alors afin que le culte sacré s'adressât entièrement et directement au Seigneur lui-même, et servît à la propagation de l'Évangile et à l'exaltation de son saint Nom. Notre Rédempteur Jésus-Christ exauça cette très prudente prière de sa Mère, tout en se réservant de la faire mieux connaître en temps convenable; et en la comblant secrètement des faveurs les plus extraordinaires, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire.

(1) Jean., XIV, 9. — (2) Matth., XXVIII, 20. — (3) Jean., XIX, 26.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

2305. La tendre exhortation que notre divin Maître fit à cette sainte assemblée, les mystères qu'il lui découvrit, les adieux qu'il lui adressa, produisirent des effets admirables en tous ceux qui y assistaient; car ils furent tout enflammés du divin amour par la foi vive qu'ils eurent aux mystères de sa Divinité et de son humanité. Ils pleuraient amoureusement, et poussaient des soupirs du fond de leur cœur au souvenir de sa doctrine, de ses paroles vivifiantes, de sa douce conversation, et à la pensée qu'ils allaient être bientôt privés de tant de biens. Ils auraient bien voulu le retenir, mais cela n'était ni possible, ni convenable. Ils auraient voulu lui faire leurs derniers adieux, et ils ne pouvaient s'y résoudre. Partagés entre la joie et la tristesse, ils sentaient dans leur cœur mille mouvements contraires. Comment, disaient-ils, pourrions-nous vivre sans un tel Maître ? Qui nous instruira et nous consolera comme lui ? Qui nous accueillera avec tant de douceur ? Qui sera notre Père et notre protecteur ? Nous serons orphelins dans le monde. Quelques-uns rompirent le silence, et dirent au Sauveur : « O notre très aimable Père, ô vie de nos âmes ! Quoi ! maintenant que nous vous connaissons pour notre Restaurateur, vous nous quittez ! Emmenez-nous, Seigneur, avec vous ; ne nous privez point de votre vue. O notre douce espérance, que ferons-nous sans vous ? Où irons-nous si vous nous abandonnez ? Quel chemin prendrons-nous si nous ne vous suivons comme notre Père, notre Chef et notre Maître ? » A toutes ces amoureuses plaintes des fidèles, le Seigneur leur répondit de ne point s'éloigner de Jérusalem, et de persévérer dans la prière jusqu'à ce qu'il leur envoyât le Saint-Esprit consolateur que le Père avait promis, ainsi que le même Seigneur l'avait dit aux apôtres dans le Cénacle. Ensuite il arriva ce que je rapporterai dans le chapitre suivant.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

2306. Ma fille, il est juste qu'étant dans l'admiration des secrètes faveurs que j'ai reçues de la droite du Tout Puissant (1), vous redoubriez votre zèle pour le bénir, et lui donner des louanges éternelles en mémoire de tant de choses merveilleuses. Et quoique je vous en cache beaucoup, que vous ne connaîtrez qu'après que vous serez hors de la chair mortelle, je veux que dès maintenant vous vous regardiez comme particulièrement et personnellement tenue à exalter le Seigneur, en reconnaissance de ce que m'ayant formée de la commune masse d'Adam, il m'a tirée de la poussière, et a fait éclater en moi la puissance de son bras, et a opéré tant de prodiges pour celle qui ne pouvait dignement les mériter. Pour rendre ces justes louanges au Très Haut, ne vous laissez pas de répéter en mon nom le cantique que j'ai fait, le Magnificat, dans lequel je les ai renfermées en peu de paroles (2). Quand vous serez seule, vous le direz à genoux ou prosternée en terre, ayant surtout soin de le réciter avec beaucoup de ferveur et de vénération. Cet exercice que je vous indique me sera fort agréable, et je le présenterai au Seigneur si vous vous en acquittez en la manière que je souhaite.

(1) Luc., I, 49. — (2) *Ibid.*, 46.

2307. Et comme je vois que vous vous étonnez toujours de ce que les évangélistes n'ont point écrit ces grandes choses que le Très Haut a faites à mon égard, je veux vous donner de nouveau des explications que vous avez déjà entendues en d'autres circonstances; car je désire qu'elles restent gravées dans la mémoire de tous les mortels; je vous réponds donc que j'ordonnai moi-même aux évangélistes de n'en écrire que ce qui serait nécessaire pour établir l'Église sur les articles de la foi, et sur les commandements de la loi divine; car je connus, comme Maîtresse de l'Église, et par la science infuse que le Très Haut m'avait donnée pour m'acquitter de ce ministère, que quelques mots sur mes excellences suffisaient pour lors. Toutes mes prérogatives étaient renfermées en ma dignité de Mère de Dieu, et en cette déclaration que j'étais pleine de grâce; mais la Providence divine en réservait l'exposition plus complète pour le

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

temps le plus opportun, jusqu'à ce que la foi eût été mieux établie. Il est vrai que dans les siècles passés quelques-uns des mystères qui me concernent ont été successivement manifestés; mais la plénitude de cette lumière vous a été communiquée, quoique vous ne soyez qu'une vile créature, à cause des misères et de l'état déplorable où se trouve le monde; c'est pour cela que la divine miséricorde a bien voulu ménager aux hommes ce moyen si favorable, afin qu'ils cherchent leur remède et le salut éternel par mon intercession. Il y a longtemps que vous l'avez compris, et vous le comprendrez encore au mieux dans la suite. Mais je veux d'abord que vous vous appliquiez entièrement à m'imiter, et que vous méditiez sans cesse mes vertus, afin de remporter la victoire sur mes ennemis et les vôtres, comme vous le souhaitez.

CHAPITRE XXIX.

Notre Rédempteur Jésus-Christ monte au ciel avec tous les saints qu'il avait tirés des Limbes. — Il emmène aussi sa très sainte Mère pour la mettre en possession de la gloire.

2308. 1509. Le moment heureux arriva bientôt où le Fils unique du Père éternel, qui était descendu du ciel pour se revêtir de la chair humaine, devait y remonter par sa propre vertu pour s'asseoir à la droite de Celui dont il était l'éternel héritier, engendré de sa substance en égalité, et en unité de nature et de gloire infinie. Il monta si haut, parce qu'il était auparavant descendu dans les lieux inférieurs de la terre, suivant l'expression de l'Apôtre (1) et ce fut après avoir accompli toutes les choses qui avaient été dites et écrites de son avènement au monde, de sa vie, de sa mort et de la rédemption du genre humain ; avoir pénétré, comme Seigneur de tout ce qui est créé, jusqu'au centre de la terre, et avoir déclaré que, s'il ne montait pas au ciel, le Saint-Esprit ne viendrait point (2), qu'il couronna tous ses mystères par celui de son ascension glorieuse. Or, pour célébrer ce jour si solennel et si mystérieux, notre Seigneur Jésus-Christ choisit pour témoins de son ascension les vingt-six personnes qu'il avait réunies dans le Cénacle, comme il a été rapporté dans le chapitre précédent ; cette très heureuse assemblée se composait de la très pure Marie, des onze apôtres, des soixante-douze disciples, de Marie-Madeleine, de Marthe et de leur frère Lazare, des autres Marie, et de quelques autres hommes et femmes fidèles.

(1) Ephes., IV, 9. — (2) Jean., XVI, 7.

2309. 1510. Notre divin Pasteur sortit du Cénacle avec ce petit troupeau, qu'il conduisait devant lui par les rues de Jérusalem, sa bienheureuse Mère étant à ses côtés. Les apôtres et tous les autres se dirigèrent ensuite, par ordre du Seigneur, vers Béthanie, qui n'est éloignée que d'environ une demi lieue du pied du mont des Oliviers. Les saints qui avaient été tirés des limbes et du purgatoire suivaient le divin Triomphateur, lui chantant avec les anges qui l'accompagnaient de nouveaux cantiques de louanges; mais ils n'étaient visibles qu'à l'auguste Marie. La résurrection de Jésus de Nazareth était déjà divulguée dans la ville de Jérusalem et par toute la Palestine, quoique les princes des prêtres eussent employé tous leurs efforts pour faire prévaloir le faux témoignage des soldats, qui prétendaient que ses disciples avaient enlevé son corps (1) ; mais la plupart découvrirent leur perfidie, et ne voulurent point y ajouter foi. La

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

divine Providence ne permit point que parmi les habitants de la ville aucun des incrédules ou de ceux qui doutaient vit ou troublât cette sainte procession qui sortait du Cénacle; car ils furent tous privés de cette consolation par une espèce d'éblouissement, comme incapables de connaître un mystère si admirable ; et notre Sauveur Jésus- Christ ne se manifestait qu'aux vingt-six justes qu'il avait choisis, afin qu'ils le vissent monter au ciel.

(1) Matth., XXVIII, 13.

2310. 1511. Ils marchèrent tous avec cette assurance que le Seigneur leur inspirait, jusqu'au sommet du mont des Oliviers ; et étant arrivés au lieu déterminé, ils formèrent trois chœurs, l'un d'anges, l'autre des saints qui étaient sortis des limbes, et le troisième des apôtres et des autres fidèles, et se partagèrent en deux ailes, dont notre Sauveur Jésus-Christ était le Chef. Puis la très prudente Mère se prosterna aux pieds de son Fils, l'adora comme vrai Dieu et Rédempteur véritable du monde, et lui demanda sa dernière bénédiction. Tous les autres fidèles qui se trouvaient présents en firent de même à l'imitation de leur Reine. Alors ils demandèrent avec beaucoup de larmes au Seigneur s'il rétablirait en ce temps-là le royaume d'Israël (1). Il leur répondit que ce secret appartenait à son Père éternel, et qu'il ne leur convenait pas de le savoir (2) ; mais qu'il fallait qu'ils reçussent le Saint-Esprit, et qu'ensuite ils prêchassent les mystères de la rédemption du genre humain dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre (3).

(1) Act., I, 6. — (I) *Ibid.*, 7. — (3) *Ibid.*, 8.

2311. 1512. Après que le Seigneur eut adressé cet adieu à cette sainte et heureuse assemblée des fidèles, il joignit les mains avec un air serein et majestueux, et commença à s'élever de terre par sa propre vertu, y laissant les vestiges ou l'empreinte de ses pieds sacrés. Il monta insensiblement dans la région de l'air, ravissant les yeux et le cœur de ces nouveaux enfants de l'Église. Et comme le premier mobile imprime le mouvement à tous les cieus inférieurs qu'il renferme dans sa vaste sphère, de même notre Sauveur Jésus-Christ attira après lui les anges, les saints Pères, et les autres justes qui l'accompagnaient, les uns en corps et en âme, les autres en leurs âmes seulement; de sorte qu'ils s'élevèrent tous ensemble de terre dans le plus bel ordre, et suivirent leur Roi et leur Chef. Le nouveau mystère que la droite du Très Haut opéra en ce moment, fut d'emmener sa très sainte Mère pour lui donner dans le ciel la possession de la gloire et de la place qu'il lui avait destinée comme à sa Mère véritable, et qu'elle s'était acquise par ses mérites. La bienheureuse Vierge était déjà préparée à cette faveur avant de la recevoir; car son très saint Fils la lui avait promise pendant les quarante jours qu'il demeura avec elle après sa résurrection. Et afin que ce mystère ne fût alors découvert à aucun mortel, que les apôtres et les autres fidèles ne fussent point privés de la présence de leur auguste Maîtresse, et qu'elle persévérât à prier avec eux jusqu'à la venue du Saint-Esprit (comme il est marqué dans les Actes des Apôtres) (1), la puissance divine fit qu'elle se trouvât, d'une manière miraculeuse, en deux endroits car elle resta au milieu des enfants de l'Église, elle se rendit avec eux au Cénacle, et en même temps elle monta au ciel avec le Rédempteur du monde, et sur son propre trône, où elle s'assit trois jours avec le plus parfait usage de ses puissances et de ses sens, tandis qu'on la voyait aussi dans le Cénacle tout absorbée dans la contemplation.

(1) Act., I, 14.

2312. 1513. La bienheureuse Vierge fut élevée avec son très saint Fils, et placée à sa droite, et alors s'accomplit ce que dit David : que la Reine était à sa droite, revêtue des splendeurs de la gloire, comme d'un manteau d'or pur (1), et parée de tous les dons et de toutes les grâces à la

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

vue des anges et des saints qui escortaient le Seigneur. Or, afin que l'admiration de ce grand mystère enflamme davantage la dévotion et la foi vive des fidèles, et les porte à glorifier l'Auteur d'une merveille si inouïe, il faut que ceux qui liront ce miracle sachent que dès que le Très Haut m'eut déclaré qu'il voulait que j'écrivisse cette histoire, et m'eut même prescrit à diverses reprises d'entreprendre cet ouvrage, pendant plusieurs années successives sa divine Majesté me fit connaître divers mystères, et me découvrit un grand nombre des sublimes secrets que j'ai écrits et que je dois écrire dans la suite; parce que la haute importance du sujet exigeait cette préparation. Je ne recevais pas néanmoins toutes ces lumières à la fois parce que la capacité de la créature est trop bornée pour profiter d'une si grande abondance. Mais lorsque je devais écrire, la lumière de chaque mystère en particulier m'était renouvelée d'une autre manière. Je recevais ordinairement l'intelligence de tous ces mystères aux jours de fête consacrés à notre Sauveur Jésus-Christ, et à notre auguste Reine; et quant à cette grande merveille que le Seigneur opéra lorsqu'il emmena le jour de son ascension sa très sainte Mère dans le ciel, tandis qu'elle se trouvait encore miraculeusement dans le Cénacle, je l'ai connue aux mêmes jours pendant plusieurs années consécutives.

(1) Ps. XLIV, 10.

2313. 1514. La certitude qui est inséparable de la vérité divine, ne laisse aucun doute dans l'entendement de celui qui la connaît et qui la considère en Dieu, où tout est lumière sans mélange de ténèbres (1), et où l'on discerne à la fois l'objet et sa raison d'être. Mais pour ce qui regarde ceux qui lisent ou entendent seulement ces mystères, il faut donner des motifs à leur piété pour les porter à croire ce qu'ils ont d'obscur. C'est pour cela que j'aurais hésité à rapporter cette secrète et mystérieuse ascension de notre auguste Reine au ciel avant sa mort, si je n'eusse craint de me rendre grandement coupable en excluant de cette histoire un fait si merveilleux, et qui constitue pour elle une prérogative si glorieuse. Je me trouvai dans cette hésitation la première fois que je connus ce mystère, mais je ne m'y trouve pas maintenant que je l'écris, ayant déjà déclaré dans la première partie, que la bienheureuse Vierge fut portée dans le ciel empyrée aussitôt après sa naissance, et ayant dit ensuite dans cette seconde partie que cela lui était arrivé deux fois pendant les neuf jours qui précédèrent l'incarnation du Verbe, pour la disposer dignement à un si haut mystère. En effet, si le Tout Puissant a accordé des faveurs si admirables à la très pure Marie avant qu'elle fût la Mère du Verbe, afin de la préparer à cette sublime dignité, il est bien plus croyable qu'il les lui aura renouvelées lorsque déjà elle était consacrée comme l'ayant reçu dans son sein virginal, où elle lui donna la forme humaine de son sang le plus pur, lorsqu'elle l'avait nourri de son propre lait, élevé comme son Fils véritable, lorsque enfin elle l'avait servi l'espace de trente-trois ans, et imité en sa vie, en sa Passion et en sa mort avec une fidélité qu'aucune langue ne saurait exprimer.

(1) I Jean., I, 5.

2314. 1515. Si l'on cherche dans ces mystères de la bienheureuse Marie les raisons pour lesquelles le Très Haut les a opérés en elle, ou les a tenus si longtemps cachés dans son Église, c'est là une tout autre chose. Le prodige en lui-même doit se mesurer sur la puissance de Dieu, sur l'amour incompréhensible qu'il a eu pour sa Mère, et sur la dignité qu'il lui a donnée au-dessus de toutes les créatures. Et comme les hommes, tant qu'ils vivent dans leur chair mortelle, ne parviennent jamais à connaître entièrement ni la dignité de l'auguste Vierge Mère, ni l'amour que son adorable Fils a pour elle, ni la tendresse qu'a la très sainte Trinité à son égard, ni ses mérites, ni la sainteté à laquelle la toute-puissance du Très Haut l'a élevée, ils sont toujours tentés, dans leur ignorance, de limiter le pouvoir qu'il lui a plu de faire éclater, en opérant en faveur de sa Mère tout ce qu'il a pu, c'est-à-dire tout ce qu'il a voulu. Or, s'il s'est donné à elle

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

seule d'une manière si particulière que de devenir le Fils de sa propre substance, il fallait, par une conséquence rigoureuse, qu'il fit à son égard, dans l'ordre de la grâce, ce qu'il n'était pas convenable de faire à l'égard d'aucune autre créature, ni même à l'égard du genre humain tout entier; et non seulement les faveurs, les dons et les vues dont le Seigneur a comblé sa très sainte Mère, doivent être exceptionnels; mais la règle générale est qu'il ne lui en a refusé aucun de tous ceux qu'il a pu lui faire, pour rehausser sa gloire et sa sainteté, et les rapprocher de celle de son humanité très sainte.

2315. 1516. Mais pour ce qui est de la bonté que Dieu a eue de découvrir ces merveilles à son Église, il s'y trouve d'autres raisons de sa haute providence, par laquelle il la gouverne et lui procure de nouvelles lumières, selon les temps et les besoins qui s'y présentent. Car l'heureux jour de la grâce qui a lui sur le monde par l'incarnation du Verbe et la rédemption des hommes, a son lever et son midi, comme il aura son coucher; et la Sagesse éternelle dispose les choses et règle les heures suivant ses desseins et dans l'ordre le plus convenable. Quoique tous les mystères de Jésus-Christ et de sa Mère soient contenus dans les divines Écritures, ils ne sont pas également tous manifestés à la fois; mais le Seigneur tire peu à peu le voile des figures, des métaphores ou des énigmes; de sorte que plusieurs mystères qui étaient comme renfermés et réservés pour une certaine époque, ont été découverts comme les rayons du soleil le sont lorsque se retire la nue qui les intercepte. On ne doit pas s'étonner si les hommes ne reçoivent que peu à peu les rayons de cette divine lumière, puisque les anges eux-mêmes, qui connurent dès leur création le mystère de l'incarnation en substance d'une manière assez vague, et comme la fin à laquelle se rapportait tout le ministère qu'ils devaient exercer auprès des hommes, ne découvrirent pas néanmoins toutes les conditions, tous les effets et toutes les circonstances de ce mystère; au contraire, ils n'en ont connu la plupart que dans le cours des cinq mille deux cents et quelques années qui se sont écoulées depuis la création du monde. Cette connaissance nouvelle de particularités qu'ils ignoraient, redoublait leur admiration, et les portait à glorifier de nouveau Celui qui en était l'auteur, comme je l'ai remarqué en divers endroits de cette histoire. Par cet exemple je réponds à l'étonnement que pourraient avoir ceux qui apprendront pour la première fois le mystère de la très pure Marie que j'expose ici, et qui a été caché jusqu'au moment où le Très Haut a bien voulu le découvrir avec les autres que j'ai fait et ferai connaître dans la suite.

2316. 1517. Avant que j'eusse été informée de ces raisons, lorsque je commençai à connaître ce mystère que notre Sauveur Jésus-Christ opéra en emmenant sa très sainte Mère avec lui dans son ascension, grands furent mon embarras et mon admiration, non pas tant pour ce qui me concernait que par rapport à ceux qui l'entendraient rapporter. Entre autres choses par lesquelles le Seigneur daigna m'éclairer alors, il me rappela ce qu'avait écrit de lui-même dans l'Église, saint Paul racontant le ravissement qu'il eut jusqu'au troisième ciel, c'est-à-dire jusqu'au ciel des bienheureux, sans déterminer s'il y fut ravi avec son corps ou sans son corps, et sans nier ni affirmer plutôt l'un que l'autre, puisqu'il suppose au contraire qu'il a pu être ravi de l'une de ces deux manières comme de l'autre. Je compris donc que, s'il est possible que l'Apôtre ait été, au commencement de sa conversion, ravi avec son corps jusqu'au ciel empyrée, lorsque sa vie précédente offrait, non des mérites mais des fautes, et que s'il n'y avait ni témérité ni inconvénient dans l'Église à croire que le pouvoir divin ait fait ce miracle en sa faveur, on ne devait pas douter que le Seigneur n'eût accordé ce privilège à sa Mère, qui était déjà remplie de tant de mérites ineffables et élevée à une si haute sainteté. Le Seigneur me fit aussi entendre que, puisque les autres saints qui étaient ressuscités avec Jésus-Christ avaient obtenu de monter avec lui au ciel en corps et en âme, il y avait bien plus de sujet d'accorder ce bienfait à sa très pure Mère; car quand même il eût été refusé à tous les autres mortels, il était en quelque sorte

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

dû à la bienheureuse Marie parce qu'elle avait souffert avec lui. Il était juste qu'elle eût part au triomphe du Sauveur, et à la joie avec laquelle il allait s'asseoir à la droite de son Père éternel, pour que sa propre Mère pût à son tour se placer à la sienne, elle qui lui avait fourni de sa propre substance cette nature humaine en laquelle il montait triomphant au ciel. Et comme il était convenable que le Fils et la Mère ne fussent point séparés dans ce triomphe, il l'était aussi qu'aucun autre enfant de la race humaine n'arrivât en corps et en âme à la possession de cette félicité éternelle avant l'auguste Marie, eût-ce été son père, sa mère et son époux Joseph; car ce jour-là il aurait manqué quelque chose à la joie accidentelle de tous ceux qui montaient avec notre Rédempteur Jésus-Christ, et même à celle de son humanité sainte, si la très pure Marie avait été absente, et si elle n'était entrée avec eux dans la patrie céleste, comme Mère de leur Restaurateur et Reine de tout ce qui est créé, qu'aucun de ses sujets ne devait devancer en cette faveur.

2317. 1518. Ces raisons me semblent suffisantes pour satisfaire la piété des catholiques, pour les consoler et les réjouir saintement par la connaissance de ce mystère et de plusieurs autres de cette nature, dont je parlerai dans la troisième partie. Et reprenant le fil de l'histoire, je dis que notre Sauveur emmena avec lui dans son ascension sa très sainte Mère revêtue de splendeur et de gloire à la vue des anges et des saints, qui en recevaient une joie inexprimable. Il fut très utile que les apôtres et les autres fidèles ignorassent alors ce mystère, car s'ils eussent vu monter leur Mère et leur Maîtresse avec Jésus-Christ, ils eussent été plongés dans la consternation, puisque la plus grande consolation qu'il leur restât était d'avoir parmi eux la Mère la plus compatissante. Néanmoins ils éclatèrent en sanglots et en gémissements, quand ils virent que leur très aimable Maître et leur Rédempteur s'éloignait en s'élevant de plus en plus. Et au moment où ils commençaient à le perdre de vue, une nuée très lumineuse se mit entre le Seigneur et ceux qui demeuraient sur la terre, et le déroba entièrement à leurs regards (1). La personne du Père éternel tenait dans cette nuée; il descendit de l'empyrée jusqu'à la région de l'air à la rencontre de son Fils unique incarné, et de la Mère qui lui avait donné le nouvel être humain dans lequel il s'en retournait. Puis, le Père les approchant de lui, les reçut avec un embrassement propre à l'amour infini; et ce spectacle causa une nouvelle joie aux légions innombrables d'anges qui accompagnaient la personne du Père éternel. Bientôt cette divine assemblée traversa rapidement les éléments et les sphères célestes, et arriva aux hauteurs de l'empyrée. A l'entrée qui s'y fit, les anges qui montaient de la terre avec leur Roi et leur Reine, Jésus et Marie, et ceux qu'ils avaient rencontrés dans la région de l'air, s'adressant aux autres qui étaient demeurés dans le ciel empyrée, répétèrent les paroles de David (2), en y ajoutant les choses relatives au mystère.

(1) Act., I, 9. — (2) Ps. XXIII, 7.

2318. 1519. Ouvrez, ouvrez vos portes éternelles, ô princes; et vous, portes, ouvrez-vous, afin de laisser entrer dans sa demeure le grand Roi de gloire, le Seigneur des puissances, qui est fort et puissant dans les combats, qui est vainqueur, et qui revient victorieux et triomphant de tous ses ennemis. Ouvrez les portes du paradis suprême, et laissez-les toujours ouvertes, car voici le nouvel Adam, le Restaurateur de tout le genre humain, qui est riche en miséricorde (1), opulent dans les trésors de ses propres mérites, chargé des dépouilles et des prémices de la rédemption abondante (2) qu'il a opérée dans le monde, par sa mort. Il a réparé la perte de notre nature, et a élevé la nature humaine à la dignité souveraine de son propre être immense. Il vient avec le royaume des élus que son Père lui a donnés. Il a racheté les mortels, et par sa miséricorde libérale il leur laisse le moyen de pouvoir légitimement reconquérir le droit qu'ils avaient perdu par le péché, et de mériter par l'observance de sa loi la vie éternelle en qualité de

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ses frères et comme héritiers des biens de son Père (3); en outre, pour sa plus grande gloire et pour mettre le comble à notre joie, il amène à ses côtés la Mère de bonté qui lui a donné la forme humaine, en laquelle il a vaincu le démon, et notre Reine vient parée de tant de beauté et de grâce, qu'elle charme tous ceux qui la regardent. Sortez, sortez, divins courtisans, vous verrez notre Roi revêtu de splendeur avec le diadème que sa Mère lui a donné (4), et vous verrez sa Mère couronnée de la gloire que son Fils lui donne.

(1) Ephes., II, 4. — (2) Ps. CXXIX, 7. — (3) II Tim., IV, 8. — (4) Cant., III, 11.

2319. 1520. Cette procession toute nouvelle et si bien rangée arriva au ciel empyrée au milieu de transports d'allégresse qui surpassent tout ce qu'on peut imaginer. Et après que les anges et les saints eurent formé deux chœurs, notre Rédempteur Jésus-Christ et sa bienheureuse Mère passèrent entre deux, et tous à leur tour rendirent au Sauveur l'adoration suprême, et à sa très sainte Mère l'hommage qui était dû à sa haute dignité, chantant de nouveaux cantiques de louanges à l'Auteur de la grâce et de la vie, et à sa divine Mère. Le Père éternel mit à sa droite sur le trône de la Divinité le Verbe incarné, et il y parut avec tant de gloire et de majesté, qu'il inspira une nouvelle admiration et une crainte respectueuse à tous les habitants du ciel, qui connaissaient intuitivement la Divinité avec sa gloire et ses perfections infinies, unie substantiellement en une personne à la très sainte humanité, d'une union indissoluble qui élevait cette même humanité à une prééminence et à une gloire que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point ouïes, et que jamais aucun homme mortel n'a comprises (1)

(1) Isa., LXIV, 4.

2320. 1521. Dans cette circonstance l'humilité et la sagesse de notre très prudente Reine atteignirent le plus haut degré; car parmi toutes ces faveurs ineffables, elle demeura sur le marchepied du trône de la Divinité abîmée dans la connaissance de son être terrestre et de simple créature; et là, prosternée, elle adora le Père et lui fit de nouveaux cantiques de louanges, pour la gloire qu'il communiquait à son Fils, et de ce qu'il élevait en lui son humanité déifiée à une grandeur si sublime. Ce fut un nouveau motif d'admiration et de joie pour les anges et pour les saints de voir la très prudente humilité de leur Reine, dont ils tâchaient d'imiter les vertus avec une sainte émulation. On entendit alors la voix du Père qui s'adressant à l'auguste Vierge lui disait : *Ma Fille, montez plus haut.* Son très saint Fils l'appela aussi, disant : *Ma Mère, levez-vous et venez prendre la place que je vous dois pour le zèle avec lequel vous m'avez suivi et imité.* Et le Saint-Esprit lui dit : *Mon Épouse et ma bien-aimée, venez recevoir mes embrassements éternels.* Ensuite tous les bienheureux eurent connaissance du décret de la très sainte Trinité par lequel il était déclaré que la place de la bienheureuse Mère serait la droite de son Fils pendant toute l'éternité pour lui avoir donné l'être humain de son propre sang, et pour l'avoir nourri, servi et imité avec toute la plénitude et toute la perfection possible à une simple créature; et qu'aucune autre créature humaine ne prendrait possession de ce lieu et de cet état inamissible, avec les attributions déjà exclusivement propres à notre auguste Reine avant qu'elle y fût élevée; il était aussi déclaré que cette place lui était destinée avec justice, afin qu'elle en prit la possession éternelle après sa mort, comme étant infiniment au-dessus de tous les autres saints et par ses mérites et par sa dignité.

2321. 1522. En vertu de ce décret, la très pure Marie fut mise sur le trône de la très sainte Trinité, à la droite de son adorable Fils, sachant dès lors comme les autres saints que, non seulement la possession de cette place lui était destinée après sa mort pour toutes les éternités, mais encore que le Seigneur la laissait libre d'y demeurer et de ne plus retourner au monde. Car la volonté conditionnelle des Personnes divines était, pour ce qui dépendait du Seigneur, qu'elle

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ne quittât plus, son siège de gloire. Et afin qu'elle se déterminât, le Très Haut lui découvrit de nouveau l'état dans lequel la sainte Église militante se trouvait sur la terre, ainsi que l'isolement et les besoins des fidèles, au milieu desquels elle pouvait à son gré descendre ou ne pas descendre pour les protéger. Par-là il donnait occasion à la Mère de miséricorde d'augmenter ses mérites, et de manifester la tendresse maternelle qu'elle avait pour le genre humain, en faisant un acte de charité sublime, semblable à celui de son très saint Fils, lorsqu'il accepta l'état passible, et suspendit pour nous racheter la gloire qu'il pouvait et devait recevoir en son corps. Sa bienheureuse Mère l'imita aussi en ce point, afin de se rendre en tout semblable au Verbe incarné, et connaissant clairement tout ce qui lui était proposé, elle se prosterna devant les trois Personnes, et dit : « Dieu éternel et Tout Puissant, mon Seigneur, si j'accepte maintenant la récompense que vous m'offrez par un effet de votre infinie bonté, ce sera pour mon repos. Mais si je m'en retourne sur la terre, et que je travaille encore parmi les enfants d'Adam pendant la vie passagère, pour assister les fidèles de votre sainte Église, cela tournera à la gloire et au bon plaisir de votre divine Majesté, et au profit de mes enfants exilés et voyageurs. Or je choisis le travail, et je me prive quant à présent de ce repos et de la joie, que je reçois de votre divine présence. J'apprécie ce que je possède et ce que je reçois; mais j'en fais le sacrifice à l'amour que vous avez pour les hommes. Agréez, seigneur de tout mon être, agréez mon sacrifice, et faites que votre vertu divine me dirige dans l'entreprise que vous m'avez confiée. Propagez votre foi, afin que votre saint nom soit glorifié, et agrandissez votre Église, acquise par le sang de votre Fils unique et le mien ; car je m'offre de nouveau à travailler pour votre gloire, et à gagner autant d'âmes que je pourrai. »

2322. 1523. C'est le choix si inouï que fit la Reine des vertus; et il fut si agréable au Seigneur, qu'il le récompensa aussitôt, en la disposant par les purifications et les illustrations dont j'ai parlé ailleurs à voir intuitivement la Divinité; car elle ne l'avait vue jusqu'alors, dans cette occasion, que par une vision abstractive, de même que tout ce qui avait précédé. Lorsqu'elle fut ainsi élevée, la Divinité lui fut manifestée par la vision béatifique ; et elle fut remplie de gloire et de biens célestes qu'on ne saurait exprimer ni connaître dans cette vie.

2323. 1524. Le Très Haut renouvela en elle tous les dons qu'il lui avait communiqués jusqu'alors, les confirma et les scella de nouveau au degré qui était convenable, pour l'envoyer en qualité de Mère et de Maîtresse de la sainte Église ; il lui renouvela aussi les titres de Reine de tout ce qui est créé, d'Avocate et de Maîtresse des fidèles, qu'il lui avait donnés auparavant; et comme le sceau s'imprime sur la cire molle, de même l'être humain et l'image de Jésus-Christ furent de nouveau imprimés en la très pure Marie par la vertu de la toute-puissance divine, afin qu'elle s'en retournât avec cette marque à l'Église militante, où elle devait être le jardin véritablement fermé et scellé pour garder les eaux de la vie (1). O mystères aussi vénérables que sublimes! O secrets de la très haute Majesté, dignes de nos plus profonds respects ! O charité de l'auguste Marie, que les ignorants enfants d'Ève n'ont jamais pu imaginer ! Ce ne fut pas sans mystère que Dieu laissa le secours de ses enfants les fidèles à la disposition de cette Mère de miséricorde ; ce fut une divine adresse pour nous découvrir en cette merveille cet amour maternel que nous n'aurions peut-être jamais bien connu autrement, malgré tant d'autres œuvres qu'elle avait faites en notre faveur. Ce fut un effet de la divine Providence, afin que notre grande Reine ne fût point privée de cette excellence, que nous comprissions l'obligation qu'un pareil témoignage d'amour nous imposait, et que nous fussions excités à la reconnaissance par un exemple si admirable. Ce que les martyrs et les autres saints ont fait en renonçant à quelque satisfaction passagère pour arriver au repos éternel, nous pourra-t-il paraître grand à la vue de cette charitable bonté de notre très douce Mère, et sachant qu'elle s'est privée de la joie véritable pour venir secourir ses faibles enfants? Quelle confusion doit être la nôtre, lorsque, ni pour

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

reconnaître ce bienfait, ni pour imiter cet exemple, ni pour plaire à cette auguste Reine, ni pour nous assurer sa compagnie éternelle et celle de son adorable Fils, nous ne voulons pas même nous priver du moindre plaisir terrestre et trompeur, qui nous attire leur inimitié et nous procure la mort ? Bénie soit une telle femme; que les cieux la louent, et que toutes les générations l'appellent bienheureuse (2).

(1) Cant., IV, 12. — (2) Luc., I, 48.

2324. 1525. J'ai terminé la première partie de cette Histoire par le chapitre trente et unième des Proverbes de Salomon, en m'en servant pour énumérer les excellentes vertus de cette incomparable Reine, qui fut l'unique Femme forte de l'Église ; je pourrais finir aussi cette seconde partie par le même chapitre ; car le Saint-Esprit a renfermé dans la fécondité des mystères que contiennent les paroles de ce passage des Proverbes, plus que je ne saurais dire. Ces paroles se vérifient plus éminemment dans le grand mystère dont je viens de faire mention, par l'état si sublime dans lequel se trouva la très pure Marie après avoir reçu ce bienfait. Mais je ne m'arrête point à répéter ce que j'ai déjà dit, attendu que si l'on prend la peine d'y faire réflexion, on y découvrira la plupart des choses que je pourrais expliquer ici, et l'on verra que cette auguste Reine fut véritablement la Femme forte (1) dont le prix venait de loin, et du plus haut du ciel empyrée. On découvrira la confiance que la très sainte Trinité eut en elle, et que le cœur de son Fils Dieu et homme, ne fut point frustré de ce qu'il en attendait. Ou trouvera qu'elle fut le vaisseau du marchand qui apporta du ciel la nourriture à l'Église; qu'elle planta cette même Église, du fruit de ses mains ; qu'elle se ceignit de force et affermit son bras pour entreprendre de grandes choses; qu'elle ouvrit sa main aux pauvres, et étendit ses bras vers les affligés, qu'elle vit combien ce trafic était bon à la vue de la récompense dans l'état béatifique ; que sa lampe ne s'éteignit point pendant la nuit de la tribulation qu'elle ne pouvait rien craindre dans la rigueur des tentations, et qu'elle avait donné à ses domestiques un double vêtement. Or, pour se préparer à tout cela, elle demanda avant de descendre du ciel au Père éternel, la puissance, au Fils la sagesse, au Saint-Esprit le feu de son amour, et aux trois Personnes leur assistance ; et quand elle fut sur le point de s'en retourner, elle leur demanda leur bénédiction. Elle la reçut prosternée devant leur trône, et fut remplie de nouvelles influences de la Divinité. Elles la congédièrent avec beaucoup de tendresse, et la renvoyèrent pleine des trésors inestimables de leur grâce. Les saints anges et les justes l'exaltèrent par des bénédictions et des louanges magnifiques, avec lesquelles elle revint sur la terre, comme je le dirai dans la troisième partie, où l'on verra aussi ce qu'elle fit dans la sainte Église pendant le temps qu'il fut convenable qu'elle y demeurât ; que toutes ses actions furent un sujet d'admiration pour les bienheureux, et d'un immense profit pour les mortels, et qu'elle travailla toujours avec un zèle incroyable pour leur procurer la félicité éternelle. Comme elle avait connu le prix de la charité en son principe, c'est-à-dire en Dieu même, qui est charité (2), elle en fut toute enflammée ; de sorte que son pain du jour et de la nuit fut la charité, et, semblable à une abeille laborieuse, elle descendit de l'Église triomphante dans l'Église militante, chargée des fleurs de la charité, pour fabriquer le miel de l'amour de Dieu et du prochain, dont elle nourrit les enfants de la primitive Église, et elle les rendit par cette nourriture si forts et si parfaits, qu'ils devinrent propres à être les fondements du haut édifice de la sainte Église (3).

(1) Prov., XXI, 10. — (2) I Jean., IV, 16. — (3) Ephes., II, 20.

2325. 1526. Pour finir ce chapitre et en même temps cette seconde partie, je reviendrai à l'assemblée des fidèles que nous avons laissés si affligés sur la montagne des Oliviers. La bienheureuse Marie ne les oublia pas au milieu de sa gloire ; mais, considérant la tristesse et la stupéfaction avec lesquelles ils continuaient à regarder dans les airs l'endroit où leur

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Rédempteur et leur Maître avait disparu, elle jeta les yeux sur eux de la nue dans laquelle elle montait, et d'où elle les assistait. Et voyant leur douleur, elle pria tendrement Jésus de consoler ces pauvres enfants qu'il laissait orphelins sur la terre. Le Rédempteur des hommes, touché des prières de sa très douce Mère, envoya de cette même nue deux anges vêtus de blanc et tout rayonnants de lumière, qui apparurent sous une forme humaine à tous les fidèles, et leur dirent : *Hommes de Galilée, ne vous arrêtez pas à regarder en haut avec tant d'étonnement; car ce même Seigneur Jésus, qui du milieu de vous s'est élevé dans le ciel, en descendra avec la même gloire et la même majesté que vous l'y avez vu monter* (1). Par ces paroles et quelques autres qu'ils ajoutèrent, ils consolèrent les apôtres, les disciples et les autres fidèles, afin qu'ils ne se laissassent point abattre par la douleur, et qu'ils attendissent dans leur retraite la consolation que le Saint-Esprit leur donnerait par sa venue, ainsi que le divin Maître le leur avait promis.

(1) Act., I, 11.

2326. 1527. Mais il faut remarquer qu'encore que ces paroles tendissent à consoler les hommes et les femmes qui composaient cette heureuse assemblée, elles servirent aussi à les reprendre de leur peu de foi. Car si elle eût été bien affermie par le pur amour de la charité, ils auraient compris qu'il leur était inutile de regarder le ciel avec une si grande surprise, puisqu'ils ne pouvaient plus voir leur Maître, ni le retenir par cet amour sensible qui les portait à regarder en haut, par où cet adorable Seigneur était monté; mais ils pouvaient le voir par la foi et le chercher où il était, et avec la foi ils l'eussent assurément trouvé. L'autre manière de le chercher était inutile et imparfaite, puisqu'il n'était pas nécessaire qu'ils le vissent et qu'ils lui parlassent corporellement pour le porter à les assister par sa grâce; et comme ils ne l'entendaient pas de la sorte, ils commettaient une faute digne d'être reprise. Les apôtres et les disciples restèrent longtemps à l'école de notre Seigneur Jésus-Christ, et puisèrent la doctrine de la perfection dans sa propre source, qui était si pure et si claire, qu'ils auraient pu être déjà tout spiritualisés, et capables de la plus haute perfection. Mais notre nature est si malheureusement encline à satisfaire les sens et à se contenter de tout ce qui les flatte, quelle veut aimer et goûter d'une manière sensible, même les choses les plus divines et les plus spirituelles; et une fois accoutumée à ces inclinations terrestres, elle tarde beaucoup à s'en purifier, et bien souvent elle se trompe elle-même lorsqu'elle croit aimer plus sûrement ce qui est le plus saint et le plus parfait. Cette vérité a été expérimentée pour notre instruction par les apôtres, à qui le Seigneur avait dit qu'il était de telle sorte la vérité et la lumière, qu'il était en même temps le chemin (1), et que par lui ils arriveraient à la connaissance de son Père éternel; car la lumière n'est pas faite que pour briller dans la solitude, ni le chemin que pour s'y arrêter.

(1) Jean., XIV, 6.

2327. 1528. Cette doctrine si répétée dans l'Évangile et si souvent sortie de la bouche de Celui qui en est l'auteur, et confirmée par l'exemple de sa vie, aurait pu élever le cœur et l'esprit des apôtres à sa connaissance et à sa pratique. Mais la satisfaction spirituelle et sensible qu'ils recevaient de la conversation et de la présence de leur divin Maître, et le grand amour qu'ils lui portaient avec raison, occupaient toutes les forces de leur volonté. Elle restait si attachée aux sens, qu'ils ne savaient se résoudre à sortir de cet état, ni remarquer qu'ils se cherchaient beaucoup eux-mêmes dans cette satisfaction spirituelle, se laissant aller à l'inclination qu'ils avaient pour un plaisir spirituel qui leur venait des sens. Et si leur adorable Maître ne les eût quittés en montant au ciel, il eût été bien difficile de les éloigner de sa très douce présence sans leur causer une douleur et une tristesse excessives ; et par-là ils n'auraient pas été si propres à prêcher l'Évangile, qui devait être annoncé par tout le monde au prix des travaux, des sueurs, et même de la vie de ceux qui le prêchaient. Ce ministère ne pouvait convenir qu'à des hommes

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

forts en l'amour divin, dégagés des douceurs sensibles de l'esprit, et préparés à tout; à l'abondance et à la disette, à l'infamie et aux honneurs, aux applaudissements et aux outrages, à la tristesse et à la joie (1), et à conserver dans tous ces divers événements le zèle de l'honneur de Dieu avec un cœur magnanime, supérieur à toutes les adversités comme à toutes les prospérités. Après cette réprimande des anges, ils s'en retournèrent avec la bienheureuse Marie de la montagne des Oliviers au Cénacle, où ils persévérèrent à prier avec elle, en attendant la venue du Saint-Esprit (2), comme nous le verrons dans la troisième partie.

(1) II Cor., VI, 8. — (2) Act., I, 12.

Instruction que j'ai reçue de notre grande Reine.

2328. 1529. Ma fille, vous terminerez heureusement cette seconde partie de ma vie, si vous êtes bien pénétrée et persuadée de la douceur très efficace de l'amour du Seigneur, et de sa munificence infinie envers les âmes qui n'y mettent aucun obstacle de leur côté. Il est plus conforme à l'inclination et à la volonté sainte du souverain Bien de consoler les créatures que de les affliger; de les caresser que de les châtier. Mais les mortels ignorent cette science divine, car ils souhaitent que le Seigneur leur donne les consolations, les plaisirs et les récompenses terrestres et dangereuses, et les préfèrent aux biens véritables et assurés. L'amour divin dissipe cette erreur pernicieuse, lorsqu'il les corrige et les afflige par les adversités, et qu'il les instruit par les châtiments; car la nature humaine est par elle-même pesante, grossière et ingrate, et ce n'est qu'à force de la labourer et de la cultiver qu'on parvient à lui faire produire de bons fruits, et par ses inclinations elle ne saurait être bien disposée à recevoir les très douces et très aimables communications du souverain Bien. C'est pourquoi il faut la travailler et la polir par le marteau des adversités, et la retremper dans le creuset de la tribulation, afin qu'elle se rende capable des faveurs divines, et qu'elle apprenne à ne pas aimer les objets terrestres et trompeurs, dans lesquels la mort est cachée.

2329. 1530. Toutes les peines que j'avais prises me parurent fort peu de chose quand je connus la récompense que le Seigneur m'avait préparée par sa bonté éternelle; et c'est pour cela qu'il disposa avec une providence admirable que je choisisse volontairement de retourner dans l'Église militante, parce que ce choix devait servir à exalter le saint nom du Très-Haut, à m'acquérir une plus grande gloire, et à procurer à l'Église et à ses enfants le secours nécessaire en la manière la plus admirable et la plus sainte. Je crus qu'il était fort juste de me priver de la félicité que j'avais dans le ciel, pendant ces années qu'il me restait encore à vivre sur la terre, et d'y retourner pour y acquérir de nouveaux mérites, et y trouver de nouvelles occasions de travailler selon le bon plaisir du Très Haut; car je devais tout cela à sa bonté divine, qui m'avait tirée de la poussière. Profitez donc, ma très chère fille, de cet exemple, et animez-vous à m'imiter dans un temps auquel la sainte Église se trouve si affligée et environnée de tribulations, sans que ses enfants se mettent en peine de la consoler. Je veux que vous vous y employiez de toutes vos forces, priant du plus intime de votre cœur le Tout Puissant pour ses fidèles, et étant toujours prête à donner, s'il était nécessaire, votre propre vie pour une si belle cause. Je vous assure, ma fille, que le zèle que vous y déploierez sera fort agréable aux yeux de mon très saint Fils et aux miens. Que tout soit à la gloire du Très Haut, Roi des siècles, immortel et invisible, et de sa très sainte Mère Marie, durant les siècles des siècles (1) !

(1) I Tim., I, 17.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE

DE L'HISTOIRE DIVINE, ET DE LA TRÈS SAINTE VIE DE L'AUGUSTE MARIE, MÈRE DE DIEU.

1. Plus le navigateur s'avance à travers les abîmes redoutables de la haute mer, plus il craint les tempêtes et la rencontre de corsaires ennemis qui pourraient l'attaquer (1). Son ignorance et sa faiblesse augmentent ses inquiétudes. En effet, il ne sait ni quand ni d'où lui viendra le danger, et il ne peut le plus souvent ni le détourner, ni le surmonter quand il se présente. C'est justement l'état où je me trouve, me voyant lancée sur l'immense océan des excellences et des grandeurs de la bienheureuse Marie, quoique ce soit une mer fort douce et fort tranquille, comme je le reconnais et l'avoue. Que si je me trouve si avant dans cet océan de la grâce, ayant déjà écrit la première et la seconde partie de la très sainte vie de cette grande Reine, cela n'est pas suffisant pour dissiper mes craintes; car c'est dans cette vie comme dans un miroir sans tache, que j'ai connu plus clairement mon incapacité et ma bassesse, et ces nouvelles lumières ne servent qu'à me faire paraître l'objet de cette histoire divine toujours plus impénétrable et plus incompréhensible. En outre, les princes des ténèbres redoublent d'efforts, et cherchent, comme des corsaires sans pitié, à m'affliger et à me décourager par des illusions et des tentations dont l'odieuse malice dépasse tout ce que j'en saurais dire. Ceux qui naviguent dans une mer orageuse n'ont d'autre ressource que de tourner leurs regards vers l'étoile polaire, astre fixe, fidèle étoile des mers qui les guide à travers les flots. Je tâche de faire la même chose dans la tourmente des tentations et des craintes qui m'environnent. Et me tournant vers le pôle de la volonté divine et vers la bienheureuse Marie, mon étoile à la clarté de laquelle l'obéissance me la fait découvrir, affligée, troublée et craintive, je crie maintes fois du fond de mon cœur, et je dis : Seigneur Dieu Tout Puissant, que ferai-je dans les doutes où je suis? Poursuivrai-je, ou cesserai-je d'écrire cette histoire? Et vous, Mère de la grâce et mon auguste Maîtresse, déclarez-moi votre volonté et celle de votre très saint Fils.

(1) Eccles., XLIII, 26.

2. J'avoue avec vérité, et comme je le dois à la divine bonté, que le Seigneur a toujours répondu à mes clameurs, et que, me déclarant sa volonté de diverses manières, il ne m'a jamais refusé sa clémence paternelle. Cela se manifeste assez par l'assistance que j'ai reçue de la divine lumière, pour écrire la première et la seconde partie ; mais, outre cette faveur, le Très Haut a très souvent calmé mes inquiétudes, et m'a rassurée par lui-même, par sa très sainte Mère et par ses anges, réitérant ses promesses et confirmant ses témoignages pour vaincre mes craintes et mes lâchetés. Bien plus, les anges visibles que sont les supérieurs et les ministres du Seigneur dans sa sainte Église, m'ont déclaré que c'était sa volonté que je continuasse cette divine histoire sans aucune timidité, et m'ont enjoint de m'y soumettre. J'ai également reçu l'intelligence de la lumière ou de la science infuse, qui avec une douce force appelle, enseigne et découvre ce qu'il y a de plus élevé dans la perfection, de plus pur dans la sainteté, de plus sublime dans la vertu, c'est-à-dire ce que la volonté doit le plus aimer; et c'est pourquoi je comprends que tout cela m'est représenté comme renfermé dans cette arche mystique la bienheureuse Marie, comme une manne cachée (1), afin que tous soient conviés à la goûter et à la posséder.

(1) Hebr., IX, 4.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

3. Nonobstant tout cela, lorsque je me suis déterminée à commencer cette troisième partie, j'ai eu de nouvelles et violentes contradictions, qui n'ont pas été moins difficiles à surmonter que les autres qui m'arrêtaient dans les deux premières parties. Je puis affirmer sans hésiter que je n'ai pas écrit une phrase, que je ne me décide pas à écrire une ligne sans essuyer plus de tentations que je ne trace de lettres. Et quoique je me suffise bien à moi-même pour me laisser embarrasser par mes craintes, puisque sachant ce que je suis je ne puis manquer de tomber dans la pusillanimité et dans une défiance de moi-même égale à l'expérience de ma faiblesse, ce n'était ni en cela ni dans la grandeur de mon sujet que je trouvais des empêchements, dont j'ignorai quelque temps la nature. Je présentai au Seigneur la seconde partie, que j'avais écrite, comme je lui avais présenté la première. Mes supérieurs m'ordonnaient rigoureusement d'entreprendre cette troisième partie, et par la force que la vertu d'obéissance communique à ceux qui s'y soumettent, je m'animais dans ma lâcheté, et je tâchais de dissiper les craintes qui m'empêchaient d'exécuter ce que l'on me prescrivait. Mais je balançai quelques jours entre les désirs qui me pressaient de commencer et les difficultés que j'y trouvais, j'étais comme un navire ballotté par des vents contraires et violents.
4. D'un côté le Seigneur me répondait de continuer ce que j'avais commencé, que c'était sa volonté et son bon plaisir, et c'est ce que je découvrais toujours dans mes prières continuelles. Je ne communiquais pourtant pas aussitôt ces ordres du Très Haut à mon confesseur, non que j'eusse intention de les lui cacher, mais pour une plus grande sûreté, et pour n'avoir pas lieu de croire qu'il s'en rapportât à mes seules informations. Alors le Seigneur, qui est si uniforme en ses œuvres, lui inspirait de nouveau et à mes autres supérieurs de me prescrire d'achever cette histoire, et c'est ce qu'ils ont toujours fait. D'un autre côté l'ancien serpent, dans sa maligne jalousie, calomniait tout ce que je ressentais, décriait ce que l'on me disait, et excitait contre moi une furieuse tempête de tentations; tantôt il prétendait m'élever à la hauteur de son orgueil, tantôt il tâchait de me précipiter dans l'abîme du désespoir, et de m'envelopper dans la nuit des craintes désordonnées, se servant de diverses autres tentations intérieures et extérieures, qu'il augmentait à mesure que je poursuivais cette histoire, surtout quand j'étais prête à l'achever. Cet ennemi se servit aussi du sentiment de quelques personnes pour lesquelles je devais avoir naturellement des égards, et qui ne me conseillaient point de continuer ce que j'avais commencé. En même temps il troublait les religieuses qui sont sous ma conduite. Il me semblait d'ailleurs que je n'aurais pas assez de temps pour achever mon travail, attendu que je ne devais pas me dispenser de suivre la communauté, si je voulais m'acquitter de la principale obligation d'une supérieure. Dans toutes ces perplexités il ne m'était pas possible de calmer mon esprit et de jouir de cette paix intérieure qui était nécessaire pour recevoir la lumière et l'intelligence actuelle des mystères que j'écris; car cette lumière ne se transmet pas, cette intelligence ne se communique pas tout entière à travers les tourbillons que les tentations soulèvent dans l'âme (1); cette lumière ne vient que dans un air doux et frais, qui rassérène les puissances intérieures (2).
- (1) III Rois., XIX, 11. — (2) *Ibid.*, 12.
5. Affligée et troublée par tant de tentations, je continuais mes clameurs. Un jour entre autres je dis au Seigneur : Mon adorable Maître, votre sagesse infinie découvre mes gémissements et les désirs que j'ai de vous plaire et de ne me point éloigner de votre service (1). Je me plains amoureusement en votre divine présence; permettez-moi, Seigneur, de vous demander pourquoi vous m'ordonnez ce que je ne puis accomplir, ou pourquoi vous permettez à vos ennemis et aux miens de paralyser mes efforts par leur malice ? Sa divine Majesté répondit à cette plainte, et me dit avec une certaine sévérité : « O âme ! sachez que vous ne pouvez

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

continuer ce que vous avez commencé, et achever d'écrire la vie de ma Mère, si vous n'êtes en tout très parfaite et très agréable à mes yeux; car je veux cueillir en vous le fruit abondant de ce bienfait, et afin que vous l'acquériez comme je le veux, il faut détruire entièrement en vous tout ce que vous avez de terrestre et de fille d'Adam, les effets du péché, ses inclinations et les mauvaises habitudes. » Cette réponse du Seigneur excita en moi un nouveau zèle et de plus ardents désirs d'exécuter tout ce qu'elle me faisait connaître; car elle n'exigeait pas seulement une mortification commune des inclinations et des passions, mais une mort absolue de toute la vie animale et terrestre, un renouvellement et une transformation en un autre être, et une nouvelle vie céleste et angélique.

(1) Ps. XXXVII, 10.

6. Or, souhaitant employer toutes mes forces pour accomplir ce qui m'était proposé, j'examinais mes inclinations, mes appétits et les plus secrets replis de mon âme, et je sentais un véhément désir de mourir à tout ce qui est visible et terrestre. Je passai quelques jours dans ces exercices, en proie à une grande désolation; car, à mesure que mes désirs croissaient, les dangers et les distractions que les créatures me causaient augmentaient aussi, et suffisaient pour m'empêcher; et plus je voulais m'éloigner de tous ces obstacles, plus je me trouvais embarrassée et accablée par les choses mêmes que j'avais en horreur. L'ennemi se servait de tout pour me décourager, et me représentait comme impossible la perfection de vie à laquelle j'aspirais. Dans cette affliction où j'étais, il m'en survint tout à coup une autre fort extraordinaire. Ce fut que je commençai à sentir en ma personne une nouvelle disposition, qui me rendait si sensible, que les moindres peines me paraissaient plus insupportables que les plus grandes que j'eusse souffertes jusqu'alors. Les mortifications, que je regardais auparavant comme très légères, me devenaient terribles, et je me trouvais si faible à l'encontre de tout ce qui pouvait me causer quelque douleur, qu'il me semblait y recevoir des blessures mortelles. La vue d'une discipline me faisait trembler, et chaque coup me déchirait le cœur; et je puis dire sans exagération que de me mettre seulement une main sur l'autre, cela me faisait verser des larmes. Une pareille faiblesse me remplissait de confusion, et je m'affligeais extrêmement de me voir dans un état si déplorable. J'expérimentai même que voulant me forcer à travailler, nonobstant le mal que j'avais, le sang me sortait des ongles.
7. J'ignorais la cause de ce phénomène, et, réfléchissant à ma propre misère, je disais dans la profonde tristesse où j'étais; Hélas! quel état lamentable est le mien? Quel changement est celui que j'éprouve? Le Seigneur me prescrit de me mortifier et de mourir à tout, et je me trouve maintenant plus vive et moins mortifiée que jamais. Livrée à mes réflexions, je ressentis durant plusieurs jours de grandes amertumes et de grandes angoisses. Mais le Très Haut, voulant les adoucir et me consoler, me dit : « Ma fille et mon épouse, ne vous affligez point de cette épreuve et de cette situation nouvelle, où vous êtes si sensible aux moindres peines. J'ai voulu par ce moyen éteindre en vous les effets du péché, vous faire renaître à une nouvelle vie, et vous disposer à des opérations plus hautes et plus conformes à mon bon plaisir. Jusqu'à ce que vous soyez arrivée à ce nouvel état, vous ne pourrez commencer ce qu'il vous reste à écrire de la vie de ma Mère et de votre Maîtresse. » Par cette nouvelle réponse du Seigneur je recouvrai quelque force; car ses paroles sont toujours des paroles de vie qui vivifient l'âme (1). Et quoique mes peines et mes tentations ne diminuassent point, je me disposais néanmoins à travailler et à combattre; mais c'était en me défiant toujours de ma faiblesse, et sans espérance d'y remédier. Je cherchais le remède en la Mère de la vie, et je résolus de la prier avec instance de me favoriser, comme l'unique et dernier refuge des affligés, comme la protectrice de laquelle et par laquelle j'avais toujours reçu de grands bienfaits, quoique je fusse la plus inutile de toutes

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

les créatures.

(1) Jean., VI, 69.

8. Je me prosternai aux pieds de cette grande Reine du ciel et de la terre, et répandant mon cœur en sa présence, je la priai de me faire miséricorde et de me procurer le remède nécessaire à mes imperfections et à mes défauts. Je lui représentai les désirs que j'avais de faire toujours ce qui lui serait le plus agréable, à elle et à son très saint Fils ; et je m'offris de pratiquer tout ce qui pourrait contribuer à sa plus grande gloire, fallût-il passer par le feu, subir tous les supplices et répandre mon sang. La compatissante Mère répondit à cette prière, et me dit : « Ma fille, vous n'ignorez pas que les désirs que le Très Haut excite de nouveau dans votre cœur ne soient des gages et des effets de l'amour avec lequel il vous appelle pour vous faire participer aux communications familières du commerce le plus intime. Sa volonté très sainte, comme la mienne, est que vous accomplissiez de votre côté ces désirs, afin que vous n'apportiez aucun obstacle à votre vocation, et que vous n'ajourniez point davantage ce qui lui est agréable et qu'il vous ordonne. Pendant tout le temps que vous avez employé à écrire ma vie, je vous ai fait connaître l'obligation que vous impose un bienfait si grand et si extraordinaire, et je vous ai instruite, afin que vous exprimiez en vous la doctrine que je vous donne et l'exemplaire de ma vie, selon l'étendue de la grâce que vous recevrez. Vous allez écrire la troisième et dernière partie de mon histoire; or, il est temps de vous élever à ma parfaite imitation, de vous revêtir d'une nouvelle force, et de porter votre main à des choses fortes (1). C'est en entrant dans cette vie nouvelle et dans ces opérations que vous entamerez ce qu'il vous reste à écrire, car ce doit être en pratiquant le bien que vous connaissez. Vous ne le sauriez écrire sans cette disposition; attendu que la volonté du Seigneur est que ma vie, soit plus écrite dans votre cœur que sur le papier, et que vous sentiez en vous ce que vous écrivez, afin d'écrire ce que vous sentez.

(1) Prov., XXXI, 17 et 19.

9. « C'est pourquoi je veux que votre intérieur soit dépouillé de toutes les images et de toutes les affections terrestres (1), afin qu'ayant oublié tout ce qui est visible, votre continuelle conversation soit avec le Seigneur, avec moi et avec ses anges (2) ; tout le reste doit être pour vous quelque chose d'étranger. Grâce à ce détachement et à la pureté que j'exige de vous, vous briserez la tête de l'ancien serpent, et vous surmonterez les obstacles qu'il vous suscite pour vous empêcher d'écrire et de faire le bien. Et puisque vous vous êtes laissée aller aux vaines craintes qu'il vous a suggérées, et que vous avez tardé à répondre au Seigneur, à entrer dans la voie par laquelle il veut bien vous conduire, et à ajouter foi à ses bienfaits, je veux vous dire maintenant que c'est pour cette raison que sa divine Providence a permis à ce dragon, en qualité de ministre de la justice, de châtier votre incrédulité, et de vous porter à ne point vous soumettre à sa parfaite volonté. Ce même ennemi a réussi, par ses ruses, à vous faire tomber dans diverses fautes, se servant du prétexte de la bonne intention et d'une fin vertueuse; il a tâché aussi de vous persuader faussement que vous n'étiez point destinée à d'aussi grandes faveurs, parce que vous n'en méritez aucune; et par-là il vous a rendue bien froide, bien lente à témoigner votre gratitude; comme si ces œuvres du Très Haut étaient non purement gratuites, mais dues en justice. Il vous a singulièrement embarrassée par ces illusions, et vous a empêchée de pratiquer les grandes choses que vous pouviez faire avec la grâce, et de répondre à celle que vous recevez sans l'avoir méritée. Il est temps, ma très chère fille, de vous tranquilliser et de croire au Seigneur, et à moi, qui vous enseigne ce qui est le plus sûr et le plus haut de la perfection, qui consiste à m'imiter parfaitement; il est temps de vaincre l'orgueil et la cruauté du Dragon, et de lui briser la tête par la vertu divine. Rien ne vous autorise à paralyser l'effet de cette vertu; il faut au contraire que vous oubliiez tout ce qui est terrestre,



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pour vous abandonner amoureusement à la volonté de mon très saint Fils et à la mienne, puisque nous n'exigeons de vous que ce qui est le plus saint, le plus louable, et le plus agréable à nos yeux et à notre bon plaisir. »

(1) Ps. XLIV, 13. — (2) Philip., III, 20.

10. Cette leçon de mon auguste Mère et Maîtresse remplit mon âme d'une nouvelle lumière, et redoubla mon désir de lui obéir en tout. Je renouvelai mes bons propos; je résolus de m'élever au-dessus de moi-même avec la grâce du Très Haut, et je fis tous mes efforts pour me préparer à accomplir sans résistance sa divine volonté. Je me servis de ce que la mortification a de plus rude et de plus douloureux, en dépit de la sensibilité excessive dont je me suis plainte précédemment; mais les attaques du démon ne cessaient point. Je reconnaissais que mon entreprise était fort difficile, et que l'état auquel le Seigneur m'appelait était un lieu de refuge bien haut pour que la faiblesse humaine pût y atteindre avec ses inclinations terrestres. Je ferai assez comprendre cette vérité et les retards qui provenaient de ma fragilité et de ma bassesse, en confessant que le Seigneur, dans le cours de ma vie entière, a daigné travailler à me tirer de la poussière et de mon extrême abjection, en multipliant en ma faveur ses bienfaits à un point que je ne puis concevoir. Sa puissante droite les a tous dirigés à cette fin, et il n'est maintenant ni convenable et même possible de les raconter; je ne crois pourtant pas qu'il soit juste de les passer tous sous silence. Il me semble que j'en dois découvrir quelques-uns, afin que l'on connaisse en quel malheureux état le péché nous a précipités, quelle distance il a mise entre la créature raisonnable et le terme des vertus et de la perfection auquel cette même créature peut parvenir, et combien il en coûte pour la remettre dans le chemin qui y conduit.

11. Quelques années avant de commencer à écrire cette troisième partie, je reçus à différentes reprises un grand bienfait de la divine Droite. Ce fut une espèce de mort, comme civile, pour ce qui concerne les opérations de la vie animale et terrestre, et cette mort me faisait entrer dans un nouvel état de lumière et d'opérations. Mais comme l'âme se trouve toujours revêtue de la mortelle et terrestre corruption, elle sent toujours un poids qui l'accable et l'abat (1), si le Seigneur ne réitère ses merveilles et ne la favorise du secours de la grâce. Il renouvela en moi dans cette occasion, par l'intermédiaire de la Mère de piété, la grâce dont je viens de faire mention; et cette très douce Reine, me parlant dans une vision, me dit : « Sachez, ma fille, que vous ne devez plus vivre de votre vie ordinaire, mais de celle de votre époux Jésus-Christ en vous (2); il doit être la vie de votre âme et l'âme de votre vie. C'est pour cela qu'il veut renouveler en vous, par ma main, la mort de votre ancienne vie, qu'il a opérée auparavant à votre égard, et renouveler la vie que nous exigeons de vous. Qu'il soit donc dès aujourd'hui manifeste au ciel et à la terre que la sœur Marie de Jésus, ma fille et ma servante, est morte au monde, et que c'est là l'œuvre du bras du Tout Puissant, qui veut que cette âme vive en réalité des seules choses que la foi enseigne. On quitte tout par la mort naturelle, et Marie de Jésus, en s'arrachant à tout ce qui est visible, a laissé, en pleine connaissance, par sa dernière volonté et par son testament, son âme à son Créateur et Rédempteur, son corps à la terre et aux souffrances, qu'elle accepte sans résistance. Vous nous chargeons, mon très saint Fils et moi, de cette âme, pour accomplir sa dernière volonté, si par cette même volonté elle nous obéit avec promptitude. Et nous célébrons ses funérailles avec les habitants de notre cœur, pour lui donner la sépulture dans le sein de l'humanité sacrée du Verbe éternel, qui est le sépulcre de ceux qui meurent au monde pendant leur vie passagère. Désormais elle ne doit plus vivre en elle ni pour elle par les opérations propres à une fille d'Adam; car elle doit manifester en elle, par toutes ses opérations, la vie de Jésus-Christ, qui est sa propre vie. Je conjure mon Fils de

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

regarder cette défunte avec son immense bonté, de recevoir son âme pour lui seul, et de la reconnaître pour étrangère sur la terre, et pour habitante des régions les plus sublimes et les plus divines. J'ordonne aux anges de la reconnaître pour leur compagne, et de traiter avec elle comme si elle était dégagée de la chair mortelle.

(1) Sag., IX, 15. — (2) Galat., II, 20.

- 12.** « Je prescris aux démons de laisser cette défunte comme ils laissent les morts qui ne sont point de leur juridiction, et sur qui ils n'ont aucun droit, puisque dès aujourd'hui elle doit être plus morte à tout ce qui est visible que ceux mêmes qui sont morts d'une mort naturelle. Je supplie les hommes de la perdre de vue et de l'oublier comme ils oublient les morts, afin qu'ils la laissent reposer et ne la troublent point dans sa paix. Et pour vous, ô aimée ! je vous commande et vous exhorte de vous assimiler à ceux qui ont réellement cessé de vivre dans le siècle, et qui se trouvent pour une éternelle vie en la présence du Très Haut. Je veux que vous les imitiez en l'état de la foi, puisque l'assurance de l'objet et la vérité sont les mêmes en vous qu'en eux. Votre conversation doit être dans le ciel (1), vos rapports avec le Seigneur de tout ce qui est créé et votre époux, vos entretiens avec les anges et les saints, toute votre attention doit se fixer sur moi, qui suis votre Mère et votre Maîtresse. Pour tout le reste qui est visible et périssable, il faut que vous n'ayez pas plus de vie, de mouvement, et que vous n'agissiez et n'opérez pas plus qu'un corps mort, qui ne donne aucune marque de vie et de sensibilité, quoi qu'il lui arrive et quoi qu'on lui fasse. Les injures ne doivent donc point vous inquiéter, ni les applaudissements vous émouvoir; vous ne devez ni sentir les outrages, ni vous plaire dans les honneurs, ni vous élever par la présomption, ni vous laisser abattre par le désespoir; il faut que vous veilliez constamment à réprimer en vous tous les mouvements, soit de colère, soit de concupiscence; car dans ces passions votre règle doit être celle d'un corps mort, qui en est entièrement libre. N'attendez pas non plus du monde plus de correspondance qu'il en a pour un corps mort; vous savez qu'il oublie bientôt ceux qu'il louait pendant leur vie, et celui-là même qui lui était le plus intimement cher, fût-ce un père, fût-ce un frère, il se hâte de l'éloigner de ses yeux dès que la mort l'a frappé; quant au défunt, il se laisse emporter partout sans se plaindre, sans ressentir les injures qu'on peut lui faire, et sans se soucier des vivants ni de tout ce qu'il laisse parmi eux.

(1) Philip., III, 20.

- 13.** « Quand vous serez ainsi morte, il ne vous restera plus qu'à vous considérer comme la nourriture des vers, comme un objet d'abjection digne de toute sorte de rebuts et de mépris, afin que vous soyez comme dans la terre, si bien ensevelie dans la connaissance de votre misère et de votre corruption, que vos sens et vos passions n'exhalent aucune mauvaise odeur devant le Seigneur et parmi les vivants, faute d'une sépulture suffisante, ainsi qu'il arrive à un cadavre peu profondément enterré. Si vous montriez que vous êtes encore vivante au monde et immortifiée en vos passions, vous causeriez (et vous êtes à même de le comprendre) une plus grande horreur à Dieu et aux saints que celle qu'auraient les hommes de voir des cadavres hors de terre. User de vos puissances et de vos sens pour vous procurer la moindre délectation, doit vous paraître un fait aussi étrange, aussi choquant, que de voir remuer un mort. Mais cette mort salutaire que je vous demande vous disposera, vous préparera à être l'épouse favorite de mon très saint Fils, ma véritable disciple et ma fille bien-aimée. Tel est l'état où je veux que vous soyez, et telle est la sagesse que je dois vous enseigner, afin que vous marchiez sur mes pas et que vous imitiez ma vie, retraçant en vous mes vertus dans le degré qu'il vous sera accordé. C'est le fruit que vous devez tirer du récit de mes excellences et des très sublimes mystères de ma sainteté que le Seigneur vous découvre. Je ne veux pas que ces mystères,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

déposés dans votre cœur, en sortent sans accomplir en vous la volonté de mon Fils et la mienne; cet accomplissement sera pour vous la perfection souveraine. Car puisque vous buvez les eaux de la sagesse à leur propre source, qui est le Seigneur, il ne serait pas juste que vous fussiez dépourvue et altérée de ce que vous distribuez aux autres, et que vous achevassiez d'écrire cette histoire sans profiter d'une si favorable occasion et d'un si grand bienfait que vous recevez. Préparez votre cœur par cette mort dans laquelle je veux que vous soyez, et vous obtiendrez la réalisation de vos désirs et des miens. »

14. Ainsi me parla la grande Reine du ciel dans cette circonstance, et dans plusieurs autres rencontres elle m'a renouvelé cette doctrine de vie éternelle que j'ai déjà résumée dans les instructions qu'elle m'a données sur les chapitres de la première et de la seconde partie, et je l'exposerai plus longuement dans cette troisième. On connaîtra assez par tout ce que j'ai écrit et que j'écrirai, combien j'ai été négligente à répondre à tant de bienfaits, puisque je me trouve toujours si peu avancée en la vertu, toujours fille d'Adam si vivace, quoique cette auguste Reine et son puissant Fils m'aient promis tant de fois que si je meurs à tout ce qui est terrestre et à moi-même, ils m'élèveront à un autre état fort sublime, et c'est ce que le Seigneur me promet, derechef par sa divine grâce. Cet état est une solitude profonde où, tout en étant au milieu des créatures, je n'aurais plus aucun commerce avec elles, où je jouirais seulement de la vue du Très Haut, de sa très sainte Mère et des saints anges, et ne participerais qu'à leurs communications, laissant le Seigneur diriger toutes mes opérations et tous mes mouvements par la force de sa divine volonté, pour les fins qui regardent sa plus grande gloire.

15. Le Très Haut m'a exercée pendant tout le cours de ma vie, dès mon enfance, par diverses épreuves de continuelles infirmités, des douleurs et d'autres afflictions venant des créatures. Mais mes souffrances se sont augmentées avec mes années par une autre épreuve nouvelle qui m'a fait aisément oublier toutes les autres; car ce fut comme un glaive à double tranchant qui m'a percée jusqu'au cœur, et qui, suivant l'expression de l'Apôtre, a pénétré jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit (1). C'a été la crainte dont j'ai fait souvent mention, et pour laquelle j'ai été reprise dans cette histoire. J'en ai été fort affligée dès mon enfance; mais elle est devenue excessive depuis mon entrée en religion, et depuis que je me suis entièrement appliquée à la vie spirituelle et que le Seigneur a commencé à se manifester davantage à mon âme. Dès lors le Seigneur m'étendit sur cette croix, il mit mon cœur sous le pressoir, et je me demandais en tremblant si je marchais par le bon chemin, si je ne me laissais pas tromper par de vaines illusions, si je ne perdrais pas la grâce et l'amitié de Dieu. Cette peine devint beaucoup plus grande par suite des indiscretions imprudentes que quelques personnes commirent à cette époque, et qui me jetèrent dans une extrême désolation, et encore par suite des terreurs que d'autres personnes m'inspirèrent en me représentant que j'étais dans le danger. De sorte que cette vive crainte s'enracina tellement dans mon cœur, qu'elle n'a jamais cessé, et qu'il ne m'a pas été possible de la surmonter entièrement, ni par les assurances que mes confesseurs et mes supérieurs me donnaient, ni par les leçons qu'ils me faisaient, ni par les exhortations qu'ils m'adressaient, ni par les autres moyens dont ils se servaient pour cela. Il y a plus : les anges, la Reine du ciel et le Seigneur lui-même, me rassuraient continuellement, et en leur présence je me sentais libre et tranquille. Mais à peine étais-je sortie de la sphère de cette lumière divine, qu'incontinent j'étais combattue de nouveau avec tant de violence, qu'il fallait bien reconnaître que ces coups partaient du Dragon infernal et de sa cruauté et alors j'étais troublée, affligée, consternée, redoutant de la part de la vérité les mêmes dangers que si elle avait cessé de l'être. Cet ennemi redoublait surtout ses efforts pour m'empêcher de communiquer mes peines à mes confesseurs, et spécialement au supérieur qui me dirigeait; car ce prince des ténèbres ne craint rien tant que la lumière et le pouvoir qu'ont les ministres du Seigneur.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Hebr., IV, 12.

16. Entre l'amertume de cette douleur et le désir très ardent de la grâce et de ne point perdre Dieu, j'ai vécu plusieurs années, pendant lesquelles se sont succédé en moi tant de divers événements, qu'il me serait impossible de les raconter. Je crois que la racine principale de cette crainte était sainte, mais il en sortait plusieurs branches infructueuses, quoique la Sagesse divine se servît de toutes pour ses fins; et c'est pour cela que le Seigneur permettait à l'ennemi de me tourmenter et de se prévaloir du remède même que sa divine Majesté daignait me ménager; car la crainte désordonnée et qui empêche le bien, quoiqu'elle ait du rapport avec la crainte juste et salutaire, est toujours mauvaise, vient toujours du démon. Mes afflictions ont été parfois si extrêmes, qu'il me semble que ç'a été un nouveau bienfait de n'avoir pas été privée de la vie passagère, et surtout de celle de l'âme. Mais le Seigneur, à qui les mers et les vents obéissent (1), à qui toutes choses servent, et qui donne à toutes les créatures leur nourriture au moment le plus opportun (2), a bien voulu par sa divine bonté rétablir le calme dans mon esprit et diminuer mes peines, afin que j'écrivisse avec tranquillité ce qui reste de cette histoire. Il y a déjà plusieurs années que le Très Haut me consola, me promettant lui-même de me faire jouir du repos et de la paix intérieure avant ma mort; et il me fit connaître que le Dragon était si furieux contre moi (3) parce qu'il prévoyait qu'il n'aurait plus guère de temps pour me persécuter.

(1) Matth., VIII, 27. — (2) Ps. CXLIV, 15. — (3) Apoc., XII, 19.

17. Lorsque je me disposais à écrire cette troisième partie, sa divine Majesté m'adressa avec une bonté singulière ces paroles : « Mon épouse et ma bien-aimée, je veux adoucir vos peines et modérer vos afflictions ; tranquillisez-vous, ma colombe, et reposez dans la douce assurance de mon amour et dans la foi à ma puissante et royale parole, par laquelle je vous certifie que c'est moi qui vous parle et qui choisis vos voies pour accomplir mon bon Plaisir. C'est moi qui vous conduis par ces voies, et qui suis à la droite de mon Père éternel et dans le sacrement de l'Eucharistie sous les espèces du pain. Je vous donne cette certitude de ma vérité afin que vous vous rassuriez; car je ne veux point, ma bien-aimée, vous regarder comme mon esclave, mais comme ma fille et mon épouse, et comme l'objet de mes complaisances et de mes délices. Il est temps que vos frayeurs et vos amertumes cessent, il est temps que le calme et la sérénité renaissent dans votre cœur affligé. Certaines personnes croiront que ces caresses et ces assurances si fréquentes du Seigneur n'humilient point, et qu'il n'y a qu'à en jouir; pourtant est-il qu'elles plongent pour ainsi dire mon cœur dans la poussière, et m'accablent de mille inquiétudes causées par les dangers qui m'environnent. Que si quelqu'un s'imagine le contraire, c'est qu'il n'a point expérimenté ces opérations, et qu'il ne comprend point ces secrets du Très Haut. Il est vrai que j'ai remarqué un grand changement dans mon intérieur, et que j'ai reçu un soulagement sensible dans les peines et les tentations qui provenaient de ces craintes désordonnées; mais le Seigneur est si sage et si puissant, que si d'un côté il rassure l'âme, de l'autre il l'excite à se tenir sur ses gardes, la met dans de nouvelles appréhensions de sa chute et des périls de la vie mortelle, et ne permet pas qu'elle échappe à la connaissance de sa misère et de sa bassesse.

18. Je puis bien avouer que par ces faveurs continuelles et plusieurs autres que j'ai reçues, le Seigneur a modéré mes craintes plutôt qu'il ne me les a ôtée, car je vis toujours dans l'appréhension de lui déplaire ou de le perdre, ne sachant comment je pourrai lui être agréable et répondre à sa fidélité, comment je pourrai aimer avec plénitude Celui qui est par lui-même le souverain bien, et qui est si digne de l'amour que je puis lui rendre et au-delà. En proie à ces soucis, et considérant mon extrême misère, ma faiblesse et la multitude de mes péchés, je dis

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

au Très Haut. « Mon très doux amour, Dieu de mon âme, quoique vous me donniez de si grandes assurances pour apaiser les troubles de mon cœur, comment, Seigneur, puis-je vivre sans mes craintes parmi les dangers d'une vie si pénible, si pleine de tentations et d'embûches, et portant plus qu'aucune autre créature mon trésor dans un vase fragile (1) ? » Sa divine Majesté me répondit en ces termes avec une tendresse paternelle : « Mon épouse et ma bien-aimée, je ne veux pas que vous vous défassiez de la juste crainte que vous avez de m'offenser; mais ma volonté est que vous ne vous affligiez point à l'excès, et que de vains troubles ne vous empêchent pas d'arriver au degré le plus parfait et le plus élevé de mon amour. Vous avez ma Mère pour règle et pour Maîtresse; c'est elle qui vous enseigne; tâchez de l'imiter. Je vous assiste par ma grâce, et je vous conduis par ma direction. Or, dites-moi, que me demandez-vous, ou que voulez-vous pour votre sûreté et pour votre repos ? »

(1) II Cor., IV, 7.

19. Je repartis au Seigneur avec toute la soumission possible, et lui dis : « Très haut Seigneur et mon adorable Père, vous me demandez beaucoup quoique je doive toutes choses à votre bonté et à votre amour immense; mais je connais ma faiblesse et mon inconstance; il n'est rien qui puisse me contenter, sinon de ne point vous offenser par la moindre pensée ni par le plus petit dérèglement de mes puissances, et de parvenir à conformer toutes mes actions à votre bon plaisir. » Sa divine Majesté me répondit : « Mes secours continuels ne vous manqueront pas, non plus que mes faveurs, si vous y correspondez. Et afin que cette correspondance vous soit plus facile, je veux faire à votre égard une chose digne de l'amour avec lequel je vous aime. J'établirai entre mon Être immuable et votre petitesse une chaîne de ma providence spéciale, à laquelle vous serez attachée de telle sorte, que si vous faites par fragilité ou délibérément quelque chose qui me déplaît, vous sentirez une force par laquelle je vous arrêterai et vous attirerai à moi. Vous vous apercevrez dès maintenant de l'effet de cette faveur, et vous le sentirez en vous-même comme l'esclave qui est enchaînée afin qu'elle ne s'enfuie. »

20. Le Tout Puissant a accompli cette promesse à la grande joie et au grand avantage de mon âme; car, entre tant de bienfaits que j'ai reçus de sa main libérale, et que je ne dois pas raconter ici, puisqu'ils sont en dehors de mon sujet, il n'en est aucun qui ait été pour moi aussi précieux que celui-ci. Je le reconnais non seulement dans les grands, mais dans les plus petits dangers; de sorte que si par négligence j'omets une pieuse pratique quelconque, comme d'incliner la tête ou de baiser la terre pour adorer le Seigneur lorsque j'entre dans le chœur (selon notre usage en religion); je sens aussitôt une douce force qui m'avertit de ma faute, et qui ne me laisse point (autant qu'il dépend d'elle) commettre la moindre imperfection. Et si quelquefois j'y tombe par suite de ma faiblesse, cette force divine vient incontinent à mon secours, et me cause une si grande peine, que j'en ai le cœur brisé. Cette douleur sert alors de frein pour réprimer en moi le moindre mouvement désordonné, et d'aiguillon pour m'exciter à chercher aussitôt le remède de la faute ou de l'imperfection commise. Et comme le Seigneur ne se repent point de ses dons (1), il ne s'est pas contenté de m'accorder, celui que je reçois par cette chaîne mystérieuse; mais un jour, qui fut celui de son saint Nom et de sa Circoncision, je connus que dans sa divine bonté il triplait cette chaîne, afin de la rendre plus solide, et de me gouverner avec une plus grande force; car un triple lien, comme dit le Sage, se rompt difficilement (2). Telle est, ma faiblesse; qu'elle a besoin de toutes ces précautions pour n'être pas vaincue par tant de ruses et de tentations opiniâtres que l'ancien serpent emploie pour m'abattre.

(1) Rom., XI, 29. — (2) Eccles., IV, 12.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

21. Elles redoublèrent à cette époque à un tel point, que, nonobstant les bienfaits et les ordres du Seigneur que j'ai mentionnés, les prescriptions de mes supérieurs et plusieurs autres raisons que je passe sous silence, je faisais encore difficulté de commencer à écrire la dernière partie de cette histoire, parce que je subissais de nouveau l'influence des esprits de ténèbres qui cherchaient à m'envelopper. C'est ce que je compris, et je me servirai des expressions de saint Jean qui dit au chapitre douzième de l'Apocalypse (1) : Que le grand Dragon roux lança de sa gueule un fleuve d'eau contre cette divine femme qu'il persécutait depuis qu'il se fut révolté dans le ciel ; et comme il ne put point l'engloutir, ni même l'atteindre, il se tourna fort irrité contre ceux qui restaient de la postérité de cette grande Dame, et qui se signalaient en rendant témoignage à Jésus-Christ dans son Église (2). Au temps dont je viens de parler, l'antique serpent montra sa rage contre moi, en me troublant et en me poussant, autant qu'il le pouvait, à commettre certaines fautes qui retardaient mes progrès dans la pureté et la perfection de vie que l'on demandait de moi, et m'empêchaient d'écrire ce que l'on m'ordonnait. Tandis que ce combat se passait dans mon intérieur, vint le jour auquel nous célébrons la fête du saint Ange gardien, c'est-à-dire le premier mars (3) ; me trouvant au chœur pour y dire matines, j'entendis tout à coup un très grand bruit qui me pénétra d'une crainte respectueuse, et me porta à m'humilier profondément. Bientôt je vis une nombreuse multitude d'anges qui remplissaient tout le chœur, et parmi lesquels il y en avait un plus brillant et plus beau qui était assis comme sur un tribunal de justice. Je sus à l'instant que c'était l'archange saint Michel. Et aussitôt ils me déclarèrent que le Très Haut les envoyait avec une autorité spéciale pour juger mes négligences et mes péchés.

(1) Apoc., XII, 15. — (2) *Ibid.*, 17. — (3) C'était le jour auquel on solennisait alors cette fête.

22. Je souhaitais me prosterner et dire mes fautes avec beaucoup de larmes et d'humilité devant ces juges suprêmes; mais comme j'étais avec les religieuses, je n'osai faire aucune action extraordinaire, pour ne pas les distraire; je fis pourtant intérieurement tout mon possible pour pleurer mes péchés avec amertume et avec contrition. Dans cet état, je connus que les saints anges, conférant ensemble, disaient : Cette créature est inutile, négligente et peu zélée à faire ce que le Très Haut, et notre Reine lui commandent; elle hésite à ajouter créance à leurs bienfaits, et aux continuelles illustrations dont nous l'avons favorisée. Privons-la de tous ces bienfaits, puisqu'elle n'en profite point, et qu'elle ne veut pas embrasser cette pureté et cette perfection de vie que le Seigneur lui enseigne, ni achever d'écrire la vie de sa très sainte Mère; malgré les ordres réitérés qu'elle en a reçus; or, si elle ne se corrige, il n'est pas juste qu'elle obtienne d'aussi grandes faveurs, et qu'une doctrine aussi sainte lui soit enseignée. » Ces paroles m'affligèrent extrêmement et augmentèrent mes larmes. Accablée de confusion et de douleur, je m'adressai aux saints anges dans l'amertume de mon âme, et leur promis de me corriger de mes fautes, fallût-il mourir pour obéir au Seigneur et à sa très pure Mère.

23. Après cette humiliation et ces promesses, les esprits angéliques tempérèrent quelque peu la sévérité qu'ils me témoignaient. Ils me répondirent avec plus de douceur que si j'exécutais promptement ce que je leur promettais, ils m'assuraient qu'ils me favoriseraient toujours de leur protection, et qu'ils m'admettraient en leur compagnie, pour communiquer avec moi comme ils communiquent entre eux. Je leur rendis des actions de grâces pour ce bienfait, et je les priai de remercier pour moi le Très Haut. Ils disparurent après m'avoir avertie qu'en retour du privilège qu'ils m'offraient, je devais les imiter en leur pureté, sans commettre délibérément aucune imperfection, et c'était la condition de leur promesse.

24. Tous ces événements et plusieurs autres qu'il ne convient pas que je rapporte, contribuèrent à m'humilier davantage, parce qu'ils me forçaient à me reconnaître plus

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

répréhensible, plus ingrate et plus indigne de tant de bienfaits, de tant de saintes exhortations et de tant de commandements salutaires. Toute confuse et toute désolée; je réfléchis en moi-même que je n'avais aucune excuse pour résister davantage à la volonté divine en tout ce que je connaissais et qui m'était si important. Et prenant une résolution efficace de l'accomplir, ou de mourir à la tâche, je cherchai quelque moyen sensible, capable de m'exciter dans mes négligences, et de me porter, s'il était possible; à me purifier des moindres imperfections et à faire toujours ce qui serait le plus saint et le plus agréable aux yeux du Seigneur. Or j'allai trouver mon confesseur, et je le priai avec toute la soumission et la sincérité possibles de me reprendre sévèrement, et de m'obliger à devenir parfaite et diligente en tout ce qui était le plus conforme à la volonté divine, et à exécuter ce que le Très Haut demandait de moi. Mais quoiqu'il fût très vigilant et plein de sollicitude, comme tenant la place de Dieu, et connaissant sa très sainte volonté et les voies par lesquelles il devait me conduire, il ne pouvait pas toujours m'assister, à cause des absences auxquelles les forçaient les charges qu'il avait en la religion. Je me décidai à m'adresser à une religieuse qui me faisait part de ses conseils, pour la prier de me les continuer et de ne faire pas difficulté de me reprendre dans toute sorte d'occasions. Je prenais tous ces moyens et plusieurs autres, par l'ardent désir que j'avais de plaire au Seigneur, à sa très sainte Mère et ma maîtresse, et aux saints anges, qui souhaitaient aussi mon avancement et ma plus grande perfection.

- 25.** Lorsque j'étais dans ces empressements, il arriva une nuit que mon saint ange gardien, m'apparut avec une douceur singulière, et me dit : « Le Très Haut veut condescendre à vos désirs, et ordonne que je remplisse près de vous l'office dont vous désirez si vivement que quelqu'un se charge. Je serai votre ami et votre compagnon fidèle qui vous avertirai et exciterai votre attention ; et à cet effet vous me trouverez présent, comme je le suis maintenant, dans toutes les rencontres auxquelles vous vous adresserez à moi avec le désir sincère de vous rendre plus agréable à votre Seigneur et votre Époux, et de lui garder une entière fidélité. Je vous enseignerai à le louer continuellement, et nous dirons ensemble ses louanges; je vous découvrirai de nouveaux mystères de sa grandeur, et je vous donnerai des connaissances particulières de son Être immuable, de ses trésors et de ses perfections divines. Si, étant occupée par l'obéissance ou par la charité, vous vous laissez aller à une certaine négligence et attirer aux choses extérieures et terrestres, je vous appellerai et vous avertirai d'être attentive au Seigneur; pour cela je me servirai de quelques paroles, qui seront souvent celles-ci : *Qui est semblable à Dieu, qui habite les lieux les plus élevés et dans les humbles de cœur* (1) ? Quelquefois je vous ferai souvenir des bienfaits que vous avez reçus de la droite du Très Haut, et de ce que vous devez à son amour. D'autres fois je vous avertirai de le regarder et d'élever votre cœur à lui. Mais vous devez être ponctuelle, attentive et obéissante à mes avis.

(1) Ps. CXI, 5, etc.

- 26.** Le Très Haut ne veut pas non plus vous cacher davantage une faveur que vous avez ignorée jusqu'à cette heure parmi tant d'autres que sa bonté très libérale vous a faites, afin que dès maintenant vous lui en témoigniez votre reconnaissance; c'est que je suis un des mille anges qui servaient à la garde de notre grande Reine pendant qu'elle était voyageuse sur la terre, et de ceux qui étaient distingués par la devise de son admirable nom. Regardez-moi, et vous le verrez écrit sur ma poitrine. » Je regardai aussitôt, et je vis que ce saint nom y brillait gravé d'une manière merveilleuse; ce qui me causa une extrême consolation. Le saint ange, poursuivant son discours, me dit : « Le Seigneur m'ordonne aussi de vous faire savoir que de ces mille anges il y en a eu fort peu et fort rarement qui aient été destinés à garder d'autres âmes; mais celles que nous avons gardées jusqu'à présent ont toutes été du nombre des saints,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et il ne s'en est trouvé aucune qui ait été du nombre des réprouvés. Or, considérez, ô âme, l'obligation que vous avez de ne point renverser cet ordre; car si vous vous perdiez après un si rare bienfait, votre châtiment serait un des plus rigoureux que puissent subir les habitants de l'enfer; et vous seriez regardée comme la plus malheureuse et la plus ingrate des filles d'Adam. Que si j'ai été destiné à vous garder, après avoir eu le bonheur d'être employé à la garde de notre grande Reine l'auguste Marie, et Mère de notre Créateur, ç'a été par un ordre spécial de la très haute providence du Seigneur, qui vous avait choisie parmi les mortels dans son entendement divin, pour écrire la vie de sa très sainte Mère, et en même temps pour vous donner lieu de l'imiter, et qui a voulu aussi que je vous assiste et que je vous enseigne en tout comme témoin immédiat de ses actions, de ses excellences et de ses vertus admirables.

27. Et quoique notre divine Maîtresse remplisse surtout cet office par elle-même, c'est moi qui vous fournis ensuite les termes et les images nécessaires pour exprimer ce qu'elle vous a enseigné; et je vous donne d'autres notions que le Très Haut indique, afin que vous écriviez avec plus de facilité les mystères qu'elle vous a découverts. Vous avez l'expérience de tout cela, bien que vous n'ayez pas toujours connu l'ordre et le mystère caché de cette Providence; et que le Seigneur, vous accordant un singulier privilège, m'eût chargé de vous porter avec une douce force à imiter sa très pure Mère et notre Reine, à lui obéir et à suivre sa doctrine. J'exécuterai dès à présent ce mandat avec plus de zèle et d'efficace. Déterminez donc d'être très fidèle et très reconnaissante à de si rares bienfaits, et de vous élever à ce que la perfection a de plus sublime; car c'est ce que l'on vous enseigne, et ce que l'on exige de vous. Et sachez que si vous acquériez celle des plus hauts séraphins, vous seriez encore fort redevable à une miséricorde si abondante et si libérale. Ce nouveau genre de vie que le Seigneur demande de vous se trouve renfermé et tracé dans les instructions que vous recevez de notre grande Reine, et dans ce que vous apprendrez et écrirez encore dans cette troisième partie. Écoutez-le avec soumission, reconnaissez-le avec humilité, et exécutez-le avec diligence; car ce faisant vous serez bienheureuse. »

28. Le saint ange me déclara plusieurs autres choses dont le détail n'est pas nécessaire à mon sujet. Mais j'ai dans cette introduction dit ce qui précède, tant afin de découvrir en partie l'ordre que le Très Haut a tenu à mon égard pour m'obliger à écrire cette histoire, que pour indiquer aussi quelque peu les fins que sa divine sagesse a eues en me l'ordonnant; et ces fins ne sont pas pour moi seule, mais pour tous ceux qui souhaiteront profiter du fruit de ce bienfait, comme d'un puissant moyen par lequel chacun peut rendre efficace en lui-même celui de notre rédemption. On se convaincra également que la perfection chrétienne ne s'acquiert point sans de grands combats contre le démon, et sans des efforts continuels pour vaincre les passions et surmonter les mauvaises inclinations de notre nature dépravée. Outre ce que je viens de rapporter, au moment où j'allais commencer cette troisième partie, la divine Mère et mon auguste Maîtresse me dit en souriant :

« Que ma bénédiction éternelle et celle de mon très saint Fils viennent sur vous, afin que vous écriviez le reste de ma vie, et qu'en même temps vous l'imitiez avec toute la perfection que nous désirons.

Ainsi soit-il

